

élevée sur de petits piliers en pierre d'un mètre environ de hauteur, ce qui la protège à la fois contre l'humidité et le ravage des insectes. Monseigneur est allé la bénir au mois d'octobre. Il écrivait lui-même à son retour le 14 oct 1884:

« Je viens de visiter la Mission des Tabouins de Donghila. J'ai été heureux d'y bénir le nouveau sanctuaire: Il est en bois, bien fait, très joli. Qu'on est content de voir ainsi Notre-Seigneur convenablement logé! Jusqu'à présent il était dans une case en bambous qui ne disait rien aux yeux des gens, et tellement misérable qu'on pouvait à peine y passer une heure. Voilà donc, en cette pauvre Mission de Donghila, le divin Maître bien logé et bien honoré. C'est une consolation pour vos chers enfants et en particulier pour le pauvre Vicaire apostolique. »

— 3. A St Paul de Donghila, comme dans les autres stations, il y a deux sortes d'œuvres: celle des enfants et celle du St Ministère. Dans un rapport général sur la Mission, le P. Neu écrit à ce sujet:

« Les enfants élevés annuellement à la station de Donghila sont au nombre de 40 à 45; et ils seraient encore bien plus nombreux si l'on avait de la place et des ressources.

« Mais là où les missionnaires font un bien immense c'est à l'égard des moribonds. En effet, les bords des rivières qui se jettent dans l'estuaire du Gabon, aux environs de Donghila, sont peuplés de nombreux et grands villages, dont quelques-uns s'étendent à une lieue dans l'intérieur; il y a toujours de nombreux malades. Ce sont ces malades qu'on instruit et que l'on baptise dans les excursions de chaque semaine. Partout on reçoit le missionnaire à bras ouverts; partout on est heureux de le voir, et jamais ces Tabouins que l'on dit si sauvages, ne cachent leurs malades. Il y a donc beaucoup de bien à faire parmi eux. » (Rapp. du P. Neu.)

## Nécrologie.

Le P. Jean Gaëtner, revenu récemment de la Trinidad, vient de succomber ce matin, 20 juillet, dans la C<sup>té</sup> du St-Cœur-de-Marie, par suite d'une maladie de poitrine. Arrivé à Bordeaux le 24 mai et envoyé de là par les médecins aux Eaux-Bonnes, il avait failli mourir à Lau. Il put cependant recouvrer assez de forces pour rentrer le 7 juillet à la Maison-Mère : ça été pour ce cher confrère une grâce d'autant plus précieuse qu'il n'avait plus, hélas ! que quelques jours à vivre.

Le P. Gaëtner est décédé dans sa 31<sup>e</sup> année, après 16 ans de C<sup>té</sup>, 4 ans et 11 mois de profession ; religieux fervent et dévoué, il avait les vœux perpétuels depuis l'expiration de ses 10<sup>0</sup> vœux.

— Le dernier Bulletin annonçait la mort du F. Marie-Colman à Monrovia. D'après une lettre du P. Stoll que nous avons reçue depuis, il a expiré le jour de la fête du Patronage de St-Joseph, le dimanche 26 avril. Il s'était confessé la veille au soir et devait communier le matin. Quand on alla pour le réveiller, on le trouva sans vie. Il avait succombé entre 4 et 5 h. du matin, emporté par une péricardite ajoutée à l'épuisement. (Sett. du 26 avril 85.)

— Nous mentionnons également ici, le décès du bon F. Casimir-Le-Grand, mort à Cellule le 22 juin, selon l'annonce qui en a été faite au N<sup>o</sup> 4 des Notices biographiques.

## Mouvement du personnel.

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 25 juin, le P. Costes, de la C<sup>té</sup> de Huilla, d'où il était parti le 25 avril ; avec lui est venu de Lisbonne à Paris, le P. Bonjean, de la C<sup>té</sup> de Braga ;

Le 28 juin, le P. Messenger, revenant de Nossi-Bé ;

Le 2 juillet, de Dakar, le P. Sossedat, venu de Lisbonne à Bordeaux avec les P. Costes et Bonjean, et de Bordeaux à Paris, avec le C. R. Père Général revenant de Gethsémani ;

Le 3 juillet, le P. Oster, supérieur de la C<sup>té</sup> de St-Pierre et Miquelon ;

Le 5 juillet, le F. Théophile, venant du Gabon, d'où il est parti le 5 mai.

Placements et mutations. — Ont été envoyés le 7 juill. à la nouvelle Cité de Gethsémani, les F.F. Thomas et Eberhard, de la maison du S<sup>t</sup> Cœur de Marie, avec un postulant.

Le P. François, revenu de Bordeaux à Paris le 7 juillet, devait partir de son côté, huit jours après, pour S<sup>t</sup> Joseph-du-Sac avec le personnel destiné à cette fondation, quand il a été pris d'un violent accès de goutte qui le retient encore au lit à la Maison-Mère;

Le P. Meillorat, qui a déjà été l'an dernier visiter l'œuvre, a été chargé d'aller faire l'installation de la nouvelle Cité. Elle se compose, avec lui, de cinq Frères: le F. Marius, appelé de S<sup>t</sup> Ilan; les F.F. Marole, Théogone et Baruch, de la Cité du S<sup>t</sup> Cœur de Marie, et le novice Frère Odilon. Ils sont partis de la Maison-Mère le 16 juillet.

#### Nouvelles récentes.

Maison Mère. — Le dimanche 12 juillet, M<sup>gr</sup> Duboin a fait une ordination au séminaire; elle comptait 1 tonsuré, 3 minorés, 3 sous-diacres, 3 diacres et 10 prêtres dont 9 du séminaire et 1 du noviciat. — Le lendemain, Monseigneur est allé à Beauvais, avec le R.P. Collin, qu'on y attendait depuis longtemps et qui y a passé le reste de la semaine.

— Le R.P. Grizard a été repris, au commencement du mois, de son mal de genoux et a dû garder la chambre plusieurs jours. Le 14 juil. cependant, il a pu recommencer à dire la sainte Messe.

Sénégal. — La nouvelle église de Rufisque a été bénite par le P. Lossédet le 3 mai.

Zanguebar. — M<sup>gr</sup> de Courmont est parti le 10 juin pour aller visiter les divers postes du vicariat. Il doit pousser jusqu'à Kondo, à 12 jours de marche dans l'intérieur, où le comité français de l'association internationale avait fondé une station hospitalière qui vient d'être cédée à la Mission. Cette nouvelle résidence doit être dédiée à S<sup>t</sup> Raphaël.

Avis — Prières aux C<sup>tés</sup> de Maurice, Bourbon, Mayotte et Nossi. B<sup>e</sup> d'envoyer leurs Bulletins à la Maison-Mère.

Maison-Mère, le 19 juillet 1885.



# BULLETIN

## Mission des Deux-Guinées.<sup>(1)</sup>

( suite )

Janv. 1883 - août 1885

### Cité de St-Joseph des Bengas.

1. Mort chrétienne du noir qui frappa le P. Poussot. — Question du maintien de la station. — 2. Ses avantages. — 3. Essai de cultures par des commerçants. — 4. Expéd<sup>o</sup> du Command<sup>t</sup> Félix, accompagné du P. Martin. — 5. Excursions apost. Baptêmes. — 6. Accident du P. Neuf. — 7. Œuvre des enfants. — 8. Conversions, etc.

Suiv. de la Cité — 1 On se rappelle que la station de St-Joseph des Bengas fut autrefois abandonnée, à cause de tracasseries diverses des anciens Bengas et à la suite d'un coup de couteau qu'un noir païen, surpris en flagrant délit de vol, donna au regretté P. Poussot. Ce noir est mort l'année dernière, après avoir reçu le St-Baptême dans les plus touchantes dispositions. Lui-même a fait appeler le Père et a demandé publiquement pardon à Dieu du mal qu'il avait fait et du scandale qu'il avait pu donner pendant sa vie.

Ses circonstances étant devenues plus favorables, on a repris cette œuvre en 1879. Bien des fois depuis, cependant, on a remis en question sa suppression, non pas,

(1) Voir plus loin les nouvelles relatives à la retraite annuelle, etc.

comme autrefois, à cause des misères suscitées par les habitants - car, parmi les chefs actuels, il y a plusieurs de nos anciens élèves de St<sup>e</sup> Marie qui nous aident au contraire beaucoup par leur influence - mais à cause de la diminution très sensible de la population des Bengas, qui ne compte plus guère que 200 personnes.

— 2. La station a l'avantage d'être admirablement située sur une petite colline, à une vingtaine de mètres de la plage. Toute l'année, on y respire l'air vif et pur de la mer. On y trouve en abondance, en toutes saisons, une variété de poissons excellents, qui fournissent aux estomacs fatigués une nourriture saine et légère. L'entretien des enfants ne coûte pas cher, et les communications avec le Gabon se font par terre comme par mer dans l'espace de 7 à 8 heures.

C'est certainement de tous les environs le point le plus salubre. Aussi Monseigneur y envoie-t-il de préférence, lorsque cela est possible, les Pères et Frères fatigués ou malades pour refaire leur santé. Sa Grandeur est elle-même très heureuse d'y passer de temps en temps quelques jours de tranquillité et de repos, à l'époque de ses visites pastorales, c'est-à-dire 2 ou 3 fois par an.

Cette station peut aussi servir de pied-à-terre à nos confrères de Bénito, qui, avec un bon vent et une bonne embarcation, peuvent d'ici regagner leur poste dans 16 ou 18 heures. On y a encore la facilité d'aller visiter tous les affluents si peuplés de la rivière Mondak, dont l'embouchure n'est qu'à quatre heures du Cap Estérias.

— 3. En 1882, une factorerie française de la maison Couturier, Landel et C<sup>ie</sup> attirée par la circulaire de M. Dumont, Commandant du Gabon, qui promettait fortune à quiconque voudrait exploiter les innombrables palmiers si productifs de la colonie, vint s'établir au Cap-

Estérias, dans le but de faire le commerce d'huile de palme. Ces Messieurs, au nombre de trois, furent hébergés à la Mission pendant près de deux mois, durant leurs premiers travaux d'installation. Ils construisirent leur case en planches à dix minutes environ de nous. Mais, soit défaut de capital à engager, soit manque d'expérience du commerce, ils se sont vu contraints de tout abandonner en novembre dernier, et se sont retirés au Gabon comme employés dans diverses maisons.

L'un d'entre eux, voulant tenter un dernier effort, s'en alla jusqu'au fond de la rivière Tembony pour acheter divers produits. Il y fit bâtir une petite case en bambous qui lui servait de logement. Un beau jour, le roi Takouin du village où il se trouvait, vint avec 200 hommes, le fusil chargé à la main, lui notifier de déguerpir au plus tôt, en laissant là son caoutchouc, son ébène et son ivoire, etc sans en rien emporter. Le pauvre commerçant effrayé, se hâta de se soumettre, bien heureux d'en être quitte pour si peu. Mais il alla faire sa plainte au Commandant du Gabon, qui expédia aussitôt l'avis le Basilic.

— 4. Le Capitaine, M. Félix, lieutenant de vaisseau, qui n'a d'autre souci que d'étendre le plus possible l'influence française, mais qui comprend et déclare bien haut et partout que le seul moyen efficace pour cela, dans ces pays, c'est d'aider au développement de la Mission catholique, est descendu dans notre établissement, en passant au Cap Estérias. Il a réuni dans notre réfectoire tous les chefs Bengas et les a entretenus très longtemps du danger où ils étaient de perdre les missionnaires — chose dont ils ne peuvent pas entendre parler — « Vous avez, leur dit-il, laissé la factorerie dans un état où elle ne pouvait pas subsister, parce que vous étiez ou trop paresseux ou trop orgueilleux pour travailler à lui procurer des produits de votre pays; vous êtes de

même sur le point de voir les Pères se retirer, parce que vous n'êtes plus assez nombreux, vous n'avez plus d'enfants. Voulez-vous laisser venir s'établir sur votre territoire les Pahouins qui sont si nombreux et ont tant d'enfants ? C'est le seul moyen de garder et retenir chez vous la Mission ? » Tous y consentirent unanimement, bien qu'au fond ils redoutassent cette tribu turbulente et tracassière qui tranche sommairement toutes les questions à coups de fusil.

M. Félix, persistant à dire que la présence d'un Père à son bord pourrait lui épargner des massacres et lui être d'un grand secours, le P. Martin se décida à l'accompagner dans la rivière Tembony. Les Pahouins de cette rivière étant récemment arrivés de l'intérieur, n'avaient jamais vu de navire de guerre : aussi, il fallait les voir battre en retraite dans les brousses avec leurs fusils.

Arrivé devant le village où le Basilic avait ordre de se rendre, on trouva les Pahouins alignés, le fusil au bras, comme des querviers préparés à la bataille. A un moment donné, ils eurent peur et voulurent prendre la fuite. M. Félix fit monter le P. Martin sur la passerelle et le leur montrant, il leur dit : « N'ayez pas peur, vous voyez avec moi un missionnaire ; quand j'ai un missionnaire comme ça, à côté de moi, je ne puis jamais faire de mal à personne, c'est lui qui me commande. Ne craignez rien, nous venons seulement pour vous voir. Le Père désire vous connaître. »

Un de nos chrétiens, ancien élève de la Mission, établi chez eux comme traitant d'une maison de commerce, acheva de les rassurer, en leur attestant que ce que leur disait le capitaine était vrai, que l'on ne pouvait pas leur faire de mal.

Descendu à terre, le capitaine leur donna quelques cadeaux, et on réussit ainsi à faire embarquer, dans

employer de rigueur, tous les produits du pauvre Européen, que les Pahouins portèrent eux-mêmes à bord. Ils promirent même au Père 2 ou 3 enfants, mais ils se défiaient encore trop, et ils craignaient, comme on ne leur avait fait aucun mal pour avoir maltraité un français, que ces enfants ne fussent pris comme otages et peut-être mis à mort.

Le Basilic continua encore très avant dans la rivière. On y voyait échelonnés sur les rives d'immenses villages Pahouins et Boulous. Le Père cherchait des malades, mais partout on les lui cacha. Dans la rivière Noyo, ce fut la même chose.

En reconnaissance du service si important que la présence du Père à son bord lui avait, disait-il, rendu, le brave capitaine du Basilic acheta à son retour, à ses frais, un joli terrain sur une petite pointe de la rivière Mury ou Dangers, d'où l'on aperçoit très bien les îles Elobey, à 2 lieues de là c'était dans le but d'y établir plus tard de nos missionnaires. Mais les Pères espagnols du S<sup>t</sup> Cœur de Marie sont venus ces jours derniers s'installer à Corisco et au Cap S<sup>t</sup> Jean; et ils se proposent de prendre toutes les possessions espagnoles dans lesquelles est comprise la rivière Mury.

— 5. A la saison sèche dernière, les Pères firent beaucoup d'excursions dans les rivières environnantes, et trouvèrent plusieurs moribonds qu'ils eurent la consolation de baptiser. A Corisco, où l'on trouve le plus de malades — car c'est comme le Madère des noirs — on en baptise toujours 3 ou 4 à chaque voyage, pour le moins, si on a le temps de parcourir l'île. Le P. Martin y est allé à plusieurs reprises. Dans sa dernière excursion il a baptisé 4 personnes malades, dont l'une était d'une famille protestante assez difficile à aborder. A sa première visite on la lui cacha, le lendemain, après force prières à S<sup>t</sup> Joseph, il fut plus heureux; grâce à un ancien élève de la Mission du Gabon



il put la trouver et la baptiser. La pauvre femme est morte quelques minutes après.

Le P. Dabin a eu aussi, l'an dernier, l'occasion d'y exercer son zèle. « Pendant un mois, écrit-il lui-même, j'ai été au Cap Estérias avec le bon P. Martin. Nous avons fait ensemble une excursion dans les rivières Mondak, Bombée et Thoï. Un jour, nous avons fait la cuisine sur un banc de sable dans la rivière. Un bouillon à l'oignon, et deux pois sous rôtis, tel était notre menu. Malgré tout, qu'on est heureux en Afrique, au milieu de ces chers noirs! Avant de se séparer, on récite pieusement avec eux une dizaine de chapelet, on chante quelques cantiques devant tout le village réuni et tous s'en vont joyeux.

« A l'île de Corisco que j'ai visitée, et qui se trouve à deux journées de mer en canot, le chef m'a fort bien reçu. Non content du chant du soir, il est venu me prier de chanter avec les deux petits enfants que j'amenaïs de la Mission. Pour me souhaiter la bienvenue, ce bon chef m'a offert une poule, en disant: « La poule pour toi, Père; et toi dormis-ici; ça, case pour toi; toi commander ici maintenant. » - Le soir même de mon arrivée, il m'a conduit chez une vieille nègresse malade que j'ai baptisée après l'avoir instruite. » (Lett. du P. Dabin 15 déc. 84.)

Les Tahonins de Tembony, ayant paru trop cruels aux Bengas, le P. Martin leur proposa d'amener ceux de Mondak qui sont plus doux et plus conciliants, et il alla lui-même les chercher dans la rivière Ndoumboué, un des affluents de Mondak. Il s'arrêta dans un village récemment établi, mais très-populeux. Ces noirs venaient de très loin dans l'intérieur, repoussés par des tribus encore plus sauvages, disaient-ils. Comme presque dans tous les villages, il trouva un ancien élève de la Mission, qui était venu chez eux pour acheter des produits de commerce. Il lui fut d'une grande utilité

comme interprète et comme intermédiaire auprès de ces gens qui semblent animés de la plus grande défiance contre les Blancs. Ils avaient sans doute entendu parler de l'esclavage d'autrefois. Grâce à ce chrétien, le Père put administrer le saint baptême à deux pauvres malades rongés par la lèpre, et le chef lui donna son fils à instruire à la Mission, promettant de lui en donner bien d'autres au voyage suivant, si celui-ci venait à s'y plaire. Deux mois après, le chef expédia sur un côtre un de ses hommes pour le reprendre à la Mission. L'enfant, âgé de 12 ans environ, s'y refusa complètement, disant qu'on le nourrissait bien, et qu'il était mieux qu'au village. Un autre messager du roi venait ensuite, sur le bon rapport du premier, prier les Pères, au nom du chef, à aller chercher d'autres enfants et deux hommes pour bien examiner le Cap-Estérias.

— 6. Le P. Neu, qui est venu quelque temps aider le Père Martin, a visité la rivière Nengué et l'île Nendé; il y a trouvé aussi de nos anciens élèves qui lui ont été d'un grand secours. Le récit de son ancien voyage a été publié dans les Annales de la Propagation de la Foi, avec une carte détaillée du Gabon. (Nov. 1883.)

L'an dernier, il est venu de nouveau au Cap-Estérias, au mois d'août, pour remplacer le P. Martin, appelé à la retraite annuelle à S<sup>te</sup> Marie. Celui-ci le quitta la veille de l'Assomption. Le lendemain, à 4 h. du soir, au moment où la procession rentrait à l'église de S<sup>te</sup> Marie, arrive un courrier annonçant que le P. Neu a été pris, le matin à 7 h., d'un accès de fièvre épouvantable qui l'a mis sans connaissance. Un vapeur du gouvernement part aussitôt avec le M<sup>r</sup> Major, M. Guézennec, le P. Martin et le F. Théodose pour porter secours au pauvre Père. Par malheur le petit canot que l'on tenait remorqué à l'arrière se démarre pendant la nuit sans que l'on s'en aperçût, de sorte qu'il

fallut attendre pour l'éler du secours. Une petite pirogue d'un noir vint enfin et le Docteur et le P. Martin arrivèrent auprès du P. Neu vers 8 h du matin. Le Docteur craignant que ce ne fût un accès pernicieux, n'était pas rassuré. Grâce à Dieu, le malade était encore dans son état ordinaire, mais toujours sans connaissance. Après les premiers soins donnés, on l'embarqua pour le transporter à l'hôpital du Catinat, où le Médecin désirait le laisser quelques jours pour le suivre de plus près. Deux jours après, le Père, bien qu'assez fatigué, put descendre à la Mission de St<sup>e</sup> Marie, où il a achevé de se remettre complètement.

— 7. Le P. Martin qui continue, malgré sa frêle santé, de se dévouer avec courage à l'œuvre des Bengas, y réunit une quarantaine d'enfants, recueillis un peu de tous les pays, Bengas, Tabouins, Boulous, etc; cependant les Bengas dominent. Nous pourrions, si nous avions des ressources, développer l'œuvre de St Joseph, en augmentant le nombre des enfants que l'on trouverait en quantité dans les rivières. Mais, hélas! c'est toujours le refrain ordinaire: pas de monde et pas d'argent.

L'année dernière, la commission scolaire fit son examen pour la première fois. Elle parut contente du travail des enfants. Lorsque nos élèves sont un peu instruits et un peu forts, on tâche de les bien placer quelque part ou bien on les envoie à St<sup>e</sup> Marie chez les apprentis pour apprendre un métier.

Ces enfants sont bons, dociles, obéissants. Plusieurs ont obtenu que leurs parents viennent au catéchisme. Aussi avons-nous eu le bonheur de baptiser une vingtaine d'adultes. Puisse Dieu bénir cette œuvre, et peu à peu la population du Cap-Stéras se convertira tout entière! (P. Neu.)

— 8. Depuis que nous avons une belle chapelle en planches, il vient toujours aux offices beaucoup de monde, tant

chrétiens que païens. Ses grandes cérémonies de premières communions, de confirmation, la visite de Monseigneur, les jours de fêtes d'obligation les attirent tout spécialement. On leur adresse quelques paroles d'exhortation qui ne restent pas ordinairement sans fruit.

C'est bien certainement la station qui fournit le plus de conversions d'adultes. La station de St Joseph a encore l'avantage d'être un peu la pourvoyeuse de l'établissement de Ste Marie. Elle lui a fourni, pendant plusieurs mois, des milliers de manioes et de poissons, suffisamment pour nourrir une grande partie des pensionnaires si nombreux de son personnel. Ce n'est pas d'ailleurs pour la première fois que St Joseph vient en aide à Ste Marie dans sa plus grande détresse. *Ita ad Joseph!*

---

## Cité de San-Bénito

Sept. 1884 - Août 1885.

---

1. Vocable. Personnel. — 2. Excursion préparatoire. Installation —  
3. Site. Terrain. Palmiers — 4. Cases bâties. — 5. Craintes et opposition des protestants. — 6. Mœurs. Désir de sœurs p<sup>rs</sup> élever les filles. — 7. Avenir de la Mission.

Le P. Delorme, chargé de la direction de cette nouvelle station, nous transmet le bulletin suivant, sous la date du 20 février 1885.

— 1. La nouvelle Mission de San-Bénito est à 30 lieues environ au nord du Gabon, entre le Cap St Jean et Fernando-Po. Elle est placée sous le patronage spécial de St Benoit le Moine. Son personnel se compose actuellement des P. P. Delorme et Croxler et du F. Théodose. Le P. Neu y est allé aussi pour quelque temps au commencement de cette année.

— 2. Le P. Delorme avait fait une première excursion à Bénito en novembre 1883; il y trouva les populations très bien

disposés pour recevoir les missionnaires. On se mettait en mesure vers cette époque d'établir une nouvelle fondation dans le pays des Camas, au Sud du Gabon au-dessous de l'embouchure de l'Ogowé, mais le Commandant exprima à Mgr Le Berre son désir de voir commencer d'abord de préférence celle de Bénito. Le motif de cette préférence était qu'en ce moment, les cabinets de Paris et de Berlin étaient occupés à déterminer les possessions soit françaises, soit allemandes de presque toute cette côte, à partir d'Eloby jusqu'au-delà des Camérons, et qu'il importait de prendre pied.

Ce fut le 17 sept. 1884 que le P. Delorme fut envoyé pour la seconde fois par Mgr Le Berre, afin de choisir définitivement l'emplacement d'une nouvelle Mission chez les Kombès, et y commencer les premiers travaux d'installation. Depuis plusieurs années, d'ailleurs, les Kombès de Bénito venaient fréquemment au Gabon supplier sa Grandeur de vouloir bien leur accorder des missionnaires français pour élever leurs enfants. Leurs instances auprès de Monseigneur avaient été surtout réitérées, depuis que par un traité conclu entre les principaux chefs de leurs pays et le Commandant du Gabon, Bénito avait été placé sous le protectorat de la France. — « Maintenant, disaient-ils, que nous sommes devenus français, nous ne voulons plus que nos enfants fréquentent les écoles américaines, mais nous voulons qu'ils apprennent à lire et à écrire en français. » — Ils ont tenu parole. A peine notre première case était-elle achevée, que les petits garçons étaient pour la plupart retirés de la maison des ministres presbytériens d'Amérique, établis sur la rive droite du fleuve San Bénito, et amenés par leurs parents à la Mission catholique française. Il nous a été impossible jusqu'à ce jour de pouvoir recevoir tous ces enfants; nous avons dû, faute de place pour les loger, nous borner au nombre de 25

— 3. L'emplacement choisi pour les établissements de la nouvelle Mission de St Benoît est un monticule agréablement situé au centre de la population Kombéenne. L'on y respire à pleins poumons l'air frais, vif et salubre de la mer. Il ne se trouve dans les environs aucun de ces marais à eau stagnante et nauséabonde, d'où s'échappent les miasmes pestilentiels qui occasionnent souvent aux Européens de ces fièvres malignes qui les minent peu à peu et finissent par les conduire à leur dernière demeure. Le pays est donc sain et donne lieu d'espérer que les missionnaires y jouiront d'une bonne santé et pourront ainsi plus facilement se livrer aux travaux de leur ministère.

Grâce à la bonne volonté des Kombés et aux bras vigoureux d'une dizaine de Tahouins et d'Ohébas, venus de l'intérieur par le fleuve San-Bénito, d'un pays voisin, dit-on, de celui des Okandas qui habitent le Haut-Ogowé; la partie du terrain sur lequel devaient être construites les premières cases de la Mission naissante, fut promptement nettoyée et les grands arbres abattus, voire même les dragoniers superbes qui élèvent leurs têtes jusque dans les nues. Et aujourd'hui, de la Mission on aperçoit sans obstacle le vaste océan, que parcourent en tout sens les pirogues des pêcheurs et des traitants, ainsi que les navires et autres embarcations allant du Sud au Nord et du Nord au Sud.

Nous avons dans notre propriété une très grande quantité de palmiers superbes, chargés pour la plupart de très gros régimes. Le P. Neu en les voyant, a été tout étonné; il s'est mis avec le F. Théodose à confectionner un pressoir pour faire beaucoup d'huile en peu de temps. Je désire de tout mon cœur qu'ils réussissent. Ce serait une ressource pour nous à Bénito. Que le F. Ubald n'est-il ici avec sa forge pour leur donner un coup de main!

— 4. Les premières constructions de la Mission consistent

actuellement en trois cases principales, faites en bambous selon l'usage du pays. La première de ces cases mesure 15 m. de long sur 6 de large; elle sert de chapelle provisoire, dans laquelle réside le *S. St Sacrement*, et elle offre en outre deux chambres pour les deux Pères, qui demeurent ainsi dans la même maison que le bon Dieu. Les parois en sont en bambous, mais les trois chambres sont planchées avec des planches faites par les Kombès eux-mêmes. La seconde case est moins grande que la première; elle abrite le *F. Théodose* et nos 25 enfants. La chambre du Frère a aussi son plancher. Cette case est destinée principalement à servir de salle de classe. La troisième case, plus grande que les deux autres, a 20 m. de long sur six de large, elle est exclusivement destinée aux enfants. Ils y ont leur dortoir, leur réfectoire et leur lingerie.

Viennent ensuite un magasin, deux cuisines et un magnifique poulailler qui peut contenir une centaine de poules et autant de canards. C'est là la vraie source de ravitaillement pour les missionnaires, et je dois dire en passant que le *F. Théodose* réussit parfaitement dans cette partie. Les femmes Kombès ont poussé de longues exclamations quand, un beau matin, elles ont vu l'une de nos poules devenue la mère d'une douzaine de petits canards.

Bientôt nous espérons encore posséder une belle chapelle qui ne contribuera pas peu à la conversion tant des infidèles que des protestants. Pour atteindre ce double but, nous nous efforçons de donner à nos cérémonies religieuses le plus d'éclat possible, et à nos auditeurs des instructions claires, simples et adaptées à leur intelligence; et ainsi la vérité aura peu à peu son triomphe sur l'erreur. Mais auparavant, il est nécessaire que nous nous mettions à l'étude de la langue des Kombès; la plupart des hommes comprennent le pongoué; les femmes et les enfants ne l'entendent nullement.

— 5. A la nouvelle de l'arrivée des missionnaires catholiques français à Bénito, les deux Missions américaines établies dans ce pays depuis une vingtaine d'années, se crurent menacées dans leur existence. — Les missionnaires français, disaient aux noirs ces ministres, ne viennent ici que pour vous faire toutes sortes de misères ; tenez bon répétaient-ils à leurs adeptes relativement nombreux, ne vous laissez pas séduire, prenez garde de retomber dans les ténèbres, en vous laissant ensorceler par leur doctrine, ne les fréquentez pas. — On ajoutait même que le principal prédicant parcourait le pays, allant jusque chez nos voisins, les Bapoukous, pour défendre aux noirs de venir vendre à la Mission catholique le manioc, le poisson sec, etc.

Nous ne faisons pas grande attention à tous ces rapports, et nous nous contentions de répéter aux gens ces paroles de l'Evangile : « On connaît l'arbre à ses fruits ; attendez un peu et vous nous verrez à l'œuvre. Vous jugerez ensuite. » En effet, grâce à la bonté de Dieu, et sans doute aussi à l'intercession de St Benoît le Moine, tout est tourné à notre avantage. Les enfants viennent en trop grand nombre pour être tous admis ; et chaque matin voit arriver à la porte de notre petit magasin les vivres nécessaires à l'entretien du jour, tels que poules, poissons, manioc, bananes, maïs, patates douces, ignames, etc. On nous appelle pour visiter les malades jusqu'aux portes de la Mission américaine. La semaine dernière, j'ai dû en traverser la cour pour aller baptiser un enfant dangereusement malade, dans un village tout à côté de la dite Mission. C'est le père même de l'enfant, vieillard à la barbe et aux cheveux blancs, qui est venu m'appeler et m'a conduit dans sa case.

En réalité, il ne se trouve à Bénito que deux ministres blancs et trois ministresses blanches, mais il y a d'autres noirs, anciens élèves de la Mission, fortement rétribués pour rassembler les gens les jours de dimanche. Ils font ce qu'ils appellent le Shono, le jour du Seigneur. Ils font le catéchisme, lisent la



bible et chantent des cantiques dans la langue Benga, qui est à peu près la même que celle des Kombès. Leurs appointements augmentent selon le nombre de néophytes qu'ils présentent à la Mission américaine pour être baptisés. D'après eux, les polygames et leurs femmes auxiliaires, peuvent être admis à recevoir le baptême, mais nullement les petits enfants et les malades. De telle sorte que cette précieuse partie de la vigne du Seigneur nous restera toujours et qu'avec les enfants élevés à la Mission, les missionnaires ne manqueront pas de quoi exercer leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

— 6. Les autres difficultés que les missionnaires auront à combattre pour établir le christianisme dans le pays de Bénito, sont à peu près les mêmes que sur les autres points du continent africain. Ce sont la polygamie, le fétichisme, avec ses superstitions multiples et ses usages barbares, tels que l'immolation des prétendus empoisonneurs, chaque fois qu'un individu un peu considéré vient à mourir, l'extermination des malades désespérés que l'on jette dans la mer pendant la nuit, ou que l'on porte dans la forêt pour y devenir la pâture des panthères. « Si tu n'étais pas venu à Bénito, me disait dernièrement un vieux chef de village, il y a longtemps que j'aurais jeté dans la mer cet esclave que tu as baptisé l'autre jour. »

Outre les petits garçons, qu'on ne cesse de nous promettre et d'amener à la Mission, les Kombès demandent à grands cris des Religieuses pour élever leurs petites filles. Il se trouve en effet à côté de la Mission un endroit charmant qui conviendrait parfaitement à un établissement de ce genre. C'est un monticule, au bas duquel coule un ruisseau, et d'où l'on a sur la mer une vue magnifique. On y respire également un air pur et sain. Les femmes en général montrent un grand désir de se faire

instruire. Nous ne comprenons pas le Pongoué, me disent-elles; apprends donc notre langue, afin que tu puisses mieux nous enseigner. Une jeune femme, d'une trentaine d'années; se sentant très gravement malade, m'a fait appeler. — « Je ne te demande point de remède, m'a-t-elle dit, je sens que je m'en vais, je veux seulement être baptisée. Je crois en Dieu et en Jésus-Christ, je crois au ciel et je ne veux pas aller en enfer; baptise-moi, c'est tout ce que je veux. »

Les dispositions des Bapoukous, voisins des Kombès, ne sont pas moins bonnes à l'égard des missionnaires. Les principaux chefs sont venus nous voir à la Mission, et nous demandent tous quand enfin nous pourrions recevoir beaucoup d'enfants, si nous ne recevons pas aussi les petites filles, comme font les missionnaires américains. ,

— 7. Tout porte à croire que les nombreux Tabouins et Oshébas qui viennent de l'intérieur par le fleuve San-Bénito feront ici ce qu'ils ont fait au Gabon et dans l'Ogoué. Bientôt ils viendront fixer leurs populeux villages à côté des factoreries et de la Mission; nous nous trouverons ainsi au centre d'une population immense. Ces Tabouins et ces Oshébas descendent le fleuve par bandes de 280 à 300 hommes, apportant leur ivoire et leur caoutchouc jusque dans un village appelé Sendyè, distant de la factorerie allemande d'une journée en pirogue, en remontant le fleuve. C'est dans ce village que se trouvent les principaux traitants de la factorerie allemande. D'après de sérieux renseignements, M. de Brazza aurait l'intention d'établir des voies de communication entre le haut Ogoué et les fleuves San-Bénito et Campo. Ce dernier est un peu plus au Nord. Si ce projet vient à se réaliser, Bénito deviendra un jour la route la plus sûre et la plus facile pour communiquer avec la Mission des Adoumas. La station de St-Benoit-le-Maure offre donc de réelles espérances et peut devenir dans les

desseins de Dieu une de nos plus belles Missions de la Guinée  
Puisse-t-il en être ainsi pour la plus grande gloire de Dieu  
et le salut des âmes!

— 8. On a déjà parlé au Bulletin de S<sup>te</sup> Marie, du projet  
d'une nouvelle station au Caméron. A leur retour en France,  
au mois d'avril 1884, les P<sup>rs</sup>. Davezac et Bichet sont allés  
visiter cette belle montagne, la plus élevée de la côte occi-  
dentale d'Afrique, dont les pieds sont baignés par le fleuve  
du même nom. Ils y ont reçu le meilleur accueil des ex-  
plorateurs polonais M. M. Szolc-Bogozinski et Jounikous-  
ki, qui leur ont donné gracieusement l'hospitalité dans  
leur habitation de l'île Mondolek, près du mont Caméron.

Ces Messieurs leur ont promis le secours et l'appui  
de toute leur influence pour le succès de la Mission. Au  
mois de juin suivant, ils sont allés eux-mêmes à S<sup>te</sup> Marie,  
pour conférer avec Monseigneur et y sont restés depuis  
le 20 juin jusqu'au 7 juillet. Ils ont acquis des indigènes  
à Bobia, au pied du Caméron, un vaste terrain de 3 kilomè-  
tres d'étendue, le long de la mer, et d'un kilomètre de profon-  
deur dans l'intérieur, pour l'établissement des missionnai-  
res. Le pays paraît salubre, il n'y a ni palétuviers, ni  
vase; et une bonne brise y souffle habituellement. La  
population noire est de 2000 à 3000 âmes; elle est douce  
et paisible et désire beaucoup les missionnaires. Le  
champ, on le voit, s'ouvre de tous côtés; il ne manque  
que des ouvriers. (Lett. de Monseig<sup>r</sup>, 8 juil. 84.)



## Clé de St François-Xavier, dans l'Ogoué.

Janvier 1883 - août 1885.

1. Personnel. Mutations. — 2. Constructions. — 3. Chapelle. Offices — 4. Pré-jugés des Noirs. Malades cachés. Férociété des Taborins. — 5. Factoreries — Poste militaire. — 6. Ministres protestants. — 7. Œuvre des enfants. Nombre. 1<sup>ères</sup> Com<sup>tes</sup>, Baptêmes. — 8. Excursions apost. Baptêmes. — 9. Détails sur les Ivités par le P. Picarda.

Bull. local. — 1. En déc. 1882, le P. Davezac se joignait à St François-Xavier au P. Bichet qui s'y trouvait déjà depuis plus d'un an; mais ayant obtenu d'aller visiter avec celui-ci le pays des Adoumas, en compagnie de M. de Brazza, il fut remplacé par le P. Picarda Jean-Marie, que rejoignirent, successivement, le P. Delorme, du 19 juin au 30 août 1883, puis le P. Neu, du 1<sup>er</sup> octobre au 5 décembre, et enfin, le P. Briedel, le 12 janvier 1884. Le 3 fév. 1885, ce cher Père quittait à son tour Sambaréné, pour aller aider le P. Gachon à Libreville; et le 2 avril 1885, arrivait pour le remplacer, le P. Salaün. C'est ainsi que la Clé se compose en ce moment du P. Picarda, Supérieur, du P. Salaün et du F. Liévin qui est ici depuis quatre ans.

— 2. Pendant son court séjour à St François-Xavier, le P. Davezac a fait bâtir, d'abord, une belle chapelle en planches, sur pilotis, mesurant 20 mètres de long sur 6 de large. Il avait aussi construit deux grandes cases en bambous, de 15 m de long sur 6 de large; l'une sert de classe et de réfectoire, l'autre de dortoir aux enfants. Aussi, dès le mois de juillet 1883, faisait-on disparaître les deux premières cases construites au commencement de la Mission; la Clé prit alors un autre aspect. On y voit maintenant une cour carrée au milieu de quatre constructions. Plus tard, en février 1883, s'élevait auprès de la case en planches, nous servant de demeure, une petite case en bambous sur pilotis,

avec plancher; c'est la salle de catéchisme et le parloir.

— 3 La case qui sert de chapelle dut être offerte pour quelque temps comme logement aux expéditionnaires français de l'Ogowé. Dès le lendemain de leur départ, le 10 juin 1883, elle fut appropriée et bénite. Un chemin de croix y fut placé le 2 nov. suivant. Le 17 déc. 1883, nous arrivait un bel autel en bois de chêne doré, avec chandeliers et croix; l'exposition est venue en 1885; c'est un cadeau de la mère du P. Bichel.

L'éclat de nos cérémonies et le chant des offices, accompagné par un petit harmonium que nous eû au commencement de cette année, attire en foule à notre chapelle les Noirs des environs, même ceux qui ont été déjà gagnés par les protestants américains. Tous se tiennent généralement bien à l'église. À la fin de la messe, nous faisons ordinairement un court catéchisme, en forme d'exhortation, pour les instruire et dissiper leurs préjugés contre notre sainte religion.

— 4. Les Noirs, au milieu desquels nous vivons, les Gállois et les Adyoumbas, sont remplis, en effet, de préjugés superstitieux. Voyant que nous recherchons les malades pour les baptiser, ils nous les cachent avec le plus grand soin; un malade baptisé est pour eux, un malade condamné à mort. Le P. Neu, qui est venu ici au mois d'octobre 1883, pendant que le P. Picarda était au Gabon, est allé trois fois pour voir le roi de Saoti, Agamboué, qui était malade. Ce n'est que la troisième fois qu'il a pu le voir et lui conférer le St-baptême.

Il faut ajouter néanmoins qu'ils ont remarqué que les noirs baptisés à l'église ne meurent point comme les malades; c'est déjà une distinction qu'ils savent faire. Quand une personne baptisée est morte, elle devient, d'après eux, l'esclave du missionnaire dans l'autre monde, au lieu de rester libre dans sa famille.

Les plus sauvages de nos voisins, ce sont les Tabouins: ils s'entremangent avec délices, il n'y a que quelques

mois, trois villages ont dévoré dans un repas de cannibale deux hommes de leurs ennemis; et quand nous allons les visiter, nous voyons suspendus à leurs cases les ossements de ces malheureuses victimes. Dernièrement encore s'est passé un fait sauvage. A l'enterrement d'un des rois d'un village, les habitants ont voulu enterrer vivant un jeune homme, accusé d'avoir empoisonné le chef mort de vieillesse. Ils se sont cependant contentés de lui faire boire un poison très violent, et on dit qu'il n'en est pas mort. (Lett. du P. Picarda, Mill. 84.)

— 5. Six factoreries sont établies dans les environs du pays, appelé vulgairement S'ambaréné deux françaises, deux allemandes et deux anglaises. Les chefs de ces factoreries sont très bien disposés à notre égard, et mettent à notre disposition non-seulement leurs bateaux, mais même leurs travailleurs krouman. Malheureusement, ici comme ailleurs, ils sont loin de donner le bon exemple au point de vue des mœurs, ce qui ne contribue pas peu à paralyser nos efforts

Depuis que le poste militaire est venu se placer près de la émission, nous sommes à l'abri des tracasseries de nos sauvages voisins. Nos rapports avec les chefs de poste sont généralement très bons. Ce sont d'ordinaire des maîtres d'armes ou des maîtres de timonerie qui séjournent ici environ 6 mois. Ils exercent une puissante influence sur toute la rivière, et de tous côtés il leur arrive des différends à trancher. Ils répriment les Tahouins qui, parfois, sont assez turbulents pour tirer sur les pirogues des traitants. Le 21 juin 1884, la chaloupe canonnière le Pygmée vint mouiller définitivement à S'ambaréné, et elle y resta jusqu'en février où elle fut remplacée par la turquise. Ces bateaux voyagent dans toute la rivière pour montrer le pavillon français et rétablir la paix en brûlant et

bombardant au besoin les villages coupables. Les Français du poste et de la canonnière sont ravitaillés par un navire de guerre. Les capitaines de ces bateaux sont bienveillants à notre égard.

— 6 Les protestants méthodistes américains sont établis à une lieue environ de nous, sur la rive droite du fleuve. On peut dire que chaque village des Galois leur fournit beaucoup d'adeptes. En 1884, il leur fut défendu d'enseigner autrement qu'en langue française. Or, ils ne la connaissent pas, ils furent donc obligés de licencier les enfants de toutes les écoles qu'ils avaient sur le cours de l'Ogowé. En 1885, deux jeunes ministres ayant femme et enfant ont remplacé leurs prédécesseurs. Un troisième ministre demeure avec sa sœur un peu en deça de Ndjolé; il a sollicité, mais en vain, la faveur de monter avec l'expédition de M. de Brazza. C'est un vieillard de 70 ans, sa sœur est presque aussi âgée que lui. Pauvres gens, que n'ouvrent-ils les yeux à la vérité!

— 7. Notre œuvre d'enfants a eu bien des vicissitudes. Lors du départ des Pères Davezac et Bichet, le nombre des enfants, qui s'était élevé jusqu'à 40, se trouva réduit à 4; presque tous avaient déserté pour vivre plus en liberté. Cependant, en allant visiter les villages, nous sommes parvenus à attirer d'autres enfants, de juin 1883 à janv. 1884, il y en a eu en moyenne une dizaine. Mais nous avions l'autorisation d'en avoir jusqu'à 50.

Les PP. Picarda et Breidel dans leurs longues courses apostoliques, en firent venir de tout côté et bientôt il y en eut jusqu'à 42, tous bien disposés. Depuis, le nombre se maintient à une trentaine. Il n'y a presque que des Galois. Les Takouins avaient commencé à venir et ils étaient déjà au nombre de 15, lorsque leurs parents sont venus les réclamer. Par cinq ou six fois il en est arrivé d'autres, il se sont enfuis comme des sauvages après une huitaine de jours.

À Tâques 1884, cinq enfants étaient admis à la 1<sup>re</sup> Communion; trois autres la firent 15 jours après, à la fête de St Benoît-le-Maure, et six à la dernière fête de l'Épiphanie! Il nous a été donné également d'administrer 15 baptêmes dans le courant de l'année 1884.

Les petits Galois commencent à lire; malheureusement croyant alors en savoir assez, plusieurs s'enfuient sans rien dire. Cependant, ils n'oublient pas complètement la Mission et viennent à la messe assez fidèlement.

Les plus grands, qui ont de 14 à 16 ans, travaillent un peu. Ils ont par jour 4 heures de travail manuel, et 1 heure de moins d'étude que les autres.

— 8. Outre les travaux courants, ils nous rendent un immense service, en nous menant en pirogue à 4 et 6 jours de marche. Grâce à eux, nous n'avons pas de piroquiers à payer, et nous pouvons cependant faire des courses de tous côtés à de grandes distances de la Mission.

Ainsi, dans une pirogue montée de 12 apprentis, armés de pagaies de 2 mètres 50 de long, le P. Breidel est allé visiter les Gallois-Mpandyès du bas de la rivière, et après 6 jours nous amenait 14 petits mpandyès, le 23 juin 1884. Le 14 juillet suivant, il visitait tout le fameux lac L'Onangé. Plus tard, il fit encore un tour par le lac et remontant par l'Ogowé, administrait le baptême à 5 moribonds. Depuis, presque toutes les semaines, sinon tous les jours, l'un ou l'autre des Pères va dans la pirogue Moustique, avec deux ou trois de nos petits payeurs, visiter les Tahouins, Akolais et Inengas, situés en dehors de l'île immense où se trouve la Mission Ozangwénéquie (île étendue). Le P. Picarda visita aussi les Mpandyès le 8 septembre 1884, puis les différents lacs L'Onangé-Filé, etc.

Les chefs des factoreries qui sont près de nous, nous offrent aussi gracieusement passage sur leurs bateaux pour nos excursions apostoliques. C'est ainsi qu'au mois de juillet 1883,



Le P. Picarda remonta la rivière sur l'Okota, jusqu'à Nengéshé-ka, visitant les villages Takouins. Le 21 janv. 1884, il visita sur le même bateau les Ivilis du Ngounié, jusqu'à la chute de Samba, recueillant sur ce peuple des détails intéressants. Le P. Breidel partit sur le Falaba, le 3 décembre 1884, remontant le Ngounié jusque chez les Ivilis. De là, sur une pirogue qu'il avait amenée avec trois enfants, il remonta successivement jusqu'à la chute du Samba, puis le pays des Tchikas, des Iveys, se proposant d'aller une autre fois vers les Apindjès. Dans ce pays, jamais encore le missionnaire n'avait porté ses pas.

Grâce à ces voyages presque incessants, nous avons eu le bonheur de donner le baptême à près de 60 mourants dans les différents villages Gallois, Takouins, Akélais, Ary-aumbas, Inengas, Ivilis et Iveys.

— 9. Nous ajoutons ici, pour terminer ce Bulletin, quelques extraits intéressants d'une lettre écrite à Monseigneur par le P. Picarda, le 29 février 1884, au retour de son excursion parmi les Ivilis.

« Les Ivilis, dit-il, viennent des bords du Haut-Congo. Un compagnon de M. Stanley, qui a passé quelques années à Stanley-Pool, a trouvé chez eux la langue qu'il avait autrefois apprise sur les rives du Congo. Il n'y a encore que 9 villages situés sur le Ngounié, d'autres très considérables sont à l'intérieur.

« Ces pauvres gens ne vivent que de pistaches, de maïs, de tubercules et de poissons; mais ce régime leur est favorable, paraît-il, car ils sont forts et bien portants. Ils commencent à cultiver la banane; et dans quelques années, il sera aussi facile de s'en procurer chez eux que chez les tribus voisines. C'est un peuple essentiellement pacifique. Placés entre les Akélais d'un côté et une autre peuplade guerrière, ils savent se maintenir dans une paix constante.

« Outre le chef de chaque village, ils ont un Grand Roi qu'ils entourent d'une sollicitude extrême. Sa majesté royale est obligée de rester dans la case toute la journée. Visible aux seuls Iivilis, il n'est point permis aux étrangers de voir son auguste personne, sans que cette témérité soit punie de mort. M. Schiff pénétra un jour avec permission dans la case royale, introduit par plusieurs grands personnages. On lui donna un siège dans un coin, devant une grande pièce d'étoffe qui le séparait du roi invisible. Il put lui causer, ce fut tout.

« Dans la case, quels soins minutieux pour conserver une personne si précieuse à la nation ! Une dizaine de personnages principaux sont constamment à ses côtés, soit pour s'entretenir avec lui, soit pour exécuter ses ordres, soit même pour le surveiller. Oui, pour le surveiller, car le Grand roi Iivilis n'a pas le droit, comme tout simple mortel, de mettre le pied à terre ; il ne lui est permis de boire que l'itoutou ; il ne peut prendre de bain dans de l'eau ordinaire ; on doit y infuser un paquet d'herbes odorantes. Si le Grand roi manque à une de ces trois choses, on lui réclame à l'instant une amende sévère : tantôt une chèvre, tantôt un paquet pour esclaves, etc.

« Ainsi l'infortuné roi est astreint à demeurer jour et nuit sur son lit de bambous, les pieds sur le lit ; il ne peut en descendre qu'avec la permission préalable de tout son entourage.

« De son côté, il déploie la plus grande sollicitude à l'égard de ses sujets, et ne manque jamais de leur réclamer soigneusement l'amende encourue, en contrevenant à ses ordres. Un maladroit vient-il à se couper les doigts avec son couteau, ou bien en tirant ses chiques, perce-t-il trop en avant ? Le sang a coulé, dès lors, il est dénoncé au roi et aussitôt un messenger s'approche du malheureux,

agite une espèce de clochette, puis, avec le plus grand sérieux :  
 « Fouxa ! - Et que dois-je te donner ? - Une chèvre . » Le père  
 ou la mère qui aura trop fortement grondé son enfant, ou  
 qui l'aura châtié, sera dénoncé au roi, il entendra pro-  
 noncer le terrible « Fouxa », le prix du roi, et il est obligé de payer  
 bien cher sa charitable leçon .

« Le grand et même le seul commerce que font les Ivilis,  
 c'est celui du caoutchouc qui abonde dans leurs forêts .

« Le peuple, comme tous ceux qui nous entourent, est  
 polygame ; mais les mœurs sont sévères, et une faute en  
 cette matière est punie rigoureusement de 3 paquets pour  
 esclaves et deux chèvres au profit du Fouxa, que le roi s'ad-  
 juge en tout ou en partie .

« L'esclavage, hélas ! est à l'ordre du jour chez eux .  
 Le père et la mère ont le droit de vendre leurs enfants ;  
 les enfants, de leur côté, ont ce même droit sur leur père  
 ou leur mère . Le frère peut vendre son frère, sa sœur ;  
 la sœur peut vendre son frère . Si un homme ne peut  
 vendre sa femme, c'est qu'ils n'ont pas les mêmes parents .  
 On va trouver une personne, lui réclamer une dette . Cette  
 personne se trouve-t-elle incapable de payer, elle se tourne  
 vers son créancier, lui désigne du regard l'un de ses parents  
 ou son frère ou sa sœur . - « Prends ça, dit-il, pour ma  
 dette et laisse moi tranquille . » Et aussitôt la personne  
 désignée devient l'esclave du créancier .

« Il est vrai que bien souvent le débiteur n'use pas de  
 ce droit cruel, il se laisse lui-même empoigner et conduire  
 chez un créancier, où il reste tant que ses parents n'ont  
 pas payé pour lui .

« D'immenses caravanes d'esclaves passent continue-  
 ment dans le pays des Ivilis, pour aller sur la côte du Cap  
 Lopez, où les prennent les négriers portugais, pour les trans-  
 porter dans leurs colonies . Mais dans quel mystérieux secret,

ces pauvres esclaves, sont-ils gardés ? Demeurerait-on une année entière dans un village, qu'on ne saurait jamais la présence des esclaves qui y passent. Certaines personnes sciemment sont mises au courant de tout ce trafic. Quand on connaît une de ces personnes, rien de plus facile que d'acheter des esclaves. Vous fournissez un paquet, et au bout de quelques jours il vous est délivré la personne que vous voulez, homme ou femme; enfant ou vieillard.

« Par les « paquets » dont nous avons déjà plusieurs parlé, on entend : 1 fusil, 1 baril de poudre, 1 neptune, 1 petite barre de fer, 2 petites barres de cuivre jaune, 1 coutelas, 1 bonnet rouge, 1 tête de perles, 1 miroir, 30 brasses d'étoffe, et enfin un petit cadeau quelconque, comme une feuille de tabac, quelques perles, un peu d'eau-de-vie. Le tout peut être estimé 60 £. Une somme relativement si modique suffit pour assurer le salut d'une âme. Oh! que nous pourrions recueillir de ces pauvres noirs, si nous avions plus de ressources!

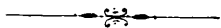
« A Ngengo, village du Grand roi, je laissai mes compagnons continuer leur route jusqu'à la chute du Ngounié, et je voulus parler un peu de religion à ce peuple ignorant Gnondo, père d'Ernest, enfant de la mission, me servait d'interprète. Le Grand roi étant invisible, je m'adressai au roi ordinaire. Ce dernier réside toujours dans son village, tandis que le premier passe de village en village, pour transmettre ses ordres, et il ne séjourne en chacun que 10 ou 12 mois.

« Bientôt un petit groupe se forma autour de nous. Or, pendant que je parlais du bon Dieu à ces chers noirs, une scène bien pénible se passait non loin de nous. M. Schiff se trouvant devant la maison du sous-traitant, lui avait dit : « ouvre moi la porte de ton magasin, je veux voir ton caoutchouc. » L'individu le regarde avec stupeur. -

Je veux voir ton magasin, reprend M. Schiff, ouvre moi. — Se traitant obéit. Quel spectacle ! Là, gisaient sur le sol humide 5 esclaves, pieds et mains étroitement liés : 2 hommes et 2 femmes, dans la force de l'âge, avec un vieillard, tous dans un état d'hébétément impossible à décrire. Cet état était dû au poison qu'on leur avait fait prendre, pour les rendre idiots et les empêcher ainsi de songer jamais à s'échapper. Voilà où en arrive l'homme en dehors de la vraie religion !

« Les Ivilis n'ont d'ailleurs aucune religion. Pour eux, quand l'homme est mort, tout est mort. Cependant quand ils voient un bateau à vapeur fendre l'eau sans pagaies, ils vous disent naïvement que ce sont les blancs morts qui tirent le bateau.

« Il serait facile à un missionnaire d'aller d'ici visiter le pays des Ivilis ; il y resterait de 15 jours à un mois ; et lorsqu'il serait à bout de ses provisions, il descendrait à Lambaréné. Le trajet, qui est de 5 à 6 jours de pirogue en montant, n'est que de 12 heures en descendant. Les emplacements favorables ne manquent pas près des villages des Ivilis, où jamais l'ont n'entend un coup de fusil, ni l'affreux tamtam (par ordonnance du roi). On gagnerait peu à peu cette tribu paisible : que de pauvres esclaves surtout on y pourrait racheter !



Station du B. T. Claver, chez les Adoumas.

Juin 1883      Août 1883.

1. Voyage d'exploration des T. P. Davezac et Bichel, à la demande de M. de Brazza. — 2. Ils s'arrêtent chez les Adoumas. Achat d'un terrain. — 3. Retour en France. Préparatifs de la fondation. Subvention de 10.000 fr. — 4. Retour chez les Adoumas. Extraits de lettres

— 1. A la suite de ses voyages dans le Haut Ogouvé, et des traités signés, le 10 sept. 1880, avec Makoko, suzerain de ces

contrées, M. de Brazza, comprenant la nécessité du concours des missionnaires pour consolider son œuvre, insista beaucoup auprès de Mgr Le Berre pour en obtenir, promettant de les soutenir et de les protéger. Monseigneur fut heureux de céder à ses desirs, quand il vit le célèbre voyageur revenir avec l'appui du Gouvernement, et la charge de fonder partout des postes français.

Lorsque M. de Brazza retourna pour la 3<sup>ème</sup> fois dans le Haut-Ogoué, les FF. Davezac et Bichet l'accompagnèrent pour étudier le pays et choisir l'emplacement d'une nouvelle Mission. Ils quittèrent la résidence de St-François-Xavier le 3 juin 1883. L'expédition commandée par M. de Brazza comprenait 80 pirogues, montées par près de 1800 hommes venus du haut du fleuve chercher M. de Brazza, qu'ils appelaient leur père.

Ce qu'il y avait de plus périlleux dans ce voyage, c'était de franchir des rapides dont la vue seule donne le vertige, et les cataractes qu'il faut nécessairement tourner. Que de fois il arrive de voir des embarcations chavirées, des chargements perdus et hélas! des hommes noyés!

Grâce à Dieu, nos missionnaires n'eurent pas personnellement d'accident, et après 43 jours de navigation ils arrivèrent à Franceville le dimanche 22 juillet. Comme M. de Brazza était retenu en cet endroit, ils prirent les devants et allèrent rejoindre M. Ballay qui se trouvait sur les bords de l'Alima. Ils furent reçus par lui de la manière la plus cordiale. Volontiers, ils auraient passé plusieurs jours en cet endroit enchanteur; mais là n'était pas le but de leur voyage<sup>(1)</sup>.

— 2 De toutes les populations que nos confrères avaient traversées, Pahouins, Bakélais, Okotas, Apindyis, Okandès, Bongoués, etc, une d'entre elles les avait particu-

(1) Voir le récit de ce long et intéressant voyage, par le P. Bichet, dans les *Missions Catholiques*, n.° du 14 mars et suiv., p. p. 131, 143, 152, 155, 178

lièrement frappés par ses mœurs paisibles : c'était celle des Aoumas. Dans l'impossibilité de continuer leur route sur le Congo, vers l'Andana, ils reprirent le chemin de cette tribu intéressante

A peine arrivés, ils cherchèrent un emplacement pour la nouvelle Mission. Moyennant un fusil et trois échelles, on leur assura la possession d'un magnifique terrain qui se trouve situé à quelque distance du poste établi par M. de Brazza.

Ils y plantèrent aussitôt une croix et construisirent une misérable case dont les parois sont en écorce d'arbre et la toiture en feuilles de la forêt. Malgré sa pauvreté, le jour où ils purent s'y loger fut pour eux un jour de fête.

Voici le titre de propriété qui garantit le terrain à la Mission

Le 23 septembre de l'année mil huit cent quatre-vingt trois, ont comparu devant Nous, Délégué du Commissaire du Gouvernement dans l'Ouest africain. D'une part, le R. P. Davezac, agissant au nom de l'Evêque du Gabon; d'autre part, les nommés Djangouala, Sokou et Djouwa, lesquels ont déclaré avoir cédé, en toute propriété au sus-nommé, le terrain compris entre les deux villages d'Endoui et de Djangouala et borné au Nord par l'Ogoué, à l'Ouest, par le marigot, situé près dit village, à l'Est et au Sud, par la Lipopo, ruisseau dont l'acquéreur se réserve toute la jouissance.

En vertu des pouvoirs qui Nous sont accordés, nous confirmons cet acte de propriété et nous assurons d'en faire respecter toutes les clauses.

Le Délégué du Commissaire du Gouvernement, l'acquéreur,  
 Signé : de Lantours Signé : P. H. Davezac

Signés des principaux chefs : Djangouala, Sokou, Djouwa, Mondjangou. — Les témoins : R. P. Bichet, M. Devy, Nyaté, Liboni; Oamba, interprète. — Jean. Baptiste Montié, interprète.

— 3 Le but de ce premier voyage d'exploration des P. P. Davezac et Bichet se trouvait accompli. Manquant absolument de tout, ils se virent obligés de descendre la rivière pour aller chercher les provisions et autres objets indispensables à la nouvelle station. Ce fut le mercredi 6 fév. 1884, qu'ils repartirent avec l'enfant d'un des chefs du pays, mettant leur voyage sous la protection de St Joseph. Le 23 du même mois, ils avaient le bonheur d'embrasser nos chers confrères de Sambaréné, après 9 mois d'absence.

De retour au Gabon, Monseigneur jugea bon de les faire venir en France, tant pour rétablir leur santé affaiblie par tant de privations, qu'afin de se procurer tout ce qui était nécessaire pour la nouvelle fondation.

Partis le 14 mars de St Marie, ils arrivèrent le 7 mai à la Maison-Mère, après avoir visité en passant le mont Caméron. Partout en France ils rencontrèrent les plus vives sympathies pour eux et leur Mission. Le Père Bichet eut même, par l'intermédiaire d'un ami de sa famille, une entrevue avec M. Jules Ferry, et en obtint un secours de 10.000 f. pour la nouvelle fondation.

Mais ils brûlaient de rejoindre leurs chers Adoumas. Ils quittaient donc la Maison-Mère, le P. Bichet le 10 sept. 1884, avec le P. Dabin, et le P. Davezac le 26 oct. avec le F. Martinus. Le 8 février 1885 réunissait de nouveau dans la Cté de Sambaréné les P. P. Davezac et Bichet, ainsi que le F. Martinus; puis le P. Dabin, le 22 du même mois. Déjà le 20, le P. Bichet était remonté à Ndjolé en compagnie de M. de Brazza, qui retournait du Gabon au Haut-Ogowé.

Le 28 février 1885, la canonnière Turquoise mouilla devant Sambaréné, mise gracieusement à la disposition du P. Davezac par son Commandant, M. Houssart, de Quimperlé, et amenait à Ndjolé les P. P. Davezac et Dabin.



avec le F. Martinus et tous leurs bagages. Le 12 mars, le convoi qui emportait nos confrères partait de Ndjolé par les rapides. M. de Brayza avait mis à leur disposition 7 pirogues, au lieu de 4 qu'il avait promises.

Des nouvelles reçues tout dernièrement à la Maison-Mère, nous annoncent que leur voyage s'est effectué très heureusement, et qu'ils sont arrivés à leur destination le Samedi-Saint, 4 avril.

— 4. Voici un extrait d'une lettre du P. Davezac, du 12 avril 1885

.. « Voyage rapide et heureux au-delà de toutes nos espérances! L'Égoûé, si terrible d'ordinaire, a été on ne peut plus élément cette fois, grâce à un bon niveau qui nous a permis d'avancer rapidement.

« Nous sommes arrivés tous les quatre, les P. Bichet, Dabin et le F. Martinus et moi, dans un état de parfaite santé, et sans avoir eu de pertes de matériel à déplorer.

« Le peuple Adouma, en grand nombre, nous a reçus avec la plus grande joie. Tout nous fait espérer un avenir prospère. »

— Le P. Bichet ajoute sur son arrivée et celle de ses confrères les détails suivants :

« Le 4 avril, à 11 h. du matin, nous passons le dernier rapide. La journée est magnifique; plus j'approche de chez nous, plus mon cœur déborde de joie. Nous voici enfin chez Ojangouala, chef du village qui est situé près de notre propriété. La nouvelle de notre arrivée s'est déjà répandue; les habitants du village ont approprié notre case, si bien que nous pouvons y loger dès la première heure.

« Au chant bien connu des pagayeurs, tout le monde court à la rivière. On frappe des mains, on saute, ce sont

des cris de joie : Minissé aïé ! Les missionnaires sont arrivés ! Oh ! Minissé ! répéta-t-on de toutes parts. Les chefs viennent nous saluer, à la manière du pays, en posant leurs deux mains sur nos épaules. Les hommes nous portent nos bagages, les enfants nous entourent ; la joie est grande et universelle dans le pays. C'est la première scène de ce genre que nous ayons vue en Afrique ; car le noir est ordinairement assez insensible ; mais les Adoumas nous aiment réellement.

« Nous allons tout de suite rendre visite à M. de Sastours, délégué du ministère de l'Instruction publique dans le Haut-Ogoué. Il nous fait le meilleur accueil. En chemin, nous rencontrons la mère du petit noir, Alphonse, que nous avons amené en France. Elle prend aussitôt entre ses mains la main du P. Davezac et souffle dessus, signe qui veut dire que le P. Davezac est à ses yeux un blanc meilleur que tous les autres, pour avoir conservé si bien son enfant pendant un temps aussi long. Le père de l'enfant nous apporte le soir même une magnifique chèvre en cadeau.

« Le lendemain, le 5<sup>e</sup> jour de Pâques, nous célébrons la s<sup>te</sup> Messe en action de grâce, pour remercier le bon Dieu de nous avoir si visiblement protégés.

« Dès le lundi, nous nous mettons à l'ouvrage. Après avoir déchargé nos pirogues, nous commençons à nettoyer notre terrain de ses broussailles. Le F. Martinus, aidé de trois menuisiers venus d'Accra, s'occupe à faire les installations les plus indispensables. Dans un mois et demi les pluies auront cessé et l'ouvrage ira vite. L'un de nous doit partir demain, (13 avril), pour commander des arbres afin de pouvoir faire des planches.»

— Le P. Dakin s'écrit de son côté. « Nous voici enfin au milieu de nos chers Adoumas, à 200 lieues de la côte. Ce

voyage, qui demande habituellement de six semaines à deux mois, nous l'avons fait en 23 jours, à partir de Ndjolé. Nous sommes arrivés le Samedi-Saint à 4 h. du soir. N'est-ce pas digne de remarque ? C'est le voyage le plus heureux qu'on ait encore fait sur l'Ogoivé. Point de perte, point d'accident ! Et arriver le Samedi-Saint, à 4 h. du soir, juste à temps pour pouvoir célébrer la fête de Pâques ! N'y a-t-il pas là vraiment une protection visible de la Très St<sup>e</sup> Vierge ? Aussi la bénissons-nous de tout cœur.

« Aussitôt arrivés, nous nous empressons d'installer notre petit autel portatif à l'endroit de notre pauvre case où le toit est le moins percé. Nous travaillons pour cela bien avant dans la nuit, puis nous prenons un peu de sommeil. Le lendemain, le saint jour de Pâques, nous célébrons tous les trois, l'un après l'autre, le St sacrifice de la messe, et le F. Martinus fait ses Pâques. Quelle joie et quelle consolation, après avoir été pendant de longs jours privés de ce bonheur !

« Après un déjeuner bien frugal, puisqu'il consistait en deux bananes cuites sous la cendre et l'eau de la rivière, nous ne pouvons contenir notre joie ; et tous ensemble nous chantons avec entrain le Regna Cœli alleluia !

« Notre dîner fut un peu plus copieux : il se composait d'une poule bouillie qu'on nous avait apportée le matin.

« Grâce à Dieu, nous nous portons admirablement bien tous les quatre ; nous nous trouvons heureux au milieu de nos chers Adoumas. Puissions-nous les convertir bien tôt en grand nombre ! »



## Nouvelles récentes de la Cte du B Pierre Claver.

1. Constructions. — 2. Bonnes dispositions des Adoumas. — 3. Chapelle.

Les pages qui précèdent étaient déjà imprimées quand nous avons reçu de nouvelles lettres de nos chers confrères du Haut Ogowé, en date du 27 juin. Nous en donnons ici quelques extraits.

— 1. Je ne manquerai pas, dit le F. Davezac, d'écrire par toutes les occasions. Malheureusement, ces occasions seront rares. Jusqu'au mois de novembre, il n'y aura plus de convoi pour le bas de la rivière, à cause des eaux basses de de l'Ogowé. Pendant tout ce temps, nous serons donc privés de tous rapports avec nos confrères.

Il y a à peine deux mois que nous sommes arrivés, et bien des choses sont faites sous le rapport du matériel.

La case provisoire, bâtie lors de notre premier voyage, nous sert encore, il est vrai, de tout abri; mais nous en avons fait construire trois autres pour les besoins de notre personnel. Nous allons en élever une quatrième pour commencer l'œuvre si importante des enfants.

Pour le moment, nous sommes occupés à préparer les matériaux de notre future habitation. Trois charpentiers noirs d'Accra, qui sont venus avec nous, s'occupent activement, sous la direction du F. Martinus, à scier des planches et des poutres. Nos petites installations leur ont pris beaucoup de temps. Néanmoins nous comptons déjà plus de 120 planches sur le chantier. Dans quelques mois, j'espère que nous habiterons une bonne maison sur pilotis, de 30 mètres de long.

La basse-cour se monte aussi petit à petit : une quarantaine de moutons, plus de 130 poules, des canards, etc.

— 2 Voilà pour le côté matériel. Depuis deux mois que nous sommes là, absorbés par nos installations, nous n'avons pas encore pu nous occuper sérieusement du bien des pauvres âmes qui nous entourent. Mais, comme je l'ai déjà dit, le peuple au milieu duquel nous vivons, est celui qui, je crois, est le plus apte à recevoir la parole de Dieu. D'un naturel doux et simple, il écoute avec un véritable bonheur les grandes vérités de notre sainte religion. Un petit nombre seulement est engagé dans la polygamie, et leur peu de fétichisme sera facile à déraciner. Or, ce sont là les deux grands obstacles qui font échouer tous les travaux des missionnaires.

Les enfants sont très nombreux, et nos ressources seules décideront du nombre que nous pourrions recevoir. Dans un avenir qui, je crois, n'est pas éloigné, j'espère que nous pourrions en avoir beaucoup.

— 3 Au mois de mai, ajoute le P. Bichet, le Père Davezac m'a envoyé faire une excursion de quelques jours en avant dans la rivière, pour y chercher du bois. Les Adoumas m'ont prêté volontiers leurs secours et leurs pirogues.

Dans une autre occasion, j'ai acheté plus de cinquante nattes. Le P. Dabin s'en est servi pour orner notre chapelle provisoire, et il l'a fait avec tant de goût que cette chapelle ne ferait pas vilaine mine même devant un salon de Paris.

Le F. Martinus, de son côté, nous a fait un beau tabernacle. Aussi, depuis la Pentecôte, nous avons le bonheur d'y garder le Très St Sacrement. Notre Seigneur est ainsi avec nous. Il nous aidera à supporter avec joie et courage toutes les croix qui nous arriveront!.

---

## Maison - Mère.

Admissions de novices-clercs à la Profession.

Tax décision du 14 août, ont été admis à la Profession le jour de la fête du St Cœur de Marie :

Les PP. Tal Simon,	du dioc. de la Sinegambrie.
Desnier Jean-Michel,	" Clermont,
- Pérennec Pierre-Marie,	" Quimper,
Bourbonnais Antoine,	" Clermont,
Chiallier Antoine,	" Clermont,
- Allgeyer Emile-Auguste,	" Strasbourg,
Haumesser Augustin,	" Strasbourg,
Schmitt Georges,	" Strasbourg,
Hœgy Joseph Antoine,	" Strasbourg,
Horné Jean-Nicolas,	" Limbourg,
Callwaert Emile,	" Bruges,
Fraisse Jean-Baptiste,	" Lyon,
- Kornmann Joseph-Xavier,	" Strasbourg,
Génié Antoine,	" Montauban,
Bonnefoux Benoît-Marie,	" Clermont,
Buléon Joachim-Pierre,	" Vannes,
- Lutz Emile-Marie,	" Strasbourg,
Galéron Alain,	" Quimper,
- Pacé Nicolas-Mathurin-Marie,	" St-Brieuc,
Veillet Louis,	" Angers,
Bruyère Jean-Pierre,	" Albi,
Sylvand Ambroise-Ubalde,	" Annecy,
Berthon Louis,	" Lyon,
Poulard Jean-Marie-Joseph,	" Rennes,
Scherer Ignace,	" Fribourg,
Lecomte Pierre-Raoul,	" Séez,
Déchesne, Louis-Théoténus,	" Annecy.

Jours de messe mensuelle des nouveaux Profès.

Les jours du mois où les nouveaux profès doivent dire la  
ste Messe aux intentions du T. R. Père sont réglés comme  
il suit :

Le 1<sup>er</sup>, P. Fal — le 4, P. Desnier — le 5, P. Pérennec,  
— le 8, P. Bourbonnais — le 11, PP. Chiallier, Allgeyer,  
Haumesser, Schmitt — le 13, P. Hægy — le 16, P. Horné  
le 18, P. Callwaert — le 21, P. Fraisse — le 23, P. Kornmann  
— le 24, P. Génie — le 25, PP. Bonnefoux, Bullion, Lutz (En.  
Mie), Galéron — le 26, PP. Pacé, Veillet, Bruyère — le 27,  
P. Sylvand — le 28, P. Berthon — le 29, PP. Poulard, Scherer  
— le 30, PP. Secomté (P<sup>re</sup>. Raoul), Déchesne.

---

Admissions de novices-Frères à la Profession.

Ont été admis à la Profession, pour le 8 sept., par déc. du 14 août,  
au noviciat central du St Cœur de Marie

Les F.F. Marie-Gontreaux Wirges,	du dioc. de Cologne,
Gustave Neubert,	" Strasbourg,
Albinien Walter,	" Strasbourg,
Tite Kuster,	" St Gall,
Faxon Dollinger,	" Strasbourg,
Seu Rivas,	" Paris,
Bertin Bernhard,	" Rottenbourg,
Jacques Ott,	" Strasbourg,
Chrysogone Hlinc,	" Strasbourg,
Jean-Gotto Jacob,	" Strasbourg,
Ciry Blume,	" Paderborn,
Cézi Spiekermann,	" Paderborn.

au Noviciat de N. D. de Langonnet :

Le F. Palémon Le Page, du dioc. de St Brieuc.

---

## Admissions au renouvellement des vœux.

Ont été admis également, par décision du 14 août :

aux vœux perpétuels

Les P. Mac' Dermott, de la C<sup>té</sup> du St-Cœur-de-Marie,  
Sène, de la Mission de Sénagumbie,  
Kunemann, de la C<sup>té</sup> de St-Louis du Sénégal,  
Gommenginger (Auguste), de la Mission du Zanguebar-  
Jalabert, de la Mission de la Guyane,  
Ritzenthaler,  
Lacombe (Pierre), } de la C<sup>té</sup> de Port-au-Prince (Haïti),  
Meyer (Théophile), de la C<sup>té</sup> de Sharpsburg (Stats-Unis),  
Cadoret (Joseph), de la C<sup>té</sup> de St-Pierre et Miquelon.

Les FF. Ardouin Nübler, de la C<sup>té</sup> de Mesnières,  
Kilien Cunningham, } de la C<sup>té</sup> de Blackrock,  
Gregorius Tower,  
Burchard Thomé, de la C<sup>té</sup> de Pittsburgh

Aux vœux de cinq ans

Les P. Kienlen, de la C<sup>té</sup> de N. D. de Langonnet,  
Montel (Marion), de la C<sup>té</sup> de Rambervillers,  
Hyland,  
Healy (Guillaume), } de la C<sup>té</sup> de Blackrock,  
Tower (Mathieu), } de la C<sup>té</sup> de la Trinidad  
O'Shea,

Les FF. Christophe Schmitt, de la C<sup>té</sup> de Merville,  
Raymond Jaecher, } de la C<sup>té</sup> de Port-au-Prince (Haïti),  
Frédéric Mathis }  
Marie-Aloyse Kaemerlé, de la C<sup>té</sup> de la Guadeloupe,  
Vincentius Croby, de la C<sup>té</sup> de la Trinidad.

---



## Admissions à l'oblation.

Par décision du 25 août ont été admis :

Comme novice clerc.

M. Charles-Auguste Leroux, pat. de rel. S. Sylvestre

Comme novices - Frères

Les post <sup>s</sup> Benoît Alphonse,	nom de rel. F. Crépin,
Jeny Paul-Ernest-Joseph,	n. de rel. F. Pantaléon,
Zigmann Antoine,	n. de rel. F. Donat,
Ritter Jean-Baptiste,	n. de rel. F. Edise,
Schmidt Antoine,	n. de rel. F. Liboire,
Dumas Jean,	n. de rel. Florian,
Dillenseger Aloyse,	n. de rel. F. Blanchard,
Munsch Charles,	n. de rel. F. Philbert,
Schmitt Joseph,	n. de rel. F. Zenobe.

## Retraite annuelle des Pères à la M.-Mère

Dimanche, 16 août, s'est ouverte au St-Cœur de Marie notre retraite générale. Ont pris part aux exercices, outre M<sup>gr</sup> Dubois, les R<sup>vé</sup>. P<sup>ères</sup>. Collin, Barillec, Delaplace, Libermann, Butz, Grizard; les P<sup>ères</sup>. Lossedat, Le Vavasseur, François, Peureux, Duby, Bourget, Simonet, Kieffer (Fr<sup>ère</sup>), Buquel, Guyot, Hubert, Dhivière, Le Bozec, Renaud, Hervé, Eschbach, Jouan, Sundhauser, Miller, Huvétys, Ott, Jégou, Limbour, Tellerin, Pover (Guillaume), Cogniard, Meillorat, Costes, Stoffel (Ign), Dessaint, Ray, Conyngham, Weik, Manger, Caragnat, Gerrer, Oster, Kientzler, Thuét, Montel (Mar<sup>tin</sup>), Kulbe, Bosch, Dubail, Kræmer, Pernot, Verdier, Thomas, Lutz, Kimpf, Pallier, Edouard, Bertrand, Ussel, Dunoyer, Montel (Jacques), Mac'Eube, Guillet, Sacloux, Chauffeur, Satappy (Jean), Satappy (Léon), Plancix (François), Hassler, Raimbault, Bernard, Fogarty, Reignat, Dangelzer (Eug.), Cosse, Messenger.

Binger. Nous étions donc 107 avec les 27 novices, qui devaient faire profession. Nous avons été favorisés d'un temps superbe pendant toute la semaine; pas un seul jour de pluie, sans que cependant la chaleur ait été trop forte.

Le C. R. Père a donné lui-même, à la grande satisfaction générale, les exercices de la retraite, et a vu en même temps tous les Pères en direction. Il a pris pour thème de ses pieuses et solides instructions ces paroles de Notre Seigneur. *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tol. lat. crucem suam et sequatur me.*

Voici les sujets de ses conférences, basées principalement sur les articles V, VI et VII de la Constitution 28<sup>ème</sup>: obligation de tendre à la perfection; — crainte filiale de Dieu et fuite du péché, premier caractère ou première condition de cette perfection à laquelle nous devons travailler; — abnégation, pratiquée par le renoncement aux choses agréables à la nature; et par la générosité dans l'acceptation et le support des croix, des souffrances, en un mot de tout ce qui est pénible pour la nature, 2<sup>e</sup> caractère de la perfection; — et ensuite la vie surnaturelle par l'union à N. S. et par l'imitation de ses vertus, 3<sup>e</sup> caractère et achèvement de la perfection.

Les autres instructions ont été consacrées par le C. R. Père aux vœux et aux vertus de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, qui constituent nos obligations spéciales comme religieux. Il a traité d'une manière approfondie les deux premiers points surtout, et est entré dans d'utiles et très pratiques développements sur les diverses obligations des supérieurs, des économes et des membres.

M<sup>gr</sup> Duboin a officié aux 1<sup>ères</sup> Vêpres de la fête du S<sup>t</sup> Cœur de Marie. Le lendemain, nous avions l'honneur et la douce joie d'avoir pour la grand'Messe le

nouvel archevêque de Dublin, M<sup>gr</sup> Walsh, ami et protecteur si dévoué de notre maison de Blackrock, venu tout exprès de Paris, où il était arrivé la veille. Nous donnons plus loin quelques détails sur cette visite aussi heureuse qu'inattendue.

Comme d'habitude, les vêpres furent remplacées par la cérémonie de profession. Le C. R. Père, qui prit encore la parole, choisit pour texte ce passage des Actes des Apôtres. *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus et regibus et filiis Israel. Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* Tout le monde fut vivement impressionné par cette exhortation, à laquelle, comme on le verra, des circonstances douloureuses et récentes donnaient un caractère bien touchant. Nous en donnons le résumé aussi fidèlement qu'il nous est possible :

— « Il me semble, dit le C. R. Père, entendre Notre Seigneur me montrer successivement chacun de ceux qui vont faire profession et me dire ce qu'il dit à Ananie en parlant de St Paul : *Vas electionis est mihi iste.*

« Comme l'apôtre des nations, n'avez-vous pas été choisis de préférence à des milliers de prêtres et de religieux, pour exercer le ministère apostolique au milieu des nations païennes, pour être une lumière brillante au milieu des ténèbres de superstition et de barbarie qui couvrent l'immense continent africain ? N'est-ce pas aussi de toute éternité une grâce spéciale de prédilection, qui devait faire de chacun de vous un enfant du St Esprit et du St Cœur de Marie, un apôtre de l'Afrique, et un saint prédestiné à une gloire élevée dans le Ciel ?

« 1<sup>er</sup> trait de ressemblance avec St Paul Vous avez répondu à votre vocation et à l'appel de Dieu, en lui

disant comme le grand apôtre : *quid me vis facere ?* Votre noviciat, en effet, a été l'école où vous avez appris à faire mourir toute volonté propre, pour ne laisser place dans votre âme qu'au seul bon plaisir de Dieu. Par le vœu d'obéissance que vous allez émettre tout à l'heure, vous consommerez le *quid me vis facere*.

« Jusqu'ici vous pouvez dire avec St Paul : *Gratia Dei mecum*. Oui, le Seigneur vous a rendus fidèles jusqu'à ce jour. La grâce de Dieu n'a pas été vaine en vous, c'est un second trait de ressemblance avec le grand apôtre, et ma grande joie est de penser que vous y serez fidèles jusqu'à votre dernier soupir.

« Vous allez donc maintenant, à l'exemple de St Paul, porter le nom de Dieu au milieu des nations et des rois infidèles. Vous irez porter de tous côtés le nom de Jésus-Christ : dans votre cœur par le grand amour dont vous brûlerez pour lui ; dans votre bouche par l'efficacité de vos paroles ; dans vos œuvres par des travaux incessants et de continuelles souffrances.

« Enfin le quatrième et le plus glorieux trait de ressemblance avec St Paul, et ce qui fait de vous un vase d'élection comme lui, c'est que vous êtes appelés à supporter de grandes et nombreuses fatigues, à endurer des persécutions et des tribulations de toutes sortes pour Jésus-Christ et son Evangile. N'est-ce pas là le caractère principal qui a fait de St Paul un vase d'élection, et n'est-ce pas Notre Seigneur lui-même qui nous l'apprend ? *Ego enim ostendam illi quanta oporteat cum pro nomine meo pati*.

« Ce qui fait, en effet, le véritable apôtre, c'est d'endurer généreusement et avec constance de nombreuses et très grandes afflictions. Le missionnaire l'est bien plutôt par les souffrances que par l'action. Si toutes les actions

de N. S. n'étaient pas d'une valeur infinie, on pourrait dire qu'il a fait plus pour le salut du monde en souffrant les tourments de la passion qu'en prêchant sa doctrine. . .

« Nos premiers missionnaires, en mourant coup sur coup, aux portes, ou plutôt sur le seuil de l'Afrique, l'ont préparée à recevoir l'Évangile. Or, celui qui prépare et ensemeince la terre n'a-t-il pas autant de mérite que celui qui moissonne ?

« Vous n'irez pas tous en Afrique, mais chacun de vous est disposé à y aller, et est animé du fond du cœur de ce sentiment que je traduis ainsi. Ecce ego, mitte me.

« N'ai-je donc pas le droit de dire en parlant de chacun de vous. Ostendam illi quanta.

« Que puis-je vous montrer, en effet, dans votre avenir de missionnaire ? Des privations et des souffrances de toutes sortes : des fièvres, dont les unes peuvent en quelques jours et souvent en quelques heures vous arrêter au milieu de vos travaux, alors qu'ils vous donnaient les plus belles espérances ; d'autres qui vous mineront lentement, ruineront votre constitution et vous disposeront à des infirmités précoces. Ces infirmités, vous les avez, hélas ! sous les yeux.

« Ce qui vous attend encore peut-être, ce sont des accidents sur mer, sur les fleuves, dans les bois et les forêts, des expulsions, des persécutions et même une mort violente, car ce qui vient d'arriver à trois de nos confrères peut vous arriver aussi.

« Pour la première fois, le sang des nôtres vient d'arroser la terre d'Afrique. Pour la première fois, durant notre retraite, il nous arrive de compter au lieu de décès que de jours. — Mais il n'y en a que cinq, me direz-vous peut-être. — En effet, je ne vous en ai annoncé que cinq ; mais au moment où j'entrais à la chapelle, on m'a remis

une lettre qui m'apprenait encore la mort de notre cher Père Grassier, avec qui j'ai travaillé si longtemps, et dont je peux dire que mon âme fut liée à la sienne, comme celle de David à l'âme de Jonathas.

« Eh bien, mes chers Pères, je dois avouer que, si ces annonces successives ont été pour moi le sujet d'une bien grande affliction, c'est aussi l'une des circonstances où j'ai compris ce que dit l'apôtre St Paul: *Superabundo gaudio in omni tribulatione*.

« Mes bien chers Pères, ce que je viens de dire à ceux qui vont faire profession, je le dis à plus forte raison à chacun de vous qui avez, pendant de longues années, porté le poids du joug et de la chaleur. Ce que je prédis aux nouveaux profès est déjà arrivé pour vous; et je sais que vous allez avec une ardeur et une joie plus grandes que jamais renouveler votre consécration religieuse, avec cette énergie et cette force que l'on puise au milieu des épreuves et des sacrifices.

« *Paratum cor meum*. . Oui, mon cœur est prêt, prêt à de nouvelles épreuves, prêt à de nouveaux sacrifices, à celui même de la vie. La retraite vous avait trouvés animés de ces dispositions, elle n'a eu qu'à les affermir et à les développer.

« Que l'Esprit-Saint et l'Immaculé Cœur de Marie en soient donc à jamais bénis! Puissent-ils susciter et entretenir toujours au sein de notre cher Institut, de nombreux et saints ouvriers, de vrais hommes de sacrifice!

Après cette allocution du T. R. Père, les nouveaux profès firent entre ses mains leur consécration religieuse, qui fut suivie de l'émission des vœux perpétuels des P. P. Pernot, Kempf, Montel, Jacques, Planeix, François, Fogarty et Reignat.

---

## Chapitre et Consécration à l'apostolat.

Le lundi matin, eut lieu, selon l'usage, le chapitre des Règles, et le soir, à 5h. 1/2, la cérémonie de consécration à l'apostolat. Le P. Renaud, chargé de faire l'instruction, a pris pour sujet de son discours la vocation à la vie apostolique; et pour texte, ces paroles du Chap. XIII des actes des Apôtres: *Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos.* (V. 2.)

1<sup>o</sup> La vocation à la vie apostolique, a dit d'abord le Père prédicateur, est une vocation privilégiée et ceux qui y sont appelés sont l'objet d'une prédilection divine. Il a développé cette proposition, en montrant la charité apostolique, la prédication évangélique, les triomphes de la grâce et de la foi sortant du cœur de Jésus-Christ et donnant au missionnaire le dévouement qui fait l'apôtre; puis l'action du St Esprit, tant dans le choix des ministres de l'Évangile; que dans l'assistance divine qu'il leur accorde. A cette occasion, le Père a rappelé la vocation de N. V. Père, du R. P. Sevasseur, la fondation de la Cong<sup>e</sup> du St Cœur de Marie, et ces souvenirs sont venus se placer fort heureusement à l'appui de sa thèse.

Dans la seconde partie de son allocution, le Père a montré que la sainteté est le caractère distinctif du ministère apostolique. Le vœu de l'Église, sa gloire et sa joie, c'est de faire des saints et de compter des saints au nombre de ses enfants. Or, le but du missionnaire, sa raison d'être; c'est de peupler le ciel d'élus. Il n'y arrivera qu'à la condition d'être lui-même un saint...

Le prédicateur conclut en exhortant les jeunes missionnaires, formés déjà à l'école du V. Père, à conserver partout et toujours la ferveur du Noviciat, avec un

dévouement absolu dans leurs travaux apostoliques.

« Un enfant du S<sup>t</sup> Cœur de Marie et du V. Père Libermann ne doit jamais oublier qu'il est le missionnaire des pauvres, l'apôtre des âmes abandonnées. A ces conditions, la Congrégation restera à jamais « la maison de Dieu, le champ bien-aimé du Seigneur, qui aimera à y trouver des fleurs, des parfums et des fruits de sanctification. *Odor filii mei, sicut odor agri pleni.* »

— Le soir, à 8 heures, toute la Clé se réunit autour de la grotte de N. D. de Lourdes, brillamment illuminée. On ajouta même à cette illumination des feux de bengale et quelques fusées. Les nouveaux profès, selon l'usage, entonnèrent le chant d'adieux si touchant, surtout lorsque tous jurèrent de se revoir auprès du Vénérable Père. Après ce morceau, dont les soli furent exécutés par la forte et belle voix du P. Veillet, les PP. Guillet et Fal chantèrent un cantique très harmonieux en wolof, qui fut écouté avec un vif plaisir par tout le monde.

---

### Messe de Requiem

— translation des restes de plusieurs membres défunts.

Le service solennel pour le repos de l'âme de nos chers défunts a été célébré le mardi. Il n'avait pu avoir lieu la veille, à cause de la fête de S<sup>t</sup> Barthélemy, qui tombait ce jour-là.

Cet office a eu, cette année, un caractère particulier de pieux intérêt et de solennité, à cause des morts récentes dont nous avons parlé et d'une cérémonie nouvelle qui venait s'y ajouter.

Cette cérémonie consistait dans la translation à l'ossuaire établi au fond de la propriété, des restes mortels de ceux de nos confrères qui avaient été enterrés au



cimetière de la paroisse, depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1875 jusqu'à la fin de 1879.

L'autorisation avait été obtenue de la préfecture de police dès avant la retraite, le 13 août. On fit aussitôt l'exhumation, et ces restes furent soigneusement et séparément renfermés dans de petits cercueils en zinc. Le mardi matin, on les exposa sur un catafalque orné de tentures noires et de fleurs, et placé sous le portique qui conduit à l'allée du V. Père. Le C. R. Père, accompagné de tous les Pères et des scolastiques en habits de chœur, alla en procession faire la levée des cercueils que les Frères transportèrent à la chapelle. Après la Messe, chantée par le C. R. Père Gal, on se remit de nouveau en procession pour transporter ces restes à l'ossuaire. Ils furent déposés dans deux des caveaux latéraux et reposent ainsi maintenant à côté de n. V. Père.

Voici les noms de ces chers défunts : P. T. Thomas, Jeannet, Marcot, Thorax et Mies ; F. F. Jean-Baptiste, Édouard, Théogène, Gerbeaud, Noël et Bienvenu

-----  
Mgr Walsh au St Cœur de Marie.

Nous avons parlé plus haut de la visite de Mgr Walsh. Après la mort du Cardinal Mac Cobe, il fut proposé, à l'unanimité, on le sait, par le Chapitre métropolitain, comme le plus digne, dignissimus. Sa nomination rencontra cependant quelques difficultés qui, fort heureusement ont pu être surmontées. Nos Pères d'Irlande, surtout s'en sont réjouis. Quel bonheur pour eux, en effet, d'avoir pour archevêque un ami qui leur avait toujours témoigné tant d'intérêt ?

Aussi dès qu'il fut arrivé à Paris, en revenant de Rome, où il avait été recevoir l'onction pontificale,

notre C. R. Père, alors occupé par la retraite, se fit un devoir de lui envoyer un scolastique irlandais pour lui offrir ses hommages, et lui exprimer humblement le vif désir que nous avions tous de l'avoir, le lendemain, à Chevilly, pour célébrer la Messe du S<sup>t</sup> Cœur de Marie. Le digne prélat accepta volontiers cette invitation. Après la Grand'Messe, il voulut bien partager notre dîner de C<sup>té</sup>. A la fin du repas, le C. R. Père se leva, et exprima à Monseigneur ses vifs remerciements, au nom de toute la C<sup>té</sup>, et particulièrement de nos Pères d'Irlande, pour l'honneur qu'il avait bien voulu nous faire, de nous accorder les prémices de sa nouvelle dignité, en célébrant dans notre chapelle sa première Messe pontificale. Il ajouta que nous avions tous prié, en union avec nos Pères d'Irlande, afin qu'il fût choisi pour successeur du Cardinal Mac Cabe, et que nous étions très heureux que le Ciel eût exaucé nos vœux, heureux pour nous tous, heureux pour notre établissement de Blackrock dont il a toujours été l'ami et le protecteur si dévoué, heureux surtout pour l'Irlande à cause du bien que son nouvel archevêque ne peut manquer de lui faire par ses éminentes qualités et sa grande vertu.

M<sup>gr</sup> Walsh répondit en anglais à peu près en ces termes:

« Le bon Père Général, dans sa générosité, a parlé de l'honneur que je lui ai fait, ainsi qu'à toute la C<sup>té</sup>, en voulant bien venir célébrer ma première Messe pontificale dans votre belle chapelle; mais il me semble que c'est bien plutôt à moi qu'à été fait l'honneur; aussi me permettez-vous de vous en exprimer toute ma reconnaissance. Je dois avouer que je me suis senti un peu intimidé quand j'ai songé aux cérémonies avec lesquelles je n'étais pas encore familiarisé, et que je devais faire en présence du R. P. Levavasseur, si distingué par son cérémonial, répandu au loin, à la gloire de son auteur. Mais grâce à sa

bonne et sage direction, je n'ai pas été trop embarrassé. . .

« C'est encore un honneur pour moi de me trouver à la maison centrale de ces Pères de Blackrock et de Rockwell, que je connais si bien et que j'estime tant, et dont les efforts dans la cause de l'éducation ont été couronnés de si constants et brillants succès. Pour ce qui me regarde personnellement, cette circonstance ne fera que m'intéresser davantage d'esormais, si cela est possible, à leurs efforts dans une si noble cause. »

Dans l'après-midi, quand Sa Grandeur devait partir pour Paris, le P. Mac Cabe, au nom de toute la C<sup>té</sup>, lui a lu en anglais une adresse au sujet de son élévation à l'archiepiscopat, et lui a souhaité de longues années sur le siège qui avait été illustré par les travaux, les souffrances et la mort du grand évêque et martyr S<sup>t</sup> Laurent O'Coole. (Son tombeau se trouve à Eu, près Rouen.)

Monseigneur a répondu par quelques gracieuses paroles au compliment qui lui avait été adressé et a terminé ainsi :

« L'accueil si sympathique que vous m'avez fait m'encourage à visiter les autres maisons de la Cong<sup>g</sup>, qui se trouvent sur mon chemin. Je ne manquerai pas non plus, en passant par Rouen, d'aller m'agenouiller au tombeau de S<sup>t</sup> Laurent O'Coole, et de demander à notre glorieux martyr, pour vous tous, comme pour moi-même, de n'être pas trop infidèles aux saintes traditions qu'il nous a laissées. »

---

†  
Nécrologie.

Après les douces et consolantes nouvelles de la Maison-Mère, nous avons à en donner de bien douloureuses : celles de la mort de huit de nos confrères.

— C'est d'abord le P. Auguste Daul, profès des vœux perpétuels, mort à Tounounguo, le 10 juin 1885, par suite de fièvre bilieuse. Il était dans sa 34<sup>e</sup> année ; et avait 25 ans de C<sup>té</sup>, et 16 ans, 9 mois de profession.

— Dans la C<sup>té</sup> de N. D. des Amboellas, en Cimbébasie, ont succombé coup sur coup les deux Pères qui la composaient : le P. Hogan, supérieur, au commencement de mars, mort aussi d'une fièvre bilieuse, et le P. Lynch, un mois après, le lundi de Pâques, 6 avril, par suite de fièvre pernicieuse.

Tous les deux étaient profès des vœux perpétuels. Le P. Hogan était dans sa 34<sup>e</sup> année et avait 17 ans de C<sup>té</sup> et 6 ans 8 mois de profession ; le P. Lynch était dans sa 32<sup>e</sup> année et avait 10 ans de C<sup>té</sup> et 8 ans et 8 mois de profession. L'un et l'autre, écrit le P. Duparquet, sont morts en parfaite conformité à la volonté de Dieu, et dans les sentiments de la plus vive et ardente piété. Lett.

Du 30 mai 1885. )

— Avant que nous eussions connu ces deux décès, une dépêche de Lisbonne, publiée dans les journaux, en date du 14 août, annonçait le massacre par les indigènes, au Quanhama (on prononce Kouanyama), de trois missionnaires français de la Mission de Huilla. Cette nouvelle hélas ! n'était que trop vraie. Elle fut confirmée trois jours après par une lettre du Gouverneur de Mossamèdes que nous transmit M. Fédrozo. D'après cette lettre, les trois victimes sont le P. Delpuich (Louis), et les P. Lucius Rothan et Gérard Claffy. Le P. Lecomte (Ernest-Louis), qui dirigeait l'établissement, était parti quelques semaines auparavant pour les Amboellas ;

sans cela il eût sans doute partagé le même sort. Il y a eu 20 Blancs massacrés. Ce massacre a eu lieu, paraît-il, à la suite de la mort du jeune roi Nambadi, accusé par ses sujets d'être trop favorable aux Européens. Nous attendons des détails plus précis par le prochain courrier de Huilla.

— Une autre perte bien regrettable, surtout pour la Maison-Mère, c'est celle du cher P. Grasser. Il était parti bien fatigué pour la C<sup>té</sup> de Gethsémani. Dans les premiers jours il se sentit un peu mieux, mais, retomba ensuite et alla de plus mal en plus mal. C'est le vendredi 21 août à 2 h. 1/4, qu'il a rendu son âme à Dieu. après avoir reçu l'indulgence plénière in articulo mortis.

Il était dans sa 53<sup>ème</sup> année, et avait 31 ans de C<sup>té</sup> et 28 ans de profession.

— Au dernier moment, le courrier de Zanzibar nous annonce un nouveau décès, celui du F. Marcellin Reisser, attaché depuis plusieurs années à la C<sup>té</sup> de N. O. de Bagamoyo. Cet excellent Frère est mort à Zanzibar, le 30 juillet dernier, après trois jours de maladie, emporté par le tétanos. Son zèle et sa pitié le font vivement regretter dans la Mission. Il était dans sa 44<sup>ème</sup> année, et avait 26 ans de C<sup>té</sup> et 24 ans, 4 mois de profession.

— Jamais le Bulletin n'a eu à enregistrer tant de décès à la fois. Ce sont des épreuves d'autant plus grandes que le besoin d'ouvriers se fait plus sentir de tous côtés; mais elles attireront, nous n'en doutons pas, de plus abondantes bénédictions sur la Cong<sup>o</sup> et sur ses œuvres.

N. B. Les placements et mutations de personnel n'étant pas encore entièrement déterminés, nous en réservons l'annonce au prochain Bulletin.

— Prière aux C<sup>tés</sup> de Maurice, de Bourbon et du Zanguebar d'envoyer dans retard leurs bulletins.

Maison-Mère, le 31 août 1885.

N<sup>o</sup>190.

Oct. 1885.

# BULLETIN



## Mission du Congo.

Ct<sup>é</sup> de S<sup>t</sup> Jacques de Landana.

août 1879 — Sept. 1885.

1. Personnel. — 2. Santé. Maladie du P. Giron. — 3. Œuvre des enfants. Epidémie de 1882. Accusations des Mganga. — 4. Le P. Carrie en France. — 5. Epidémie de 1884. Vœu au S<sup>t</sup> Cœur. — 6. Le fléau repart. Précaution. — 7. Satisfaites. — 8. Novices. Frères. — 9. Enfants de S<sup>t</sup> Joseph. D. de S<sup>t</sup> Isidore. — 10. Nombre des enfants. Mouvement vers la Mission. — 11. Soins des malades. Médailles. — 12. Baptêmes. — 13. L<sup>es</sup> Com<sup>tes</sup>. Conf<sup>es</sup>. — 14. Fêtes. Noël. — 15. Etabl<sup>t</sup> des S<sup>rs</sup> de S<sup>t</sup> Joseph. — 16. Décoration du Pape à M. M. Lucan et Béraud. — 17. Imprimerie. Ouvrages. — 18. Constructions. Travaux. — 19. Certain litige terminé. — 20. Officiers franç<sup>s</sup>. Les Portugais. — 21. P. Carrie sauvé d'un naufrage.

Bull. de la Ct<sup>é</sup>. — 1. Comme l'indiquait le dernier état du personnel, la Ct<sup>é</sup> de S<sup>t</sup> Jacques de Landana se compose de 3 Pères. Le R. P. Carrie, Préfet apostolique de la Mission, est supérieur de l'Établissement et prend soin de tout ce qui concerne la procure et l'économat; le P. Gaëtan est chargé de la direction des séminaristes et des postulants Frères indigènes; et le P. Le Souët de l'œuvre des enfants. Quant aux Frères, le F. Fortunat s'occupe tour à tour de jardinage, de reliure, de cordonnerie; de ferblanterie, et de cuisine; le F. Hilaire est, selon les circonstances, agriculteur, menuisier, peintre, infirmier; enfin le F. Sigismond joint à la fonction

de maître d'école, celle de sacristain et d'horloger. À ce dernier titre, il s'est acquis une réputation auprès des commerçants et des membres de l'expédition internationale, qui sont heureux de trouver à Landana un horloger à bon compte et en profitent largement.

— ? On le voit, les occupations ne manquent pas à chacun. Grâce à Dieu cependant, la santé des membres de notre C<sup>te</sup> se soutient.

Mais le P. Giron, à son dernier passage à Landana, nous a donné de vives inquiétudes. Arrivé ici du Loango au commencement de la semaine sainte (1884), il devait partir la semaine suivante, pour aller prendre possession de son nouveau poste de Mboma, lorsque le lundi de Pâques il se sentit saisi par la fièvre. Il n'y fit pas d'abord attention. Mais le jeudi matin, se déclara un violent accès de fièvre pernicieuse. On courut aussitôt avertir le D<sup>r</sup> Lucan. À peine eût-il vu le malade qu'il déclara n'avoir aucun espoir de le sauver. Le pauvre Père resta ainsi comme sans vie durant deux jours et deux nuits. Dès le matin du premier jour, le Père Supérieur, assisté du P. Le Louët, lui avait administré l'Extrême-Onction et appliqué l'indulgence plénière *in articulo mortis*. Cependant les séminaristes, les novices et postulants Frères, avec les enfants de l'école primaire et les élèves des Sœurs, priaient avec ferveur.

Enfin le dimanche matin le cher malade donne quelques signes de connaissance, et le jour suivant il était sauvé. Il fut néanmoins près d'un mois avant de pouvoir aller prendre possession de son poste à Mboma.

Le P. Gaëtan, qui s'y trouvait précédemment, revint alors à Landana prendre la direction du séminaire et refaire sa santé affaiblie.

Quelque temps auparavant, le P. Jaury, qui souffrait

également beaucoup des fièvres, avait été envoyé en changement d'air à Loango, où il fut définitivement fixé après le départ du P. Giron pour Mboma.

— 3. Notre œuvre principale à Landana est toujours celle des enfants. Ils sont partagés en quatre sections bien distinctes : 1<sup>o</sup> les enfants de St Joseph, fréquentant encore l'école primaire ; 2<sup>o</sup> ceux de St Isidore, qui sont d'un âge plus avancé et sont appliqués spécialement aux travaux d'agriculture ; 3<sup>o</sup> les Novices et postulants Frères indigènes ; 4<sup>o</sup> enfin les séminaristes.

Cette œuvre a bien vraiment le cachet des œuvres de Dieu ; car elle a eu à subir épreuves sur épreuves.

En juillet 1882, une maladie inconnue, dont le zèle et la science du D<sup>r</sup> Lucan ne purent valentir les effets, s'abattit sur nos enfants et fit parmi eux bon nombre de victimes.

C'était une grande perte pour notre Mission. Nous espérons cependant qu'elle serait promptement réparée par de nouveaux arrivants ; mais le démon sut, par ses suggestions, exciter une tempête qui ne s'est pas encore entièrement apaisée. Les Mgangas (féticheurs) persuadèrent aux Noirs que les missionnaires blancs, les Mgangas-Nyam-bi, étaient des malfaiteurs qui mangeaient l'âme des enfants. On fit même courir le bruit absurde que nous arrêtions les passants pour les tuer et nous repaître de leur chair.

C'en fut assez pour exciter la crainte superstitieuse des Noirs, qui désormais ne passèrent plus qu'en tremblant devant la Mission. Beaucoup de parents qui nous avaient confié leurs enfants vinrent les réclamer, et force fut de les leur rendre. Nous vîmes ainsi en quelques jours une trentaine de nos petits noirs s'éloigner de nous, pour retourner au milieu des païens. Plusieurs d'entre eux, qui n'avaient passé que quelques semaines avec nous, poussaient, en



nous quittant, des sanglots qui déchiraient le cœur et ne se laissaient entraîner que par la force. De ce nombre étaient les deux fils du roi de Soango, dont l'un devait mourir un an plus tard, au sein de sa famille.

Le P. Jauny, chargé à cette époque de la direction de l'œuvre des enfants, ainsi que les F. F. Hilaire et Sigismond, ne se donnèrent de repos, ni le jour ni la nuit, aussi longtemps que dura cette désastreuse épidémie. Ils n'en reçurent dans le moment aucune atteinte, mais ils en ressentirent les effets dans la suite. Le F. Hilaire, chargé spécialement de l'infirmerie, dut même être envoyé à Mborna pour refaire sa santé.

— 4 C'est au plus fort de l'épidémie, dont on vient de parler, le 3 mars 1883, que le R. P. Prêtre dut s'embarquer pour la France, où l'appelaient les intérêts de la Mission. Il partit l'anxiété dans le cœur, car il laissait une quarantaine de malades et plusieurs mourants. Le P. Augouard fut chargé de le remplacer pendant son absence.

Avant son départ, le R. P. Prêtre avait parlé de renvoyer dans leurs familles tous les enfants libres qui restaient encore. Dieu merci, on ne fut pas obligé d'arriver à cette mesure extrême. La maladie perdit peu à peu son caractère pernicieux; les cas de fièvre devinrent de plus en plus rares; et quand le P. Carnic revint, le 3 juillet 1883, l'infirmerie se trouvait depuis plusieurs mois presque déserte.

— 5 Cette terrible épidémie, qui avait duré du mois de juillet 1882 au mois d'avril 1883, reparut subitement au commencement de juillet 1884.

Deux enfants rachetés furent enlevés en une semaine par des accès de fièvre d'une violence inouïe; aux quels vint s'ajouter le tétanos. Le premier ne passa que trois jours à l'infirmerie, le second que deux jours. Un troisième

était dans un état désespéré et plusieurs autres très grièvement atteints. Le R. P. Prêtre, voyant que tout remède humain restait inutile, se tourna vers le Sacré-Cœur de Jésus. Il le supplia d'éloigner de nous de nouveaux malheurs, et fit vœu, si l'enfant le plus malade était rendu à la santé, de consacrer au divin Cœur de Jésus toute la Mission du Congo, d'engager tous les supérieurs de la Prévôturie à lui consacrer également leurs Communautés, et enfin de prescrire en son honneur, pour les saluts du St-Sacrement, une antienne, un verset, et une oraison propres. Sa prière fut exaucée à l'instant même. Dès ce moment, la fièvre qui jusque-là avait résisté aux traitements les plus énergiques, commença à diminuer. Quelques heures après, le mourant était hors de danger et tous les autres malades en voie de guérison.

Le R. P. Prêtre s'empressa d'accomplir son vœu. En présence du St-Sacrement, solennellement exposé, il consacra au divin Cœur de Jésus la Mission, son personnel et ses œuvres; cet exemple fut suivi par les autres supérieurs des différentes stations. Et aujourd'hui l'étendard du Sacré-Cœur, dû au pinceau du bon F. Hilaire, flotte au-dessus de l'Établissement, en témoignage de notre amour et de notre reconnaissance envers le Cœur adorable du divin Sauveur.

— 6. Cependant de nouvelles épreuves nous étaient réservées. Deux mois plus tard, à la fin de septembre 1884, deux enfants étaient encore enlevés par la mort, à quelques jours d'intervalle. Le premier souffrait de la fièvre depuis deux jours seulement; il fut pris subitement du tétanos; quatre heures après il n'était plus. Le matin même, il avait demandé à se confesser, et l'on avait accédé à son désir, bien qu'on ne le crût pas très-malade. Il eut encore le temps, avant de mourir, de recevoir l'Extrême.

Onction et une dernière absolution : Le second malade s'éteignit tout doucement 4 jours plus tard. Il était depuis plusieurs semaines à l'infirmerie dans un état de langueur, survenue à la suite de fièvres pernicieuses, et qui ne laissait aucun espoir de guérison. Il mourut dans les meilleures dispositions, offrant volontiers à Dieu sa vie pour le salut de ses pauvres frères noirs.

Ces deux chers enfants, comme les deux autres morts précédemment, appartenaient, heureusement, à la catégorie des enfants rachetés. Un troisième, qui se trouvait avec lui à l'infirmerie, nous inspira de bien plus grandes inquiétudes de sa guérison, en effet, dépendait la conservation d'une vingtaine de nos meilleurs enfants, libres comme lui et du même pays. Parmi eux se trouvait le fils du chef le plus influent de cette contrée. Consternés à la vue de l'épreuve qui nous menaçait, nous supplîâmes le Sacré-Cœur de Jésus, le Cœur immaculé de Marie et St Joseph de ne pas permettre que nos chers enfants tombassent de nouveau entre les mains des païens. Nos prières furent exaucées, et bientôt notre petit malade, qui était resté 8 jours entre la vie et la mort, en proie à une très forte fièvre, recouvra la santé. Une parole qu'il prononça au plus fort de sa maladie, montre les bons sentiments dont il était animé. Quelqu'un lui ayant demandé s'il serait content qu'on avertît ses parents de son état. — « Oh ! non, répondit-il avec frayeur, car on ne manquerait pas de venir me chercher, j'aime bien mieux mourir auprès des missionnaires. »

Comme on le voit, si le bon Dieu nous a éprouvés, il a usé cependant de miséricorde à notre égard. Sa Providence nous a même ménagé des consolations au milieu de nos angoisses, car outre qu'elle a protégé tous les missionnaires et les enfants qui peuvent nous être d'un plus grand secours, tels que les séminaristes, les novices Frères et les enfants libres, elle...

nous a de plus permis de combler promptement les vides faits par la mort

En effet, dans l'espace de quelques mois, du 27 avril au 1<sup>er</sup> déc. de cette année, 26 nouveaux enfants libres nous ont été présentés, parmi lesquels plusieurs qui avaient déjà passé quelque temps à la Mission avant la première épidémie. Nous avons, en outre, racheté de l'esclavage un pauvre enfant qui nous a été offert dans un état pitoyable. Son corps décharné comme un squelette, était couvert d'ulcères et de plaies. Nous l'avons soigné de notre mieux, et maintenant il est dans un état satisfaisant.

— 7. Parmi tous nos enfants, ceux qui nous sont les plus chers, parce que sur eux repose l'avenir de la Mission, ce sont les latinistes. Depuis notre dernier Bulletin, leur nombre s'est augmenté de près de la moitié: de 6, il s'est élevé à 11

Tous sont animés d'excellentes dispositions et travaillent avec ardeur, sous la direction du P. Gaëtan, à l'étude du latin et du français. Trois d'entre eux sont assez avancés pour entreprendre l'étude de la philosophie et ils l'auraient déjà commencée s'ils avaient quelqu'un pour la leur apprendre. Malheureusement, il a été impossible jusqu'ici, faute de personnel suffisant, de leur donner le professeur dont ils auraient besoin. Ces trois élèves ont expliqué la plupart des auteurs latins que l'on voit dans les petits séminaires de France et traduisent couramment le catéchisme du concile de Trente. Trois autres sont à peu près de la force d'élèves de troisième. Enfin, les six derniers débutent dans l'étude du latin.

Jusqu'ici, nous n'avons eu aucune défection parmi ces enfants. Tous persévèrent dans la piété aussi bien que dans le travail, et nous donnent l'espoir qu'ils seront dans quelques années de bons et zélés missionnaires

— 8. Vient, en second lieu, l'œuvre des Frères indigènes. Elle compte en ce moment six novices titulaires et trois postulants; plusieurs autres demandent à y entrer.

La première prise d'habit eut lieu le 1<sup>er</sup> nov. 1883. Une cérémonie si nouvelle ne manqua pas d'attirer l'attention des noirs, qui n'avaient jamais rien vu de semblable, et toucha vivement tous ceux qui en furent témoins. Cette cérémonie s'est renouvelée en 1884, pour trois nouveaux élus qui ont reçu l'habit religieux des mains du R. P. Prêtre le jour de la Nativité de Notre Seigneur.

Les novices et postulants Frères, sont particulièrement appliqués aux travaux matériels. Ils ont cependant une heure et demie de classe par jour. Pour leur apprendre à remplir eux-mêmes les fonctions d'instituteur, on les fait passer à tour de rôle dans la classe du F. Sigismond où ils remplissent, pendant un mois, les fonctions de sous-maîtres.

— 9. La troisième section d'enfants comprend tous ceux qui fréquentent l'école primaire. On les appelle enfants de St. Joseph, du nom de leur glorieux patron. Cette catégorie est de beaucoup la plus nombreuse. Elle compte en ce moment 86 élèves, répartis entre 5 divisions. Le F. Sigismond, ne pouvant s'occuper simultanément de toutes ces divisions, se fait aider, comme nous l'avons dit, par un novice ou postulant-Frère, et par des moniteurs choisis parmi les plus sages et les mieux instruits.

Les enfants de St. Joseph ont leurs journées partagées à peu près également, entre la classe et le travail manuel.

Nous n'avons qu'à nous louer de l'esprit qui règne parmi eux. Ils sont, en général, obéissants et soumis. Leur entrain au travail et la gaîté qui domine parmi eux, sont l'étonnement des étrangers qui les voient à l'œuvre.

Mentionnons enfin la catégorie des enfants de saint

Isidore : Elle est formée par tous les grands qui manifestent plus de goût pour les travaux des champs que pour les travaux intellectuels. On leur donne un terrain qu'ils cultivent, pendant les heures de classe, pour leur compte personnel. Ils peuvent ainsi s'amasser un petit avoir, qu'ils seront heureux de trouver au moment de s'établir, pour s'acheter les objets de première nécessité.

Un de ces jeunes gens vient de se marier, il y a quelques semaines, à une élève des Sœurs de St Joseph. Leur case est construite sur une colline en face de la Mission. C'est le noyau du premier village chrétien qui s'élève dans cette contrée. Il portera le nom de St Isidore.

La catégorie de St Isidore comprend, en ce moment, 10 grands jeunes gens de 18 à 24 ans.

— 10. En résumé, le nombre des enfants qui avait été réduit à 90 par l'épidémie de 1883, est remonté de nouveau, cette année, à 114. Nous espérons voir ce nombre augmenter encore de jour en jour, et dépasser bientôt celui de 122 que comptait la Mission avant la première épidémie.

Il se produit, en effet, en ce moment, un grand mouvement vers la Mission. Les noirs commencent à comprendre que les Ganga-Nzambi ne sont pas tels qu'on les leur avait dépeints. Ils nous voient d'un meilleur œil et s'approchent de nous avec plus de confiance. Cependant, beaucoup d'entre eux, influencés par certains Blancs de la côte; dont l'hostilité aux missionnaires n'est que trop connue, craignent encore de nous confier leurs enfants. Il est de fait que presque tous les enfants libres que nous élevons à la Mission viennent de villages assez éloignés et qui par suite sont demeurés étrangers jusqu'à présent aux questions de politique qui occupent la côte. Un seul de ces villages, celui de Konde, nous a envoyé 19 enfants, parmi lesquels se trouve le fils du chef le plus influent de ce pays.

Ce chef a manifesté le désir de voir les missionnaires venir s'établir chez lui, assurant qu'ils y trouveraient un grand nombre d'enfants à élever et à instruire.

Nous avons actuellement à Landana 54 enfants libres, parmi lesquels plusieurs fils de princes ou chefs influents. Nous comptons beaucoup sur ces derniers pour introduire et étendre de plus en plus le règne de Notre-Seigneur chez les pauvres noirs livrés jusqu'ici au démon et à ses suppôts les gongos.

— 11 Afin de gagner plus sûrement les âmes à Jésus-Christ, nous tâchons de soulager les corps. Soins et remèdes sont gratuitement prodigués à tous ceux qui viennent en demander. Les malades que nous avons ainsi guéris ou soulagés s'en retournent heureux et contents dans leurs villages, racontant à tous le bon accueil qu'on leur a fait à Landana. C'est ce qui explique le nombre toujours croissant de ceux qui viennent se faire soigner à la Mission.

Nous profitons de la présence de ces bons noirs pour jeter dans leurs âmes quelques semences de vérité, laissant au St-Esprit le soin de les y faire germer, croître et se développer. Ils écoutent bien ce qu'on leur dit et finissent, presque toujours, par remplacer leurs fétiches par une médaille de la St<sup>e</sup> Vierge.

Dernièrement, un bon noir de Kondé, après avoir passé plusieurs jours à la Mission, où il était venu se faire soigner, ayant remarqué la médaille que tous les enfants portent au cou, demanda à en avoir une semblable. On lui dit qu'on lui en donnerait une avec plaisir, mais à condition qu'il se débarrassât auparavant de tous les fétiches qu'il portait enroulés autour des bras. Le brave homme désirait beaucoup la médaille, mais il n'osait quitter ses fétiches, parce que le Ganga qui les lui avait vendus fort cher (environ 16 pièces d'étoffe), lui avait dit qu'il

mourrait s'il s'en dépouillait; et cette menace l'effrayait.

Nous lui fîmes comprendre que le Ganga l'avait trompé pour extorquer ses étoffes, et que, non seulement l'abandon de ses fétiches ne lui serait pas nuisible, mais que cela attirerait au contraire sur lui la puissante protection de la Mère de Dieu, dont il porterait désormais la médaille. Il se laissa persuader et, s'armant d'un couteau, coupa l'un après l'autre (non cependant sans hésitation et sans crainte) tous les chiffons qu'il portait aux bras. Un enfant de 13 à 14 ans, son neveu, qui l'accompagnait, imita son exemple. Cet enfant est revenu à la Mission quelques mois plus tard pour y rester. Il portait encore au cou la médaille que nous lui avions donnée, et nous dit que son oncle la portait également et avait tout à fait renoncé aux fétiches. Plusieurs autres noirs qui ont aussi consenti à abandonner leurs fétiches pour posséder une médaille de la Très-S<sup>te</sup> Vierge, ont persévéré comme celui dont on vient de parler. Daigne cette Bonne Mère avoir pitié de ces pauvres païens et les garder toujours sous sa protection!

— 12. Depuis notre dernier bulletin, 34 nouveaux baptisés sont venus grossir notre petite chrétienté de Sandana.

En 1883, nous avons eu 14 baptêmes, dont 11 d'adultes; parmi les enfants baptisés alors, nous devons mentionner un enfant blanc, le premier sans doute, qui soit né à Sandana. C'est le fils de l'excellent Docteur Lucan, qui habite depuis quelques années avec sa femme sur le terrain de la Mission; dans un charmant endroit qu'ils ont surnommé Colibri.

En 1884, le nombre de nos baptêmes s'est élevé à 20, dont 17 d'adultes. Parmi ces derniers se trouvaient deux des fils du chef de Pointe-Noire, quatre autres enfants libres de la Mission et les six premières filles rachetées et élevées par



les Sœurs de St Joseph. C'est le P. Giron, en ce moment de passage à Sandana, qui leur a administré le St Baptême. Quelques mois plus tard, le P. Gaëtan baptisait, à l'article de la mort, un autre adulte qu'il avait précédemment instruit et qui mourait peu de temps après dans les meilleures dispositions.

A la première fête de Noël, nous avons eu quatre nouveaux baptêmes d'adultes parmi les enfants de la Mission. Vers le même temps, le P. Le Louët avait le bonheur d'arracher au démon l'âme d'un enfant de 4 à 5 ans, qui se mourait dans un village païen; quelques heures après avoir été régénéré par l'eau baptismale, ce cher petit ange s'élevait au ciel, sans que ses parents se fussent doutés un seul instant de ce qui s'était passé.

— 13. Après les baptêmes, ce qui réjouit le plus le cœur du missionnaire, ce sont les 1<sup>ères</sup> communions. En 1883, 12 de nos enfants se sont approchés de la S<sup>te</sup> Table pour la première fois. L'an dernier, 17 ont eu ce même bonheur. Ils s'étaient préparés à cette grande action par une retraite de trois jours, pendant laquelle ils nous édifièrent par leur recueillement. Le grand jour arrivé, ils ne se possédaient pas de joie. Ceux qui n'avaient pas été jugés assez instruits ou assez sages pour être admis à la sainte table, versaient des larmes en voyant le bonheur de leurs petits camarades et on ne pouvait les consoler qu'en leur promettant de les y admettre bientôt, s'ils voulaient être plus sages et mieux apprendre leur catéchisme.

Quelques jours après, à l'occasion de la fête de la Pentecôte, tous les heureux enfants qui avaient pris part à la 1<sup>re</sup> communion reçurent le sacrement de confirmation des mains du R. P. Trézet, après s'y être préparés par une petite retraite d'un jour. Le nombre des confirmés en 1883 s'élevait à 45. La cérémonie fut des plus belles et des plus touchantes.

— 14. Dans ces jours, comme aux principales fêtes de l'année, Noël, Pâques, la Pentecôte et le St. Cœur de Marie, les modestes planches de notre chapelle disparaissent sous des garnitures de branches de palmier, de guirlandes de lianes entrelacées, d'arbustes du plus beau vert, le tout entremêlé d'oriflammes et de fleurs aussi éclatantes que variées.

Pour la Messe de minuit, on y ajoute une illumination aussi brillante que possible. Longtemps auparavant les enfants découpent des calebasses et les revêtent de papier rouge, vert ou jaune, pour en faire des lanternes vénitiennes. A peine la cloche a-t-elle annoncé la Messe de minuit, qu'on entend dans le lointain la voix de plusieurs enfants imitant le chœur des anges et chantant le Gloria in excelsis deo. Les autres enfants rangés dans la cour répondent à ce chant; puis, tous, des torches allumées à la main, se rendent à la chapelle en continuant le même cantique. Lorsque chacun a pris sa place, un victuose entonne le Noël d'Adam, que tout le chœur reprend avec enthousiasme.

Les Noirs accourus des villages voisins et accroupis au fond de la chapelle, sont tout yeux et tout oreilles. La pompe extérieure de nos cérémonies ne contribue pas peu à leur donner une haute idée de notre sainte religion. En tout cas, ils n'oublient pas facilement les airs qu'ils ont entendus, et le Noël d'Adam, en particulier, est fredonné par les noirs, longtemps après qu'il a été chanté à la chapelle.

— 15. Disons maintenant un mot de l'établissement des sœurs de St. Joseph à Landana. Depuis un certain temps déjà on désirait avoir des religieuses pour l'éducation des petites filles. Enfin quatre sœurs de St. Joseph nous arrivèrent le 19 janvier 1883. Elles passèrent la première nuit chez le Docteur Lucan, qui leur avait offert une généreuse hospitalité. Le lendemain, elles purent s'installer dans les constructions qu'on leur avait préparées; et le 28 du même mois eut lieu

la bénédiction solennelle de leur nouvelle chapelle. La Messe fut chantée par le P. Supérieur et le sermon de circonstance donné par le P. Jauny.

Les bâtiments des Sœurs s'élevèrent près des constructions du D<sup>r</sup> Lucan, sur le sommet du mont St Pierre. De ce point élevé, on jouit d'un coup d'œil magnifique : D'un côté, la Mission, des villages, des collines toujours vertes qui vont se perdre dans le lointain ; de l'autre, l'immense océan, brisant ses eaux au pied de la colline, la plage et les nombreuses factoreries, qui s'étendent de Sandana à la rivière du Chiloango. L'air, en cet endroit, est toujours frais et pur. Aussi, les bonnes religieuses ont-elles eu peu à souffrir des fièvres.

Cependant les épreuves ne leur ont pas manqué au début de leur œuvre. Cinq filles, sur six qu'elles avaient rachetées, s'évadèrent dès les premiers jours. Ramenées par des Noirs, elles furent recouvrées moyennant une assez forte rançon. Trois nouvelles tentatives de fuite ne furent pas plus heureuses. Tous ces échecs ne découragèrent pas la plus hardie de ces petites sauvages qui avait, paraît-il, la folie de la fuite ; elle s'évada une cinquième fois, mais ne fut plus suivie par les autres. Bien leur en prit. Quelques jours après, en effet, on trouva le cadavre de la pauvre évadée à moitié dévoré par les bêtes, au milieu d'un bois épais où elle s'était construit une cabane. Cet exemple profita aux autres, qui furent guéries pour toujours de l'envie de se sauver.

Depuis ce temps, ces enfants ont reconnu le bien qu'on veut leur faire ; elles se sont attachées aux bonnes religieuses et ne voudraient plus les quitter à aucun prix : Comme nous l'avons annoncé plus haut, toutes ces jeunes filles ont été baptisées à l'occasion de la fête de Pâques. Huit autres, dont six de condition libre, qui

sont arrivées depuis quelque temps, étudient avec ardeur leur catéchisme, en attendant d'avoir part au même bonheur.

— 16. Plusieurs fois déjà, dans ce Bulletin, nous avons eu l'occasion de citer le nom de M. le Docteur Lucan Désireux de lui témoigner sa reconnaissance pour les soins généreux et désintéressés qu'il prodigue à nos malades, le P. Carrie a sollicité pour lui, par l'entremise de la Maison-Mère, la croix de Chevalier de S.<sup>t</sup> Grégoire le Grand. Le S.<sup>t</sup> Père a daigné l'accorder par un bref en date du 24 juillet 1883. Ce fut le P. Jauny qui, en l'absence du P. Préfet, remit ce titre au D.<sup>r</sup> Lucan. Il avait invité à cette occasion quelques Blancs amis de la Mission, parmi lesquels était un ancien jouave pontifical, décoré lui-même de la croix de S.<sup>t</sup> Sylvestre. Cette petite fête se passa de la manière la plus charmante. Le bon Docteur en était si ému qu'il put à peine répondre quelques mots aux paroles de félicitation que lui adressa le P. Jauny.

Cette année, sur la demande du P. Carrie, le S.<sup>t</sup> Père a obtenu de Rome la même distinction pour un autre bienfaiteur de la Mission, M. Paul Béraud, l'un des principaux membres de la Compagnie du Congo. (Bref du 28 janv. 1885.)

— 17. Une des choses qui frappent le plus nos nombreux visiteurs c'est la petite imprimerie de la Mission. Trois latinistes, sous la direction du P. Supérieur, sont chargés de la composition et de l'impression. Ces compositeurs et ces imprimeurs en pagne sont parvenus à livrer dans le courant de l'année, en ne travaillant que 2 heures 1/2 par jour, dans leurs moments libres, deux catéchismes Fiote, un grand et un petit, avec la traduction française, un livre d'oraison et plusieurs autres brochures.

Nous avons aussi commencé à imprimer un dictionnaire français-Fiote, mais les caractères ayant fait défaut, nous avons été obligés de suspendre cet ouvrage. On travaille

aussi en ce moment, avec activité ; à l'achèvement d'une grammaire Tiole. On espère la mettre sous presse avant peu. Puissent ces travaux hâter l'établissement du règne de N. S. Jésus-Christ au milieu des pauvres sauvages du Congo!

— 18. Après avoir parlé des progrès spirituels de la Mission, il nous reste à dire un mot de ses progrès matériels.

Le nombre des séminaristes et des postulants. Frères ayant augmenté de près de la moitié, on s'est vu obligé de construire un nouveau bâtiment. Ce bâtiment, qui mesure 20 mètres de long sur 5 de large, est tout en planches et recouvert en feuilles de tôle. Il comprend quatre pièces assez spacieuses.

Pendant que les latinistes allaient occuper cette nouvelle maison, les novices et postulants-Frères quittaient la vieille case qu'ils avaient habitée jusqu'alors et qui menaçait ruine, pour aller prendre possession de l'ancien séminaire.

Notre nouvelle construction ne nous a pas coûté plus de 1200 f., grâce au concours des jeunes charpentiers de la Mission, formés et dirigés par le P. Supérieur.

De grands travaux de terrassement et de défrichement ont aussi été exécutés en 1884. grâce au petit chemin de fer Decauville, que le P. Préfet acheta lors de son voyage en Europe, nous avons pu recouvrir de terre végétale une grande étendue de terrain marécageux, jusque-là impropre à la culture.

Non contents de combler le marais, nous avons entrepris d'agrandir notre jardin, en défrichant une partie de la forêt qui le bordait à l'Est. Les enfants se mirent à l'œuvre avec un entrain admirable : armés de vieilles sabres et de haches, ils abattirent arbres et lianes, et en quelques semaines ils eurent transformé un fourré impénétrable en un beau et vaste champ, qui sera pour eux

d'un grand secours, surtout s'il survenait une grande sécheresse

— 19 Personne ne se serait douté, quand nous entreprenions ce travail, des ennuis et tracasseries qu'il nous occasionnerait. Le terrain nous appartenait en vertu d'un contrat, et il était de plus tout à fait inutile aux noirs qui n'auraient même pas eu l'idée d'en tirer parti. Nous comptions donc l'occuper sans contestation. Il n'en fut pas ainsi. Les Portugais de Landana crurent l'occasion favorable pour nous imposer leur protectorat. Ils persuadèrent à un pauvre Masouk, dont le village est situé dans les environs de notre jardin, que le terrain que nous venions de défricher lui appartenait et qu'il devait réclamer auprès du délégué portugais établi récemment à Chinchoso. Ce Masouk, qui est depuis longtemps au service de la maison portugaise de Landana, crut sans doute faire plaisir à ses maîtres en accédant à leur désir. Il réclama donc auprès de M. le délégué, qui se pressa de faire droit à ses demandes, en convoquant à une grande réunion tous les chefs des maisons de commerce.

Le but de cette réunion était de voir si les missionnaires ne dépassaient pas les limites de leur terrain. Le P. Supérieur ayant refusé l'arbitrage du délégué, celui-ci en référa au Gouverneur de Loanda. Le P. Carrie, de son côté, en écrivit à M. de Courthille Commandant du navire de guerre le *Segond*, en ce moment à Loanda. M. de Courthille alla lui-même trouver le Gouverneur général et déclara que le territoire était et devait être indépendant, tant qu'un accord ne serait pas survenu à ce sujet, entre les puissances européennes. Il rappela en outre l'article du traité de paix conclu en 1876 entre l'amiral Ribourt et les chefs indigènes du pays, où il est dit formellement que « dans le cas où le Matinda ou d'autres seigneurs penseraient avoir des motifs de plainte contre la Mission, ils tâcheraient d'arranger les choses à l'amiable avec le

Supérieur de la Mission et que, au cas où un accord ne pourrait avoir lieu, on prendrait pour arbitre le Commandant du premier navire de guerre français qui mouillera sur rade.

Le Gouverneur consentit à reconnaître l'indépendance du territoire situé au Sud du  $5^{\circ} 12'$ , mais ayant objecté qu'il n'était pas certain que notre établissement fût situé au sud de cette latitude, toutes les cartes n'étant pas d'accord sur ce point; il fut décidé, d'un commun accord, que des officiers français et portugais iraient sur les lieux pour déterminer exactement cette latitude. Le navire français le *Segond*, et la canonnière portugaise, le *Sado*, arrivèrent à cet effet devant Landana vers le milieu d'octobre. Le lieutenant de vaisseau Morin de la Rivière vint à la Mission pour faire des observations, tandis que deux officiers portugais descendaient à la maison portugaise.

Après plusieurs jours d'observations, ils tombèrent d'accord pour reconnaître que, manifestement, la Mission était au Sud du  $5^{\circ} 12'$  et que, par conséquent, le délégué portugais, dont la puissance contestée s'étendait tout au plus jusqu'à ce degré, n'avait rien à voir dans notre démêlé avec les indigènes.

Le Commandant du *Segond*, M. de Courthille, fut donc choisi pour trancher le différend, conformément à l'article du traité de paix cité plus haut. Il vint à la Mission avec quatre officiers de son bord, et l'on convoqua tous les chefs du pays à un grand palabre, qui devait se tenir le lendemain pour régler définitivement la question en litige.

Après s'être fait attendre plusieurs heures, les chefs indigènes arrivèrent enfin, portés en bamac par leurs esclaves et suivis d'une grande troupe de noirs des villages. Ils étaient escortés des *Gangas* les plus influents du pays, des

Mankahas (ministres de la guerre, et exécuteurs des hautes œuvres) et d'une troupe de musiciens soufflant de toute la force de leurs poumons dans des défenses d'éléphants, qui laissaient échapper des mugissements épouvantables. Les principaux chefs, qu'on aurait vus la veille en simple pagne, s'étaient déguisés pour la circonstance, en officiers supérieurs de l'armée portugaise. Ils éclipsaient le Commandant du second par le nombre des galons dorés sur les manches et sur les cols de leurs uniformes. Le Mambouk, fils du roi défunt, n'en avait pas moins de sept. Il paraissait tout fier sous son brillant costume.

Après les salutations d'usage, on entama la question du terrain. Les noirs voulant, selon leur habitude, passer le temps en discours inutiles, M. le Commandant pour en finir, proposa de se rendre sur le terrain contesté, pour tracer immédiatement les limites de la mission. Les chefs demandèrent à se consulter auparavant, et s'étant retirés un peu à l'écart, ils revinrent au bout de quelque temps nous dire qu'ils ne décideraient rien avant le lendemain matin; puis, sans écouter nos réclamations, ils remontèrent en hamac et se dirigèrent vers le village du Malouk. M. le Commandant de Courthille, que ce retard contraria beaucoup, fit tout son possible pour les retenir; mais voyant que c'était un parti pris, il leur déclara que, si le lendemain matin ils ne se trouvaient pas sur le terrain contesté, il fixerait tout seul les limites de notre propriété et regarderait leur silence comme un acquiescement; puis, soupçonnant les Portugais d'être pour quelque chose dans cette singulière manière de faire, il se rendit à la maison portugaise, dans l'intention de demander des éclaircissements au secrétaire général de Loanda qui s'y trouvait depuis quelques jours, muni de pleins pouvoirs. Quel ne fut pas son étonnement de le trouver en conférence avec les chefs indigènes qu'il venait de quitter? Ceux-ci, que l'on croyait au village



du Masouk, avaient fait un détour pour venir rendre compte aux Portugais de ce qui s'était passé; et avaient réussi à devancer M. de Courthille. Indigné d'une conduite si peu ouverte, le Commandant du second déclara au secrétaire général qu'ayant toujours agi ouvertement, il désirait qu'on fit de même envers lui, et montrant des lettres du Gouverneur de Loanda qui reconnaissait ses droits, il lui demanda s'il consentait à son tour à les reconnaître. Le secrétaire général ne pouvait que se soumettre, il conseilla donc aux chefs indigènes, qui avaient été gagnés au parti portugais par de nombreux présents, d'accepter l'arbitrage du Commandant français.

Dès lors, toute difficulté fut levée. Le lendemain matin (21 oct. 1884) les chefs indigènes se montrèrent on ne plus accommodants et accordèrent tout ce qu'on leur demandait. Le Masouk, qui nous avait fait tant d'opposition, fut le plus empressé. Armé d'une hache, et sans considération pour son bel habit doré, il frappait à coups redoublés sur les arbres que nous lui indiquions pour marquer les limites de notre propriété.

— 20. Toutes les affaires étant réglées pour le mieux, M. le Commandant de Courthille se disposa à nous quitter; mais auparavant il voulut visiter le séminaire et l'école primaire. Il interrogea quelques enfants, examina quelques cahiers et manifesta son étonnement en voyant les résultats obtenus en si peu de temps auprès de ces petits sauvages. A l'école primaire, il adressa aux enfants quelques paroles bien pratiques, par lesquelles il les exhortait à demeurer toujours attachés à la religion catholique à laquelle il se faisait gloire d'appartenir; et d'aimer le travail qui élève et ennoblit l'homme, en lui procurant les biens matériels qui lui sont nécessaires. Il termina en disant qu'il allait demander pour eux, au P. Supérieur, un grand congé. Ces dernières paroles furent couvertes par des applaudissements unanimes; puis les enfants se mirent à chanter quelques-uns de leurs plus beaux

cantiques en l'honneur du bon commandant qui s'intéressait tant à eux

M. de Courthille nous quitta le lendemain matin, après avoir, selon sa coutume, entendu la *ste* Messe. Il nous annonça l'arrivée prochaine du *Dumont d'Urville*, qui parut, en effet, quelque temps après. Le commandant de ce navire de guerre, M. Desportes, nous édifia, comme l'avait fait M. de Courthille, par sa piété franche et sincère. Comme lui, il ne voulut pas s'embarquer avant d'avoir entendu la *ste* Messe; et avant de partir, il mit son navire à notre disposition pour transporter gratuitement tout ce que nous voudrions

Nous ne parlerons pas de toutes les autres visites que nous avons eues. Elles ont été si nombreuses qu'il serait trop long de les énumérer.

Nous ne pouvons cependant nous dispenser de mentionner celle de M. de Cuverville, commandant la division de l'Atlantique du sud. Il est venu nous voir le 15 juillet dernier, et n'a touché ici que dans ce but. Il nous porte le plus vif intérêt, et regrette que Sandana n'ait pas été compris dans les limites du territoire français. En effet, d'après la convention du 14 février 1885, conclue sans la médiation de la France, entre le Portugal et l'Association internationale du Congo, Sandana se trouve compris dans l'enclave de Cabinda cédée aux Portugais.

M. de Cuverville désirerait que Sandana fût au moins déclaré territoire neutre, et il a écrit en ce sens au ministère à Paris.

En nous quittant, il est allé tout exprès à Soanda, pour recommander notre Mission au gouverneur portugais. Il a écrit aussi en notre faveur à tous les commandants sous ses ordres. Tous nous sont d'ailleurs très dévoués, et s'accordent à trouver notre établissement un des plus intéressants

sants

de toute la côte d'Afrique. (Lettre du P. Carrie, 15 août 1885.)

Les Portugais se montrent eux-mêmes bienveillants à notre égard. L'élément officiel surtout nous paraît très-favorable; nous espérons aussi gagner ces riens en leur rendant les services dont ils ont besoin. (Lett. du P. Carrie, 6 juin 85.)

— 91. Peu après la visite de M. de Enverville, le P. Carrie s'embarqua pour aller visiter les établissements de St-Antoine et de Alboma. Il a failli périr dans ce voyage, avec le F. Maclou qui l'accompagnait.

« Le 19 juillet, dit-il lui-même, je m'embarquai à Banane, pour remonter le Congo, sur un joli petit vapeur de l'Association internationale, la ville d'Amers. Tout allait pour le mieux, et nous apercevions déjà Alboma, dont nous n'étions plus éloignés que de trois quarts d'heure, lorsque notre petit vapeur, filant avec une grande vitesse, rencontre une roche qu'il escalade en part et s'y fixe. Aussitôt ses voies d'eau se déclarent de toute part, et il faut songer à sauver le nombreux personnel qui se trouve à bord, environ 80 passagers. Par malheur, nous n'avons qu'une très-petite embarcation qui pouvait à peine porter trois personnes. Sur l'invitation du colonel de Winton, chef de l'Association, je m'y jette avec deux noirs pour franchir la distance qui nous sépare de la terre, et qui est de 500 mètres, mais d'affreux tourbillons rendent ce trajet très-périlleux: Plusieurs fois, en effet, notre petite embarcation, sans gouvernail, est saisie et tourne sur elle-même. Enfin nous arrivons à terre, où je m'empresse de louer des pirogues pour opérer le sauvetage du vapeur échoué. Mais les noirs font si mal leur service que sept personnes n'ayant pu quitter à temps le navire, meurent dans les flots.

« Le F. Maclou a perdu sa malle pleine d'effets, et moi mon sac de voyage, renfermant, avec mon petit troussseau, une somme de 425 fr. C'est en tout une perte de 8 à

900 f. . Mais nous devons encore bien remercier la divine Providence de nous avoir sauvé la vie ; car si notre vapeur, endommagé comme il l'était, eût été arraché à son rocher par la force du courant, nous eussions tous été perdus. Le ciel ne l'a pas voulu ; qu'il en soit bien ! » (Lett. du 15 août 85.)



## Eté du Sacré-Cœur au Loango.

Sept. 1885 - Sept. 1885.

1. Installation. Eprouves. — 2. Personnel. Privations au début. Chapelle. — 3. Ecole. Enfants. Vivres. — 4. Bonnes dispositions des Noirs — 5. Chapelle renversée par un ouragan, relevée plus belle.

— Le P. Jauny qui a remplacé le P. Giron à la tête de l'établissement du Loango, écrit au S. R. Père, pour le bulletin de cette Eté, la lettre suivante en date du 2 juin, nous la complétons par quelques extraits de lettres du P. Carrie :

— 1. Le dernier Bulletin annonçait l'acquisition d'un vaste terrain au Loango, pour y établir une nouvelle station. C'est le 25 août 1883, que le P. Carrie vint avec le F. Vivien commencer les travaux d'installation. Le début devait être marqué par des éprouves. L'Olumo, petit vapeur de l'Expédition de M. de Brazza, qui se rendait au Loango, avait bien voulu toucher tout exprès à Landana pour y prendre les matériaux de construction : 600 planches, 600 briques, 10 barriques de chaux, toute la charpente de 4 grandes maisons en bois, etc. Arrivé le dimanche 16 sept. on débarqua les planches et les bois qu'on mit sur un radeau, remorqué par trois embarcations ; mais la force du courant ne permit pas d'entrer dans la baie. On mouilla donc un peu au large. Pendant la nuit les amarres se rompirent, et tout fut jeté à la plage ; presque toutes les planches furent perdues ou brisées. Pendant trois jours, le P. Carrie et le Frère furent à couvrir

sur la rive pour recueillir les épaves. La perte pouvait s'évaluer à 1500 ou 2000 £. C'était un vrai désastre. (Lett. du P. Carrie, 19 sept. 83.)

Le R. P. Préfet ne se découragea pas. Il fit construire une maison d'habitation qui comprenait cinq chambres au premier, un réfectoire, un magasin et une belle école au rez-de-chaussée; en outre, deux grands magasins avec ce qui restait de l'établissement Saboga, et deux cuisines. Il y avait de plus une basse-cour de 20 mètres de long sur 5 de large, pour poules, canards, moutons, cabris et lapins.

— 2. Ces travaux furent terminés au commencement de l'année 1884, et le 9 janvier le P. Carrie revint à Landana, laissant la direction du nouvel établissement au P. Giron, qui arrivait d'Europe. Le P. Sévadox, précédemment chargé de l'œuvre de la St<sup>e</sup> Enfance à Landana, fut envoyé pour compléter le personnel de la petite Cité.

Pendant son court passage au Loango, le P. Giron recut les premiers enfants et commença l'érection d'une chapelle. Jusqu'à son achèvement, une petite chambre à l'étage, convertie en oratoire, devait réunir la Cité et les enfants. Cet état de choses était d'autant plus pénible que n'ayant pas de tabernacle, on ne pouvait pas conserver le St. Sacrement. Ceux-là seuls qui ont passé par cette épreuve savent combien la privation de l'hôte divin est pénible, au missionnaire d'Afrique surtout. Sur cette terre de malédiction et principalement au début d'une œuvre, ce n'est qu'aux pieds de notre adorable Sauveur qu'il trouve quelques consolations. Cette épreuve si dure, nous devons la connaître pendant une année entière, pour la voir se renouveler quelques mois après. Sit nomen Domini benedictum!

Le 25 Mars 1884, le P. Giron fut envoyé à Mboma, et je fus désigné pour le remplacer au Loango. C'était bien modeste alors. Vous avez vu ce qui nous tenait lieu de chapelle et nous n'avions pas de logement pour nos 22 enfants. La

classe se faisait dans une salle de notre maison même. Après la classe, la même salle devenait réfectoire, et la nuit venue, quelques nattes étendues sur le plancher en faisait un dortoir.

Nous pûmes enfin dire la Messe pour la première fois dans notre chapelle le jour de la fête du patronage de St. Joseph, mais elle était loin d'être terminée; et ce n'est qu'à la fête du St. Cœur de Marie que nous la jugeâmes assez décente pour y conserver le St. Sacrement.

— 3. Après la chapelle, nous pensâmes à l'école. Elle était à peine terminée que déjà nous avions 40 enfants. Comme ils sont complètement à notre charge, nous ne pouvions en recevoir davantage. Cependant, parmi ceux qui se présentaient il en est que nous n'avons pu refuser, et depuis longtemps nous avons atteint le chiffre de 50, chiffre énorme pour nous, et peu en harmonie avec nos ressources. Mais le Cœur de Jésus est riche en toutes sortes de biens. Nous avons eu confiance en lui, et notre confiance n'a pas été et ne sera jamais trompée. Il ferait plutôt un miracle, nous en sommes tous persuadés. Nous avons eu déjà, en effet, bien des marques de sa visible et vigilante protection.

Si nous avons eu jusqu'ici le temps de planter et de semer dans les belles plaines qui entourent notre établissement, nous n'avons pas encore eu celui de récolter, et nous n'avons pour nourrir notre monde que ce que les noirs nous apportent en échange de marchandises d'Europe. Nous avons eu quelquefois des vivres pour 10 et même 15 jours d'avance; mais que de fois aussi nous nous sommes demandé, avec une inquiétude que nous nous reprochions ensuite, ce que nous donnerions au repas suivant à notre nombreuse euvée; et grâces en soient rendues au Sacré-Cœur, pas une seule fois nous n'avons eu la douleur de voir les vivres nous manquer. Cela a duré jusqu'à la sécheresse, dont les effets se sont principalement fait sentir de Novembre 1884

à mars 1885. Pendant ce temps, nous avons vécu d'expédients. Le poste français nous est venu en aide en nous aidant d'ailleurs à bon compte.

— A On le voit, ajoute le P. Jaury, l'œuvre du Soango ne demande qu'à se développer, et le jour où nos ressources nous permettront d'avoir 200 enfants, nous les aurons avec la plus grande facilité; car les noirs du Soango sont bons malgré leurs nombreux défauts. Ils nous aiment; ils sont plus sérieux, plus doux et plus rangés que sur bien d'autres points de la côte qu'il m'a été donné de voir. Ils tiennent beaucoup à faire instruire leurs enfants, non-seulement dans la langue française; la lecture, l'écriture et le calcul, mais ils veulent encore qu'on leur apprenne les métiers et les manières des blancs. Ils sont féticheurs par coutume; mais nullement par conviction, si l'on en excepte peut-être les Ganga.

C'est ainsi que nous avons entendu souvent les noirs nous répondre, quand nous les plaisantions sur leurs gris-gris: « Qui, c'est vrai, tout ça n'est rien; le Nzambi, Dieu du ciel par opposition aux fétiches, esprits inférieurs qui régissent la terre, le Nzambi est plus puissant que tous nos fétiches; c'est sa loi qui est seule bonne. Mais nous sommes trop vieux; prenez nos enfants et faites-les chrétiens; pour nous, c'est trop tard. »

J'en ai même entendu plusieurs recommander vivement à leurs enfants de bien écouter la religion et d'être bons chrétiens. Et malgré cela, nous sommes obligés, à cause de notre pauvreté, de renoncer à recevoir ces enfants qu'on nous offre de si bon cœur, et qui mettraient eux-mêmes une si grande bonne volonté à s'instruire des vérités de notre S.<sup>te</sup> Religion. Nous en jugeons par ceux que nous avons recueillis. Le cœur nous saigne quand nous pensons que ces enfants qui, élevés à la mission, seraient devenus de bons chrétiens, vont

grandir dans leurs villages, que les préjugés et les passions vont grandir et se développer dans leurs cœurs et qu'à leur tour ils deviendront inconvertissables.

On nous offre même souvent des petites filles, lorsque nous allons dans les villages. On leur répond que plus tard nous les prendrons, lorsque nous aurons fait venir des femmes du Loulou (d'Europe); qu'elles instruiront leurs filles, comme nous instruisons leurs garçons. — « Alors, faites les venir bien vite, disent ces bons noirs. » — Hélas! quand cela nous sera-t-il possible?

Je ne dirai pas que le premier sou nous manque encore, puisque nous avons déjà acheté dans ce but un magnifique terrain, très bien situé sur une petite colline ombragée de palmiers et de manguiers, comme on n'en voit qu'au Loango. Mais c'est tout ce que nous avons pu faire et pour beaux et épais que soient nos manguiers, les saeurs ne sauraient s'en contenter pour demeure.

— 5. Un mot maintenant de nos épreuves. Si c'est là la pierre de touche des œuvres aimées de Dieu, la Mission du Loango est assurément l'œuvre de son cœur. De toutes nos épreuves, je ne parlerai que de la dernière; parce qu'elle a été pour nous la plus pénible. Notre chapelle n'était complètement terminée que depuis Noël dernier: ce n'était pas un monument, Oh non! Mais telle qu'elle était, elle pouvait nous servir longtemps. Elle mesurait 26 mètres de long sur 7 de large. Construite en bois d'Europe, couverte en tôle galvanisée, planchéiée en bois du pays, elle était très décente et tant soit peu coquette. Grâce à quelques âmes aussi généreuses que dévouées, nous avions un petit mobilier de sacristie et de chapelle assez complet.

Hélas! dans la nuit du 13 au 14 mai, une tourrasque épouvantable l'a jetée par terre; elle a été complètement détruite, écrasée. Et l'on peut s'imaginer ce que sont devenus meubles,



statues, tableaux, linges, etc, etc Il tombait une pluie tor-  
rentielle. L'orage a duré environ 5 heures. Ce n'est que vers  
6 h. du matin que j'ai pu retirer le St Sacrement. Le taber-  
nacle, quoique pris par les poutres de la charpente qui  
avait écrasé l'autel, n'était nullement endommagé. Je l'ai  
emporté dans une chambre, et nous avons dû consommer  
les St<sup>s</sup> Espèces. Nous avons communie tous les trois, et ce  
fut là toute notre solennité de l'Ascension. C'est ainsi  
que notre divin Sauveur, après avoir, selon l'expression  
du P. Levaux, été adoré un moment sur son petit Chabor,  
a voulu nous ramener à l'humilité de sa crèche.

Et maintenant qu'il nous faut construire une  
autre chapelle et renouveler en grande partie notre mo-  
bilier d'église, comment allons-nous faire ? Nous espé-  
rons en notre Providence ordinaire : le Cœur adorable  
de notre Sauveur ne permettra pas que nous soyons dans  
l'embaras bien longtemps. »

— Le P. Curie est venu, en effet, quelques jours après au  
Loango, pour-y relever la chapelle de ses ruines. Heureu-  
sement que la tornade l'avait prise du bon côté, et l'avait  
renversée sans presque rien briser. On a profité de ce  
malheur pour le faire plus grand, plus solide et plus beau  
qu'auparavant. Le nouveau bâtiment à 25 mètres de  
long sur 8 de large et 7 de haut. On a construit égale-  
ment deux parloirs et un petit magasin d'achat. Ainsi  
se trouve complète, au moins pour quelque temps, le  
bel établissement du Loango. Lett. du 6 juin 1885. 1

†  
Nécrologie.

Nous avons annoncé au dernier Bulletin le massacre de trois de nos confrères de la Cimbébasie. Depuis, une lettre du P. Duparquet est venue un peu alléger notre douleur, en nous apprenant que le F. Gérald, qu'on croyait mort, avait pu se sauver avec quelques enfants. Les Missions catholiques ont publié à ce sujet, dans le n° du 2 octobre, une très intéressante lettre du P. Lecomte.

Nous pouvons donner maintenant la date précise des quatre décès qui ont si douloureusement éprouvé la Mission de Cimbébasie. Le P. Hogan est mort le 10 mars; le P. Lynch, le 6 avril; le P. Delpuech et le F. Lucius, le 6 juin.

— En ces derniers temps, c'est la C<sup>te</sup> de St Joseph de Ngazobil qui a été visitée par l'épreuve. Elle a perdu tout à tout deux de ses membres. le premier, le F. Thomas d'Aquin, est mort le 21 août, des suites d'une fièvre bilieuse, il était dans sa 33<sup>ème</sup> année et avait 17 ans de C<sup>te</sup> et 15, 5 mois de profession. C'était un dévoué et saint religieux, apte à une seule d'emplois. Dès les premiers jours de sa maladie, il eut le pressentiment de sa mort et s'y prépara pieusement:

— « Je meurs, dit-il entre autres au P. Gouriou, et vous me suivrez bientôt. » — Cette parole, qui impressionna vivement le P. Gouriou, ne tarda pas à se vérifier. Le vendredi 11 sept., il avait fait subir les examens aux enfants de l'orphelinat avec Mgr Riehl. Le soir il fut pris d'une petite fièvre, qui alla toujours en s'aggravant. Il se prépara tout aussitôt à la mort par la réception des derniers sacrement; et le dimanche 12 sept., fête du S<sup>t</sup> Nom de Marie, il rendait le dernier soupir.

Ce cher Père était dans sa 34<sup>ème</sup> année, il avait 15 ans de C<sup>te</sup> et 4 ans et 15 jours de Profession.

## Maison-Mère.

### Admissions aux vœux.

Ont été admis, par décision du 25 septembre :

aux vœux perpétuels :

Les FF. Théopbane Helmer, de la Mission des Deux-Guinées,  
José Lopez, de la C<sup>te</sup> de Huilla.

aux vœux de cinq ans.

Le F. Basilio Correia, de la C<sup>te</sup> de Huilla,  
Le F. Eucher-Sime, de la C<sup>te</sup> de N. O. de Bagamoyo.  
à la Profession

Le P. Fuzier-Jean, du dioc. de Rodez,  
Le F. Antonio Pereira, du dioc. de Lomego (Portugal).

Le P. Fuzier a émis ses premiers vœux à la clôture de la  
retraite du noviciat, le 4 octobre.

Le 15 de chaque mois lui est assigné pour la Messe mensuelle  
à dire aux intentions du S. R. Père

Le F. Antonio doit faire prochainement sa Profession au  
noviciat de Braga.

### Admissions de novices Frères

Ont été admis comme novices Frères :

au S<sup>t</sup> Coeur de Marie, le 8 sept. (déc. du 25 août)

Le Post. Méria Joseph, Nom de rel. F. Pantaléon <sup>(1)</sup>  
au noviciat de Braga, le 4 oct. (Déc. du 27 sept.)

Le Post. Maciena Manuel, Nom. de rel. F. Adriano.  
au noviciat de Pillsburgh, le 23 août (dec. du 30 juill.)

Les Post. Henry Georges, Nom de rel. F. Georges,  
Wolf Adolphe, nom de rel. F. Adolphe.

(1) Le nom de ce novice avait été omis par erreur au dernier Bulletin.  
A cette occasion, nous faisons aussi remarquer que le nom de religion du Frère  
Jean Dumas, admis à la même époque, est Florion et non Florian.

## Mouvement du personnel.

## Nominations.

Par décision du 23 juillet, a été nommé Supérieur de la nouvelle C<sup>té</sup> de St-Joseph-du-Sac, le P. Heintz, précédemment à Mesnières. Comme on l'a dit dans un précédent Bulletin, le C. R. Père avait d'abord choisi pour cette fonction, le P. François; son état de santé n'a pas permis de la lui confier. Le P. Heintz a été installé dans sa charge le 24 juillet.

— Par décision du 8 septembre, le P. Taragnat, provisoirement placé à N. O. de Langonnet depuis son retour d'Haïti, a été nommé Directeur de la maison de St-Mauront, commencée au Bois-d'Estaires, près de Merville pour l'établissement d'un orphelinat. Cette maison dépend comme vice-C<sup>té</sup> de la C<sup>té</sup> de N. O. d'Espérance de Merville :

— Par décision du même jour a été nommé Supérieur de la nouvelle fondation faite au Para, pour la direction du petit séminaire de St<sup>e</sup> Marie de Bélem, le P. Dunoyer, précédemment Préfet du petit scolasticat de N. O. de Langonnet.

Le P. Tégou, Supérieur de la C<sup>té</sup> de Langonnet, a été chargé jusqu'à nouvel ordre de la direction du Petit-scolasticat, avec l'aide du P. Chiallier, nouveau profès, comme vice Préfet

— Enfin le P. Joseph Sutz, qui se trouvait précédemment Supérieur au Rio-Pongo, a été placé à la tête d'une nouvelle Mission entreprise au Niger.

— Il doit être remplacé comme Supérieur au Rio-Pongo par le P. Raimbault, revenu, il y a quelques mois en France pour cause de santé. (1)

---

(1) Le P. Raimbault a profité de son séjour en France pour faire imprimer un petit catéchisme en français-Soso. Il travaille en ce moment à un dictionnaire français-Soso et Soso-français.

## Retours en France.

— Sont arrivés à la Maison Mère :

Le 16 juillet, le P. Mac Cabe, de Pittsburg ;  
 Le 26 juillet, de cette même C<sup>te</sup> ; le P. Power et deux scolastiques, M. M. Heilmann et Fieser ; venant au G<sup>o</sup> scolasticat ;  
 Le 14 août, le P. Fernot, de la Guadeloupe ;  
 Le 26 août, le P. Ignace Stoffel, du Gabon ;  
 Le 12 sept., le P. Faugère, de Chandernagor ;  
 Le 17 sept., le P. Saengst, de Sierra - Léone ;  
 Le 23 du même mois, de la Guadeloupe, le F. Louis-de-Gonzague avec un scolastique, M. Figenwald

## Placements et mutations.

C<sup>tes</sup> d'Europe.

On été effectués, en août et septembre, dans les diverses maisons d'Europe, les placements qui suivent :

à la Maison-Mère. à Paris, le P. Guyon, précédemment à Beauvais, le P. Grappe, appelé de Langonnet pour être professeur au séminaire du St Esprit ; le F. Myon, de la C<sup>te</sup> du St Cœur de Marie, et les F. F. Romain et Sothaire, précédemment à Mesnières ;

au St Cœur de Marie : le P. Philippe Kieffer, venu également de Mesnières ; le P. Croagh, précédemment à Paris ; et un nouveau Profès, le P. Haegy ;

à N. D. de Langonnet : le P. Coste, revenu il y a quelques mois de Huilla ; le P. Faugère, récemment arrivé de Chandernagor, le P. Montel ; Stienne, précédemment à Rambervillers ; le P. Chaillier, nouveau profès, 3 scolastiques, M. M. Démarqué, Rhomer et Kormann ; et le F. Orsique, novice ;

à St Jean, le P. Cottonia, précédemment à Cellule ;

à Cellule, le P. Thomas, de la C<sup>té</sup> de N. D. de Langonnet; le P. Dessaint, de la C<sup>té</sup> de Mesnières; le P. Verdier, qui était en disponibilité à la Maison-Mère; M. Leroy, prêtre agrégé, qui se trouvait l'an dernier à Rambervillers, le F. Marius, envoyé d'abord de St Ilan à St Joseph-du-Lac; et 3 scolastiques: M. M. Level, Klein et Haymann;

à Bordeaux, le P. Bosek, où il se trouvait déjà depuis quelques mois;

à Mesnières, le P. Mac Cabe, revenu récemment de Pittsburg; le P. Fuzier, nouveau profès; le F. Nicaise, précédemment à Paris; 3 scolastiques: M. M. Heibischer, Heistermann et Thierry, et le nov. F. Antipas;

à Rambervillers, le P. Fraisse, nouveau profès, et un scolastique: M. Sorin;

à Mexville, le P. Tonnat, revenu récemment de la Guadeloupe; le P. Antoine Kieffer, précédemment à St Mauvont; M. Boulé, scolastique; le F. Feu, nouveau profès et 2 novices, les FF. Lucain et Symphorien;

à St Joseph-du-Lac, le P. Heintz, supérieur, le P. Borjean, le F. Romuald, de la C<sup>té</sup> de Cellule, les FF. Marole, Théogone et Baruch; et les novices-Frères Odilon et Astier;

à Gethsémani, le P. Messager, revenu récemment de Nossi-Bé.

En Portugal, le P. Sylvand et le F. Gustave, nouveaux profès; le F. Basile, précédemment à Langonnet; deux scolastiques, M. M. Erhard et Crémén et le novice-Frère Straton.

---

### Destinations et départs

pour les Communautés d'Outre-mer.

Ont reçu leur obédience:

Pour les Missions du Cameroun et de la Guinée: le P. Bonnefoux, spécialement destiné à la première de ces Missions, et les

P. T. Génie et Galéron : Tous les trois se sont embarqués à Bordeaux le 20. sept. et à Lisbonne le 6 octobre ;

Pour le Congo : le P. Ussel, de la C<sup>te</sup> de Cellule ; trois nouveaux profès, les P. T. Haumesser ; Schmitt Georges, Callwaert, et Pierre Lecomte, et le F. Nérée, précédemment à Langonnet. Ils se sont embarqués ensemble à Liverpool, le 2 octobre.

Pour le Gabon : les P. T. Bulion et Boulard, nouveaux profès, et le F. Sophronie, précédemment à St. Ilan. Ils sont partis de Liverpool avec les Pères allant au Congo ;

Pour la nouvelle fondation du Niger - Bénoué. dépendant du vicariat des Deux - Guinées le P. Joseph Lutz, précédemment Supérieur au Rio - Congo, le P. Horné, nouveau profès, et les F. F. Hermas et Jean - Gollo, de la C<sup>te</sup> du St. Cœur de Marie. Ils se sont embarqués à Liverpool le 8 oct. pour Sierra - Léone, d'où ils profiteront d'une occasion favorable pour se rendre au Niger et le remonter à la bonne saison.

— Pour Sierra - Léone : le F. Jacques nouveau profès, parti avec le Père Lutz.

Pour la Sénégambie. le P. Fal, prêtre indigène de la Mission, et le F. Ciry, nouveau profès. Le P. Fal doit repartir pour Dakar le 20 oct. avec le P. Antoine Kieffer et le P. Guillet, le F. Ciry partira le mois suivant avec un autre Frère.

Pour Nom. Bi : le P. Jacques Montel, revenu il y a six mois de cette colonie, est retourné pour y remplacer le P. Messager. Il s'est embarqué le 23 sept. à Marseille, avec un jeune prêtre du séminaire, M. l'abbé Arbogast, envoyé à St. Marie de Madagascar.

Pour le Zanguebar : cinq nouveaux profès, les P. T. Pérennee, Emile Lutz, Laccé, Kourmann et Diéchesne ; et les Frères Faron et Céré, outre le F. Géréon, revenu, il y a quelques mois de cette même Mission ; ils se sont embarqués à Marseille, sur le paquebot des Messageries du 27 septembre, pour aller à Aden, d'où ils se rendront à Zanzibar.

Pour le Collège du St. Esprit à Pittsburgh ; le P. Mac Dermott, de la

C<sup>te</sup> du St Cœur de Marie. Il a quitté la Maison-Mère le 12 août après avoir fait ses vœux perpétuels le 6 du même mois.

Pour le collège de la Trinitad le P. Tower, précédemment à Pittsburg, et un nouveau Profès, le P. Allgeyer, qui doit s'embarquer à Bordeaux le 25 octobre.

Pour la nouvelle C<sup>te</sup> de St<sup>e</sup> Marie de Bélem, au Para. le P. Dunoyer, précédemment à Langonnet, le P. Le Beller, de la Guyane; le P. Parisier, de la C<sup>te</sup> de Braga et cinq nouveaux profès, les PP. Desnier, Bourbonnais, Bruyère, Berthon et Veillet, et les Frères Samuel et Antonio, de Braga. Le P. Dunoyer est parti le 5 octobre avec le P. Veillet pour Braga, afin d'y apprendre le portugais, en attendant son départ pour le Para.

Pour Haïti: le P. Scherer, nouveau profès, qui doit partir le 21 octobre, avec le P. Bertrand retournant à Port-au-Prince.

Enfin, le 3 octobre est reparti pour St Pierre et Miquelon le P. Oster, supérieur de la C<sup>te</sup> que nous avons en ces îles. Durant son séjour en France, il a publié la vie d'une humble jeune fille, M<sup>lle</sup> Marie-Elisabeth Bry, décédée à St Pierre le 22 février 1885, en laissant après elle une réputation particulière de piété et de vertu. Mgr l'évêque de Coutances, au diocèse duquel elle appartenait par son origine et son éducation, a donné à cet intéressant ouvrage l'approbation la plus flatteuse.

---

### Nouvelles récentes

de la Maison-Mère et des C<sup>tes</sup>.

Maison-Mère — Le R. P. Collin vient d'être pris, ces jours derniers, d'une maladie, qui sans être très grave par elle-même, ne laisse pas de nous donner des inquiétudes. Le jeudi 8 octobre, il eut un assez fort accès de fièvre. Le lendemain



cependant il put dire la *ste* Messe et suivre les exercices communs à peu près comme à l'ordinaire. Le samedi matin, à 5 h moins un quart, le P. Barillec descendait pour dire la *ste* Messe. Entendant le P. Collin appeler quelqu'un, il entre. Le bon Père était tombé en se levant durant la nuit, et il était resté ainsi étendu près de son lit, depuis dix ou onze heures du soir. Il avait toute sa connaissance, mais se trouvait si affaibli, si affaïssé, qu'il n'avait pas eu la force de se relever. En ce moment, notre cher malade va un peu mieux ; il souffre peu, mais il est toujours dans un grand état d'accablement. — Toutes les C<sup>tes</sup> s'uniront à nous pour demander au ciel la conservation d'une santé si précieuse pour la Cong<sup>e</sup>.

— St Coeur de Marie. — La rentrée du Grand-Scolasticat a été très belle, cette année. Il y a eu plus d'une vingtaine de nouveaux, venant de divers diocèses, sans compter, bien entendu, les recrues de nos petits scolasticats.

Le noviciat des Frères est aussi plus nombreux que jamais. On ne sait plus où loger les nouveaux postulants qui doivent arriver encore.

— Sénégal. Mission du Haut-Fleuve. — On avait espéré pouvoir commencer, cette année, la Mission du Haut-Sénégal. Le P. Guillet, destiné à être à la tête de cette œuvre, était revenu en France pour s'y préparer, en reprenant de nouvelles forces. La Propagation de la Foi, sur un rapport très apprécié fait par M<sup>gr</sup> Riehl, avait élevé, en vue de cette œuvre, le chiffre de ses allocations. Le Gouvernement lui-même, informé de ce projet par le C. R. Père, se montrait disposé à lui donner son concours. (Lett. du 22 août 1885)

Mais, les troubles soulevés dans la région du Haut-Sénégal et du Haut Niger par un chef mahométan, Samory, ont dû, selon l'avis du Ministère de la Marine et des Colonies, faire remettre cette entreprise à des temps meilleurs.

— Missions portugaises. — Un mouvement remarquable se produit en ce moment en Portugal dans un sens favorable aux Missions. Nos trois jeunes confrères destinés aux Missions du Cunène et de la Simbèbasie ont été accueillis à Lisbonne avec la plus vive sympathie. Ils ont reçu la plus gracieuse hospitalité au palais patricien, ont été invités à dîner à la Nonciature et ont obtenu passage entièrement gratuit sur le paquebot portugais, avec exemption complète des droits de douane. C'est encore au généreux dévouement de l'excellent M. Pedrozo que l'on doit cette dernière faveur. (Séat. du P. Gén. 5 oct. 1885.)

— Séminaire du St-Esprit. — On sait que les Chambres ont retranché 54 titres dans les cadres du clergé des trois colonies de Bourbon de la Martinique et de la Guadeloupe : 18 pour chacune de ces îles. En prévision de cette réduction, le recrutement du Séminaire avait même été momentanément suspendu d'après une lettre ministérielle du 8 mai. Cependant, sur les instances du C. R. Père, le ministère nous a autorisés à recevoir de nouveaux élèves; mais le chiffre en a été abaissé de 70 à 55.

— Lettres du Vén. Père. — Depuis longtemps on désirait une nouvelle édition des lettres de notre V. Père. Le Père Meillorat a été chargé de ce travail, et l'on espère qu'il pourra être terminé d'ici peu. L'ouvrage aura trois ou quatre volumes et contiendra un grand nombre de lettres inédites.

+

### Nouvelles épreuves.

Au moment où nous terminons ce Bulletin, de dou-  
 loureuses nouvelles nous arrivent des Missions.

— Voici d'abord une dépêche que nous recevons d'Éfen :

— « Père Nécherue mort. Dysenterie - Péroune - Ce Père venait, comme on l'a vu plus haut, de partir pour le Zanguebar. C'était un des jeunes profès de cette année, il n'avait pas encore achevé sa 24<sup>e</sup> année et paraissait fort et robuste.

— Une lettre de Dakar, du 1<sup>er</sup> octobre, nous annonce aussi le décès du P. Auguste Girod, de la C<sup>té</sup> de Sédhion. Ce Père se trouvait déjà très fatigué depuis quelques années. Il a succombé le 4 octobre, à bord d'un bateau sur lequel il s'était embarqué quatre jours auparavant, pour rentrer à St Joseph. Il avait 45 ans d'âge, 23 de C<sup>té</sup>, et 18 an et 1 mois de profession. Depuis ses premiers vœux il était en Sénégambie, où il a fait ses vœux perpétuels et travaillé avec le plus généreux dévouement.

— Enfin, M<sup>gr</sup> de Courmont nous écrit que la Mission du Zanguebar vient de perdre un de ses membres, excellent missionnaire, aussi, et qui paraissait des mieux acclimatés : c'est le P. Yves Riou. Il est mort le 23 août, le jour de la fête du St Cœur de Marie, dans la nouvelle station que l'on vient de commencer à Kondo, dans l'établissement fondé par le comité français de l'association africaine et récemment cédé à la Mission. Il a succombé par suite d'un abcès à la gorge. Il était dans sa 27<sup>ème</sup> année, et avait 2 ans de C<sup>té</sup> et 11 mois de profession.

Voilà bien des épreuves ! Elles seront suivies, nous n'en doutons pas, de bénédictions plus abondantes encore et pour la Cong<sup>e</sup> et pour nos chers Missions.

Dernières nouvelles du R. P. Collin. — Grâce à Dieu, il y a depuis hier un mieux très sensible dans l'état de santé de ce cher Père. La fièvre est tombée, il se trouve moins accablé. Espérons que cette amélioration se soutiendra ; et continuons à prier dans ce but.

Maison-Mère, le 14 octobre 1885.

N<sup>o</sup>191

Nov. 1885.

# BULLETIN



Maison-Mère.

*Au sujet de la transformation de l'Echo des Missions d'Afrique.*

Le numéro de novembre de l'Echo des Missions d'Afrique annonce à ses lecteurs les changements que doit subir cette publication. Les motifs de ces modifications ne pouvaient y être exposés; et l'on a dû se borner à dire qu'ils provenaient de raisons indépendantes de notre volonté. Mais ici, dans ces pages uniquement destinées aux membres de notre famille religieuse, nous devons à nos confrères quelques explications sur une mesure dont ils pourraient être surpris.

Ce n'est pas, comme on doit bien le penser, le manque de réussite qui a fait prendre une pareille décision. ce serait plutôt le rapide succès de l'Echo. Cette publication n'est pas encore à la fin de sa seconde année; et déjà elle comptait plus de 5000 abonnés et se tirait à 6000 exemplaires.

Cette diffusion toujours croissante a attiré l'attention des membres du Conseil central de la Propagation de la foi de Lyon. On a eu voir dans cette modeste revue une publication rivale des Annales et des Missions catholiques, une œuvre de nature à porter préjudice à l'unité et aux intérêts de la grande œuvre de la Propagation de la Foi.

Dès le mois d'avril, le Président du Conseil central de

Lyon exprima ses craintes à ce sujet aux membres du Conseil de Paris. Le vice-Président de Paris, M. du Hamel, vint en conférer avec le C. R. Père, et l'on espérait que les explications données pourraient aplanir toutes difficultés. Cependant, sur de nouvelles instances faites de Lyon et dans l'intérêt même de nos Missions, le C. R. Père Général a cru devoir céder. Nous avons trop d'obligations envers ces Messieurs de la Propagation de la Foi, pour ne pas nous attacher à conserver toujours avec eux les relations bienveillantes qui ont existé jusqu'ici.

Voici la lettre écrite à ce sujet par le C. R. Père à M. M. les Présidents des Conseils centraux et la réponse qui lui a été faite.

« Paris, le 28 mai 1885.

« Monsieur le Président,

« Ayant appris que la publication de l'Echo des Missions d'Afrique, qui contristait l'œuvre de la Propagation de la Foi, je m'empresse de prévenir le désir des Conseils centraux, en leur déclarant que cette revue cessera de paraître au mois de novembre prochain. Vos Conseils savent que nous n'avons à cœur que la gloire de Dieu et le salut des âmes : en fondant l'Echo, nous poursuivions ce seul but. En le supprimant, c'est aussi la pensée qui nous guide ; car nous croyons qu'une œuvre particulière ne doit pas nuire aux intérêts d'une œuvre générale.

« Agréez etc.

Emonet, sup. 9<sup>e</sup>

Réponse de M. le Président du Conseil central de Paris.

Paris le 4 juin 1885.

« Monsieur le Supérieur Général,

« Nous avons reçu avec une profonde reconnaissance la lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 28 mai dernier au sujet de l'Echo des Missions d'Afrique. Votre intervention spontanée termine une affaire délicate qui s'était imposée à l'attention des Conseils centraux ; gardiens des règles et des traditions de l'œuvre

de la Propagation de la Foi, mais qui préoccupait péniblement leurs membres auxquels votre Cong<sup>o</sup> est si sympathique. Les sentiments que vous nous avez exprimés nous ont vivement émus; une fois de plus nous avons considéré que la piété et le zèle pour la gloire de Dieu peuvent seuls inspirer des démarches aussi touchantes.

« Veuillez agréer etc.

« Pour le Conseil c<sup>o</sup>l de Paris :

« Le Président.

« L. de Verdieu. »

---

Comme on le remarquera cependant, l'Echo n'est pas entièrement supprimé: il est transformé; et nous espérons que nos confrères apporteront un nouveau zèle à propager les annales apostoliques qui vont le remplacer.

Le but que l'on s'était proposé en publiant l'Echo, c'était de faire prier davantage pour nos Missions d'Afrique, d'attirer vers elles de plus nombreuses vocations, en les faisant mieux connaître; et aussi de procurer quelques secours pour la formation de futurs missionnaires. La revue nouvelle aura le même but, mais elle n'aura pas les mêmes moyens. C'est donc à nos confrères à redoubler de zèle et d'efforts pour répandre autour d'eux, parmi leurs connaissances et surtout dans les séminaires, cette humble et modeste publication, afin de lui faire produire le bien qu'on en attend.

---

N. B. Dans sa réponse au C. R. Père, M. le Président le remercie de son intervention spontanée. Ces paroles doivent s'entendre dans le sens de ce qui a été exposé plus haut. Le C. R. Père a bien écrit le premier aux Conseils centraux, mais c'est à la suite des instances réitérées faites de vive voix auprès de lui.

---

## Projet de Mission au Cameroun.

Démarches à Berlin pour obtenir l'autorisation nécessaire, avec celle de fonder une maison en Allemagne.

Les journaux ont parlé, ces jours derniers, de démarches faites par nos Pères à Berlin pour obtenir l'autorisation de fonder des Missions dans les nouvelles colonies allemandes de l'Afrique, notamment au Cameroun, et de créer une maison en Allemagne, afin d'y recruter des vocations pour ces œuvres. Voici à ce sujet des renseignements plus précis, qui auront un intérêt spécial pour nos confrères.

— On a déjà parlé au Bulletin des Deux-Guinées du projet de fonder une Mission au Cameroun. Le C. R. Père avait lui-même engagé Mgr Le Berre à envoyer des missionnaires visiter ce pays, pour voir ce qu'il serait possible de faire. Les P. P. Davezac et Bichet y passèrent d'abord, l'an dernier, à leur retour en France; ils y demeurèrent un mois et après avoir bien visité le pays, ils acquirent un beau terrain à Bota, près de Robia, au pied de la grande montagne du Cameroun. (Bull. n° 189, p. 812.)

On n'attendait que le personnel nécessaire pour commencer cette nouvelle Mission, quand au mois d'avril 1885, l'Allemagne s'est emparé de ce pays jusqu'à lors indépendant. Ce fut le Doct<sup>r</sup> Nachtlingal, précédemment consul à Tunis, qui fut chargé d'en prendre possession, à titre de commissaire et envoyé extraordinaire de l'Empire allemand; il était accompagné de l'Amiral Knorr, et soutenu par la frégate le Bismark. (Bull. 188, p. 774.)

Quelques semaines après, le Doct<sup>r</sup> Nachtlingal se rendit au Gabon pour s'entendre avec le Gouverneur français au sujet des limites des deux colonies. A cette occasion, il alla visiter notre établissement de St<sup>e</sup> Marie. Il ne put s'empêcher d'exprimer son admiration de tout ce qu'il voyait et manifesta le désir d'avoir une œuvre semblable au Cameroun. L'Amiral Knorr, qui alla

peu après voir M<sup>gr</sup> Le Berre, lui exprima le même désir.

Trois semaines après, le jour de la fête du Sacré-Cœur, 13 juin 1885, le P. Stoffel recevait du Consul d'Allemagne au Gabon, M. Schulze, une dépêche de l'amiral Knorr, l'engageant à aller au Cameroun pour y faire l'acquisition de l'établissement de la Mission anglaise, qui était sur le point de se retirer. Sur l'avis de M<sup>gr</sup> Le Berre, le P. Stoffel se rendit à cette invitation. Il partit du Gabon sur un petit vapeur que mit gracieusement à sa disposition M. Stein, gérant de la maison de Hambourg. Huit jours après, il allait voir à son bord l'amiral Knorr, qui, avec son état-major, le recut on ne peut mieux. Après avoir parcouru, durant trois semaines, un village de plus de 15000 âmes et les pays environnants, il choisit un vaste terrain, au milieu d'une population bien disposée. Depuis 30 ans que les Anglicans y étaient, c'est à peine s'ils avaient fait une dizaine d'adeptes.

Le P. Stoffel venait de terminer son exploration, quand arriva le paquebot portant le gouverneur de la nouvelle colonie allemande; le baron von Soden, avec son secrétaire et d'autres fonctionnaires. Sur le même bateau se trouvaient les PP. Tuchs et Le jeune. Dès son arrivée, le gouverneur alla faire visite au Père sur le navire qui devait l'amener en France; notre confrère la lui rendit le lendemain — « Mais n'êtes-vous pas jésuite ? lui demanda le baron von Soden. — Non, répondit le P. Stoffel, je suis de la Cong<sup>e</sup> du St-Esprit, spécialement destinée à l'évangélisation de l'Afrique. Nous avons des missionnaires dans toutes les colonies, françaises, anglaises, portugaises, etc; et j'espère aussi que l'Allemagne ne nous exclura pas des siennes. — Oh! du moment que vous n'êtes pas jésuite, reprit le baron, cela va bien. » — Il demanda alors un petit aperçu sur notre Cong<sup>e</sup> et ses œuvres, que le Père rédigea aussitôt; puis il promit de lui conserver le terrain qu'il avait choisi. — « Cependant, ajouta-t-il, vous ferez bien, avant de commencer, de demander l'autorisation de M. de Bismarck. » — C'est la



recommandation qu'ils avaient faite également le D<sup>r</sup> Nachtingal et l'amiral Knowx

— Pendant que le P. Stoffel songeait aux moyens de réaliser son projet de Mission au Cameroun, un autre de nos confères rentrant aussi en Europe, mais d'un côté tout opposé, se préoccupait également de la même idée : C'était le P. Weik qui revenait d'Haïti. A bord du navire qui le ramenait en France, on lui avait communiqué un journal allemand, qui annonçait la prise de possession du Cameroun par l'Allemagne. — « Tiens, se dit-il aussitôt, il nous faudrait entreprendre là une Mission ; et peut-être à cette occasion, pourrait-on obtenir pour la Cong<sup>o</sup> la faculté de rentrer en Allemagne, afin d'y recruter des vocations pour les colonies allemandes. » A son arrivée à la Maison-Mère, il soumet cette pensée au P. R. Père, qui lui permet volontiers de faire des démarches dans ce but, sans avoir cependant grand espoir de succès

Quelques semaines après, le P. Weik part pour l'exposition d'Anvers, où il était chargé d'envoyer plusieurs divers produits d'Haïti ; puis il se rend dans le Grand-Duché de Bade, son pays natal. De là il écrit le 6 juin au chancelier de l'Empire, alors à Kisingen, pour lui demander une audience : Le 13 juin M. de Bismarck lui fait répondre par son fils, le comte Herbert, que sa santé ne lui permet pas d'accorder d'audience, et que pour ce qui concerne les colonies, il faut s'adresser au Bureau des relations extérieures. Le Père avait également écrit au prince Henri, le petit-fils de l'Empereur, qu'il avait vu en Haïti, afin de lui recommander son affaire : Le prince lui répond par une lettre très gracieuse, mais en ajoutant que, pour l'affaire en question, dans sa position il ne pouvait rien faire, et que la chose dépendait du Bureau des relations extérieures.

Vers la fin d'août arrive en France le P. Stoffel. Ses deux Pères se communiquent alors leurs pensées et s'entendent pour unir leurs efforts.

A l'abbé Simonis, à qui le P. Stoffel confia ces projets,

dans son voyage en Alsace, l'encourage beaucoup, et lui promet tout son appui, comme député au parlement de l'empire, s'il y avait lieu. Mais, d'accord avec l'Evêque de Trêves, Mg: Korum, l'un des évêques les plus appréciés du grand chancelier, il conseille de ne rien commencer au Caméron, sans avoir l'autorisation de M. de Bismarck; et il engage à la demander par écrit, en faisant parvenir la lettre, pour plus de sûreté, par l'ambassade allemande à Paris. (lett. du 9 oct. 1885)

L'ambassadeur d'Allemagne en France était alors un catholique, le prince de Hohenlohe; mais il venait d'être nommé gouverneur de l'Alsace-Lorraine, et devait sous peu partir pour Berlin. Le P. Weik lui demande une audience et le 3 octobre il va lui exposer nos projets. Son Excellence les trouve très louables et avantageux pour l'Allemagne. Peut-être cependant, ajoute-t-il, y aura-t-il quelques difficultés à cause des lois de mai. Mais veuillez me donner cela par écrit, et je le transmettrai à Berlin. „C'est ce que fit le lendemain le P. Weik, dans une lettre où il faisait ressortir les avantages que trouverait, pour ses nouvelles colonies, le gouvernement allemand dans des missionnaires dévoués spécialement au bien de la race noire, ayant depuis de longues années l'expérience de ces pays et de leurs habitants, et ayant aussi fait leurs preuves dans les œuvres de civilisation des noirs.

Dans son premier voyage en Allemagne, le P. Weik s'était ménagé d'autres moyens de réussite. Il avait parlé de ses projets à la R<sup>de</sup> Mère Barbara, Supérieure des Sœurs Hospitalières d'Ingelbold, à Lichtenthal, près de Bade. Or, cette religieuse est très aimée de l'Impératrice Augusta, qui va la voir souvent et pendant de longues heures, quand elle est dans ce pays. Elle promit au Père de lui obtenir une audience de Sa Majesté; et à la fin de septembre elle lui écrivit, en effet, qu'elle avait rempli sa promesse.

Le P. Stoffel était encore en Alsace. Le P. Weik le rejoint

à Strasbourg, et tous deux partent ensemble pour aller remplir leur mission diplomatique. Voici la suite et les péripéties de ces négociations, d'après leurs lettres au C. R. Père.

„ Berlin, le 25 oct. 1885.

„ Notre très Révérénd et bien aimé Père,

„ Depuis mardi 19 nous sommes à Berlin, le P. Weick et moi. Avant de nous rendre dans la capitale de l'Empire d'Allemagne, nous avons passé quelques jours à Bade, où résidait alors l'Impératrice. Dès notre arrivée dans cette ville, nous nous sommes empressés de faire les démarches nécessaires pour avoir une audience de Sa Majesté. La bonne sœur Barbara, Supérieure de l'hôpital de Sichelthal, sa grande et intime amie, nous obtint aussitôt cette faveur pour le 14 octobre. L'Impératrice Augusta eut même la gracieuseté d'envoyer une voiture pour nous chercher. Malheureusement nous n'avions pu être prévenus à temps, et nous manquâmes ainsi cette première occasion. Mais ce ne fut pas trop à regretter, car cela nous donna le temps de mettre auparavant par écrit sous les yeux de Sa Majesté l'objet de nos démarches.

„ Deux jours après, une dépêche nous fixait notre audience pour le vendredi 16 oct. à 8 h. du soir. A l'heure précise, Sa Majesté fit son apparition dans la grande salle de réception. Elle était dans une voiture à trois roues; car elle est infirme par suite d'une chute depuis quelques années. Malgré son grand âge et sa grande faiblesse, elle s'intéressa on ne peut plus à nos projets de Mission. Elle louait la sublime vocation du missionnaire se dévouant au salut des pauvres noirs de l'Afrique; elle admirait de si saints désirs, disant qu'ils ne pouvaient venir que du ciel. Elle exprima aussi sa douleur au sujet de ces 24 000 chrétiens exterminés dans l'Anam. Elle nous encouragea vivement à poursuivre nos projets, nous promettant d'envoyer à son fils la lettre dans laquelle nous les lui avions exposés, et de nous donner à nous-mêmes une lettre spéciale de recommandation.

pour la présenter au prince héritier à notre arrivée à Berlin. L'entrevue a duré 20 minutes, et sans sa faiblesse et son extinction de voix, l'Impératrice nous aurait entretenus plus longuement sur les Missions à fonder dans les colonies allemandes. En se retirant, Sa Majesté nous salua par ces belles paroles: Gelobt sey Jesus-Christus Soué soit Jésus-Christ; et nous de répondre. in Ewigkeit. amen, in aeternum amen<sup>(1)</sup>.

« Le lendemain, pour ne pas perdre du temps et pour profiter de toutes les occasions favorables à notre but, nous nous présentâmes chez M. le Prince de Hohenlohe, gouverneur de l'Alsace-Lorraine; qui se trouvait alors à Bade, et devait, une heure après, repartir pour Paris. Il nous reçut aussitôt et nous conseilla fortement d'aller directement à Berlin nous présenter au fils de M. de Bismarck, actuellement, sous-secrétaire des Affaires étrangères.

« Arrivés à Berlin, nous allons au ministère des Affaires étrangères demander une audience à M. le Comte Herbert de Bismarck. Le Comte, alors très occupé, ne pouvant nous recevoir lui-même; nous adressa au Docteur Krauel, conseiller actif au ministère des Affaires étrangères, qui nous reçut avec une grande affabilité. Après que nous lui eûmes exposé le but de notre voyage: obtenir l'autorisation de fonder des Missions au Caméron d'une manière stable et de créer une maison de formation en Allemagne pour les alimenter plus tard, il nous répondit, pour le 1<sup>er</sup> point que le gouvernement n'y verrait aucune difficulté, que son consentement nous serait assuré, mais qu'il serait plus difficile de nous accorder la fondation d'une maison en Allemagne, à cause de la loi impériale qui nous assimile aux Jésuites. Il ajouta qu'il approuvait beaucoup nos projets et que, quant à lui, il ferait tout son possible pour qu'ils puissent être mis à exécution au plus tôt; il nous engagea ensuite à écrire directement au prince de Bismarck à l'adresse des relations extérieures,

(1) Il est à remarquer que ce salut pieux n'est usité que parmi les catholiques, les protestants ne l'emploient jamais. On croit d'ailleurs généralement que l'impératrice est catholique en

« Comme nous étions porteurs d'une lettre de l'Impératrice à son fils Frédéric Guillaume, nous ne voulions pas tarder de la lui remettre, et dès le soir, nous fîmes route pour Potsdam où se trouvait alors son Altesse M. de Sommerfeld, son secrétaire particulier, après avoir lu la lettre de Sa Majesté, nous dit que le Prince impérial ne pouvait rien dans cette affaire, etc, etc. Alors le P. Weik eut la pensée de lui parler du prince Henri, son fils, qu'il avait connu à Haïti; et sur ce, M. de Sommerfeld nous promit de demander une audience pour nous. En effet, deux jours après, nous recevions une dépêche nous fixant une audience pour vendredi matin à 9 h. 1/2 à Berlin, où se rendait Frédéric Guillaume pour l'arrivée de l'Empereur dans la capitale. Son Altesse fut on ne peut plus aimable. Le P. Weik lui parla du séjour du prince Henri à Haïti, et le P. Stoffel, sur sa demande, l'entretint du Cameroun. Le prince héritier demanda plusieurs renseignements sur cette contrée, et parut apporter un grand intérêt à ce qu'il apprit. Il nous dit alors qu'il regretterait beaucoup de n'avoir pas été mis plus tôt au courant de cette affaire et qu'il trouvait nos projets fort louables. Il nous demanda si nous avions vu le prince de Bismarck; nous lui répondîmes que le Chancelier était absent de Berlin et que, de l'avis de M. de Hohenloke, nous nous étions adressés au Comte Herbert de Bismarck qui nous avait renvoyés au D<sup>e</sup> Krauel. Sa Majesté nous promit alors de s'occuper de l'affaire.

« En quittant le palais impérial, nous allâmes trouver M. Assmann, premier curé de la ville et délégué apostolique à Berlin. — « Eh bien! nous dit-il, il ne faut pas en rester là; M. le Comte Herbert de Bismarck doit vous recevoir; écrivez-lui dans ce sens. » — Nous avons suivi son conseil et nous attendons la réponse, ainsi que celle du chancelier son père.

« En nous recommandant à vos prières, nous sommes, notre T. R. Père, vos fils bien dévoués dans le St. Cœur de Marie. »

signé P. Stoffel. T. Weik.

En attendant la réponse du grand chancelier, nos confrères ne perdirent pas leur temps à Berlin, comme on le verra par la lettre suivante du P. Weick :

« Berlin, le 26 octobre 1885.

« Mon Très Révéré et bien aimé Père,

« ... Hier soir, nous avons été conduits par M. Muller, député du Reichstag, au Katholisches Vereinshaus, où nous avons, le P. Stoffel et moi, dû dire un mot sur les Missions. C'a été l'occasion d'un bon coup de filet. On dirait qu'il nous est arrivé à peu près comme aux apôtres. Après avoir, comme eux, travaillé durant 15 jours du côté de Bismarck, sans rien obtenir, nous sommes allés, sur l'invitation de M. Muller, le prêtre le plus ancien de Berlin, et remplaçant pour nous Notre-Seigneur, jeter nos filets dans le Vereinshaus. C'est comme on dirait en France, un cercle catholique qui compte 1100 membres, principalement des ouvriers. Là notre filet s'est aussitôt trouvé rempli, comme celui des apôtres, de beaucoup de poissons. Nous avons déjà bon nombre de demandes d'admissions comme Frères, et bien d'autres suivront. Ceux qui se sont présentés semblent devoir donner d'excellents Frères. Chacun d'eux à son métier, comme vous le verrez par la liste que je vous envoie. Il y a des tailleurs, un cordonnier, un organiste et même un vitrier. Leur participation au Vereinshaus est une bonne recommandation... Pour plusieurs d'entre eux notre arrivée à Berlin est véritablement un coup de la divine Providence. Ici peut se former un centre d'excellentes vocations de Frères. Les scolastiques viendront ; plus tard

« Veuillez faire prier afin que tout s'arrange pour la plus grande gloire de Dieu, le salut des âmes et le bien de la Congrégation. »

— Le P. Weick rendait compte ainsi, quelques jours après, de la suite de ses négociations à Berlin, dans une lettre écrite d'Aix-la-Chapelle, en date du 1<sup>er</sup> novembre :

« Ne recevant aucune réponse du prince de Bismarck, et le Père Stoffel souffrant beaucoup de sa jambe, je suis allé seul, le samedi 24 octobre, au bureau des relations extérieures. M. Krauel me fit prier de revenir le lendemain à 11 h. Je me présente à l'heure fixée; et le portier me remet un billet dans lequel M. Krauel m'exprime son regret de n'avoir pas pensé que c'était un dimanche, jour où il ne recevait pas. Y avait-il calcul ou non? Je n'en sais rien; mais tenant absolument à avoir une réponse catégorique avant de partir, je vais à son bureau le lendemain lundi à 11 h. Et je lui pose carrément la question :

« Veuillez me dire, si oui ou non vous voulez notre concours dans vos colonies? » — Il me dit alors que le Gouvernement apprécie très bien notre dévouement dans les différentes Missions et les résultats que nous y avons obtenus, mais qu'il existait déjà au Cameroun une Mission protestante anglicane, et que celle-ci s'était entendue avec la Mission protestante de Bâle pour lui succéder. — « Or, le Gouvernement, ajouta-t-il, préférerait qu'il n'y eût qu'une seule Mission ou plutôt une seule espèce de missionnaires. » — « C'est-à-dire; lui répliquai-je, que vous ne voulez pas de missionnaires catholiques » — « Mais non, me dit-il, c'est une question de priorité. »

« Je lui posai alors la question pour Zanzibar; et il me répondit: « vous y resterez par ce même principe de priorité. »

« Arrivait ensuite la question de la fondation d'une maison en Allemagne, pour y former des missionnaires allemands. — « A ce sujet, me dit-il, vous connaissez nos opinions. Nous sommes convaincus de l'excellence de votre idée; et nous aurions certainement, par des sujets allemands, un concours bien plus efficace que par celui des sujets d'une autre nationalité. Malheureusement, les lois de mai nous empêchent d'accepter votre proposition. Et c'est une loi qui ne peut être modifiée que par le Reichstag. »

« Les choses étaient tirées au clair. Nous n'avions plus rien à faire à Berlin, et nous partîmes aussitôt, le P. Stoffel pour

l'Alsace, et moi pour aller voir à Hambourg M. Wörmann, député au Reichstag. Quoique protestant, il m'a exprimé toutes ses sympathies pour notre Cong<sup>s</sup>, dont il connaît les œuvres en Afrique et m'a promis d'appuyer au Reichstag notre demande de rentrer en Allemagne . . . »

— Avant de quitter Berlin, le P. Weik était allé voir le Directeur de la Germania. Ce zélé champion de la cause catholique en Allemagne, prit l'affaire à cœur; et dès le lendemain, 26 octobre, il faisait paraître, à ce sujet, un premier article racontant en détail les démarches faites en vain par nos confrères. En terminant, il s'écriait: « Ainsi donc, on préfère les protestants, on fait des traités avec des sociétés qui ne sont même pas de l'Empire, mais de Bâle en Suisse. . . On reconnaît l'heureuse activité des missionnaires catholiques. Malgré cela, on les exclut de nos colonies. Ces faits ne doivent pas certainement disposer le peuple catholique et les députés du centre à se montrer favorables à la politique de l'Allemagne . . . »

« Cette révélation, disait le Moniteur de Rome en reproduisant le 31 octobre l'article de la Germania, produisit un émoi universel. Tous les journaux catholiques de Berlin, d'Amsterdam, d'Aix-la-Chapelle, de Bade et de Strasbourg, se mirent de la partie et réclamèrent avec ensemble la liberté entière pour les Missions catholiques . . . »

Les journaux officiels de l'Empire, la Gazette de Cologne et la Gazette de l'Allemagne du Nord ont tenté en vain de calmer cette agitation. « Les missionnaires catholiques disent ce dernier journal, organe de M. de Bismarck, ne sont nullement exclus de nos colonies, mais seulement les jésuites et les français: les jésuites, par suite des lois de mai, et les missionnaires français, parce que leur présence serait préjudiciable à nos intérêts politiques. (Le Monde et l'Univers 7 nov. 55.)

Les feuilles catholiques de l'Allemagne ne cessent de poursuivre leur campagne avec vigueur, en réclamant l'aboli-



des lois de mai. Pendant plusieurs jours, c'était l'objet de leur premier et principal article.

Ce qui fait la force de ces journaux dans leurs réclamations, c'est qu'ils ont, au parlement, un appui puissant dans les députés du Centre. A son passage en Alsace, le P. Stoffel a vu M. l'abbé Simonis, qui est, comme on le sait, député de ce pays au Reichstag, et l'un de nos amis les plus dévoués. M. Simonis doit prochainement faire paraître une brochure sur cette affaire; et il s'est entendu avec M. Winthorst et M. l'abbé Muller de Berlin, députés au Reichstag, pour y porter la question.

Depuis son retour à Paris, le P. Weick a été appelé, le 5 nov., à l'ambassade allemande. C'était pour lui communiquer une dépêche de M. de Bismarck. Elle portait en substance, que les Missions catholiques n'étaient nullement exclues du Cameroun, et que, pour l'établissement d'une maison en Allemagne, c'était une question réservée. (dépêche du 2<sup>o</sup> oct.)

Bien que cette dépêche ne soit pas entièrement satisfaisante, ce n'est plus cependant, on le voit, le refus catégorique fait tout d'abord à Berlin. Ce changement est-il dû à l'influence de l'Impératrice et du prince impérial, ou aux réclamations de la presse catholique? Nous ne le savons au juste; peut-être est-ce à l'une et à l'autre cause à la fois. Quoiqu'il en soit, la question n'est pas encore terminée. Prions pour qu'elle se résolve en faveur de la liberté entière de l'Eglise en Allemagne comme dans les Missions allemandes.

---

### Admissions à l'oblation.

La décision du 21 octobre, ont été admis en qualité de Scolastiques:

A Langonnet, le 1<sup>o</sup> nov.

Les post: Trémière Camille Eugène, pat. de rel. St. Joseph,

Le Roy Charles, pat. de rel. St. Joseph,

Florent Camille-Victor, pat. de rel. St. Joseph,

Meyer Charles, pat. de rel. Marie-Joseph.

## A. Memires.

Ses post<sup>s</sup> Nussbaumer Auguste, pat. de rel. St-François-Xavier,  
 Schellemann Aloyse, pat. de rel. Marie-Joseph,  
 Retter Antoine, pat. de rel. St-Louis-de-Gonzague,  
 Luxe Fernand, pat. de rel. St-Louis-de-Gonzague,  
 Mertel Pierre, pat. de rel. St-Joseph,  
 Muller Maurice, pat. de rel. St-Louis-de-Gonzague,  
 Goetz Pierre, pat. de rel. St-Louis-de-Gonzague,  
 Koffel Alphonse, pat. de rel. St-Louis-de-Gonzague,  
 Kauffmann Xavier, pat. de rel. St-Joseph et St-Stanislas.  
 A Pittsburg, pour le 8 déc.

Ses post<sup>s</sup> Danner François, pat. de rel. Mary-Aloysius,  
 Otter Jérôme, pat. de rel. St-Paul  
 ont été adms comme Novices-Frères, à Langoumet, le 1<sup>er</sup> nov.  
 Ses post<sup>s</sup> Cricbar Yves-Marie, nom. de rel. Porphyre,  
 Cailloc Jean-Marie, nom. de rel. Vindicien.

---

 Mission du Congo

(suite)

C<sup>te</sup> de St-Antoine, au Sogno.

Pour la C<sup>te</sup> de St-Antoine et celle de Mboma, nous n'avons pas encore de Bulletin. Nous nous bornons donc à donner quelques extraits de la correspondance.

1. Personnel. Santé. Température. — 2. Sécheresse. Menaces des noirs. Fantômes immolés. — 3. Projet de transfert à Banane. — 4. La tranquillité rétablie. Maintien de St-Antoine, avec pied-à-terre à Banane. — 5. Visite du P. Carrié au gouverneur portugais de Landana.

— 1. La C<sup>te</sup> de St-Antoine se compose des P. P. Visseg et Faxel, et du F. Potkin.

« Jusqu'à présent, écrivait le P. Faxel, dans une lettre du 12 avril 1885, nous avons joui d'une bonne santé, interrompue seulement de temps en temps par quelques jours de fièvre. C'est comme le mal de mer du pays; blancs et indigènes sont obligés de lui payer le tribut.

On dirait que le bon Dieu l'a fixé sur ces parages, afin de contrebalancer le trop d'agrément qu'offrirait un printemps perpétuel. Je dis le printemps, je devrais dire l'été, car c'est la chaleur de l'été d'Europe, étendue ici à toute l'année, mais heureusement mitigée dans la plupart des endroits par un vent frais. Il y a même des nuits froides, qui obligent les Blancs à recourir aux habits chauds d'Europe. Pour les Noirs, le vent frais de notre colline les incommode tellement qu'on voit notre chapelle plus ou moins remplie de païens, le dimanche, suivant que le vent souffle froid ou chaud. Sa température cependant subit des changements bien moindres qu'en Europe: elle varie entre 18 et 34 degrés de chaleur à l'ombre.

— 2. « Nous venons de passer le mois dernier par des épreuves assez rudes. L'occasion a été le manque de pluie. Depuis novembre elle était tombée très rarement. La semence jetée en terre avait été brûlée par un soleil ardent, et cette aridité terrible présageait une année de famine. Il s'agissait de trouver le Jonas qui empêchait la pluie de tomber; car, selon la croyance séculaire de ces pauvres sauvages superstitieux, c'est l'un ou l'autre village qui, dans les années de sécheresse, retient la pluie.

« Il y a deux ans, ils jetèrent la faute sur le chef du pays, en l'accusant d'avoir volé la St<sup>e</sup> Vierge au bord d'une fontaine. La pluie, qui tomba quelques jours après, vint le laver de cette ridicule accusation.

« Mais elle avait manqué près de quatre mois cette année; l'affaire était donc bien plus sérieuse. La faute en a été jetée tout d'abord sur les gens de l'église, village composé d'esclaves rachetés par les anciens capucins. Le sacristain de ce village, qui a la garde des vases sacrés et des statues conservées depuis le temps des premiers missionnaires, se vantait, avant notre arrivée, d'avoir pendant la nuit des communications avec le bon Dieu, et il assurait que si l'on réparait l'église dans telle ou telle partie, ou si on lui payait une certaine redevance, le bon Dieu serait

réconcilié avec le pays et la pluie tomberait. Les Mossorongos voyant que, malgré ces fallacieuses promesses, la pluie ne tombait pas, s'en prirent aux gens de l'église, et jurèrent de leur faire payer cher cette imposture.

« Il y a deux mois, le roi du pays leur fit dire un matin de se tenir prêts et bien armés, parce que ce jour-là la plupart des villages environnants allaient venir les attaquer. Aussitôt quelques-uns vinrent nous communiquer cette effrayante nouvelle, et nous demander le secours de nos fusils. L'anxiété parmi eux n'était pas petite, mais ils étaient prêts à se battre avec l'énergie du désespoir.

« Un moment, nous craignîmes pour la Mission, à cause de la proximité du lieu du combat et de la féroce de ces sauvages. Heureusement, ce jour-là même il survint un navire de guerre anglais, et la visite du commandant opéra dans les esprits une salutaire diversion. Le roi, qui n'approuvait pas cette attaque injuste, mit la plupart des chefs de village de son côté, et l'on renonça à la guerre.

« Eh bien ! ces mêmes gens de l'église, que nous avions assistés et consolés de notre mieux dans ce péril imminent, furent les premiers à nous chercher querelle à cause de la sécheresse. Ils nous accusèrent d'en être cause.

« Ils entrèrent donc par force dans la Mission, afin de visiter nos appartements et de voir quelles étaient les choses qui occasionnaient un tel malheur dans le pays. Ayant aperçu deux fauteuils américains que le P. Visseq venait d'acheter, voilà, voilà, s'écrièrent-ils, ce qui empêche la pluie de tomber ! Et ils voulurent les emporter pour les brûler. Voyant que nous n'étions pas disposés à céder à leur croyance superstitieuse, un des chefs du pays, plus méchant que les autres, se mit à la tête d'une nouvelle expédition pour enlever ces fauteuils par force. Ils étaient au nombre de plus de 700, armés de bâtons, de fusils et de sabres sans l'intervention de quelques chefs qui nous

sont favorables, notre magasin courait risque d'être saccagé, et nos vies mêmes étaient exposées.

« Le lendemain, le gérant en chef de la maison française, fit prévenir un navire de guerre de ce qui se passait, et le pria de venir nous protéger. A cette nouvelle, les noirs se portèrent en foule vers l'embouchure de nos lagunes, pensant dans leur folie qu'avec leurs fusils à silex, ils allaient empêcher le navire d'aborder. Fort heureusement pour nous, ce navire n'arriva point; car les noirs avaient dit : si l'on fait feu sur nous et qu'il y ait des victimes, les Pères en seront responsables et nous nous vengerons sur eux. »

« La pluie étant tombée bientôt après en abondance, on nous laissa tranquilles, et nous en fûmes quittes pour un tumulte épouvantable de deux heures et demie et deux fauteuils offerts en sacrifice. »

— 3. Le R. P. Carrie écrivait de son côté le 10 avril 1885, après avoir rendu compte des faits précédents :

« Ces Mossorongos affairés sont véritablement féroces, et il faut s'attendre à tout de leur part. Cette Mission nous a déjà coûté beaucoup de fatigues et de dépenses, et n'a point donné les résultats qu'elle semblait promettre dès le début. Les traçasseries sans cesse renaissantes des Noirs usent insensiblement les forces des missionnaires, et paralysent presque complètement leurs efforts. De sorte que, tout bien considéré, nous serions d'avis de quitter St Antoine, pour nous soustraire à cette domination sauvage, et nous établir dans un lieu plus tranquille, à Banane par exemple.

« Ce dernier établissement aurait, en outre, l'immense avantage de fournir un pied-à-terre à nos missionnaires du Congo, qui y passent si souvent, et qui sont obligés d'aller demander l'hospitalité dans des factoreries où le prêtre est le plus souvent déplacé et très gêné. Le passage de nos colis par Banane demande aussi quelqu'un qui s'en occupe et un

magasin spécial pour les recevoir. Banane d'ailleurs devient de jour en jour plus important, et sera bientôt le grand port des États du Congo. Une Mission y aurait donc plus de raison d'être qu'à St-Antoine...

— 4. Pendant le calme s'étant rétabli à St-Antoine, et les missionnaires ayant pu commencer à faire des catéchismes dans les villages, on n'a pas donné suite à cette idée. On n'est pas fâché d'ailleurs de conserver ce poste, afin d'avoir un établissement sur l'autre rive du Congo, et d'empêcher que les Portugais ne cherchent à y fonder une mission rivale.

Néanmoins, un pied-à-terre à Banane a paru indispensable, soit pour le passage des missionnaires et le transport des colis, soit en cas de difficultés nouvelles à St-Antoine. Le P. Carrie a donc résolu d'acheter un vaste terrain à Nembao côté ouest situé dans le fond de la crique de Banane et seul emplacement disponible aujourd'hui sur ce point important. Ses autorités du pays voient avec plaisir les terres venir au milieu d'eux. On pourra établir en cet endroit un bel établissement industriel et agricole. (Lettre du P. Carrie 15 août 1885)

— 5. A l'occasion des difficultés suscitées à St-Antoine, le Père Carrie a eu devoir aller jusqu'au chef-lieu de la colonie portugaise pour voir le Gouverneur et s'assurer sa protection. C'est au retour de son excursion à Loboma, dont il a été parlé au dernier Bulletin de Sandana, qu'il a fait ce voyage. Arrivé le 30 juillet 1885 à St-Paul de Loanda, il alla voir ce même jour le Gouverneur, M. Francisco-Joaquim Ferreira do Amaral. Il lui exposa son désir d'avoir avec le Gouvernement et le clergé portugais les rapports de la plus parfaite entente et de la plus franche union. Son Excellence exprima les mêmes sentiments.

Le bruit avait couru que le Portugal devait envoyer des prêtres à St-Antoine et même à Sandana. Le Gouverneur déclara qu'il avait en effet cette intention. Le P. Carrie fit observer que, d'après le décret rendu par le S. C. de la Propagande en-

1726 et réglant les rapports entre le diocèse d'Angola et la Préfecture du Congo, il ne peut être envoyé de prêtres séculiers dans les lieux où se trouvent les missionnaires; et il ajouta qu'un moyen d'éviter tout conflit, ce serait de nommer un de nos Pères civils à St. Antoine et à Landana. Le Gouverneur répondit qu'il y avait déjà songé pour Landana, et qu'il y était tout disposé. Mais il ajouta cependant qu'il ne lui paraissait pas possible de le faire, à moins qu'on n'eût à présenter pour ces postes des Pères portugais ou naturalisés portugais. Espérons que d'ici peu d'années nos maisons du Portugal pourront nous fournir des Pères de ce pays. (Lett. du P. Carrié 15 août 1885.)

### E<sup>té</sup> de N. O. des Victoires à Mboma<sup>(1)</sup>.

1. Personnel. Santes — 2. Site et climat — 3. Ecoles de la Mission. Enfants et fertés de tous côtés. — 4. Voyage à Nohi. Le Né. Houédi envoie à la Mission visiter les enfants. — 5. 2<sup>e</sup> voyage à Nohi. Assemblée des chefs pour recevoir le Père chez eux. — 6. Dispositions des Nohis de Nohi et de Mboma. — 7. Maladie du roi Sendaohila. Massacres à cette occasion. — 8. Epreuves. Sécheresse. Mort d'un enfant. — 9. Rapports avec les Belges du Congo. — 10. Dem. de Soeurs de St. Joseph pour un hôpital — Voyage dans ce but à Nohi.

— 1. Après la mort du regretté P. Schmidt à Mboma, le Père Guétan fut chargé de la direction de cet établissement. Mais il se trouva lui-même tellement fatigué au bout d'un an qu'il ne pouvait guère plus sortir de sa chambre que pour dire la St. Messe. Le P. Carrié envoya alors pour le remplacer le P. Giron précédemment au Soango. Ce dernier prit possession de sa nouvelle charge le 19 mai 1884. Malgré quelques accès de fièvre qu'il a eus dans les premiers temps, sa santé, grâce à Dieu, s'est bien

(1) Dans le dernier Bulletin de cette E<sup>té</sup>, nous avons écrit Boma, orthographe consacrée par le Bulletin de la Société de Géographie; mais dans une de nos lettres, le P. Augouard fait remarquer que c'est là une faute. Entre Boma et Mboma il y a, dit-il, une différence très sensible pour les indigènes. Boma, pour eux signifie serpent.

soutenue Il en est de même du P. Heim et des FF. Cassius et Maclou, qui, avec le P. Girou, composent la tête de N. O. des Victoires de Mboma.

— 2. « Mboma est d'ailleurs, écrit le P. Carrie, un pays excessivement montagneux comme tout le Haut-Congo. C'est à peine si l'on y trouve ça et là quelques gorges étroites entre les montagnes escarpées et couvertes d'herbes.

« Il y a, il est vrai, une gorge semblable derrière Mboma, entre les coteaux Kiatzi et le Nombou. Mais elle est un peu plus large que les autres; et au milieu des papyrus et des hautes herbes qui en couvrent le fond, coule ou séjourne, suivant la saison, une eau toujours claire et fraîche. Le coup d'œil est des plus agréables, au centre des montagnes arides du pays; et cette eau ne répand absolument aucune mauvaise odeur; ce qui s'explique par suite de l'écoulement constant entre la vallée et le fleuve, soit que cet écoulement se fasse à la surface du sol, comme pendant les pluies, ou par infiltration, comme dans la saison sèche. La partie de la vallée ainsi inondée peut avoir 5 à 600 mètres de long sur 100 de large en moyenne.

« La Mission, située à l'entrée de cette vallée, sur le bord du fleuve, est construite sur un coteau qui l'isole parfaitement de toute humidité et même des exhalaisons, s'il y en avait. Autour même du coteau de la Mission, il y a une large étendue de terrain toujours sec. Pendant les grandes pluies, les eaux s'écoulent par une sorte de canal dans le Congo.

« Ce qui est certain, c'est que Mboma est un des points où les Européens sont le moins malades et où ils se plaisent le plus. Notre établissement, surtout est très agréablement situé et tous se plaisent à admirer la beauté de sa position. »  
du P. Carrie 28 juil. 84.

— 3. « La Mission de Mboma, écrivait le P. Girou quelques mois après son arrivée le 15 sept. 1884, s'était vue pendant

et ils n'entendent pas du tout appeler ainsi leur localité. Nous adoptons donc l'orthographe de Mboma que l'on suit partout dans la Mission.



longtemps arrêtée dans sa marche par une foule de difficultés; maintenant elle commence enfin à entrer dans une voie de progrès.

« Depuis 4 ans que cette station était fondée, elle ne comptait encore que 19 enfants, dont 12 appartenaient à la Mission de Sandana. Sur les 7 autres, un seul était libre et du pays. Cela venait de ce que les populations environnantes ne nous étaient pas du tout sympathiques, et que les Tères de Mboma n'avaient pu encore avoir accès auprès d'elles.

« Aujourd'hui toutes ces populations nous connaissent; et les rois, ainsi que les princes et les chefs de village, se font un honneur d'être les amis des Mgangas Nzambi ampongon, prêtres de Dieu - c'est le nom qui nous est donné partout. Deux de ces rois nous ont confié leurs enfants; un autre roi et un prince m'ont envoyé leurs ambassadeurs pour me dire qu'ils avaient chacun deux enfants à m'offrir et que je pouvais aller les chercher. Ma santé ne me permettant pas d'entreprendre ce voyage, je leur ai fait répondre que je ne pouvais, malgré mon vif désir, aller jusque chez eux et qu'en conséquence, je les priais de venir eux-mêmes à la Mission où ils seraient bien reçus. C'est ainsi que, depuis trois mois, la maison de Mboma a ouvert ses portes à plus d'enfants qu'elle n'en avait reçu dans les deux années précédentes, quoique mes prédécesseurs eussent déployé tout le zèle possible pour s'en procurer.

« Je suis reçu avec joie et empressement là où il y a quatre mois à peine, on me fuyait dès qu'on me voyait paraître à l'horizon. Dans ces derniers temps, les chefs de Mboma nous ont envoyé plusieurs de leurs enfants. actuellement, nous avons treize fils ou neveux de rois et plusieurs jeunes princes de second rang. C'est un mouvement que je favorise de toutes mes forces.

« D'où vient donc ce changement si subit? Comment des rois qui, il y a huit mois, voulaient nous enlever le terrain de la Mission, pour le vendre à des négociants européens, se déclarent-ils aujourd'hui nos meilleurs amis, et nous offrent-ils

ils leurs fils à élever ? Comment des chefs, qui naguère nous accusaient de manger l'âme des enfants, proclament-ils maintenant que nous sommes les meilleurs Blancs de tout M'boma, que nous aimons vraiment les Noirs, que nous leur apprenons à devenir savants comme les Blancs, et qu'il faut nous envoyer tous les enfants du pays ?

« A toutes ces questions je répondrai que ce n'est pas là sûrement l'œuvre d'un homme, mais bien l'œuvre de Dieu, qui s'est laissé toucher par les prières ferventes et nombreuses faites en faveur de la conversion des pauvres Noirs. » Lett. des 15 sept. et 15 déc. 1884. 1

— 4. — Toutefois, poursuit le P. Giron dans les mêmes lettres, quelque consolant que soit le mouvement qui se produit en ce moment à M'boma, je ne crois pas qu'il arrive au point de nous permettre d'y trouver jamais beaucoup d'enfants. Mais, nous en aurons en grand nombre de Noki et des environs à 25 ou 30 lieues d'ici.

« Dans les premiers jours de novembre 1884, profitant d'un voyage de M. M. Delcomune et Protecke, le premier agent de la factorerie belge et le second agent de la maison Daumas Béraud et C<sup>ie</sup> au Congo, je montai avec eux jusqu'à Noki et Inkongolo. J'étais en compagnie de deux amis sincères et de plus bienfaisants tous deux de notre Mission de M'boma. Ils m'engagèrent à ne pas quitter Noki sans avoir fait quelque excursion dans les environs et visité ces populations extrêmement douces et bonnes, où je trouverais quelques enfants pour la Mission. J'acceptai avec d'autant plus de plaisir que M. Protecke devait aller lui-même visiter les rois de ces différents pays.

« Nous commençâmes par le Né-Mouédi, où le roi nous reçut en ami. M. Protecke, qui le connaissait depuis assez longtemps, traita d'abord avec lui des questions qui le concernaient, et puis lui fit connaître qui j'étais et dans quel but

je venais lui faire visite.

« Le roi parut très satisfait. — « Depuis longtemps déjà, nous dit-il, je désire que mes enfants sachent écrire et parler la langue des blancs. Je suis d'autant plus content de les donner à élever — au M'ganga Nzambi qu'il est français. Les autres sont voleurs et méchants; Stanley et les Anglais sont des fourbes qui nous ont trompés et ont toujours leurs pistolets à la main; tandis que France (M. Proteche) nous aime, vient nous voir et est bon pour nous. — Sur ce, il appelle un de ses plus jeunes fils Bounga et son neveu Zinga, qu'il donne à M. Proteche pour me les passer, en lui disant: « Je les mets dans ta tête! » Je t'en rends responsable! »

« Cela fait, il me dit que, pour commencer, il ne me donnait que ces deux-là, mais que lorsque je reviendrais le voir avec ses enfants et qu'il aurait constaté qu'ils sont bien chez moi, il m'en donnerait beaucoup d'autres.

« Aujourd'hui Bounga et Zinga sont des enfants qui se font remarquer par leur douceur et leur amour pour le travail. Ils barbouillent quelques mots de français et trouvent qu'à la Mission il fait meilleur que dans leur village. (Lett.

P. Giron 14 déc. 1884.)

— « On m'avait promis beaucoup d'autres enfants pour plus tard, si toutefois je voulais aller par là de temps en temps, ce que je promis. Malheureusement je ne puis tenir ma promesse; et les populations ne me voyant plus commencent à se défier et à s'inquiéter des enfants qu'elles m'avaient confiés. Craignant que je ne les eusse vendus, les rois du pays députèrent vers moi Soutété - a - iao, prince de la famille royale du Né-Mouédi, pour voir si les enfants étaient bien à la Mission. Mais l'ambassadeur ayant constaté la présence des enfants, leur joie et leur contentement d'être chez nous, ayant vu ensuite tout ce que nous avions fait, et considéré les peintures de la chapelle, qui passent pour une merveille dans tout le pays, s'en

retourna dans son pays ravi d'admiration.

— « Chez les Aganga Nzambi, me dit-il, tout est bien, ils sont bons; les enfants sont heureux avec eux, il faut donc que tu viennes en chercher d'autres au Congo pour les instruire comme les Blancs. Tiens encore au Né-Mouédi, nous en avons beau coup, et tu pourras prendre tous ceux que tu voudras, mais viens sans retard, car le roi est content de ta figure, et il désire la voir souvent... »

— 5. « Dans les premiers jours de juillet dernier, 1885, je suis allé de nouveau visiter les environs de Noki

« Ma première visite fut pour le roi du Né-Mouédi. Je le trouvai on ne peut plus fâché contre moi. Le retard que j'avais mis à répondre à son appel en était cause. — « Tu m'as traité en esclave, me dit-il, et pas en ami » Il fut bien content cependant quand il vit que deux de ses enfants que j'avais amenés avec moi parlaient français et commençaient à lire.

« J'avais l'intention de ne faire que passer au Né-Mouédi et de continuer mes courses, mais le roi ne l'entendit pas ainsi. — « Tu vas dormir chez moi, me dit-il, et demain à la première poule, (au chant du coq), tu pourras partir. » Pour ne pas le froisser davantage, j'acceptai. — « Bien, me dit alors le roi, quand la lune va paraître, tous mes chefs de village seront ici, je les ai envoyés chercher pour que tu leur parles, et que tu fasses lire mes enfants devant eux. »

Le royaume du Né-Mouédi se compose d'une vingtaine de villages assez distancés les uns des autres, ayant tous à leur tête un chef nommé par le roi. A 9 h. du soir, quelques moments après le lever de la lune, tout le village, à l'exception des femmes, s'était déjà réuni. Après quelques paroles du roi, je m'aperçus qu'il avait convoqué les chefs, moins pour me prier de leur parler, que pour qu'ils pussent joindre leurs instances aux siennes à l'effet de me décider à fonder une maison chez eux. Je leur répondis que je ne le pouvais pas sans en parler à moi

Grand chef, mais qu'en attendant j'étais toujours disposé à leur faire tout le bien que je pourrais à eux et à leurs enfants. Toutefois, comme le roi n'était pas très content de cette réponse, il ne me donna que deux enfants avec trois cabris en cadeau. (Lett. du 15 juil. 1885.)

— 6. « Ces pays de Noki et d'Inkongoulo offrent beaucoup plus d'éléments pour notre œuvre que Aboma même. Il semble que les gens de Aboma ne nous accordent leurs enfants que pour avoir des cadeaux. Le vieux Sangué, premier roi de Aboma, nous a enlevé son plus jeune fils, parce que je ne lui donnais pas de genévree. Moana-Kalembé et deux autres roitelets, ont aussi retiré leurs enfants, parce que je ne leur faisais pas venir d'Europe des colonnes qu'ils voulaient avoir ou que je leur refusais des alcools.

« Il faut cependant excepter Sakala M'Pongo, beau vieillard qui ne boit jamais d'eau-de-vie. Lui, ne veut pas de cadeaux, il dit que ce n'est pas juste d'en demander au Blanc qui se charge d'instruire les enfants du pays. Bien plus, il envoie chaque semaine des vivres pour ses fils.

« Les Noirs de Né-Mouédi, de Prata et Soudokilla ne nous demandent rien, mais aussi ils nous font promettre que jamais ils ne nous donneront rien pour l'instruction et l'éducation de leurs enfants. » (Lett. 14 mai 1885.)

« Il faut se rappeler, du reste, que l'enthousiasme chez les Noirs n'est pas de longue durée: c'est un feu de paille qui ne vit que pour mourir. Ne vivant que de la vie des sens, le pauvre africain n'est pas capable de chercher quelque chose qui ne soit pas en rapport avec ses goûts. Pour lui il faut quelque chose de sensible. Vous êtes Blanc, bien plus Nganga Nzambi, il vous croit à cause de cela. Vous lui demandez, il vous fera force promesses, mais il en restera là. Il est si insouciant, si oublieux!

« Dans les pays du Né-Mouédi, du Né-Prata et du Né-Soudokilla que j'ai visités, on m'a promis une masse d'enfants. Plusieurs

sont déjà venus pour apprendre parmi nous les manières des Blancs, nous jouissons dans tous ces pays d'un grand crédit. Mais c'est un mouvement à soutenir pour qu'il dure. Il faut que le missionnaire aille vers les Noirs pour que les Noirs viennent à lui. » (Lett. 14 fév. 1885.)

— 7. « Le roi de l'un des pays que j'ai visités, Seudokilla, est, depuis plusieurs années, atteint d'une infirmité dont il souffre beaucoup. Or, selon les croyances générales des Noirs, les maladies, de même que la mort, ne sont point naturelles: ce ne sont que des effets d'empoisonnements, de sortilèges, de maléfices, etc. Le roi Seudokilla croit donc que des ennemis lui ont donné cette infirmité qui le conduit au tombeau. Les nombreux sorciers qui l'entourent le lui assurent, et tous, unanimes sur ce point, le sont aussi pour le convaincre qu'il restera toujours infirme tant qu'il n'aura pas trouvé et fait mourir les coupables. C'est-à-dire des ennemis dont ils veulent se débarrasser avec leurs familles.

« Plusieurs villages ont déjà disparu; depuis trois semaines, dit-on, c'est un massacre lent mais continu et qui durera encore longtemps.

« M. Proteche, qui m'annonce ces faits lamentables, me presse de venir trouver Seudokilla — « Peut-être, me dit-il, réussirez-vous par la persuasion à décider le roi à vous abandonner pour la Mission ceux qu'il destine à la mort. Je le crois d'autant mieux qu'il vous a envoyé trois de ses enfants et qu'il est tout disposé à vous en envoyer d'autres. »

« Malheureusement, la disette qui sévissait en ce moment ne nous permit pas de nous charger de ces enfants qu'il nous eût été impossible de nourrir. » (Lett. 15 mars 1885.)

— 8. « Au commencement de cette année 1885, nous avons été obligés, en effet, de restreindre le nombre de nos enfants, à cause de notre extrême pauvreté. C'est le manque de pluie qui a causé partout la famine et nous a privés de ressources

i. Nous avons donc dû nous borner au nombre de 40. Ce nombre atteint, nous avons refusé tous ceux qui se sont présentés depuis, à notre grand regret et au regret des parents. C'était poignant, c'était terrible, c'était cruel! ( Lett. 14 fév. et 15 mars 1885. )

« La mort est venue aussi nous éprouver. Cette fois elle a choisi un jeune noir que M. Greshoff, gérant en chef des Comptoirs du Congo, nous avait confié l'année dernière. C'était un enfant très-intelligent et très docile. Il avait été baptisé à Noël dernier et se préparait à faire sa première communion, quand il nous fut enlevé. Atteint d'une méningite, il n'a été que 4 jours malade. Ce qui nous a consolés, c'est qu'il s'était confessé le jour même qu'il est tombé malade. Il a été aussitôt remplacé par un enfant que nous a envoyé un roi des environs de Noki. ( Lett. 15 juin 1885. )

« C'est en arrivant du haut de la rivière que M. Greshoff a appris la mort de Joaquim, son petit protégé. Aussitôt il m'a écrit: « Je ne puis m'empêcher de reconnaître en cet événement un coup sensible de la Providence de Dieu. Imaginez-vous que son maître, qui est linguiste de la maison portugaise d'Ango-Ango, voulait me forcer de lui rendre ce jeune noir, bien que je lui eusse payé cent fois les services qu'il m'a rendus. Dieu ne l'a pas voulu, et c'est pourquoi il a retiré Joaquim de cette terre de misère. Mieux valait pour vous, digne Père et ami, le perdre ainsi qu'autrement. » Or, M. Greshoff est protestant. ( Lett. 15 juin 85. )

— J. « M. Delecomune, agent à Boma de l'Association Internationale, est aussi toujours d'une grande bonté pour nous. De temps en temps, il nous envoie des caisses de pommes de terre et est toujours prêt à nous rendre tous les services qu'il peut. — Nous voyant ces temps derniers très gênés pour les vivres, il nous a offert de nous prêter du riz jusqu'à ce que l' nôtre arrivât de Hambourg, puis nous a proposé de nous en fournir lui-même autant que besoin serait, à un prix beaucoup plus avan-  
taquex

22 à 28<sup>f</sup>, selon le cours, rendu à Alboma, tandis que le nôtre pris à Hambourg nous coûtait 36<sup>f</sup>. (Lett. 14 mai 1885.)

« Tous ces Messieurs, ajoute le T. Giron dans une lettre qui vient de nous arriver le 10 nov., sont toujours pleins de bienveillance pour nous. M. Jansens ministre de la justice, nous est arrivé l'autre jour pour remplacer M. de Winton, comme administrateur du Congo; il est venu dès le jour même me faire visite avec le major Tarmintier.

« Après avoir visité l'œuvre, qu'il a trouvée tout à fait à son goût, les travaux d'assainissement que l'ont singulièrement intéressé, il m'a dit:

« Père, votre œuvre est magnifique. Je reviendrai encore, je voudrais voir vos enfants lire et écrire. Maintenant complétez sur moi; je ferai tout ce que je pourrai pour vous et pour vos œuvres que je désire voir se développer. J'ai beaucoup voyagé, et j'ai partout constaté, au Canada et surtout dans l'Extrême-Orient, le bien que font les missionnaires catholiques, pour ne pas désireux les voir réaliser le même bien dans le pays que nous allons essayer de civiliser. »

« Or, M. Jansens est un homme de 45 à 50 ans sérieux, prudent et parlant peu. Il m'a demandé plusieurs renseignements sur le pays, et m'a dit qu'il choisirait Alboma pour lieu de sa résidence et qu'il viendrait s'y établir dès le départ de M. de Winton. Il travaille à faire le codopénal du Congo. J'ai eu avec lui une conférence de 3 quarts d'heure au sanatorium, où il m'avait invité à déjeuner. » (Lett. du 10 oct. 85)

— 10. « Ce sanatorium n'est qu'à un quart d'heure de notre établissement. C'est là que tous les Blancs, mais surtout les membres de l'Expédition Internationale, viennent chercher des soins quand ils sont malades ou fatigués.

« Cette construction, quoique complètement en bois, est un véritable monument pour le pays et est située dans l'endroit le plus sain de toutes les rives du Congo; mais ce qui laisse à



désirer, c'est le personnel infirmier et domestique, qui fait presque complètement défaut.

« Le D<sup>r</sup> Allard, qui l'a fondé et le dirige, nous a demandé de lui céder nos grands jeunes gens pour infirmiers, mais nous avons répondu que ce n'était pas possible. Nous lui avons alors suggéré l'idée de demander des Sœurs de St Joseph. Il goûte beaucoup ce projet; et pour nous, nous serions doublement heureux de le voir se réaliser, à cause des pauvres malades, et à cause aussi de l'école de filles qu'elles pourraient tenir en même temps. Aussi longtemps que nous n'en aurons point, il nous sera impossible d'établir convenablement nos grands jeunes gens. » (Lett. de P. Girou, 14 déc. 1884.)

« Le major Parminter, chef de la station de Vivi, auquel j'eus également occasion de parler de ce projet, s'y montre tout à fait favorable, et me pria d'aller à Vivi en conférer avec le colonel de Winton, qui a remplacé M. Stanley dans l'administration générale du Congo.

« Le bon colonel me fit l'accueil le plus cordial. Informé de mon arrivée, il demanda aussitôt à me voir; car jamais, dit-il, je ne fais attendre mes amis.

« Au dîner auquel il m'avait invité, en compagnie du major Parminter et du D<sup>r</sup> Leslie, le colonel se tourna vers moi avant qu'on se mit à table, et me dit: « Mon Père, il est d'usage en Angleterre que le ministre qui est appelé à partager le repas de la famille bénisse la table. Nous sommes protestants, mais vous êtes ministre catholique. Veuillez donc bénir cette table. » — Le lendemain matin, je dus faire de même à la table du major.

« C'est pendant le dîner auquel je pris part chez le colonel que fut examinée la question des Sœurs infirmières. Des catholiques n'auraient certainement pas mieux parlé. En résumé, tous ces Messieurs vénéraient nos religieuses, dont la conduite est si différente de celle des dames protestantes, qui furent chaque fois qu'une maladie contagieuse se déclare dans

leurs hôpitaux. Ils voudraient 4 sœurs pour Mboma, 4 pour Vivi. Ils doivent en écrire au comité central de Bruxelles, pour qu'on en fasse la demande à la Maison-Mère des sœurs de St Joseph.

« Ces Messieurs désirent aussi que nous ayons nous-mêmes une station à Vivi. Ils m'ont montré dans le plan de cette localité, l'emplacement de notre future Mission, avec les terrains qui lui seront accordés. D'après leurs projets, ils feront l'installation et nous fourniront les vivres voulus. Quant au reste, ce sera comme nous l'entendrons : indépendance et liberté complètes.

« Le but de ces Messieurs, le voici : la plupart ont vu nos Missions du Gabon, de Huilla et de Mboma, dont ils sont émerveillés. Aussi conviennent-ils tous que, pour faire quelque chose de bon et de solide, il leur faut des missionnaires catholiques. Pour eux, ils ne regardent pas à la religion : c'est notre mode, notre système de formation qu'ils admirent et dont ils constatent les résultats. » Lett. du 14 Dec. 84. ;

— Sur la question de l'établissement des sœurs, le P. Giron ajoute dans une lettre du 13 juin 1885 : « Le D<sup>r</sup> Allard, fondateur et Directeur du Sanatorium de Mboma, retourne en Europe par cette maille. L'abbé Loyer, de Bruxelles, lui écrit au sujet des sœurs demandées au Comité, qu'il n'y a encore rien de décidé et que la question est toujours à l'étude. » — Jusqu'ici, en effet, aucune demande n'a été adressée aux sœurs de St Joseph.

— M. le D<sup>r</sup> Lucan, rentré en France il y a quelque temps, est allé à Bruxelles pour y traiter avec le comité central de l'Association internationale africaine cette question du Sanatorium et de l'hôpital à établir au Bas-Congo. D'après ce qu'il vient de nous dire le sanatorium et l'hôpital seraient transférés à Banane, et l'on sera heureux d'y appeler des religieuses, mais rien n'est encore décidé, faute d'argent. Le général Strauch a prié M. Lucan de lui faire à ce sujet, un rapport avec devis. Le sanatorium actuel de Mboma servirait au Gouvernement du Congo, qui doit être transporté en cette localité.

†  
Nécrologie.

Au dernier Bulletin, nous avons annoncé, d'après une dépêche télégraphique, la mort du P. D'écheone à Aden. Suivant une lettre du P. Terrence arrivée depuis, c'est le samedi, 10 octobre, que ce cher confrère est décédé. Il avait été atteint dans la mer rouge d'une gastrite, qui paraissait sans grande gravité. Malgré les soins qui lui furent prodigués à Aden chez les bonnes religieuses du Bon-Pasteur, il succombait trois jours après son débarquement.

Ce cher confrère a rendu son âme à Dieu dans les sentiments les plus édifiants, après avoir reçu les derniers sacrements et fait ses vœux perpétuels, heureux et content de mourir, disait-il, puisque le bon Dieu le voulait ainsi. Jamais un mot de plainte, ni même de regret n'est tombé de ses lèvres. Le parfait accomplissement du bon plaisir divin, c'était sa devise et son unique désir. A ses funérailles, célébrées avec solennité le dimanche 11 oct., assistaient les Consuls français de Zanzibar et d'Aden et deux Commandants de frégate.

Le surlendemain, les autres Pères et Frères repartaient pour Zanzibar sur un navire allemand, où l'on a bien voulu leur accorder le passage gratuit.

— Nous avons aussi à enregistrer un autre décès, celui du F. Albert Le Dain, mort à N. D. de S'angonnet le 18 octobre dans sa 20<sup>ème</sup> année, après 3 ans de C<sup>te</sup> et 7 mois seulement de profession, par suite de phthisie.

Au jugement de tous, est-il dit dans la notice édifiante qui nous a été envoyée sur ce jeune Frère, c'était un ange de pureté et d'innocence; il s'est endormi dans le Seigneur le jour même où tombait, cette année, la fête de la Pureté de Marie.

— Nous devons enfin mentionner la mort d'un petit séculier, Adrien Grès, décédé pieusement le 10 octobre à Cellule à l'âge de 17 ans, par suite d'une maladie de poitrine.

## Mouvement du personnel.

- Placements dans les maisons de France. — Ont été placés :
- A Chevilly, le F. Albéric et le F. Ange, venus à la fin d'octobre, le premier de St Ilan et le second de Mesnières ;
- A St Ilan, le P. François, qui y avait d'abord été envoyé pour prêcher la retraite aux Frères, et le F. Alboin, envoyé de Chevilly le 16 oct., pour remplacer le F. Albéric ;
- A St Mauront, le 8 nov., le F. Thomine, de St Ilan ;
- Aux orphelinats de St Joseph du Sac et de Douvaine, le P. Schleweck, précédemment à Rockwell, le F. Louis-de-Gonzague, revenu récemment de la Guadeloupe, le nov. F. Blanchard, de Chevilly ;
- Départs. — Se sont embarqués pour les Missions et autres pays d'outremer :
- Pour la Sénégambie, le 20 oct., à Bordeaux, les P. P. François Kieffer, Guillet et Fal ; le 20 nov., les F. F. Urbain et Ciry ;
- Avec ces Frères est reparti le P. Raimbault, qui doit prendre à Dakar le packet anglais jusqu'au Rio-Pongo ;
- Pour Haïti, le 21 oct., à St Nazaire, le P. Bertrand, revenu il y a quelques mois de cette Mission, et le P. Schérier, nouveau profès ;
- Le 25 oct., à Bordeaux :
- Pour la Martinique, trois scolastiques, M. M. Criqui, Gast et Boussemart ;
- Pour la Guadeloupe, M. Laudrin, scolastique ;
- Pour la Trinidad, le P. Guillaume Power et un nouveau profès, le P. Allgeyer ;
- Pour les Etats-Unis, le 8 nov., au Havre, le P. Cottonia, précédemment à St Ilan.
- Enfin, pour la nouvelle fondation du Para, le 9 nov. au Havre, les P. P. Desnier, Bourbonnais, Berthon et Bruyère. A Lisbonne, où ils arrivaient le 14, se sont joints à eux, sur le même navire, les P. P. Du noyer, Larissier et Villet venus de Braga ; tous ont dû

repartir le 16 nov., pour aller de là directement au Para, où ils doivent arriver à la fin du mois. Le P. Dunois et les deux autres Pères venus avec lui de Braga, ont passé plusieurs jours à Lisbonne. Ils y ont été reçus avec la plus cordiale hospitalité par le pieux archevêque de Mitylène, Mgr Rebello, qui a tenu à les garder avec lui au palais patriarcal.

Retour en France - Est rentré le 6 novembre à la Maison-Mère, le F. Fructueux, revenant de Chandernagor.

### Nouvelles de la Maison-Mère et des Communautés.

- Maison-Mère. - Nous sommes heureux d'abord d'annoncer à nos confrères le rétablissement du R. P. Collin. Le 20 octobre, il put recommencer à dire la 5<sup>te</sup> Messe; le 25, il descendit avec nous au réfectoire; le 30 il se remit à son bureau de travail, et depuis il a complètement repris les exercices de la C<sup>te</sup>.

- Visite du Nonce apostolique. - Le 27 octobre, Mgr di Renée est venu voir le T. R. Père, avec lequel il s'est assez longuement entretenu. Son Excellence venait pour lui parler des affaires ecclésiastiques des colonies; et à cette occasion, elle lui a rappelé un projet qu'elle a fort à cœur et dont elle lui avait déjà parlé. Il s'agit d'un orphelinat que le digne prélat a commencé à établir dans son archidiocèse de Bénévent, et dont il désire vivement nous confier la direction.

- Ordinations. - Le 1<sup>er</sup> novembre a eu lieu au St-Cœur-de-Marie une nombreuse ordination faite par Mgr Dubois. Le 15, il en a fait une autre à St-Lazare, et le 22 novembre, il doit en faire une troisième au séminaire du St-Esprit.

- Secours à nos Missions. - Le T. R. Père a obtenu pour frais de voyage de nos missionnaires un secours de 15.000 \$. Ce secours est ainsi réparti: Sincigambie 1100 \$ - Sierra-Léone 1.200 \$ - Deux Guinées 3.200 \$ - Congo 3.300 \$ - Cunène 1.000 \$ - Cimbébasie 1.000 \$ -

Zanguebar, 4.000 £.

Déjà au mois d'août, l'on avait obtenu pour la nouvelle fondation du Niger-Bénoué un secours de 6.000 £.

Le Ministère des Affaires étrangères a aussi accordé 5000 £ à la Mission du Congo, pour l'établissement de Linzolo.

— Sénégal. — Le 27 septembre, a été dressée dans l'île de Sor, près de St Louis, une grande et belle croix: La cérémonie s'est faite avec beaucoup de solennité. (lett. du P.

Picarda 28 sept. 85.)

M<sup>gr</sup> Riehl a institué dans la Mission une œuvre qui peut être appelée à produire les plus grands fruits: c'est l'association des catéchistes du St Esprit. Les premiers membres ont fait solennellement leur consécration au St Esprit le dimanche 9 août. Ce sont d'anciens élèves de St Joseph de Ngazobil. (lett.

du 10 août 85.)

Selon leur vif désir, le T. R. Père a bien voulu les affilier à notre Congrégation.

— Deux-Guinées. — M<sup>gr</sup> Le Berre est allé visiter la station de L'ambarcéné, dans l'Ogowé et y donner la confirmation.

Il y a rencontré le P. Dabin qui descendait du Haut-Ogowé pour venir faire au Gabon divers achats, et qui lui a donné les meilleures nouvelles de la récente fondation des Apoumas. (lett.

du 18 sept. 1885.)

— Haïti. — Le courrier qui vient d'arriver d'Haïti nous apporte la douloureuse nouvelle de la mort du pieux Archevêque de Port-au-Prince, M<sup>gr</sup> Guilleux. Il a rendu son âme à Dieu le 24 octobre, épuisé par ses travaux apostoliques. Le T. R. Père recommande tout spécialement le digne et regretté prélat aux prières des C<sup>tes</sup>.

— Martinique. — Le même jour succombait à la Martinique, pleine d'ans et de mérites, la R<sup>de</sup> Mère Onésime, supérieure principale des Sœurs de St Joseph. Cette religieuse, douée de qualités éminentes, se

dévouait depuis 60 années à l'éducation des filles dans la colonie, où elle avait élevé quatre générations. Aussi laisse-t-elle dans le pays, comme parmi les membres de sa Cong<sup>g</sup>, les plus vifs regrets.

---

## Avis

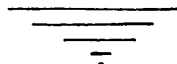
Etat du personnel. — Prière aux Supérieurs de transmettre à la Maison-Mère l'état du personnel et des charges de leur C<sup>lé</sup>, sur les feuilles qu'on leur envoie à cet effet. Dans les maisons d'éducation, ajouter le chiffre des élèves de chaque classe.

— Bulletins. — On attend prochainement les bulletins des C<sup>lés</sup> du Tanquebar, de Pondichéry et de Chandernagor.

Avoir soin de donner dans les bulletins des C<sup>lés</sup> des renseignements précis sur le progrès et la marche des différentes œuvres : pour les œuvres de enfants, leur nombre exact, les résultats des examens ; et pour le St ministère, le nombre des sacrements administrés, baptêmes, confessions, communions, etc. V. Const. 83, IV. — Avis n<sup>o</sup> 6. Trop souvent on se borne à des choses plus ou moins vagues, ou à des descriptions de cérémonies qui n'apprennent rien sur le résultat des œuvres.

— Rapports à la Propagation de la Foi, etc. — Les Supérieurs des Missions sont priés d'envoyer sans délai leurs Rapports à la Prop. de la Foi, à la St<sup>e</sup> Enfance et à l'Œuvre apostolique

Maison-Mère le 21 novembre 1885.





# BULLETIN

## Mission du Congo.

(suite.)

### Clé de St-Joseph de Linzolo

Juillet 1881 - Nov. 1885.

On a déjà raconté l'origine et la fondation de l'établissement de St-Joseph de Linzolo (Com. XII, pp. 88 et 723. N<sup>o</sup> 160.). Nous reproduisons cependant ce que dit à ce sujet le dernier Bulletin que nous venons de recevoir de cette Clé. On aura ainsi dans un seul récit et avec quelques nouveaux détails l'historique de cette intéressante Mission, depuis ses premiers commencements jusqu'à ce jour.

1. Voyage d'exploration du P. Augouard (1881) — 2. Fondation préparée. Appui de M. de Stazza. — 3. Caravane. Voyage (1883) — 4. Reponnés à Stanley-Pool, les Tères se fixent à Linzolo. 1<sup>ères</sup> Cases. — 5. Le P. Krafft ramène les porteurs. Protection de St-Joseph. Achat de terrain. — 6. Le P. Augouard en France (1884). Accueil à Lisbonne. Dons reçus. — 7. Retour. Renfort. Personnel. Fonctions. — 8. Constructions. Chapelle. Travaux. — 9. Noirs du pays. Anthropophagie. — 10. Mœurs, sorciers, épreuves. — 11. Confiance gagnée peu à peu. — 12. Œuvre des enfants. Som des malades. — 13. Visites d'explorateurs. Services rendus. — 14. Missionnaires d'Alger.

— 1. Stanley-Pool, par sa position au-dessus des 32 cataractes du Congo, et au commencement d'un cours navigable pendant plus



de 900 milles, devait certainement attirer les regards du missionnaire aussi bien que du voyageur. Il importait de fonder au plus tôt un établissement dans cette magnifique partie de la Mission. Le P. Carrie assemble en Conseil extraordinaire tous les Pères de Sandana, le dimanche 3 avril 1881. On y décide la fondation d'une station nouvelle à Stanley-Pool, et le P. Augouard est désigné pour y faire un voyage d'observations, avec mission d'y installer un catéchiste, si c'était possible.

Après quelques préparatifs très sommaires, il s'embarque le lendemain, sur le packet anglais qui le dépose à Banane le mercredi suivant. Le P. Préfet lui adjoint seulement deux enfants, lui disant que dans le Congo il aurait toute facilité pour former promptement une caravane. A la suite d'inutiles recherches de Banane à Vivi, pendant 3 mois, le P. Carrie doit lui-même lui procurer des porteurs. Après maints efforts infructueux, il parvient cependant à lui trouver 22 hommes, grâce à l'obligeance du Mabouc André Loemba de Pointe Noire. Enfin, avec 32 hommes, le P. Augouard quitte Vivi le 6 juillet pour s'enfoncer dans l'intérieur, alors d'autant plus sombre que Stanley gardait le plus grand secret sur son expédition.

C'est le 4 août 1881, après 27 jours de marche, que notre confrère arrivait à ce point du grand fleuve; afin d'y chercher un emplacement favorable. Il y allait avec l'intime persuasion d'y rencontrer M. de Brazza ou du moins le Sr Ballay, qu'il connaissait l'un et l'autre assez particulièrement. Il croyait donc se trouver en pays ami. Mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'en arrivant au terme de son voyage, il faillit être reçu à coups de fusils, et cela sur le territoire français nouvellement annexé! Les indigènes d'Omfoa ne voulaient souffrir chez eux d'autres Européens que des Français; et c'est seulement lorsque le sergent Malamine eut fait connaître sa nationalité que notre confrère put quelque peu pénétrer dans le pays. Malgré son caractère de français, il était

étroitement surveillés, et le chef lui répondait toujours qu'il ne pourrait faire de case que lorsque M. de Brazza serait arrivé.

Pour M. Stanley, que le P. Augouard avait rencontré, il ne put réussir à faire accepter ses présents des chefs de la rive droite, seul celui de Ntamo, sur la rive gauche du fleuve, y consentit; il recut deux ânes, un grand chien noir et près de 2000 f. de jolis tissus. Cela était dû, paraît-il, au sergent Malamine qui avait dissuadé les chefs d'accepter, disant que M. de Brazza donnerait à chacun d'eux des cadeaux bien plus considérables. Le représentant de l'autorité française s'était établi sur la rive gauche, parce qu'il y trouvait les vivres à meilleur marché.

Le sergent, ainsi que ses deux compagnons, n'ayant pas encore été travitaillés, étaient obligés de se vêtir à la manière du pays, c'est-à-dire de porter des pagnes d'herbes tissées. Le fruit de la chasse leur donnait la subsistance; mais à cette époque ils n'avaient plus que quelques cartouches.

Le P. Augouard leur vint en aide autant que le lui permettaient ses faibles moyens. Il tâcha de profiter de son mieux de la situation, et il revint à Landana le 27 août de la même année, 1881, donner au P. Carrié les renseignements nécessaires sur la fondation projetée.

— 2. Dans ses instructions, le P. Préfet lui avait bien dit de pousser une reconnaissance jusqu'à la rivière Kusaï, mais son escorte était trop faible, ses marchandises traînaient sur leur fin, et les noirs ne lui auraient pas donné de canots.

Malgré cela, le voyage du P. Augouard ne fut pas inutile et l'on persista dans la résolution de fonder une Mission au grand lac, en attendant toutefois des circonstances plus favorables. On fit donc venir d'Europe les provisions et marchandises nécessaires pour cette grande entreprise, afin d'être prêt à profiter de la première occasion.

Sur la fin de 1882, les Chambres françaises approuvèrent

le fameux traité Brazza - Makoko. On alloua à l'illustre explorateur 1.270.000 f., et on lui donna, avec le titre de Commissaire du Gouvernement, la mission d'établir une sérieuse colonie qui serait reliée à celle du Gabon.

Pendant que M. de Brazza achevait en France ses immenses préparatifs, il envoyait en avant la canonnière Sagittaire pour établir des postes au Loango et à la Pointe-Noire qui devinrent ainsi territoire français, nonobstant les protestations des Portugais. C'était en effet à cet endroit de la côte qu'il avait projeté de faire aboutir le chemin de fer qui partirait de Brazzaville, en longeant les vallées du Niari et du Quillou, (Mars - Mai 1883.)

durant son séjour en France, M. de Brazza fit plusieurs visites à la Maison-Mère. Il s'est toujours montré bien disposé pour les missionnaires, en particulier pour ceux du Congo. C'est grâce à son influence que le Gouvernement français nous a alloué un subside extraordinaire de 10.000 f. pour la Mission de Stanley-Pool. Le P. Augouard a obtenu la même somme, pendant son séjour en France, et cette année, il vient encore de recevoir 5.000 f.

M. de Brazza lui-même vint visiter à la fin d'avril ses postes du Loango; et par un de ses lieutenants, il fit dire au P. Augouard qu'il serait à Stanley-Pool au plus tard à la fin d'août.

Sur ces entrefaites, le P. Carrie était parti pour France, afin de régler certaines questions concernant la Mission. A la nouvelle de ces événements, il revint en toute hâte à Landana, où il arrivait le 3 juillet 1883.

— 3. On résolut aussitôt de fonder définitivement la Mission de Stanley-Pool, et pour cela d'organiser une caravane le plus promptement possible. Le P. Augouard s'entendit avec M. Cordier, Commandant du Sagittaire pour le transport des hommes et du matériel jusqu'à Vivi. A cette occasion, il faut consigner ici l'amabilité de ce brave officier, qui fut pour nous d'un dévouement

à toute épreuve et qui nous fit faire une économie de plus de 2000 £, en se chargeant d'effectuer ce transport difficile et délicat pour un navire de guerre. N'oublions pas non plus l'amabilité et la générosité de son second, M. Ducrot, ainsi que celle de tous les officiers du *Sagittaire*, qui nous rendirent toutes sortes de bons offices.

Enfin mentionnons aussi les services rendus par André Exembo, le *Mafouc de Pointe-Noire*, sans lequel nous n'aurions jamais pu constituer une si nombreuse caravane, car elle se composait, outre les blancs, de 120 noirs

Le P. Augouard en avait la direction. Le P. Krafft et le F. Savinien lui étaient adjoints. M. Dolisic, ancien élève de l'école polytechnique et membre de l'expédition de M. de Brazza, les accompagnait.

Le *Sagittaire*, ayant pris tout le monde à son bord, quitta Sandana le 7 août; le 8, il touchait à Banane et le 11, après avoir passé devant Mboma, il mouillait à Noki. De Noki il restait encore trois ou quatre lieues à franchir dans de petites embarcations pour atteindre Vivi, où l'on devait mettre pied à terre, pour marcher désormais à travers les montagnes.

Le 11 août au matin, toute la caravane était à Vivi, où les officiers belges lui firent le meilleur accueil, et dès le soir même elle se remettait en marche. Le 15 août on campait à Saboula-Ngoulou, endroit magnifique, pour y passer la fête de l'Assomption. Le 17 août on atteignait Issanghila, et le 30 Mariangua. Dans ces deux stations belges les voyageurs furent reçus avec la plus grande amabilité.

Jusqu'alors tout avait été bien; mais à partir de ce moment les choses changèrent de face. Une fièvre maligne s'abattit sur la caravane et elle perdit six hommes. De nouvelles et plus pénibles épreuves attendaient nos confrères à Stanley-Pool.

Nous avons jusqu'ici brièvement résumé ce voyage, dont

la relation détaillée a été publiée dans les Annales de la Propagation de la Foi. (n° de sept. 1884.) Nous prenons la suite dans une lettre du P. Augouard, écrite de St Joseph de Linzolo, du 23 au 28 septembre 1883.

— Le 17 septembre 1883, nous arrivons à la rivière Gordon-Benett, limite du territoire français d'après le traité Brazza-Makoko. Le chef Bouamou-Nzali, avec lequel j'avais fait alliance à mon premier voyage, me reçoit avec les plus vives démonstrations d'amitié et m'indique un campement, précédemment occupé par un Blanc de l'expédition belge. Bouamou-Nzali me raconte que ce Blanc lui ayant tiré un coup de fusil, il l'avait amarré et reconduit à Stanley à la Station de Léopoldville. Naturellement il metait tous les torts du côté du Blanc.

« Bouamou-Nzali me quitte pour aller à son village, mais il revient bientôt après, suivi de plus de 40 esclaves portant en mains de larges coutelas à lames bien brillantes, qu'ils font miroiter au soleil, en les retournant avec une grande dextérité, pendant qu'un officier sonne le gong-gong des grandes solennités. Le cortège s'arrête devant ma tente, et le chef m'offre en cadeau une superbe chèvre, 30 pains de cassave et 2 pots de bière de manioc. Je le remercie, en lui faisant un compliment qui le flatte beaucoup.

« Après ces préliminaires, Bouamou-Nzali me promet du terrain et m'engage fortement à rester chez lui; car, me dit-il, les gens d'Omfoa, Brazzaville sont méchants, voleurs et n'ont absolument pas de vivres. Je le remerciai de son offre obligeante et lui dis que plus tard je ferais une maison sur son territoire, mais que pour le moment je devais aller à Omfoa.

« Connaissant par expérience les mauvaises dispositions et la fourberie des Bate-kés d'Omfoa, je résolus d'aller y faire une visite avant d'y transporter tout mon camp. Je demande à Bouamou-Nzali de me faire passer la Ojué (Gordon-Benett) dans ses canots; mais il veut m'en dissuader, prend

tous les subterfuges pour me refuser le passage de la rivière; et, au bout de 2 heures, finit par me demander des cadeaux. Enfin, à force de parlementer, je parviens à le décider à nous prêter ses canots, et à midi, je pars pour Omfoa avec le P. Krafft et M. Dolisie, laissant le F. Savinien à la garde du camp. Le chef d'Omfoa nous reçoit assez froidement et nous dit qu'il n'a plus le pavillon français qu'il avait autrefois. M. de Brazza n'étant pas encore arrivé; nous disons au chef que nous lui apportons de grands cadeaux, de la part du Commandant qui va arriver incessamment, et qu'en l'attendant nous allons construire une case. Le chef nous dit alors d'aller chercher notre caravane et de venir le lendemain, pendant qu'il va parler de la chose aux trois autres chefs. Nous retournons donc le soir à notre campement.

« Devant partir le lendemain, je voulais remercier Bouamou-Nzali de son hospitalité, et je lui offris un chapeau à claque et un habit brodé d'or, une grande couverture blanche et rouge molletonnée, un grand coutelas, un fusil et de superbes tissus, de la part de M. de Brazza. C'était au moins une valeur de 200 f. Mais cet homme, qui paraissait si généreux, me dit que ce n'est pas assez; qu'il n'a pas besoin d'étoffes et qu'il veut un fusil Winchester à 13 coups, des cartouches etc, etc. Je tâche d'adoucir ses prétentions exorbitantes, en lui montrant que je lui fais un cadeau dix fois plus grand que le sien, et je me retire dans ma tente.

« Dès le 19 au matin, je me rends chez Bouamou-Nzali, qui recommence pendant une heure les doléances de la veille, et finit enfin par faire passer la rivière à toute la caravane.

« Nous arrivons à Omfoa à 11 h., et nous campons dans un endroit désigné par le chef, qui nous fait cadeau de trois maigres poissons fumés. Les chefs ne se sont pas réunis, mais il promet de les réunir le soir. Il commence alors par entamer l'ancienne question de l'ivoire, et nous somme d'ache-

ter

les énormes défenses qu'il nous présente. Nous lui disons que nous ne venons pas pour cela, mais que bientôt il verra d'autres blancs qui feront ce commerce avec eux. Il fait semblant d'entendre raison et nous dit encore qu'il va réunir les autres chefs; mais il nous avertit préalablement que nous devons lui faire des cadeaux particuliers, en dehors de ceux qu'il recevra avec les autres. Bref, pendant la nuit, il vient dans ma tente, et nous lui faisons cadeau de 2 fusils (à pierres, bien entendu), d'un sabre, d'un chapeau et d'un habit brodé or et soie, de pagnes et d'étoffes riches en quantité. Son fils et son frère reçoivent aussi leurs cadeaux. Tous paraissent contents, mais une heure après on vient nous avertir que le chef a fait déposer tous les cadeaux devant ma tente, je les fais retourner à sa case, il me les renvoie de nouveau, sans me donner les motifs de son refus.

« Le 20 de grand matin, je vais chez le chef pour avoir les raisons de sa conduite de la veille: au lieu de me répondre, il me déclare carrément que si nous ne voulions pas acheter l'ivoire du marché dès le jour même, nous devons immédiatement partir. Je lui déclare à mon tour que je suis venu pour attendre le Commandant et que je veux absolument construire une case. Il me répond qu'il est le seul chef chez lui, « cette fois, je n'entends pas dire un mot de Makoko » et que si nous voulons rester par la force, il nous repoussera par la force, car les gens de leur rive n'ont jamais souffert et ne souffriront jamais d'Européens parmi eux. Sur ce, il se lève furieux et porte défense expresse de nous vendre quoi que ce soit, ce qui est fidèlement observé.

« M. Dolisie, au nom de M. de Brazza, va à son tour chez le chef, pour essayer de lui faire entendre raison; mais toujours même réponse. « Achetez l'ivoire et allez-vous en, car nous ne voulons pas de blancs ici! » Et bientôt nous voyons les gens du village prendre leurs fusils et leurs sarraïes.

« En voyant l'animosité et les cris des Batékés, les hommes de ma caravane me déclarèrent crânement qu'ils fuieraient à la 1<sup>ère</sup> attaque, car ils ne voulaient pas se faire tuer si loin de leur pays. Devant cette situation, je crus prudent de battre en retraite, pour ne pas compromettre l'avenir. Je fis distribuer aux hommes une ration de riz, ainsi que le peu de poisson qui nous restait; et je me dirige vers le village de Bouamou-Nzali. Mais à notre arrivée sur le 'Gordon-Bennett', les canots ont disparu, et Bouamou-Nzali sur l'autre rive se moque de nous, en disant qu'il nous avait bien avertis de ce qui arriverait à Omfoa, puis il nous tourne le dos et remonte à son village en nous laissant au bord de la rivière dans le plus grand embarras.

« Au bout de 16 h. 1/2, il revient avec son gong-gong de guerre et une trentaine d'hommes armés de fusils. Il nous narque encore sur notre réception à Omfoa et nous dit que nous ne lui avons pas fait d'assez grands cadeaux. Il exige un gros paiement pour le passage de la rivière qu'il nous fera traverser demain, car il ne veut pas que nous dormions dans son village, et il exige que nous partions aussitôt le passage effectué. Donc, nouvelle espérance évanouie! Mon Dieu, qu'allons-nous faire? Nous ne pouvons pourtant pas nous lancer dans la voie de la violence! Qu'il est donc difficile de faire le bien!

« A 3 heures, Bouamou-Nzali, qui était parti, revient sur la rive et nous envoie quatre hommes apportant un porc, 30 pains de manioe et 3 régimes de bananes. Il nous fait dire que nous passerons la rivière demain, mais qu'il a pitié de nous et nous envoie des vivres pour le soir. Je lui réponds que je tiens à passer la rivière le soir même. Alors il exige le paiement à l'avance. Sur mon refus accentué, il consent enfin à nous faire transporter au prix de 96 yards de tissus pour les canotiers et de 40 mètres



d'étoffe pour le chef; et après des palabres interminables, on nous amène enfin des canots

« A notre arrivée sur la rive opposée, Bouamou-Nzali s'était retiré dans son village au milieu de ses guerriers. Résolu à tout tenter pour nous établir sans violence, je me dirigeai chez lui avec l'intention de faire tous les sacrifices pour avoir un emplacement sur la rivière Djué; mais les plus beaux présents ne purent tenter cet étrange individu qui débaterait sans cesse contre les gens d'Omfoa et qui faisait cause commune avec eux. Il déclara que les chefs ne voulaient souffrir aucun blanc sur cette rive, et qu'ils s'opposeraient par la force à tout établissement de ce genre.

« Dans cette situation que faire? M. Dolisie inclinait à employer la force et voulait faire le coup de feu. Mais notre mission pacifique s'opposait à une tentative de ce genre. Mes deux confrères étant de mon avis, je jugeai prudent de nous replier en arrière, et de nous établir le plus près possible, en attendant des circonstances plus favorables.

« Nous retournâmes sur nos pas, et au bout d'une heure de marche, je m'arrêtai dans un village dont le chef s'était enfui, mais les gens nous déclarèrent aussi qu'ils s'opposeraient à tout établissement des blancs. C'étaient des Batakés qui avaient reçu le mot d'ordre de Bouamou-Nzali. Dans les terrains qui vinrent ensuite, impossible de s'établir, car on parcourait deux immenses plaines remplies de petits marigots et absolument infertiles.

« Enfin, au bout de cinq heures de marche nous nous arrêtâmes à la petite rivière Singolo, près de Kindoua, résolus à ne plus retourner davantage en arrière. Les deux chefs voisins ne firent heureusement pas d'opposition. Le lendemain 22 septembre, je les fais avertir que je vais commencer mon installation et qu'ils pourront venir prendre les cadeaux quand ils le voudront. Ils me répondent que je puis commen-

mais qu'ils attendent le jour du marché pour acheter un présent qu'ils veulent me faire.

« Nous choisissons, pour nous installer, une jolie colline baignée par deux petites rivières et entourée de terrains très-fertiles. Le versant, qui fait face au grand chemin des caravanes, est presque à pic et contient de magnifiques bois de constructions, avec des bambous en grande quantité. Le plateau est déboisé et se dirige à l'Est en pente douce vers le Congo, dont il est éloigné d'environ une demi-heure. Sur le plateau il n'y a point de villages, et nos constructions vont s'élever au milieu d'un massif de 50 à 60 jeunes palmiers de 4 à 6 ans. De notre colline nous pouvons voir 6 ou 7 villages, d'où l'on nous apporte des vivres en assez grande quantité. Peut-être est-ce par une permission de la divine Providence que nous avons été conduits ici, car sous tous les rapports nous serons mieux qu'à Stanley-Pool, dont du reste nous ne sommes éloignés que de 5 heures de marche.

« Dès le soir même nous défrichons tout le haut de la colline; et nous nivelons le terrain où nous allons élever rapidement la première construction avant le départ de nos hommes. Elle est absolument nécessaire pour nous mettre à l'abri, car ici la saison des pluies est bien commencée.

« Les trois chefs se réunissent enfin le 26 devant ma tente. Après un interminable palabre, ils se disent contents de nous voir chez eux, et la nombreuse assistance applaudit avec force cris qui ressemblent plutôt à des hurlements de bêtes féroces. Quant aux cadeaux à recevoir, ils disent qu'ils viendront seuls, car ils ne veulent pas recevoir ces cadeaux devant une si grande assistance.

« Le soir même, un des chefs me fait présent d'un beau porc et de 10 gros pains de manioe. Il m'affirme encore que tous les gens sont enchantés de nous voir rester ici. Les affaires prennent donc une bonne tournure. Dieu soit loué et béni !

27 sept. Aujourd'hui nous avons quitté notre campement de la vallée, et nous sommes allés nous installer sur notre jolie petite colline. En trois jours, nous avons élevé trois constructions, dont nous avons absolument coupé tous les bois. Les toitures sont couvertes avec les herbes des défrichements, et les parois sont faites de la même manière. Notre maison d'habitation mesure 12 mètres sur 4 en 3 compartiments. la cuisine 8m. sur 3, en 2 compartiments, dont un pour les enfants; enfin le poulailler.

« Espérons que le Seigneur aura pitié de nous et que nous pourrions enfin faire quelque bien au milieu de ces pauvres peuples. Plus je réfléchis, plus je vois que nous sommes mieux ici qu'à Omfoa sous tous les rapports. »  
(Lett. du P. Augouard, 28. sept. 1883.)

— 5. Le 28. sept. 1883, la caravane repartit pour la côte sous la conduite du P. Krafft, qui était chargé de la rapatrier. Le P. Augouard resta seul avec le F. Savinien et M. Dolisie, qui attendait toujours vainement M. de Brazza.

Pendant 3 mois ce furent des difficultés sans fin avec les indigènes, qui jetaient de hauts cris dès qu'il s'agissait d'élargir un sentier ou de défriquer les abords de notre pauvre case. Pour comble de malheur, nous ne recevions aucune nouvelle de Landana et les communications étant excessivement rares à cette époque, nous nous trouvions dans l'isolement le plus complet. Enfin notre provision de marchandises s'écoulait rapidement, et nous allions arriver au moment où nous devrions nous nourrir de serpents et de chauve-souris, comme les indigènes, si nous ne voulions pas mourir de faim.

Au mois de déc. M. Dolisie, ne voyant pas arriver M. de Brazza ni aucun de ses satellites blancs ou noirs, prit le parti de retourner à la côte. Notre isolement devint ainsi plus complet, de telle sorte qu'un jour le P. Augouard,

dont la santé s'ébranlait par suite de travaux excessifs, interpella vivement S<sup>t</sup> Joseph, le somma, comme patron de la mission, de vouloir bien prendre la direction de son oeuvre. Le bon S<sup>t</sup> Joseph eut pitié de nous; et peu de jours après, au moment où nous y comptions le moins, le P. Krafft arrivait de la côte avec une nouvelle caravane qui, sans des pluies torrentielles, aurait fait un excellent voyage. C'était le 20 janv. 1884.

Aussitôt, le P. Augouard, sur l'autorisation du R. Père Carrière, prit ses mesures pour retourner à la côte et de là en Europe, afin de rétablir sa santé sérieusement compromise. Mais auparavant, il fit avec les chefs indigènes, le 22 janv. 1884, un contrat par lequel ils lui cédaient un terrain d'une étendue d'environ 20 hectares, situé près du village de Kinsanga, sur la rivière de L'ingolo. (Voir le texte aux Annales de la Propag. de la Foi, sept. 1885.)

— 6. A la fin de mars 1884, le P. Augouard s'embarquait à Banane sur le paquebot portugais. Débarqué à Lisbonne le 17 avril, il se rendit chez l'ambassadeur français, M. de Laboulaye, qui le reçut avec la plus grande cordialité, et fut heureux de saisir cette occasion pour lui demander une foule de renseignements sur la question du Congo. Le soir, on le retint à dîner à l'ambassade, où Mme de Laboulaye et sa fille, profondément chrétiennes, lui témoignèrent la plus respectueuse sympathie. A la fin du dîner, M. l'ambassadeur, revêtu de son riche costume officiel, lui déclara à sa grande surprise, qu'il allait l'emmener à la réception du patriarche de Lisbonne, Mgr Netto, l'ancien évêque de Soanda, qui avait reçu ce même jour la barrette cardinalice. Le P. Augouard y vit aussi Mgr Castro, le nouvel évêque de Soanda, avec lequel il s'entretint assez longtemps et qui parut disposé à s'entendre avec nos missionnaires. De fait, dès le lendemain, il écrivait à la Nonciature pour demander des éclaircissements sur les limites de

juridiction entre l'évêché d'Angola et la préfecture du Congo<sup>(1)</sup>.

M. l'Ambassadeur reconduisit le P. Augouard à l'hôtel où il était descendu, et le lendemain, il l'envoya chercher pour le conduire chez le Nonce, Mgr Vanitelli, qui le reçut immédiatement en disant: « Je suis toujours heureux de voir des missionnaires français, mais surtout lorsqu'ils appartiennent à la Cong<sup>e</sup> du St-Esprit et du St-Cœur de Marie que j'aime beaucoup. » Son Excellence s'entretenant longuement avec lui de l'Afrique et voulut le garder à dîner.

Arrivé en France, le Père se mit immédiatement en quête de secours pour sa chère Mission. Il vit plusieurs personnes influentes aux ministères de la marine et de l'instruction publique. Il obtint également une somme de 10.000<sup>fr</sup> après une visite que M. de Brazza lui fit faire à M. Jules Ferry.

Il intéressa aussi nombre d'âmes charitables en faveur de son œuvre, et grâce à elles, il a pu nous apporter: 1<sup>o</sup> des ornements et divers objets religieux, qui permettent de donner plus de solennité aux cérémonies; 2<sup>o</sup> une grande cloche qui a remplacé avantageusement le tamtam, dont nous étions obligés de nous servir pour tous les exercices de la journée; 3<sup>o</sup> un harmonium qui a tellement excité l'admiration des noirs, que pendant plusieurs jours ils venaient en foule pour entendre cette musique que le blanc fait marcher avec les pieds et les mains, 4<sup>o</sup> un petit tour qui nous permet de faire un sanctuaire convenable pour notre chapelle en voie de construction; et enfin beaucoup d'autres objets de première nécessité.

---

<sup>1</sup> Sur la fin de cette même année M<sup>r</sup> Castro a été envoyé à Rome par le Gouvernement portugais pour y traiter cette question de juridiction et défendre la cause du Patronat royal portugais. Le P. Schbach est allé lui faire visite, au mois de mars dernier (1885) de la part du S. P. de la Grandeur lui a dit qu'elle resterait à Rome tant que la question ne serait pas résolue entre le St Siège et son Gouvernement, mais il lui a fallu cependant s'en retourner sans avoir rien obtenu. (let du P. Schbach, le 20 mai 1885.)

- 7. Mais ce qui nous a le plus consolés, c'est le renfort qu'il nous a amené de la Maison-Mère.

Depuis plusieurs mois, les indigènes qui nous avaient fait au commencement tant de misères, demandaient sans cesse si leur Père, depuis si longtemps absent, n'allait pas bientôt revenir. Pour les consoler, nous leur disions qu'il était en route; mais que les pluies étaient la cause de son retard. Alors ils s'écriaient: *Mvoula mbi!* la pluie est méchante! Toutes les tracasseries du passé étaient oubliées, et ils ne rêvaient plus que du bonheur de revoir leur ami: c'est ainsi qu'ils appelaient le P. Augouard.

Ce cher Père nous arrivait le 28 janvier 1885, au bout de 25 jours de voyage, car il avait quitté Banane le 3 janvier. Il avait été rejoint en ce dernier poste par M. de Brazza qui, apprenant son arrivée, s'était mis aussitôt à sa recherche, désirant vivement s'entretenir avec lui. L'illustre explorateur fut à son égard plein de bonté; il embarqua à son bord, sur la *Médange*, la nombreuse caravane du Père, composée de plus de 160 porteurs et la transporta jusqu'à Noki.

À Vivi, le P. Augouard vit aussi M. Francis de Winton, le remplaçant de M. Stanley à la tête de l'Association belge, qui lui donna, à lui et à tous ses hommes blancs et noirs, la plus franche hospitalité. (Lett. du P. Carré, 8 mars 1885.)

Le P. Krafft, chargé cette fois encore de ramener la caravane, parti le 9 fév. de Linzolo. De retour à Vivi le 21, il reprit le 24 le chemin de St. Joseph de Linzolo, où il arriva très heureusement.

Le P. Augouard avait emmené avec lui d'Europe le P. Sand et le F. Philomène, ce qui portait à six le personnel de la Cité.

Pendant l'absence du P. Augouard, le P. Paris l'avait remplacé dans la direction de la Mission; il est maintenant chargé du ministère et du soin des malades; le P. Krafft est

économique, et le <sup>Fr</sup>. Sand fait ses premières armes en enseignant le catéchisme et les belles lettres à nos petits anthropophages.

Enfin, les F.F. Savinien et Philomène cumulent les fonctions de surveillants des enfants, d'agriculteurs, horticulteurs, tailleurs, cordonniers, maçons, charpentiers, forgerons, voire même cuisiniers émérites, lorsque le bon F. Savinien a fait quelque bonne capture à la chasse du boa, des perdrix, ou des pigeons verts.

— 8. Comme il a été dit plus haut, au commencement l'on construisit 3 bâtiments provisoires. A l'arrivée du P. Paris, 17 mars 1884, on projeta d'élever une maison d'habitation pour les missionnaires.

Cette maison est actuellement terminée : elle mesure 35m. de long sur 5 de large. Elle comprend 5 chambres d'habitation, dont l'une sert provisoirement de chapelle, un réfectoire et un atelier de travail. Les chambres où logent les missionnaires sont planchées. Ce fut un grand travail, car il fallait nous mettre nous-mêmes à l'œuvre, vu que le personnel noir dont nous disposions alors était fort restreint et seulement en voie de formation pour ces genres de travaux. La maison est sur piliers, faits de briques séchées au soleil, ainsi que tout le corps du bâtiment. Une terre blanche se travaillant à la manière de la chaux, rehausse beaucoup nos constructions. C'est dans la rivière Sinzolo que nous l'avons découverte.

Depuis le retour du P. Augouard, nous avons, en outre, élevé les bâtiments suivants : 1° Une maison d'école pour les enfants, mesurant 13m. sur 5, avec 1<sup>m</sup>, 75 de galerie tout autour, pour protéger la maçonnerie en briques sèches;

2° Une cuisine et un magasin pour le personnel blanc;

3° Deux autres bâtiments du même genre pour le personnel noir;

4° Deux petits pavillons mesurant 4m. sur 3;

5<sup>e</sup> Une chapelle de 31 m. sur 6, avec galerie de 1<sup>re</sup> 75.

Nous nous installons donc peu à peu, et à l'avenir nous pourrons loger convenablement soit nos futurs confrères qui, espérons-le, seront nombreux, soit ceux qui viendront nous demander l'hospitalité.

La chapelle est surmontée d'un gracieux clocheton qui donne à notre église un caractère religieux : il est dû au génie artistique du P. Paris.

Tous ces travaux nous ont demandé beaucoup de peine et de travail, car il a fallu opérer avec de pauvres sauvages qui n'ont aucune idée des constructions européennes, et qui, voyant les fenêtres, demandent ingénûment pourquoi nous faisons des trous dans les murs pour les boucher après.

Inutile de compter les coups de marteau sur les doigts et les ampoules aux mains. Quoiqu'il en soit, nos ouvriers se forment : ils nous seient à la main des planches de 30 et de 35 centim. de large, sur 7 ou 8 m. de long ; ils nous équarissent de belles poutres, font de magnifiques briques, et accompagnent le tout d'une belle musique qui, si elle n'est pas très harmonieuse, a au moins le mérite de ne pas écarter. Il n'y a pas jusqu'aux plus grandes dames de la contrée qui, moyennant quelques perles, ne se fassent un plaisir de nous apporter les herbes nécessaires pour faire les toitures.

En terminant l'article des constructions, nous devons mentionner deux ponts, qu'à la manière des Romains, nous avons jeté sur les deux rivières qui baignent le pied de notre colline. Les indigènes, au commencement, ne pouvaient se rendre compte de cette nouvelle construction, et ils passaient bravement à côté du pont, avec l'eau jusqu'à la poitrine. Aujourd'hui ils sont ennoblis de ce travail qu'ils trouvent superbe, mais qu'ils se garderont bien d'imiter.

— 9. La peuplade, au milieu de laquelle nous nous trouvons,



paraît assez paisible, quoi qu'elle ait bien sur la conscience quelque peccadille d'anthropophagie : Des faits horribles se sont passés dans les villages les plus voisins de nous. En voici deux qui suffiront pour donner une idée de leur barbarie.

Un homme était sur le point de mourir, malgré les remèdes et les fétiches de toutes sortes; on lui trancha la tête, qui fut enterrée avec la plus grande solennité; le reste du corps, coupé en morceaux, fut partagé entre toutes les familles du village pour être mangé. C'est toujours ainsi qu'ils en agissent avec les malades.

Un autre jour, un noir ayant perdu sa femme, fut accusé d'avoir mangé lui-même l'âme de sa compagne. Les féticheurs se mettent à l'œuvre pour découvrir le délinquant qui s'est sauvé dans les broussailles. C'est au moyen de tisons ardents que les recherches devaient se faire. Celles furent du moins les prescriptions du prince féticheur, prescriptions auxquelles on ne devait pas manquer. Le malheureux est découvert et la cause référée aux souverains du pays qui prononcent sa mort.

Avant de procéder à l'amputation de la tête, une longue cérémonie, composée de danses et de libations, est prescrite. Après des hurlements affreux, la victime est immolée, dépécée et partagée entre les familles du village pour être mangée.

On mange aussi les hommes faits prisonniers à la guerre, on les tue sur place, et tous les guerriers font une ronde infernale, pendant que les victimes cuisent dans une grande marmite de terre.

Lorsqu'on leur faisait des reproches de leur anthropophagie, ils répondaient que nous avions bien tort, et que la chair humaine est excellente : *Mbissumbote, mbote*. Aussi regrettaient-ils beaucoup les morts de notre caravane enterrés en 1883, disant qu'ils nous auraient donné beaucoup de

porcs et de chèvres pour acheter ces cadavres. « Ah! quelle bonne viande perdue, disaient-ils! » — Pauvres êtres! Fasse le ciel que nous puissions leur faire comprendre l'horreur de leur cannibalisme et les bienfaits de l'Évangile! Aujourd'hui déjà ils ont honte de cette affreuse coutume: elle est, croyons-nous, moins fréquente; en tout cas, ils se cachent soigneusement pour que leur horrible action n'arrive pas à notre connaissance.

— 10 Les gens de la tribu où nous nous trouvons, n'ont point l'air féroce des peuplades du Nord, et ils paraissent assez doux et faciles dans leurs relations. Il est vrai qu'ils ont une grande idée du blanc et qu'ils regardent avec intérêt les travaux qu'il fait. Ils ne cultivent que le manioc et les bananes qu'ils ont en abondance; ils n'ont absolument point d'autres légumes. Ils vendent sur les marchés et mangent avec plaisir les chauves-souris, les rats, les serpents et certaines graines d'arbres de la forêt. Ils recherchent surtout avec avidité les grillons et d'autres insectes de ce genre qu'ils attrapent principalement la nuit en fouillant la terre.

Leur costume est des plus simples: à la ceinture, une légère bande faite avec des herbes; sur les cheveux, de l'huile d'arachide mêlée à du charbon; sur toute la poitrine et sur la figure, des peintures blanches, rouges, jaunes et enfin toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Tout cet assemblage les rend horribles et repoussants, mais pour eux, c'est superbe et de bon ton.

Comme partout en Afrique, nos noirs n'admettent pas la mort naturelle, et au décès d'une personne, les féticheurs cherchent immédiatement qui a mangé son âme. C'est partout la même croyance et à peu près les mêmes cérémonies pour procéder à l'épreuve.

Dernièrement, tout près de nous, on devait ainsi faire subir l'épreuve du poison Nkassa à une pauvre vieille accusée d'avoir mangé l'âme d'un enfant mort il y a six mois. Le Père

Augouard fit appeler le chef et s'efforça de lui montrer la barbarie de cette pratique. Les nombreux assistants, sur qui peut tomber chaque jour l'accusation des sorciers, trouvaient la chose toute naturelle et affirmaient que la vieille devait subir l'épreuve puisqu'elle n'avait pas eu honte de manger l'âme d'un petit enfant. Le Père insista longtemps et finit par dire au chef qu'il ne serait plus son ami s'il accomplissait la cérémonie qui devait avoir lieu le lendemain. Prenant un moyen terme, le chef répondit : — Puisque cela te déplaît, nous ne ferons pas l'épreuve dans mon village, mais nous irons loin d'ici, derrière la forêt, pour l'accomplir. — De près ou de loin, répliqua fermement le Père Augouard, nous n'en voulons pas et si tu la fais tu ne seras plus notre ami. C'est tout ! — L'épreuve n'eut pas lieu le lendemain et depuis 15 jours on n'ose pas la faire. C'est ainsi que peu à peu nous espérons amener ces pauvres malheureux à des mœurs plus douces et plus chrétiennes.

— 11. A notre arrivée dans le pays, nos relations avec les indigènes étaient difficiles. Ne comprenant point le but que nous avions en nous installant chez eux, ils critiquaient sévèrement le motif de nos actes. En coupe l'arbre fétiche de l'un, on nettoie le chemin de l'autre, ce qu'ils ne peuvent comprendre ; pour l'un, le chapeau du blanc empêchait la pluie de tomber ; le pavillon hissé produisait le même effet : pour l'autre un de nos regards empêchait ses poules de pondre. Quand on coupe des arbres de la forêt, ils prétendent qu'à l'avenir ils ne pourront plus battre en retraite pendant la guerre, que les âmes des morts ne sauraient où se réfugier. Chaque jour c'était des palabres et des discussions interminables, et cependant il fallait tout arranger à l'amiable pour ne point compromettre l'avenir des œuvres et gagner ces pauvres sauvages.

Ce qui nous faisait encore un tort immense, c'étaient des faux bruits qui faisait courir un de nos ouvriers amené

de la côte pour nous aider. Ce mauvais diable, au lieu de rester fidèle à son poste, partit comme fugitif chez Bouamou-Nzali. Ce chef, comme nous l'avons dit, nous était très hostile; il mit en jeu tous les ressorts de sa fourberie pour faire échouer notre fondation. Mais tandis qu'il travaillait sous l'instigation du démon, St Joseph veillait sur ses enfants. Bientôt notre fugitif est ramené avec une énorme canque au cou. Le P. Supérieur refuse de le recevoir et dit aux ambassadeurs de Bouamou-Nzali que leur chef n'avait qu'à le garder jusqu'à l'arrivée de M. de Brazza, à qui il rendrait compte de sa conduite.

Le lendemain, les ambassadeurs reviennent de la part de Bouamou-Nzali, qui malgré ses menaces contre les Blancs, a cependant un peu peur, et nous finissons par enlever les liens du prisonnier qui implorait sa grâce.

Au bout de quelques mois de séjour à Singolo, les affaires prenaient une autre tournure. Le temps a fait voir à ces pauvres sauvages que nous ne sommes pas venus ici, comme ils le prétendent, pour les manger et leur enlever la terre. Déjà à Omfoa, nos ambassadeurs sont bien reçus. Le chef leur affirme que c'était Bouamou-Nzali qui l'avait empêché de prendre les cadeaux et de nous recevoir chez lui. Il dit qu'il est décidé à prendre les cadeaux et à nous indiquer un emplacement pour construire. Au retour des envoyés, Gampàs, chez qui le P. Augouard avait passé à son premier voyage, les attendait à la bifurcation de son chemin avec celui de Bouamou-Nzali. Il les emmène chez lui en disant que ce dernier était un méchant chef.

— 12. Les préjugés des indigènes contre nous disparaissent peu à peu. Au commencement, nous avions beau leur offrir d'élever et d'instruire leurs enfants. Ces démarches restaient toujours sans succès. Plusieurs questions, plus curieuses les unes que les autres, suivaient nos tentatives. — « Que veut donc faire le Blanc de nos enfants? Les mener dans son pays pour les man-  
ger? »

Pourquoi n'est-il pas resté dans son pays ? N'y a-t-il pas d'enfants chez lui, etc, etc ? — Quand nous leur répondions que c'était pour leur apprendre à lire et à écrire, pour leur enseigner la connaissance de Dieu, ils répliquaient qu'ils n'avaient pas besoin de tout cela, qu'il leur suffisait d'avoir à manger, et que la femme travaillait suffisamment à cet effet.

Maintenant ils commencent à nous confier leurs enfants. Plusieurs suivent déjà l'école et le catéchisme. Espérons qu'un grand nombre d'autres imiteront leur exemple.

Jusqu'à ce jour, nous avons racheté quatre jeunes enfants qui paraissent heureux comme des princes; ils ressentent déjà les heureux effets de la religion chrétienne.

Les indigènes accourent en foule à la Mission pour demander les soins des missionnaires en cas de maladie ! C'est le P. Paris qui se dévoue à soigner les malades. Ce sera pour nous un moyen de pénétrer dans les cases et d'envoyer au Ciel les petits moribonds. Le Père a déjà baptisé plusieurs de ces enfants, dont deux se sont envolés au Ciel. Ce sont les premiers anges de notre Mission; ils prieront dans la céleste patrie pour leurs frères malheureux. Quand nous pourrions recevoir dans un hôpital tous les pauvres qui sont dans l'abandon, nous les instruirions alors plus facilement et en leur procurant les biens corporels, nous leur assurerions la vie éternelle.

— 13. Quelques mots encore sur les visites que nous avons reçues à St Joseph de L'Angolo.

La première a été celle d'un officier belge de l'Association Internationale Africaine du Congo. Il arriva chez nous très fatigué; et dès le second jour fut pris d'une fièvre bilieuse qui nous donna de vives inquiétudes. Nous le soignâmes aussi bien que le permettait notre pauvreté, et au bout de 10 jours, il put reprendre le chemin de la station de M'anyanga dont il était le chef. Il nous témoigna une vive reconnaissance et fit tout pour nous rendre les services dont nous avions besoin. Sa

famille elle-même exprima les plus sincères remerciements au P. Augouard lors de son voyage en Belgique. C'est ainsi qu'au centre de l'Afrique et dans le plus grand dénueement, nous pouvions déjà porter secours même à des Européens.

La seconde visite est celle du docteur Ballay, membre de l'expédition de M. de Brazza. C'était le 1<sup>er</sup> mars 1884, qu'il vint nous demander l'hospitalité pour 3 jours. Nous avons mis à sa disposition tout ce qui pouvait être de quelque utilité pour lui ou M. de Brazza. Tout ce que le visiteur nous raconta sur la mission française, offrait d'autant plus d'intérêt pour nous que depuis longtemps on n'avait plus de ses nouvelles. A son tour, il fut heureux d'apprendre par nous quelques nouvelles d'Europe et de la côte.

Au mois de mai de la même année, nous étions visités par M. de Chavannes, secrétaire de M. de Brazza : ce dernier ne pouvait guère s'absenter de Brazzaville, à cause des différends qui s'étaient élevés entre lui et Stanley à propos du territoire de Makoko, situé sur la rive gauche du Congo. M. de Chavannes est venu nous voir à plusieurs reprises. Nous avons également eu la visite de M. Jacques de Brazza, frère du célèbre explorateur, de M. M. Dolisie, Pierron, Le Briss et Tollon, tous membres de l'expédition française.

A notre tour nous sommes allés voir ces Messieurs qui nous ont rendu de grands services. Le ravitaillement s'opérait lentement; et, comme eux, nous manquions parfois des choses nécessaires aux malades. A un moment, ils n'avaient plus de tissus à Brazzaville; pour acheter la nourriture quotidienne, nous fîmes alors heureux de répondre à leur demande en leur avançant des marchandises ayant cours dans le pays.

Le P. Paris et le F. Savinien, se trouvant assez fatigués, sont allés passer quelque temps sur les bords du grand lac et après peu de jours ils rentraient à St-Joseph de Singolo complètement remis. Le P. Augouard, à son retour d'Europe, se rendit aussi à

Braxxaville pour remettre à M. de Chavannes des dépêches importantes, émanées tant du ministère que de M. de Braxza lui-même. Sa caravane apporta en outre 18 charges (colis divers) pour l'expédition française, ce qui les mit complètement hors de l'embaras dans lequel ils se trouvaient.

Dans notre Mission naissante, nous avons eu encore occasion de donner l'hospitalité à 6 membres de l'expédition Stanley, venus à différentes reprises. De leur côté, ces Messieurs nous ont aussi rendu de vrais services. Réciprocité heureuse et salutaire, qui vaut mieux que l'antagonisme déplorable qui a existé trop longtemps entre les deux expéditions.

— 14. On sait que Son Em. le Card Savigerie a obtenu de Rome, en 1880, l'érection de deux Vicariats dans le Haut-Congo, sous le titre de Vicariats du Haut-Congo méridional et du Haut-Congo septentrional. Les limites de ces deux juridictions n'étant aucunement déterminées, il était à craindre qu'il ne s'élevât plus tard à ce sujet quelque difficulté.

Dans le voyage qu'ils firent en France en 1881, M<sup>gr</sup> Le Boire et le P. Duparquet allèrent voir M<sup>gr</sup> Savigerie, durant le séjour de ce Prélat à Paris, pour s'entendre avec lui à cet égard. Quelques jours après, le 10 août 1881 Son Eminence vint elle-même à notre Maison-Mère et nous apporta une pièce officielle signée de sa main, en date du 8 août, par laquelle, elle reconnaissait à nos missionnaires « la faculté de s'établir sur les points limitrophes des deux nouveaux vicariats, à la seule condition de ne pas se placer à moins de 20 lieues des centres de mission déjà établis par les missionnaires d'Alger, » etc. — Elle laissait notamment à nos Pères du Congo, suivant la demande du P. Duparquet, tout droit de s'établir sur le cours du Congo jusqu'au-delà de Stanley-Pool et d'occuper la vallée de la Kasai. » etc.

À cette époque, d'ailleurs, M<sup>gr</sup> Savigerie n'avait absolument aucun missionnaire au Congo. Ce ne fut qu'au mois d'avril 1883 qu'il y envoya deux prêtres, à titre d'explorateurs

plutôt que de missionnaires, pour voir et chercher le lieu favorable aux stations à établir. L'un d'eux, M. Baudounet, reprit le chemin de l'Europe après être resté deux jours seulement à Misi. L'autre, M. l'abbé Guyot, qui avait déjà voyagé à Zanzibar - partit pour l'intérieur entièrement à la charge de l'Expédition belge. Mais, au-dessus de Stanley-Pool, un accident fit chavirer sa pirogue dans le Congo, où il trouva la mort avec un officier belge.

D'après ce qu'écrivit le P. Giron à la date du 10 octobre dernier, M. Savigerie vient de nouveau d'envoyer trois missionnaires au Congo. Ils étaient alors à Aboma, occupés à préparer leurs bagages et à organiser une caravane pour remonter le fleuve.

### Fondation de St Paul du Kassaï

Jun - Décembre 1885.

1. Voyage des PP Augouard et Paris de Singolo à l'Equateur - Station nouvelle au confluent du Congo et du Kassaï. - 2. Extrait du récit de ce voyage - Bolobo Soukoko. - 3. Postes français de l'Alma. - 4. Equateurville. Missions protestantes. Terrain acheté. St Paul du Kassaï. - 5. Retour à Sandana pour préparer la nouvelle station.

— 1. Sur l'ordre du P. Carric, le P. Augouard a fait avec le Père Paris un long et intéressant voyage sur le fleuve du Congo, de Singolo à l'Equateur, afin d'explorer cette vaste partie de la Mission et d'y préparer la fondation d'un nouvel établissement.

Ce voyage s'est fort heureusement accompli. Partis de Singolo le 10 juin 1885, sur l'En. avant, vapeur de l'Association internationale africaine, où l'on a bien voulu leur donner gracieusement passage, nos deux confrères sont arrivés à Equateurville le 29 juillet; et le 21 août, ils rentraient avec joie à St Joseph de Singolo.

A l'Equateur, le P. Augouard a acquis des indigènes un terrain d'une vaste étendue pour y établir une Mission; et il y a planté la croix:

De plus, l'Association internationale Africaine lui a cédé volontiers deux de ses stations fondées il y a quelques années et récemment abandonnées: la première à Soukoko, et la



seconde à Kouamouth, au confluent du Congo et du Kassai<sup>(1)</sup>

Au moment où nos Pères passaient dans ce dernier endroit, en redescendant le Congo, un officier allemand, le lieutenant Wissmann, venait d'y arriver lui-même par le Kassai qu'il avait exploré et suivi depuis son cours inférieur. Ses explorations n'ont fait que confirmer ce que l'on pensait de l'importance de cette rivière. Navigable pendant plus de 500 milles, elle reçoit le long de son cours, avant de se déverser dans le Congo, un grand nombre d'affluents également navigables et sillonnant en tous sens une immense et fertile contrée, dont la population est très nombreuse. Lett. du P. Carré. 10 oct 85. — *Mouvement géographique*. N° du 4 oct 85.

Aussi nos missionnaires se proposent-ils de fonder leur première nouvelle station, en ce point important du confluent du Congo et du Kassai, à cinq jours de marche de Brazzaville. Selon leur désir, elle doit être dédiée à l'apôtre St-Paul.

— 2. Le récit du voyage de nos confrères, écrit par le Père Augouard dans deux lettres au C. R. Père doit être publié prochainement dans les *Missions Catholiques*. Nous nous bornons à donner ici quelques extraits de cette relation, concernant les points principaux qu'ils ont visités. Nous y ajoutons la carte gravée par les Missions Catholiques, d'après le croquis envoyé par le P. Augouard.

— Station de Bolobo. — « Le 6 juillet nous arrivons à Bolobo, où le chef de la station, M. Librecht, nous reçoit avec la plus grande amabilité. Cette station, fondée depuis trois ans, et détruite deux fois par le feu, est au milieu de la tribu des Baianzis gens essentiellement paresseux, mais guerriers et pillards à l'excès. Ils sont grands et forts et ils disposent de milliers de fusils, dont ils se servent pour la moindre querelle :

« Bolobo est comme l'entrepôt obligé de l'ivoire qui descend du Haut-Fluve, et les gens d'Ibaka prétendent se réserver

(1) C'est l'orthographe adoptée par le *Mouvement géographique*.

(2) L'Esbo des Missions a déjà publié, dans son N° de Nov la visite du P. Augouard à Makoko.

le monopole des transactions avec les Batékés du Pool. Aussi les pirogues qui veulent se soustraire à ce monopole écrasant (leur monopole veut dire vol facile et inévitable), sont-elles obligées de passer au milieu des îles et de se tenir au milieu du fleuve qui à cet endroit ne mesure pas moins de 12 kilomètres de largeur.

« Les Baïanzis ne sont pas seulement cruels pour leurs ennemis, ils immolent souvent leurs enfants, ainsi que vient de faire le chef Tbaka pour un de ses propres fils né la veille. Ils immolent souvent des victimes, suspendant des femmes aux branches des arbres, et amputant la tête des hommes, pour obéir aux prescriptions du féticheur ou à leur propre férocité. Les nombreuses têtes de mort qui ornent l'extérieur des cases, prouvent assez que cette coutume n'est pas rare parmi eux, de même que l'anthropophagie, qui leur est également commune avec tous les riverains du Haut-Fleuve.

« Les relations, qui avaient été très tendues pendant longtemps avec les indigènes, sont aujourd'hui excellentes, grâce à l'habileté et à l'intelligence de M. Librechts sous-lieutenant d'artillerie de l'armée belge, chef de cette station importante.

« De même que ses aînées en aval, la station de Bolobo doit également être supprimée et c'est regrettable à tous les points de vue, d'abord parce que les installations sont superbes et pleines d'espérances pour l'avenir; en suite parce que sa suppression va rendre plus audacieuse encore la piraterie des Baïanzis, dont les incursions sur le fleuve rendront la navigation difficile et périlleuse, aussi bien pour les blancs que pour les noirs.

« Avec M. Librechts qui veut bien nous conduire; nous profitons d'un jour de repos pour explorer un peu le pays. Nous allons en aval voir les villages voisins de la station. Ils sont grands et nombreux, s'étendant le long du fleuve sur une assez grande profondeur dans les terres avec une population dense et très guerrière. Ce sont ces villages qui tiraient

audacieusement des coups de fusils sur les trois vapeurs qui remontaient aux Falls avec Stanley en 1883, continuant ainsi les hostilités qui avaient marqué son passage à travers le continent mystérieux.

— Loukoléka. — Le 3 juillet nous arrivions à la station Loukoléka. Cette station, fondée depuis deux ans, commence à sortir des bois nombreux et épais qui l'environnent. Les difficultés et l'hostilité de la part des indigènes n'ont pas fait défaut, mais aujourd'hui tout est calme et tranquille. Une grande maison en torchis commence à s'élever, mais elle ne sera point terminée car la station est supprimée, et le personnel blanc et noir se replie sur Bolobo, en attendant que cette station elle-même soit évacuée.

« Ce pays conviendrait parfaitement à une Mission, car la population est très dense, le terrain fertile, le gibier et le poisson abondants et les matériaux nombreux. Les protestants ont tenté là un essai, mais ils n'ont pas réussi et ils ont abandonné leur terrain à moitié défriché.

« Sur ma demande, l'Association internationale nous a cédé volontiers la station qu'elle avait créée à Loukoléka..

— 3. Postes français. — En passant au confluent de l'Assima et du Congo, nous avons visité les postes français de Bongu et de Mbochis. La population de Bongu, qui n'a presque jamais de rapport avec la tribu de l'autre rive; lui ressemble cependant sous le rapport de la férocité. Chaque jour on voit passer sur le fleuve des cadavres décapités, car ici on n'en terre pas les suppliciés, on les jette en pâture aux crocodiles.

« Trois femmes condamnées à être décapitées, ont pu dernièrement s'échapper avant le supplice et sont venues au poste se mettre à l'abri du pavillon français, qui les a rendues à la vie et à la liberté. Bien qu'ayant un personnel restreint, M. Pierron n'a pas tenu compte des féroces clameurs des sauvages qui réclamaient leurs victimes. Son attitude

énergique leur a imposé, et aujourd'hui les trois femmes sont libres et reconnaissantes de l'immense service qui leur a été rendu.

« Manquant d'huile pour la machine de l'En-avant, M. Massari se décide à aller en chercher dans l'Alima. J'accepte avec plaisir de l'accompagner, afin de connaître cette artère magnifique qui va vers Franceville et vers nos confrères de l'Ogowé. Le 16 juillet, nous entrons donc dans l'Alima, dont les eaux claires et limpides contrastent singulièrement avec les eaux jaunes et boueuses du Congo.

« À son arrivée dans le Congo, l'Alima forme un immense delta ayant plus de 25 embouchures assez difficiles à reconnaître, car partout la rive est basse et uniforme; mais bientôt les îles disparaissent, et nous entrons dans la rivière: dont le cours est très rapide et large en moyenne de 100 à 150 mètres.

« Le 18 juillet nous arrivons enfin au poste français, où M. Tonel, de l'expédition de Brazza, nous reçoit avec l'urbanité la plus française et la plus distinguée.

« Nous nous trouvons dans la tribu des Mbochis et le poste français est établi au centre de nombreux villages qui sont habilement dissimulés derrière les broussailles ainsi que les plantations. Les Mbochis sont timides à l'excès, et s'ils se servent du fusil, ce n'est que pour les réjouissances et les enterrements.

« Le soir du 19 juillet, nous allons camper près d'un village dont la fumée avait trahi la présence, et aussitôt plus de 50 pirogues sortent des broussailles et viennent autour de notre vapeur qui les plonge dans le plus profond étonnement.

« La nouvelle de notre présence s'était répandue pendant la nuit. Dès le point du jour des centaines de pirogues arrivent de tous côtés pour voir la grande pirogue en fer.

qui marche tout seule. L'un d'eux s'écrie : « Celle-là est la mère, bien sûr que c'est d'elle que viennent tous nos canots ! »

— 4. Equateurville. Dans la soirée du 29 juillet, nous arrivons au poste de l'Equateur, dont le chef, M. Pagels, officier suédois, nous reçoit avec la plus grande courtoisie. Il y a là une maison protestante qui, moyennant 10 Livres sterling (250<sup>f</sup>) s'est fait concéder environ un hectare de terrain par le poste de l'Association. Cet établissement se compose de deux cases où une quinzaine de petits noirs apprennent à servir le blanc à table. Quelques bananiers entourent la case principale, je n'ai pas vu trace d'autres cultures. Le ministre protestant qui nous reçoit nous apprend que son collègue est allé en compagnie d'un officier américain, faire une promenade jusqu'aux Falls (2 ou 3 mois) avec leur splendide vapeur.

« Deux sectes protestantes se sont établies au Congo depuis 8 ou 9 ans, elles ont des sommes considérables à leur disposition, ainsi que le prouvent les deux splendides vapeurs et les superbes embarcations à voiles dont elles se servent. L'une d'elles, d'anglaise qu'elle était, est devenue américaine et a dû changer de doctrine en changeant de pavillon. L'Association du Congo leur a généreusement concédé des terrains dans six de ses propres stations ; mais à part l'Equateur et l'Opoldrille, qui leur sert de pied à terre, le reste a été abandonné comme trop difficile ou trop insalubre. Ils ont encore trois petits postes du côté du littoral, pour y recevoir les nouveaux arrivants.

« Nos établissements catholiques n'ont certes pas de peine à soutenir la concurrence, et tous les étrangers, même protestants, n'hésitent pas à donner la palme à notre méthode d'enseignement et de civilisation, surtout après avoir constaté les résultats obtenus de part et d'autre. Ils habillent luxueusement leurs quelques élèves, puis leur laissent la plus entière liberté pour écrire et folâtrer. De travail manuel, il n'en est pas question. Notre manière d'agir est

bien différente, car c'est seulement en faisant des travailleurs et surtout des agriculteurs qu'on pourra civiliser l'Afrique.

« Le 4 août, Molira, chef de Makouli, vient s'entretenir avec nous pour l'affaire de l'achat d'un terrain. Comme c'est un vieil ami de la station, nous n'avons pas de peine à nous entendre, et après lui avoir expliqué les raisons pour lesquelles nous venons chez lui, nous concluons un contrat, par lequel le chef de Molira s'engage à nous céder en toute propriété et pour toujours, un terrain d'une étendue assez vaste pour y établir une Mission entre son village et celui de Mangata.

— Kouamouth. Lors de la Conférence de Berlin, l'Association Internationale du Congo avait 43 stations. Aujourd'hui elle n'en a plus que 9 de Banane jusqu'aux Stanley-Falls. Est-ce une marche en arrière ou un progrès, c'est-ce que l'avenir nous apprendra.

« J'avais, par mesure de prudence, fait une demande pour obtenir la cession de Kouamouth que l'on abandonnait. M. le Colonel de Winton, administrateur général des « Etats du Congo », accéda à la première demande que nous lui fîmes dans ce genre, et il nous concéda une station et le terrain y attaché pour faire une Mission. Donc, dans six mois, nous aurons une nouvelle Mission, sous le vocable de St-Paul du Kassai, et la croix étendra ses bras vers la jonction des deux fleuves, qui figureront la barbarie se jetant dans les bras du christianisme. »

— 5. « Enfin, aujourd'hui, 21 août 1885, dit en terminant le P. Augouard, nous nous retrouvons au milieu de nos confrères dans notre chère Mission de Lingolo, dont nous étions absents depuis près de trois mois. Nous trouvons tout dans l'ordre le plus parfait, et nous constatons que nos relations deviennent de jour en jour meilleures avec les indigènes. Notre influence s'étend au loin, et si la divine Providence daigne nous continuer ses faveurs, la Mission de Lingolo, quoique bien jeune, ne le cédera en rien à ses aînées.

« Après avoir passé 8 jours à Linzolo, le P. Paris et moi nous nous remettons en route, mais cette fois par le chemin des montagnes, pour nous rendre à la côte et rendre compte au R. Père Carrie, vice-préfet apostolique, du résultat de notre voyage. Nous découvrimus un chemin direct entre Linzolo et notre Mission de Mboma, et nous mîmes 12 jours pour faire ce trajet qui demande ordinairement un mois. Il est vrai que nous faisons jusqu'à 40 et 50 kilomètres par jour, mais il fallait aller vite pour devancer la saison des pluies qui approche. Aujourd'hui 6 octobre, après avoir fait les préparatifs d'une nouvelle caravane, qui doit emporter le matériel nécessaire à la nouvelle station, nous n'attendons plus qu'une occasion pour nous rendre à Mboma, où nous prendrons la route des montagnes. »

— Les P. Mugouard et Paris, ajoutés le P. Carrie dans sa dernière lettre datée du 10 oct., sont à Landana depuis une quinzaine de jours. Ils vont repartir prochainement, car le P. Paris est parti pour chercher une caravane au Loango. Dès leur arrivée à Linzolo, ils feront leur possible pour aller fonder la station de St Paul du Kassaï.

« Cette station sera située à 5 jours de Brazzaville, au confluent du Kassaï et du Congo, sur un plateau dominant les cours d'eau, et jouissant d'une belle vue et d'un air pur. Il paraît que le pays est sain et le sol fertile, que les vivres y abondent, et que les populations sont pacifiques. Les Pères monteront le fleuve probablement avec le vapeur à eff de Brazza. Et pendant qu'ils feront les premiers travaux d'installation, ils recevront d'Europe une embarcation en acier, marchant à la voile et destinée à faire le transport entre le Kassaï et le Pool. » (Lett. du 10 oct. 1885.)

## Mouvement du personnel.

---

Maisons d'Europe. — Ont été envoyés :

Le 21 novembre, à Mesnières, M. Hummel, grand scolastique, en remplacement de M. Berger.

Le 23 novembre, à Beauvais, le P. Mauger, revenu il y a quelques mois de Nossi-Bé ;

Le 28 novembre à Gethsémani, le F. Marie Gontran, nouveau profès du mois de septembre.

Le 3 décembre, à Braga, le F. Alberic, de la C<sup>te</sup> du St-Cœur de Marie, les novices Frères Liboire et Crépin, et deux grands scolastiques M. et M. Richard et Kieffer. Avec eux est rentrée dans sa famille, pour cause de santé, un scolastique portugais, M. Castilho.

Départs pour les maisons d'outre-mer. Sont partis de St Nazaire :

Le 6 décembre, pour la Martinique, le P. Cosse ;

Le 21 décembre, pour Haïti, le P. Weik avec M. l'abbé Sacaque, jeune prêtre du séminaire colonial.

Le 15 décembre, de Lisbonne, pour la nouvelle fondation du Para au Brésil, le F. Antonio, de la C<sup>te</sup> de Braga, avec un Fr. novice, le F. Mariano, de la même C<sup>te</sup>.

Retours en France. Sont rentrés de la Martinique à la Maison-Mère, le 18 décembre, pour faire leur noviciat, trois scolastiques, qui y avaient été envoyés il y a quelques années : M. Sanner, Berne et Dardenne : les deux premiers sont prêtres et le troisième diacre.

---

## Nouvelles de la Maison-Mère.

---

Le C. R. Père à Lyon et en Savoie. — Le C. R. Père Général avait à visiter les nouvelles maisons de St Joseph du Lac et de St-François de Douroine. Il a profité de cette occasion pour faire dans les séminaires du Lyonnais et de la Savoie une



l'ouvrière de recrutement, qui ne sera pas, nous l'espérons, sans résultat.

Le diocèse de Lyon, en particulier, est, comme on sait, l'un de ceux qui fournissent aux Missions le plus de vocations et le plus de secours. Il était important d'y faire connaître la Cong<sup>g</sup> et ses œuvres. Le T. Simonet a été heureux, comme Lyonnais, de donner au C. R. Père les renseignements voulus, sur les petits et les grands séminaires qu'il y avait à visiter.

Parti de Paris le 26 novembre au soir, le C. R. Père s'est présenté dès son arrivée à Lyon à l'Archevêché pour y demander les autorisations dont il avait besoin pour sa mission. En l'absence de son Eminence et de l'Evêque auxiliaire, M. Lajont, vicaire général et supérieur ecclésiastique des Sœurs de St-Joseph, lui a dit qu'il pouvait emmener tous les sujets qu'il voudrait. Le 29 il a parlé au grand séminaire, qui compte plus de 280 théologiens, le lendemain à Alix où il y plus de 180 philosophes, et les jours suivants dans les petits séminaires de l'Argentière, de Montbrison et de Terrières. Partout il a été parfaitement accueilli. M. le Supérieur du grand séminaire lui a dit qu'il était bien plus content de voir les élèves entrer dans une Congrégation religieuse qu'au séminaire des Missions étrangères, parce que l'isolement était dans ces Missions un très grand danger.

Après avoir assisté à Lyon à la réunion de l'œuvre de la Propagation de la Foi, le jour de la fête de St-François-Xavier, le C. R. Père s'est rendu à St-Joseph-du-Sac, où il devait faire sa retraite annuelle. Après y avoir passé huit jours dans la solitude et le recueillement, et réglé ce qui concernait les deux maisons de St-Joseph et de St-François, le C. R. Père est allé, avec le T. Feinty, visiter M. l'Evêque d'Annecy, qui lui a gracieusement accordé des pouvoirs sans restriction pour toutes les fois qu'il aurait à venir dans le diocèse. Il a été très bien reçu au grand séminaire; ainsi

qu'au petit séminaire de la Roche, où il a fait ses premières études, et où il a parlé aux nombreux élèves durant trois quarts d'heure.

Le 14 décembre il a parlé de même au séminaire de Chambéry, avec l'agrément de Mgr l'Archevêque, qui lui a témoigné beaucoup de bienveillance. De Chambéry il s'est rendu à St-Pierre d'Albigny, puis à Grenoble où Mgr Fava l'avait pressé de passer. Il est rentré heureusement ce matin à la Maison-Mère.

### Nécrologie.

Nous étions tout heureux de pouvoir terminer ce Bulletin sans avoir de décès à annoncer; lorsque au dernier moment une lettre du P. Carrie nous annonce une bien affligeante nouvelle.

« Un grand malheur, dit-il, vient de frapper la Mission de Mboma. Le 28 octobre, à 6 h. du soir, la foudre est tombée sur la maison des enfants, et a tué le F. Maclou et 4 enfants. Elle en a blessé sept autres, dont un gravement. C'est une épreuve qui compromet très sérieusement l'avenir de cette œuvre, car les enfants libérés fort probablement ou quitteront d'eux-mêmes ou seront retirés par leurs parents. L'épreuve est surtout dure pour le cher P. Girou. . »

« Nous regrettons bien vivement le bon F. Maclou, car c'était un vrai trésor pour Mboma, un Frère modèle; je dirai même un Frère parfait autant qu'on peut le désirer. Il pouvait rendre par son zèle, son dévouement, sa piété, sa soumission, les plus précieux services à la Mission. Mais puisque le bon Dieu a voulu l'appeler à Lui, consolons-nous et redoublons de courage. . » Lett. du P. Carrie 10 nov. 1885.

Le F. Maclou Meyer, était dans sa 33.<sup>ème</sup> année, et avait 2 ans et demi de Clé et 7 mois seulement de profession.

Nouvelles des C<sup>l</sup>és

Congo. — A la suite du terrible accident arrivé à Mboma, plusieurs noirs sont venus chercher leurs enfants; mais aucun n'a voulu partir. L'attachement de ces chers enfants à la mission a été pour nos Pères albristés une grande consolation.

Guinée. — Les Pères et Frères destinés au Gabon et au Congo sont arrivés au Gabon le 4 nov., et le 10 ceux du Congo touchaient à Landana.

Zanguebar. — Le prélat portugais du Mozambique, Mgr. Heed da Silva, est arrivé le 6 sept. à Zanzibar, où il est resté jusqu'au 8 nov. se prévalant des anciennes Bulles de Paul V, il regardait toute la côte, depuis le Cap Gardafu, comme toujours soumise à sa juridiction. Mgr. de Courmont a, bien entendu, énergiquement résisté à de telles prétentions. Le prélat est allé visiter Bagamoyo, puis Mandéra, mais porté en Hamac; il ne pouvait assez exprimer son admiration pour tout ce qu'ont fait nos Pères. Lett. de Mgr. de Courmont, 11 sept. - 17 nov. 85.)

Tara. — Nos confrères, partis pour le Brésil, sont heureusement arrivés au Tara le 1<sup>er</sup> décembre. Mgr. de Macedo était absent. Ils sont allés aussitôt au petit séminaire, ancien monastère de Carmes. La maison était absolument vide; dans les chambres il n'y avait que deux chaises et une table. Chacun, en attendant mieux, s'est installé comme il a pu. (S. 1<sup>er</sup> déc. 85.)

---

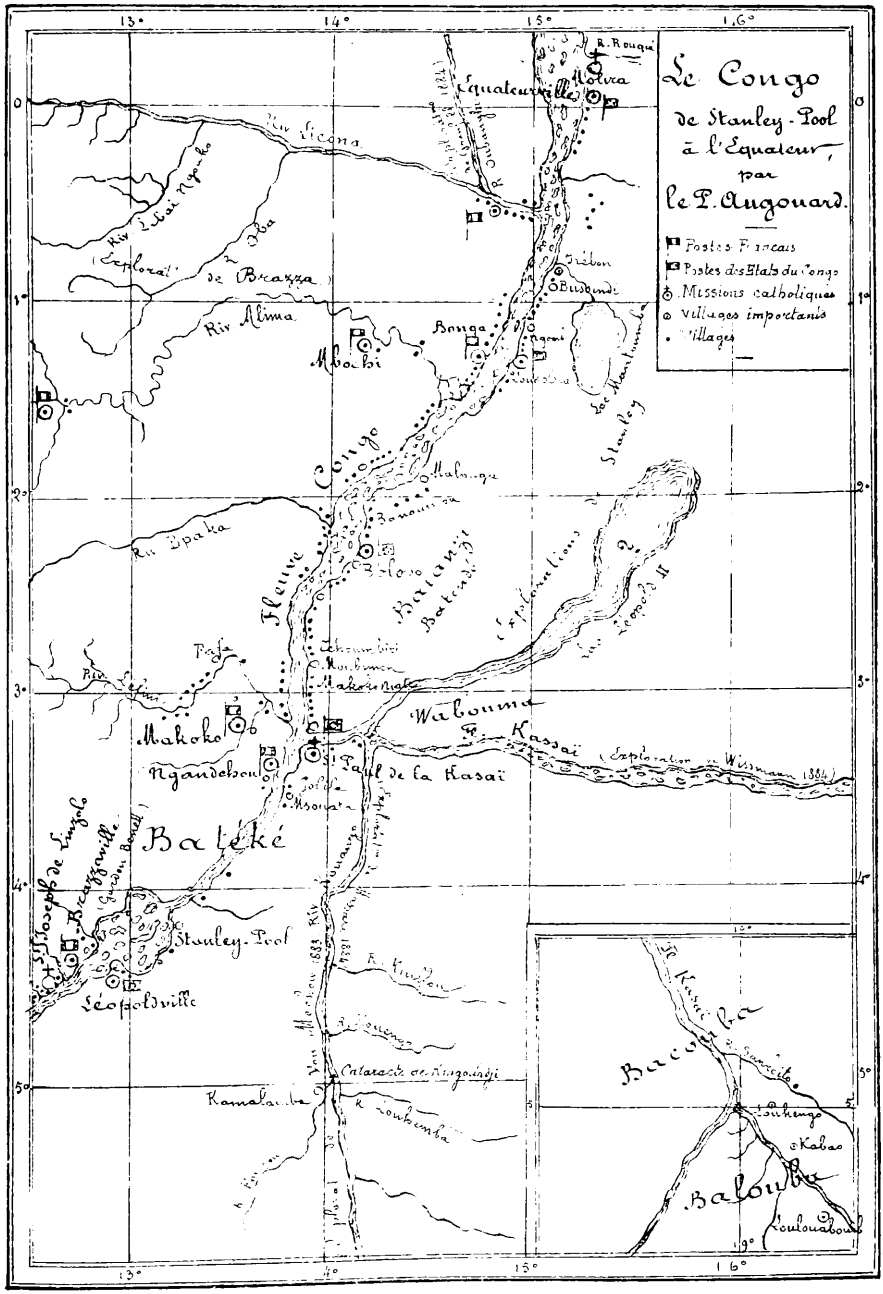
On renouvelle les avis donnés au dernier Bulletin pour l'envoi des États du personnel et des Bulletins de C<sup>l</sup>é.

Maison - Mère, le 21 déc. 1885.

---

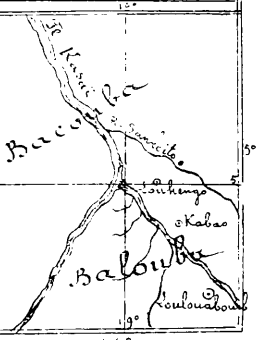


---



# Le Congo de Stanley-Pool à l'Equateur, par le P. Angouard.

- Postes Français
- Postes des Etats du Congo
- ⊕ Missions catholiques
- Villages importants
- Villages







# BULLETIN

Maison-Mère.

Fondation d'une nouvelle Eglise à Détroit, dans le Michigan, (Etats-Unis) sous le titre de Eglise de St Joachim, pour la desserte de la paroisse française du même nom. (Déc. du 1<sup>er</sup> nov. 1885)

Emu de l'état d'abandon spirituel dans lequel se trouvent les pauvres Polonais répandus en grand nombre aux Etats-Unis, un pieux ecclésiastique de cette nation, M. l'abbé Dombrowski, résolut de fonder à Détroit un séminaire spécial pour la formation de prêtres polonais destinés à évangéliser leurs compatriotes. Se trouvant seul, il appela à son aide, au mois de juin 1884, le P. Jaworski, qui fut heureux de répondre à cet appel. Le P. Strub, après en avoir écrit à la Maison-Mère, autorisa ce dernier à donner provisoirement son concours à cette œuvre, bénie et encouragée par plusieurs évêques, en particulier par celui de Détroit, Mgr. Borgess.

Cependant il fit comprendre à ce prélat que le P. Jaworski ne pourrait ainsi demeurer sans confrères. Or, il se trouvait à Détroit une paroisse française, la paroisse de St Joachim, pour laquelle il fallait des prêtres français; et l'on ne pouvait en trouver que difficilement. Sa Grandeur offrit cette paroisse au P. Strub, en le pressant vivement de l'accepter.

La Maison-Mère hésitait beaucoup à cause de la difficulté du personnel. M<sup>gr</sup> Borgess voulut bien alors attendre une année : Enfin, sur les nouvelles et vives instances du prélat, le P. Strub, de l'avis de son conseil, a cru devoir accepter cette œuvre au mois d'octobre de cette année ; à cause des avantages qu'elle paraît présenter pour nos établissements des Etats-Unis ; et le Conseil général a ratifié cette acceptation.

La nouvelle C<sup>té</sup> est placée, comme la paroisse, sous le vocable et la protection de St Joachim. Elle se compose du P. Michel Dangelzer, nommé Supérieur par le C. R. Père général, des P. J. Jaworski et Cottonéa et du F. Emilien.

Nos confrères ont éprouvé à leur arrivée de graves difficultés, suscitées par un prêtre canadien qui desservait précédemment cette paroisse et dont la réputation était d'ailleurs fort compromise depuis longtemps. Il y a eu à cette occasion une véritable émeute, parmi un certain nombre de paroissiens égarés ; la vie du P. Dangelzer a même été menacée. Enfin l'affaire a été soumise au jugement de la S. C. de la Propag<sup>de</sup> qui, par une lettre du 23 novembre, a confirmé les dispositions prises par l'évêque — Le Bulletin de la C<sup>té</sup> donnera plus tard des détails à ce sujet.

---

### Admissions.

Ont été admis par la Maison-Mère :

aux vœux de cinq ans. De la S. C. de

Le P. Mengelle, de la Mission de Maurice ;  
 Les FF. Salémon Cumingham, } de la C<sup>té</sup> de Rockwell.  
 Antonius Nolan,

à l'oblation, comme Petits-scolastiques :

à Cellule, le 25 déc. de la C<sup>té</sup> du 23 nov. 35

M. H. Wendling Joseph, Pat. de rel. St-Louis-de-Gonzague,  
 Ricllinger-Emile, Pat. de rel. St-Joseph.

Chomette Barthélemy, Pat. de rel. St Joseph,  
 Doppler Alphonse, Pat. de rel. St Joseph,  
 Bertrand Jean-Baptiste, Pat. de rel. St-Louis-de-Gonzague.

à Merville, le 6 janv. 86 (Déc. du 22 déc. 85.)

M. M. Haas Xavier, Pat. de rel. St Jean-Baptiste,  
 Kornmann Laurent, Pat. de rel. St André,  
 Brey Charles, Pat. de rel. St François-Xavier,  
 Ligny Joseph, Pat. de rel. St Martin.

à Rochwell, le (Déc. du 22 déc. 85)

M. M. Hussey Jean, Pat. de rel. St Joseph,  
 Colgan Michel, Pat. de rel. St-Louis-de-Gonzague,  
 O'Connor Barthélemy, Pat. de rel. St Joseph.

#### Admissions comme Novices-Frères:

au Noviciat de Pittsburgh (Etats-Unis) par ord. du 12 janv. 86

Les Post. Schmidt Friedrich, en rel. F. Fredericus,  
 Jezewski John, en rel. F. John,  
 Nowarkowsky Frank, en rel. F. Frank,  
 Turkes Daniel, en rel. F. Daniel,  
 Schneider Joseph, en rel. F. Hieronymus.

---

## Mission du Cunène.

### Clé du Sacré-Cœur de Huilla.

Mai 1885 - Janvier 1886.

---

1. Séminaire. Collège. Installation provisoire. — 2. Départ de M<sup>r</sup> Netto, nommé Patriarche de Lisbonne. — 3. Construction du séminaire. Cours. Jardins. — 4. Id du Collège. — 5. Etudes. Méthode portugaise. Examens. — 6. Initiation des élèves aux travaux manuels. — 7. Ministère. Enfants. Paroisse. — 8. Visites. Le Gouverneur. Explorateurs. — 9. Etude de la langue indigène. — 10. P. Antunes membre de la Société de géographie. — Constructions. Observatoire. — 11. Voyage du P. Antunes à Huambé. Résultats. — 12. Marche générale des œuvres. — 13. Dames de St Joseph. — 14. Population. Bien opéré.



Le P. Costes, revenu en France au mois de Juin 1885, a bien voulu nous faire le Bulletin suivant de la Cité du Sacré-Cœur de Huilla: nous le complétons par quelques extraits des lettres du P. Antunes, qui l'a remplacé comme Supérieur.

— 1. Ainsi qu'on l'a vu au dernier Bulletin de la Cité du Sacré-Cœur, l'arrivée des Pères et des Frères envoyés par la Maison-Mère en 1882, pour renforcer le personnel parti l'année précédente pour fonder l'établissement de Huilla, coïncidait avec l'arrivée des élèves du petit séminaire de Loanda, conduits par leur vénérable évêque, Mgr Netto.

Le P. Costes prit la direction de l'œuvre. Comme toute œuvre de Dieu, les débuts en furent difficiles et pénibles. Rien à peu près n'était disposé pour un petit séminaire. Les élèves durent se contenter d'un grenier-pou-dortoir, et la chapelle du sé-Cœur, déjà heureusement achevée, servit provisoirement pour les exercices de l'établissement.

Mgr Netto fut on ne peut plus satisfait de sa visite à Huilla. Il écrivait de ce lieu au C. R. Père le 25 janvier 1883

« Je suis heureux de faire part à Votre Révérence des consolations que j'ai goûtées à Huilla. Grâce à vos Pères et aux élèves du séminaire diocésain que je viens de confier à leur direction, j'ai pu célébrer avec plus de solennité qu'on n'a coutume d'en mettre dans ces contrées, les fêtes de Noël, de la Circoucision et de l'Épiphanie.

« Nos colons portugais n'ont pas manqué d'assister à ces fêtes, qui rappelaient à leurs souvenirs mêlés de regrets, les fêtes dont ils étaient autrefois témoins dans leur chère patrie. La plupart d'entre eux, préparés à ma visite pastorale par le zèle et les instructions du Supérieur de la Mission, le prêtre portugais, Joseph-Marie Antunes, ont su profiter de la divine parole qu'en ces trois fêtes j'ai pu semer dans leurs âmes; car ils vinrent se confesser pour recevoir le Saint-Esprit, ainsi que beaucoup d'autres, qui ne s'étaient pas approchés des sacre-

ments depuis bien des années »<sup>11</sup>. (Lettre du 25 janv. 1883)

— 2. Après deux mois environ de séjour au milieu de nous, M<sup>gr</sup> Netto nous quitta; content de voir ses 12 petits séminaristes, espérance de la religion catholique en ces contrées, confiés aux membres d'une Congr<sup>e</sup> religieuse. Le séjour du prélat n'avait pas été inutile, et plusieurs points importants relatifs à l'œuvre avaient pu être arrangés, grâce à sa présence.

Le P. Charles, sur l'état de santé duquel on avait de vives inquiétudes, profita du départ de Sa Grandeur, pour retourner en Europe reprendre de nouvelles forces; et, par sa bienveillante médiation, il put obtenir une forte réduction du prix de passage.

Le transfert du petit séminaire de St Paul de Loanda à Huilla, qui avait pu nous sembler précipité, parut providentiel quand, peu de temps après, l'on apprit que M<sup>gr</sup> Netto avait été choisi par le Gouvernement de Lisbonne Patriarche de la Métropole et institué comme tel par le St Siège.

— 3. La nécessité de nouveaux bâtiments se faisait vivement sentir. La construction du séminaire, déjà commencée sous le P. Charles, fut reprise au retour de la saison sèche et menée aussi rapidement que le permirent les circonstances. Enfin, vers la fin de la même année, les travaux furent achevés. Aujourd'hui les enfants sont logés dans une grande maison de 40 m. de long sur 7 de

---

11, M<sup>gr</sup> Netto, se rappelant sans doute les erreurs répandus autrefois parmi le clergé de France, ajoutait dans la même lettre: « Je dois en outre déclarer à l'honneur de la Cong<sup>e</sup>, que je n'ai reconnu en vos Pères, quoiqu'ils soient presque tous français, aucune trace des erreurs du gallicanisme, ni des altérations que cette erreur a fait subir aux rites et aux cérémonies de l'Eglise; mais qu'au contraire je les ai trouvés, en ceci comme en tout le reste; très conformes à l'esprit de l'Eglise romaine; et qui m'ont donné une haute idée de l'esprit de la Cong<sup>e</sup> du St Esprit et du St Cœur de Marie ».

large, et couverte en tuiles. L'édifice présente fort bien et se compose de trois salles plus grandes servant d'études, de chapelle, de dortoir et de quatre autres moindres affectés aux divers besoins du séminaire.

En même temps que se construisait le séminaire, on nivelait le terrain pour former une belle cour, plantée d'une triple rangée d'arbres à fruits; on agrandissait les jardins, et la rivière débarrassée de ses nénuphars et autres plantes aquatiques, que jamais main humaine n'avait sans doute touchés, offraient bientôt de beaux bassins, qui ajoutaient à l'agrément des lieux.

— 4. A côté du séminaire; le collège prenait naissance et réclamait aussi nos soins. Les douzes internes qui le composaient étaient logés un peu partout, faute de local.

Parallèlement au séminaire et un peu au-dessus, sur la même colline; on jeta les fondements du futur édifice et l'année suivante on construisit deux pièces servant actuellement, l'une de réfectoire, l'autre de dortoir. Le reste du bâtiment qui, d'après le plan tracé, doit avoir en longueur les mêmes dimensions que le séminaire, s'achèvera sous peu; on y travaille aujourd'hui activement.

— 5. Pour les études, nous suivons la méthode portugaise, et nous nous rapprochons, autant que possible, de ce que l'on fait dans notre collège de Braga. A la fin de chaque année; nous avons des examens publics, aux quels assistent les notabilités de l'endroit, qui ne manquent pas de nous donner à cette occasion, une preuve de leur bienveillante sympathie. Le gouverneur du district tient lui-même à être personnellement renseigné aux derniers examens. 74 élèves tant internes qu'externes ou appartenant à la catégorie de nos petits noirs, ont eu leurs noms inscrits dans le journal officiel de Mossamédès, avec leurs notes respectives conférées par le jury d'examen.

Le petit séminaire ne pourra se développer beaucoup,

si nous n'obtenons du Gouvernement de nouvelles allocations pour l'œuvre diocésaine. Mais le collège, vu la pension modique des élèves, laquelle ne dépasse pas 300 \$ peut recevoir dans l'avenir des développements assez considérables; car c'est le seul qui existe dans les colonies portugaises.

« Nous avons aussi établi une pension de 800 \$ pour les enfants de familles riches, qui ne voudraient pas voir leurs fils soumis au régime un peu simple des autres élèves. Cette catégorie sera probablement toujours peu nombreuse; mais nous avons fait un essai; en attendant ces enfants sont confondus avec les autres pour les récréations et les études.

— 6. Comme il a été dit, l'établissement est pourvu de cours, de jardins, de promenades le long de la Moucha. Une grande partie de ces travaux ont été exécutés par nos jeunes séminaristes et par les élèves, que leurs parents désirent en général voir initiés au travail des mains.

Le Gouvernement, de son côté, exprime le désir que les jeunes gens sortant de l'œuvre soient à même de servir efficacement les intérêts matériels de la Colonie. Il est à espérer que nous pourrions réaliser ces vœux, grâce surtout à nos œuvres agricoles, où les élèves pourront suivre et apprendre les divers travaux de l'agriculture.

Au travail manuel s'ajoutent, comme exercice corporel aussi bien que comme récompense de la bonne conduite et des études, les grandes promenades de deux mois en deux mois. Le pays d'ailleurs, véritable petite Suisse africaine, offre les points de vue les plus intéressants. Dans une de ces excursions à travers les montagnes peu explorées, une partie des élèves s'égarèrent dans les bois et à la nuit tombante, ils n'étaient pas encore arrivés. Naturellement, nous étions fort inquiets, quand nous entendîmes au loin des cris et des chants joyeux, puis (preuve touchante des excellentes dispositions de la population envers la Mission) nous les vîmes

arriver, montés à cheval sur le dos d'une dizaine de noirs qui nous les ramenaient.

— 7. On ne saurait croire combien l'instruction religieuse est négligée dans ces contrées. Sur douze élèves, dont plusieurs de très bonne famille, il n'est à peine un qui, à son arrivée, sut faire un signe de croix quelconque ; par ailleurs, la plus complète ignorance. Ce n'est donc pas seulement une œuvre d'instruction qui nous a été confiée, mais un véritable apostolat auprès de l'enfance.

Dernièrement, nous avons eu le bonheur de baptiser deux de ces enfants. Ils sont fils d'un anglais originaire du Cap. Le père est catholique, mais la mère est protestante. Ce brave homme a été si content du bonheur de ses enfants et des progrès faits à l'école primaire, sous la direction dévouée du F. Joaquin, qu'en partant il a fait don à la C<sup>té</sup> d'une superbe vache hollandaise.

Une première Communion a aussi eu lieu. A la fête de Noël de l'année dernière, 1884, trois de nos élèves, les plus instruits et les plus pieux, ont eu le bonheur de s'asseoir au divin banquet. Les autres, que cette auguste cérémonie a vivement émus, se disposent à cet acte important de la vie et désirent au plus tôt y prendre part.

Le saint ministère à la paroisse nous offre aussi des consolations. Nous célébrons chaque année les offices de la semaine sainte avec solennité. Le peuple y accourt avec empressement. Le dimanche des rameaux surtout, la procession produisait un bel effet. Toutes les dames de Huilla y prenaient part. Le gouverneur y assistait aussi ; il était déjà venu aux offices de la semaine sainte. (Lett. du P. Antonin, 26 mars 83.)

— 8. M<sup>r</sup> le Gouverneur du district a deux fois passé la journée au milieu de nous et a même assisté la première fois à une partie des examens. Il a visité avec intérêt les différentes parties de l'établissement, et a poussé, dans l'après-midi

avec les quelques amis qui l'accompagnaient, jusqu'à la jolie cascade qui tombe du haut du plateau, à l'extrême limite de la vallée.

Mentionnons aussi la visite de M. Erickson, célèbre dans toute l'Afrique australe pour les chasses terribles qu'il a organisées contre l'éléphant. Il poursuit ces animaux géants, à la tête de 60 chasseurs, tous fort habiles tireurs, parcourant des distances immenses et rapportant de ces expéditions une énorme quantité d'ivoire. Il nous a confié l'un de ses fils dont il voudrait faire un bon agriculteur, ayant, dit-il, tellement détruit d'éléphants que la chasse n'est déjà plus productive.

Enfin les Allemands (où ne sont-ils pas aujourd'hui?) visitent eux aussi, les riants contrées de Huilla, non dans un dessein hostile, à les en croire, mais simplement pour faire de la botanique. L'un d'eux cependant, après boisson copieuse, déclara qu'il n'était pas venu précisément pour faire de la botanique, mais pour examiner s'il y avait possibilité d'établir une voie ferrée de Benguela à Humpata.

— 9. Outre la connaissance du portugais celle de la langue indigène, parlée par les noirs, nous est absolument nécessaire pour pouvoir faire quelque bien parmi eux. Cette langue, qui est le munganeca, a quelque ressemblance avec celle de Loanda. Elle est répandue dans les royaumes du plateau de la Chella, excepté à Humbé, Camba et Mulondo, où l'on parle la langue mumbimba. Le P. Antunès a entrepris de composer un dictionnaire munganeca ainsi qu'un petit catéchisme. Il comprend en ce moment fort bien les indigènes et en est compris. (Lett. du 26 mars 1883.)

— 10. Au mois d'août 1883, la Société de géographie de Lisbonne a admis le P. Antunès au nombre de ses membres. Dans une lettre qui lui avait été adressée peu auparavant au sujet de quelques plantes qu'il avait envoyées au musée de Lisbonne, on lui disait que le ministère était très content de voir les missionnaires de Huilla servir en même temps la religion, l'a

patrie et la science.

Pour entrer dans les desirs de ces Messieurs, le P. Antunès a fait construire près de la Mission un observatoire. Au-dessus du bâtiment couvert en tuiles s'élève une petite tour pourvue d'une girouette, d'un anémomètre, envoyé par le gouvernement, et de thermomètres. Les observations ont commencé au mois de novembre 1883.

On a en même temps achevé la grande maison construite pour les œuvres. Elle est couverte en tuiles et fait un charmant effet. D'un côté sont les séminaristes et à l'autre bout les collégiens. Ce sont les Frères qui ont fait la charpente. Il y aurait beaucoup à raconter au sujet de cette maison, et de tous les stratagèmes que le diable a inventés pour qu'on ne l'occupât pas ; mais le Sacré-Coeur a triomphé de tout. (P. ant. 22 sept. 83)

— 11 Au mois de septembre 1883, le P. Antunès entreprit un voyage pendant les vacances, dans le but de trouver un endroit où l'on pût établir une station intermédiaire entre Huilla et Humbé, qui se trouve de 12 à 15 jours de marche. Le gouvernement portugais l'avait, du reste, engagé à faire ce voyage et lui avait accordé 300 £. dans ce but. Il acheta un wagon et deux paires de bœufs pour le traîner : le tout pour un millier de francs. Il eut l'honneur d'avoir pour compagnons de voyage, de Huilla à Humbé, le gouverneur de Mossamédès et un grand négociant du Cap, M. Jourdain, le même qui avait traité avec le gouverneur portugais l'établissement des Boers dans les plaines de Kumpata.

« Ce voyage, dit-il, n'a pas été inutile. J'ai baptisé les enfants de quelques familles catholiques qui se trouvaient le long du chemin, traité la conclusion d'un mariage. En parlant avec les indigènes, j'ai appris la langue du pays plus que je ne l'aurais fait à Huilla pendant six mois. Cette excursion m'a appris à connaître la paroisse, j'en ai dressé une carte géographique assez exacte. J'ai choisi aux Gambous une magnifique place pour l'établissement d'une future

Mission, sur les bords du Caculorari, d'où l'on peut tirer de l'eau et arroser une immense étendue de terrain. J'ai aussi visité plusieurs roitelets et princes de ces contrées, et tous les Blancs qui vivent aux Gambous et à Humbé, et lié de la sorte des relations qui peuvent nous aider dans l'exercice du St ministère paroissial. » (26 sept. 1835.)

— 12. Nos œuvres, en général, vont petitement comme toutes celles qui commencent. Le séminaire-collège, nous en avons l'espoir, produira plus tard des fruits de salut pour ce pays.

L'œuvre de la St<sup>e</sup> Enfance augmenté. A Huilla nous avons 24 enfants et une douzaine à Humbé, ce qui fait près de 40. Ces enfants sont bons et travaillent beaucoup.

Le ministère à Humpata et à Lubango, faute de personnel, ne peut plus se faire que tous les quinze jours, puisque le même Père est obligé de desservir les deux postes. Il va donc un dimanche à Humpata et l'autre à Lubango. Cette dernière station cependant est assez importante. Il y a près de 400 âmes, et par suite beaucoup de bien à faire. Ces gens sont bons chrétiens; mais ils ont besoin d'être excités et soutenus, et leurs enfants d'être enseignés.

Au mois de juillet de cette année 1835, nous avons commencé une petite église à Huilla, l'ancienne était près de s'écrouler. Le Gouverneur général nous a promis un secours, et avec environ 3000 \$ que nous avons ramassés dans la paroisse, nous nous sommes mis à l'œuvre. Lett. 28 juin 1835.)

Le Gouvernement, malheureusement, vient de prendre une mesure qui, bien qu'utile pour la colonie de Huilla, nous met dans un grand embarras. Il vient de rappeler de Huilla tous les déportés. Or, c'était eux qui faisaient une grande partie de nos travaux, en fait de maçonnerie, de forge, de taillerie, etc. Lett. 2 mai 35.)

— 13. En retour, il nous est arrivé de nombreux colons de Madère, qui seront d'un grand secours pour le bien du pays.



Ils ont demandé à avoir des écoles pour leurs enfants. Sur l'initiative de l'excellent M. Pedrozo, de Lisbonne, toujours dévoué à l'œuvre des Missions portugaises, le Gouvernement s'est décidé à leur envoyer des Sœurs de St-Joseph. Elles se sont embarquées à Lisbonne le 15 mai 1885, à bord du navire de guerre l'*Africa*. Ça été à Lisbonne tout un évènement. Elles sont parties au nombre de trois une française comme supérieure et deux portugaises. M. Pedrozo, le marquis de Tombal, avec sa femme et toutes les Dames patronesses de l'œuvre des Sœurs de Carnide, les ont accompagnées jusqu'au navire. On avait craint d'abord que leur costume religieux n'excitât quelque émoi. Mais elles ont tenu à le conserver; et elles n'ont eu qu'à s'en féliciter.

Ces Sœurs étaient destinées à Humpata; mais leur logement n'étant pas encore préparé, le Gouverneur de Mossamèdes en a profité pour les retenir dans cette ville. Sur ses instances, elles y ont commencé une école; et afin de donner l'exemple, il leur a le premier envoyé lui-même sa fille.

— 14 Nous terminons ce Bulletin par l'extrait suivant du rapport du P. Antunès au Directeur-général de la St<sup>e</sup> Enfance. On y verra le bien déjà opéré et aussi celui qui reste à faire.

« Nous avons pu cette année; dit le P. Antunès, baptiser 232 enfants, 180 de plus que l'an passé; nous avons entretenu 57 petits esclaves, 12 de plus qu'en 1884, et racheté 20 autres. Nous avons même, chose rare ici, converti avec l'agrément des parents deux petits protestants.

« Ces consolations si douces sont naturellement mêlées à la crainte, hélas! trop fondée de les voir nous s'échapper un jour, si nous ne parvenons à avoir une œuvre qui élève aussi de petites filles, afin de former avec nos enfants des ménages vraiment chrétiens. C'est une question de vie ou de mort pour toute Mission catholique.

« Voici quelques renseignements sur la population :

« Population catholique. — 900, Blancs et noirs; les catholiques ont beaucoup augmenté cette année par suite de l'arrivée de nombreux colons de Madère, établis sur le plateau par le gouvernement portugais.

« Population protestante. 100 Blancs, tous Boërs émigrés du Transwall. Environ 200 sont partis l'an passé pour aller s'établir au-delà du Cunène.

« Population païenne. 800.000 noirs. C'est le chiffre approximatif connu des peuples voisins de la Mission; quant aux plus éloignés, on en ignore encore le nombre. L'esclavage existe au plus haut degré parmi eux, avec son accompagnement de coutumes superstitieuses et barbares. » (Rapport du 28 oct. 1885.)

### Maison de St. Joseph de Quitembo.

1. But et emplacement. — 2. Plan. — 3. Inauguration de la chapelle. — 4. Cultures. — 5. Ministère extérieur. Colonie d'Kumpata et du Culungu. — 6. Excursion du P. Duparquet à Capangombé.

— 1. L'œuvre de la Propagation de la Foi et celle de la St<sup>e</sup> Enfance ont bien voulu, grâce à l'appui prêté à nos demandes par la Maison-Mère, nous accorder une part dans leurs allocations pour l'évangélisation des vastes possessions portugaises en deça du Cunène. C'est avec ces secours qu'a été formé et que se trouve entretenu l'établissement de St. Joseph de Quitembo, spécialement destiné à servir de résidence aux Pères de la Mission et d'asile aux petits noirs abandonnés ou rachetés de l'esclavage.

On a choisi pour établir cette œuvre le flanc d'une petite colline de l'autre côté de la Moucha, et presque en face du séminaire-collège. Nous avons là près de 500 hectares d'excellent terrain, arrosé par la jolie petite rivière de Quitembo. Il y a donc bien de quoi établir une belle œuvre agricole pour former au travail en même temps qu'à la vie chrétienne les enfants que l'on pourra recueillir.

— 2. Les constructions, élevées d'après un plan mûrement préparé, ont été commencées au mois de mai 1884. Quoique non encore entièrement achevées, elles forment un ensemble aussi agréable à l'œil que convenable au but proposé.

Comme au séminaire, le plan comprend trois lignes de bâtiments de 40 m. de longueur chacun: la première, servant principalement d'habitation, la seconde, ayant salle de visite, chambre pour étrangers, cuisine avec ses dépendances, et la troisième, devant renfermer les ateliers et la basse-cour.

„ La première ligne, aujourd'hui achevée, avec une partie de la seconde, se compose d'une maison à étage, ayant sur les côtés deux ailes, l'une servant d'habitation aux petits noirs, l'autre servant de chapelle et de sacristie.

— 3. L'inauguration de la chapelle eut lieu le 19 mars 1885, fête de St Joseph, patron de l'œuvre. Ce fut l'occasion d'une belle solennité. Les cérémonies de la Grand-Messe avec diacre et sous-diacre, et la bénédiction du Très St Sacrement inaugurèrent le lieu saint. Les petits séminaristes en habits de chœur remplissaient avec piété les cérémonies sacrées, tandis que notre harmonium, sous les doigts exercés du P. Campana, exhalait ses sons les plus sonores. Le fond de la chapelle était orné par une belle oliographie représentant St Joseph tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. L'autel fait des plus beaux bois du pays, soigneusement travaillés par les bons Frères Fleime et Basilio, offrait un aspect délicieux.

Le P. Antunes, heureux de voir réalisés ses plus chers désirs, avait invité à un dîner champêtre les membres des différentes C'és de la Mission. On s'assit sous l'ombrage des beaux acacias que la nature a fait naître d'une manière si prodigieuse aux alentours de la Maison de St Joseph. Plusieurs des habitants de la colonie portugaise de Quilla, quoique éloignés de trois bons quarts d'heure de la Mission, vinrent spontanément s'associer à notre fête, et témoigner par leur présence

aux offices de leur sympathie pour nos œuvres.

— 4. Parmi les travaux exécutés à St. Joseph, mentionnons une prise d'eau qui, déviant le cours du Quitembo, conduit un peu au dessus de l'établissement toute l'eau nécessaire pour l'arrosage et les besoins intérieurs. Ainsi par ce canal de plusieurs milles, comme par celui qui passe dans les établissements du Sacré-Cœur et du St. Cœur de Marie, la plus grande partie de la vallée de la Moucha peut être irriguée et produire les récoltes les plus abondantes.

Un beau jardin a aussi été défriché et les légumes qu'il produit nous procurent une nourriture abondante et saine. Enfin un vaste champ qui s'étend au pied de la colline a apporté une fois déjà son tribut de récolte en blé.

Cette œuvre, qui ne compte encore qu'une vingtaine d'enfants, a déjà produit des résultats fort consolants. Ces chers petits noirs se forment très bien à l'agriculture, et par leur travail gagnent au-delà de ce qu'il faut pour les nourrir. Les produits de leur jardin sont vendus au séminaire-collège; ces deux œuvres s'aident ainsi mutuellement et se prêtent un mutuel appui.

— 5. Le P. Rolle, chargé d'abord par le P. Antunes de l'œuvre de St. Joseph, a passé ensuite au collège pour y être économiste et professeur. Il a été remplacé à St. Joseph par le P. Campana récemment arrivé de Humbé bien fatigué. Les fièvres qui le minaient ont bientôt cédé au bon climat dont on jouit à cette haute altitude de 1652 m., et il a pu, au bout de quelques semaines, prêter son concours pour le ministère extérieur aux Pères déjà bien chargés avec les œuvres d'enseignement.

Tous les samedis, il part pour la colonie du Cubango ou pour celle de Humpata alternativement; y reste tout le dimanche et revient le lundi matin.

La colonie du Cubango se compose de près de deux cents

maderiens, presque tous bons agriculteurs, que le gouvernement portugais a dirigés sur les fertiles plateaux de la Chella. Ils sont généralement pauvres, mais laborieux et animés de sentiments chrétiens. La colonie de Humpata était jusqu'à ces derniers temps exclusivement composée de Boërs; mais ceux-ci d'un caractère assez nomade et ne trouvant pas les pâturages à leur convenance, ont songé à retourner au Transwal.

Ces deux points, le Cubango et Humpata, sont situés à environ 18 kilomètres de la Côte. Le moyen de transport est un char à bœufs parfaitement dressés; c'est le mode le plus en usage dans le pays.

— 6. Nous voudrions bien nous occuper activement de l'évangélisation des infidèles qui nous entourent. Mais les Pères du séminaire collège sont absorbés par leurs cours; et le seul Père résidant à St Joseph est lui-même fort occupé.

Toutefois le P. Campana a déjà entrepris quelques courses apostoliques, et nous espérons que, bien rétabli maintenant de ses fièvres, il pourra les renouveler plus fréquemment.

Voici ce que ce cher confrère a écrit lui-même au C. R. Père au milieu de l'une de ses excursions, le 25 août 85.

« Mon très-Révère Père, je vous écris de Capangombe, où je me trouve en tournée apostolique. Le P. Supérieur m'a chargé de parcourir un peu cette contrée pour évangéliser ces pauvres gens qui attendaient depuis longtemps le missionnaire. Il y a beaucoup de bien à faire parmi eux. Dans les factoreries, grand nombre de pauvres noirs esclaves demandent le baptême. Je fais l'impossible pour leur enseigner les principales vérités, et je baptise ceux qui sont suffisamment préparés. Leurs maîtres s'obligent volontiers à leur donner un peu d'instruction. J'ai déjà pu obtenir deux qu'ils réuniront au moins une fois par jour leurs esclaves,

pour les obliger à faire une petite prière en commun, le soir après les travaux. Les bonnes vieilles portugaises aiment beaucoup ce ministère et j'espère que le bon Dieu bénira leurs efforts. Je ne rentrierai à Huilla que vers la fin de l'autre mois. Je dois visiter toute cette partie du district de Mossamédès.

« Dans une seule factorerie j'ai eu la consolation d'administrer le St-Baptême à plus de 30 personnes; parmi elles se trouvaient deux adultes que j'ai dû préparer moi-même en fort peu de temps... Il faut bien se contenter en ce cas du petit strict nécessaire :

« Il nous est difficile de venir de Huilla évangéliser ces pauvres âmes, à cause de la difficulté des chemins qui sont quasi impraticables, dans des gouffres des montagnes de la Chella. Et puis, nous sommes si peu de missionnaires.

« Je vous écris cette lettre de la forteresse de Capangombé où je me trouve depuis 3 jours. J'ai été très bien accueilli ici par le Commandant, qui est un bon jeune homme. Sa famille, une des plus honorables de la contrée, est établie à Huilla; il m'aide beaucoup dans mon ministère, et par son exemple et par tous les services qu'il me rend. Je vais repartir demain pour une autre factorerie, qui se trouve à une bonne journée de marche d'ici. » Lett. du 25 août 1885.

### Maison du St-Cœur de Marie.

1. But et œuvres. — 2. Désfrichements. Cultures. Bien dans le pays. — 3. Construet. d'une ferme. — 4. Propriété du Moimbo — 5 Œuvre des petits noirs. Baptêmes et Commu-  
— 6. Petit séminaire indigène de la Cimbébasie.

— 1. La Maison du St-Cœur de Marie, quoique établie à Huilla, dépend de la Mission de Cimbébasie; elle comprend trois œuvres: la Procure de cette Mission, l'orphelinat et la ferme de St-François, et un petit séminaire indigène.

La procure établie dès l'origine par le P. Duparquet a pour but de pourvoir à tous les besoins matériels des stations de

l'intérieur. Elle est en même temps, vu l'excellent climat de Huilla, un lieu de repos des plus utiles pour les missionnaires, un véritable sanitarium dont plusieurs de nos Pères et Frères ont déjà éprouvé le bienfait.

— 2. Le F. Narcisse, aidé par le F. Anastase, commença sans retard les travaux de défrichement sous la direction du P. Duparquet. Bientôt un vaste terrain, situé devant la maison de la procure, fut transformé en un beau jardin où l'utile se joint à l'agréable, et où l'on retrouve, comme dans les deux autres établissements, les arbres et les légumes d'Europe. Ajoutez-y de belles nappes d'eau, environnées d'orangers, de citronniers, de grenadiers, plantations précieuses du Père Duparquet qui ajoutent encore au charme de la propriété.

De fortes charues arrivées d'Europe ont permis de livrer à la culture une très grande étendue de terrain. Cet exemple n'a pas été inutile à la colonie de Huilla qui est d'assez récente fondation. Les Portugais, nos voisins, ne connaissent presque aucun des instruments nécessaires pour faire de la bonne agriculture, et voyant le succès obtenu par le F. Narcisse en si peu de temps, ils sont venus les uns après les autres le prier de faire venir pour eux les mêmes instruments. Et c'est ainsi que toute la colonie a été successivement dotée de charues, de herbes, d'extirpateurs, de batteuses, de vannuses et autres instruments aratoires auparavant inconnus dans le pays.

— 3. Les travaux agricoles prenant du développement, et les petits noirs que l'on avait dans l'œuvre étant mal logés dans leur local provisoire, on résolut de bâtir sans retard une grande et belle ferme. Commencée en mai 1882, elle fut achevée avant le mois d'octobre, avec lequel commencent les pluies. C'est un édifice en creux dont un des côtés est occupé par la cuisine, le dortoir des enfants, la salle de réception et deux chambres. Le second côté sert d'abri aux instruments d'agriculture,

et le troisième est rempli par des bêtes à corne. Le quatrième côté n'est pas encore nécessaire et n'a que le mur extérieur qui défend de la dent vorace des bêtes les animaux domestiques et les intéressants volatils qui peuplent la basse-cour.

— 4. A 10 kilomètres environ de la Moucha, et dans un site non moins agréable, s'étend une vaste propriété d'une demi-lieue de long, achetée par le P. Duparquet et appartenant à la préfecture de la Cimbebasie. C'est le grand et le petit Moimbo (Moulin) (on prononce Mouinou).

Cette immense propriété avait d'abord été louée à un habitant de Huilla; mais le bail expiré, on a repris la propriété qui avait des terrains plus fertiles même que la Moucha, des eaux abondantes et un moulin. Ses Frères, secondés par les enfants, l'ont déjà sensiblement améliorée. D'ici peu, les stations de l'intérieur pourront être approvisionnées de blé, récolté sur les terres de la Moucha et du Moimbo, destinées à devenir pour elles de véritables greniers d'abondance.

Le climat y est sensiblement plus doux qu'à la Moucha, les pêches y mûrissent deux mois plus tôt. On en a récolté cette année une telle quantité qu'il a été impossible de les manger toutes. Le caféier donne aussi en grande abondance.  
(Lett. du P. Duparquet 26 août 1885.)

— 5. L'œuvre des noirs se compose actuellement de 24 enfants rachetés et venus de différentes tribus de l'intérieur. Ces enfants reçoivent ici le triple bienfait de l'instruction, de l'éducation chrétienne et de la formation au travail. Ils ont habituellement leurs offices à part et aiment beaucoup à participer aux cérémonies.

Tous ces petits noirs sont présentement baptisés. Les dix derniers ont reçu le saint-baptême le samedi saint, à la paroisse. Le P. Seballer, arrivé au commencement de janv. 1885 et chargé alors de la direction de la C<sup>te</sup> du St-Cœur de Marie; s'est promptement mis assez au courant de la langue portugaise



pour les préparer à cette solennité, en leur donnant des leçons quotidiennes de catéchisme. Tous portaient un panne blanc, qu'ils ont conservé les huit jours suivants, à l'exemple de ce qu'on lit des catéchumènes de la primitive Eglise. Ajoutez que pour donner à la fête quelque chose d'extérieur, on eut à cette occasion un veau gras.

Les années précédentes avaient eu lieu aussi plusieurs cérémonies de ce genre.

Voici le compte - rendu qu'en fait dans une de ses lettres le P. Campa

« Le 2 février 1883, nous avons consacré le St. Baptême à une quinzaine de nos enfants de St. François. Depuis, quatre autres baptêmes ont été donnés dont deux le Samedi - saint, et deux autres la veille de la Pentecôte. La plupart de ces enfants ont eu le bonheur de faire leur première Communion le 3 mai, fête de l'Ascension de Notre Seigneur. Le R. P. Duparquet avait tenu à leur faire passer lui-même la veille leur petit examen, et tous avaient répondu d'une manière satisfaisante. Ils avaient été préparés à ce grand jour par une retraite prêchée par le P. Antunès. Grâce aux bons soins du P. Narcisse, tous ces enfants avaient été revêtus de vêtements blancs. La chapelle, ornée dès la veille, présentait un air de fête; car ces chers enfants avaient tenu à disposer de leur mieux fleurs, tapis et guirlandes. Pendant la Messe célébrée par le R. P. Duparquet, un chœur choisi parmi les enfants du séminaire exécutait les chants les plus variés et les plus touchants. Dans une pieuse allocution, enrichie de la plus aimable poésie, le P. Costes parla des gloires de l'Eucharistie et du bonheur d'une première communion. Le P. Antunès prit à son tour la parole le soir pour la rénovation des vœux du baptême et la consécration à la St<sup>e</sup> Vierge. C'est à cette bonne Mère surtout que nous aimons à adresser nos prières pour le succès de

cette nouvelle œuvre, car c'est le St Cœur de Marie qui l'a inspirée et c'est elle encore qui la fera croître et grandir; (Lett. du 28 Mai 1885.)

Cette année, 1885, à la fête de St Joseph, trois enfants ont encore eu le bonheur de recevoir pour la première fois le bon Dieu dans leurs cœurs. Ces touchantes cérémonies font sur nos enfants une impression durable; aussi prennent-ils volontiers la chrétienne habitude de s'approcher des sacrements tous les jours de grande fête qui se succèdent dans l'année liturgique.

— 6. Ce Bulletin serait incomplet si nous ne disions un mot de l'œuvre du séminaire, qui doit compléter l'établissement du St Cœur de Marie. Dès l'origine, le R. P. Duparquet avait conçu le dessein d'établir, à côté du collège et du séminaire diocésain d'Angola, une œuvre spéciale destinée à la formation d'auxiliaires indigènes, clercs, catéchistes ou maîtres d'école, pour la Mission de la Cimbébasie. Dans ce but, on se proposa de choisir parmi les jeunes noirs de l'orphelinat de St François et ceux des différentes stations de la Préfecture les enfants qui paraîtraient offrir les meilleures dispositions sous le rapport de la conduite et des talents.

Mais il fallait commencer par donner un local à l'œuvre. Le bâtiment commencé en 1884, au début de la saison sèche, est aujourd'hui achevé. Il se compose d'un dortoir, d'une salle d'étude, d'un appartement pour la bibliothèque, etc. Au milieu se trouve la chambre du P. Directeur. L'ensemble du bâtiment devant lequel s'étend une grande cour, offre un coup d'œil agréable. Un petit bosquet, une belle allée d'eucalyptus prêtent leur ombrage toujours frais et salubre aux promeneurs.

Cette œuvre, il est vrai, est de toutes la plus difficile. Mais quand on a fait ce qu'il a été possible, à Dieu de fournir des ressources pour avoir des enfants et les entretenir, et surtout de susciter des vocations.

## Ctê de N. O, de Humbé.

1. Débuts Le P. Charles remplace le P. Hogan. — 2. Inauguration de la chapelle, à Noël. Catechismes du P. Lynch. — 3. Visite du P. Duparquet. — 4. Situation avantageuse du pays. — 5. Personnel envoyé aux Amboellas. — 6. Guerre à Humbé.

— 1. L'établissement de Humbé a été fondé en 1882, lorsque nos Pères d'Omarourou, violemment expulsés par les ministres Luthériens du Damaraland, vinrent y chercher un refuge avec leurs néophytes.

A ces premiers arrivés s'adjoignirent bientôt un certain nombre d'enfants libres de la localité, et de jeunes esclaves rachetés par les missionnaires dans les tribus voisines. De telle sorte que, dès l'année suivante, plus de 40 enfants recevaient l'enseignement religieux dans la Mission.

Le P. Hogan en fut d'abord le supérieur, ayant, pour le secourir, le P. Lynch et le F. Onuphre. Mais plus tard, lorsque le P. Duparquet put établir les Stations de l'Oukouanyama et des Amboellas, il céda, en 1884, Humbé à la Mission du Curène, sur le territoire de laquelle cette station se trouve placée; et au mois de mai de cette même année, le P. Charles remplaça le P. Hogan comme supérieur.

— 2. Sur les commencements de cette Ctê nous sommes réduits aux détails suivants, extraits de la correspondance.

Voici d'abord quelques passages d'une lettre du P. Hogan:

« Nous nous portons tous assez bien : le bon F. Onuphre cependant est toujours un peu faible, et même assez souvent indisposé; ce qui est cause que nous n'avons pu finir notre petite église, avant le jour de Noël, 1882; encore n'est-elle pas entièrement terminée. Celle qu'elle est cependant, les Portugais la trouvent charmante et nous félicitent d'avoir pu faire ce travail en si peu de temps... Dans notre nouveau sanctuaire, nous avons eu le bonheur de célébrer, la nuit même de Noël, notre première Messe, à laquelle tous les

Portugais de près et de loin, avec un grand nombre d'indigènes, sont venus assister. Pour compléter la fête, il y eut en feu de joie, le soir. Manquant de cloches, nous avons annoncé la cérémonie par une salve de mousqueterie de 12 coups, suivie de celles de la troupe, des portugais, de leurs domestiques et de plusieurs Owampos, qui se sont mis ici sous l'autorité du célèbre Francisco de Omarourou (qui a suivi le P. Hogan). En tout plus de 200 coups ont célébré la glorieuse naissance du divin Enfant Jésus. Quant aux indigènes, tout cet appareil a servi à nous rehausser beaucoup à leurs yeux. *Rel. 31 Dec. 84.*

« J'ai ajouté, dit le P. Synck au P. Antonès, quelques mots à la lettre du P. Hogan pour vous rendre compte de la marche spirituelle et temporelle de votre succursale de Humbé. A présent une vingtaine d'enfants, y compris les sept de la maison, assistent à la classe de chant et de catéchisme que je fais pour eux tous les matins pendant une heure. La plupart d'entre eux savent en portugais le Pater, l'Ave et le Credo, et bientôt ils sauront les actes de foi, d'espérance et de charité et de contrition dans la même langue. »

— 3. En 1884, le R. P. Duparquet, se rendant aux Amboellas avec le P. Campana et le F. Gérald, s'arrêta quelques semaines à Humbé, où il fut heureux de constater le bon état de cette Mission. « Le 17 juin, dit-il, nous avons la consolation d'embrasser nos chers confrères de Humbé. Je trouvai le P. Hogan et le F. Onuphre en bonne santé; mais le pauvre P. Synck était bien affaibli par une fièvre intermittente, qui l'avait tenu pendant toute la saison pluvieuse.

« J'ai été vraiment surpris et émerveillé des nombreux travaux que ces chers confrères ont accomplis depuis une année, époque de ma dernière visite. Non-seulement ils ont réparé ou plutôt rebâti presque de fond en comble la pauvre habitation que je leur avais achetée, et qui n'était plus qu'une

ruine, mais ils y ont ajouté des constructions nouvelles, entre autres un dortoir pour l'orphelinat de la S<sup>te</sup> Enfance, et édifié une élégante chapelle, devenue déjà trop restreinte pour le nombre de nos néophytes. Ils ont également organisé une école, qui est fréquentée par une quarantaine d'élèves. Ils s'occupent avec un grand zèle du baptême et de l'éducation de ces enfants, en attendant qu'une étude plus approfondie de la langue indigène les mette en état de rendre leur ministère plus fructueux auprès des adultes. (Lett. du 25 juil. 85.)

Au point de vue matériel, cette Mission paraît aussi dans une situation des plus favorables.

— 4. Le pays, entre Humbé et les montagnes de la Chella, d'après un voyageur, M. Chapman, est le plus beau et le plus riche de l'Afrique, et paraît très sain. En 1884, les récoltes, en effet, furent splendides à Humbé; les vivres y étaient presque pour rien. Les Pères, au moyen des produits de leur petit champ, eurent de quoi nourrir leurs enfants pendant 3 mois.

— 5 Il y eut cette année 1884, un changement complet dans cette Ct<sup>e</sup>. Au mois de juin, tout son personnel fut envoyé à N. O. des Amboellas et remplacé par les P<sup>res</sup> Charles et Campana. Dans les commencements, ils eurent beaucoup à souffrir par suite du manque de l'ancien mobilier, transféré dans la nouvelle fondation, et qu'on dut remplacer par des objets venus de France. Puis le P<sup>re</sup> Campana, atteint de la fièvre, fut obligé de rentrer à Huilla pour refaire sa santé. Il a eu pour remplaçant le P<sup>re</sup> Taloc, et la Ct<sup>e</sup> s'est trouvée composée du P<sup>re</sup> Charles, supérieur, du P<sup>re</sup> Taloc, du F. Alysio et du F. Maxime, novice.

— 6. Ces chers confrères viennent, de leur côté, d'être soumis à une terrible épreuve, dont l'issue ne nous est même pas encore connue. Au mois d'avril 1885, il y avait eu une première révolte des Noirs du pays, pendant laquelle les

Tères avaient cru prudent de s'enfermer dans la forteresse avec les autres Blancs. Cette révolte paraissait apaisée; mais, au mois d'octobre dernier, elle s'est rallumée avec une nouvelle force, comme nous l'apprend une lettre du P. Antunes, du 28 novembre.

« Les Noirs de Humbé ont tout pillé et incendié; il n'est resté qu'une maison debout: c'est la Mission. Toutes les autres maisons des Blancs, excepté la forteresse, ne sont plus que des cendres. Le P. Charles m'écrivait, en date du 4 de ce mois, que les Noirs avaient attaqué la forteresse et la Mission au nombre de 4 à 5 mille; mais que, grâce aux armes perfectionnées des Blancs, pouvant porter plus loin que les fusils des noirs, ils avaient été mis en fuite. Voyant donc qu'ils ne pouvaient pas réussir par des attaques directes, ils ont assiégé les Blancs, hors de la portée de leurs fusils, pour les obliger à se rendre par la famine. Le P. Charles ajoute que tant qu'ils auraient des munitions, ils n'avaient pas peur des Noirs, mais que leur position était bien critique, vu qu'elles commençaient à faire défaut.

« Depuis lors, toute communication a été rompue. On a eu seulement quelques nouvelles par des Noirs de la frontière; et ces nouvelles sont contradictoires. Selon les uns, il y aurait eu une attaque de la part des Blancs dans laquelle beaucoup de Noirs auraient été tués; selon les autres, les Blancs ayant voulu se retirer du pays, auraient été tous massacrés par les Noirs, qui seraient venus fondre sur eux en grand nombre. » — Espérons que cette dernière nouvelle ne sera pas confirmée.

---

## Nécrologie.

La Mission du Zanguebar vient encore d'être éprouvée par la mort du F. Sueber, et l'on croit que son décès est dû à une imprudence. « Ce Frère, dit Mgr de Courmont, avait l'habitude, malgré toutes les observations qu'on lui avait faites, de coucher toutes fenêtres ouvertes. Dans la nuit du 13 au 14 décembre, il plaça son lit contre la croisée, laissant celle-ci ouverte à deux battants, juste au milieu du corps. Le lendemain, il se plaignit de coliques qui, malgré tous les soins du P. Baur, ne firent que devenir plus douloureux, et le 17 il expira après avoir reçu une dernière absolution. »

Ce cher Frère était dans sa 39<sup>ème</sup> année et avait 22 ans de C.é. et 20 ans et 2 mois de profession.

« Vous voyez, ajoute Mgr de Courmont, que nous sommes toujours bien éprouvés. Voilà sept membres de la Mission décédés cette année 1885. les P.P. Daull, Riou, Déchesne, les F.F. Murcellin et Sueber, et les sœurs Marie-Vincent et Marie-Claire

Le F. Zénor se trouve aussi souffrant je le fais partir demain pour France par la malle anglaise. (21 déc. 85.)

## Mouvement du personnel.

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 28 décembre, après avoir passé quelques jours à Cellule, le F. Vincent, de la C.é. de N. O. de Bagamoyo.

Le 13 janvier, les P.P. Martin Emmanuel et Massart, de la C.é. de Tort. au Prince (Haïti).

Placements. Au mois de décembre dernier, le P. Jacques Haps a été envoyé de St. Marie de Gambie à Sierra-Léone.

Il doit être remplacé en Sénégambie par le P. Massart qui revient d'Haïti et doit s'embarquer pour l'Afrique le 5 février.

Le P. Laengst, rentré malade de Sierra-Léone le 17 sept., a été envoyé à St-Jean le 14 janv., pour y remplacer dans ses fonctions le P. François repris fortement de la goutte.

Le 12 janvier a été envoyé à St-Joseph du Lac un scolastique du St-Cœur de Marie, M. Desprats.

Le 14 janvier s'est embarqué à Lisbonne pour la nouvelle fondation du Para, le F. Samuel, au lieu du F. Novice Adriano, qui y avait été précédemment destiné.

Le P. Le Beller avait également été destiné pour le Para; ainsi que l'annonçait le Bulletin N° 190; mais les circonstances ont déterminé le C. R. Père à le laisser à son ancien poste de la Guyane. (éc. du 20 janv. 86.)

### Nouvelles récentes

#### de la Maison-Mère et des C<sup>tes</sup>.

Maison-Mère. Lundi, 18 janvier, le C. R. Père a été invité à présider la réunion solennelle de la Société de St-François Xavier à Montrouge.

« A ses côtés, dit le journal *Le Monde* dans un compte-rendu qu'il a publié de cette séance; était: le digne abbé Carton, curé de la paroisse, entouré de son clergé; plusieurs religieux de divers instituts, nombre d'ecclésiastiques et de laïques de distinction. La foule était nombreuse et l'église comble.

« La distribution des diplômes a été suivie d'une allocution du C. R. Père Emonet. Après quelques compliments aux organisateurs de la fête, aux artistes et à l'assistance, le vénérable supérieur général a dit combien il était heureux de voir des hommes distingués faire partie d'une société si éminemment utile; il a fait ensuite remarquer aux ouvriers eux-mêmes que la religion seule leur procure



de vrais amis, qu'elle seule peut leur donner la force de supporter les privations et les souffrances inhérentes à leur condition, et enfin que Dieu réserve, dans le ciel, une belle place à l'ouvrier qui aura traversé la vie en conservant dans son cœur ces sentiments de résignation chrétienne. Disons, en terminant, que la soirée d'avant-hier est une de celles qui font du bien à l'âme et ravivent dans les cœurs le désir d'aimer Dieu et de faire du bien à ses frères. » (Le Monde, 21 janv.)

S<sup>t</sup> Cœur de Marie. — Le bon P. Lossadat est toujours au S<sup>t</sup> Cœur de Marie et dans le même état de santé à peu près. Il y a cependant peut-être une certaine amélioration.

Sénégal. — Le 18 décembre, M<sup>gr</sup> Riehl a fait procéder à l'exhumation des restes mortels de M<sup>gr</sup> Robès et de M<sup>gr</sup> Duret, enterrés dans l'enclos de la C<sup>té</sup> de Dakar. Suivant le vœu de la population de S<sup>t</sup>-Louis, le corps de M<sup>gr</sup> Duret a été transporté au chef-lieu de la colonie; où on lui a fait de magnifiques funérailles. Quant aux restes de M<sup>gr</sup> Robès, on se propose de les transporter à S<sup>t</sup> Joseph. (Lett. de M<sup>gr</sup> Riehl, 28 déc. 1885)

Sierra Leone. — Le P. Raimbault est heureusement arrivé au Rio-Pongo; peu de jours après le P. Lorber est rentré à Freetown. Le F. Marie-Eugène; remplacé au Rio-Pongo par le F. Jacques, a été envoyé à Monrovia, pour y remplacer le F. Marie-Colman décédé.

Le P. Blanchet, après avoir annoncé ces changements, ajoute qu'il se propose d'aller faire un voyage de quelques semaines au Sénégal, afin de s'y reposer un peu de ses fatigues. (Lett. du 23 déc. 85)

Guinée. — La question du Cameroun, dont nous avons parlé dans notre avant-dernier Bulletin, est toujours pendante. Elle a été portée au Reichstag, et M. de Bismarck l'a vivement combattue. C'est par suite de cette affaire, dont les journaux ont beaucoup parlé, que le S<sup>t</sup> Père, dans son

Encyclique aux évêques d'Allemagne du 6 de ce mois, a réclamé la liberté pour les Missions catholiques dans les nouvelles colonies allemandes. Le centre se propose bien de reprendre la question à l'occasion de la discussion du budget.

Congo. — Le P. Carrie a donné la destination suivante aux Pères qui lui ont été envoyés dernièrement: le P. Ussel est à Sandana et enseigne la philosophie aux jeunes séminaristes indigènes; le Père Haumesser a été envoyé à S<sup>t</sup>. Antoine et enfin le P. Schmitt à Linzolo. (Lett. du 8 déc. 85.)

Cunène et Cimbébasie. — Les P<sup>rs</sup>. Bonnefoux, Génie et Galéron sont heureusement arrivés à Huilla le 22 novembre. Le premier destiné à la Mission du Cunène, reste à Huilla.

Quant aux deux autres Pères qui sont attachés à la Mission de la Cimbébasie, l'un d'eux, le P. Galéron est chargé de la procure de cette Mission et de la direction de l'œuvre de S<sup>t</sup>. François, à Huilla; l'autre, le P. Génie, devait partir quelques jours après, avec le P. Le Comter pour la station des Amboellas. (Lett. du 28 nov.)

C'est le P. Duparquet qui a réglé ainsi leur destination à Mossamédès, où il les a rencontrés. Ce Père est parti de cette ville pour le Congo, le 5 décembre, avec le Frère Onuphre. Il comptait prendre à Sandana ou à Banane le packet anglais, pour se rendre au Cap et de là au Betchouanaland, afin de fonder une nouvelle station dans cette partie de la Mission. Mais le vapeur sur lequel il comptait lui a fait défaut, et il sera obligé par conséquent d'aller au moins jusqu'à Madère. C'est ce qu'il écrit de Banane dans une lettre du 8 décembre. Le C. R. Père l'a engagé à profiter de l'occasion pour venir jusqu'en France.

Zanguebar. — D'après une ordonnance de Mgr. de Courmont, la Mission et toutes ses stations ont été solennellement consacrées au divin Cœur de Jésus, le saint

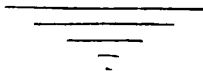
jour de Noël (lett. du 21 déc. 1885.)

Guyane... La fièvre jaune est de nouveau apparue dans cette colonie. Le nouveau Gouverneur, M. Le Cardinal, a perdu coup sur coup, en moins de 15 jours, trois de ses enfants, deux garçons ayant l'un 17 ans et l'autre 12, et une jeune fille de 19 ans. Grâce à Dieu, nos confrères n'ont pas été atteints.

L'indemnité de 1000 ₣ qu'avaient les prêtres des quartiers avait été supprimée par le Ministère. A la demande du P. Guyodo, le conseil général en a voté le rétablissement sur le budget de la colonie, pour tous les curés, sauf pour celui de Cayenne. (lett. du 18 déc. 1885.)

Nous joignons à ce Bulletin le croquis de la carte du Congo, par le P. Augouard. Nous n'avons pu avoir cette carte pour le dernier Numéro.

Maison Mère, le 21 Janv. 1886.



N<sup>o</sup> 194.

Février 1886.

# BULLETIN

Maison-Mère.

Fête du G. R. Père Général.

29 Janv. 1886.

Selon l'usage, tous les Pères de la Maison-Mère sont allés, la veille au soir, offrir au G. R. Père leurs vœux et l'expression de leur filial dévouement. Outre les Pères de la C<sup>te</sup>, assistaient à cette fête de famille plusieurs de nos confrères arrivés ici depuis peu. les P. P. Martin et Massart venus d'Haïti, et le P. Urien de la Mission du Congo. — M<sup>gr</sup> Duboin, dont le patron est aussi S<sup>t</sup> François de Sales, s'était fait un devoir et un bonheur de s'associer à nos vœux.

Prenant la parole au nom de tous, le R. P. 1<sup>er</sup> Assistant s'est exprimé à peu près en ces termes : « Les Pères de la Maison-Mère et des Missions, ici présents, sont heureux, mon G. R. Père, de venir vous souhaiter la fête au nom de toute la Congrégation. Tous nous prions demain votre patron, S<sup>t</sup> François de Sales, de vous obtenir la grâce de l'imiter de plus en plus, spécialement dans sa douceur et sa charité. Je suis heureux de le dire, vous êtes au milieu de nous un trait d'union entre tous les cœurs, comme je le vois chaque jour par la correspondance. Nous remercierons

donc le bon Dieu de nous avoir donné un Supérieur Général qui réalise si bien notre devise : *Cor unum et anima una*, et nous le prions de vouloir bien vous conserver longtemps à la tête de la Congrégation. »

Le C. R. Père a répondu « Mon cher P. Collin, je suis heureux des sentiments que vous venez de m'exprimer au nom de tous les Pères ; de mon côté, mon amour pour la Cong<sup>g</sup> et chacun de ses membres est sans bornes, et je crois pouvoir me rendre le témoignage que je les porte tous dans mon cœur. Je prierai bien aussi mon St Patron de vouloir me donner un peu de cette douceur et de cette charité qui lui ont permis de faire tant de bien aux âmes, et qui sont si utiles à tous. La douceur, en effet, dit St François de Sales, nous aide à supporter nos épreuves. Elle nous est donc bien nécessaire aujourd'hui, et elle peut le devenir encore davantage en présence de la situation faite à l'Eglise et aux Congrégations religieuses. Je lui demanderai de nous l'obtenir à tous, et de m'obtenir aussi les lumières et les forces nécessaires pour remplir ma lourde charge en ces temps difficiles ; car si j'ai un désir, c'est que notre cher Institut ne perde rien, sous mon administration, de l'esprit de charité, de zèle et de sacrifice, dont, grâce à l'intercession de N. Vm Père sans doute, il est resté animé jusqu'à ce jour. Continuez donc, mes bien chers Pères, à prier pour moi, comme je le fais pour vous. »

Après ces bonnes paroles, le C. R. Père nous a bénis et nous a tous embrassés cordialement.

Après les Pères, les Frères, accompagnés des RR PP. Assistants, sont venus à leur tour, se ranger auprès du C. R. Père Général.

Le R. P. Collin, se faisant leur interprète, lui a exprimé, de leur part et au nom de tous les Frères de la Cong<sup>g</sup>, les mêmes vœux. Le C. R. Père s'y est également montré très sensible.

un bon Frère comme un véritable trésor-pour une E<sup>gl</sup>é. Puis il les a bénis et les a embrassés comme il avait fait pour les Pères.

À l'occasion de cette fête, les diverses E<sup>gl</sup>és ont aussi voulu offrir au S. R. Père l'expression de leurs vœux; et ce concert unanime de dévouement respectueux et de filial attachement a bien consolé le S. R. Père Général, en lui donnant une nouvelle preuve de l'union parfaite qui existe dans toute la Cong<sup>g</sup>.

---

A N. D. des Victoires  
le jour de l'Épiphanie.

1886.

Chaque année, comme on le sait, un de nos Pères est invité à y prêcher le soir, en faveur de nos Missions. Le Père Stoffel, de passage à la Maison-Mère, avait été désigné, cette fois, pour faire cette instruction. Mais la veille, il fut atteint d'une phlébite, qui l'obligea de s'aliter et dont il n'est pas encore remis. Le S. R. Père chargea le R. P. Barillec de le remplacer; et celui-ci s'acquitta de cette tâche avec édification et grand intérêt pour le pieux auditoire. Il était accompagné des P. P. Duby et Satappy, de plusieurs Frères de la Maison-Mère, ainsi que de M. Eugène. M. l'abbé Fournieux, prêtre de la Martinique alors au séminaire, avait voulu se joindre à eux. Le P. Duby présida les Vêpres et le R. P. Barillec donna le salut.

Le Bulletin de l'Archiconfrérie a reproduit à peu près intégralement cette instruction dans son N<sup>o</sup> de Février. En voici le résumé:

Dans la première partie de son instruction, le Père a rappelé les liens particuliers qui nous unissent à N. D. des Victoires. C'est à l'Archiconfrérie que fut faite, en 1839, la première recommandation publique pour l'œuvre des Noirs; et c'est au pied de son autel que prit naissance, deux an-  
nées

## Mission de la Cimbébasie.

Voyages de fondation: de Huilla aux Anboellus par le R. P. Duparquet; et de Humbe à l'Okouanyema, par le P. Hogan, (Juill. 1883)

Le Bulletin de la Cimbébasie du mois de mars 1883 annonçait l'établissement de deux stations, dont l'une dans l'Ovambo et l'autre chez les Omboellas. Ces deux Missions, comme on le sait, ont déjà dû passer par de très cruelles épreuves. Avant d'en faire le récit, nous croyons devoir donner quelques détails sur l'origine de cette double fondation.

« Depuis longtemps, dit le P. Duparquet, ce pays attirait spécialement la sollicitude des missionnaires, non-seulement parce que le protestantisme n'y avait pas encore pénétré, mais surtout à cause de l'importance des tribus qui l'habitent, et qui s'étendent du Cunène à la rive occidentale du Zambèze, limite de cette préfecture apostolique, jusqu'à sa jonction avec la rivière Couando ou Tchobé, explorée par Serpa Pinto <sup>(1)</sup>

« Ses récits de ce voyageur nous avaient fait connaître, en effet, que toutes ces contrées sont occupées par une race douce, hospitalière, laborieuse, parlant la même langue, et occupant un grand nombre de points élevés et salubres.

« Mais ils nous apprenaient en même temps que les missionnaires protestants tournaient déjà leurs regards de ce côté, témoin les tentatives, restées toutefois infructueuses, de M. Coillard. Il fallait donc nous presser si nous ne voulions pas être devancés par l'hérésie, comme nous l'avions déjà été parmi les Betchouanas.

(1) La préfecture apostolique de la Cimbébasie est limitée au Nord par le Cunène, la Casai et la rive occidentale du Zambèze. Depuis le lac Otilolo jus au confluent de la Couando avec le Zambèze. Voy. de la Demogrande en date du 29 juil. 1876

« D'un autre côté, l'infortuné M. Dufour, qui a succombé victime de son zèle en explorant ces contrées, nous confirmait les récits de Serpa Pinto, et dans une dernière lettre écrite quelques jours seulement avant son assassinat, il nous désignait l'endroit qui paraissait le mieux convenir pour une Mission. Après en avoir donc conféré avec tous les Pères de la Préfecture, il fut décidé qu'on irait s'établir à Tompali-Akola, dont le chef avait reçu M. Dufour d'une manière si hospitalière. Nous résolûmes, en même temps, pour nous faciliter l'accès de cette contrée, de fonder une autre station dans l'Oukouanyama. Du reste, en ce moment déjà, une construction s'élevait pour nous chez le roi Nambadi.

« Tout étant ainsi préparé, nous quittâmes notre procure de Huilla le 4 juin 1883, pour nous rendre chez les Amboellas. Le personnel destiné à la nouvelle Mission se composait de deux Pères: le P. Campana et moi; du Frère Gérard, d'un maçon, d'un charpentier et de plusieurs enfants de la Mission déjà grands, qui avaient sollicité la faveur de se joindre à nous. Trois wagons emportaient tout ce personnel, ainsi que notre modeste mobilier, puis des vivres et quelques planches pour notre future habitation.

« Le 17 juin, nous avions la consolation d'embrasser nos chers confrères de Humbé, les P. P. Hogan et Lynch et le F. Onuphre. Après quelques jours de repos à Humbé, nous songeâmes à continuer notre voyage; mais les eaux du fleuve étaient si hautes qu'il nous fut impossible de transporter nos wagons sur l'autre rive. Forcé nous fut donc d'attendre la quelques semaines; et pour utiliser ce temps précieux, je chargeai le P. Hogan d'aller visiter Kiloula, roi du petit Ombaja, puis de se rendre chez Nambadi, roi de l'Oukouanyama, où il presserait l'achèvement de nos constructions, et enfin de recueillir toutes les informations nécessaires pour faciliter notre voyage chez les Amboellas.



« Ce fut le lundi, 9 juillet 1883, que ce cher confrère partit avec sa petite caravane, composée de six personnes. Il montait un beau bœuf porteur. Le troisième jour, il arriva près de la demeure du chef du petit Ombandja, et lui fit demander une audience. Le roi Kiloula l'accueillit avec une grande affabilité; s'informa si son voyage avait été heureux et lui témoigna son vif désir de le voir s'établir immédiatement chez lui. Mais l'état de notre personnel et de nos ressources ne nous permettait pas alors de multiplier davantage nos fondations. Kiloula fut du moins heureux des bonnes promesses qu'on lui donna pour l'avenir, et afin d'en témoigner sa reconnaissance au Père, il lui fit présent d'une petite esclave et d'un magnifique bœuf. Il voulut même le faire accompagner jusqu'à la frontière par un prince de sa maison.

« Le vendredi matin, 13 juillet, la petite caravane quitta la résidence de Kiloula; et après six heures de marche, elle arriva au dernier village de la tribu. Le guide remit les voyageurs au chef de cette localité, nommé Omonkété, avec ordre de les accompagner jusqu'à l'Oukouanyama.

« Le dimanche 15 juillet, dans la matinée et après quatre heures de marche à travers une contrée populeuse, ils firent une rencontre où ils ne purent s'empêcher de reconnaître la main de la divine Providence: c'était une caravane conduite par deux chefs umboellas, nommés Tchimpolo et Tchamba, qui s'empressèrent de donner au Père tous les renseignements qu'il désirait avoir sur leur pays. Ils étaient de Pompali-Akholo, l'endroit même que M. Dufour nous avait désigné. Grande fut leur joie en apprenant que nous allions nous fixer chez eux, et ils nous promirent un vaste terrain pour l'établissement de la Mission. Ils ajoutèrent que leur pays était seulement à 12 jours de l'Oukouanyama, répartis de la manière suivante: 9 jours de Nambadi à la frontière de Handa, et 3 jours seulement de Handa à Pompali -

Akola, première population du Nyamba.

« Le lendemain de cette heureuse rencontre, le P. Hogan était à la demeure de Nambadi, et recevait de lui une audience immédiate. Le roi passa le reste de la journée à converser avec le Père, et vers le soir, ils allèrent visiter les constructions de la Mission, qui est contigue à la résidence du prince. Celui-ci déclara qu'il tenait absolument à assister à la première Messe qui y serait célébrée.

« La mission du P. Hogan était accomplie, il avait pris possession d'une des deux stations, et recueilli les renseignements nécessaires pour l'établissement de l'autre. Il ne lui restait donc plus qu'à venir nous annoncer ces bonnes nouvelles. En conséquence, il prit, le soir même, congé du roi, et 3 jours après, il était de retour au milieu de nous.

« De notre côté, ayant reçu de lui ces bonnes informations, nous nous mêmes en route le 31 juillet, et, après un heureux voyage, nous arrivâmes chez le roi Nambadi, le lundi août 1833. — Notre maison était heureusement achevée. Nous pûmes nous y installer immédiatement, et dès le lendemain y célébrer la première Messe en l'honneur de l'Archange St Michel, que nous avons choisi pour titulaire de notre humble chapelle.

« Le jeune roi était alors en guerre contre les Evarés. Il revint le mardi soir, et dès cette nuit même, il s'empressa de nous faire dire que le lendemain nous aurions le plaisir de le voir.

« Le mercredi, de grand matin, nous recevions de lui un bœuf en présent, et bientôt après, nous étions conduits au palais. Ce palais est immense. Il nous a fallu parcourir d'incommensurables cours d'eau avant d'arriver à la salle de réception. Le jeune roi nous attendait assis sur un siège ouvert de tapis. Il avait une mise européenne élégante : habit, gilet et pantalon d'un drap noir très-fin, bas blancs, souliers vernis et chapeau gris en feutre. Sa tenue, en un

mot, était irréprouvable. Il s'entretint longuement et familièrement avec nous, et fit mille instances pour retenir au moins l'un de nous près de lui. C'était chose impossible, le P. Hogan et le P. Campana ne pouvant rester seuls chez les Amboellas. Mais nous lui promîmes de revenir après la saison des pluies pour commencer la nouvelle station.

« Au moment de nous séparer, le roi nous a donné force présents, savoir : trois vaches à lait, deux génisses, un jeune taureau, et un énorme bœuf-gras, pour la boucherie. En outre, il a mis trois hommes à notre disposition, pour nous accompagner jusqu'à l'endroit où nous voudrions définitivement nous fixer.

« En quittant le royaume d'Oukouanyama, nous sommes entrés dans celui d'Evare. Là encore nous avons été parfaitement reçus par le roi Nambinga qui, lui aussi, nous a fait cadeau d'un bœuf magnifique. De l'Evare, nous nous sommes rendus dans le royaume de Handa, et de ce dernier dans le pays des Amboellas. Ce beau pays, élevé et montagneux, rappelle par sa fertilité et sa salubrité, l'Huilla et les contrées d'Europe. La rivière Okashitanda, qui le traverse du Nord au Sud, est d'une grande beauté. Elle est tout ombragée de saules et de palmiers, et ses rives sont ornées de nos fleurs européennes, telles que scabieuses et renoncules.

« Nous avions d'abord l'intention de nous établir à Pom-pali-Akola, chez le prince Tchimpolo, qui désirait beaucoup nous avoir; mais Tchamba, son voisin, nous ayant conduits chez lui par ruse et tenant à nous garder, nous résolûmes pour n'être pas un sujet de grave discorde entre les deux princes, de ne nous établir ni chez l'un ni chez l'autre, et nous nous rendîmes chez le roi Gongga, dont le pays est des plus agréables. Nous avons alors réglé toutes choses avec lui, pour l'établissement d'une station qui ne pourra

toute fois, être commencée qu'au retour de la saison des pluies,,  
(L. Duparquet, 2 sept. 1883.)

Le 25 août, le L. Duparquet, avec sa caravane, prit le chemin de Humbé. Mais pour n'avoir pas à y traîner tout le matériel destiné à la nouvelle fondation et qu'ils avaient avec eux, ils résolurent de le laisser à Handa, où étant arrivés le 30 août, ils bâtirent une case avec la permission du roi, qui leur promit même de veiller à la conservation de ces objets. Cela fait, ils reprirent le chemin de Humbé, et arrivèrent le 2 octobre.

### Eté de St Michel de l'Oukouanyama.

Juillet 1884 - Juin 1885

1. Installation constructions et dépendances. — 2. École. — 3. Pavillon portugais désiré par Nambadi. — 4. Conventions avec le Court portugais. — 5. Baptême d'adultes par le P. Secombe. — 6. Difficultés avec Nambadi et les indigènes. — 7. Mort de Nambadi. Massacre du P. Delpuuech et du F. Lucius; pillage de la Mission

— 1. Le royaume d'Oukouanyama est le plus considérable de tous les états de l'Ovambo. Il s'étend des rives du Cunène à celles de l'Oka vango, et ne compte pas moins de 80.000 habitants. Or, depuis longtemps, on le sait, son roi Nambadi y appelait de tous ses vœux l'établissement d'une Mission, et s'était même adressé pour cela aux ministres luthériens d'Ondonga. Il avait fait la même demande à nos Pères, et, comme on l'a vu précédemment, dans leur voyage du mois d'août 1883, ils lui avaient promis de venir s'établir chez lui aussitôt que les circonstances le permettraient. Depuis cette époque, ce prince leur envoyait, à cet effet, message sur message. Aussi, grande fut sa joie en voyant arriver, vers la fin de juillet 1884, le personnel de la nouvelle station,

composé des P. Duparquet et Delpruech et des F. J. Lucius et Géraud. Le P. Duparquet ne devait cependant pas rester à poste fixe à St Michel, mais partager son séjour entre cette E<sup>té</sup> et celle des Amboellas. Ils devancèrent fort heureusement de huit jours les ministres protestants, les quels, les voyant déjà installés et n'osant pas entrer en lutte avec eux, repartirent aussitôt pour Ondonga.

Dès l'arrivée des missionnaires, le roi s'était empressé de leur procurer des vivres en abondance, et leur avait concédé un vaste terrain. Leur premier soin fut de hâter l'achèvement des constructions; car le retour de la saison pluvieuse approchait.

« Grâce au zèle et à l'activité du F. Lucius, dit le Père Duparquet, nous sommes venus à bout de cette tâche, et nous nous trouvons convenablement installés. Nous avons ajouté cinq cases à celle qui existait déjà. Elles sont disposées d'après un plan d'ensemble qui donne un très bel aspect à la Mission. Le roi nous a donné une propriété attenante à ses jardins, remplie d'arbres fruitiers et autres beaux arbres de construction et d'agrément. Depuis longtemps abandonnée, elle ressemblait à une forêt; mais ayant été dégagée des broussailles qui l'obstruaient elle est devenue pour nous aussi agréable qu'utile. Nambidi y a joint une belle pièce d'eau, située à notre proximité. » (16 oct. 84.)

— 2.<sup>e</sup> Après l'achèvement des constructions, nos premiers efforts, continue le P. Duparquet, ont eu pour but de créer une école. Le roi a bien voulu engager les enfants du village à la fréquenter, et nous a envoyé lui-même ses fils, ainsi que les héritiers de la couronne, Héyoulou et Kouficon. Car dans ce pays, la succession n'a pas lieu en ligne directe, mais en ligne collatérale par les fils de la sœur. Elevés avec les autres enfants de la Mission, ils deviendront pour eux dans la suite des protecteurs et des amis. Le nombre des petits

Noirs entretenus par nous, cette première année, a été de 25, et celui des enfants rachetés de six.» (Rapport à la Sté Enfance, 5 nov 1884.)

Disons, à ce propos, qu'en quittant Humbé, les missionnaires de la Cimbébasie avaient amené avec eux tous leurs enfants pour les répartir entre les deux stations de l'Oukouanyama et des Amboellas. Au reste, l'orphelinat de Humbé ne fut pas détruit pour cela, car le premier soin du nouveau personnel fut de continuer l'œuvre, soit avec des enfants de la localité, soit avec des jeunes esclaves qu'on s'empressa de racheter.

— 3. En 1883, le gouverneur de Mossamédès envoya un pavillon portugais à Nambadi. Ce dernier n'en connaissant pas la signification, le hissa sur son palais. Mais sur ces entrefaites, un missionnaire russe, d'Ondonga, étant venu passer une huitaine de jours auprès du prince et ayant aperçu ce drapeau: « Ce pavillon, lui dit-il, signifie que vous êtes vassal du roi de Portugal. » Nambadi alors se s'écrier: « Si les Portugais veulent prendre mon pays, qu'ils le fassent les armes à la main et je saurai le défendre. Mais vouloir y parvenir ainsi par la ruse et la supercherie, c'est ce que je ne puis admettre. » Et aussitôt il fait descendre le pavillon et le met en pièces. De là grande indignation chez les Portugais qui allèrent même jusqu'à accuser le P. Duparquet d'avoir donné ce conseil au roi, or, pendant que ce fait avait lieu, il était précisément chez les Amboellas!

— 4. C'eût été, de sa part, manquer à la convention passée en 1884, entre la Mission et le gouvernement portugais. En vertu de cette convention, ce dernier s'est engagé à protéger les missionnaires, et ceux-ci, en retour, ont promis de favoriser l'influence portugaise, notamment par l'adoption de la langue dans les contrées situées sur le territoire limi

trôphée de la colonie. L'adoption de la langue portugaise est, du reste, dans l'intérêt même de ces populations. Toutes leurs relations, en effet, se font avec la colonie portugaise, et presque tout le commerce de l'Ovampo avec Humbé.

« Non-seulement, écrit à ce sujet le P. Duparquet, nous sommes fidèles à notre convention, mais nous offrons ici, chez le roi Nambadi, la table et l'hospitalité à tous les Portugais qui y viennent. Nous les soignons dans leurs maladies; nous gardons leurs marchandises dans nos magasins; nous faisons l'école en portugais, malgré le désir du roi et des Anglais établis ici qui préféreraient leur langue. En un mot, nous favorisons, autant que nous pouvons, l'influence portugaise.

Ajoutons que si Humbé est devenu aujourd'hui le plus grand centre de commerce de la contrée, il le doit surtout à la Mission catholique. Avant elle, en effet, Humbé n'avait aucune importance. (Lett. 31 déc. 1884.)

— 5. Avant de partir pour l'Ovampo, sa première destination, le P. Lecomte passa quelque temps à Humbé; et à peine y fut-il arrivé qu'il se mit à l'étude de la langue, qui est la même, du reste, que celle de l'Ovampo. Il composa même une sorte de dictionnaire et de catéchisme; et prépara en peu de temps, pour le St-Baptême, plusieurs enfants déjà un peu grands, qui devaient l'accompagner dans l'Oukouanyama. (P. Duparquet, 26 mai 1885.)

Voici, d'après une lettre du P. Lecomte lui-même quelques détails à ce sujet : « L'Ovampo, dit-il, et les pays voisins sont composés d'une foule de petits États, continuellement en guerre les uns avec les autres, pour se voler mutuellement des bœufs et faire des prisonniers. C'est la monnaie avec laquelle les rois du pays paient aux Européens les fusils, la poudre, les étoffes, les perles, et surtout l'eau-de-vie, dont ceux-ci les approvisionnent. Parmi les esclaves, il y a un certain nombre d'enfants de cinq à douze ans. C'est sur ces pauvres petits,

arrachés par la guerre du sein de leurs familles, et non encore pervertis par les idées et les coutumes des païens, que notre dévouement se porte de préférence. Malheureusement chacun d'eux ne nous coûte pas moins de 125 à 200 f.; ce qui met forcément des bornes à notre zèle. Ceux que nous avons pu racheter nous donnent beaucoup de consolations: ils sont en général ouverts et intelligents; quelques-uns même ont appris en quinze jours l'essentiel pour recevoir le st. baptême. C'est là leur grand désir, à tous, afin de rendre, disent-ils, leur âme belle et amie de Dieu. Aussi eût-il fallu voir avec quelle attention ils s'exerçaient à toutes les cérémonies préparatoires à la réception de ce sacrement. Enfin le vendredi-saint arriva; et dans ce jour-béni, j'ai eu le bonheur de délivrer de l'esclavage du démon, pour les faire enfants de Dieu, dix-sept de ces chers petits noirs, que je vais continuer à instruire pour leur première communion. Plusieurs d'entre eux, des mieux disposés, promettent de devenir un jour de bons catéchistes, et qui sait, peut-être même des missionnaires, s'ils répondent à nos espérances. P. Leconte, 2 avril 1885.

— 6. Ces débuts consolants de la Mission ne purent malheureusement pas se soutenir longtemps. Nambadi, en effet, ne répondit pas complètement aux espérances qu'il avait d'abord fait concevoir. Peu à peu il se montra très exigeant: ainsi l'un des locaux de la Mission lui ayant paru à sa convenance pour loger son troupeau de chèvres, il mit les Pères dans l'alternative de le laisser à sa disposition ou de reprendre eux-mêmes le chemin de Humbé. Dans ses fréquentes visites, il ne craignait pas de prendre et de distribuer à ses gens les comestibles qui lui tombaient sous la main. Il ne protégeait pas davantage la Mission contre les voleurs. Le P. Odelpuech ayant un jour laissé la porte de sa chambre ouverte pendant qu'il dînait avec un Européen, on vint lui enlever un petit baril de poudre et un panier de marchandises; et plusieurs faits semblables se produisirent.



De sorte que, au mois de Février suivant, après avoir donné précédemment des détails consolants sur la Mission des Amboellas, le P. Duparquet, revenu depuis quelques jours à Huilla, se voyait dans la nécessité d'ajouter : « Malheureusement, les résultats ne sont pas les mêmes dans l'Orampo, par suite surtout des dispositions des indigènes qui sont loin d'être aussi favorables qu'aux Amboellas, et du peu de protection que nous accorde le roi. Il y a du reste contre lui une plainte générale. Tous les Pères, en conséquence, seraient d'avis de transférer cette Mission à St<sup>e</sup> Croix de Handa, où la population paraît très bonne et dont le climat est des plus salubres. St<sup>e</sup> Croix deviendrait alors la C<sup>té</sup> principale de l'Orampo, et St<sup>e</sup> Michel ne serait plus qu'une station secondaire, qu'on visiterait de temps à autre, pour ne pas y laisser perdre entièrement le bien commencé. (Set. du 17 Fév. 85.)

La translation de St<sup>e</sup> Michel à St<sup>e</sup> Croix de Handa fut, en effet, décidée peu après, et le P. Secombe devait en être supérieur, comme l'annonçait une lettre du P. Duparquet du 26 mars 1885. Mais ce transfert ne put avoir lieu. Le Père Secombe, parti de Humbé, le 8 avril 1885, dans le but d'aller choisir un emplacement à Handa, dut après être resté quelques jours à St<sup>e</sup> Michel, se transporter aux Amboellas, pour y remplacer les P.P. Hogan et Lynch, dont, chemin faisant, il avait appris la mort.

Bientôt après arriva celle de Nambadi, suivie des désastres que l'on connaît. Et à cette occasion, voici, d'après les derniers renseignements, à quor cette mort serait due. Le jeune prince, épris des merveilles de la civilisation européenne, voulait se procurer tout ce qu'on apportait dans le pays de rare et de précieux. Il allait même jusqu'à donner des 80 et 100 bœufs pour un cheval de race, et il s'en était déjà procuré une douzaine à ce prix. Mais comment faisait-il pour trouver tout ce bétail ? Abusant de ses droits de suzerain,

il envoyait tout simplement quérir dans sa tribu le nombre de bœufs dont il avait besoin. Exactions qui soulevèrent bientôt ses sujets contre lui. Fatigués donc de son joug tyrannique, ils l'auraient, dit-on, empoisonné. Et c'est pour se ressaisir, pendant l'inter-règne, des bœufs qui leur avaient été ainsi enlevés, qu'ils auraient fait main basse sur les troupeaux du roi et de M. Sabatti, qui se trouvaient réunis. Celui-ci pour défendre son bien, tira sur les Noirs, et en tua d'abord quelques-uns. Devenus furieux, ils tirèrent à leur tour sur lui et les gens de sa maison, et tuèrent même l'un de ses fils. Ce fut alors que le P. Delpuech et le F. Lucius, entendant la fusillade, se dirigèrent vers la maison de M. Sabatti, et trouvèrent, hélas! la mort, sur le chemin.

— 7. C'est le 4 juin que Nambadi mourut, comme on l'a dit, empoisonné. Aussitôt après sa mort, l'héritier légitime, son neveu, âgé de 15 ans, du nom de Keyoulou, s'installa roi et vint faire sa visite à la Mission; puis il se rendit à six lieues de là pour la cérémonie de l'intronisation. C'est pendant cet inter-règne que les Noirs, ainsi qu'il a été dit plus haut, mirent tout au pillage et massacrèrent le F. Lucius et le Père Delpuech. Voici sur ce douloureux événement quelques nouveaux détails donnés par le P. Duparquet dans une lettre du 8 déc. 1885<sup>(1)</sup>.

« Le P. Delpuech n'a pas été tué par une balle, mais par un coup de lance dans le cœur. Voici, d'après des informations recueillies dans le royaume d'Evare, comment sont morts les deux missionnaires.

« Le F. Lucius, voyant qu'on avait brisé la fenêtre du magasin, dit au P. Delpuech: Nous allons avoir une grande révolution, et il part, accompagné d'un enfant, nommé Cyapa ka pour aller chez M. Sabatti. Il était près d'atteindre la maison de ce dernier, qui déjà avait été saccagée, lorsque les meurtriers se jetèrent sur lui, lui enlevèrent le fusil qu'il portait sur l'épaule et le tuèrent

(1) Voir l'Echo des Missions, 11<sup>me</sup> et 22<sup>me</sup> sept. et de Nov. 885, et les Missions Catholiques des 4 sept. et 9 octobre 1885.

avec sa propre arme. L'auteur de ce massacre, d'après ce qui m'a été dit, serait un nommé Pango, indigène de l'Ongandjé, lequel, après avoir satisfait une haine personnelle, aurait disparu du pays. Le P. Odelpuech suivait de loin le F. Lucius. Voyant le massacre du pauvre Père, il se mit à rebrousser chemin, et s'enfuit vers le palais du roi. Afin de courir plus vite, il ôte sa soutane, mais il est néanmoins bientôt rejoint par les assassins. Un noir, qui se trouvait près de lui, veut prendre sa défense: « Ne tuez pas cet homme-là, s'écrie-t-il. » Et il lui fait un rempart de son corps. Alors un des meurtriers transperce d'un coup de lance le flanc du pauvre noir, qui tombe mort aux pieds du Père, et un des assassins plonge ensuite sa sagaie dans le cœur du Père, qui tombe à son tour privé de vie.

« Pour venger ce double meurtre, le roi, dès son retour, fit mettre à mort deux des coupables. Déjà M. Sabatti en avait tué sept en défendant ses biens contre les pillards.

« En cette circonstance, il arriva une chose surprenante tandis que les cadavres des noirs, restés sans sépulture, furent dévorés, dès la nuit suivante, par des bêtes sauvages, les corps des missionnaires restèrent intacts pendant cinq jours entiers, ce qui impressionna beaucoup les indigènes. Ils s'empressèrent alors de les brûler, et ils déposèrent dans une fosse les ossements qui n'avaient pas été consumés par le feu.

« On avait cru tout d'abord que le F. Gérald avait aussi été massacré; mais grâce à Dieu, les émeutiers se contentèrent de lui enlever tous ses vêtements, et le laissèrent aller ainsi sain et sauf. S'étant caché dans les bois pendant la nuit, il se rendit dès le matin chez le nouveau roi Heyoulou, que le reçut avec une grande commisération et lui donna des habits. Il lui témoigna sa douleur de tout ce qui était arrivé, l'assurant que tout avait été fait contre ses intentions;

ce dont on ne peut douter. La moitié de nos enfants s'étaient réfugiés près du roi; d'autres avaient été repris par des parents ou amis, et quelques-uns volés par des indigènes. Il en restait dix. Et le roi ayant prêté un cheval au Frère, celui-ci partit avec eux pour Kumbé. Quelques jours après leur arrivée, un autre enfant les rejoignit, étant parvenu à s'échapper d'entre les mains de ceux qui voulaient le garder comme esclave.

« Aux désastres précédents, il faut ajouter le pillage de la Mission. Les pertes sont évaluées à plus de 15.000 \$: Il ne reste absolument plus rien: chapelle, bibliothèque, cuisine, lingerie, magasin, tout a été désalisé. On a découpé les ornements d'église pour s'en faire des lambeaux autour du front.

« Vous devez comprendre, mon C. R. Père dit le P. Duparquet, combien j'ai été atterré par tous ces malheurs, qui se sont multipliés coup sur coup, dans cette pauvre Mission de Cimébasie. Mais considérant que de semblables désastres et même parfois de plus grands arrivent fréquemment dans d'autres pays, sans décourager les missionnaires, j'ai eu devoir m'abandonner entre les mains de la Providence et me suis mis aussitôt à l'œuvre pour sauver le mieux possible les débris de cette Mission. » Lett. du 26 juin 1885

On ne sait pas encore cependant si les circonstances permettront de reprendre la station de St Michel. Pour le moment, vu le personnel réduit de la Mission, on a concentré tous les efforts à N. O. des Ambocellas.

### Clé de N. O. des Ambocellas

Sept. 1884 - Déc. 1885.

1. Installation. — 2. Voyage à Kumbé. Maladie du P. Hogan. — 3. Heureux débats.
- 4. Morts des P. Hogan et Lynele. — 5. Arrivée du P. Lecoute. — 6. Changements de personnel. — 7. Voyages du P. Schaller à Kicombé. — 8. Travaux.
- 9. Etat actuel de l'œuvre et du personnel.

— 1. La Clé de N. O. des Ambocellas est située par 15° 3' de

latitude méridionale et  $16^{\circ} 14'$  de longitude. (Greenwich), sur la rive droite de la rivière Ekushitanda, qui se jette dans le Cunène, entre les royaumes de Kamba et de Mulondo, un peu au nord de Kitévé. La Mission se trouve à quelques pas de cette belle rivière. C'est dans le but d'aller s'y établir définitivement que les P.P. Hogan et Synck, avec les FF. Onuphre et Rodrigue, partirent de Humbé le 20 août 1884. Les missionnaires, après avoir traversé le royaume d'Evaté, où ils reçurent le meilleur accueil de la part du roi Kavinguérroua, arrivèrent à la station de Ste Croix de Hunda. Ils furent heureux d'y retrouver en état de parfaite conservation tout le mobilier et les marchandises que l'année précédente ils avaient confiées à la garde du bon roi Katchili et de ses sujets.

Là, les Boërs qui avaient conduit les chariots, refusèrent d'aller plus loin, et les Pères, aidés des plus grands enfants de la Mission, durent prendre eux-mêmes la conduite du Raphaël, l'antique wagon du P. Duparquet. Enfin tous arrivèrent le 7 sept. sans accident à Kinouangombé, terme de leur voyage. On les y attendait avec impatience. Le roi Tchamba avait même déjà envoyé jusqu'à Hunda un ambassadeur au devant d'eux pour les engager à venir fixer leur résidence à Pompati-Kala. Mais ils avaient, dès l'année dernière, déterminé Kinouangombé comme l'endroit le plus propice pour le futur établissement, et c'est à cette localité que la préférence fut accordée. Les deux chefs de l'endroit, Tchoula et Gouga, concédèrent de suite aux missionnaires tout le terrain qu'ils désiraient.

Comme cette station était la plus éloignée et la plus isolée dans l'intérieur du continent, elle fut privilégiée dans la répartition des enfants de Humbé: tous les plus grands et les plus habiles lui furent assignés. Le P. Hogan se mit tout de suite à l'œuvre avec eux pour bâtir une chapelle, tandis que le F. Onuphre, de son côté, en fit rapidement deux.

jolis corps et bâtiments. — Les Amboellias, écrivait peu après le P. Duparquet, sont très sympathiques aux missionnaires; aux dernières nouvelles, huit rois avaient déjà visité les Pères, et le P. Synch, qui en est chargé, m'écrivait qu'il était content des progrès de ses nouveaux élèves. L'enseignement se fait en portugais et dans la langue du pays. (Rapport du 4 nov. 84.)

— 2. Après avoir édifié les bâtiments, les missionnaires durent songer à se procurer des vivres. Le cher P. Hogan, dit le P. Duparquet, quoique j'aie cherché à le dissuader de ce voyage, est venu des Amboellias à Humbé vers la fin de novembre avec le Raphaël. C'était la saison des pluies, les rivières étaient déjà grosses, et comme il attendait un wagon de Huilla, il a passé une dizaine de jours sur les rives marécageuses du Cunine. Là, il a été saisi de la fièvre avec le F. Ouphore. Cependant il fallait repartir, et les chemins se trouvaient si mauvais que le Raphaël, entre Handaï-Kinouangombé, s'est tellement enfoncé dans la boue qu'il n'a pu être retiré qu'au bout de trois semaines. Heureusement que ce n'était pas trop loin des Amboellias, et toute la caravane a pu regagner à pied la Mission. Toutes ces fatigues avaient exténué le pauvre Père, et quelques jours après, il dut se mettre au lit avec une grosse fièvre bilieuse hématurique. Il fut si mal que le P. Synch lui donna l'Extrême-Onction. Les deux Pères et le P. Synch l'ont soigné avec un admirable dévouement, et peu après il s'est remis. (Lett. 17 fév. 1885)

— 3. Le cher P. Hogan s'était même remis courageusement à l'œuvre, ainsi que nous le montre la lettre suivante du P. Duparquet: — « Si le succès, disait-il, fait défaut à la Station de St-Michel, il n'en a pas été de même à N. D. des Amboellias. Là, les missionnaires ont été parfaitement accueillis par les indigènes, qui, jusqu'à ce jour, ont persévéré dans leurs bonnes dispositions. Le P. Hogan dans sa dernière lettre du 20 février,

m'écrit qu'ils sont parfaits. Les Pères sont également intarissables sur la beauté et la fertilité du pays, mais malheureusement les espérances ne se sont pas réalisées au point de vue de la salubrité. La nature montagneuse de cette région, et son climat tempéré, faisaient espérer qu'elle serait égale à celle de Huilla. Mais, il n'en a pas été ainsi. Après le P. Hogan, le F. Onuphre a également eu la fièvre. Doit-on conclure de là que la contrée est insalubre? Je n'en suis nullement persuadé: 1<sup>o</sup> parce que le P. Hogan et le F. Onuphre ont pu contracter ces fièvres dans cet affreux voyage qu'ils ont fait à Humbé au milieu de la saison des pluies; 2<sup>o</sup> parce que tous les Européens qui vont visiter cette contrée, la regardent comme très salubre. Il est donc impossible de croire que les Amboellas soient un pays malsain. Peut-être toutefois l'emplacement de la mission n'a-t-il pas été bien choisi. Séduits par la beauté de la rivière Okashitanda, les Pères ont bâti leur demeure sur ses bords mêmes, à 40 mètres environ de la rive. Cela paraît bien rapproché. La Cité du P. Hogan est du reste convenablement installée. Les enfants sont bien élevés, l'enseignement se fait d'une manière sérieuse, et j'attends de cette œuvre les meilleurs résultats. (Lett. du 26 Mars 85.)

— 4. Le cher P. Hogan, hélas! n'avait pourtant pas dû complètement se remettre; car le 10 mars suivant il retombait malade, pour mourir deux jours après. Le P. Lynch, que cette mort avait douloureusement affecté, succombait, à son tour, dès le 6 avril. L'Edso ayant publié un récit détaillé de la mort édifiante de ces chers confrères, (N<sup>o</sup> de Sept. et de Nov. 1885.) nous ne les reproduisons pas ici.

Après le décès du P. Lynch, les indigènes, armés de fusils et de sagaies, vinrent réclamer, selon la coutume, disaient-ils, une subvention au F. Onuphre, avant de l'autoriser à faire l'inhumation. Celui-ci dut donc s'exécuter, et fut heureux

d'en être quitte pour deux pantalons et quelques chemises, car ils insistèrent longtemps pour avoir davantage.

— 5 La Providence permit alors que le P. Secante, en voyé pendant ce temps à Handa, eut l'heureuse idée de pousser jusqu'aux Ambocellas. Je suis parti de Humbé, écrivait-il le 8 avril 1889, et à mon arrivée à S. Effichel quelques jours après, j'ai été parfaitement reçu par Nambadi. Dès le 14, je parlai de nouveau avec le P. Lucius, pour Henda, afin de choisir un emplacement pour une nouvelle station. Katchili, roi de Handa, nous fit très bon accueil et nous manifesta le désir qu'il avait lui-même de posséder des missionnaires. Je lui donnai donc à espérer que nous ne tarderions pas à nous établir chez lui, puis nous continuâmes notre route, dans l'intention d'aller jusqu'aux Ambocellas, où j'avais à me concerter avec le P. Hogan sur les affaires de nos Missions, et à recevoir de lui les pouvoirs de juridiction. Entre Evaré et Handa, nous rencontrâmes une demi-douzaine d'Ambocellas qui nous apprennent la douloureuse nouvelle de la mort des PP. Hogan et Lynch. Si, hélas! nous ne pouvions y croire, mais tous les renseignements sont si précis qu'il nous faut hélas! nous rendre à l'évidence.

Que faire, en cette triste circonstance? Nous exprimâmes d'aller aux Ambocellas et à rester jusqu'à nouvel ordre. — C'est à quoi je me décide, ne pouvant laisser plus longtemps sans prêter les deux frères et les enfants, d'autant plus mauvais est, que le P. Rodrigue était malade, avec des plaies aux jambes, et que le P. Espère était épuisé de fièvre et de fatigue. — Au bout de deux jours nous étions aux Ambocellas. Le P. Schreier accourut au devant de nous, quoique tremblant de fièvre et pouvant à peine se tenir debout. Quant au P. Rodrigue, il était au lit, avec des plaies aux jambes.

C'est le début de ces bons frères qui nous viennent à nous comme des envoyés de la Providence. Ils nous racontèrent



longuement la maladie et la mort des deux chers Pères Hogan et Lynch, dont les détails ont été publiés. A la mort de ce dernier, le F. Onuphre pensa aussi mourir lui-même; mais Dieu le soutint et lui donna la force suffisante pour faire succé à toutes les difficultés; et, comme on le sait, elles ne lui ont pas manqué. — Après de tels désastres, on pouvait se demander s'il y avait lieu de maintenir cette Mission. Pourquoi, je projetai d'abord de la transférer à Honda; mais le F. Onuphre me fit justement observer qu'on pourrait peut-être regretter plus tard l'abandon d'une station déjà si bien installée, que d'ailleurs ni les plants du F. Rodrigue, ni les ebiques qui dévotaient les pieds de tous n'étaient habituels au pays. Il ajouta que le P. Hogan et lui-même avaient gagné leur maladie dans un voyage à Humbé pendant la saison des pluies, que le P. Lynch avait depuis longtemps une santé bien affaiblie et devait même rentrer en France.

Cette Mission parfaitement établie, est située sur une petite colline; au pied de laquelle coule l'Okashitanda. Une enceinte carrée, formée de pieux hauts de 3 à 4 môt et assez gros, entoure la cité et la protège contre les lions. Sur le côté de devant, pas de constructions; c'est l'entrée seulement. A gauche, la chapelle, bien construite, propre, large et élevée, avec une petite chambre destinée à être la sacristie. En face, du côté droit un beau bâtiment de mêmes proportions, comprenant les différents lieux réguliers: chambre, bibliothèque; salle commune, infirmerie et réfectoire, pharmacie; le tout très propre et bien tenu. Dans le fond un grand hangar de mêmes dimensions pour le wagon, des étables pour les vaches, bœufs, etc. Au milieu de la cour, trois cases bien construites, larges et élevées, dont deux pour les enfants et l'autre servant de magasin; puis, sur la même ligne, la cuisine, qui se compose d'un toit de case

soutenu par des piquets et ouvert de tous côtés. Autour de la Mission on est en train de déblayer, ou plutôt de défricher. On coupe les arbres qui gênent et étouffent, et on tire de grandes allées, en conservant ceux qui font bon effet. Il y a déjà un joli jardin et un beau champ de maïs. Les bœufs, les chèvres, toute la basse-cour est en parfait état.

Les gens du pays qui viennent à la Mission s'arrêtent au milieu de la cour au pied d'un arbre, et là se font les achats. Personne n'entre dans l'habitation et n'approche même des fenêtres. Je me croyais presque dans une Cité d'Europe; et je voyais réalisée l'idée que je m'étais faite d'une Mission véritablement établie. Par ailleurs, les enfants sont polis, bien élevés et convenables sous tous les rapports.

Le lendemain de mon arrivée ici, le roi Taboula et un autre sont venus me faire visite. J'en ai été très satisfait ainsi que de la population environnante et de la contrée elle-même, dont tous les champs étaient couverts de belles moissons. Lett. du 23 avril 1885.

— 6 Peu après l'arrivée du P. Secoute aux Amboellas, le T. Cruphère épuisé, fut rappelé à Quilla. Il passa par St-Michel et quitta cette Cité la veille de la mort de Numbadi. Le cher P. Secoute, qui avait eu beaucoup à souffrir dans son voyage, fut bientôt aussi pris de la fièvre et oblige de laisser le T. Rodrigue seul avec les enfants et de rentrer à Quilla où il arriva le 2 juillet 1885. Fort heureusement la veille le P. Seballer était parti de cette Cité avec les T. J. Marcisse et Anastase, pour se rendre aux Amboellas. Ils suivirent avec leurs deux wagons une route directe du ducône à la Mission entre Montoude et Suoque, ce qui leur fit gagner dix jours sur l'ancien itinéraire par Humbé et Exaré, qui était de vingt jours et ce qui par suite diminua aussi de moitié les dépenses de voyage.

Ils traversèrent le Cunène entre les deux rivières Ossi et Kuvangoué. Une fois arrivés aux Amboellas, le F. Narcisse repartit pour Humbé avec deux wagons pour y chercher toutes les marchandises qui s'y trouvaient, ainsi que 21 enfants appartenant à la Mission de l'Oukouanyama. Il suivit les bords de l'Okashitanda jusqu'à sa jonction avec le Cunène, un peu au-dessus de Kitévé, et il retourna aux Amboellas par la même route. Pendant qu'il faisait ce voyage, le P. Schaller, avec un troisième wagon, alla à Ste Croix de Handa pour y chercher le reste de mobilier qu'on y avait laissé.

— 7. A son retour par suite de la nouvelle recrue amenée par le F. Narcisse, il avait à pourvoir à la nourriture de 41 enfants, et comme les vivres lui faisaient défaut, il partit avec le F. Narcisse, sur le Raphaël, pour aller en acheter à deux jours de là, chez le roi de Kicondé, dont le pays est également situé sur les bords de l'Okashitanda. Ce roi et son peuple les ont parfaitement accueillis, et dans une journée, ils ont pu remplir complètement leur wagon de maïs. La tribu entière a même passé toute une nuit à en éplucher.

Le royaume de Kicondé est le commencement de nombreuses populations Amboellas qui s'étendent vers le Nord. A 2 heures de marche se trouve le royaume de Canoco, autre grand centre de population. D'après le F. Narcisse, plus on s'avance vers le Nord et plus le pays est beau : la contrée est accidentée ; très pittoresque et arrosée par de nombreux cours d'eau. Malheureusement l'endroit choisi par le Père Hogan est situé à l'extrémité des Amboellas, et de plus paraît un peu encaissé et assez peu fertile, à cause de son sol rocailleux. Et par suite les Pères se demandent s'il ne serait pas opportun de transférer la Mission dans un lieu plus favorable. C'est une question que le temps et l'expérience aideront à résoudre. (P. Duparquet, 27 oct. 1885.)

— 8. De son côté; le P. Schaller écrivait dernièrement:  
 « Le travail ne me manque pas ici; je n'ai jamais pu me mettre au lit avant 11 h. du soir ou minuit; et je suis encore plus accablé depuis l'arrivée du F. Narcisse avec les 21 enfants de Humbé. Grâce à Dieu cependant, ma santé s'est assez bien soutenue, malgré une fièvre et des plaies aux pieds causées par les terribles chiques du pays. — En ce moment, je fais faire une grande coupe d'arbres devant notre maison, pour lui donner de l'air et nous procurer une vue plus agréable. Nous avons fait aussi nos semailles et je ne désespère pas de leur bon rapport. En un mot, nous allons travailler à nous établir le plus convenablement possible, afin de passer ici encore au moins une saison, et de pouvoir juger plus sûrement de ce qu'il en est de la salubrité et de la fertilité du pays, en même temps que des bonnes dispositions des indigènes

— 9. Jusqu'à présent les gens du pays ne font pas grande difficulté pour nous envoyer leurs enfants. Ceux-ci, tout naturellement, viennent aussi à la chapelle, au moins de temps en temps; ce qui, nous l'espérons, amènera les parents eux-mêmes. Mon dessein serait, du reste, de rendre la chapelle et l'école publique.  
 (Lett. du 21 sept. 1835.)

Mais à côté de ces bonnes espérances, nous rencontrons un grand obstacle dans la santé du personnel. Jusqu'ici, en effet, Pères et Frères ont beaucoup à souffrir d'une certaine maladie des pieds et des jambes, qui deviennent rouges, puis s'enflent, et finissent par se couvrir de plaies. C'est ainsi que le F. Rodrigue a été obligé de garder longtemps le lit, et qu'il a dû rentrer à Huilla. Et chose remarquable, à peine avait-il traversé le Cunène, qu'il était entièrement guéri. La même chose, à peu près, est arrivée pour le F. Dominique, qui s'est trouvé beaucoup mieux dès son arrivée à Huilla. — Lorsque le F. Narcisse a quitté les Amboellas, le F. Anastase était

au lit avec une jambe enflée, et le P. Schaller avait aussi une plaie à la cheville du pied. Evidemment, il y a là une cause qui prédispose à ces plaies, et que nous n'avons pas encore pu découvrir. — Au mois de novembre dernier, le Père Secornte, qui s'était bien rétabli à Huilla, est reparti avec le P. Génie, pour les Amboellas, où le P. Schaller se trouvait seul avec le F. Anastase. (P. Dup. 27 oct. 1885.)

### Supplément au Bulletin de Humbé.

« Le dernier Bulletin parlait de la situation très critique où se trouvait le P. Charles assiégé dans la forteresse de Humbé. Or, ces jours derniers, nous avons reçu une lettre du P. Rolle qui donne à cet égard des détails pleins d'intérêt, et, comme on le verra, plus rassurants.

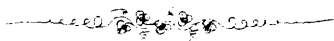
« Sur la demande du Gouverneur, le P. Antunes est allé accompagner la colonne expéditionnaire qui se rendait à Humbé. Peu après son départ, nous est parvenue une lettre du P. Charles. Fort heureusement, malgré les bruits sinistres de massacre, tous les assiégés sont sains et saufs dans leur forteresse; ils ne manquent ni de vivres ni de munitions, et, informés d'ailleurs qu'un secours leur arrive, ils sont pleins de courage et d'espérance. Depuis un mois cependant, ils ne dorment que chacun à leur tour. Car il ne se passe guère de nuit sans que les Noirs, au nombre de plusieurs milliers, ne tentent l'assaut de la citadelle. Grâce à leur vigilance et à leur discipline, chaque tentative d'assaut a été jusqu'ici victorieusement repoussée. Leur tactique est celle-ci à l'approche de l'ennemi, la sentinelle doit avertir, et chacun aussitôt se rend silencieusement à son poste, où il attend l'ordre de faire feu. Ce signal n'est donné que lorsque l'ennemi ne se trouve plus qu'à quelques mètres, et à une si courte distance, chaque homme vivet est un homme mort. Aussi après

chaque décharge; voit-on un sauve-qui-peut général.

Un fameux sorcier du pays avait forcément engagé ses compatriotes à faire la guerre aux Blancs leur affirmant qu'il avait jeté un sort sur leurs balles, et que celles-ci, sortant des fusils, se changeraient immédiatement en eau. Sur cette assurance, les noirs s'avancèrent pleins de courage; mais, dès la première décharge, vingt-balles logées dans les chairs des plus audacieux, ne tardèrent pas à leur donner une preuve du contraire. Le sorcier, cette fois, se tira d'affaire en disant que les balles avaient échappé à son action, grâce à un féliche des Blancs, plus puissant que le sien, mais qu'il allait le réduire à néant. Sur ce, les noirs reviennent à l'assaut pleins d'une nouvelle ardeur. Mais, hélas! au lieu de 30 morts, ce fut une cinquantaine qui restèrent sur le carreau. Voyant donc que décidément ces terribles balles ne voulaient point se changer en eau, ils envoyèrent dès le lendemain deux parlementaires proposer, de la part du roi, des paroles de paix. On s'aperçut aisément que, selon leur coutume, ils ne voulaient en réalité que gagner du temps pour se faire des alliés. On seignit cependant une entière confiance dans leurs intentions; et le jour même on fit sortir un troupeau de bœufs, sous la conduite de deux pasteurs, chargés de les mener boire. Et les noirs l'ayant aperçu, peussent aussitôt leur en faire de guerre; et s'élançant sur leur proie. Mais derrière le troupeau se trouvait masquée la vaillante petite armée des Blancs. Pris ainsi à l'improviste et avant même d'avoir pu deviner d'où les coups partaient, une centaine d'entre eux ont bientôt succombé. Les autres épouvantés, prennent la fuite et laissent aux Blancs toute facilité de rentrer leur troupeau, et de se retrancher eux-mêmes dans leurs bastions. Depuis cette terrible leçon, écrit le P. Charles, on n'a plus osé bouger dans le camp ennemi. Le roi a envoyé faire des excuses. On les a acceptées pour ce qu'elles valent, on attendant l'arrivée

des forces annoncées par un courrier qui vient enfin de réussir à pénétrer jusqu'à nous, sans être massacré, comme l'avaient été ses devanciers.

« Dès les premières nouvelles du péril imminent qui menaçait les missionnaires, le P. Antunès ordonna de réciter chaque jour le Memorare avec trois fois l'invocation : Cor Jesu sacratissimum. De plus, une Messe, celle de Clé, est dite chaque jour à cette intention ; et les Frères, ainsi que les enfants, offrent de nombreuses et ferventes Communions pour obtenir du Ciel secours et assistance. » Lett. du 31 Dec. 1885. )



## Nécrologie.

Dans le billet mortuaire annonçant le décès du bon Père Gravière, nous n'avons pu en faire connaître la cause. Cette nouvelle, en effet, complètement inopinée, a été communiquée à la Maison-Mère, le 19 février, par télégramme. C'est le surlendemain seulement, que le G. R. Père a reçu du Père Lefeuve la lettre suivante ; donnant quelques détails sur la maladie et la mort de ce cher défunt :

« Je profite du calme de la nuit passée auprès des restes mortels de notre bon et regretté P. Supérieur, pour vous écrire . — Vous le savez, depuis un an et plus, la santé de ce bon Père déclinait sans cesse ; parfois même il lui survenait des faiblesses momentanées. La semaine dernière, sur l'avis du médecin, il prit quelques soins particuliers, mais n'en ressentit aucune amélioration dans son état. Lundi dernier, 15, il souffrit beaucoup d'une fausse digestion qui nous donna même de vives inquiétudes. Cependant il se remit assez bien, et jeudi il se proposait de dire la s<sup>te</sup> Messe le

lendemain. Mais dans la nuit, vers les 2 heures, il fut pris d'une très forte oppression et d'une toux qui me réveilla. J'accourus aussitôt et je le trouvai dans un état très périlleux, pouvant à peine respirer. Le médecin vint et ordonna quelques potions. Toutefois comme l'état de notre cher malade s'aggravait de plus en plus, je lui proposai de lui donner l'Extrême-Onction; ce qu'il accepta avec beaucoup d'esprit de foi. Il me demanda même à recevoir la sainte Communion. Je lui administrai donc les derniers sacrements et il les reçut avec les dispositions les plus édifiantes. Il éprouva ensuite un petit soulagement, mais au bout de quelques moments, survint une grande douleur au cœur. Je lui donnai alors l'indulgence plénière in articulo mortis, et nous continuâmes à prier pendant que le P. Boseh lui suggérait des sentiments de résignation et d'abandon entre les mains de Dieu. Ces sentiments étaient bien au fond de son cœur; et nous comprimés, par quelques paroles ou signes d'assentiment, qu'il s'unissait de toutes ses forces aux souffrances et à la mort de Notre Seigneur. Et il rendit ainsi sa belle âme à Dieu à 7 h. 1/4 du matin. Les médecins attribuent sa mort à une angine de poitrine.

„ L'enterrement de notre cher Père Supérieur, qui s'est fait ce matin 20 fév., a été des plus touchants. Une vingtaine de prêtres, de chanoines et de religieux, ainsi que de nombreuses députations de communautés religieuses, assistaient à la cérémonie; et notre chapelle était remplie d'une foule pieuse et recueillie, témoignant par sa présence de la vénération dont notre si regretté défunt était l'objet „

Le R. P. Gravière naquit en 1814. Après avoir été pendant quelque temps vicare, il entra au noviciat le 20 oct. 1845, et fit profession le 25 mars 1846. Envoyé ensuite comme préfet apostolique en Guinée, il y resta quelques années. A son retour en France, il fut nommé Supérieur de la C<sup>te</sup> de Bordeaux, dont il peut être regardé comme le fondateur



ayant fait construire la chapelle et beaucoup améliorer la maison d'habitation. Il s'est dévoué avec le plus grand zèle à l'association des Frères de famille, son œuvre principale, ainsi qu'à plusieurs Cl<sup>tes</sup> religieuses, particulièrement à celle des Sœurs du Tondu, à la fondation de laquelle il a beaucoup contribué. Il jouissait de l'estime et de la vénération générales par sa piété, sa prudence, et les vertus d'un saint religieux.

— Nos confrères ont déjà appris également la mort du cher P. Carrié à l'île Maurice. Voici, sur ses derniers instants, quelques détails que nous extrayons de la correspondance.

« Hélas ! dit le P. Garmy, le bon Père ne vous arrivera pas, comme je vous l'avais annoncé par la dernière malle. Il a rendu son âme à Dieu le 2 janvier à huit heures du matin. — Je l'avais envoyé en échange d'air à Moka, chez les Sœurs de M. Leboucheur. Déjà il paraissait aller beaucoup mieux, et le jour de Noël il avait même pu dire la st<sup>e</sup> Messe. Le 1<sup>er</sup> janvier les PP. Bourget et Kattler étant allés le voir, le trouvèrent un peu oppressé. Mais il leur dit : « Maintenant je suis assez bien, il ne me reste plus que l'asthme ; et comme ici c'est trop humide pour moi, dites aux Pères que je descendrai en ville dimanche ou lundi. Puis il récita tout son bréviaire. — A 2 h du matin une crise d'asthme se déclare. Le docteur arrive, et voyant le malade, il insiste pour lui faire donner les derniers sacrements. Le P. Habera alors le confesse et lui donne l'Extrême-Onction. A 8 h du matin le P. Carrié s'assied sur son lit, prit lui-même 2 verres de limonade et quelques minutes après, il rendait le dernier soupir. — Tous les journaux du pays ont tenu à consacrer au cher défunt quelques lignes de regrets. Voici un extrait du Mavincin du 6 janvier 1886 : «... Le R. P. Carrié a débarqué sur nos rives, il y a dix années environ, et a débuté dans sa mission aux Cassis, desservant en même temps la paroisse de la Petite-Rivière et toute la montagne des Signaux, formant partie des Cassis. Il a passé cinq années dans cette Mission, et ensuite il fut appelé à la Cathédrale de Port-Souis. Là encore tous ceux qui l'ont connu ont toujours eu pour lui la plus grande estime. — Six pénitents du défunt ont tenu à honneur de

transporter son corps de la chapelle ardente à la Cathédrale, pour le service funèbre. Après la cérémonie, le convoi, suivi d'une foule considérable de religieux, de sœurs de charité, d'amis et de connaissances, s'est dirigé vers le cimetière de la Petite-Rivière, où a eu lieu l'inhumation.

Le P. Carré était entré en 1873 au Grand-Scolasticat à l'âge de 33 ans; il avait été précédemment maire de sa commune. Admis à la profession en 1876, il fut envoyé à l'île Maurice, où il est décédé, après 10 années d'un humble et fructueux ministère, à l'âge de 45 ans.

### Mouvement du personnel.

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 28 janvier, le P. Unien venu du Gabon;

Le 9 février, le P. Levadoux, venu du Congo, et le F. Onuphre de la Cimbébasie;

Le 13 février, le F. Zénon, venu du Lanquebar.

Placements. — Ont été envoyés

Le 14 janvier, à St-Ilan, le F. Fructueux;

Le 29 janvier, au Grand-Chevilly, le F. nov. Florian et le postulant Meyer;

Le 5 février, en Sénégambie, le P. Massart;

Le 10 février, à Rambervillers, le P. Martin venu pareillem.<sup>nt</sup> Hait;

Le 20 février, à Estaires, le F. Wendelin, venu de St-Ilan;

Le 25 février, à la Guadeloupe, le P. Fraisse;

Id., à la Trinidad, M. O'Ryan, scolastique.

### Nouvelles récentes.

L'évêque de Maurice, M<sup>gr</sup> Scarsbrick, est venu voir le C. R. Père à son passage à Paris, le 18 février; il doit s'embarquer pour Port-Louis le 10 mars. Par le même paquebot doit repartir pour la Réunion M<sup>gr</sup> Coldefy, ainsi qu'il l'a annoncé par une lettre pastorale adressée de France à ses diocésains.

— Nos confrères ont appris la mort du pieux et zélé directeur de la Ste-Enfance, M<sup>gr</sup> du Fougerais, décédé le 8 janv. Il a été remplacé à la tête de l'œuvre par M. l'abbé Demimuid, aumônier du 2<sup>e</sup> monastère des Carmélites à Paris, et précédemment professeur à l'université catholique.

Maison-Mère, le 23 fév. 1886.

N<sup>o</sup> 195.

Mars 1886.

# BULLETIN



Île Maurice.

Clé de la Cathédrale.

Juillet 1885 Mars 1886.

1. Personnel — 2. Ministère. Prison. Hôpital. Catéchisme. Congrégations.  
— 3. Ecoles. — 4. Œuvre des Noirs. — 5. Carême et mois de Marie. — 6. Santé.

Bulletin de la Clé. — Notre Clé, comme on le sait, vient de perdre un de ses membres, le cher P. Carré, et se compose actuellement des P. P. Garmy, Hattler et du F. Michel.

— 2 Nos œuvres sont multiples et comprennent le service de la prison, de l'hôpital, les catéchismes, la direction des congrégations et des écoles. — Le P. Hattler est chargé du ministère à la prison et s'y rend deux fois par semaine pour les catéchismes, les confessions, la s<sup>te</sup> Messe ainsi que les instructions. — Le F. Michel l'y aide pour les catéchismes; il y enseigne aussi à chanter et fait lui-même les solos pendant les offices. Grâce à lui, les cérémonies se font beaucoup mieux que par le passé. Au presbytère il fait également le catéchisme à quelques vieux et réussit à merveille. Il est très aimé d'eux ainsi que des prisonniers.

L'hôpital, composé de 400 malades environ, donnait beaucoup de consolations au P. Carré, qui y avait fait faire plusieurs 1<sup>res</sup> Communions. Le P. Hattler s'efforce d'y continuer le bien commencé; et il est très secondé en cela par les Sœurs du Bon-Secours qui, étant chargées des femmes et ayant la permission de visiter les salles des hommes, préviennent le Père dès qu'il les voit un malade sérieusement atteint; de sorte qu'il y a maintenant peu de personnes à mourir sans sacrements. Il n'en était pas ainsi autrefois. Le Père passe d'ailleurs régulièrement chaque jour dans toutes les salles.

— Outre les catéchismes des écoles, nous en avons encore deux autres. celui des femmes qui se fait deux fois la semaine; le mercredi et le vendredi; et celui des hommes les mêmes jours, mais de 7<sup>h</sup> du soir à 8 heures. Le P. Supérieur est chargé du premier, et le P. Hattler du second, lequel, après avoir passé par des épreuves très sérieuses, ne tardera pas, nous l'espérons, à reprendre son importance.

— Nous avons trois congrégations à la Cathédrale, toutes dirigées par le P. Supérieur: celle de S<sup>t</sup> Joseph dont l'esprit est excellent, mais qui est malheureusement peu nombreuse. Elle se recrute parmi les ouvriers et les domestiques, et compte seulement 145 membres. Le point du règlement qui effraie le plus, c'est celui qui interdit d'entrer dans la boutique d'un Chinois pour y prendre le grog. — Celle des mères de famille se compose d'environ 260 membres. Mais que de difficultés pour les maintenir, et surtout pour obtenir d'elles qu'elles veillent soigneusement sur leurs enfants!

Un des grands avantages de ces deux Congrégations c'est que les membres qui en font partie, s'ils ont quelques difficultés dans leur ménage, ne s'adressent pas aux tribunaux; car c'est un cas de renvoi, mais bien à leur Père Directeur. Généralement, ils se montrent assez dociles pour accepter les décisions portées par lui. Mais, comme on le conçoit sans peine,

ces cas se renouvellent assez souvent; de sorte que ce n'est pas là une petite préoccupation pour le Directeur;

La troisième Congrégation est celle des jeunes filles. Comme les deux précédentes, elle a pris naissance sous le bon et vénéré Père Saval. Malheureusement, l'amour du luxe et de la vanité en était venu à ce point, parmi un certain nombre de ses membres, que l'on eut nécessaire de la reconstituer à nouveau. Ce changement a eu lieu à la clôture du mois de Marie de l'année dernière. Les anciennes associées furent laissées libres de faire partie de la nouvelle congrégation si elles le désiraient, sans être obligées à un nouveau noviciat, mais elles devaient renoncer à la toilette, quitter le chapeau, porter une robe unie, etc. Cette condition, imposée à tout membre, était comme une porte de sortie ouverte aux plus mondaines. Elles en profitèrent, et depuis lors, la petite Congrégation marche très-bien. Malgré tous les obstacles, en effet, nous avons tenu ferme au règlement; et nous ne comptons pas moins de 130 jeunes filles, qui ont ainsi généreusement sacrifié la mode et la danse. Puissent-elles toutes persévérer dans ces dispositions si chrétiennes!

— 3. Nous n'avons à proprement parler qu'une seule école mixte; mais, vu le nombre des petits enfants et la présence des jeunes filles, cette école est partagée en deux et elle a lieu dans des maisons différentes. Dans la cour de la cathédrale se trouvent nos plus grands élèves au nombre de 211; et dans le local du collège diocésain, les jeunes filles et les petits enfants de 5 à 8 ans; mais complètement séparés, pour les classes et les récréations. Là, il y a 305 enfants dont 178 filles et 127 garçons. L'école des filles ne date que du 13 janv. 1885; et déjà elle est la plus florissante de la ville.

Pour cette œuvre, il y a huit professeurs diplômés. un du 1<sup>er</sup> degré, et quatre du 4<sup>ème</sup>; de plus, sept moniteurs, soit 15 professeurs. — Quant à l'instruction religieuse, elle est

donnée par le P. Hattler, deux fois la semaine, aux enfants qui sont à la cathédrale, et aux mêmes jours par le P. Supérieur aux enfants qui se réunissent au collège.

Nous sommes encore chargés des catéchismes à l'école centrale. Cette école est la plus importante du gouvernement, et compte de 380 à 400 jeunes gens. Le P. Supérieur s'occupe des plus grands, et un des autres Pères des plus petits.

Nous venons de fonder une école d'adultes depuis le 1<sup>er</sup> fév. Elle commence à 7 h. 1/2 du soir et se poursuit jusqu'à 9 heures. Cette école compte aujourd'hui 297 hommes de 20 à 40 ans. Ils nous aiment, ces hommes-là de notre côté, nous serons toujours bons pour eux, tout en les reprenant de leurs défauts, et nous nous montrerons les successeurs de leur bon P. Laval : c'est là notre modèle. Pour lui, ils se seraient fait massacrer. Ils nous resteront attachés, à nous qui ne leur faisons aussi que du bien. (Lett. du 16 fév. 86.)

— 4. Mais notre œuvre principale c'est l'œuvre des Noirs. Elle est loin d'être terminée; comme on a cherché à la faire érover, elle exige, au contraire, un travail incessant. Si, en effet, nos Noirs, en général, sont baptisés, combien n'y en a-t-il pas qui n'ont point fait leur 1<sup>ère</sup> Communion ! Combien n'y en a-t-il pas qui vivent dans le désordre ! Vu leur faiblesse, leur inconstance, il faut être là sans cesse pour les empêcher de tomber. Et malgré cela que de superstitions encore parmi eux ! Pour la moindre chose, ils vont consulter le sorcier. Quelle n'est pas notre peine, parfois, de voir des mères de famille recourir à des païens, à des Escaers, à des Mahométans pour obtenir la guérison de leurs enfants ou de leur époux ? Et ce ne sont pas là des faits isolés, car la clientèle des sorciers est nombreuse, et parmi les blancs et parmi notre monde. — Nous portons toute notre attention sur ce point, et, chaque fois que l'occasion s'en présente, nous ne manquons pas d'attaquer ce vilain défaut, et de le stigmatiser de toute manière. Si donc nous ne nous occupons

pas tout particulièrement de ces pauvres gens, on ne tarderait pas à les voir retomber dans le triste état où ils étaient à l'arrivée du Père Laval.

— 5. Nos chers Noirs ont cela de bon pourtant, c'est qu'ils aiment la parole de Dieu. Aussi quel plaisir de les voir si nombreux le soir pendant le Carême et le mois de Marie! La vaste nef de la cathédrale et les tribunes peuvent à peine contenir la foule qui s'y presse. Impossible parfois au bedeau de circuler. Et certes ce ne sont pas des compliments qu'ils viennent chercher, car nous avons pour habitude de leur dire toutes choses sans détour. Ainsi, dès la première instruction du Carême 1884, nous leur avions annoncé que nous serions sans pitié pour leurs défauts. Paresse, superstition, mensonge, ivrognerie, danses, vols, vice honteux, tous ces sujets furent traités du haut de la chaire. Aussi, à la clôture, le P. Supérieur, après avoir résumé ces divers sujets, put dire avec vérité: « Nous vous avons promis de vous parler avec franchise. Nous avons tenu parole. Le vice a été flagellé comme il le méritait; nous avons fait notre œuvre et le P. Laval n'aura rien à nous reprocher. A vous maintenant de faire la vôtre; si vous ne voulez pas que le Père Laval vous rejette du nombre de ses enfants. » — Bien des pécheurs qui ne s'étaient pas approchés des sacrements depuis la mort de ce bon Père, et d'autres depuis dix ou quinze ans, vinrent se réconcilier avec le bon Dieu.

— 6. Mais tout ce travail, deux Pères, on le comprend, ne pouvaient l'exécuter sans de grandes fatigues. Cependant, en 1883 et 1884, il n'y eut pour le faire que les P. P. Garmy et Carré; de même, en 1885, jusqu'au jour où le P. Hattler est venu se joindre à eux. Aussi leurs santés en souffrirent-elles beaucoup. Le P. Carré passait les nuits blanches avec un asthme qui ne lui permettait aucun repos, et cependant il travaillait avec zèle ses prédications. D'un autre côté, le P. Garmy, assujéti à un travail continu, fut pris de vomisse-

et dut aller passer quelque temps à la campagne. Mais grâce à Dieu, sa santé s'est refaite; et ses forces lui permettent maintenant de continuer à travailler avec succès à l'œuvre du vénéré P. Saval.

### Clé de Ste Croix

1. Etat du pays. Fièvre maligne. — 2. Dévotion envers le P. Saval. Son anniversaire. — 3. Projet de lui élever une statue. — 4. Guérisons miraculeuses. — 5. Personnel actuel. — 6. Quartier à Terre-Rouge. — 7. Reformatory.

— 1. On sait que Ste Croix, appelée aussi la Vallée des prêtres, est cette partie de l'île Maurice, évangélisée avec tant de succès par le bon P. Saval. Depuis 1868, ce quartier est cruellement affligé par une fièvre maligne, qui semble y avoir établi domicile avec le cortège des maux qui l'accompagnent, ce qui fait que la population diminue de plus en plus. Ste Croix, rendu triste par la fièvre, reprend cependant, à certains jours, plus de vie et d'entrain. C'est le dimanche et les fêtes. Alors un nombre considérable de personnes, appartenant à toutes les classes de la société, quittent leur demeure pour venir s'agenouiller avec un respectueux empressement auprès des restes précieux du vénéré Père Saval. Chacun rivalise de zèle pour déposer sur sa tombe des fleurs fraîchement cueillies et arrangées avec art. Ses uns viennent lui demander la guérison d'un malade ou d'un infirme, d'autres une grâce particulière. On en a vu se déchausser et descendre pieds nus les quelques marches qui conduisent au sépulchre de pierre. Ses païens eux-mêmes s'y rendent en grand nombre pour prier, eux aussi, le saint missionnaire et couvrir sa tombe de fleurs. La nuit seule oblige les pieux pèlerins à quitter ce lieu vénéré, mais ce n'est pas sans lui dire au revoir et sans emporter au fond de leurs



cœuris un sentiment de vive reconnaissance pour de nombreuses grâces obtenues. (Notes du P. Guyon)

— 2. C'est surtout le 9 septembre, anniversaire de la mort du P. Laval, que la population se porte en foule à son tombeau. Ce jour-là, riches et pauvres, heureux ou malheureux s'y donnent rendez-vous. La tombe est littéralement recouverte de fleurs. C'est un va-et-vient continuel d'hommes, de femmes, d'enfants qu'une même pensée transporte : celle de rendre hommage à l'apôtre vénéré de l'île Maurice. (Notes du P. Guyon.)

Cette année, comme toujours, cet anniversaire a été dignement célébré. « Grand triomphe pour le P. Laval, écrivait à ce sujet le P. Gummy Impossible de vous donner une idée de la reconnaissance de nos enfants pour leur bon Père : Il y a eu plus de 700 communions. L'église était comble à chacune des cinq Messes. Celle de 8 heures a été chantée par le P. Mengelle, assisté des P. P. Ditrax et Kattler. La journée a donc été magnifique pour la cause du serviteur de Dieu. On estime à plus de dix mille le nombre des personnes qui ont pris part à cette fête. À peine la moitié d'entre elles ont pu descendre au caveau. (Lett. du 28 sept. 1885.)

Le Criole de l'île Bourbon, publiait peu après une correspondance mauricienne dont voici un extrait : « Il sera peut-être agréable à nos lecteurs catholiques d'apprendre que la mémoire du P. Laval, le saint apôtre qui a évangélisé toute l'île Bourbon<sup>(1)</sup>, ainsi que l'île Maurice, est gardée ici avec une ardeur impossible à comprendre. Au jour anniversaire de sa mort, une foule immense se rend en pèlerinage à l'endroit de sa tombe. Cette année, le même événement s'est produit. Du matin au soir un rassemblement de personnes de tous âges et de tous rangs s'est formé à l'église St<sup>e</sup> Croix à quelques milles de Port-Louis où est enterré le saint missionnaire. Dans les classes pauvres surtout, il jouit d'une renommée de sainteté unique à Maurice. » (N<sup>o</sup> du 2 oct. 1885.)

(1) Erreur du journaliste. Le P. Laval n'a passé que quelques semaines à Bourbon.

Le *Traité* *Mauricien*, dans un article intitulé *Voix populi vox Dei*, écrivait de son côté : «... Le 9 septembre était arrivé et personne, dans aucun journal de la colonie, n'avait songé à rappeler au public cette date mémorable de la mort du St<sup>e</sup> Prêtre de Maurice. Mais le peuple s'était souvenu, et dès le premier blanchissement de l'aube, une foule considérable s'est portée vers l'église St<sup>e</sup> Croix. Ce pèlerinage a continué toute la journée. Jusqu'au soir, la crypte où repose le corps du P. Laval n'a cessé d'être visitée. Des payens, des protestants s'étaient mêlés à l'assistance. Toutes les classes de notre société se trouvaient représentées à cette touchante manifestation. La foule pieuse et recueillie défilait lentement, imprégnant l'atmosphère en quelque sorte des saintes pensées d'amour, de respect, de reconnaissance qui remplissaient tous les cœurs. En nombre imposant se voyaient surtout les classes pauvres que le P. Laval aimait de préférence. Ses vieillards qui avaient eu le bonheur de connaître le bon Père, les enfants à qui leurs parents ont inculqué cette bienheureuse mémoire, se pressaient ardents et pleins de piété autour du modeste caveau. Et de tous les cœurs jaillissait un seul et même cri : Gloire au saint Père Laval !

« Quelles consolantes pensées suggèrent ces spectacles ! Ils prouvent que le peuple sait apprécier ceux qui lui font du bien. — La mémoire du P. Laval sera éternellement chérie à Maurice. Il semble même, en assistant à ce qui se passe ici chaque année, que plus nous allons, plus ce sentiment s'accroît et grandit. Dieu veuille qu'il se traduise un jour d'une façon encore plus palpable, et que la statue de ce saint homme se dresse enfin sur une de nos places publiques.

« Le P. Laval a laissé à Maurice des continuateurs de son œuvre bienfaisante, qui marchent dignement sur les traces de leur modèle. Ils savent donner l'exemple d'une mâle et persévérante énergie dans l'accomplissement de leurs devoirs sacerdotaux... »

— 3. L'idée d'élever une statue au P. Laval a été souvent émise, comme le montrent les lignes suivantes : « M. Alphonse Gaud, fils, écrit, il y a quelque temps dans les Annales de l'Union Catholique, une lettre forte intéressante au sujet de l'érection d'une statue à la mémoire du P. Laval... Je suis bien convaincu que si une liste de souscription était ouverte à cet effet, elle serait bien vite couverte, non-seulement des signatures de tous les vrais catholiques romains du pays, mais encore de celles de beaucoup d'autres personnes qui, quoique appartenant à diverses religions, ont su apprécier les admirables vertus de ce digne religieux. — Le P. Laval était, comme on sait, un excellent prêtre, rempli d'une foi ardente connaissant les devoirs de son saint ministère ; mais il fut aussi, par son véritable amour du prochain, surtout des faibles et des souffrants, le libérateur de la classe pauvre de Maurice. En quittant cette vie, il a dû sûrement recevoir des mains de son souverain Maître la palme éternelle promise aux élus. Il est donc juste que tous ceux que le P. Laval a secourus et auxquels il a donné l'exemple des vertus chrétiennes érigent une statue à sa mémoire comme preuve de leur reconnaissance. Oui, nous tous Mauriciens, prouvons que ce sentiment ne nous est point inconnu, et que nous n'avons pas oublié l'apostolat du P. Laval dans notre chère île Maurice et le bien qu'il nous a fait... » (Petit Mauricien, N° du 25 nov. 1884.)

Le Cœcilien<sup>1</sup> et d'autres journaux ont publié aussi des articles très élogieux sur le saint missionnaire.

— 4. De nombreuses faveurs regardées comme miraculeuses ont déjà été attribuées à son intercession, témoin l'extrait suivant d'une lettre du P. Garmy : « Vous trouverez sous ce pli, écrivait-il au S. R. Père, deux certificats de guérisons obtenues par l'intercession du bon Père. Oh ! que n'ai-je le temps de m'occuper plus activement de sa cause ! Je pourrais recueillir des attestations bien importantes, et bien des faits qui tiennent du miracle comme ceux que je vous envoie. » (Lett. du 5 nov. 85.) Espérons que

ces précieux documents seront en effet recueillis, pour contribuer à la gloire de l'apôtre de Maurice, selon les desseins de la divine Providence.

— 5. Le personnel actuel de St<sup>e</sup> Croix se compose des P<sup>r</sup>. Perraud et Lainé, qui desservent en outre la chapelle St Joseph de Terre Rouge. C'est dans le courant de 1883 que le P<sup>r</sup>. Perraud alla y remplacer le P<sup>r</sup>. Caré. Il a eu pour auxiliaires d'abord le P<sup>r</sup>. Stevennou, puis le P<sup>r</sup>. Lainé, après la suppression de la C<sup>té</sup> de Rodrigues, au mois de juillet 1885.

St<sup>e</sup> Croix possède une église et deux écoles. L'église, quoique déjà commencée sous le P<sup>r</sup>. Laval, n'a pu être achevée faute de ressources. On peut cependant y célébrer convenablement les offices divins — Les écoles sont tenues, l'une par les Filles de Marie, l'autre par une institutrice laïque. Toutes deux renferment près de deux cents enfants et donnent des résultats si satisfaisants, que le gouvernement lui-même les subventionne. Chaque semaine les Pères vont y faire le catéchisme et préparent les enfants à leur première communion. Pendant ces deux dernières années, il y a eu, tant à St<sup>e</sup> Croix qu'à St Joseph, environ 170 premiers communians, et parmi ce nombre une trentaine d'adultes.

— 6. Le quartier St Joseph de Terre Rouge, assis sur un terrain élevé et rocailleux, forme la partie de la paroisse où la vie et l'entrain se font le mieux sentir, et renferme une population beaucoup plus nombreuse que celle de St<sup>e</sup> Croix. Il y a une station de chemin de fer et un poste de police. La route principale qui le traverse est bordée par de jolies maisons de petits commerçants créoles, arabes ou indiens. Ça et là, des jardins bien cultivés, des parterres bien entretenus, donnent à la localité un assez bel aspect. La fièvre y règne cependant aussi, mais à un degré moins intense qu'à St<sup>e</sup> Croix.

Terre Rouge possède une chapelle dédiée à St Joseph et deux écoles. La chapelle, bâtie par le P<sup>r</sup>. Buquet, a été à

peu près terminée à l'intérieur par le P. Guyon, qui l'a desservie en 1882 et 1883. Grâce à de charitables souscripteurs, il a pu ériger deux nouveaux autels, dont l'un dédié à la S<sup>te</sup> Vierge et l'autre à St Joseph, et paver la chapelle en pierre et marbre. De belles décorations, dues au pieux dévouement des dames de Terre-Rouge, la parent aux jours de fête. Les offices divins sont bien suivis, les sacrements fréquentés et les communions pascales très nombreuses. Tant à S<sup>te</sup> Croix qu'à St Joseph, elles s'élèvent approximativement, chaque année, au chiffre de 800.

Les deux écoles, situées dans le quartier de Terre-Rouge, sont dirigées par des maîtres laïques. Tenus par le règlement, à l'enseignement du catéchisme, ils s'acquittent fort bien de ce devoir. Aussi le Père n'a-t-il qu'à se féliciter de l'instruction religieuse donnée aux enfants, qui lui donnent en général beaucoup de consolation. (Notes du P. Guyon). Comme dans le reste de l'île, des pagodes, construites çà et là sur la paroisse S<sup>te</sup> Croix - St Joseph, accueillent le culte idolâtrique. Les païens, en effet, tels que Chinois, Indiens, Malgaches, etc., y sont en grand nombre. Mais, grâce à Dieu, tous ne se montrent pas rebelles à la vérité, et chaque année, les missionnaires ont le bonheur d'en baptiser quelques-uns.

— 7. En confiant, en 1881, la paroisse S<sup>te</sup> Croix - St Joseph à la Cong<sup>g</sup>, M<sup>gr</sup> Scarisbrick la chargea aussi du soin spirituel du Reformatory, ou pénitencier de l'île Maurice. Ce pénitencier, situé à quelques kilomètres de la chapelle St Joseph, est peuplé d'enfants créoles, indiens, mulâtres ou noirs qu'on a trouvés abandonnés sur le chemin ou qu'on a surpris dans les maisons déroband des comestibles ou autres choses. La plupart sont dans une ignorance complète des premières vérités de la religion, et il y a beaucoup de bien à faire parmi eux. Le Père va les catéchiser deux fois par semaine, aux heures fixées d'un commun accord avec le surintendant, et son humble ministère est béni de Dieu.

Ct<sup>e</sup> du Grand-Port.

1. Personnel. — 2. Ministère. Mare d'Albert. Cent. Goulettes. S<sup>te</sup> Philomène.  
— 3. La Plaine. Magnien. L'Escalier. Le Bouillon. — 4. N. D. de Mahébourg. —  
5. Cimetière. Cons<sup>t</sup>. de fabrique. Hôpital. — 6. Bel-Air. V<sup>x</sup> C<sup>g</sup>. Port. G<sup>g</sup>. Salle. — 7. Ecoles.

Bulletin de la Ct<sup>e</sup> — 1. Notre Ct<sup>e</sup> se compose des P. Pitner, Supé-  
rieur, Burg et Béchét.

Le district du Grand-Port est le plus étendu de l'île Maurice. D'après le dernier recensement, sa population est de 62,000 habitants, dont environ 18 000 catholiques. A proprement parler, il n'y a qu'une paroisse; mais, sur ce vaste territoire, nous avons 9 chapelles, dont deux sont quasi paroisses: ce sont la Mare d'Albert et la Plaine.

— 2. La Mare d'Albert (N. D. du Refuge) est desservie par le P. Burg. Cette chapelle peut être considérée comme une véritable église. Elle est en pierre, bien solide, et a été décorée avec goût par le P. Burg lui-même, qui a embelli aussi le petit presbytère. La Messe s'y dit régulièrement les jeudis et les dimanches. Il y a eu, depuis notre dernier Bulletin, trois belles premières Communions: l'une en avril 1884, l'autre en juin 1885, et la troisième le 8 déc. dernier, fête de l'Immaculée-Conception. La première a été prêchée par le P. Spielmann; la deuxième par le P. Perraud, et la troisième par un Père Jésuite. On y compte environ 130 baptêmes par an, et les Communions pascales s'élèvent à 700.

La Mare d'Albert est un point très important. A un mille se trouve Rose-Belle, qui grandit de jour en jour. Il est à regretter que cette localité ne soit pas érigée en paroisse, et que deux Pères n'y soient pas à poste fixe, d'autant plus qu'il y a ministre et temple anglicans, et que c'est une petite bourgade où la propagande se fait activement. Eloignés comme nous le sommes, il nous est difficile d'y combattre.

efficacement l'influence protestante.

Deux chapelles dépendent de Mare-d'Albert et sont desservies par le même Père : ce sont la chapelle de S<sup>te</sup> Philomène aux Cent-Goulettes et celle de S<sup>t</sup> Joseph à la Mare. Tabac. La première est assez grande, mais en mauvais état. Malheureusement, elle ne se trouve plus au centre, à cause du déplacement de la population, qui s'est portée à S<sup>t</sup> Hubert. Malgré ces inconvénients, le Père y fait beaucoup de bien. Tous les ans, il y a une première Communion de 40 à 50 enfants et grandes personnes. Une Messe y est dite tous les premiers et 3<sup>e</sup> mardis de chaque mois. — Saint Joseph est une des chapelles les plus anciennes du Grand-Port. Elle a été restaurée et mise à neuf depuis que nous y avons établi une école. La S<sup>te</sup> Messe y est célébrée une fois par mois.

— 3. La Plaine. Magnien (S<sup>t</sup> Patrice) est desservie par le P. Béchet, ainsi que deux autres chapelles, l'Escalier et le Bouchon. Comme Mare-d'Albert, la Plaine est une grande église, mais en bois. Depuis 1883, le S<sup>t</sup> Sacrement y est conservé. Il y a Messe les mercredis et dimanches. Deux belles 1<sup>ères</sup> Communions ont eu lieu dans cette chapelle. l'une, le 17 mars 1884, l'autre le 11 avril 1885. En 1883, il y a eu 99 baptêmes ; en 1884, 130. — Les Communions pascuales sont de 550 à 600.

La chapelle de l'Escalier, dédiée à S<sup>t</sup> François-Xavier, a été aussi entièrement remise à neuf en 1883. Pour la 1<sup>ère</sup> fois, on y a fait une splendide première communion le 2 mars 1884. Le P. Supérieur s'y est rendu pour la cérémonie du soir. Il y a trouvé un entrain tel, qu'il n'en avait pas encore vu de semblable. Le Père y dit la Messe les premiers dimanches, ainsi que les deuxièmes et quatrièmes mardis de chaque mois.

La chapelle du Bouchon, consacrée au Sacré-Cœur de Jésus, est en pierre. La toiture laisse à désirer. En 1883, nous avons fait recouvrir le sanctuaire en tôle, mais les ressources ne nous ont

pas permis d'étendre ce travail à la nef, qui a dû rester sous le chaume. Il y a Messe les premiers et troisièmes vendredis. — Je ferai remarquer que lorsque je dis qu'il y a Messe, il faut entendre qu'il y a aussi confessions, catéchismes, visite des malades, etc.

— 4. Mahébourg, l'église paroissiale, est desservie par le P. Supérieur. C'est une des plus belles de la colonie. En 1884, nous l'avons enrichie de trois jolis lustres et d'une superbe lampe. Cette année 1885, nous venons d'agrandir les fenêtres, ce qui offre un coup d'œil plus gracieux, et fournit avec plus d'abondance l'air qui manquait. Les carreaux, peints avec goût, sous la direction du P. Burg, présentent l'aspect de vitraux. Les offices s'y font très bien. Nous avons eu le bonheur de rencontrer deux hommes qui savent la musique. Aussi, de temps en temps, chantent-ils des messes à grand orchestre avec le concours d'anciens élèves du collège, ayant à leur tête le bon M. Closet, leur ancien chef de musique :

— Les confessions sont nombreuses à la paroisse. Il y existe aussi plusieurs associations et confréries, telles que : Congrégation d'Enfants de Marie, Tiers-ordre, Garde d'Honneur, Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, Archiconfrérie du St et Immaculé Cœur de Marie ; il y a encore les dévotions des 1<sup>ers</sup> vendredis et samedis du mois, et nous sommes à la veille d'y établir une association en l'honneur de St Joseph pour les hommes et les jeunes gens. — Les instructions du catême, ainsi que celles du mois de Marie, sont très bien suivies. La Fête-Dieu et les Quarante-Heures sont célébrées également avec la plus grande solennité : M. M. les fabriciens se disputent l'honneur de porter le dais.

Le P. Supérieur fait le catéchisme aux enfants trois fois la semaine ; et, depuis près de deux ans, une fois aux adultes, vers les 6 heures du soir. Ce dernier catéchisme a porté beaucoup de fruits, car il a déjà donné plus de 150 premières communions, dont 50 à la dernière fête de Noël.



Depuis 1883, il y a eu deux premières communions solennelles d'une centaine d'enfants. Pour la première, qui eut lieu le 31 mai de cette année, le regretté P. Beaud voulut bien venir chanter la Messe et le P. Perraud donner l'instruction. A la seconde, le P. Kattler chantait la Messe et le P. Carrié donnait l'instruction. Nous avons eu d'autres premières communions pour quelques adultes, mais sans solennité.

Le 11 octobre 1884, Monseigneur vint donner la confirmation. Il nous arriva avec la plus grande simplicité et ne voulut pas de réception officielle. Mais la cérémonie religieuse fut imposante : tous les abords de l'église étaient envahis. 469 personnes reçurent le sacrement des forts. — Quant aux baptêmes, nous en avons eu en 1883, 265 ; en 1884, 311 et en 1885, jusqu'au 22 nov., 269. Les confessions pascales, sans parler des chapelles, sont d'environ 1100.

— 5° Le principal cimetière du Grand-Port appartient à la fabrique. Comme il se trouve presque rempli, nous venons d'acheter 4 arpents d'un magnifique terrain attenant à l'ancien. Nous allons l'environner de murs, et il sera sans contredit le plus beau de la colonie.

— Notre conseil de fabrique est des meilleurs. Tous les membres sont des familles les plus honorables, et ils prennent réellement à cœur les intérêts de l'église. Honneur à nos vénérés prédécesseurs qui ont fait un tel choix !

— Mahébourg a un hôpital qui vient d'être considérablement agrandi et restauré de fond en comble. On y reçoit les malades de tous les districts de l'île. Autant que possible le P. Supérieur va les visiter plusieurs fois la semaine.

En 1884, il a eu la consolation d'y faire installer les Filles de Marie. La directrice infirmière était une vieille anglicane. Ce changement n'a pas été opéré sans difficultés. A peine arrivées, les sœurs ont failli être empoisonnées par un employé qui avait eu l'adresse de glisser de l'arsenic dans

leur marmite. Heureusement elles en furent quittes pour la peur. Aujourd'hui elles sont bénies et acclamées par toute la population. On leur a fait construire un charmant pavillon, qui ne laisse rien à désirer en fait d'élégance et de commodité. Avant l'installation des Sœurs, la plupart des malades nous échappaient; maintenant il est très rare qu'ils meurent sans avoir reçu les derniers sacrements, et ceux qui guérissent sont préparés à la 1<sup>ère</sup> communion par la bonne Mère St André.

— 6. Outre N. D. de Mahébourg, le P. Supérieur dessert trois chapelles: 1<sup>o</sup> Bel-Air (S<sup>te</sup> Elisabeth) qui est un point assez important à deux milles de Mahébourg. Il y va une fois par mois. 2<sup>o</sup> Le Vieux Grand-Port, N. D. du Bon-Secours. Il est regrettable qu'il ne puisse pas y dire la Messe tous les dimanches. Il y va les deuxièmes et quatrièmes vendredis de chaque mois. Il y a eu deux premières communions et toujours le 24 Mai. Le concours des habitants l'encourage à continuer ce ministère. 3<sup>o</sup> Le Grand-Sable est très éloigné. Il est obligé d'y aller par mer, car la route n'est pas praticable. Cet endroit isolé renferme beaucoup d'indiens qui s'occupent de petite culture; il y a aussi un certain nombre de créoles. En septembre, le P. Supérieur leur a donné une petite retraite de quatre jours. Ils ont bien assisté à ses instructions. Il y est retourné le 19 novembre pour les préparer à la fête de S<sup>te</sup> Cecile, patronne de la chapelle. Ce jour-là il a béni 12 mariages, et fait faire la 1<sup>ère</sup> communion à 25 personnes, dont 16 adultes. Jamais ces braves gens n'avaient vu pareille cérémonie religieuse: rénovation des vœux du baptême corréation à la S<sup>te</sup> Vierg; etc. La fête était vraiment belle et attendrissante. Bon Dieu fini passer, disaient-ils! Comme on ne pouvait se dispenser de l'officier d. l'Etat-civil, le Père l'a fait venir à ses frais pour éviter un déplacement à ces pauvres pères de famille; mais il en a été largement dédommagé par la grande consolation qu'ils lui ont donnée

— 7. Outre le ministère dont nous venons de parler, nous avons l'œuvre des écoles, qui sont au nombre de dix : deux à Mahibourg, tenues par les Filles de Marie ; celle des garçons compte 160 élèves, et celle des Filles, 200. D'après le rapport de l'inspecteur, cette dernière prime toutes celles de la colonie 3: une à Bel-Aix, dirigée également par les Filles de Marie, 80 élèves ; 4: une au Vieux-Grand-Port, 70 élèves ; 5: une aux Cent-Goulettes, 100 élèves ; 6: une à Mare-Albert, 65 élèves ; 7: une à Rue Malakoff, 35 élèves ; 8: une au Bouchon, 50 élèves ; 9: Une enfin à Mare-Tabac, 35 élèves

Ces écoles nous sont d'un grand secours ; mais elles nous donnent beaucoup de travail. L'administration générale en est confiée au P. Béchet, curé de la paroisse. Nous devons veiller sur ces écoles avec d'autant plus de sollicitude, que le Gouvernement les voit de mauvais œil et met tout en œuvre pour les faire tomber. Malgré la misère qui est venue fondre sur nous, elles ont prospéré ces dernières années, et nous espérons que la main toute-puissante du Bon-Maître continuera à les protéger.

---

### Eté de St Jacques, à la Savane.

---

1. Etat de ce quartier. — 2. Constructions d'églises et de chapelles ; —
3. Résultats obtenus et satisfaction de M<sup>r</sup>. — 4. Personnel de la C<sup>te</sup>.

Bull de la C<sup>te</sup>. — 1. La Savane est une des paroisses les plus étendues de Maurice. Elle se compose d'une partie montagneuse, appelée « Petite Savane » et d'une plaine assez vaste, qui porte le nom de « Grande Savane ». — Lorsque la Cong<sup>g</sup> fut chargée de desservir ce quartier, il ne possédait, outre l'église paroissiale, que deux pauvres chapelles en bois, qui menaçaient ruine ; ce qui était bien insuffisant pour une population disséminée sur une étendue de plus de 35 kilomètres.

-- 2. Aussi, le P. Mauger, le premier de nos Pères qui ait été curé dans ce district, se mit-il résolument à l'œuvre. Il commença par la Petite-Savane, et, à la place de la vieille chapelle en bois du Chemin-Grenier, il construisit, comme par enchantement, une élégante église en pierre. Ce fut l'affaire d'une année (1879-80). L'année suivante, vint le tour de la Grande-Savane. Une dame charitable, M<sup>me</sup> Dumat, avait cédé à la paroisse un arpent de terre pour l'emplacement d'une nouvelle église, à la Rivière des Anguilles. On lança donc des listes de souscription. On commença les travaux, et, en moins de six semaines, les murs s'élevaient à un mètre au-dessus du sol. Malheureusement le P. Mauger fut, sur ces entrefaites, appelé à d'autres fonctions. Le P. Viallon le remplaça et les travaux de l'église projetée en restèrent là.

Le nouveau curé ne resta pourtant pas inactif. A 18 kilomètres du presbytère, habité, entre les montagnes et la mer, une paisible population de pêcheurs. Cette partie de l'île s'appelle la Baie-du-Cap. Les protestants, toujours attentifs à profiter des occasions, s'étaient glissés sans bruit au milieu de ce petit troupeau et, depuis des années, y répandaient l'erreur, au moyen d'une école. Le P. Viallon bâtit d'abord une école catholique, non loin de celle des protestants. Puis, ayant constaté qu'il était nécessaire d'opposer au mal une plus forte barrière, il se mit à construire une chapelle. Et aujourd'hui, le voyageur admire en ce lieu un bel édifice en pierre, qui s'élève sur un promontoire et domine toute la côte comme un phare.

Le P. Viallon quitta la Savane en janvier 1882. Son successeur, le P. Spichmann, résolut de faire pour la Grande-Savane ce qui avait été fait pour la Petite. Au Grand-Bois, village situé à l'extrémité Nord de la paroisse, existait une sorte de chaumière isolée, qui servait d'école et où l'on disait de temps en temps la s<sup>te</sup> Messe. Le Père la fit renver-

et, à sa place, fit construire, au moyen de souscriptions, une jolie chapelle en bois, de 50 pieds de long sur 22 de large. - Cette œuvre terminée, il reprit celle que le P. Mauger avait laissée inachevée à la Rivière-des-Anguilles. Les souscriptions ne tardèrent pas à affluer, et la maçonnerie, commencée vers la fin de 1884, était achevée en juin 1885. Restait la toiture, pour laquelle le concours du Gouvernement était promis. Mais l'argent nécessaire pour continuer le travail n'arriva qu'en décembre, et il était imprudent de l'entreprendre pendant la saison des cyclones. La chose fut donc remise, mais deux mois suffirent pour achever cette construction importante, et la Savane possédera une des plus belles églises gothiques de l'île.

Ajoutons que chacun de ces sanctuaires est un centre, d'où les deux Lères qui desservent la paroisse ont fait rayonner au loin l'enseignement religieux et la pratique des sacrements. Chaque année, des premières Communions nombreuses y ont lieu. Le chiffre des ménages régularisés a été aussi très considérable. A la Petite-Savane, en particulier, le concubinage a été vigoureusement attaqué par le P. Mengelle, et nombre d'âmes égares ont été ramenées au bon Dieu. Aussi le nombre de Communions pascales a-t-il quintuplé dans cette localité: on en comptait à peu près 150, il y a cinq ans; en ce moment, il y en a au-delà de 600. Cependant, il reste encore beaucoup à faire dans le quartier. Le Camp-Diable, par exemple, ainsi appelé à bon droit, n'a pas encore de chapelle et, à cause de son éloignement, n'a même pu encore recevoir la visite régulière du prêtre. Espérons que bientôt cet infortuné village sera plus favorisé.

- 3. En somme, beaucoup de bien a déjà été réalisé à la Savane depuis quelques années, et la religion y a fait des progrès consolants. C'est ce que Mgr. l'Evêque du Port-Louis s'est plu à constater lui-même, publiquement, lors

de sa dernière tournée épiscopale, dans laquelle il donna la confirmation à 600 personnes, dont les trois quarts étaient des adultes. Profondément touché, le Prélat, quoique peu prodigue de compliments, n'a pu s'empêcher de féliciter les missionnaires des consolants résultats que leur zèle avait obtenus.

— 4. C'est le P. Mengelle qui est en ce moment curé de la paroisse et supérieur de la Ct<sup>é</sup>.

Le P. Perraud, mentionné précédemment comme supérieur de St-Croix, lui a été adjoint. Actuellement, le supérieur de cette dernière Ct<sup>é</sup> est le P. Stervennou, ayant pour aide le P. Laine.

---

### Ct<sup>é</sup> du St Sacrement.

---

1. Maladie du P. Beaud. Sa mort. Ses funérailles. — 2. Suppression de la Ct<sup>é</sup>. — 3. Suppression de la Ct<sup>é</sup> de Rodrigues.

— 1 On connaît déjà la mort du P. Beaud, supérieur provincial de Maurice, arrivée le 3 février 1885. Nous commençons ce Bulletin par quelques détails sur sa maladie et ses derniers moments. — Pour lui assurer de meilleurs soins, on avait cru devoir le placer dans une famille des plus chrétiennes et des plus honorables. « Rien n'est épargné, écrivait le Père Garmy, pour le rendre à la santé. Et l'on ne saurait dire de quels soins il est l'objet de la part de cette excellente famille Beyts, dont le chef lui-même a voulu veiller notre cher malade. Les médecins viennent le voir quatre fois par jour, deux fois le Dr Vinson, et deux fois le Dr Clarence. Mme la gouvernante est on ne peut plus inquiète sur son état, et s'en fait donner fréquemment des nouvelles. Elle a même été lui faire visite, accompagnée de M. le Gouverneur, animé aussi d'excellents sentiments chrétiens. Et c'est de leur résidence du Réduit que vient à notre cher malade le vin le plus fortifiant. Mais

malgré tous ces soins et cet affectueux dévouement, nous ne le sauverons pas, je le crains bien... » (Lett. du 20 janv. 85)

En effet, quelques semaines après, il avait la douleur d'écrire: « Notre bon P. Beaud n'est plus ! C'est le 3 février (1885), à 9 heures du matin, qu'il a rendu sa belle âme à Dieu. Mais quelles souffrances ! Ses derniers moments ont été terribles: son agonie a duré trois jours. Il a néanmoins conservé sa connaissance jusqu'au dernier souffle. Le samedi, 31 janvier, je recevais de l'honorable M. Beyts un télégramme qui me réclamait en toute hâte. J'accourus, je confessai le cher malade et lui fis faire le sacrifice de sa vie. « Je m'offre à Dieu comme victime », me dit-il, pour la conversion de l'Afrique. » - Je passai la nuit près de lui. Le mardi, jour de la Commémoration de l'Agonie de Notre Seigneur, j'offris le St. Sacrifice de la Messe pour lui obtenir une bonne mort, et à 5 heures, il rendait pieusement le dernier soupir. Ses PP. Perraud et Carré, qui l'avaient consolé et fortifié dans ses derniers moments, lui fermaient les yeux.

« Prévenu par télégramme, j'allai immédiatement trouver Sa Grandeur, qui me manifesta le désir que l'enterrement eût lieu aux Cassis, me promettant de faire lui-même l'absoute. Puis je fis part de la douloureuse nouvelle au Gouverneur, ainsi qu'à tout le clergé. Le Gouverneur me répondit aussitôt, par dépêche, que lui et Lady Hennesy prenaient une part bien grande à notre chagrin et que tous les deux assisteraient à l'enterrement.

« Le mardi soir, à 5 heures, nous déposâmes le corps dans une bière en plomb, et à 7 heures, nous le transportâmes dans la sacristie des Cassis, transformée en chapelle ardente pour la circonstance. A partir de ce moment, elle ne cessa de se remplir. Chapelets, médailles, livres de messes, durent toucher le corps de notre bon pasteur, comme disaient les pauvres gens des Cassis, de la Petite-Rivière, des Pailles, de la ville et

même de St<sup>e</sup> Croix.

« Le mercredi, à 10 heures, nous fîmes sceller le cercueil, et le laissâmes toujours dans la sacristie. Le jeudi, dès le matin, foule immense. Impossible, à beaucoup de pénétrer dans l'église. Le Gouverneur et Lady Hennesy, les notabilités du pays, tout le clergé régulier et séculier, et surtout nos pauvres enfants étaient là !

« A 9 h. 1/2 commence la st<sup>e</sup> Messe, que je chantai moi-même. Monseigneur donne l'absoute ; et ensuite nous partons pour la Petite-Rivière, où se trouve le caveau de la Cong<sup>n</sup>. Nos pauvres enfants voulurent accompagner le corbillard, qui allait au pas. M. M. Beyls, Adam et Nay vinrent à la Petite Rivière. Là, nouvelle absoute dans l'église de la paroisse. Enfin nous arrivons au cimetière, où notre bon Père nous quitte à tout jamais, pour aller tenir compagnie aux P<sup>rs</sup>. Chevaux et Lambert.

« De tous côtés on nous envoya des cartes de condoléance, tantôt à gr<sup>ds</sup> et générales l'estime et la vénération dont jouissait notre bon Père. » (Lett. du 15 fév. 85.

— 2 Par suite de la mort du P. Beaud, le P. Hattler restant seul pour desservir les trois paroisses des Cassis, des Tailles et de la Petite-Rivière, et de plus étant très fatigué, on crut devoir supprimer la Ct<sup>e</sup>. Elle se trouvait d'ailleurs dans un endroit insalubre ; et depuis longtemps cette suppression était dans les intentions de la Maison-Mère. L'affaire s'arrangea sans peine avec Monseigneur de Port-Louis, dans une entrevue qu'eut avec lui le P. Garmy, le 10 février 1885.

— 3. Celui-ci profita de la circonstance pour lui remettre aussi la paroisse de Rodrigues. Le P. Sainé ; en effet, contrairement à nos Constitutions, s'y trouvait seul depuis longtemps, avec le F. Michel ; et pendant près d'une année, il n'avait même pu se confesser. Pour ces motifs, Monseigneur consentit au



rappel du P. Sainé à Maurice. Celui-ci quitta donc Rodrigues, dans la 1<sup>ère</sup> quinzaine de juin 1885.

Voici, d'après une de ses lettres, l'état spirituel de cette paroisse, depuis le 24 juin 1884, jusqu'au 25 avril 1885: 1<sup>ères</sup> communions, 35; baptêmes, 73; mariages, 11; communions pascuales, 331 (Ecll. du 25 avril 85.)

Après son retour à Port-Louis, le P. Sainé fut envoyé à St-Croix; et le F. Michel resta à la C<sup>te</sup> de la Cathédrale.

## Ile de la Réunion.

Juill. 1883 - Mars 1886.

### C<sup>te</sup> de St Jacques.

1. Personnel — 2. Réouverture du séminaire. Collège. P. Didier professeur, puis vicaire à St Jacques. — 3. Suppression de titres. Surcroît de travail.

Le Bulletin des C<sup>tes</sup> de la Réunion nous faisant complètement défaut, nous devons nous borner à quelques renseignements glanés ça et là.

— 1. Nos Pères continuent à desservir l'importante paroisse de St Jacques. En 1883, et jusqu'en juin 1884, le Père Dubail en fut chargé, ayant pour aides les P. P. Adam et Talley, et le F. Amable, comme sacristain. Quelque temps après son départ pour France, au mois de janvier 1885, le P. Adam recut le titre de supérieur et curé de St Jacques.

— 2. A son arrivée à St Jacques, le 5 octobre 1885, le Père Didier était destiné à aider le P. Pineau dans l'aumônerie des Sœurs de St-Joseph. Mais M<sup>gr</sup> Coldefy, voulant à tout prix rouvrir le collège St-Charles et n'ayant pas un personnel de professeurs suffisant, le demanda pour quelques mois. Le Père Stoffel remplit en conséquence, auprès des Sœurs, le ministère destiné au P. Didier; et celui-ci fut placé au collège, où il resta, non quelques mois, mais une année entière.

À la fin d'octobre 1883, le collège St. Charles reprit vie bien modestement, et devint le nouveau Séminaire - Collège St. Michel, ayant à sa tête M. l'abbé Chassebauf, ancien curé de St. Louis, en retraite; et comme directeur le P. Didier, qui était en même temps professeur de 6<sup>ème</sup> et de 7<sup>ème</sup>. La 8<sup>ème</sup> était confiée à un instituteur-breveté, M. Sépinau Joseph, jeune homme intelligent et dévoué. L'ouverture de la maison s'était faite avec 18 élèves, des meilleures familles de St. Denis; et à la rentrée de Pâques, il y en avait déjà 30.

À la fin d'août, eut lieu la distribution solennelle des prix, où M. le Gouverneur assista et répondit par quelques mots bienveillants à l'allocution prononcée par M. le Vicaire Général. Au commencement de septembre, le P. Didier, depuis longtemps fatigué, tomba malade: il était atteint d'une hépatite compliquée d'une pharyngo-laryngite grave. Il dû, par suite, sur l'ordre du médecin, quitter le professorat, au grand regret des familles, et surtout de l'évêché. - Disons, en passant, que l'établissement, bien que ne recevant aucune subvention et ayant à lutter contre un lycée qui coûte à la colonie de 4 à 500.000 \$, a continué à se développer, de telle sorte que en octobre dernier, il comptait déjà 64 élèves. (3.25 oct. 85.)

Après sa sortie du collège, le P. Didier, un peu remis, fut nommé 2<sup>e</sup> vicaire à St. Jacques, et spécialement chargé de l'œuvre de Joinville. Il y a fait beaucoup de bien: la Congrégation des Enfants de Marie en particulier a pris un nouvel essor et, à la fin de mai 1885, à la clôture du jubilé elle put recevoir 42 nouvelles associées. Jamais on n'avait eu une réception aussi nombreuse:

- 3. En juin 1885 les aumôneries, tant de la Providence, que des Frères et de Joinville furent supprimées, et dans le délai de dix jours, les aumôniers devaient être occupés à un ministère exclusivement paroissial, sous peine de radiation du cadre. En conséquence; le P. Pineau fut nommé curé du Brûlé;

l'abbé Martin vicaire à St-Louis, et le P. Didier vicaire à la Cathédrale. Un des trois titres de la paroisse St-Jacques avait déjà été supprimé; un autre l'a été également depuis.

À la Cathédrale, le P. Didier a continué à se livrer avec zèle et succès aux travaux du St-ministère, faisant jusqu'à deux, et parfois trois instructions par dimanche; à la Toussaint et à Noël, il a même remplacé M. le Vicaire général pour le sermon de circonstance. — Mais son nom figurant sur la liste des radiations à faire dans le cadre du clergé, il dût rentrer en France, emportant les regrets de M. l'abbé Murat, curé de la Cathédrale, ainsi que de la population.

— Par suite de la réduction des titres ecclésiastiques, Monseigneur s'est vu obligé de supprimer la paroisse St-Étienne et de la rattacher à celle de St-Jacques. Partant, nos Pères, qui y avaient déjà beaucoup à faire, doivent redoubler d'efforts et de zèle pour suffire à ce surcroît de travail. Le P. Adam, en particulier, est presque constamment occupé au confessionnal, ou à la visite des malades. À l'époque des grandes fêtes, les Pères doivent entendre les confessions dès l'avant-veille, depuis 7 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir, et ensuite ils sont encore occupés à confesser les hommes au presbytère jusqu'à 10 et 11 heures.

Le P. Talley est chargé des malades de l'hôpital communal, confié aux sœurs de St-Vincent de Paul. Assez souvent il a le bonheur de baptiser, à l'article de la mort, quelque Indien ou Cafre, pour lesquels la maladie devient ainsi un passe-port pour le Ciel. — Les offices sont très suivis. À la Messe de 4 heures surtout, l'assistance est si nombreuse que beaucoup sont obligés de rester debout, et d'autres, ne pouvant trouver place dans l'église, suivent l'office du dehors. Une instruction est faite à cette messe.



Ct<sup>e</sup> de la Providence.

1. Etat actuel. — 2. Personnel. Ministère du P. Pineau. Tertiaires. —  
3. Nouvel hôpital. Ministère des P. P. Stoffel et Le Jacq. — 4. Aumônerie  
des Filles de Marie et des Soeurs de St Joseph.

— 1. L'établissement de la Providence, autrefois si florissant, est aujourd'hui sans importance, par suite des événements qui ont été racontés au dernier Bulletin. Cette œuvre a néanmoins laissé d'excellents souvenirs dans toute la population, qui ne peut oublier son ancienne prospérité et les services qu'elle a rendus.

La partie de la maison où se trouvait l'école professionnelle a été échangée en baras. Quant au pénitencier, il est confié à des surveillants de l'administration des prisons, et compte de 40 à 50 enfants. Ils sont conduits régulièrement à la St<sup>e</sup> Messe, le dimanche, à la chapelle de la Providence. — Deux religieuses, Filles de Marie, sont attachées à l'établissement, et l'une d'elles fait le catéchisme à ces pauvres enfants; ce qui contribue à les maintenir dans de bonnes dispositions. Aussi se montrent-ils très respectueux envers les Pères, et heureux lorsque ceux-ci vont les visiter.

— 2. Jusqu'au 2 juin 1885, la Ct<sup>e</sup> a été composée du Père Stoffel, Supérieur, du P. Pineau et du F. Héribert. Le P. Pineau exerçait son ministère ordinaire auprès des Filles de Marie et des enfants du pénitencier, lorsque vint la nouvelle loi sur la réduction du clergé colonial. En qualité d'aumônier du pénitencier, il était inscrit sur le cadre et touchait le traitement ordinaire; mais, pour sauvegarder ses droits à la retraite, il devait, d'après la nouvelle loi, s'occuper désormais à un ministère exclusivement paroissial; il fut donc envoyé comme curé à la paroisse du Brûlé. Changement qui causa de grands regrets tant dans la Ct<sup>e</sup> des Filles de Marie, que parmi les Tertiaires, dont il s'occupait avec un grand zèle. Cette association, composée des hommes les plus honorables de St Denis, produi-  
sait

le plus grand bien, sous sa direction toute dévouée, ainsi qu'on peut en juger par le compte-rendu d'une petite fête qui eut lieu le 27 juillet 1884, dans la chapelle de la Maison-Mère des Filles de Marie.

« Comme je pense que la Providence doit vous être toujours bien chère, écrivait l'une d'elles à notre T. R. Père, je m'empresse de vous envoyer la relation de la petite fête qui a eu lieu, dimanche dernier, dans notre modeste chapelle de la Maison-Mère.

« Notre bon P. Pineau, directeur des Tertiaires, ayant lu à l'une de ses réunions la lettre de N. S. P. Le Pape, par laquelle Sa Sainteté engage tous les cœurs chrétiens à prier beaucoup pour faire violence au Cœur de Jésus, a pensé ne pouvoir mieux faire que d'engager ces Messieurs à s'envoler dans la Garde d'Honneur du Sacré Cœur. Tous ont accueilli avec bonheur cette proposition.

« Dimanche donc ces Messieurs, conduits par le P. Directeur, sont arrivés à la Maison-Mère. Notre bon Père leur a d'abord expliqué au parloir le but de cette association, et les conditions exigées pour avoir part aux nombreuses indulgences qui y sont attachées. Ensuite ils se sont rendus à la Chapelle, qui avait été disposée à cet effet. Le bon Père a donné la bénédiction du Très St. Sacrement, et nous avons été toutes étonnées de voir l'empressement avec lequel M. Simon, vieillard de 76 ans, s'est rendu près de l'autel pour remplir les fonctions d'enfant de chœur, et avec quelle humilité et simplicité il a présenté l'encens destiné à être offert à Notre Seigneur !

« Que c'était touchant de voir la piété et le recueillement de ces Messieurs, qui paraissaient vraiment pénétrés de la présence de notre adorable Sauveur sur cet autel ! Et combien nos cœurs demandèrent avec ferveur à Jésus, en ce moment, de multiplier le nombre de ceux qui n'ont pas honte de fléchir le genou devant leur Créateur et leur Sauveur !

« Il faut vous dire que parmi les 18 tertiaires réunis, se trouvaient plusieurs Messieurs de la ville aussi distingués par leur naissance que par leur dignité, tels que M. A. de Villentroy, et de Gaillande, Manès et E. Reydelet; mais je craindrais de manquer à la vérité ou du moins d'omettre un détail qui relève encore la beauté de cette réunion, si je ne me hâtais d'ajouter qu'à côté de ceux ci-dessus nommés, on voyait d'autres membres beaucoup moins distingués et jusqu'au vieux Yambane. Cela m'a représenté notre chère Congrégation avec sa fusion, faible image du Ciel.

« La bénédiction a été suivie de la distribution des billets de la Garde d'Honneur, après toutefois que l'acte solennel de la Consécration eût été prononcé d'une voix ferme et émouvante par M. de Villentroy. Notre Très-Rév. Père leur a donné ensuite la médaille avec le cadran.

« Ainsi s'est terminé notre petite fête, laissant à chacun la douce consolation de pouvoir consacrer d'une manière particulière une heure de la journée à faire réparation au Cœur de Jésus, si indignement outragé. »

— 3. Le P. Stoffel qui, depuis l'arrivée du P. Babet, était resté l'aumônier des Sœurs de St. Vincent de Paul, s'occupait dès lors des enfants du pénitencier et de l'aumônerie du nouvel hôpital provisoire créé à la Providence; à l'occasion de l'expédition de Madagascar. L'hôpital militaire de la ville étant, en effet, devenu insuffisant pour recevoir tous les malades atteints de fièvres sur les côtes malgaches, l'administration songea à établir pour eux une succursale dans l'ancien hospice des vieillards de la Providence, où l'on éleva, en outre, trois grandes baraques capables de contenir — de 20 à 25 malades chacune. On put ainsi donner asile à 150 hommes environ.

Il importait de procurer à ces pauvres soldats les secours religieux. Le P. Stoffel, qui habite toujours l'ancienne résidence des Pères de la Providence, offrit donc, à cet effet, son

ministère gratuit à l'administration, qui s'empressa de l'accepter. Ce ministère, pour lequel il s'adjoignit le P. Le Jacq, fut très consolant, grâce au concours de cinq religieuses, Filles de Marie, employées auprès des malades, et dont les soins et les conseils furent toujours bien accueillis des soldats. Pas un de ceux qui vinrent à mourir ne refusa les sacrements, et tous furent même très heureux de les recevoir. Les Pères n'ont eu aussi qu'à se louer de leurs rapports avec les médecins et pharmaciens qui se sont succédé à l'hôpital. L'un d'eux, M<sup>r</sup> Maurien, médecin de 1<sup>re</sup> classe, s'est montré très dévoué pour le F. Amable, qu'il allait visiter quatre ou cinq fois par jour dans sa maladie, et qui grâce à ses soins assidus put revenir à la santé.

— 4. M. l'abbé Turen, curé de l'Assomption, a confessé les Filles de Marie jusqu'à l'arrivée du P. Le Jacq. Celui-ci, pendant cinq mois (août 85 - Fév. 86) a rempli ce ministère auprès d'elles. Aujourd'hui c'est le P. Babet qui en est chargé, comme aussi de l'aumônerie des Sœurs de St Joseph.

### Clé de St-Bernard

Ministère paroissial Léproserie. Ecoles.

La paroisse de St-Bernard est toujours desservie par le Père Allain, qui y trouve grandement à exercer son zèle, surtout pour la visite des malades, éloignés de 4 à 5 lieues parfois. Il est chargé en outre de la léproserie, située à 10 minutes seulement de la Clé. Le Père va y dire la messe trois fois par semaine, et remplit auprès des pauvres malades, au nombre d'une centaine, les autres fonctions du saint ministère.

Quant aux écoles de la paroisse, ce sont toujours les F.F. Denis et Faustin qui en sont chargés. Chacun d'eux fait la classe à une quarantaine d'enfants. Le F. Denis, en particulier, est

très apprécié pour ses capacités pédagogiques. Aussi l'inspecteur lui-même est-il enchanté des résultats obtenus dans cette école.

---

### Ministère à St Etienne du Brûlé.

Juin 1885 - Janv. 1886.

1. Bien réalisé. Baptêmes d'adultes; mariages légitimes. — 2. Maladie du P. Fincou. Son entrée à l'hôpital; et état désespéré.

— 1. Le P. Fincou, dont la santé était depuis longtemps assez ébranlée, fut placé, en juin 1885, à la tête de la paroisse de St Etienne du Brûlé, dans l'espérance de le voir s'y rétablir. Cette localité, en effet, située dans la montagne, à 7 ou 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, jouit d'un climat tempéré et est un lieu de villégiature pour les riches familles de St Denis. Malheureusement cette espérance ne se réalisa point. Ce cher confrère put néanmoins, pendant son court séjour au Brûlé, réaliser beaucoup de bien: faire, par exemple, plusieurs baptêmes d'adultes et légitimer quelques mariages; ce en quoi il fut secondé par le zèle du F. Héribert.

Beaucoup de ces pauvres gens vivent dans le concubinage, parce qu'ils reculent devant les formalités exigées par la loi. Aussi, pour obtenir ce résultat, le Père fut-il obligé de demander lui-même toutes les pièces et souvent même de payer tous les frais.

— 2. Le 8 décembre, à la suite d'une grande fatigue qu'il s'était donnée à l'occasion de l'érection d'une statue de N. S. de Lourdes, il fut atteint d'une légère congestion (janv. 1886). Sur ces entrefaites, la paroisse ayant été supprimée, par suite de la nouvelle loi sur la réduction des titres ecclésiastiques, il fut rappelé à St Denis pour, de là, rentrer en France. Mais à peine était-il rendu à la Providence, qu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Transporté à l'hôpital militaire, son état n'a fait que s'aggraver, et, d'après les dernières nouvelles, on a perdu tout espoir de le sauver.

---





## Nécrologie.

La Mission du Bas-Niger, qui vient à peine d'être commencée, a déjà été cruellement éprouvée par la mort du F. Jean Gotto. Nous donnons sur la mort de ce bon Frère quelques détails édifiants, extraits d'une lettre du F. Lutz.

« Le bon Dieu, dit-il, vient de nous demander un grand sacrifice : en nous enlevant l'excellent F. Jean Gotto, mort le 18 janvier. C'est pour nous une grande perte, dans notre situation actuelle, mais à cause surtout de la privation du bon exemple qu'il nous donnait à tous, car nous le regardions comme le meilleur d'entre nous. Nous ne pouvions assez admirer, en effet, sa grande régularité dans tout ce qui concernait la Règle, sa grande soumission à la volonté de Dieu, et sa confiance illimitée en la S<sup>te</sup> Vierge. La divine Providence nous a sans doute demandé ce sacrifice pour bien consolider notre fondation, qui repose ainsi sur la croix.

« Le cher Frère a été malade pendant une dizaine de jours. Ce n'était tout d'abord qu'un peu de faiblesse ; mais elle augmenta progressivement, et à tel point que, le 15 janvier, il se trouvait à toute extrémité. Je dis, ce jour-là, la sainte messe dans sa chambre, lui donnai l'Extrême-Onction, et comme il déclinaît toujours, je lui fis émettre les vœux perpétuels. Il se trouva ensuite un peu mieux, et nous avions quelque espoir de le sauver, lorsque, dans la matinée du lundi, il alla beaucoup plus mal. Je me hâtai de lui donner une dernière absolution et l'indulgence *in articulo mortis* ; puis il rendit son âme à Dieu, en prononçant ces paroles : « Jésus, Marie, Joseph ! Je vous donne ma vie ! Mon Jésus, miséricorde ! » Sa figure resta empreinte du sourire qu'il montrait toujours quand on lui parlait du bon Dieu. — Je viens d'examiner ses papiers. J'ai trouvé deux calepins remplis de notes de ses examens de conscience. Les moindres manquements, jusqu'aux distractions dans ses prières, étaient consignés jour par jour. — Nous avons enterré ce bon et saint Frère, le jour même de sa mort, sur notre propriété. Tous les blancs

de la factorerie voisine sont venus assister à son enterrement; le roi lui-même nous a envoyé un messenger, pour nous dire la part qu'il prenait à la perte que nous venions de faire.

« Du haut du ciel, nous en avons la confiance, ce bon Frère ne manquera pas de nous assister; et il priera pour cette chère Mission à laquelle il aurait voulu consacrer une longue carrière. Il était dans sa 28.<sup>e</sup> année, et avait 2 ans de C.<sup>te</sup> et 4. mois de profession. (Lett. du 18 janv. 1886.)

Un deuxième décès à mentionner est celui du P. Lacombe d'Haïti. Le P. Lang nous envoie sur ce cher confrère la notice qui suit.

« Le P. Lacombe était né au Cap-Haïtien le 10 avril 1859. Il entra, comme élève de 6.<sup>ème</sup>, au petit séminaire St-Martial, et, dès les premiers jours, tous, maîtres et élèves, se plurent à reconnaître en lui, avec une grande obéissance, une douceur de caractère et une piété précoce qui lui gagnèrent tous les cœurs et qui ne se sont jamais démenties. Comme il aimait beaucoup tout ce qui concerne le culte et se plaisait à servir à l'autel, Mgr Guilloux l'affectionnait particulièrement et l'invitait même parfois à réciter le bréviaire avec lui.

« A une grande piété, il joignait une application soutenue au travail; aussi était-il toujours un des premiers de sa classe. Mais sa modestie et sa simplicité enfantine n'en ressortaient qu'avec plus d'éclat. Cet ensemble de bonnes qualités fit entrevoir de bonne heure en lui les germes de sa vocation à l'état religieux. A la fin de ses études, il demanda donc et obtint la permission d'entrer au grand scolasticat, où il continua à se faire remarquer, comme plus tard au noviciat, par son bon esprit, sa piété et son application à l'étude.

« Il fut ordonné prêtre à Chevilly le 4 mars 1882. Vers la fin de son noviciat, sa santé s'alléra visiblement, et lorsqu'il fit sa profession, à la fête du St-Cœur de Marie, sa poitrine était déjà assez compromise. On espérait cependant que les pays chauds et surtout l'air natal pourraient enrayer le mal. Et il fut, par suite, envoyé au petit séminaire St-Martial, à Port-au-Prince, où il avait été élevé. Là, il fut chargé de faire la surveillance de la grande étude; mais ses forces le trahirent bientôt, et il fut condamné à un repos absolu. Devenu plus malade, il montra une patience et une résignation des plus édifiantes. Le jeudi, 11 février 1886, le matin même de

sa mort, il avait reçu la *ste* Communion. Il avait émis ses vœux perpétuels dès le 30 décembre précédent. Une assistance nombreuse et sympathique voulut assister à ses funérailles, où Monseigneur lui-même donna l'absoute. Son tombeau occupe la première place dans un terrain récemment concédé par le Gouvernement pour les sépultures ecclésiastiques.

— Quant au Frère Georges, dont nous avons aussi à regretter le décès, voici à son sujet quelques détails extraits d'une lettre du P. Pascal, Supérieur de la C<sup>te</sup> de St. Joseph de Ngazobil :

« Le bon F. Georges est mort ce matin, 12 février 1886, par suite du mal de poitrine qui le minait depuis plusieurs années déjà. Il s'est éteint doucement après avoir gagné son jubilé et reçu tous les secours de la religion. Pendant sa dernière maladie, il a montré les dispositions les plus édifiantes, et nous sommes tous persuadés qu'il a fait ici bas une bonne partie de son purgatoire, si déjà le bon Dieu ne l'a pas admis à recevoir la magnifique récompense que ses 28 années de rude et constant labeur sur la terre d'Afrique ont dû lui mériter. C'était un vrai missionnaire, qui n'a jamais reculé devant la peine, rempli d'amour de Dieu et de zèle pour le salut des âmes. Aussi le P. Blanchet, qui a fait dernièrement un voyage en Sénégambie, lui ayant demandé s'il était content de mourir : — « Oui, lui répondit-il, parce que je crois avoir rempli ma tâche ici bas. »

Ce bon Frère est mort dans sa 49<sup>ème</sup> année, après 28 ans et 5 mois de profession.

### Mouvement du personnel.

Retours en France — Sont rentrés à la Maison-Mère :

- Le 12 mars, le P. Didier venant de Bourbon, ainsi que le P. Le Jacq qui y avait été envoyé du Zanguebar ;
- Le 13 mars, le P. Secomte venant d'Haïti ;
- Le 28 mars, le P. Duparquet, Préfet apostolique de la Cimbébasé,
- Le 30, le P. Gaëtan, de la Mission du Congo, revenu de Banane à Bordeaux en compagnie du P. Duparquet.

Placements et Départs. — Le 29 mars s'est embarqué au

Havre pour Haïti, le F. Cyriaque, précédemment employé à la Maison-Mère.

À la suite de la dernière retraite des Frères au S<sup>t</sup> Cœur de Marie, ont eu lieu les mutations suivantes :

Le F. Bonnet, de la C<sup>té</sup> de Cellule, a été appelé et placé au S<sup>t</sup> Cœur de Marie ;

Le F. Jules-Joseph a été envoyé de Paris à Langonnet ; il est remplacé comme infirmier à la Maison-Mère par le F. Théophile, venu l'an dernier du Gabon.

Le F. Arbogast a été envoyé de Chevilly à S<sup>t</sup> Ilan.

— Les quatre nouveaux Frères profès, qui ont fait leurs premiers vœux au S<sup>t</sup> Cœur de Marie le jour de la fête de S<sup>t</sup> Joseph, ont reçu leurs obédiences comme il suit :

Le F. Scerneu a été envoyé à S<sup>t</sup> Ilan avec le F. Arbogast ;

Le F. Illide a été placé à Cellule en remplacement du F. Bonnet ;

Le F. Clair a été envoyé à S<sup>t</sup> Mauront, avec un novice, le F. Géran ;

Le F. Aubry a été envoyé à S<sup>t</sup> Joseph-du-Sac.

---

### Nouvelles de la Maison-Mère et des C<sup>tés</sup>

Maison-Mère. — Le R. P. Collin a été repris, au commencement du mois de mars, de la maladie qu'il avait éprouvée au mois d'octobre de l'an dernier. Grâce aux soins qui lui ont été prodigués aussitôt, il n'a pas été atteint aussi gravement que la première fois. Cependant son état de faiblesse paraissant se prolonger, le C. R. Père s'est décidé, de l'avis du médecin, à l'envoyer en changement d'air à N. D. de Langonnet. Cette séparation a été pour tous les Pères de la Maison-Mère et pour le C. R. P. Général en particulier, un véritable sacrifice. Mais on espère que l'air natal et le repos rendront

bientôt au cher Père des forces nouvelles.

Le R. P. Collin est parti de Paris avec le P. Le Jacq et le F. Jules Joseph, le jour de la fête de l'Annonciation, 25 mars. Il est heureusement arrivé à Langonnet, quoique un peu fatigué de ce long voyage.

Chevilly. — Le R. P. Burg a été lui-même très souffrant depuis le commencement du mois de mars. Grâce à Dieu, il s'est assez bien remis.

Le P. Guyot a été pris le 15 mars d'une forte fluxion de poitrine qui a donné pendant plusieurs jours de graves inquiétudes. En ce moment il va beaucoup mieux.

La maladie de ces deux Pères était d'autant plus fâcheuse qu'elle survenait pendant la retraite des Frères qui précède la fête de St Joseph.

— Cette retraite se trouvait coïncider cette année avec celle qu'avaient les scolastiques pour l'ordination des quatre temps du carême. Les instructions ont été données en commun aux uns et aux autres par le R. P. Barillec, qui s'était chargé, en outre, des conférences spéciales à faire aux Frères.

Le jour de la fête de St Joseph a été marqué par une imposante cérémonie. Outre le F. Amaranthe, de la C<sup>te</sup> de Mesnières, appelé à faire les vœux perpétuels et les quatre novices-Frères admis à la Profession, il y avait 45 aspirants à prendre l'habit religieux : 30 postulants Frères et 15 scolastiques. Jamais ils n'avaient été si nombreux. M. l'abbé Brette, invité par le C. R. Père à venir assister et à porter la parole à la cérémonie, à laquelle participaient deux postulants Frères envoyés par lui, a fait une belle instruction, que tous ont écoutée avec un bien vif intérêt.

Le lendemain, samedi 20 mars, a eu lieu l'ordination faite par M. G<sup>r</sup> Dubois. Elle comptait 94 ordinands, et comprenait tous les ordres avec la tonsure. Il y en avait 19 pour le sous-diaconat, 28 pour la tonsure et 35 pour les ordres mineurs.

Sénégal. — M. G<sup>r</sup> Riehl a fait une tournée dans la Casamance

au mois de février. Déjà un peu souffrant à son départ, il est revenu à St. Joseph assez fatigué par suite d'un commencement de dysenterie. A la prière du P. Guillet, le digne commandant de la station navale, M. de Cuverville, alors à Dakar, a bien voulu envoyer un vapeur pour ramener Monseigneur de St. Joseph à Gorée, où on l'a fait entrer à l'hôpital. Son état heureusement, n'offre rien de grave, et tout fait espérer qu'il ne tardera pas à se remettre.

Guinée. Bas-Niger. — Parti de Sierra-Léone le 3 nov., le P. Sutz et les confrères destinés à commencer avec lui la Mission du Bas-Niger, sont arrivés le 20 du même mois à l'embouchure de ce fleuve à Akassa. De là ils sont remontés à Ouitsha, où ils se sont décidés à s'établir. Ouitsha est à mi-chemin de la côte et du confluent du Niger et du Bénoué. La population est très nombreuse et n'a pas encore été envahie par le mahométisme. Le roi et les chefs ont paru parfaitement disposés, et ont offert un beau terrain pour la Mission. Le contrat a été signé le jour même de l'Épiphanie. (Lett. du 20 janv. 86.)

Cunène. — Le soulèvement des indigènes de Humbé contre les Portugais n'est pas encore apaisé. Le 10 déc. le chef du fort, M. d'Andrade, a été massacré avec 46 hommes, dans une sortie qu'il a faite contre eux. De nouveaux renforts ont été envoyés. Il peut se faire cependant que nos confrères soient obligés de se retirer, d'après ce qu'écrivit le P. Antunes, qui est allé les visiter.

Zanquebar. — « Le P. Auguste Gommenginger, écrit M. de Courmont, vient d'échapper à un grand péril dans la nouvelle station de Kooda. Le 19 sept. il avait été mordu en deux endroits différents par un serpent vert. Le P. Gaëtan aiguise rapidement son couteau, lui fait de profondes entailles au point des piqûres, un peu au-dessus de la cheville; soupoudre cette plaie saignante de poudre anglaise et y met le feu. La douleur a été affreuse pendant plusieurs jours; mais le Père était sauvé. (15 fév. 86.)

Embébasic. — On a vu plus haut le retour en France du P. Duparquet; c'est le 5 nov. qu'il a quitté Quilla. Le 21 du même mois, il prenait à Mossamédès le paquebot portugais, qui le déposait le 29 à Banane. Selon l'autorisation que lui avait accordée le R. Père, il a profité de ce voyage pour visiter en passant son ancienne et toujours chère Mission du Congo. Le 17 fév., il reprenait à Banane, avec le P. Gaëtan, le paquebot de Lisbonne où il est arrivé le 12 mars. Dans cette ville, il a reçu le meilleur accueil à la Nonciature, au Patriarcat, ainsi qu'à l'ambassade française et à la Société de Géographie. Le nouveau Ministre de la Marine auquel il a été présenté lui a assuré qu'il continuerait à nos missionnaires, même en les amplifiant tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs.

Maison-Mère, le 30 mars 1886.

N<sup>o</sup>196.

Avril 1886.

# BULLETIN



Maison - Mère.

Admissions aux vœux.

L'arr. décision du conseil, en date du 2 mars, ont été admis:  
aux vœux perpétuels :

Les FF. Maurice Antonelli, de la Maison de S<sup>t</sup> Michel,  
Jean-de-Matba Le Roy, de la C<sup>té</sup> de N. D. de Langonnet,  
Amarantbe Holzbauer, de la C<sup>té</sup> de Mesnières,  
Rodrigue d'Aranzo, de la Mission de Cimbébasie'.

aux vœux de cinq ans :

Les FF. Pierre Vézic, } de la C<sup>té</sup> de Mesnières,  
Aquilin Stroesser, }

A la Profession, le 19 mars :

Au Noviciat central du S<sup>t</sup> Cœur de Marie :

Les FF. Seneu Lienhart, du dioc. de Strasbourg,  
Illide Jos, du dioc. de Strasbourg,  
Clair Haering, du dioc. de Bâle,  
Aubry Augustin, du dioc. de Strasbourg.

Et le 16 avril, fête de N. D. des Sept-Douleurs,  
Le F. Symphorien Vidal, du dioc. de Lyon :

Au Noviciat de N. D. de Langonnet :

Les FF. André Bernard, du dioc. de Vannes,  
Andéole Jaouen, du dioc. de Vannes,

Guénaël Allanos, du dioc. de Vannes,  
Almaque Sohier, du dioc. de Beauvais.

Au Noviciat de Braga:

Ses F.F. Eyidio Moita, du dioc. de Viseu,  
Callisto Collaço, du dioc. de Lamego.

### Admissions de Scolastiques.

Par décision du C. R. Père, en date du 10 mars, ont été admis à l'oblation le 19 du même mois

au Grand scolasticat du St. Cœur de Marie:

M. Michaud Arthur-François,	Pat. de rel.	St. Emilien-Augustin,
Moulin Jean-Baptiste-Cyrille,	"	St. Louis-de-Gonzague,
Morvan François,	"	St. Francis-Xavier,
Ollier Jean-Pierre-Calixte,	"	Marie-Joseph-Joachim,
Descours, Jean-Baptiste,	"	Marie-Joseph,
Thomas Louis,	"	Joseph-Jean-Marie,
Fossard Aimable-Eugène	"	St. Alphonse de Liguori,
Cabrolier, Auguste,	"	St. François-Xavier,
Gruffat Emile,	"	St. François de Sales,
Péron Jean-Guillaume-Achille,	"	St. Honorin,
Challansonnet Jean-François,	"	St. Joseph,
Oekindt Eugène-Henri-Pierre,	"	St. Marie,
L'évêque Joseph-Marie-Michel,	"	St. François,
Padellec Guillaume,	"	St. Augustin,
Carrier Julien Louis,	"	St. Louis-de-Gonzague,

Petit scolasticat de N. D. de Langonnet:

M. Ehrhard Léon,	Pat. de rel.	St. Joseph,
Reymann Joseph,	"	St. Alphonse de Liguori,
Florentin Robert,	"	St. Joseph,
Fritsch Joseph,	"	Marie-Louis,
Benois Orcaède,	"	St. Alphonse de Liguori,
Duqué Jean-Louis,	"	Joseph-Marie,
Compès Pierre	"	St. Joseph,
Orban Arsène	"	Marie-Victor.



au Petit scolasticat de Blackrock. 14 avril.

M. Ward Michel, Pat. de rel. S<sup>t</sup> Stanislas-Kostka.

Admissions de Novices-Frères.

Par décision du C. R. Père, en date du 10 mars, ont été admis à l'Oblation comme novices-Frères, le jour de la fête de S<sup>t</sup> Joseph :

au Noviciat central du S<sup>t</sup> Coeur de Marie :

Les post. De France Jules-Louis, en rel. F. Fulgence,  
 Schmitt Nicolas-Emile, en rel. F. Réole,  
 Balzer Joseph, en rel. F. Hygin,  
 Debats Victor, en rel. F. Zénas,  
 Munsch Edouard, en rel. F. Epaphras,  
 Muckensturm Valentin-Joseph, en rel. F. Eric,  
 Ebel Jérôme, en rel. F. Convoyon,  
 Langlois Victor-Auguste-Amand, en rel. F. Eusèbe,  
 Heinrich Nicolas-Albert, en rel. F. Richard,  
 Hecht Charles, en rel. F. Calliope,  
 Mangold Alphonse, en rel. F. Olivier,  
 Huck Michel, en rel. F. Lionce,  
 Schwarz Jacques, en rel. F. Felicissime,  
 Wassong Anselme, en rel. F. Jérémie,  
 Grabowsky Pierre-Paul, en rel. F. Crépinien,  
 Biechler André, en rel. F. Valentin,  
 Delalandre Paul-Philogone, en rel. F. Gabriel,  
 Willinger Georges, en rel. F. Hildevert,  
 Liard Joseph-Felicien, en rel. F. Hénère,  
 Moritz Emile, en rel. F. Modeste,  
 Illig Ernest, en rel. F. Norbert,  
 Benoît Jean-Pierre, en rel. F. Noël,  
 Krembel Hermann, en rel. F. Ludger,  
 Wack Jean-Pierre, en rel. F. Eloi,  
 Lienhart Isidore, en rel. F. Soter,  
 Guss Joseph, en rel. F. Basile.

Kaiser François-Louis, en rel. F. Bénédicte,  
 Ehlinger-Eugène, en rel. F. Léonard,  
 Meyer-Aloys, en rel. F. Acaire,  
 Kuntz Martin, en rel. F. Barnabé.

au Noviciat de N. D. de Langonnet.

Sespost. Alliviero Julien, en rel. F. Currial,  
 Goualc'h Yves, en rel. F. Osée,  
 Collet Joseph, en rel. F. Gildas,  
 Esvan François-Marie, en rel. F. Optat

## Mission du Zanguebar.

### Cité de St Joseph de Zanzibar.

Oct. 1883 - Avril 1886.

1. Personnel. — 2. Réception de M<sup>gr</sup> de Courmont. — 3. Relations avec le Sultan, et les Consuls. — 4. Visite du prélat de Mozambique. — 5. Colonie européenne catholiques et protestants. — 6. Œuvres : Orphelinats, Formation de maîtres d'école. — 7. Population catholique de la Mission. Projet d'érection d'une église. — 8. Filles de Marie chargées de l'orphelinat et de l'hôpital. — 9. Dispensaire de Gulioni; — Consécration de la Mission au St Cœur de Jésus.

Bull de la Cité — 1. La Cité de St Joseph de Zanzibar, résidence officielle du Vicaire apostolique, comprend les œuvres suivantes : la procure générale de la Mission, l'orphelinat des garçons, la paroisse catholique et la Mission proprement dite.

Le personnel se compose, sans parler de M<sup>gr</sup> de Courmont, du P. Acher, Supérieur, Procureur et Curé de la paroisse; d'un Père chargé de l'orphelinat, des hôpitaux et de la population païenne (il fait défaut en ce moment)<sup>(1)</sup>; du F. Dulbac, qui s'occupe du

(1) Le P. Sacloux, qui était avec le P. Acher avant son retour en France, reste toujours attaché à la Cité de Zanzibar. Il est à ce moment au St Cœur de Marie, où il travaille avec zèle à la composition de dictionnaires et d'une grammaire Souabalis; et il espère pouvoir bientôt commencer l'impression de ces ouvrages importants.

matériel à l'intérieur de la C<sup>h</sup> et de la sacristie; enfin de deux agrégés indigènes employés à l'orphelinat.

— 2. Le fait le plus important à signaler depuis le Bulletin d'octobre 1883, est l'érection de la préfecture en vicariat apostolique, et la nomination de M<sup>gr</sup> de Courmont, évêque de Bodona, comme Vicaire Apostolique du Zanguebar.

Ce fut le 23 mars 1884, que Monseigneur, accompagné du Père Le Roy, arriva en rade de Zanzibar. L'accueil fut enthousiaste. Le P. Etienne Baur, le Consul de France, M. Ledoux, les Pères et Frères de la Mission et ceux de la procure des missionnaires d'Alger, l'indien Tira, représentant du Sultan, M. Van der Elst, Consul de Belgique, tous les Portugais de la ville et une foule considérable d'Arabes, d'Indiens, de Baniars et de noirs, s'étaient portés sur le rivage à la rencontre de Sa Grandeur. Monseigneur se rendit processionnellement à la Mission sous des arcs de triomphe improvisés, à travers des rues pavoisées, sur un parcours jonché de feuilles et de fleurs, au bruit d'une salve perpétuelle de boîtes, de coups de fusil, de feux de Bengale et de fusées: la musique du Sultan mêlait ses plus brillants accords à cette explosion d'enthousiasme oriental. Arrivé à la chapelle, le P. Baur, qui avait dirigé la Mission depuis la mort du P. Horner, se fit auprès de Monseigneur l'interprète des sentiments de tous ses confrères et lui adressa une touchante allocution de bienvenue. Sa Grandeur y répondit aussitôt par quelques paroles où personne ne fut oublié, ni l'ancien préfet apostolique et ses missionnaires, ni le Sultan, ni les représentants des puissances européennes, ni les chrétiens, ni les païens.

La première réception du Sultan fut très cordiale. Présenté par M. Ledoux assisté de son chancelier, les deux en costume officiel, Monseigneur put remarquer la noble courtoisie et l'aimable simplicité avec lesquelles Seyid-Bargash salua l'arrivée du nouveau Chef de la Mission, et lui parla de son passage à la Mission-Mère en 1875, ainsi que de nos œuvres au Zanguebar.

Plus tard M<sup>gr</sup> de Courmont remit à Sa Hautesse la lettre

et le cadeau dont notre T. R. Père Général l'avait chargé pour Elle : l'un et l'autre furent reçus avec plaisir, et le téléphone Briquet, le meilleur des trois que possède Zanzibar, fonctionne en ce moment entre le palais du Sultan et l'une de ses maisons de campagne : Après le cadeau du T. R. Père, Monseigneur offrit le sien. un riche surtout de table en cristal de Baccarat, et une grosse boule-panorama argentée, de 80 centimètres de diamètre, devant laquelle les ministres et toute la maison de Seyid Bargash se sont déjà extasiés plus d'une fois

— 3. Sa présence, depuis longtemps désirée, d'un évêque à la tête de la Mission, non-seulement nous a apporté de plus abondantes bénédictions, mais a donné un nouvel essor à toutes nos œuvres, et les relations officielles ont également pris plus d'importance. Chaque fois, par exemple, que Monseigneur entre au palais, la garde d'honneur lui présente les armes. En outre, le Sultan a gracieusement mis, une fois, son petit vapeur, le Star, à la disposition de Sa Grandeur pour aller à Bagamoyo, et, à l'occasion, ses voitures et ses chevaux pour aller visiter l'une ou l'autre de ses royales maisons de campagne.

Qu'on ne se méprenne point cependant sur les dispositions de Seyid Bargash à notre égard. On sait combien il est actuellement menacé dans son indépendance, et les étranges procédés dont il est victime ne sauraient recommander à ses yeux les Européens quels qu'ils soient. De plus, il est musulman; ce qui fait qu'il a usé jusqu'ici d'une très grande réserve pour ce qui concerne la prospérité de la Mission, et l'extension de ses œuvres, bien que nous n'ayons toujours que de bons rapports avec lui.

Ses relations de Monseigneur et de la Mission avec les Consuls et la Colonie européenne sont pareillement excellentes. Le consul de France, M. Ledoux, animé de sentiments religieux, a fréquemment adressé à notre sujet des rapports très favorables au Ministère des Affaires étrangères. Pendant tout son séjour à Zanzibar, une allocation annuelle de 5000 £ nous a été accordée

le gouvernement français, et c'est grâce à ses démarches, que dernièrement le Comité français international africain nous a remis la station de Kondoza, dans l'Ousagara. Monseigneur, de son côté, a tenu à lui témoigner sa sympathie et sa reconnaissance en lui obtenant de Rome une distinction bien méritée: un jour que M. Ledoula se présentait comme parrain d'un enfant de M. le Consul de Belgique, M. gr. de Courmont put le surprendre agréablement ainsi que l'assistance, en annonçant que, d'après une lettre de Rome, le nouveau chrétien allait être tenu sur les fonts baptismaux par un nouveau chevalier de l'Ordre pontifical de St. Grégoire le Grand.

M. Ledoula a quitté Zanzibar le 17 mars 1885, et il vient d'être nommé Consul à Jérusalem. L'interim a été fait par M. Fiat, chancelier, qui a été assez heureux pour obtenir du Sultan un petit terrain destiné à arrondir notre propriété où se trouve l'hôpital, terrain demandé depuis longtemps et toujours en vain. Le nouveau Consul, M. Raffray, ayant autrefois voyagé dans le pays comme naturaliste, entretenait de bonnes relations avec la Mission; ce qui nous fait espérer qu'il voudra bien apporter aussi son bienveillant appui à nos œuvres.

M. Van der Elst, Consul de Belgique, nous était très attaché; et ces dispositions étaient d'autant plus remarquables qu'il était, ainsi que sa femme, complètement étranger à toute pratique religieuse. Il avait pris fort à cœur l'affaire de la construction d'une église catholique à Zanzibar, et, lors de l'incendie de Mvogoro, il prit l'initiative d'une souscription qui, malgré la jalousie du Consul anglais, s'éleva à plus de 1000 roupies (2.500 £). Malheureusement cet excellent homme est mort à l'hôpital de la Mission, d'une dysenterie négligée. Ses funérailles ont eu lieu à l'église catholique, en grande pompe. Depuis il n'a pas été remplacé.

M. Oswald, Consul d'Autriche, est protestant. Mais il s'est toujours montré plein du plus respectueux dévouement pour

Monseigneur, et, dans le dîner officiel qu'il a donné récemment à l'occasion de la fête de l'Empereur d'Autriche, il a offert la présidence de la table à sa Grandeur, qui se trouvait ainsi placée avant tous les Commandants de navire et tous les Consuls.

Le major Alexandre de Serpa Pinto est connu : il occupe, à côté de Cameron et de Stanley, une place à part parmi les grands explorateurs africains. Nommé Consul général à Zanzibar, sa première visite a été pour Monseigneur et la Mission catholique. Depuis, il a toujours entretenu avec nous les relations les plus cordiales.

Les autres Consuls, Sir John Kirk, consul général d'Angleterre, M. Gerhard Rohlfs et son successeur M. Travers, Consuls d'Allemagne, continuent pareillement à se déclarer nos admirateurs et nos amis.

On n'ignore pas les annexions récentes faites par les Allemands au Zanguebar. Les Missions catholiques devant publier à ce sujet une relation intéressante de M<sup>r</sup> de Courmont, nous n'en donnons pas ici les détails. Disons seulement que, par Lettres impériales du 27 février 1885, les territoires d'Ouségouba, d'Ousagara, d'Oukami, d'Ourongourou sont placés sous le protectorat allemand. Depuis, la colonie s'est agrandie successivement du Koutou, du Witou, du Tangani, de l'Ouzaramo, arrosé par le Kingani. Quelques semaines après, le drapeau allemand flottait à Dar-es-Salam, un peu au sud de Bagamoyo, seul port abrité entre Guardafui et Delagoa. Le prédécesseur du Sultan, Seyid Medjid, avait voulu en faire la capitale de ses états. Ce projet fut abandonné par son frère et successeur Seyid Bargash.

Les navires de guerre arrivent nombreux à Zanzibar depuis quelques mois. Trois fois Monseigneur a été amené à rendre visite aux Commandants de deux frégates autrichiennes et d'un aviso italien ; chaque fois, sa Grandeur a été salué de 13 coups de canon, tandis qu'il n'en est donné que 7 aux consuls.

— 4. A propos de visites, nous devons mentionner tout parti-

culièrement celle de Mgr Henrique Reed da Silva, évêque de Philadelphie et Prélat du Mozambique, arrivé à Zanzibar le 6 sept. dernier, venant de la part et aux frais de son Gouvernement.

Les Gounais se préparaient à lui faire une réception solennelle, car le prélat était à leurs yeux leur véritable évêque, comme portugais et comme prélat du Mozambique. Pour ne pas laisser s'accréditer cette erreur, Mgr de Courmont s'opposa à ce qu'on lui rendit de tels honneurs. Il envoya cependant à sa rencontre le P. Acher et le T. Le Roy, qui prirent place dans la chaloupe du Consul portugais. Une quinzaine de Gounais attendaient le prélat au débarcadère et l'accompagnèrent jusqu'à la résidence de M. de Serpa Pinto.

Dans une visite qu'il fit quelques jours après à Mgr de Courmont, il sentit le besoin de s'expliquer sur la question de juridiction et lui dit: « J'ai été nommé évêque titulaire de Philadelphie et prélat du Mozambique. Mais ma bulle d'institution ne me fixant pas les limites de ma juridiction, j'ai dû recourir à celle de l'érection de la Prélatrice. Cette bulle du 21 janv. 1612, est de Paul V, et elle étend ma juridiction depuis Guardafui jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, Zanzibar et Mombaze étant nommément cités comme lieux qui y sont soumis. Aussi j'ai entrepris ce voyage pour connaître un peu tous ces divers points de la côte. Je compte en faire un second du côté de Mgr Jolivet. Ensuite je rentrerai à Lisbonne pour m'entendre avec Mgr Vannutelli, Noyce du S<sup>t</sup> Siège. Mais n'est-ce pas Monseigneur, si l'un ou l'autre nous avions à résigner quelque chose de notre juridiction, nous nous y prêterions volontiers ? »

Mgr de Courmont répondit au prélat qu'il accepterait avec empressement tout ce que le S<sup>t</sup> Siège déciderait, mais que la question lui semblait clairement tranchée par les brefs d'érection des quatre vicariats de Natal, du Zanguebar, du Nyanza et du Canganika; qu'invoquer la bulle de Paul V, c'était méconnaître des actes pontificaux récents de même autorité que celui-là, et fait,

précisément, pour restreindre les pouvoirs juridictionnels donnés par cette bulle.

Pour prévenir toute difficulté, Mgr de Courmont s'est empressé d'exposer l'affaire à Rome, en même temps qu'à la Maison-Mère, dans un rapport du 19 sept. 1885; et, comme on le pense bien, les prétentions du prélat de Mozambique ont été écartées. Pendant son séjour au Zanzibar, il a visité les Ctês de Bagamoyo et de Mandera, où on l'a reçu avec les honneurs dus à son rang. Il quitta Zanzibar le sept novembre et un mois après il écrivit à Mgr de Courmont pour le remercier du bienveillant accueil qu'il lui avait fait.

— 3. La colonie européenne de Zanzibar est toujours allée en augmentant depuis quelques années, et quoique, en général, elle ne soit pas très religieuse, il est à remarquer qu'on y entend presque toujours dire du bien de la Mission catholique et presque jamais de la Mission protestante. C'est au point qu'un médecin allemand, le Dr Fischer, qui a longtemps travaillé à notre hôpital, ayant dernièrement senti le besoin d'écrire une brochure pour jeter, dit-il, un peu plus de lumière encore sur le noir Continent, s'est arrangé de façon à dire du mal des Missions chrétiennes en général et du bien de la Mission catholique française en particulier. — Quant à la population goanaise, elle est généralement très religieuse, très respectueuse et très attachée à la Mission.

— Rien de particulier à dire sur nos rapports avec les Arabes, les Indiens, les Larias, les Banians, les Noirs. Tant que l'autorité restera musulmane, nos relations sociales avec tout ce monde pourront être excellentes, mais, au point de vue religieux, il y aura relativement peu de chose à faire.

Un mot des protestants. Ces excellents voisins nous comblent de politesses. Le dernier évêque, dans un moment d'expansion, est allé jusqu'à s'inviter à passer quelques jours à Bagamoyo. Il tient toujours à se dire catholique et, à l'occasion, il demande



même à Monseigneur des conseils sur la direction des âmes et l'administration des sacrements. — Une diaconesse a aussi voulu assister l'année dernière à la Fête-Dieu, à Bagamoyo; mais depuis elle n'a pas réalisé les espérances qui avaient été conçues à son sujet. Elle voit toujours cependant les Sœurs et Mme Chevalier.

— 5. La Cité de St Joseph occupe un large emplacement au milieu de la partie de la ville habitée par les Arabes et les Goanais. Elle est établie dans une maison arabe très vaste, mais assez mal distribuée, selon le goût du pays. Elle a été achetée dès le principe, par Mgr Fava, à un vieux et riche musulman. Depuis, l'ancien propriétaire est mort, mais on affirme qu'il a laissé son trésor caché dans nos murs, et que, la nuit, il revient parfois le compter!. Trois cours, quelques dépendances, et deux jardinets font partie de la propriété. C'est là que se trouve la procure, ainsi que les œuvres dont on va parler.

— Lorsque l'Orphelinat des enfants rachetés de l'esclavage fut transporté à Bagamoyo, on en garda toujours à Zanzibar un certain nombre, garçons et filles, aux quels on se proposait de donner une éducation plus soignée en vue des stations de l'Intérieur où ils pourraient être employés comme catéchistes et auxiliaires. Beaucoup n'ont pas entièrement répondu aux espérances qu'on avait conçues à leur sujet. Mais néanmoins on ne peut pas dire que la tentative des premiers missionnaires ait complètement échoué; car il y a aujourd'hui à Zanzibar, à Bagamoyo, et dans l'intérieur, de ces enfants, devenus des hommes, qui nous rendent les plus grands services. En ce moment nous avons à Zanzibar une trentaine de jeunes garçons; les uns rachetés de l'esclavage, les autres nés de parents chrétiens. Ils sont divisés en deux sections pour la classe, qui leur est faite par deux agrégés indigènes: François et Laurent, intelligents et tout dévoués à leurs pénibles fonctions.

Ces enfants de Zanzibar ont un excellent esprit, et, si peu que l'on ait vécu parmi eux, on les trouve en général ouverts,

confiants et attachés à la Mission ; ce qui est un véritable succès. Quant à leur formation intellectuelle, ils apprennent facilement tout ce qu'apprennent les enfants d'Europe. Ils sont même plus précoces ; mais aussi ils s'arrêtent plus tôt. On remarque chez eux une aptitude rare pour la musique. Ils exécutent les morceaux les plus compliqués avec une facilité qui déconcerte les Européens. Ces enfants forment aussi comme une petite et intéressante maîtrise, qui ne contribue pas peu à embellir les offices et dont les chants ont beaucoup surpris Mgr Sivinhac, Vicaire apostolique du Nyanza, Mgr Charbonnier, du Tanganyika, et Mgr Reed da Sylva, prélat du Mozambique.

— Cependant les travaux intellectuels ne peuvent ici faire complètement oublier le travail des mains. Aussi les enfants sont-ils un peu occupés chaque jour dans les jardins de la maison, et envoyés de temps à autre à une petite campagne, acquise autrefois par le P. Horner, et où ils cultivent à leur tour la patate et le manioc. — Mgr de Courmont se propose, au reste, de donner bientôt à cette petite œuvre intéressante une direction spéciale en vue surtout des stations de l'intérieur. Ce pays est vaste et sa population dispersée en un nombre infini de petits villages. Et en supposant qu'un missionnaire soit établi au milieu d'une région ainsi peuplée, que ce missionnaire, suffisamment instruit de la langue indigène, se dévoue aux noirs et en soit aimé ; qu'il se porte assez bien pour remplir ses fonctions et vive assez longtemps pour ne pas laisser tomber tout à coup l'œuvre commencée, conditions très difficiles à réaliser ; ce missionnaire cependant, sera bien peu, s'il est seul. Que faire donc ? Créer des écoles, dans la résidence habituelle du missionnaire d'abord, et dans d'autres localités, s'il est possible. Mais, pour ces écoles, dont il n'est pas difficile de prévoir les résultats si précieux ; du moins avec le temps, il faut un personnel choisi d'instituteurs et de catéchistes. Et c'est précisément la formation de ce personnel que Mgr de Courmont a présentement si fort à cœur pour le bien de la Mission, non moins que la composition des livres

nécessaires pour cette grande œuvre de régénération. Voilà ce à quoi la Mission travaille actuellement, et il faut espérer que, grâce à Dieu, elle l'obtiendra.

— 7. La Communauté catholique de Zanzibar se compose principalement de Goanais, d'origine moitié portugaise, moitié indienne, qui sont venus s'établir ici, et qui arrivent tous les ans, avec ou sans espoir de retour à Bombay ou à Goa. Pour le moment, ils sont au nombre d'environ 400, chacun d'eux muni d'un nom superbe : de Souza, Muscarembas, Albuquerque...

Les autres catholiques sont des Européens, peu nombreux, et des Noirs de Zanzibar, des Seychelles ou des îles malgaches.

Si tout ce troupeau est faible, quand on le compare aux 80 ou 100.000 âmes au milieu desquelles il vit, en revanche il est bon. Les Goanais surtout ont une foi très vive, très expansive, et, en général, le respect humain n'est pas chez eux cette maladie endémique qu'on remarque ailleurs : en pleine rue, les enfants apercevant un prêtre, se plantent debout, les mains jointes, attendant qu'il les bénisse; les hommes eux-mêmes qui aperçoivent Monseigneur, viennent souvent lui baiser l'anneau et toujours le saluent avec un respect plein de foi. Les offices sont bien fréquentés, et quoique tous ne soient pas invariablement fidèles à remplir leur devoir pascal, la plupart d'entre eux cependant ne voudraient pas y manquer.

Les Noirs catholiques, ceux du moins qui sont étrangers au pays, sont plus difficiles à atteindre. Perdus au milieu d'une nombreuse population païenne ou musulmane, où la fleur de la vertu est celle qui s'épanouit le plus rarement, il faudrait, pour ainsi dire, être toujours derrière eux pour les cultiver et les pousser au bien.

Malgré tout cependant, le petit troupeau se soutient et marche. Une chose même réussit ici qui serait difficilement praticable en beaucoup de paroisses européennes. Une association réparatrice du St-Sacrement a été établie le 20 mai 1884,

fête de l'Ascension. Les membres s'engagent à passer tous les mois une heure devant le St Sacrement exposé à la chapelle, à se confesser et à communier ce jour-là. Or, la Présidente de l'association a réuni à Zanzibar, outre les enfants de la Mission, 114 associés, des hommes pour la plupart; et jusqu'à présent le mouvement ne s'est pas ralenti.

Outre ces catholiques résidents, nous voyons tous les dimanches à la chapelle, des marins des navires de guerre en passage ou en station. Les Commandants sont généralement fidèles à les envoyer aux offices et à y venir eux-mêmes. Cet acte de religion est d'un très bon effet sur la population de Zanzibar. En voyant ainsi se rassembler dans notre chapelle des Français, des Goanais et des Noirs, des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Autrichiens, des Belges, des Américains, on s'habitue peu à peu à se faire à cette idée que la religion dont nous sommes les représentants, n'est à vrai dire particulière à aucune nation, que c'est la religion catholique, la religion de tous.

Une chose nous manque. c'est une église largement ouverte à tout le monde. Aussi la pensée d'élever à Zanzibar un temple qui ne soit pas trop au-dessous de ceux des protestants et des musulmans, est-elle une de celles que Mgr de Courmont a le plus à cœur. Des études ont été faites, des projets dressés, des informations prises : il en est résulté que l'on pourrait, au besoin, disposer d'un emplacement convenable, et que la somme à dépenser pour construire un édifice suffisant ne serait pas aussi élevée qu'on ne l'avait cru d'abord. Mais une question se présente : que va devenir Zanzibar, et, avant de commencer à creuser les fondements dans son sol, n'est-ce pas opportun de savoir à qui ce sol va définitivement appartenir ?

— 8. A cinq minutes de la Cité de St Joseph, au Sud, sur le bord de la mer, et dans une position magnifique, se trouve la maison des Filles de Marie. Ces excellentes religieuses sont à Zanzibar au nombre de six. Elles tiennent l'orphelinat des filles et

l'hôpital de la Mission.

Dans l'orphelinat, il n'y a rien à dire que ce qui a été dit de celui des garçons. Les enfants, auxquelles s'ajoutent quelques pensionnaires, sont au nombre d'une trentaine environ.

L'hôpital a été élevé par le P. Horner, qui en a du reste été le premier malade. Bâti solidement, pourvu de chambres spacieuses et recevant de tous côtés un air pur et frais, cet établissement est le sanitarium, longtemps cherché ailleurs, où les missionnaires fatigués peuvent reconstituer leur santé, quand elle n'est pas déjà trop ébranlée pour enlever tout espoir de guérison. Dernièrement encore, quatre malades de Bagamoyo y ont été amenés dans un état presque désespéré, atteints de fièvres pernicieuses hématuriques: le changement d'air et les soins ont suffi pour les ramener à leur poste au bout de 15 jours.

Cet hôpital est aussi hautement apprécié par les Européens, qui viennent perdre leur santé dans ces pays, où leurs rêves leur ont dit que la prospérité coule à pleins bords. Parmi les personnages qu'il a abrités dernièrement, il faut citer ce pauvre consul belge qui y est mort; le major baron Von Devivière, premier gouverneur allemand de l'Ousagara, le comte Pfeil, chef actuel de l'entreprise colonisatrice et plusieurs autres commerçants, voyageurs et marins, sans compter les indigènes pauvres et abandonnés qui y sont recueillis. Depuis sa fondation jusqu'à ce jour, il a reçu 311 malades, sans parler des indigènes, dont 117 pendant les deux dernières années. Les expéditions des Allemands en feront augmenter le nombre.

Les soins qu'elles donnent ont attiré aux Sœurs le respect et la sympathie de tout le monde, et on ne manque jamais d'opposer leur charité simple au mouvement bruyant et inutile de leurs émules de la Mission protestante. Les Sœurs sont ainsi bien reçues partout, et il n'est pas rare qu'on vienne les prier d'aller porter leurs soins aux dames arabes et indiennes de la ville. A l'occasion de la dernière fête du Ramadan, elles ont obtenu, elles

et M<sup>me</sup> Chevalier; une audience du Sultan et ont eu le rare honneur de voir la Sultane et les trois enfants de Son Altesse.

— 9. Cependant, dans cette ville qui s'étend tous les ans au delà de ses limites anciennes, on avait remarqué depuis longtemps que cet hôpital ne suffisait pas, et bien des fois déjà on avait euressé l'idée de fonder un hospice dispensaire pour la population pauvre. Le but, en soulageant et en guérissant le corps, était d'étendre notre influence et de baptiser en danger de mort des adultes et des enfants. La Providence est venue enfin à notre aide en envoyant à Zanzibar, en 1884, une dame généreuse et zélée. Si toutes les infirmières laïques ressemblaient à celle-là, le gouvernement de la République serait plus excusable... À 50 ans, M<sup>me</sup> Chevalier a donc quitté sa famille, Paris et la France, pour venir à Zanzibar se faire la servante infatigable des Noirs.

Il y a ici ce que, par un souvenir du temps passé, elle a nommé le Quartier des Bohémiens (?). Les Bohémiens de Zanzibar, c'est ce peuple de toute provenance et de toute couleur, qui habite dans des paillottes, qui vit on ne sait comment et qui, au besoin, assomme la police. Cet endroit s'appelle Gulioni, et s'étend au loin vers le Nord. Tout au bout, en face de la mer, s'élève une vaste maison carrée, avec une esplanade devant, une cour derrière, des dépendances, des bassins, et un jardin qui ombragent les orangiers. Ce palais, car c'en est un, puisqu'il a été bâti par un prince, a été dans le temps occupé par Livingstone, qui y a organisé son expédition du Nyassa, et il appartient aujourd'hui à un Indien de Zanzibar, plusieurs fois millionnaire. C'est de cet Indien qu'on a loué la maison, on attendait qu'il la donne, et c'est là que M<sup>me</sup> Chevalier s'est établie, le 2 août, fête de N. D. des Anges. Une petite chapelle y a été aménagée, et le dimanche, quand la chose est possible, les catholiques du quartier viennent y entendre messe et sermon. Là donc la Bibi Mzoungou (la sœur blanche) a établi un hospice où tous les malades plus ou moins incurables sont recueillis. Elle a ouvert un dispensaire : à tous

ceux qui veulent des remèdes, des soins et des conseils, en trouvent gratuitement; elle a appris la langue suffisamment pour comprendre le plus gros de ce qu'on dit et être souvent comprise; elle s'est mise à parcourir les petites cases et les grandes maisons, pour y chercher la misère; elle a donné enfin à cette œuvre ingrate tout ce qu'elle avait: son temps, son argent et son cœur. Depuis elle a été rejointe par une compagne de sacrifice et d'apostolat, M<sup>lle</sup> Duchos.

L'œuvre de Gulioni n'a pas tardé à devenir prospère. Déjà plus d'un malade, entré musulman fanatique, en est sorti, pour le Ciel, chrétien convaincu. La première conversion a été celle d'un Arabe, né vers Mascate. Après avoir demandé plusieurs fois le baptême, il put enfin le recevoir. Peu après, sa famille vint, malgré lui, l'arracher à l'hôpital: une heure plus tard il était mort, et pendant que les musulmans portaient son corps en terre en chantant leur formule, les anges, nous l'espérons, présentaient son âme au seul Rédempteur des hommes. Depuis, sans parler des enfants baptisés dans les bras de leurs mères païennes, d'autres Arabes, des Indiens et des Noirs, sont venus, à leur tour, chercher à Gulioni la grâce de la régénération et du salut, qu'ils n'auraient jamais eue sans cette œuvre, et leurs morts édifiantes sont bien de nature à consoler des succès qui se rencontrent aussi, comme de l'action nécessairement restreinte qu'on peut avoir sur une immense population.

Quoi qu'il en soit, l'affluence est toujours grande, et il y a des saisons et des jours où plus de 50 personnes se présentent à la consultation, hommes, femmes et enfants, riches et pauvres, malades de toute sorte.

Pour plus amples détails, qu'on nous permette de citer cette monorime de la sous-Directrice, M<sup>lle</sup> Duchos:

Entrez! Demandez sans frais.  
 C'est ici la sainte maison  
 Du Dispensateur de tout don.  
 Tous les maux, sauf exception,  
 Sont guéris sans condition.  
 On a remèdes à foison,  
 D'onguents, toute une cargaison.  
 Si vous souffrez d'émangeoison,  
 Voici pommade de savon,  
 Et vous faut-il purgation?  
 De l'eau de mer un plein bidon.  
 Êtes-vous atteint au poulmon?  
 Nous avons d'excellent goudron.  
 Anémique? En cet estagnon,  
 De vieux elous en infusion

Vous donneront force et bouton  
 Aux sourds la moindre injection  
 De notre préparation  
 Fait ouïr le plus léger son;  
 Et notre collyce est si bon  
 Qu'à peine, aujourd'hui, trouve-t-on  
 Un aveugle en tout ce canton.  
 Enfin, la consultation  
 Tous les deux jours: notre bouillon  
 S'annonce; on inscrit au crayon  
 Chacun, après audition.  
 Mais, pour recommandation:  
 N'oubliez pas votre flacon --  
 Nous vous fournissons le bouillon --

— 10. Au 25<sup>ème</sup> anniversaire de la fondation de la Mission du Zanzibar, le 25 décembre dernier, Mgr de Courmont a eu l'heureuse inspiration de consacrer solennellement la Mission au Sacré-Cœur de Jésus. Ce jour-là, en remerciant Dieu des faveurs que sa miséricorde a versées sur ce pays depuis 25 ans, et en lui demandant de nouvelles grâces pour l'avenir, les missionnaires actuels n'ont eu garde d'oublier leurs frères absents, ceux qui sont morts à la peine, et ceux aussi que la maladie ou l'obéissance ont appelés à porter ailleurs les efforts de leur zèle.

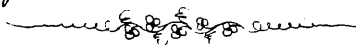
À ce sujet, qu'on nous permette un peu de statistique: De 1860 à 1885, 112 missionnaires ont travaillé au Zanzibar, dont 38 prêtres, 33 Frères et 41 religieuses.

Des 38 Prêtres, 10 ont succombé, 12 travaillent en d'autres contrées, 16 sont présents dans le vicariat. Des 33 Frères, 15 sont morts à la tâche, 3 sont employés ailleurs, et 13 sont présents. Des 41 religieuses, 17 sont mortes, 8 ont reçu d'autres obédiences, 16 sont présentes.

En résumé, 25 ont été obligés par l'obéissance ou la



maladie de se porter ailleurs ; 44 travaillent en ce moment au Zanguébar ; et 42 sont morts. — Les Doyens de la Mission, en même temps que les modèles, disons-le malgré eux, sont, en 1885, le R. P. Etienne Baur, venu ici en 1863 ; et la Révérende Mère Marie Augustin, arrivée avec Mgr. Fava en 1860



## Ct<sup>é</sup> de N. D. de Bagamoyo.

Nov. 1883 - av. 1886.

1. Personnel. — 2. Arrivée de Mgr de Courmont. — Retraites et Chapitres. — 3. Ministère Orphelinats Hôpitaux. — 4. Évangélisation des païens et baptêmes d'enfants. — 5. Voyages de Monseigneur, du P. Le Roy, du F. Oscar. — 6. Visites d'étrangers. — 7. Décès et maladies : Pères, Frères, Religieuses. — 8. Notice sur le F. Marcellin. F. Eucher.

Bull. de la Ct<sup>é</sup>. — 1. Le personnel de la Ct<sup>é</sup> de N. D. de Bagamoyo, en janvier 1886, se composait des membres suivants : le R. P. Etienne Baur, Provicaire de la Mission, vice Provincial et Supérieur de la Ct<sup>é</sup>, préfet de santé ; le P. Le Roy, vice Supérieur, Econome de la Ct<sup>é</sup>, procureur des stations de l'intérieur, directeur des villages chrétiens, des catéchismes d'adultes et de l'orphelinat des filles, chargé de travaux sur la langue indigène ; le P. Hitzlin, directeur de l'orphelinat des garçons avec charge des hôpitaux des enfants et des adultes, de la plupart des catéchismes et du ministère extérieur auprès des païens, préfet du culte ; — le F. Adelin et le F. Faron dirigent chacun une section d'enfants, le premier, celle des grands, le second celle des petits. ils sont chargés des travaux de culture et de jardinage ; et secondés dans leurs fonctions par deux catéchistes mariés. Le F. Polycarpe a le soin des ateliers de la forge ; le F. Oscar de l'organisation des caravanes pour les stations, du service intérieur de la Ct<sup>é</sup> et de la basse-cour ; le F. Gérion de la menuiserie ; de la sacristie, de

de la reliure et provisoirement de la surveillance générale des troupeaux.

En outre, 7 religieuses, sous la direction de la R. Mère Marie Augustine, de la C<sup>té</sup> des Filles de Marie (Bourbon), s'occupent de l'orphelinat des filles, de la salle d'asile, de la lingerie, de la cuisine, du soin des malades, etc.

— 2. Le dernier Bulletin de N. O. de Bagamoyo annonçait en terminant la nouvelle de l'érection de la Préfecture du Zanzibar en Vicariat apostolique.

Débarqué à Zanzibar le dimanche 23 mars, Mgr de Courmont arrivait en rade de Bagamoyo le mercredi suivant, 2 avril, à 5 heures du soir, et il fut reçu au bord de la mer par tous les membres présents de la C<sup>té</sup>, tous les enfants des orphelinats, tous les chrétiens, auxquels s'étaient joints la plupart des habitants de Bagamoyo et des environs, curieux de voir le premier évêque, peut-être, qui mit le pied sur ce coin de la terre africaine. Le nouveau vicaire apostolique fut conduit avec enthousiasme à la chapelle, au chant des enfants, au son des cloches et au bruit du canon, par la longue et belle avenue bordée de filaos et de manguiers qui donne accès à la mission. Ce fut un soir de grande joie, que personne n'a oublié.

Depuis lors Monseigneur est revenu souvent à Bagamoyo, qu'il aime et qu'il admire. Il se propose même d'y faire chaque année un séjour plus prolongé qu'il n'a fait jusqu'ici. C'est là qu'il a déjà donné les exercices des retraites générales de 1884 et 1885. A la suite de la première de ces retraites, un chapitre provincial fut convoqué, auquel tous les supérieurs des C<sup>tés</sup> de la mission assistèrent, ou furent représentés, et où plusieurs questions intéressant le bien général du vicariat furent discutées et résolues.

— 3. L'œuvre la plus importante est toujours celle des orphelins. Le nombre des enfants présents en janvier 1886 était de 238. 136 garçons et 102 filles; 30 sont morts pendant l'année 1885. La salle d'asile compte une quinzaine d'enfants.

En 1883, les orphelinats ont fourni 18 ménages chrétiens, qui sont allés fonder la Mission de Mrogoro. En 1884, vingt-huit jeunes gens sont partis pour l'Oukumi, où ils ont établi la Mission de Tounoungou ; et dans les premiers jours de janvier 1886, 26 jeunes ménages ont repris le chemin de l'intérieur.

C'est aussi avec les enfants rachetés par la Mission qu'on a formé le village chrétien de St-Joseph de Bagamoyo, et celui de Thomasville, situé à une demi-heure de la C<sup>te</sup>. Le premier compte environ 50 cases, et le second, 17.

En dehors de ces deux centres, il y a encore quelques chrétiens dispersés dans les campagnes environnantes, et quelques-uns d'entre eux forment une petite et intéressante Communauté, à trois jours de marche de la Mission, près de la ville de Darisalama. A raison de l'importance que pourra prendre dans l'avenir ce beau port occupé depuis peu par les Allemands, Monseigneur y a envoyé dernièrement le P. Le Roy tant pour y préparer l'achat d'un terrain, que pour visiter les quelques chrétiens qui s'y trouvent. Le Père a fait, sur ce voyage, une relation très intéressante qui paraîtra prochainement dans les Missions Catholiques. En voici un extrait concernant sa visite aux chrétiens.

« C'était un samedi (27 fév, 1886). Tous les préparatifs furent faits pour la célébration de la Messe du dimanche. Ce fut une véritable fête pour tous ces bons chrétiens, et il y eut communion générale.

Louvres enfants ! Ils vivent ainsi perdus au milieu d'une population pénétrée de toutes les erreurs et de tous les vices ; mais, grâce à Dieu, ils restent fidèles. En l'absence du missionnaire, ils sanctifient le dimanche à leur manière ; ils font leurs prières en commun ; ils essaient de dissiper autour d'eux l'ignorance et la superstition ; ils baptisent les enfants en danger de mort. Au dernier jour de Noël, n'ayant pu se rendre à Bagamoyo, comme ils le font habituellement pour les grandes

fêtes, ils ont tenu à se réunir dans la case de celui qu'ils considéraient comme leur chef; ils y ont passé la nuit, ils ont dit le cha-pelet, chanté quelques cantiques et clos la fête par le joyeux réveillon. »

La Cité de Bagamoyo a été amenée, dès le principe, à établir près de l'infirmerie des enfants un hôpital pour les hommes et un pour les femmes. Ces malades sont en général fournis par les caravanes qui arrivent nombreuses de l'intérieur. Une sœur leur donne les soins nécessaires, et un catéchiste exerce les instruit, les encourage et les prépare au st. baptême: presque tous ont le bonheur de le recevoir.

Il est un genre de malades attirés surtout à la Mission par la renommée du P. Etienne Baur. ce sont les blessés. Et cette réputation est bien méritée, car à moins de cas exceptionnels, où les organes vitaux sont tout à fait compromis, presque tous les blessés guérissent, quelques-uns même avec une rapidité qui étonne. (Voir pour plus de détails concernant ces œuvres, les Annales apostoliques, N.º d'avril 1886.)

— 4. A l'exception des chrétiens indigènes dont nous venons de parler et de deux familles goanaises établies en ville, tout Bagamoyo est musulman et païen, ville et campagne. La partie dirigeante de la population est arabe; les Indiens et les Banyans, plus riches, ont aussi une très grande influence; les métis forment un nombreux contingent de spécialités ignorantes et fanatiques, vivant de vols d'enfants et capables de tout. Vient ensuite la foule esclave et sur laquelle, par conséquent, on ne peut avoir une action franche et directe. Enfin un certain nombre d'indigènes libérés ou récemment venus de l'intérieur restent encore; mais ceux-là aussi ne tardent pas à entrer peu à peu dans le mouvement général qui entraîne vers l'Islamisme et la corruption qu'il engendre; la plupart de ceux qui se trouvent en contact avec lui. Sans doute, tout ce monde est d'une ignorance étrange: sur plus de 10.000 habitants que l'on

compte à Bagamoyo, peut-être n'en trouverait-on pas 100 en état de faire leur prière. Mais enfin, ils connaissent « Mohammed », et ils sont circoncis. Voilà donc la population à laquelle nous avons affaire.

On le devine, la liberté religieuse, c. à d. la liberté de la parole et de l'action, pour nous comme pour ceux qui voudraient nous écouter et nous suivre, est loin d'être complète. Tout ce que nous voulons faire au point de vue religieux, en dehors de notre établissement et de nos villages, doit donc être fait à l'insu du public, en cachette et sans bruit. Malgré tout néanmoins, le Père Kritzlin, chargé spécialement du ministère extérieur, ne cesse de parcourir la ville et la campagne, et bâtons-nous de le dire, il est loin de le faire sans fruit. Son rôle consiste à distribuer des remèdes et des consolations, à discerner les malades et surtout les petits enfants en danger de mort. Quand il le peut sans danger, le Père les baptise lui-même. Mais le plus souvent il vaut mieux s'abstenir, surtout à l'égard des adultes, de tout ce qui pourrait éveiller les soupçons et paralyser le succès d'un ministère ultérieur. Seulement, rentré à la mission, il désigne à des baptiseuses attirées la maison où se trouve le malade en danger. La baptiseuse s'en va, vêtue à la mode du pays, cause, console, encourage, instruit et remplit à merveille la fonction sublime dont elle est chargée. Elle-même fait d'autres découvertes et d'autres conquêtes, et ainsi, malgré le démon d'Afrique et Mahomet son apôtre, Dieu reçoit au Ciel un grand nombre d'âmes marquées du signe de la rédemption.

Le nombre de ces catéchistes-baptiseuses est actuellement de quatre à Bagamoyo. On jugera de leur activité et de leur succès quand on saura que leur sphère d'action s'étend autour de la Mission sur un rayon de plus de 12 kilomètres et que, en grande partie grâce à elles, on a pu inscrire sur le registre, au soir du 31 décembre 1885, le 1136<sup>e</sup> baptême de l'année.

Parmi ces 1100 âmes ainsi régénérées, la plupart sont des âmes

d'enfants qui sont déjà parties pour le ciel, où elles demanderont grâce et rédemption pour leurs parents et pour leur pays. Ce sont, en général, des enfants de pauvres gens de l'intérieur, des enfants d'esclaves, des enfants d'hommes libres aussi, d'indigènes, d'Indiens mêmes et même d'Arabes.

Il y a aussi des adultes. Tous ceux à qui l'on s'adresse n'écou- tent pas également bien, sans doute, la nouvelle du salut. Mais quand ils sont sans grand espoir de guérir, qu'on les instruit à part et que les précautions sont prises pour ne point les effarou- cher tout d'abord, ils acceptent avec bonheur et reconnaissance les enseignements qu'on leur donne, et demandent d'eux-mêmes celle eau sainte qui purifie l'âme et la rend assez belle pour lui permettre d'habiter au ciel. Ceux-là figurent pour cette an- née au nombre de 90

Enfin, malgré toutes les difficultés présentes, on a com- mencé à distribuer peu à peu le pain de la parole divine au- tour de nous, et en ce moment il y a 16 adultes sortant du gouf- fre de l'Islamisme et de l'infidélité et venant tous les dimanches assister à la grande prière des chrétiens. Sur ce nombre, on compte 9 hommes et 7 femmes. Après la messe, un Père les ins- truit, aidé au besoin d'un catéchiste. C'est l'essai d'aujourd'hui, demain, s'il est possible, on fera mieux.

— 5. C'est aussi un ministère que les voyages entrepris de temps à autre sur la côte et dans l'intérieur. Outre que, dans ces circonstances, on peut avoir l'occasion de baptiser quelques enfants en danger de mort, d'instruire les vieillards et de jeter dans une réunion favorable les vérités nécessaires au salut, on ne manque jamais de dissiper alors beau coup de préven- tions, de se faire connaître et aimer, d'étudier le terrain et d'y préparer les voies à de futurs ouvriers apostoliques.

Parmi les principaux de ces voyages, il faut d'abord men- tionner celui que Mgr de Courmont a entrepris avec le Père Etienne, le P. Daull et le F. Fobeul. (Oct. - Nov. 1884) pour

aller visiter Mrogoro et étudier l'Oukamu. Cette contrée est située au Sud de Mrogoro, qui en faisait du reste autrefois partie, et à environ 10 jours de la côte. C'est un pays de montagnes, superbe, bien arrosé, bien cultivé, bien habité, propre en un mot à devenir un jour le théâtre d'une action évangélique qui promet de ne pas rester sans résultats. Il n'a encore été visité que par les missionnaires. Sa population est payenne, douce et bien disposée. La caravane y reçut le meilleur accueil du roi Kingarou-le-Grand, comme du plus humble chef et du moindre sujet, et le voyage aboutit selon qu'on le voulait: à la fondation d'un nouveau village chrétien, à Tounoungou. Le Bulletin en parlera en son lieu. Monseigneur et le P. Baur revinrent par l'Ouzaramo, beau pays aussi, mais où la population ne semble pas présenter un accès aussi facile à l'action du missionnaire.

Au mois de janvier Mgr. de Courmont se mettait de nouveau en marche avec le Père Baur, mais ses forces trahirent sa bonne volonté et après deux jours de marche sous un soleil ardent il dut s'arrêter au milieu d'une plaine sèche et désolée, en proie à une fièvre ardente.

Revenu à Bagamoyo, il en repartit de nouveau le 15 juin avec le P. Baur. Cette fois, les voyageurs remontèrent la mer jusqu'à Sadani, au Nord, avec leur caravane. Ils se dirigèrent ensuite sur Mandera et Mhonda, qu'ils visitèrent, sur Kondo, où ils trouvèrent le P. Riou déjà établi, et où ils laissèrent le P. Auguste Gommenginger, de Mhonda. Après avoir poussé une pointe intéressante du côté de Kiora et de Kwinyi Sagara, que les PP. Baur et le Roy avaient déjà visités en 1882, et où les Allemands essayaient alors de s'établir, ils revinrent sur leurs pas, passèrent à Mrogoro, traversèrent de nouveau l'Oukami, arrivèrent à Tounoungou, où le P. Daull venait de mourir, et le 14 août, 1884, ils rentraient au bruit des fusils et au son des cloches à N. D. de Bagamoyo.

Au mois d'octobre dernier (1885), le P. Le Roy se mettait aussi en route pour Mandéra. Outre qu'il était heureux d'aller voir le P. Picarda, resté seul avec le F. Alexandre depuis plusieurs mois, par suite du départ du P. Le Jacq pour Bourbon, il devait y accompagner et y conduire Dom Henrique José Reed da Sylva. Venu à Bagamoyo, où il demeura quelques jours, le prélat y fut pris du désir d'aller jusqu'à Mandéra. Comme il voyageait aux frais de son gouvernement, il put se faire accompagner d'un grand nombre d'hommes, chargés de provisions, ainsi que d'un de ses prêtres, le P. Lino, et de son fidèle domestique Antonio. Son voyage fut heureux et rempli d'incidents sans accidents fâcheux, mais disons qu'il se fit en hamac.

Le F. Oscar, lui aussi, a fait ses expéditions. Deux fois, en 1884 et en 1885, il a dû se rendre à Mandéra, et, en passant dans la tribu anthropophage des Wadoé, il a même trouvé le moyen de se créer une réputation de sorcier. La sécheresse était grande en ce temps-là, et tout le monde en souffrait. Le F. Oscar arrive : tout le village se rassemble autour de lui, demandant de la pluie. Or, le Frère porte au bras, depuis qu'il a été blessé, un baromètre de premier ordre ; et ce soir-là, il était à la pluie. « Ecoutez, leur dit-il, vous êtes de braves gens. Vous avez toujours bien reçu mes frères qui ont passé chez vous, vous m'avez bien reçu moi-même. Vous voulez que le ciel vous fasse de la pluie : demain il vous en fera... » Le lendemain, aux premières lueurs du jour, le Frère partit ; mais il avait à peine disparu derrière les collines, que le tonnerre roulait déjà là-haut et que la pluie descendait. Quand il repassa, trois semaines après, il fut salué comme un sorcier sans pareil et peu s'en fallut que, pour le remercier, on ne l'invitât à présider une fête de famille, un petit banquet de chair humaine.

— 6. Quelques mots aussi des visites d'étrangers que nous avons reçues depuis le dernier Bulletin ;



La première à signaler par ordre de date est celle de M. Gaston Duval (1883). Chasseur intrépide et tireur de premier ordre, M. Duval, ancien capitaine de Spahis, aujourd'hui retiré à Paris, avait entendu dire combien ce pays est giboyeux, et il venait. Les hippopotames, les girafes, les zébrés, les gazelles, les antilopes de tout genre sont tour à tour tombés sous ses coups. Mais à son grand regret, le capitaine a dû rentrer sans qu'il lui ait été donné de se mesurer avec le lion, qui ne manque pourtant point chez nous : les chasseurs ont de ces déconvenues. — Rentré à Paris, M. Duval n'a point oublié la Mission pour laquelle il a gardé une sincère affection en retour des petits services qu'il a pu en recevoir et des soins qui lui ont été donnés dans ses fièvres. Il a raconté autour de lui ses impressions, et quand M<sup>gr</sup> de Courmont est venu à Zanzibar, il apportait toute une série d'ornements d'église et de cadeaux spécialement destinés à Mandera, où le chasseur avait vécu trois mois, cadeaux offerts et recueillis par M<sup>me</sup> Duval, mère du capitaine, resté notre bienfaiteur et notre ami.

En même temps (Janv. 1883) descendait ici M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau, qui venait s'essayer au grand voyage qu'il a depuis entrepris dans l'intérieur. Parti ensuite de Dari-Salama avec une caravane assez nombreuse, il s'est dirigé par l'Ouhébé vers le Banquérolo, au sud duquel M. Livingstone est mort, a remonté jusqu'au lac Moéro et est arrivé à la station belge de Karema, après avoir beaucoup souffert de la part des indigènes. Ayant ensuite formé une nouvelle caravane au delà du Tanganika, il comptait se lancer à travers le Manyéma et rejoindre le Congo, lorsqu'il a été trahi et abandonné par ses hommes. C'est alors qu'il a été forcé de revenir sur ses pas. Il est rentré à Zanzibar par le Mozambique, quand déjà on parlait de sa disparition et de sa mort. Depuis, il a reçu en France le meilleur accueil de la Société de géographie et du Gouvernement.

Un autre explorateur qui avait eu son heure de célébrité, M. Philippe Broyon, après avoir voyagé dans l'Ounyanymbé, comme Mirambo, accompagné la première expédition belge et tenté, avec les Anglais, le système de chariots et de bœufs employé au Cap, avait vu échouer tous ses efforts et avait fini par faire des essais de plantations de tabac à six jours de marche environ de la côte, sur la rive droite du Kingani. Il y est mort l'an dernier. M. Broyon était Suisse et protestant. Mais il avait eu avec la Mission des relations très suivies et très amicales. Marié à une femme indigène, il avait eu soin de faire baptiser ses enfants dans la religion catholique: eux aussi sont morts, à l'exception d'une petite fille qui reste actuellement chez les sœurs de Zanzibar.

M. Arthur Bloyet, capitaine au long cours et chargé de la station de Kondoï, pour le compte de la section française de l'Association internationale africaine est déjà connu du Bulletin. Le capitaine Bloyet qui a été suivi en Afrique de sa jeune et courageuse femme, a toujours eu avec la Mission les relations les plus cordiales. C'était nous, du reste, qu'il avait voulu faire les dépositaires de ses fonds, et pour ses commissions comme pour son ravitaillement, c'était toujours à Bagamoyo qu'il s'adressait. Il a été rappelé, en juin 1885, et a reçu depuis une place importante et lucrative à Panama. L'unique survivant de la mission scientifique allemande envoyée dans l'intérieur il y a quatre ans, M. Reichard, nous est arrivé au mois d'août 1885; il a tenu à donner 125 roupies (260 £) à la chapelle. Il est protestant.

Le dernier membre belge de l'Association internationale établi de ce côté de l'Afrique, le lieutenant Storms, est aussi passé par Bagamoyo (oct. 1885). Avant son départ, les stations de Karima et de Mpala avaient été remises aux Pères d'Alger, et le capitaine Cambier, agent de la société à Zanzibar,

auquel la Mission avait été heureuse de rendre autrefois d'importants services, était lui-même rentré en Europe, avec le Père Sacleux, emportant le regret un peu amer « d'avoir dépensé quatre gros millions pour fonder deux petits couvents. »

En décembre 1885, deux voyageurs français, M. M. Georges Revoil et Angelvy, sont aussi descendus à la Mission. Le premier a déjà fait divers voyages à Zanzibar et au pays des Somalis, et n'est pas pour nous un inconnu; le second était ingénieur du Sultan. Ils sont partis depuis vers le Tanganyika, le Bangwéolo et le Manyéma, chargés d'une mission du Ministère, avec le dessein, s'il est possible, d'aboutir quelque part sur l'autre Côte, où nous les recommandons à nos confrères. Avant de partir, la caravane, qui comprend 300 hommes, est venue donner une intéressante fantasia devant la Mission, en présence de M<sup>gr</sup> de Courmont.

Quelques mois auparavant, nous avons eu l'honneur et le plaisir d'offrir l'hospitalité à M. M. S. S. Livinhac et Charbonnier et à leurs missionnaires, comme on l'avait fait à leurs confrères en 1883. Leur caravane a subi cette année un retard regrettable, et des dépenses extraordinaires en sont résultées; mais ensuite, le voyage a été heureux, et aujourd'hui ils doivent être arrivés sans encombre.

Mais les voyageurs les plus assidus à nous visiter sont les membres de l'Association allemande pour la colonisation de l'Est africain. Nous les avons vus ici presque tous, et, naturellement, nous nous sommes fait un devoir de leur rendre tous les services que nous avons pu: services désintéressés dont ils ont paru surpris.

Voici ce que pense de nous le Directeur de la 1<sup>re</sup> expédition, le D<sup>r</sup> Peters. C'est un extrait de la relation du court voyage entrepris par lui dans l'Ousagara, extrait tiré d'un journal de Berlin, le *Tägliche Rundschau*: « Nous restâmes à la Mission de Bagamoyo deux jours. Le cloître renferme 12 Frères et 12

Sœurs (il a mal compté, ce brave Docteur), qui suivent la vieille tactique jésuitique pour l'éducation de la jeunesse. De l'ordre des Jésuites on peut dire ce qu'on veut: ce qui est certain, c'est que c'est là l'ordre qu'il faut à l'Est africain pour y faire pénétrer la civilisation. Les stations des missionnaires sont solidement établies, et montrent que la race blanche peut prospérer en ce continent noir. En un mot, on voit se reproduire dans l'Afrique orientale ce qui s'est fait par les ordres monastiques en Allemagne, il y a mille ans.

« Nous trouvâmes, comme tous les voyageurs, la plus aimable réception... Nous voulions partir tout de suite pour Zanzibar, mais nous étions trop faibles, et on nous supplia de rester encore un jour. Nous restâmes donc. Nous avions pour compagnons un Frère habitué aux caravanes, un jeune moine autrefois évêque de l'Allemagne, qui nous donna de précieux renseignements pour nous guider en Afrique... »

D'autres voyageurs, nous le savons, ont publié également leurs impressions, qui, paraît-il, sont beaucoup plus explicites et beaucoup plus favorables: elles ne nous ont pas été communiquées.

— 7. Parlons maintenant de nos morts. Hélas! ils sont nombreux! Sans remonter, en effet, jusqu'au cher et regretté P. Sommier, emporté le 23 avril, et dont le Bulletin a déjà parlé, ainsi que les Missions Catholiques<sup>1)</sup>, l'année 1885 nous a enlevé, à elle seule, sept missionnaires: 2 Sœurs, 2 Frères et 3 Pères. Sur ce nombre, 4 appartenaient à la Ct<sup>é</sup> de N. D. de Bagamoyo. Il est juste que nous leur consacrons quelques lignes.

La Sœur Marie-St Vincent a été la première emportée (20 février). Elle était arrivée dans la Mission en 1867, et depuis lors elle n'avait jamais revu Bourbon, où elle était née. Elle avait, par conséquent, 18 ans de séjour au Zanguebar, 18 ans de travaux incessants, d'activité exemplaire, de sacrifices perpétuels. C'est après cette vie si

1) Les Missions Catholiques ont donné une courte notice nécrologique sur le P. Sommier, avec son portrait sur son lit de mort, d'après un dessein du P. Le Roy. 1884, p. 403.

bien remplie que la Providence a jugé qu'il était temps de lui accorder la récompense. La Sœur Marie-S<sup>t</sup> Vincent est morte d'une pustule maligne. Envoyée à Zanzibar en toute hâte, son mal ne put être conjuré par les soins du D<sup>r</sup> Grigory, et peu de jours après, la Sœur s'éteignait doucement au milieu des sionnes.

Les jours qui suivent la saison des pluies sont particulièrement malsains. L'année dernière et à cette même époque, Monseigneur et le P. Baur étaient en voyage; de douloureuses surprises leur étaient réservées au retour: ensemble ou l'un après l'autre, presque tous ceux qui étaient restés à Bagamoyo avaient été dangereusement atteints, et il s'est trouvé des jours où les malades qui demeuraient sur pied, avaient à soigner deux ou trois mourants. Le F. Vincent-de-Paul, par exemple, a été pris d'une fièvre bilieuse atroce, et, sans un traitement des plus énergiques, auquel il s'est d'ailleurs prêté d'une façon exemplaire, il est probable qu'il serait aujourd'hui délivré des peines de cette vie; une rechute, depuis, l'a obligé de reprendre le chemin de l'Europe. — A son tour, le F. Oscar, qu'on disait parfois inexpugnable, a dû, lui aussi, songer à ses fins dernières, mais en fin de compte, le bon Dieu n'en a point encore voulu cette fois. — Le P. Hirtzlin, de son côté, a été pris d'une douloureuse éruption de furoncles, qui l'a obligé à un repos laborieux de plusieurs semaines.

Enfin, pendant qu'une Sœur restait un mois entier entre la vie et la mort, une autre Sœur Marie-Claire, épuisée déjà par une anémie profonde, a été emportée le 17 juin par une fièvre pernicieuse. Sa mort a été également précieuse devant Dieu: « je pars heureuse, disait-elle avant de fermer les yeux. Mais je ne pars pas seule, a-t-elle ajouté; il y a là bas quelqu'un qui me précède... » Quelqu'un, en effet, l'avait précédée; le lendemain un courrier nous apportait la nouvelle de la mort du P. Daull, enlevé sept jours auparavant par une fièvre du même genre, à Tounoungou.

— 8. Une perte particulièrement sensible à la C<sup>te</sup> de Bagamoyo et à toute la Mission a été celle de l'excellent F. Marcellin.

Le F. Marcellin Reisser était né le 22 août 1841 à Ottrot, canton de Rosheim (Bas-Rhin). Sa famille chrétienne et aisée lui avait fait commencer ses études et le destinait au sacerdoce. Mais la Providence permit qu'une autre direction lui fût donnée, et jeune encore, il frappait à la porte de la Cong<sup>g</sup>, où il fut admis comme Frère. Envoyé à Bourbon aussitôt après sa Profession, il y fut attaché au Pénitencier d'abord et à la Léproserie ensuite. Ceux qui l'ont connu dans ces postes d'abnégation, n'ont pu oublier sa foi, sa piété, son dévouement à toute épreuve, vertus qui devaient ne faire que se développer avec le temps et les difficultés.

En 1866 il arrivait à Zanzibar, et il eut l'occasion d'accompagner le P. Horner dans un voyage important entrepris sur la grande terre à cette époque, et pendant lequel, une nuit, il fut flairé par un léopard. Mordu ensuite à Zanzibar par un serpent, sa santé se trouva d'ailleurs assez ébranlée pour exiger en 1879 un retour en Europe. Il partit avec le P. Bour et, avec lui, il eut le bonheur de passer par Rome et de satisfaire aux désirs de sa piété ardente, en visitant les principaux sanctuaires de la Ville éternelle et en recevant, le Jeudi-Saint, la Communion des mains du S<sup>t</sup> Père. À la retraite générale qu'il suivit au S<sup>t</sup> Cœur de Marie, il émit ses vœux perpétuels. Le séjour d'Europe lui fit du bien, sans le remettre. Mais il demanda avec de si humbles instances la grâce d'aller mourir en Mission, sur cette terre d'Afrique qu'il aimait et qui avait déjà vu tant de ses sueurs, que le C. R. Père ne crut pas devoir lui refuser cette faveur.

Placé depuis lors à N. D. de Bagamoyo, en qualité de Sous-Directeur de l'orphelinat, le F. Marcellin y a été souvent malade, au point d'inspirer des inquiétudes sérieuses pour sa vie. Mais il allait quand même, il allait toujours, et l'on ne s'apercevait de son état que lorsque ses forces le trahissaient com-

plètement et qu'il était obligé d'obéir à son sup: et de garder le lit.

Cher Frère Marcellin ! C'était vraiment un modèle de piété, de régularité constante ; de charité fraternelle, et d'absolu dévouement à ses fonctions. Simple, bon, compatissant, il aimait les pauvres enfants qui lui étaient confiés ; il les étudiait, il les comprenait, il cherchait leurs intérêts, il leur faisait avouer leurs fautes, il les remontait, il leur donnait, en leur langue qu'il parlait bien, des conseils de père et d'amî sans reculer, quand il le fallait, devant des paroles sévères ; enfin il comprenait, comme elle doit l'être véritablement, sa mission auprès de ces pauvres fils d'esclaves ; et son but était moins d'arriver à se servir de ces enfants pour faire un travail donné, que de profiter de ce travail même pour faire de ces enfants des hommes et des chrétiens, des amis de la Mission et des amis du bon Dieu.

À l'égard de ses confrères, c'était la même charité, la même prévenance, les mêmes bons conseils au besoin donnés délicatement et en temps opportun. — Enfin, celui qui écrit ces lignes<sup>(1)</sup>, qui devait lui donner quelques soins dans sa dernière maladie et lui fermer les yeux, n'a vécu que pendant trois ans à peine près du bon F. Marcellin ; mais dans les diverses circonstances de santé ou de maladie, de peines ou de consolations qu'il lui a vu traverser, il peut affirmer qu'il ne l'a pas vu manquer une seule fois, volontairement, et si peu que ce soit, à ce que le bon Dieu semblait alors demander de lui...

Malgré son état d'épuisement, le F. Marcellin semblait devoir encore longtemps continuer à édifier ses confrères et à faire le bien autour de lui, lorsque, un matin, il se réveilla avec un sentiment de constriction générale qui ne tarda pas à prendre un caractère inquiétant : c'était le tétanos. Conduit en toute hâte à Zanzibar, sur le bœuf de la Mission, tous les soins lui furent aussitôt prodigués, mais c'était trop tard, tous furent inutiles. Le pauvre Frère se confessa, reçut l'Extrême-Onction, et

(1) Le P. Le Roy qui a fait également le Bulletin de Zanzibar.

se déclara si complètement prêt à faire tout ce que le bon Dieu demanderait de lui, à souffrir, à vivre, à mourir, que la Mère Supérieure de l'hôpital déclara n'avoir jamais vu mourir personne dans les sentiments d'une indifférence si profonde, si sincère, si simple et si touchante. Ce fut ainsi qu'il s'éteignit après avoir jusqu'au dernier moment conservé sa connaissance. C'était le 30 juin, à 10 h. du soir. Le F. Marcellin avait 44 ans d'âge; il en avait passé 19 en Mission.

L'enterrement se fit le lendemain. Après la Messe, célébrée par le P. Acker, l'absoute fut donnée par Mgr. Livinhac, Vicaire apostolique du Victoria Nyanza, alors présent à Zanzibar. Les missionnaires d'Alger voulurent unir leur deuil au nôtre, et ils suivirent le convoi funèbre en compagnie du gérant du Consulat de France et de son chancelier, du représentant du Consulat d'Allemagne, de beaucoup d'Européens et d'une foule considérable de Goanais, dont le cher défunt était connu, aimé et estimé. A Bagamoyo, le souvenir du F. Marcellin survivra dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu<sup>(1)</sup>.

— Le F. Eucher Sine est la quatrième victime que la Providence ait demandée, en cette douloureuse année 1885, à la C<sup>té</sup> de Bagamoyo. Né le 15 août 1847 à St Benoît (île Bourbon), il avait fait sa profession dans son pays natal et, après avoir été employé à la Providence, il était venu pour la première fois dans la Mission en 1868. L'année suivante, on fondait l'établissement de Bagamoyo, il prit longtemps et largement sa part des fatigues et des mérites que donna cette installation première, dans ce pays malsain, où l'on manquait de tout et où tout était à créer. — Parti plus tard pour l'Europe et envoyé en Haïti, il revint au Zanzibar en 1879, et fut chargé particulièrement des travaux de construction avec les jeunes gens du village chrétien; il était du reste propre à une foule de travaux, et il savait sans

(1) Il sera rappelé au besoin par la présence d'une magnifique statue de St Joseph, en métal, de grandeur naturelle, autrefois donnée par la famille Reisser, et qui se dresse sur un piédestal entourée de fleurs devant la porte d'entrée de la Mission.



parler beaucoup, se faire obéir et aimer de tout son monde.

Plein de foi, pieux, disposé à tout, le F. Eucher semblait encore promettre de longs services à l'œuvre de Bagamoyo, pour laquelle il avait résolu de sacrifier sa vie, lorsque le bon Dieu l'a rappelé à Lui. — Un refroidissement qu'il avait eu la nuit et qui parut jusqu'au dernier moment sans gravité, finit par déterminer chez lui un douloureux mal d'entrailles qui lui faisait répéter parfois : « C'est fini, je vais mourir. . . » Et quelques larmes coulaient sur ses joues. Cependant personne ne le croyait encore à cette extrémité, quand, le 17 décembre, vers 5 h. du soir, la sœur chargée de l'hôpital, appelle en toute hâte le P. Supérieur, qui trouve le Frère respirant avec la plus grande difficulté et étouffant. Vite, il se hâte de lui donner la sainte absolution, et avant qu'il eût achevé les dernières prières de l'Extrême-Onction, le F. Eucher avait cessé de vivre. Il était âgé de 38 ans.

Ce sol de Bagamoyo a déjà dévoré beaucoup de missionnaires, et il n'est pas probable qu'il soit rassasié. . . Puisse du moins ces sacrifices, généreusement acceptés par ceux qui ne sont plus comme par ceux qui restent, contribuer à hâter l'heure de la rédemption pour ces terres malheureuses !



## Nécrologie

---

Depuis notre dernier Bulletin, nous avons annoncé trois décès. Voici maintenant quelques détails biographiques sur chacun de ces regrettés confrères : le P. Pineau, les FF. Florentin et Sysimaque.

— Le P. Pineau naquit à Chapelle Basse-Mer (dioc. de Nantes) le 28 mars 1828. Il fit ses études au petit et au grand séminaire de Nantes, et après deux années de théologie, il entra en 1854 à N. O. du Gard. Ordonné prêtre en 1857, il fit sa profession en 1858, et fut envoyé aussitôt après à l'île Bourbon. Nommé d'abord

curé de la Rivière des Pluies, il devint ensuite aumônier du pénitencier, et dans cette tâche difficile, qu'il remplit de 1859 à 1873, il sut se concilier l'estime et l'affection de tous.

Pendant plusieurs années, il eut simultanément l'aumônerie des Sœurs de St Joseph de Cluny et des Filles de Marie, postes qu'il remplit aussi avec beaucoup de zèle et de dévouement.

De 1873 à 1878 il fut curé de St Bernard, et chargé de la léproserie. Là son zèle et sa charité prirent un nouvel essor. Beaucoup d'âmes lui dirent leur salut, et les pauvres lépreux en particulier apprirent de lui à supporter chrétiennement leur sort et à sanctifier leurs souffrances il était comme leur père, tant son cœur leur était dévoué.

La direction du Tiers-Ordre de St François, qui venait de se former à St Denis, lui fut confiée en 1880. Sous son impulsion active et féconde, le nombre des Tertiaires, qui comptait beaucoup d'hommes honorables de St Denis s'accrut considérablement; et Dieu seul connaît tous ceux qu'il a soutenus de ses conseils et édifiés par sa tendre charité.

Dans ces derniers temps, il exerçait le saint ministère à la paroisse du Brûlé; et c'est là même que la maladie est venue le frapper. Atteint d'une apoplexie lente, il fut transporté aussitôt à l'hôpital militaire, où les soins les plus dévoués lui furent prodigués, et où il ne cessa lui-même d'être un objet d'édification pour ceux qui l'entouraient. Plusieurs fois il reçut la sainte Communion des mains du P. Stoffel, et enfin l'Extrême-Onction avec de grands sentiments de foi et de piété. Depuis ce moment, il ne discontinuait pas de prier et de baiser le crucifix, et il expira doucement pendant qu'on récitait près de lui les dernières prières; c'était le 10 mars 1886.

On l'exposa revêtu de ses ornements sacerdotaux dans la chapelle de l'hôpital militaire; et pendant la journée de nombreux fidèles vinrent prier près des restes du cher défunt.

La cérémonie des funérailles eut lieu dans la chapelle de

l'hôpital militaire. Elle fut présidée par M. Chalvet, vicaire général, administrateur du diocèse, accompagné de M. Delgery, vicaire général. Outre les Pères de la Cong<sup>e</sup>, on remarquait dans l'assistance tout le clergé de St Denis, le R. P. de Villèle, supérieur provincial de Madagascar, Bourbon et Maurice, plusieurs autres Pères de la Compagnie de Jésus, des Sœurs de St Joseph, des Filles de Marie, les Tertiaires, etc.

Malgré le mauvais temps, presque toute l'assistance voulut l'accompagner jusqu'au cimetière. Le P. Pineau repose au cimetière de St Denis dans la partie réservée aux Filles de Marie.<sup>(1)</sup>

Le F. Florentin Mathews a rendu son âme à Dieu le 19 mars, fête de St Joseph, après une maladie de trois semaines. Le 6 mars, une phthisie gulopante s'était déclarée; et malgré tous les soins, le danger ne put être conjuré. Mais le cher malade avait pu recevoir deux fois le St Viatique, ainsi que l'Extrême-Onction et l'Indulgence de la bonne mort.

A son enterrement assistait la population catholique de Bathurst. Ses anciens élèves avaient tenu à faire eux-mêmes les frais de ses funérailles. — Il était dans sa 47<sup>ème</sup> année d'âge et avait 24 ans de Clé et 22 ans de profession.

A son sujet voici quelques renseignements complémentaires fournis par M. J. Dubois

« Le bon Frère Florentin s'est, surtout sanctifié dans son école où, pendant plus de 20 ans, il s'est dévoué, malgré des peines et des difficultés de tout genre, malgré surtout les incommodités du climat qui, à St Marie de Bathurst, est plus dur encore que dans les autres parties de la Mission. Son long séjour à Gambie lui avait permis de bien apprendre le volof: il le parlait facilement, ce qui lui donnait une grande influence, et lui permettait de faire pénétrer plus facilement dans l'âme

(1) La Malle et le Créole ont publié chacun un article nécrologique faisant le plus bel éloge du cher défunt. (N<sup>o</sup> du 14 et du 16 mars 1886)

des enfants la doctrine chrétienne. Il aimait à mettre entre leurs mains les livres volofs imprimés à St Joseph; et c'était un bonheur d'entendre ces enfants réciter à l'église leurs prières ou faire des lectures pieuses en leur langue.

Après avoir fait la classe aux enfants, il s'occupait de l'église de Gambie et de la sacristie, et cela avec un grand zèle et un grand esprit de foi. Il s'occupait aussi, autant que ses autres emplois pouvaient le lui permettre, des soins intérieurs de la maison. C'était, en un mot, un bon religieux missionnaire. Il a laissé les meilleurs exemples à la population qui l'aimait, et aux confrères qu'il édifiait. »

— Le F. Lysimaque Rannou naquit à Pleyben (Finistère) à une quinzaine de lieues de N. O. de Langonnet, le 23 nov. 1838. Il y entra au postulat des Frères le 15 mai 1864, et y fut admis à l'oblation le 19 mars 1865. Passé à la colonie comme chef de section le 3 sept. 1865, il fit profession le jour de la fête de St Michel.

Son supérieur écrivait de lui à cette occasion : « Nous sommes contents du F. Lysimaque. C'est un de nos meilleurs chefs de section. Il a de la fermeté avec de la bonté, deux qualités précieuses pour bien remplir la place qu'il occupe. Il n'est pas moins bon religieux... »

En 1870, il fut admis à émettre ses vœux perpétuels, et le P. Jégou, à cette occasion, le représentait comme un Frère très pieux et modèle sous tous les rapports. »

Le F. Lysimaque fut, quelque temps après envoyé comme chef de culture à St Ilan, où il continua à se montrer plein de zèle et de dévouement. En 1880, il fut placé au même titre à Mesnières. Mais le cher Frère y eut beaucoup à souffrir par suite de crises d'asthme qui ne lui laissaient point de repos, et il fut renvoyé à St Ilan.

Cependant son état alla s'aggravant tous les jours, et sur la demande du P. Kuentz, le C. R. Père autorisa son retour à Langonnet, son pays natal, dont l'air moins vif semblait devoir

lui être plus favorable. Il y arriva dans le courant de novembre 1885; mais, hélas! son mal déjà trop avancé ne fit qu'empirer, et, le 12 avril dernier, le P. Jégou annonçait ainsi son décès au T. R. Père

« Le calme dont jouissait depuis quelques jours le cher Frère Eysimaque n'était que le signe avant-coureur de sa mort. Ce matin, vers 3 heures, il nous a quittés, pour s'envoler, nous l'espérons, dans une patrie meilleure; car il était parfaitement disposé. Vos quelques paroles l'ont tellement consolé, que le P. Lejeune devait les lui lire toutes les fois qu'il allait le voir. Hier je l'ai vu moi-même et consolé aussi de mon mieux. Ce matin, vers 1 heure, le P. Lejeune a été appelé pour assister à ses derniers moments, et il m'a dit que le Frère, quelques minutes avant de mourir, jouissait d'un bonheur et d'un calme de prédestiné. *Beati qui in Domino moriuntur.* »

### Mouvement du personnel.

— Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 5 avril, le P. Jules, venant d'Haïti ;

Le 12 avril, le F. René, venant de St-Joseph de Ngasobil ;

Le 14 avril, le F. Héribert, venant de Bourbon ;

Le 27 avril, M<sup>gr</sup> Riehl et le F. François d'Assise, venus ensemble de Dakar ;

Le 4 mai, le F. Auguste, venant de la Trinidad.

— Placements et départs. — Ont été envoyés :

Le 31 mars, au G<sup>d</sup>-Quevilly, le F. Basile, novice ;

Le 9 avril, au Para, le F. Bertin, de la C<sup>te</sup> du St-Cœur de Marie, et un grand scolastique, M. Oliveira ;

Le 16 avril, à St-Mauront, le nov. Frère Emery ;

Le 27 avril, en Cimbebasie, le F. Symphorien, nouveau Profès, parti de Lisbonne, le 6 mai, pour Mossamedès et Huilla ;

Le 29 avril, à Langonnet, pour y remplacer le P. Costes, malade, le P. Didier, revenu récemment de Bourbon ;

Enfin le 3 mai, en Sénégambie, M. Le Bihan, novice-prêtre, et trois Frères, le F. Brandin, de la C<sup>te</sup> de Rockwell, destiné à remplacer en Gambie le F. Florentin décidé, et les FF. Aimé de St. Ilan, et André, nouveau profès de Langonnet, destinés l'un et l'autre à St. Joseph de Ngasobil.

#### Nouvelles de la Maison-Mère et des C<sup>tes</sup>.

Maison-Mère. Grâce à Dieu, le R. P. Collin va beaucoup mieux depuis qu'il est à Langonnet. Il écrit lui-même au C. R. Père que sa santé s'améliore de jour en jour, et qu'il a pu, le Dim. de Quasimodo, donner le salut du C. St. Sacrement.

Sénégambie. On a vu plus haut le retour en France de M<sup>gr</sup> Siebl; ce voyage lui a été prescrit par les médecins pour se guérir de sa dysenterie. Depuis son arrivée, il y a déjà un mieux très sensible dans sa santé.

Congo. Le C. R. Père a demandé au St. Siège, par une lettre du 16 avril, l'érection en vicariat apostolique du Congo français. D'après ce que nous écrit le P. Duparquet, chargé d'aller traiter l'affaire à Rome, cette demande a été favorablement accueillie. La décision doit être rendue dans l'assemblée des Cardinaux de la S. C. de la Propagande fixée au 16 mai. La Préfecture continuera par ailleurs à subsister comme précédemment, pour tous les pays qui lui appartiennent en dehors du Congo français.

Avis. La publication de ce Bulletin a subi quelque retard par suite de l'impression de l'état général du Personnel qui vient d'être expédié aux C<sup>tes</sup>. Dans cet état, le nom du P. Léon Latappy a été omis au Personnel de Mesnières, et celui du P. Fuchs au Catalogue général; et le nombre total des Pères est de 368, au lieu de 366.

Prière aux C<sup>tes</sup> d'Amérique, spécialement à celles de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Trinidad, d'expédier leurs bulletins sans retard.

Maison-Mère, le 13 mai 1886.



N°197.

Mai 1886.

# BULLETIN



Maison-Mère.

Indult accordant aux prêtres de la Congr<sup>e</sup>  
la faculté de donner, à la fin des missions et retraites  
prêchées par eux, la Bénédiction Papale, et  
d'ériger des Croix de mission, en y attachant  
des indulgences. (18 av. 1886.)

*Ex audientia SSmi habita die 18<sup>o</sup> Aprilis 1886*

SSmus Dominus Noster Leo Divina Providentia PP. XIII  
referente me infrascripto Archiepiscopo Cyren, S. Conguis de Propa-  
ganda Fide Secretario, ad preces R. P. Alphonsi Eschbaech, Procura-  
toris generalis Congregationis Sancti Spiritus et Immaculati Cordis Mariae,  
Presbyteris memoratae Congregationis facultatem benigne concessit ad  
decennium in fine Missionum ac spiritualium exercitiorum, quae ipsi  
erunt daturi, imperiendi, adhibita Crucifixi imagine et servato ritu  
praescripto in Constitutione Benedicti XIV, quae incipit: « *Exemplis*  
*Prædecessorum* » diei 19 Martii 1748, Pontificiam Benedictionem cum Ple-  
naria Indulgentia ab omnibus et singulis utriusque sexus Christifideli-  
bus lucranda, qui vere poenitentes, confessi ac sacra Eucharistia re-  
fecti, eadem Benedictioni adhaerint, dummodo praedictis Missionibus vel  
Exercitiis ultra medietatem dierum durationis ipsorum

operam dederint, piasque ad Deum preces pro sanctae Fidei propagatione et juxta Summi Pontificis intentionem effuderint.

Concessit insuper iisdem Presbyteris praefatae Congregationis facultatem erigendi, in locis ubi Missiones dederint, Cruces eisque applicandi Indulgentiam centum dierum, ab omnibus et singulis utriusque sexus Christianifidelibus lucranda qui eas osculati fuerint, atque coram illis corde contrito pias ad Deum aliquas preces effuderint.

Præterea eadem Sanctitas Sua benigne concedere dignatus est Plenariam Indulgentiam, pariter ab omnibus et singulis utriusque sexus Christianifidelibus lucranda, dummodo vere penitentes, confessi ac sacra Eucharia refecti, Ecclesiam parochialem die Exaltationis Sanctae Crucis visitaverint piasque ad Deum preces effuderint ut supra et postea ante Crucem de qua in precibus pariter oraverint.

Postremo Sanctitas Sua declaravit praefatas Indulgentias animabus quoque in Purgatorio delentis applicabiles per modum suffragii.

Datum Romæ ex cedibus dictae S. Congregationis die et anno quibus supra.

Gratis quocumque titulo.

(Place du seau

+ O. Archiep. Tyr. Secretarius.

### Observations

Tous nos confrères seront très heureux, nous n'en doutons pas, de l'obtention de ces précieux privilèges que le St Siège vient de nous accorder. Ce sont des pouvoirs qui ne sont généralement concédés qu'aux Ordres religieux proprement dits. En 1884, sur le désir de nos Pères d'Irlande, le C. R. Père les fit demander pour eux. On ne les accorda qu'en partie et pour cinq ans seulement. (Ind. du 15 juil. 1884.)

Cette année, le P. Schivab, Supérieur de la C<sup>te</sup> de Sharpsburg, à fait à ce sujet une nouvelle demande à la Maison-Mère. Le C. R. Père l'a fait aussitôt transmettre au P. Eschbach, mais en lui disant de tâcher d'obtenir ces facultés pour tous les membres de la Cong<sup>e</sup> ayant à donner des Missions ou autres



exercices spirituels. C'est à la suite de cette demande qu'a été obtenu l'Indult que l'on vient de lire.

Pour l'usage de ces pouvoirs, il est bon d'ajouter ici quelques observations.

1<sup>o</sup> On doit, d'après l'Indult, se conformer, en donnant la Bénédiction papale à la clôture des retraites, au rite prescrit par la Constitution de Benoît XIV, du 19 mars 1748. Ce rite est celui qui se trouve marqué au Rituel romain, avant le paragraphe relatif aux processions, sous le titre suivant: *Methodus indictionis premissendæ pontificiæ benedictioni statis diebus super populum largiendæ, ritusque in ea servandus a regularibus, quibus a sancta sede hujusmodi facultas indulta est, vel indulgetur.*

2<sup>o</sup> Il y a cependant une différence importante à signaler: c'est que, selon la formule du Rituel, le prêtre donne la Bénédiction en faisant avec la main le signe de la croix sur les fidèles, tandis que notre Indult dit de la donner avec le crucifix, *adhibita crucifixi imagine*, ce qui ne peut d'ailleurs qu'ajouter à la cérémonie plus de solennité. C'est aussi le mode indiqué dans les facultés accordées aux Pères Jésuites. (*Manuel. Traité des indulgences, p. 449.*)

3<sup>o</sup> Le Rituel prescrit de lire à haute voix le Décret du S<sup>t</sup> Siège accordant le pouvoir de donner la Bénédiction Papale. Cependant, d'après une décision citée par le P. Maurel, on peut se borner, si l'on a une raison légitime, de dire, et en langue vulgaire: *vu les facultés reçues du S<sup>t</sup> Siège, etc.* (*Dic. du 30 juin 1840.*)

4<sup>o</sup> Pour la bénédiction des Croix de Mission, on se sert de la formule du Rituel: *Benedictio novæ crucis*, mais en ajoutant à la première oraison: *Rogamus te...* celle qui la suit: *Benedic.* (*Manuel, p. 459.*)

# Mission du Zanguebar.

(Suite.)

Ct<sup>e</sup> de St. François-Xavier de Mandéra.

Nov. 1885 - Mai 1886.

1. Ministère, à l'extérieur, à Mandéra. — 2. Bonnes dispositions de la jeunesse et de quelques chefs. — 3. Personnel. — Lettre du P. Kornmann.

Le Bulletin de Mandéra, de Nov. 1885 à Nov. 1885, a déjà été publié intégralement dans les Annales apostoliques (n<sup>o</sup> de janv. 86). Et quant aux détails concernant le cyclone de Fév. 1885, qui renversa la chapelle et une grande partie des cases, ils ont été donnés dans les Missions Catholiques (n<sup>o</sup> du 24 avril 1885). Il ne nous reste qu'à ajouter quelques renseignements complémentaires, extraits d'une lettre récente écrite au C. R. Père par le P. Picarda.

— 1. « Notre ministère extérieur s'est borné, cette année, dit-il, à assez peu de chose. Les pluies, les indispositions nous ont empêchés de parcourir les villages un peu éloignés. Je n'y ai récolté, autant que je m'en souviens, que trois baptêmes d'adultes en danger de mort. Il est vrai que les villages avoisinants sont peu nombreux, presque pas peuplés, et que la mortalité n'y a pas été grande.

À Mandéra même, notre ministère a été plus consolant. Il est actuellement de mode, pour tous les hommes des villages voisins, de venir à la Messe du dimanche. Chaque fois, notre petite chapelle en est bondée. Nous profitons de la circonstance pour leur adresser une petite instruction, et après la Messe, nous leur faisons un catéchisme spécial. »

— 2. « Il y a parmi ce monde des vieillards à barbe blanche, des enfants, des hommes faits et des jeunes gens. Depuis plus d'un an qu'ils sont ainsi assidus à entendre la parole de Dieu, la grâce agit vivement dans leurs âmes.

Ses jeunes gens spécialement sont touchés : plusieurs réclament instamment le baptême et l'auraient déjà reçu, si nous ne nous étions fait une loi d'interdire à nos catéchumènes l'habitation d'un village indigène où règne l'infanticide. Ils sont depuis longtemps décidés à venir se fixer chez nous ; mais ce sera pour eux un dur sacrifice, car ils devront, en quelque sorte, recourir à la violence et emmener leurs femmes à l'insu de leurs parents. Ceux-ci, en effet, par une grossière superstition, s'imaginent qu'ils mourront inévitablement dans l'année, si les enfants de leurs filles ne sont pas immolés selon la coutume du pays.

« Si ces jeunes gens exécutent ce généreux dessein, il faudra tout le prestige qu'exercent sur eux et notre qualité de Blanc et notre réputation de bons tireurs pour empêcher leurs familles de nous faire la guerre. Mais nous sommes sans crainte et prêts à tout événement. Quand on combat pour le bon Dieu, on est fort.

« Nos enseignements, disais-je, sont surtout bien reçus des jeunes gens. Les vieux cependant, quelque enervés qu'ils puissent être, n'y sont pas non plus insensibles. Kingarou, par exemple, compte bien jouer un tour au diable avant de passer dans l'autre monde.

« Un autre vieux chef me disait, il y a trois mois : « Père, chaque fois que je regarde l'image de l'enfer chez toi, j'ai peur. — Bah ! mon vieux, regarde toujours. Il faut bien te faire à l'idée de ce qui t'attend au sortir de cette vie. — Père, que dis-tu là ! Me crois-tu donc si bête ?... Ecoute : si je viens à tomber malade, je te ferai bien vite avertir, car je veux, avant d'aller dans le pays du bon Dieu, recevoir le baptême. »

« Un troisième, très assidu à la Messe, et vraiment touché de la grâce, va plus loin. Il demande le baptême, selon le conseil que je lui avais donné un jour. C'est un brave vieux

chef, qu'une maladie a providentiellement forcé de quitter son premier village, et de se rapprocher de la Mission. Ancien arabisant, il a laissé de côté son islamisme, qui ne satisfaisait nullement sa conscience. Il prêche aux autres tout ce qu'il sait, et soutient devant tous que toutes les paroles du Père sont des paroles de vérité.

— « Père, me dit-il un jour, j'ai compris ta parole. Tu désires me laver de mes péchés, et me baptiser. Je n'y ai pas la moindre répugnance. Je n'ai qu'une femme, et l'âge a éteint en moi le mal; je n'aime ni le vol, ni le mensonge. Baptise-moi donc quand tu le voudras. Et comme je suis chef, après la prochaine récolte, je choisirai un bon terrain non loin de la Mission, et j'y bâtirai mon village. Sa vois-tu, Père, nous vivrons en chrétiens et nous suivrons toutes tes paroles! »

« Ce fut pour moi une grande consolation d'entendre ainsi parler ce bon chef; et notre joie deviendra complète le jour où nous pourrons le régénérer, lui et sa famille, selon ses pieux désirs.

« Vous connaissez déjà, mon Très-Révérénd Père, le baptême du petit Séfou, le premier fils de Kingarou, solennellement baptisé par Monseigneur dans la visite qu'il nous a faite au mois de Juin 1885. — Notre petite école commence aussi à prendre racine, quoique bien doucement. Il est difficile, en effet, de faire comprendre à ces pauvres sauvages le bienfait de l'éducation. Puis, ils se défient encore de nos intentions; ils craignent toujours un peu que nous ne voulions réduire leurs enfants à l'esclavage.

« Avec ces pauvres gens je n'ai pas besoin de le dire, il faut être bien patient, se montrer avenant et causer volontiers; à ces conditions seulement, on peut gagner leur confiance. Je tâche d'en arriver là, et je sais que généralement ils n'ont pas d'antipathie pour moi. Avec la grâce.

de Dieu, le reste viendra, et nous avons l'espoir qu'avant longtemps, nous compterons un bon nombre de conversions.»

— 3. Depuis le dernier Bulletin, juin 1883, le personnel de notre petite C<sup>te</sup> a subi quelques changements. Demeuré seul avec le F. Alexandre pendant 10 longs mois, après le départ du P. Sacloux, j'eus le bonheur de recevoir, en déc. 1883, le P. Nével; il s'appliqua aussitôt à l'étude de la langue indigène et aux soins de l'économat. Un an plus tard, il nous quittait, à notre grand regret, pour aller secourir le P. Daull à Zouninguo.

Le P. Jacques nous vint un mois après (janv. 85); mais en juillet, il rentrait à Bagamoyo à destination de Bourbon. Enfin, en novembre (1885), nous est arrivé le P. Kornmann. Il s'est mis avec ardeur aux travaux de sa charge et à l'étude de la langue.

Le F. Alexandre est toujours, lui aussi, un excellent confrère, et un travailleur zélé. C'est par ses soins surtout que Mandéra est dans un état matériellement très prospère.

Cette année, j'ai été passablement éprouvé par la fièvre africaine. Au mois de juin, j'ai failli vous faire envoyer mon billet mortuaire. C'est à peine si mes anciennes forces me sont revenues en ce moment... » (Lett. du 28 janv. 1886)

— De son côté, le P. Kornmann écrivait aussi au C. R. Père :

« Il y a environ deux mois que je suis à Mandéra. Dès mon arrivée, cette C<sup>te</sup> m'a fait une heureuse impression de contentement et de joie, et cette impression, loin de s'effacer, a plutôt augmenté. Nos installations sont déjà dans un état assez prospère. Il nous manque pourtant une chapelle plus spacieuse; mais nous espérons bien en posséder une convenable dans deux ou trois ans.

Les Noirs qui habitent nos environs paraissent, pour la plupart, bien disposés à notre égard, et aiment toujours à venir

assister le dimanche à la Messe et aux catéchismes. Daigne le Sacré-Cœur, auquel nous venons de consacrer notre Mission, toucher de plus en plus leurs âmes et les rendre dociles à ses divins enseignements ! (Lett. du 17 janv. 86.)

### Ct<sup>e</sup> du Sacré-Cœur à Mondha.

Oct. 1885 Mar 1886.

1. Personnel. — 2. Visite de M<sup>gr</sup> de Courmont. — 3. Familles chrétiennes. Leur concours. Baptêmes. — 4. Influence pacificatrice des Missionnaires. — 5. Famine. Secours donnés. Noirs attirés à la Mission. — 6. Obstacles: superstitions, préjugés. — 7. Arrivée du P. Lutz Emile

— Bull. de la Ct<sup>e</sup>. — 1. Depuis la fin d'octobre 1885, jusqu'au mois de juillet 1885, la Ct<sup>e</sup> s'est composée des PP Machon et Auguste Gommenginger. Après la mort du F. Théonas à Ngouro, le F. Darius y fut appelé et le F. Dulbac, nouveau profès, vint ici le remplacer; mais après le passage de Monseigneur, il y a eu permutation, et le F. Darius nous est revenu le 13 août 1885.

La santé des membres de la Ct<sup>e</sup>, sans avoir été bien mauvaise, a pourtant laissé parfois à désirer. Aussi chacun de nous est-il allé, à diverses circonstances, en changement d'air à la côte; grâce à cette précaution, nos forces ont pu se maintenir.

— 2 Grande a été notre joie, lorsque nous avons appris l'érection de la Mission en Vicariat apostolique. Depuis ce moment, chrétiens et païens, attendaient ici impatiemment la visite du nouvel évêque. Deux fois déjà nous nous étions préparés à le recevoir, mais les circonstances ne lui avaient pas permis de venir. Enfin, le 25 juin dernier, nos chrétiens purent annoncer par une joyeuse fusillade l'arrivée au Ngourou de M<sup>gr</sup> de Courmont. Quel bonheur pour nous tous, lorsque nous l'aperçûmes accompagné du P. Baur ! Un certain nombre de païens étaient accourus se joindre à nous, et tous furent enchantés de

l'expression sympathique et des bonnes paroles de sa Grandeur.

Le dimanche suivant, deux personnes reçurent de ses mains le sacrement de confirmation, au milieu d'une affluence considérable; venue par une forte pluie, qui, malheureusement, ne fit que continuer et rendit même le séjour de Monseigneur à Kbonda désagréable!

Le 2 juillet, il quittait les beaux sites assombis du Ngouroa; sous une averse battante, emmenant avec lui le P. Gommenginger, nommé supérieur de la nouvelle C<sup>té</sup> de St Raphaël à Kbonda.

— 3. Les quelques familles chrétiennes arrivées ici dans les premiers temps de la Mission, commencent à avoir une petite génération assez nombreuse, qui demande déjà une école. Un certain nombre de familles de catéchumènes font, en outre, partie du village chrétien. Plusieurs d'entre elles nous ont été amenées par la maladie, ou par d'autres circonstances tout-à-fait providentielles.

C'est à l'aide de ces familles chrétiennes que nous avons pu bâtir une chapelle solide et convenable, des dépendances pour la C<sup>té</sup>, une petite maison d'école, et enfin un canal, qui distribue une eau saine et abondante dans le village.

À l'appui matériel que nous prêtent ces familles, il faut ajouter celui de leur influence morale. C'est ainsi que, depuis deux ans, plusieurs petits enfants, que la poussée irrégulière des dents destinait infailliblement à la mort, ont été amenés à la Mission et ont reçu le St baptême.

Depuis quelques mois, nous avons eu la consolation de voir aussi plusieurs familles païennes heureuses de faire écrire leurs petits enfants à Dieu et au ciel. C'est leur expression. Telle est l'idée qu'ils se font du baptême que, par le fait même de l'avoir reçu, on est inscrit dans le Livre de vie. — Une bonne vieille de 80 ans au moins, qui avait vu ses deux arrière petits-fils baptisés, ne savait comment témoigner sa consolation et sa joie en recevant elle-même, l'eau st<sup>e</sup> dans une maladie.

— 4. Un autre précieux avantage, dû en partie à quelques-uns de nos chrétiens, ce sont les idées de pacification et d'apaisement qui se forment peu à peu autour de nous, et qui tendent à diminuer les litiges et les guerres dans nos environs. Le pays du Ngourou est, au moral comme au physique, un pays extrêmement volcanique et tourmenté. Depuis un temps immémorial, ce ne sont que chicanes, haines et divisions. Sur un terrain de 50 à 60 kilomètres carrés, il n'y a pas moins d'une guerre par semaine, dans l'ensemble. De là une grande difficulté pour réunir ces pauvres gens; car étant toujours en hostilité, ils n'ont pour ainsi dire pas le temps d'appliquer leur attention à nos enseignements.

Ils sentent eux-mêmes combien ils ont besoin de quelqu'un qui les pacifie. Ainsi, il y a peu de temps encore, un chef fatigué d'avoir des guerres interminables, et dans lesquelles cependant il n'avait pas eu le dessous, nous disait, après nous avoir montré la justice de sa cause: « Si vous usez de votre influence pour terminer ma querelle, je suis à vous avec mon pays et tous mes gens. Je vous dirai même que j'ai des parents, à plusieurs journées d'ici, qui ont un nom puissant et bien connu. »

Trois autres chefs ont demandé aussi notre intervention, et trois se sont déjà mis sous notre protection. C'est dans une de leurs terres, d'une fertilité remarquable, que vient d'être plantée la croix qui doit indiquer un village de catéchumènes, à la tête duquel se trouve une famille chrétienne. Là aussi, d'ici à quelque temps, commenceront à se former d'autres villages chrétiens. Sans doute en tout cela il faut user de bien des tâtonnements et prendre des informations nombreuses; mais avec de la patience et Dieu aidant, nous finirons par arriver. — Et quand nous ne ferions qu'empêcher un seul infanticide, une seule guerre, que contribuer à abolir l'horrible coutume de mettre à mort des innocents pour cause de sorcellerie, ne



Serait-ce pas beaucoup ? Il y a peu de temps, grâce à notre intervention, deux personnes accusées d'avoir causé par maléfices la mort d'un chef, ont pu sauver leur vie et éviter l'esclavage de leurs familles. Que de bien donc, que de rachats d'enfants surtout nous pourrions faire ; si nos ressources étaient moins limitées ! Dernièrement encore, nous avons obtenu, pour une vingtaine de mètres d'étoffe, deux enfants que leurs parents avaient voués à la mort, à cause d'une poussée de dents irrégulière.

— 5. En 1884, nous fûmes affligés d'une cruelle famine. Les gens du pays qui, l'année auparavant, avaient laissé leurs récoltes périr par suite de l'épidémie de variole, s'étaient donné beaucoup de peine, et la moisson paraissait bien s'annoncer ; mais un soleil de feu et une longue privation de pluie vinrent tout détruire. Ils durent, par suite, se répandre dans les plaines et les montagnes, pour y chercher des régimes de bananes ou des racines sauvages ; ce qui n'empêcha pas un certain nombre de mourir de faim. Quelques-uns, en cette circonstance, se réfugièrent à la Mission, espérant y trouver un peu de nourriture ou quelques objets de première nécessité ; et nous les assistâmes de notre mieux. Cela les engagea à venir se fixer près des missionnaires ; et en ce moment, à leur exemple, plusieurs villages se forment autour de nous, qui demandent plus ou moins notre protection.

— 6. Mais si, d'une part, on nous montre une certaine confiance ; le démon, de son côté, excite et entretient contre nous beaucoup de défiance ; et cela, souvent à propos de peu de chose. On a vu le Père lire dans un grand livre (son bréviaire), on dit : « Le Père jette des sorts. » — S'il vous regarde, s'il prend ses lunettes, c'est encore pour le même motif, et l'on s'enfuit. S'il demande l'explication d'un mot de la langue, ou le nom d'un pays, on lui prête une arrière-pensée. Puis on a vu chez lui des flacons, des matières qui brillent ; de

plus, il y a deux hommes qui sont debout et qui regardent dans la maison de Dieu, St Joseph et la Ste Vierge, ; ils sont comme enchaînés sous la puissance du Blanc : c'est l'âme d'un tel ou d'un tel qu'on croyait mort. - N'est-ce pas le Blanc qui a fait quelqu'un se changer en tigre, pour tuer un chef des environs? Donc le Père est un grand sorcier, et ce qui ne vaut guère mieux, un grand empoisonneur. N'aurait-il pas donné autrefois des produits merveilleux pour se débarrasser de terribles ennemis?

Enhardis par cette triste renommée, plusieurs Noirs, en effet, sont venus trouver le Père pour lui demander un moyen ingénieux de se débarrasser de ceux que leurs balles n'avaient pu atteindre. On devine l'accueil qui leur a été fait.

Tout d'abord, nous méprisions ces bruits, et nous nous contentions de sourire de tant de crédulité; mais nous avons reconnu la nécessité de dissiper ces préjugés, qui, exploités par l'esprit de ténèbres, pouvaient nous devenir très funestes. Car, à un moment donné, l'accusation est lancée, et l'empoisonneur ou celui qui a jeté le sort, est impitoyablement sacrifié. On tue d'abord, puis on donne des explications.

Ces bruits absurdes, représentant les missionnaires comme sorciers et empoisonneurs, s'étaient répandus jusque dans le pays des Massai. Aussi avons-nous cru qu'il fallait faire rétablir publiquement la vérité, en réfutant les inculpations les unes après les autres, et en faisant, au besoin, donner la sanction usitée ici dans le cas de faux témoignage : Deux chèvres pour le casse-tête, deux pour le cimeterre ou sabre qui doit couper, deux pour la corde qui doit suspendre le corps à un arbre, deux pour la main coupée, qui doit servir à battre le tam-tam de la mort du sorcier; et finalement une autre sanction pour la mort elle-même.

Il est nécessaire, en effet, que l'on sache que nous sommes des envoyés de Dieu, et que notre ministère est un ministère de paix.

Tout cela montre combien nous avons besoin d'assistance spirituelle ; aussi nous recommandons-nous particulièrement aux prières de nos confrères . »

— 7. Le Bulletin ci-dessus du P. Machon étant daté du 7 nov. 1885, nous y ajoutons quelques extraits d'une lettre du P. Emile Sidy, qui a été placé depuis dans cette C<sup>té</sup> :

« Je suis arrivé, dit-il, le 10 novembre 1885, anniversaire de ma première messe, à Bagamoyo, et le 27 du même mois, un vendredi, dans la C<sup>té</sup> du Sacré-Cœur à Mbonda. Je ne pensais pas que le premier anniversaire du plus beau jour de ma vie serait signalé par mon arrivée sur la terre d'Afrique : Que Dieu en soit mille fois béni !

« Depuis que je suis à Mbonda, ma santé s'est bien soutenue. Je n'ai eu jusqu'ici qu'une toute petite fièvre, qu'il faut attribuer je crois, aux fatigues éprouvées durant le trajet, fait à pied de Bagamoyo jusqu'ici . .

« Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai été chargé de l'économat, de la direction de nos jeunes enfants, au nombre de sept, du culte et du chant, etc. Je vais maintenant me mettre à l'étude des langues Kiswahili et Kisigoua, en commençant par la première, qui est de beaucoup la plus importante .

« Notre petite C<sup>té</sup> de Mbonda est située d'une manière avantageuse sur les flancs des hautes montagnes du Ngourou. Nous sommes élevés à près de 600 mètres au dessus du niveau de la mer, et les montagnes qui nous entourent dépassent 2000 mètres. Sur ces hauteurs, il n'y a point à craindre la piquûre des moustiques, et de plus il fait assez frais le matin et le soir . .

« Priez pour moi, mon C. R. Père, et laissez-moi vous exprimer de nouveau toute ma reconnaissance pour l'insigne faveur que vous avez bien voulu m'accorder en m'envoyant en Afrique, cette nouvelle patrie que j'aime de tout mon cœur, et au salut de laquelle je vais travailler de mon mieux. » (Lettre du 9 janv. 1886.)

## Cité de l'Imm<sup>ie</sup> Conception, à Mrogoro.

déc. 1883 - Mai 1886.

---

1. Bon emplacement de la Mission. — 2. Ravages causés par l'incendie.  
 — 3. Visite de M<sup>gr</sup> de Courmont. — 4. Mort du F. Théonas. — 5. Réta-  
 blissement de la Mission. — 6. Formation et état prospère des ménages chré-  
 tiens. — 7. Rapports avec les Indigènes. Obstacles à l'Évangile. In-  
 fluence et répression des sorciers. — 8. Personnel. — 9. Visites d'explorateurs.

Bull. de la Cité. — 1. La fondation de la Cité de Mrogoro, qui re-  
 monte aux premiers jours de décembre 1882, a déjà été racontée  
 dans le Bulletin de décembre 1883. Dans sa relation intitulée:  
 Voyage à travers le Zanguebar, le P. Le Roy s'étend aussi sur  
 ces débuts, dont il a été le témoin et pendant quelques jours le  
 coopérateur<sup>h</sup>. On n'ignore donc pas que nous avons commencé  
 au milieu des épreuves. Dans la suite, elle ne nous ont pas  
 non plus manqué. Mais avant de les raconter, disons tout  
 d'abord, en ce qui concerne l'emplacement de la Mission,  
 qu'il eût été difficile de faire un meilleur choix. Il faut, en  
 effet, à une Mission qui veut avoir de l'avenir, une expo-  
 sition saine, de l'eau en abondance et de bonne qualité, un  
 terrain vaste et fertile. Or, le choix que l'on a fait de  
 Mrogoro est on ne peut mieux sous ce triple rapport. La  
 Mission, en effet, est établie à l'entrée d'une vallée, sur le  
 point culminant d'un plateau qui se détache d'un grand  
 pic, dont l'altitude est d'au moins 2000 mètres. À droite et à  
 gauche, nous voyons le prolongement de la chaîne de mon-  
 tagnes contre laquelle nous sommes adossés, et, dans la di-  
 rection du Nord, nous dominons d'un regard les forêts im-  
 menses qui s'étendent entre les montagnes de l'Ukani et  
 la chaîne du Ngourou, où se trouve établie la Mission de  
 Mbonda. Toute l'année donc nous respirons un air pur et  
 frais, et si parfois la fièvre vient nous visiter, cela tient

moins au climat qu'aux privations, par lesquelles il faut inévitablement passer au début de toute Mission dans l'intérieur.

L'eau ne nous fait pas non plus défaut, même pendant la saison la plus sèche de l'année. Le torrent, qui descend de la montagne, passe à quelques mètres seulement de la C<sup>té</sup>, dans un ravin très pittoresque.

Quant au terrain, il y en a autant que nous en voulons, et il est de bonne qualité. Aussi tous les voyageurs qui passent ici, nous félicitent-ils du choix que nous avons fait. « Si nous avions vu Mrogoro avant l'Usagara, c'est ici que nous aurions commencé notre œuvre, » nous disait, il y a quelques semaines, le chef de la société de colonisation allemande. — Votre Mission, ajouta-t-il, a un grand avenir devant elle; car Mrogoro est un point central, par où passera un de ces grands courants de civilisation qui se portent en ce moment vers l'Afrique. »

— C'est le 27 décembre 1882 que tombait ici le premier arbre sous les coups de la hache. Le lendemain, la tente fut dressée, et pendant trois mois, au milieu de tout notre matériel de Mission, elle fut notre seul et unique abri. Le matin, elle nous servait de chapelle, le jour de réfectoire, et la nuit de dortoir. Enfin, le jeudi saint (1883), après avoir fait la communion pascale et béni notre nouvelle maison, nous pûmes nous y installer plus confortablement. Trois petites chambres et un magasin composaient notre logement. C'était peu de chose en réalité, mais que cela nous parut bon, au sortir de la tente! Nous pouvions du moins nous tenir debout dans notre habitation. — A cette première maison vinrent s'adjoindre successivement: une cuisine, une chapelle, une bergerie, diverses dépendances, voire même un petit pavillon pour les voyageurs. Nous commençons à être pas trop mal installés, et, à notre avis, l'ère des travaux héroïques était close. Nous pensions ainsi, mais le bon Dieu ne pensait pas de même, et Il nous ménageait une bien grande épreuve.

— 2. Le 3 octobre 1884, à 2 heures de l'après midi, continue le P. Gommenginger, tout à coup retentit le cri: Au feu! On l'avait communiqué par imprudence à un toit de paille, et, comme le temps était très sec et que le vent soufflait très fort, en moins de dix minutes, toute la Mission se trouva englobée dans une immense colonne de fumée. Mon premier soin fut de mettre le St Sacrement hors de danger. En un clin d'œil je fais passer par la fenêtre les ornements sacrés, et puis j'arrache le tabernacle de la table d'autel; puis, ayant mis en sûreté les saintes Espèces dans une case du village, sous la garde d'une femme, je reviens en toute hâte vers les magasins. Les jeunes gens en avaient déjà retiré la poudre et une partie des étoffes. Cependant, dans le désir de sauver encore quelque chose, je m'y hasarde à mon tour; malgré les flammes qui pénètrent partout, et que vois-je? une caisse de matières explosibles qui était restée inaperçue. Je la saisis vivement et suis assez heureux pour la mettre dehors. Je dispute de même au feu deux autres ballots; mais c'est tout ce que je puis emporter; il était grand temps de me sauver! A ce moment, la porte du magasin se ferme sur moi. Agité comme je l'étais, jeus de la peine à trouver le loquet. Ce moment fut vraiment terrible, car je ne pouvais en douter, une minute de plus, et j'allais être brûlé vif. La porte cède enfin, et je m'échappe sain et sauf.

— A partir de ce moment, je n'avais plus qu'à rester spectateur affligé du désastre de la Mission. A part, en effet, les objets de la sacristie et quelques étoffes de commerce, tout, absolument tout, était anéanti: provisions, mobilier, matériel divers, pharmacie, bibliothèque, rien n'avait échappé. De toute notre basse cour, porcs, chèvres, moutons, canards, il ne nous restait que 27 moutons ou chèvres, qu'un tigre devait venir étrangler jusqu'au dernier, trois semaines après.

Nous étions avec treize familles sur les bras, et pas

un brin de nourriture pour tout ce monde ; la disette était dans tout le pays, par suite de deux années de sécheresse. En fait de vêtements, je n'avais, pour ma part, qu'une soutane en lambeaux et une paire de bottes à moitié brûlées. Mon chapeau avait péri dans la fournaise ; et pour me garantir des ardeurs du soleil, pas d'autre ressource que de rouler un morceau d'étoffe autour de ma tête, à la façon des Arabes. C'est dans ce pittoresque accoutrement que j'eus l'honneur, quinze jours après, de m'agenouiller aux pieds de M<sup>gr</sup> de Courmont, pour recevoir sa première bénédiction.

L'incendie dura vingt quatre heures. Le vent, qui était toujours très fort, tourna vers le soir, du côté du village, emportant au loin des paillettes enflammées ; et il nous fallut travailler jusque bien avant dans la nuit, pour prévenir de nouveaux malheurs. Ce fut alors seulement que nous pûmes songer à respirer un peu. — « Y a-t-il quelque nourriture de sauvée, dis-je au Frère ? » — « Rien, absolument rien, fut sa réponse. » De sorte que, pour refaire nos forces, nous eûmes, à nous deux, ce soir-là, quelques radis et une laitue non assaisonnée. Le lendemain et les jours suivants, il en fut à peu près de même, jusqu'à ce que les premiers secours purent nous parvenir de Bugamoyo.

Après l'incendie, nous dûmes, le F. Théonas et moi, transporter le 5<sup>e</sup> Sacrement dans une vieille case délabrée, ouverte à tous les vents. A défaut d'autel, nous le placâmes sur une misérable boîte, recouverte préalablement d'un linge blanc. A côté se trouvaient deux lits, que les enfants du village nous avaient prêtés. Ce fut là, aux pieds de Notre Seigneur, que nous passâmes ces nuits d'angoisse. Et le jour, pendant que nous étions occupés à déblayer le terrain, à recommencer nos constructions, un de nos petits enfants était placé à l'entrée de la case, avec la mission de n'y laisser pénétrer personne. Nous conservâmes ainsi les Saintes Espèces jusqu'au 10 octobre, jour où je les consommai,

après avoir donné encore une fois la sainte communion au Frère.

— 3. Au moment où le feu réduisait en cendre notre Mission, Mgr de Courmont partait pour venir la visiter. Ses messagers que j'avais expédiés le rencontrèrent sur les bords du Kingani : c'est là qu'il apprit la nouvelle si pénible pour son cœur d'évêque et de père.

Le 18 oct. 1884 au matin, devançant la caravane, il arrivait seul, impatient de nous apporter les consolations dont nous avions tous un si grand besoin. Le P. Baux, le P. Daull et le F. Scheul ne tardèrent pas à arriver à leur tour. Jusque-là, le triste spectacle de ces ruines, joint à notre isolement au milieu d'une si grande détresse, nous avait jetés dans un abattement facile à comprendre. Mais l'arrivée de Monseigneur et de ces chers confrères nous rendit en quelque sorte la vie. Et cependant elle faillit être l'occasion d'un nouveau malheur.

Au moment où nous recevions la bénédiction épiscopale, le cri : au feu retentit de nouveau, et en nous retournant, nous vîmes, en effet, une case en flammes, un coup de fusil, tiré par un maladroit, y avait mis le feu. La flamme se communiqua aussitôt à une seconde case ; mais le dégât s'arrêta là, grâce à l'énergique intervention de tout le monde, sans en excepter notre évêque, qui ne crut pas déroger à sa dignité en s'armant d'une perche pour taper sur le brasier.

Le jeudi 23 oct. 1885, Monseigneur et les Pères nous quittaient pour passer dans l'Oukami, où ils devaient chercher l'emplacement d'une nouvelle Mission ; et nous retombions dans notre vie d'isolement et de labeur.

— 4. Une autre épreuve nous attendait à courte échéance : C'était la mort du cher F. Théonas. Le désastre avait frappé au cœur ce pauvre Frère. Les premiers jours, il était dans un état de grande surexcitation, travaillant au-dessus de ses forces. J'avais beau le raisonner et lui dire : « C'est une épreuve que



le bon Dieu a permise, acceptons-la de sa main; la Mission est brûlée, eh bien, nous en rebâtissons une autre. Mais notre premier devoir, à présent, est de ne pas nous rendre malades...

À son état de surexcitation succédèrent l'abattement, le manque d'appétit, des accès de fièvre, que je ne pus malheureusement combattre efficacement, faute de remèdes. Enfin, le 29 oct. 1884, le bon Frère s'alita pour ne plus se relever. Sa maladie, qui dura jusqu'au 13 novembre au soir, fut un martyre continu, supporté avec la plus parfaite résignation à la volonté de Dieu. Heureusement je pus recevoir à temps les saintes huiles pour lui administrer l'Extrême-Onction; mais à cause de ses vomissements continuels, le cher malade ne put avoir la consolation de recevoir le saint viatique.

— 5. Les désastres de l'incendie sont à présent en grande partie réparés. La chapelle est solidement reconstruite et couverte d'une toiture en zinc, produit d'une souscription ouverte à Zanzibar par le consul de Belgique Ton der Elst, mort récemment. — Nous avons terminé un bâtiment long de 22 mètres, construit en briques séchées au soleil. D'autres sont en voie de construction; nous allons les continuer peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin Mrogoro soit devenu ce que nous nous proposons d'en faire, une belle Mission, vivant de ses propres ressources, et où les missionnaires puissent se livrer tout entiers au salut des âmes.

— 6. Dans le commencement de nos Missions à l'intérieur, nous avons à pourvoir à l'entretien des jeunes ménages chrétiens, venus avec nous de Bagamoyo pour former ces nouveaux villages. Or, deux années de suite, en 1883 et 1884, la sécheresse ayant fait manquer la récolte, cet entretien nous devint très onéreux; mais l'année suivante a été bonne. Chaque ménage, en effet, à son arrivée ici, avait été mis en possession d'un vaste morceau de forêt, qui bientôt défriché, préparé avec soin et heureusement ensemencé, donna une abondante

récolte, qui permit de suffire amplement à tous les besoins.

Les cases provisoires ont cédé la place à de jolies petites maisonnettes, autour desquelles chacun a tracé son petit jardin, et planté ensuite des légumes et des arbres fruitiers.

Nous avons lieu d'être satisfaits de ces jeunes chrétiens, pour lesquels, du reste, nous avons une sollicitude toute paternelle, ayant soin d'éliminer ceux dont le mauvais esprit pourrait leur être nuisible. Les petits enfants nés de ces chrétiens grandissent, et il en vient d'autres; de sorte que, bientôt, nous serons environnés d'une jeunesse ayant appris à connaître Dieu dès le berceau.

— 7. A part nos relations journalières avec les Noirs qui vont et qui viennent, nous n'avons pas encore fait, à l'extérieur, de ministère proprement dit, soit parce que j'étais moi-même trop absorbé ici, soit parce que les confrères que j'ai eus jusqu'à présent ne connaissaient pas suffisamment la langue. Mais j'espère que nous pouvons commencer bientôt.

Avec les indigènes des environs, nous sommes dans d'excellentes relations. jamais de difficultés avec eux, et c'est là déjà une bonne préparation à la prédication de l'Évangile que nous leur annoncerons plus tard. Ils voient que, bien que portant une peau blanche, nous sommes de braves gens, que nous ne trompons point, ni ne faisons de mal à personne.

Dans notre ministère auprès d'eux, nous nous heurtons à toutes les difficultés que l'on rencontre partout en Afrique, et spécialement à ces inextricables superstitions qui enlacent toute l'existence des Noirs. Et alors nous verrons se dresser devant nous la corporation des sorciers, corporation infernale, qui fait tout trembler ici, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Malheur à qui dirait un mot contre eux! Il serait sûr de monter, sous peu, sur un de ces bûchers qui éclairent de leurs sinistres lueurs les nuits de l'Afrique Equatoriale. Ces suppôts de l'enfer ont même déjà tenté de se glisser jusque parmi nos enfants, trop disposés, hélas! malgré

leur christianisme, à se laisser entraîner aux pratiques superstitieuses : c'est un vice d'origine, qui ne disparaîtra que peu à peu, par les nouvelles générations christianisées dès le berceau.

Dernièrement, j'ai réussi à mettre la main sur un de ces misérables, surpris en flagrant délit de sorcellerie au village. Et profitant de l'occasion pour faire un exemple et donner une leçon efficace, je l'ai immédiatement fait mettre aux fers, puis raclé publiquement et d'importance. En le relâchant, je lui recommandai bien d'avertir ses camarades « que si jamais quelqu'un d'entre eux s'avisait de revenir ici, il n'en serait pas quitte pour si peu. » — Du reste, Kingo, le chef local de Mrogoro, m'a fait dire lui-même que je n'avais pas été assez sévère envers ce malheureux ; et que j'aurais dû tout simplement lui couper la tête. Mais, comme on le pense bien, malgré toute mon aversion pour les sorciers, je n'emploierai jamais contre eux de pareils moyens.

— 8 Après la mort du F. Théonas, le 13 novembre 1884, je restai seul jusqu'au 18 décembre suivant, jour où arriva le F. Darius de la Mission de Mhonda. Le 27 du même mois, le P. Riou venait de la côte compléter le personnel de notre petite Cte. Mais dès le mardi de la Pentecôte (1885), il nous quittait pour aller prendre possession de la nouvelle station de Kondoza, où, quelques mois plus tard, il devait, hélas ! mourir subitement. Ce fut pour nous une perte bien sensible ; car si le bon Dieu avait jugé à propos de nous le laisser, il nous rendrait maintenant les plus grands services.

Dans le courant de la même année, le F. Darius nous est venu de Mhonda, et est resté ici quelque temps ; mais, au mois d'août, il dût repartir pour son ancien poste de Mhonda, cédant sa place, à Mrogoro, au F. Dulhae. Celui-ci a été remplacé peu de temps après par le F. Basilide ; et le P. Pacé nous est arrivé aussi vers la fin de novembre 1885. Ce cher confrère a eu, dans les commencements quelques fièvres

d'acclimatation ; et le F. Basilide, de son côté, a été atteint d'une fluxion de poitrine assez inquiétante, mais dont, grâce à Dieu, il a pu se remettre.

Pour ce qui me concerne, ajoute le P. Gommenginger, je suis content dans ma position, travaillant de mon mieux pour le bon Dieu, accablé souvent de besogne, mais jouissant, malgré tout, de la meilleure santé ; ce qui me permet de ne pas trop me ménager, lorsqu'il s'agit de faire avancer les choses.

— 9. Outre Mgr de Courmont et le P. Baur, que nous avons eu le bonheur de posséder de nouveau, pendant toute une semaine, en juillet dernier (1885), il nous est venu, en ces derniers temps, beaucoup de voyageurs, la plupart allemands, les uns pour nous faire une simple visite de politesse, les autres pour nous demander l'hospitalité ; car plusieurs avaient recueilli des fièvres le long du chemin, et ils désiraient bien s'en guérir.

Mgr Livinhac, vicaire apostolique du Nyanga, ainsi que le R. P. Charbonnier, ancien supérieur général des missionnaires d'Alger, et nommé évêque du Tanganyika, ont aussi fait, dans les premiers jours d'octobre, une courte apparition chez nous, avec six autres missionnaires destinés aux diverses Missions de l'intérieur.

### Ct<sup>é</sup> de St Augustin à Koungou

Oct. 1884 - Mai 1886.

1. Voyage d'exploration. Choix du lieu. Vocable. Personnel. — 2. Site. Fertilité du terrain. Climat. — 3. Mort du P. Daull. — 4. Constructions. Maison de Ct<sup>é</sup>. Chapelle. — 5. Mœurs, coutumes, bonnes dispositions de Wakami. — 6. Fête de Noël et consécration au S. Cœur. — 7. Rachat d'un esclave et baptême d'une femme. — 8. Les Makiti. — 9. Lettre du P. Pérence.

Bull. de la Ct<sup>é</sup>. — 1. Au mois d'octobre de l'année 1884, Mgr de Courmont, accompagné du P. Baur, du P. Daull et du F. Scheul,

entreprit un voyage d'exploration, afin d'aller choisir l'emplacement d'un nouveau poste. Déjà, à cette époque, nous possédions trois stations dans l'intérieur, mais toutes étaient comprises dans la vaste tribu de l'Ouzigoua, où, comme on le sait, règne l'infanticide; ce qui est un grand obstacle au zèle des missionnaires. Monseigneur crut donc devoir porter ses regards sur une autre population, non infestée de ce fléau.

Le 1<sup>er</sup> novembre, après avoir passé quelques jours dans la Mission de Mrogoro, qui venait d'être cruellement éprouvée par l'incendie, il arriva dans la tribu des Wakami, dont il avait entendu faire l'éloge, et où il reçut, en effet, le meilleur accueil. On lui céda volontiers, pour l'établissement de la nouvelle Mission, un vaste terrain, arrosé par le cours supérieur du Kingani, et d'une fertilité extraordinaire. Une des choses qui font surtout le charme de ce pays, ce sont les longues lignes de bananiers, qui poussent naturellement sur les bords du fleuve.

Ce fut donc là, dans le district de Zounoungou, que Monseigneur jeta les fondements de la nouvelle station<sup>(1)</sup> qu'il plaça sous le vocable du grand et illustre saint d'Afrique, S<sup>t</sup>. Augustin. Il en confia la direction au P. Daull, auquel il adjoignit le F. Acheul. Deux mois après, le P. Mével y arrivait de Mandéra, où il était depuis un an, amenant avec lui onze jeunes gens de Bagamoyo, pour les réunir aux six premiers qui étaient déjà dans le champ de labeur.

— 2. L'emplacement choisi pour les constructions de la Cité et du village chrétien, est une belle colline peu élevée, à pente douce et agréable, située au centre même de la population, suffisamment éloignée du fleuve pour être à l'abri des miasmes qui s'exhalent de ses bords, et assez rapprochée pour

(1) Pour l'histoire détaillée de cette fondation, voir la relation de Mgr. de Coumont publiée dans les Missions Catholiques, N<sup>o</sup> du 29 sept. au 15 sept. 1885.

jouir de la fertilité qui avoisine son lit, et de ces mille avantages qu'offre un cours d'eau dans les pays tropicaux. Que de fois nous nous sommes estimés heureux d'habiter dans le voisinage de ce grand fleuve, qui n'a pas ici, comme à l'embouchure, l'avantage, dont on se passe volontiers, de posséder des crocodiles ! Bien des fois déjà, le F. Scheul l'a remonté avec les enfants, pour abattre quelques-uns des gros arbres qui se dressent sur ses rives. On se contente de les glisser dans l'eau, et le courant nous les amène, en peu de temps, au pied même de la colline où notre station est assise. Quand nous voulons des bambous ou d'autres bois, le fleuve est toujours là qui nous offre ses services. C'est ce qui nous a permis de nous procurer de nombreuses et belles planches, que nos enfants s'entendent fort bien à scier, et avec lesquelles le F. Scheul a déjà fait divers travaux pour la chapelle, ainsi que pour notre ameublement.

Nous sommes de plus dans une région montagneuse, et, par suite, les pluies y sont assez fréquentes pour permettre de cultiver, au moins le maïs, pendant presque toute l'année. Toutes ces vallées, sillonnées par le cours du Kingani, sont d'ailleurs si heureusement partagées, que tout y pousse merveilleusement. Aussi les habitants y font-ils chaque année une abondante moisson, qui leur permet, non-seulement de vivre à l'aise, mais de se régaler de pombé, sorte de bière du pays.

Du haut de la colline où nous habitons, le coup d'œil est ravissant. D'un côté, c'est l'immense chaîne de l'Ou-rourougou, avec ses pics majestueux et ses dômes pittoresques ; de l'autre, c'est la plaine de l'Oukoutou, verte, fertile, traversée çà et là par les eaux limpides du fleuve et peuplée d'arbres qui forment une forêt sans fin. Elle s'étend aussi loin que la vue le comporte, et jusqu'à la belle région habitée par des sauvages connus sous le nom de Mafiti, qui,

— 4. Un mot maintenant sur l'état de notre Mission. Avant d'entreprendre son second voyage à l'intérieur, Monseigneur nous avait fait annoncer qu'il repasserait par Tournoungou. Cette nouvelle, en nous comblant de joie, excita en même temps notre ardeur pour l'achèvement d'une grande case où nous désirions le recevoir. La tâche n'était pas facile; mais l'énergie et le courage doublent les forces; et lorsque Sa Grandeur reparut au milieu de nous, nous fûmes heureux de pouvoir lui offrir l'une des chambres de cette grande case; elle venait d'être achevée. — Elle mesure 14 mètres de long sur 7 de large, et comprend cinq appartements les trois chambres des membres de la Cité, un magasin et un réfectoire. M<sup>gr</sup> de Courmont la trouva bien belle et nous complimenta d'avoir tant travaillé en si peu de temps. Du reste, le plan de la maison, comme de toute la station, avait été approuvé par Sa Grandeur. Il a été exécuté, sous la direction du F. Acheul, par les dix-huit jeunes gens venus de Bagamoyo, et destinés à former le noyau de la chrétienté future. En ce moment, (déc. 1885) ils déploient toute leur activité pour construire leurs propres cases, dans l'espérance d'aller sous peu chercher leurs fiancées à la côte, et de venir demeurer avec elles à l'ombre du sanctuaire qu'ils ont élevé au vrai Dieu.

Notre chapelle, en effet, vient d'être terminée. Elle mesure 17 mètres de long sur 7 de large, et les murs latéraux sont hauts de 9 mètres. A l'intérieur est un beau maître autel en bois sculpté, avec chandeliers et candélabres également sculptés. Tout cela est dû au talent et au zèle du bon F. Acheul, qui s'occupe à présent de faire une niche qui réponde au reste de l'ornementation.

La bénédiction de notre modeste sanctuaire s'est faite le jour même de la Toussaint. C'était l'anniversaire de l'arrivée des premiers missionnaires dans ce pays; nouvelle circonstance qui ajouta encore à ce que cette cérémonie avait

déjà de touchant par elle-même. Aussi quelle joie et quel entrain de la part de nos enfants, lorsque le Dieu du ciel vint prendre possession de sa demeure au milieu de nous! Au sortir de la Messe, ces bons enfants, ne se possédant plus, s'empressèrent de brûler toute la poudre qui leur restait. C'est que le souvenir de la Toussaint de l'année précédente était vivant dans tous les esprits : pluie torrentielle et pas de case pour s'abriter! Quel changement en si peu de temps! Et quelles actions de grâces n'avions-nous pas à rendre au Seigneur!

Notre chapelle est dédiée à St-Augustin, envers qui nos enfants ont une grande dévotion. On les voit parfois, délaissant leurs jeux, aller d'eux-mêmes à la chapelle et chanter trois fois ce motet composé par le P. Daull :

O Sancte Augustine,  
Noster Patrone,  
Pro tuis intercede

Nigris Africae:  
O Doctor optime,  
Loumoungou protege.

— 5. Jusqu'à présent, nous n'avons guère pu nous occuper de ministère extérieur, absorbés que nous étions par les travaux d'installation. Ici, dans l'Oukami, comme dans presque toute l'Afrique, la polygamie est ordinaire chez les chefs; ils sont d'autant plus riches et honorés qu'ils possèdent plus de femmes. C'est ainsi que Kingarou, notre roi honoraire, vantant dernièrement au P. Baur ses nombreuses richesses, lui disait qu'il en avait près de 200. Or, c'est un vieillard à cheveux blancs, qui a déjà un pied dans la tombe! Ajoutons toutefois que c'est l'unique chef de la tribu qui ait un véritable harem; les autres se contentent d'ordinaire de cinq ou six femmes, mais les simples particuliers n'en ont qu'une, et le mariage est indissoluble parmi eux.

Le peuple au milieu duquel nous vivons, est en général, de mœurs douces et simples, et nous donne les meilleures espérances pour l'avenir. Car le Mkami d'humeur gaie, d'un caractère franc et ingénu, et par ailleurs non trop superstitieux,



disons-le en passant, font travailler leurs champs par leurs nombreuses femmes, et passent eux-mêmes leur temps à piller et à voler leurs voisins.

Le climat est bon et sain. Plus on avance vers les montagnes, et plus il devient frais et tempéré. Le froid se fait même tellement sentir ici, pendant deux ou trois mois de l'année, que les Noirs, durant la nuit, font un grand feu, autour duquel ils s'étendent. Il n'est pas rare alors qu'ils se brûlent ou qu'ils incendient leurs cases. — Pendant la saison des pluies (avril et oct.), les orages sont effrayants et les pluies torrentielles. Le fleuve grossit tout d'un coup et se répand sur ses rives, pour engraisser la terre qui va êtreensemencée bientôt après, et détruire les mille insectes qui dévorent les graines. Ses eaux deviennent tellement profondes et rapides, qu'il n'est pas possible de les passer sans bateaux. Mais ceux-ci sont bientôt fabriqués, car ils sont tout simplement faits avec des écorces d'arbre.

— 3. C'est dans ce coin privilégié et si longtemps ignoré, du continent mystérieux, que nous vivions heureux et contents, dans nos modestes cases en paille, construites à la hâte pour nous mettre à l'abri des pluies, quand la plus douloureuse épreuve vint désoler nos cœurs. Nous voulons parler de la mort de notre cher et regretté Supérieur, le P. Daull. Il fallait sans doute une victime pour le succès de la mission. Et le bon Père se résigna de tout cœur à payer lui-même ce tribut, trop heureux, répétait-il souvent, de faire le sacrifice de sa vie pour le bonheur de cette station qu'il avait fondée. Un jour nous lui disions qu'il ferait bien de partir pour la Côte, où il recevrait les soins du médecin, et des médicaments que nous n'avions pas. « Non, non, dit-il, c'est ici que doit reposer ce corps par trop brisé de fatigues. »

Il garda le lit pendant six jours seulement. Constatant lui-même que son état allait toujours empirant, il attendait dans le plus grand calme le jour où il allait paraître devant Dieu. Ce fut

le 10 juin 1885, que sa belle âme, rompant les liens qui la retenaient captive en ce bas monde, prit son essor vers un séjour plus heureux. Le matin même, il se confessa encore une fois, puis reçut le saint Viatique, en présence des membres de la C<sup>h</sup> et de tous les enfants réunis. Il nous recommanda de nous souvenir de lui dans nos prières et passa la matinée en actions de grâces. Vers midi, se sentant plus mal, il demanda lui-même le sacrement des mourants, qu'il reçoit avec les sentiments de la foi la plus vive; puis, tout à coup, se soulevant sur son chevet, il s'écria les yeux élevés vers le ciel: « Me voilà, ô mon Dieu! » Et soudain, laissant retomber la tête, il expire en pressant son chapelet entre ses mains.

Après avoir habillé le regretté défunt de vêtements sacerdotaux, et récité les prières pour le repos de son âme, le Père et le Frère s'en allèrent dans la forêt chercher un endroit favorable pour y déposer sa dépouille mortelle. Ils s'arrêtèrent, non loin de la maison, sur un petit tertre solitaire, recouvert d'une verte pelouse et d'arbustes fleuris. C'est là que, le lendemain, on déposa le cercueil. Ses enfants de la Mission, bien tristes et affligés d'avoir perdu celui qu'ils aimaient et vénéraient comme le meilleur des pères, l'accompagnèrent en pleurant à sa dernière demeure.

Le soir encore, tout le monde se rendit près de la tombe, où l'on récita en commun une prière. Puis on se mit à l'œuvre, pour orner ce terrain de fleurs, le déblayer et en faire un cimetière convenable.

Fidèles aux dernières recommandations de notre cher mourant, nous allons souvent nous y agenouiller; et les indigènes, imitant notre exemple, s'y arrêtent aussi bien souvent. Dans les folles rêveries de leur esprit, ils racontent même que des antilopes, blanches comme la neige, (qu'ils n'ont jamais vue,) vont souvent la nuit se reposer près du tertre qui recouvre le cercueil.

Enchanté de l'explication; le bon chef se montra pleinement rassuré et tout désireux de se rendre à l'invitation qui lui était faite. Aussi, chaque soir envoyait-il un de ses hommes nous demander si ce n'était pas la nuit où le Messie devait naître, car il tenait à venir se joindre à nous pour l'adorer.

Enfin cet heureux moment arriva. C'était une de ces belles nuits, telles qu'on n'en voit que dans les pays tropicaux: le temps était calme, le ciel pur; autour de nous tout était silencieux, sauf une légère brise qui venait caresser nos membres un peu alourdis par le manque de sommeil. Les pâles rayons de la lune nous laissaient apercevoir, sur les rives du Kiangani, une foule nombreuse de Noirs attendant le signal de la grande fête à laquelle nous les avions conviés.

Au milieu de la cour, en face de la chapelle, sur un piédestal orné de fleurs et resplendissant de lumières, s'élève la statue du Sacré-Cœur. Une salve de coups de fusil enfin se fait entendre: il était 11 h. 1/2. En un clin d'œil, les enfants sont aux pieds de la statue, et les indigènes accourent ébahis, la bouche béante, ayant à leur tête leur chef en grand uniforme (chapeau, chemise et pantalon). Aussitôt, plusieurs de nos enfants, de toute la force de leurs voix, chantent trois fois l'invocation: O cor Jesu... puis le cantique solennel de la circonstance: Minuit chrétiens..., traduit en Kiswahili, que répètent tous les autres avec non moins d'entrain. On se rend ensuite à la chapelle, brillamment illuminée. Et à la vue de ses murs tapissés de guirlandes, de lianes et des fleurs les plus variées, ces pauvres sauvages, qui n'avaient jamais que leurs huttes de chaume, restent émerveillés. Tous, païens et chrétiens, assistent à la messe de minuit dans le plus profond recueillement. Quant à nos enfants, selon le vœu exprimé par sa Grandeur, ils font tous la sainte Communion aux intentions indiquées, heureux de témoigner par là leur reconnaissance au Cœur du divin Maître, pour les nombreuses grâces reçues pendant toute cette longue et rude année de fondation.

Après le S<sup>t</sup> Sacrifice, conformément aux prescriptions de la circulaire épiscopale, le 2. S<sup>t</sup> Sacrement fut solennellement exposé. On chanta par trois fois l'invocation : O Coeur de Jésus..., puis le célébrant lut à haute voix l'acte par lequel nous nous consacrons tous au divin Cœur de Jésus. La cérémonie se clôtura par le cantique : En cette nuit .., que les enfants, dans leurs pieux transports, auraient continué jusqu'au matin, si un joyeux spectacle ne les eût attendus en dehors de l'enceinte sacrée.

C'était le feu d'artifice, qui devait être tiré devant la statue du Sacré Cœur. Il réussit à merveille. Tout bouquet apparaissait un beau feu de Bengale; enfin une mèche s'enflamme, le feu s'envole et trois belles étoiles paraissent dans les airs!

Dans leur stupéfaction, les indigènes ne peuvent s'empêcher de pousser de long cris d'admiration; et chacun d'eux de vanter alors à sa manière les merveilleuses connaissances du Blanc.

— 7 Le lendemain matin, nous avons la consolation de racheter de l'esclavage, à peu de frais, un beau jeune homme de seize à dix-sept ans. Le même jour, le grand chef, qui nous est tout dévoué, vint nous avertir qu'une pauvre femme allait être brûlée vive dans la plaine. Nous accourons et essayons de la racheter; mais c'est en vain. Du moins avons-nous la consolation de lui administrer le s<sup>t</sup>-baptême. Il était temps, car une demi-heure après, elle était consumée dans d'horribles flammes! C'était la deuxième femme qu'on immolait ainsi en l'honneur d'un petit chef des environs.

On n'ignore pas, en effet, cette cruelle coutume qui veut qu'à la mort d'un chef, mort qui ne saurait être naturelle, on immole autant de victimes qu'il en est désigné par les sorciers, comme ayant usé de malélices à son égard.

Le supplice de ces malheureux est vraiment diabolique. Il a toujours lieu près d'un carrefour, où le bûcher est dressé

semble tout disposé à recevoir la parole du salut. Pendant que nous construisions notre modeste chapelle, plusieurs, tout surpris, nous demandaient pourquoi nous bâtissions une si grande maison. Et sur la réponse du Père que cet édifice serait la maison de Dieu, où l'on se réunirait pour prier :

« Mais, répondaient-ils, tu es notre père, donc ton Dieu est notre Dieu, et tu nous permettras d'aller nous aussi le prier dans sa grande maison. »

Et de fait, depuis que la chapelle est terminée, bon nombre viennent assidûment chaque dimanche prendre part à nos offices et écouter respectueusement le catéchisme qui se fait à l'issue de la messe. Beaucoup même nous offrent leurs enfants, pour les rendre, selon leur propre expression, « savants comme des arabes, et les initier à notre sainte religion, » qu'ils vénèrent déjà sans trop la connaître, tant le missionnaire leur inspire de confiance.

Les enfants sont nombreux dans tous les villages ; car, comme on l'a déjà dit, l'infanticide, autant que nous avons pu le constater, ne se pratique pas en ces pays. Malheureusement cette peuplade de forte et belle race, a été jusqu'ici victime de sa pusillanimité. Aussi trouve-t-on dans presque toutes les tribus du Zanguebar des Wakami à l'état d'esclaves. Cela est dû à leur manque d'union sous une même autorité en temps de guerre. Dès que l'approche de l'ennemi est signalée, le Wakami ne songe pas à se défendre, mais uniquement à s'enfuir à toutes jambes ; et il abandonne ainsi ses enfants, qui sont aussitôt enlevés par les voleurs d'esclaves. C'est par suite avec joie qu'ils ont salué l'arrivée des Blancs, pour se mettre à couvert des razzias, et surtout des Mafiti, dont le nom seul inspire la terreur jusque dans l'enceinte fortifiée de la capitale de l'Oukami.

— 6. Depuis quelque temps M<sup>gr</sup> de Courmont nous avait fait part de son pieux désir de consacrer au Sacré-Cœur le Vicariat

apostolique du Zanguebar. La fête de Noël (1885), coïncidant avec le 25<sup>ème</sup> anniversaire de la Mission, fut choisie pour le jour de cette consécration. Cette bonne nouvelle, en venant nous trouver dans notre coin isolé de Tounoungou, nous combla de joie. Car quel besoin n'avions-nous pas de la protection du Cœur de Jésus, nous qui vivons à côté d'inquiétants voisins, en particulier de cette tribu mafiti, dont l'unique occupation est le pillage et la guerre! Déjà ce divin Cœur, dont le signe sacré est marqué en gros caractères sur la porte de notre case, nous a servi d'abri et de protection, alors que pendant plusieurs mois nous étions sans défense et sans munitions, dans des cases ouvertes à tous les vents. Aussi est-ce avec reconnaissance et avec le plus grand empressement que nous avons répondu à l'invitation de notre bien aimé Pasteur de consacrer notre chère petite station au Sacré Cœur de Jésus.

Nous nous préparions donc à célébrer cette fête aussi pompeusement que nous le permettait notre pauvreté, quand nous reçûmes de Monseigneur, toujours plein de sollicitude pour nous, un beau feu d'artifice, donné par M<sup>me</sup> Chevalier. Dès le soir même, le F. Acheul, impatient d'en faire l'essai, ne put s'empêcher de lancer une fusée. De là un trouble indescriptible dans tous les environs; le grand chef du pays, après avoir passé la nuit dans une vive anxiété, nous arrive de grand matin, et avec des paroles entrecoupées: « J'ai vu, dit-il, une étoile filante qui semblait se diriger vers mon village. O prodige! Quel malheur nous menace? Père, dis-le moi, tu sais tout, ouvre ton livre et vois! »

L'occasion est trop belle pour ne pas la saisir. Nous lui racontons l'histoire de cette étoile miraculeuse qui conduisit autrefois les mages dans l'étable de Bethléem, où ils adorèrent le Sauveur; et l'étoile qu'il a vue lui-même, ajoutons-nous, est aussi un avertissement que le Ciel lui donne de venir adorer ce même Sauveur dans la Mission, le jour de Noël. —

en forme de lit. Le coupable, pieds et poings liés, et dépouillé de tout vêtement, est étendu sur ce lit. Dès lors chacun apporte du bois sec sur la victime, au point de la recouvrir entièrement. Un homme y met le feu, en commençant par les pieds. Des pieds le feu monte aux jambes, et le patient sent ainsi la flamme envahir successivement tous ses membres, étant encore plein de vie. Il erie comme un forcené, et les assistants, sans pitié, chantent et l'insultent, jusqu'au moment où le feu, parvenu à la tête, fait éclater la cervelle... Tout le monde alors se retire, et ce lieu devient à jamais maudit!

— 8 Dans le courant de ce Bulletin, il a été souvent question des Mafiti. Nous ne saurions donc nous dispenser de dire au moins quelques mots sur ces sauvages, d'autant que la nouvelle de leur arrivée ici nous a souvent forcés à nous tenir en éveil.

Les Mafiti habitent l'Oukoutou, qui confine à l'Oukami. Leurs brigandages se sont portés un peu partout. Aussi ont-ils ramassé parmi eux toute espèce de gens : des Wazégoua, des Wakami, des Wagourou, des Wasangué, etc, devenus ensuite Mafiti, ou Wabunga, comme on les appelle ici. Ils sont divisés par bandes, et chaque bande a son chef, comme chaque village en Afrique a le sien. Ces chefs sont connus, au moins de nom, par tout le monde, et on ne les cite jamais dans une sorte de frayeur.

Leurs bandes quoique indépendantes entre elles, se donnent volontiers la main quand l'entreprise est difficile. Chacune d'elles se compose d'hommes libres et esclaves. L'esclave peut recouvrer sa liberté, à une condition. C'est de fournir à son chef un certain nombre de femmes prises à la guerre. Les Mafiti dérobent tout ce qu'ils trouvent à leur convenance ; mais ce qu'ils convoitent principalement, ce sont les femmes, et de préférence les jeunes filles, soit pour les vendre, soit pour s'en faire des concubines, qui cultiveront en même temps leurs champs. Quant aux vieilles, elles sont impitoyablement massacrées.

Les chefs ont ainsi des femmes par centaines. Les simples particuliers ont toutes celles qu'ils enlèvent dans leurs pillages, et l'esclave toutes celles qui sont répudiées par le maître. Toutefois, ces brigands volent aussi des jeunes gens, pour augmenter le nombre de leurs troupes.

Nous avons souvent vu des hommes ayant fait partie de ces bandes et qui, après les avoir suivies à la guerre, s'étaient ensuite évadés, ne pouvant se faire à ce genre de vie. Les Mafili ne sont accompagnés de leurs femmes, dans leurs expéditions guerrières, que lorsqu'ils ont l'intention de prendre un pays et de s'y fixer.

Chez eux, chacun a sa case, ses chèvres, ses poules et son champ, où il cultive le riz, le manioc, la patate, etc, mais le travail des champs est laissé aux femmes; les hommes se croiraient déshonorés s'ils prenaient en mains une pioche.

Ces pillards se font remarquer, paraît-il, par la puanteur de leur corps, peu habitués qu'ils sont à se laver, et encore moins à se peigner; car, contrairement à l'usage des autres Noirs, ils ne se rasent pas la tête, mais s'enduisent d'huile et d'autres matières tirées des plantes du désert. Pour se donner un aspect plus terrible, ils entortillent leur chevelure de plumes d'oiseaux. Ils passent négligemment un petit linge autour de leur ceinture, et portent un bouclier fait d'une peau d'antilope, le reste du corps est nu.

Leur arme principale est une espèce de lance, comme celle des Massai. Ils ont aussi de petites javelines, qu'ils lancent adroitement dans le corps de l'ennemi. Ils sont d'ailleurs bien exercés avant d'être admis sous les armes. Ils courent tellement vite, qu'ils prennent, dit-on, des bêtes à la course.

Voilà donc des hommes bien terribles. Nous nous proposons cependant de pousser jusque chez eux sans un trop long délai. Car, si féroces qu'on les dise, ils ne doivent cependant pas être dépourvus de tout sentiment humain. Dieu d'ailleurs,



que nous chercherons à leur faire connaître, sera là pour nous assister au milieu du danger. Et qui sait si ce peuple n'est pas appelé, dans les desseins de la Providence, à devenir un jour une des plus belles conquêtes de l'Évangile ? Car, une fois convertis, étant d'un caractère fort et résolu, ils seront bien autrement persévérants que certaines populations plus douces, mais aussi plus molles et plus inconstantes.

— 9. Nous ajoutons au bulletin ci-dessus du P. Mével, daté du 26 nov. 1885, quelques extraits d'une lettre écrite plus tard au G. R. Père Général par le P. Pérenne. « Je suis depuis quelques semaines à ma chère Mission de Tounoungou. Je m'y plais beaucoup, et je commence déjà à m'y acclimater.

« Le P. Mével, ainsi que le F. Scheul, sont pleins de bonté à mon égard, et nous réalisons vraiment ici, à la lettre, cette belle devise de la Congrégation : *Cor unum et anima una*.

« Notre Mission, quoique jeune encore, offre déjà un bel aspect, et donne beaucoup d'espérance pour l'avenir. Au dire de tout le monde, elle se place à la tête de ses aînées, non-seulement par le nombre, la beauté et la solidité de ses constructions, toutes faites en pisé et blanchies à la chaux, mais encore et surtout par ses familles chrétiennes. Elles sont actuellement au nombre de vingt, et ce chiffre pourra être doublé dans un an ou deux, grâce à l'étendue de nos possessions, et à la prodigieuse fécondité du sol.

Ici les vivres sont à bon marché. Je n'ai jamais payé un coq plus de six sous ; et pour deux sous nous avons des poules à volonté. Déjà les nombreuses populations qui nous environnent se rapprochent beaucoup de nous, et aiment à venir assister à nos offices et à nos solennités religieuses. Notre influence s'étend, par suite, de plus en plus, et nous avons bon espoir de voir un jour Tounoungou briller comme un phare resplendissant au milieu de l'Oukami. (Lett. du 27 janv. 86.)

## Ct<sup>e</sup> de St Raphaël à Kondoa.

Mai 1885 - Mai 1886.

1. Cession de la station et arrivée du P. Riou. Visite de M<sup>gr</sup> de Courmont. —  
2. Mort du P. Riou. — 3. Personnel. Explorateurs. — 4. Avenir de la Mission.

— Cette station située dans l'Ousagara, avait été fondée par le Comité français de l'Association internationale africaine, comme établissement scientifique et hospitalier; elle était gérée, depuis 1880, par le brave capitaine Bloyet, qui se trouvait en d'excellentes relations avec nos Pères. Or, l'Ousagara étant devenu territoire allemand, le Comité décida l'abandon de cette station; et le Président, M. Ferdinand de Lesseps, offrit de la céder à la Mission; elle lui fut laissée avec tout son matériel, au prix de 5.500 f; d'après un arrangement conclu entre le C. R. Père et M. de Lesseps, le 9 mai 1885.

C'est sous les auspices de la S<sup>te</sup> Vierge, dont on célébrait le mois béni, que le P. Riou, détaché de la Ct<sup>e</sup> de Mrogoro, arrivait, le 26 mai 1885, à cette résidence pour en prendre possession. Il y resta seul pendant plus d'un mois, non sans avoir à y souffrir de grandes privations.

Au bout de ce temps, M<sup>gr</sup> de Courmont venait le fortifier par sa présence; et lui amener un auxiliaire, le P. Auguste Gommenginger. C'était le 10 juillet.

— Mais une grande épreuve ne devait pas tarder à frapper la Ct<sup>e</sup> naissante. Elle est ainsi racontée par le P. Gommenginger lui-même :

« Revenant un jour de faire une petite excursion, le P. Riou se plaint de la fièvre et se met au lit. Le quatrième jour, une angine se déclare, et bientôt notre cher confrère se voit à peu près hors d'état de prendre aucune nourriture. Ses dispositions du pieux malade furent admirables de résignation à la volonté de Dieu. Le sacrifice des années de sa jeunesse fut fait par lui avec une générosité d'autant plus édifiante qu'il devait lui coûter davantage.

« Il lui restait cependant un désir dont il souhaitait

ardemment la réalisation. Trois jours seulement nous séparaient de la fête du 5<sup>e</sup> Cœur de Marie. Et quelle heureuse fortune pour un membre de la Cong<sup>e</sup> de mourir ce jour-là! Le cher Père se mit donc en devoir de demander cette grâce à Celle qu'il aimait à nommer sa bonne mère du Ciel, et cette prière, Marie daigna l'exaucer. Dans la matinée de ce beau jour, il perdit connaissance, et à 4 h. du soir, il allait au Ciel terminer dans la joie une fête qu'il avait commencée dans les tristesses de l'agonie.

« Dans ses derniers moments, il ne savait comment témoigner tout son bonheur de mourir dans le sein de la Cong<sup>e</sup>. « On ne le sent vraiment bien, disait-il, que lorsque l'on est sur le point de quitter ce monde. »

Son enterrement, vu les circonstances, fut, on ne peut plus humble. C'est à peine si nous pûmes trouver quelques planches pour faire le cercueil, et marquer d'une croix le lieu de sa sépulture?

— 3. Depuis la mort du P. Riou, ajoute le P. Gommenginger, je me trouve seul à Kondoa avec le F. Gaetan. La station étant placée sur la route des caravanes, nous avons souvent à donner l'hospitalité aux voyageurs, depuis surtout que l'Ousagara a été reconnu possession allemande. Parfois même la Mission prend les apparences d'un petit hôpital, où l'on vient se guérir de toutes sortes de maladies.

Pendant quatre jours, nous avons eu le bonheur de posséder Mgr. Livinhac qui se rendait dans son vicariat avec plusieurs de ses missionnaires.

— 4. Quant aux œuvres de la C<sup>té</sup> naissante, tout est encore en voie de formation et d'étude. On ne sait même pas si l'on pourra s'y fixer définitivement. Mgr. de Courmont écrivait, en effet, au C. R. Père le 8 oct. 1885 :

« La position de Kondoa ne paraît guère satisfaire aux conditions désirables pour une Mission. Nous sommes là, en effet, au centre d'une colonie d'arabes dont l'influence

prédomine sur la population indigène, et les habitants sont, paraît-il, beaucoup plus entamés par l'Islam que nous ne le pensions. — Ajoutez à cela qu'au point de vue matériel, ce n'est pas non plus très favorable. Tantôt on est environné de marais de toutes parts, et tantôt complètement à sec. Aussi sommes nous loin d'être fixés sur l'avenir de Kondoa. » (Lett. du 8 oct. 1885.)

Nota En terminant ces Bulletins du Zanguébar, nous ferons remarquer que s'ils offrent peut-être certain intérêt particulier, cela est dû spécialement au soin avec lequel les supérieurs de chaque C<sup>te</sup> ont bien voulu les rédiger, eux-mêmes, ou, du moins, en diriger la rédaction.

---

### Mouvement du personnel.

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère  
Le 14 mai, le F. Oreste, venant d'Haïti,

Le 26 mai, les P.P. Guérin et Planeix, venant, le premier de St-Louis et le second de Gorée.

Mutations. — Le 16 mai est venu de Cellule à la Maison-Mère, le F. Ménéle, appelé à une autre destination,

Le P. Thuet, qui était à la Maison-Mère depuis le mois d'août de l'année dernière pour se faire soigner les yeux, en est parti le 22 mai pour aller reprendre son poste au Grand Quevilly. Il voit maintenant un peu de l'œil droit.

Le F. Thomine, qui avait été envoyé provisoirement à St-Mauront, est retourné, le 20 mai, reprendre son ancien poste à St-Ilan.

### Nouvelles de la Maison-Mère et des C<sup>tes</sup>.

Maison-Mère. — Le R. P. Delaplace a heureusement terminé, il y a déjà quelque temps, un important travail, auquel il consacrait ses soins depuis plusieurs années. C'en est la vie de la R. Mère Javouhey, fondatrice de la Cong<sup>te</sup> des sœurs de St-Joseph. Nous

n'avons pas besoin de dire avec quel bonheur cet ouvrage a été accueilli par toutes les religieuses de St Joseph. C'est pour elles, en effet, un vrai trésor de famille, où elles peuvent maintenant puiser à pleines mains. Pour nous, ce livre offre également un intérêt spécial, non-seulement parce qu'il est l'œuvre de l'un de nos confrères, mais encore à cause des relations particulières de notre Cong<sup>e</sup> avec celle des Sœurs de St Joseph, qui, à la suite de leur pieuse et vénérée Fondatrice, nous apportent dans nos Missions et les colonies un concours si généreux et si dévoué. Le journal *l'Univers* et la *Revue littéraire* (n<sup>o</sup> de Mai), qu'il publie comme supplément, ont déjà parlé de cet ouvrage avec éloges. M. Eugène Veillot se propose d'en donner lui-même un compte-rendu détaillé.

Portugal. — Une importante fondation nous est offerte en ce pays, par une riche et pieuse Comtesse pour une œuvre de vocation en faveur des Missions portugaises. Il s'agit d'une vaste propriété sur laquelle est déjà bâtie une grande maison pour un séminaire; et une rente y serait ajoutée pour l'entretien d'un certain nombre d'enfants. C'est l'excellent nonce de Lisbonne, Mgr Vannutelli, qui a bien voulu nous recommander au choix de la généreuse fondatrice. Le P. Eigenmann doit venir à la Maison-Mère, afin d'y traiter cette importante affaire, qui n'est pas encore conclue et pour laquelle, nous n'en doutons pas, tous auront à cœur de prier.

Sénégal. — Le digne commandant de la division navale de l'Atlantique est allé avec le maire de St Louis, M. de Bourmeister, visiter l'établissement de St Joseph de Ngasobil, conduit par le P. Mathurin Picarda; ils ont été enchantés de tout ce qu'ils y ont vu. (Lett. du P. Picarda 13 mai 1886.)

Congo. — Dans leur réunion du 17 mai, les Cardinaux de la S. C. de la Propagande ont pleinement approuvé les propositions du C. R. Père Général au sujet de nos Missions du Congo, et leur décision, soumise au St Père par S. Eminence Mgr Jacobini, dans son

audience du dimanche 23 mai, a été ratifiée avec bienveillance par Sa Sainteté.

Le Congo français forme donc un vicariat spécial; le R. Père Carrié en est nommé Vicaire apostolique.

La Préfecture continue de subsister comme par le passé, avec son ancien territoire; en dehors du Congo français. Le Préfet apostolique est le R. P. Jauny.

B Brésil. — Une vieille négresse, âgée, dit-on, de plus de cent ans, a fait à nos confrères une vraie réputation parmi les Noirs. Apprenant l'arrivée de missionnaires du St Esprit et du St Cœur de Marie à Para: « Je les connais bien, dit-elle, ces missionnaires, je les ai vus en Afrique, ce sont les Pères des Noirs ». Aussi l'église du petit séminaire est-elle remplie chaque dimanche d'une foule de Noirs dès 5 h. du matin. Un missionnaire sachant le portugais pourrait renouveler là l'œuvre du Père Saval. (Lett. du P. Dumoyer. mars et avril 86.)

---

### Avis.

Dans l'Etat du personnel, une erreur de copiste est passée inaperçue au sujet du nombre des scolastiques de Braga. Ce nombre est de 18 au lieu de 8, et celui des postulants de 17 au lieu de 7.

— Nous rappelons de nouveau, aux Ctes d'Amérique, et surtout à celles des Antilles, l'envoi de leurs Bulletins, mais en priant d'y donner des faits et renseignements précis, avec noms, chiffres et dates, conformément à ce qui est dit dans les Constitutions. (C. 83, IV.)

Maison-Mère, le 28 Mai 1886.

---



N°198.

Juin 1886.

# BULLETIN



## Maison-Mère

### Fête de la Pentecôte.

Notre fête patronale de la Pentecôte a revêtu, cette année, à la Maison-Mère, un éclat qu'elle n'avait pas eu depuis longtemps. Autrefois, nous avions habituellement le Nonce apostolique pour la présider. Depuis six ans nous avons été privés de cette faveur. Plusieurs fois, le C. S. Père avait invité Mgr de Rendu, et, chaque année, Son Excellence s'était trouvée empêchée par d'autres invitations extraordinaires. Cette fois, elles ne lui ont pas manqué non plus, mais il a bien voulu les refuser toutes, afin de nous réserver cette journée.

Son Excellence a officié pontificalement à la grand' Messe; célébrée à 10 heures. Ses Vêpres ont été chantées par M. l'abbé Gindre, vicaire général de Paris, et archidiacre de St<sup>e</sup> Geneviève, qui a bien voulu donner aussi le salut.

Tu le petit nombre de séminaristes que nous avons actuellement, quaranté scolastiques étaient venus apporter leur concours pour les cérémonies. Tout le monde a admiré l'ensemble et l'entrain avec lesquels le chant des offices a été exécuté.

Au dîner assistaient avec Son Excellence et M. le Vicaire général les principaux membres du conseil de la Propagation de la Foi : M. Hamel, le nouveau président, M. Certès, trésorier et le secrétaire, M. Guasco, le nouveau Directeur général de l'œuvre de la S<sup>te</sup> Enfance, M. l'abbé Demimuid, et l'un des membres du Conseil, M. Le Camus ; M. M. les Chanoines Peretti et Seclerc, le premier, président du tribunal établi pour la Cause du V. Père, et le second, supérieur ecclésiastique des Sœurs de S<sup>t</sup> Joseph dans le diocèse, M. l'abbé Bernard, ancien vice-Doyen de S<sup>te</sup> Geneviève, et M. l'abbé Gautier, aumônier de la Réparation, M. Paul Roland, spécialement invité en reconnaissance des services qu'il nous a généreusement rendus pour notre ancienne maison de Toulon<sup>(1)</sup> ; M. l'abbé Paléon, arrivé la veille de la Guadeloupe, et un jeune prêtre de Bénévent, qui accompagnait Son Excellence. M<sup>gr</sup> l'Auditeur et M. le Secrétaire de la Nunciature, sur lesquels on avait aussi compté, avaient été retenus par des prélats venus de Rome à l'occasion de la nomination des nouveaux Cardinaux français.

Pendant la récréation, les élèves du séminaire se réunirent autour de l'auguste représentant du Souverain Pontife, qui voulut bien leur adresser quelques paroles d'encouragement et de bienveillance et les bénir au nom du Saint Père.



### Inauguration dans notre chapelle de l'Archiconfrérie du S<sup>t</sup> Esprit.

Le lendemain de la Pentecôte, avait lieu dans notre chapelle une réunion inaccoutumée : celle des associés de l'Archiconfrérie du S<sup>t</sup> Esprit. Souvent, par le passé, on avait songé

(1) Cette maison vient d'être cédée à un ecclésiastique de Toulon, M. l'abbé Busson, vicaire de la ville, qui en a fait l'acquisition pour y établir quelque œuvre de zèle.



à établir à la Maison-Mère une œuvre de ce genre. La Providence a fait naître une occasion favorable et a tout disposé, d'elle-même, au moment où nous nous y attendions le moins.

Il existait depuis des années, dans l'église de St<sup>e</sup> Geneviève, une Confrérie du St. Esprit, qui a été érigée en Archiconfrérie par Rescrit du St. Père, en date du 7 déc. 1884. Elle avait pour Directeur le Doyen de St<sup>e</sup> Geneviève, M. l'abbé Bonnefoy. Quand, l'an dernier, cette église fut enlevée au culte, M. l'abbé Bonnefoy réunit les associés dans la chapelle intérieure du couvent de l'Adoration Réparatrice, où il disait lui-même habituellement la St<sup>e</sup> Messe, depuis la fermeture du Panthéon. Ce ne pouvait être toutefois que transitoire. Un an ne s'était pas écoulé que l'association perdait son zélé directeur, emporté par une mort aussi prompté qu'inattendue.

Les Dames, qui étaient à la tête de la confrérie, recoururent alors à l'Archevêché pour avoir un nouveau directeur en même temps qu'un centre régulier de réunion. M. gr Richard, auquel elles s'étaient adressées, leur dit aussitôt : « Mais vous avez là, tout à côté, les Pères du St. Esprit et du St. Cœur de Marie. Voyez s'ils veulent bien accepter votre œuvre. » Et le vénérable Prélat remit sa carte à la trésorière de l'association, M<sup>lle</sup> de Beauval, en lui disant d'aller de sa part en conférer avec le C. R. Père Général. Ces paroles de M. gr Richard répondaient entièrement aux vœux des zélatrices de l'œuvre. Aussi vinrent-elles aussitôt exprimer au C. R. Père leur désir et celui de Sa Grandeur.

Cette proposition, comme on le pense bien, ne pouvait être refusée, venant surtout du pieux Archevêque de Luise.

C'est au commencement du mois du Sacré-Cœur, le 1<sup>er</sup> juin, que cette œuvre nous fut offerte. Le vendredi suivant, le R. P. Barillec alla voir M. gr Richard, de la part du C. R. Père, pour le remercier d'avoir pensé à nous confier la direction de cette association, et lui dire que nous l'acceptons avec reconnaissance.

Sa Grandeur voulut promettre de venir, elle-même, présider une des premières réunions de l'œuvre.

Les statuts de l'archiconfrérie fixaient la fête annuelle au lundi de la Pentecôte. L'association ayant besoin d'être re-organisée, et le temps faisant défaut pour cela, on avait pensé tout d'abord remettre cette fête à plus tard. Mais, sur les vives instances des associées il fut convenu qu'elle aurait lieu dans notre chapelle au jour ordinaire.

La grand'Messe du jour devait être la première Messe de l'œuvre; et les zélatrices en prévirent aussitôt toutes les associées. Quoique improvisée, on peut le dire, par suite du manque de temps, l'assemblée cependant fut très nombreuse. La nef de la chapelle était complètement remplie; et beaucoup de personnes firent la sainte Communion.

Après la Messe, le C. R. Père voulut bien, en qualité de Directeur de l'œuvre, adresser aux assistants quelques paroles d'édification. Il rappela que l'année précédente, à peu près à pareille date, nous avions eu le bonheur d'offrir un asile à Notre Seigneur, expulsé du Sanctuaire; car c'est dans notre chapelle que M. l'abbé Bernard, vice-doyen, avait transporté les saintes Espèces. «Aujourd'hui, dit-il aux associés, après la nouvelle épreuve qui vient de vous frapper, par la perte cruelle de votre digne Directeur, nous sommes heureux de vous accueillir vous-mêmes; et il semble que c'est le Cœur du divin Maître qui vous amène, puisque nous sommes dans le mois qui lui est consacré. Rien ne pouvait d'ailleurs mieux vous convenir que notre chapelle, puisqu'elle est dédiée au St. Esprit, que vous faites profession d'honorer d'une manière spéciale. Il leur parla ensuite de la mission et des fonctions du St. Esprit dans nos âmes, les exhortant à s'efforcer d'être de plus en plus dociles et fidèles à ses inspirations.

— Tous nos confrères verront, sans doute, comme nous, avec

bonheur que l'archiconfrérie du S<sup>t</sup> Esprit a maintenant son centre dans la chapelle de la Maison-Mère. Nous donnerons plus tard d'autres détails sur cette pieuse association.

---

### Admissions aux vœux.

Par décision du Conseil en date du 8 et 20 juin ont été admis:

aux vœux perpétuels,

Les P. Bourzeix, de la C<sup>té</sup> de Monrovia (Sierra-Léone),  
Quinn, de la C<sup>té</sup> de Pittsburg ( Etats-Unis ).

aux vœux de cinq ans,

Le P. Gross, de la C<sup>té</sup> de Pittsburg.

à la Profession,

Les F. F. Albeus Minihan, du diocèse de Ross,  
Albert Cody, du diocèse de Dublin.

Ces deux novices-Frères sont du noviciat de Blackrock et doivent faire leur profession au commencement du mois de juillet.

---

### Admissions à l'oblation

Par diverses décisions rendues par le C. R. Père dans le courant du mois de mai et juin, ont été admis à l'oblation:

au noviciat des clercs, le 7 juin:

M. Joly François-Albert, Pat. de rel. François-Paul-Marie.

au Grand Scolasticat:

M. M. Festrohan Joachim, Pat. de rel. S<sup>t</sup> Gildas,  
Hée Alfred-Emile, Pat. de rel. S<sup>t</sup> Alphonse de Liguori,  
Lédonné Désiré-Victor, Pat. de rel. Marie-Joseph,  
Vallet Paul, Pat. de rel. S<sup>t</sup> Louis de Gonzague,  
Lorans Joseph-Mathurin, Pat. de rel. Marie-Joseph.

Au petit scolt de N. O. de Langonnet, le 13 juin:

M. Boschet Onésime, Pat. de rel. S<sup>t</sup> Paul.

Au petit scolasticat de St Sauveur à Cellule, le 13 juin:

M. M. Wagner-Louis-Alexis, Pat. de rel. Marie-Joseph,  
 Royer Eugène, Pat. de rel. St Louis de Gonzague,  
 Wintz Edouard, Pat. de rel. St Joseph,  
 Kunert Augustin-Julien-Robert, Pat. de rel. St Louis de Gonzague,  
 Heinis Albert, Pat. de rel. St François-Xavier,  
 Degoul Felix Pat. de rel. St Joseph.

Au petit scol<sup>t</sup> de Rochwel, le 13 juin:

M. O'Brien Michel, Pat. de rel. St Jean.

Au petit scolasticat de Braga.

M. Moreira Joaquim-Martins, Pat. de rel. Marie-Joseph.

Au petit scol<sup>t</sup> du St Esprit à Pittsburgh:

M. M. Buchheit Mathias, Pat. de rel. Marie-Joseph,  
 Kaczka Michel, Pat. de rel. Marie-Stanislas,  
 Kydlewski Jean-Sigismond, Pat. de rel. Marie-François-Xavier,  
 Carey Jean-Patrice Pat. de rel. Marie-Paul.

### Admissions de Novices-Frères.

Ont été également admis à l'oblation comme novices-Frères  
 le jour de la Pentecôte, 13 juin:

Au Noviciat de N. D. de Langonnet:

Les post. Gessroy François-Marie, en rel. F. Simon,  
 Tranvoez Guillaume, en rel. F. Félicien,  
 Le Jacq Pierre-Marie, en rel. F. Thurien,  
 Maudire François, en rel. F. Ruélin.

Au Noviciat de Cellule

Les post. Schwartz Joseph-Antoine, en rel. F. Gervais,  
 Deiber Auguste, en rel. F. Protais

Au Noviciat de Braga.

Les post. Alves Joaquim, en rel. F. Jacyntho,  
 Esteves da Silva Luiz, en rel. F. Estevão (Etienne),  
 Affonso da Silva Nicolau, en rel. F. Brito (Jean-de Brito).

# Mission de Nossi-Bé et de Mayotte.

## Ctê de Nossi-Bé.

Janv 1884 - Juin 1886

1. Personnel. Maladies et retours en France. — 2. Etat de la Mission. Mariages légitimes. Baptêmes d'adultes. — 3. Catechismes, Néces Communes, Fêtes. — 4. Ministère à l'hôpital. — 5. Ecoles: à Nell-Ville et à Ampombilave.

Bull. de la Ctê. — 1. Le personnel de la Ctê se compose, en ce moment, des P. Walter, Jacques Montel, Poyer-Poulet, et des F. F. Mathurin et Phocas.

C'est le 27 juin 1883 que le P. Walter arriva à Nossi-Bé. Bientôt après, il dut payer son tribut au nouveau climat: des coliques sèches le réduisirent à un état tel qu'il perdit presque l'usage de ses membres sur quoi, le commandant, M. Scignac<sup>(1)</sup>, d'accord avec le médecin, décida qu'une convalescence de trois mois lui était nécessaire. Le Père s'embarqua donc le 30 octobre 1883 à destination de Bourbon et le 7 nov. il avait la consolation d'y embrasser nos chers confrères. Le lendemain, il partit pour Salazie. Le premier mois n'apporta pas grand résultat; le P. Walter devint même plus faible et dut garder le lit. Ce que voyant, le médecin le soumit à un traitement énergique: deux fois par jour il fit subir à ses membres atrophies d'affreuses décharges électriques. Ce moyen réussit: au bout du second mois, les doigts commencèrent à remuer et le reste revint de même peu à peu.

Quoique non entièrement guéri, et malgré les avis des médecins qui lui conseillaient de rentrer en France, le Père voulut aller reprendre son poste. Il y arriva le 27 février 1884, et depuis, grâce à Dieu, sa santé s'est assez bien soutenue.

Lors de la maladie du P. Walter, le P. Mauger, Supérieur, avait demandé du renfort. Il lui en fut, en effet, envoyé; et, en

(1) M. Scignac a été remplacé par le commandant Le Maître, au commencement de 1884.

décembre 1884, les P.P. *Messenger* et *Poyer-Poulet* descendaient à Nossi-Bé. D'après ce qui avait été concerté entre le ministère de la Marine et la Maison-Mère, ils étaient destinés à remplacer les Pères de Mayotte ou de Nossi-Bé, que leur santé obligerait de rentrer en France. Les plus malades, en ce moment, se trouvaient être les P.P. *Mauger* et *Montel*; il fut par suite décidé qu'ils s'embarqueraient sur le premier paquebot de passage; et le P. *Walter* devint supérieur. Le P. *Montel* nous est revenu avec de nouvelles forces.

Le 27 janvier 1885, le P. *Messenger* fut envoyé à Ampombilave. Il se mit à l'œuvre avec courage; mais, au bout de quelques semaines, il dut ralentir son zèle et bientôt après entrer à l'hôpital. Les médecins réunis en conseil de santé, jugèrent même un rapatriement nécessaire. Il nous quitta donc, emportant avec lui les regrets de toute la Ctè et de bien des chrétiens de Hell-Ville. Ce cher Père aurait bien réussi; mais Dieu n'a pas jugé à propos de nous le laisser.

— 2. Nossi-Bé, comme on le sait, est un île où se trouvent des européens, des créoles, des indiens, des Malgaches, des Hovas et des Makois. Le missionnaire n'a guère accès auprès de ces populations. D'abord, en ce qui concerne les européens, ils nous donnent peu de consolations; les créoles guère plus, quoiqu'ils viennent, de temps à autre, assister à nos offices, des Indiens il ne faut point parler, car ce sont les juifs du pays. Il ne reste donc que les Malgaches. Parmi eux, nous faisons quelque bien; mais il faudrait continuellement être auprès d'eux pour les pousser, les encourager, et au besoin les réprimander.

Nous travaillons surtout à maintenir nos petites chrétiennes de Tanandava et d'Ambodivavio. La première est à deux kilomètres à l'Est de Hell-Ville, et se compose de 60 familles chrétiennes. La seconde est au Nord-Est de Hell-Ville.

et en comprend 40. On se rend deux fois par semaine dans ces deux chapelles, pour les adultes baptisés et les catéchumènes.

Les bonnes gens de Canandava s'empressent en général de nous appeler dès que l'un d'entre eux vient à tomber malade ; mais il n'en est pas de même de ceux d'Ambodivavio : ceux-ci n'ont rien de plus pressé que de porter leurs malades dans les hauts, où résident quelques charlatans, qui prononcent tout d'abord sur leur sort. Ils leur appliquent ensuite, moyennant finances (deux piastres, 10 \$) quelques remèdes malgaches, consistant en un badigeonnage de safran, mêlé à du blanc d'Espagne. S'ils reviennent à la santé, c'est au jongleur que l'honneur en est dû ; s'ils meurent, c'est qu'on est venu le consulter trop tard. Arrivent-ils à un état désespéré, on nous les amène alors. Après force démarches, nous parvenons à les faire entrer à l'hôpital, sauf à la Mission de payer les remèdes, et s'ils meurent, à leur faire faire une bière.

Nous raccommodeons aussi, de temps à autre, quelques mariages ; mais ce n'est pas toujours bien facile. Il y a, au préalable, des Kabars, sorte de réunion, où la question est discutée par les vieux du village. Les raisons pour et contre sont mises en avant, et par malheur trop souvent l'avocat du diable triomphe. Cela provient de l'ignorance de ces pauvres gens sur cette matière. Souvent on nous dit : « Mais voyez telle femme comme moi, elle en est déjà à son troisième mari. » Ce mauvais exemple n'est, hélas ! que trop fréquent. Cependant, nous avons pu, récemment, réhabiliter plusieurs de ces mariages.

— Quant au baptême des enfants, nous devons exercer une grande vigilance. Car dans notre petit coin de terre on a l'habitude d'attendre beaucoup pour faire baptiser les nouveau-nés, lorsqu'ils paraissent bien portants. Ce qui les expose quelque fois à mourir sans baptême. Il n'en est

pas de même pour ceux qui sont plus chétifs : on vient d'ordinaire nous chercher tout de suite pour les ondoyer. Dans le courant de l'année 1885, nous en avons ondoyé de 8 à 10, et fait à l'église quatre-vingts baptêmes.

Nous avons ici, à Nossi-Bé, un homme bien connu pour ses opinions antireligieuses, père de cinq enfants illégitimes, qu'il avait bien défendu à sa prétendue femme de faire baptiser. Or, l'aînée, une jeune fille de 14 ans, a ouvert le feu; elle est venue d'elle-même à nos catéchismes deux fois la semaine, et ses frères, bientôt après, ont suivi son exemple. Leur père ayant dû faire une longue absence, nous en avons profité pour aller visiter cette jeune famille païenne. La pauvre femme nous demanda un catéchisme, et, au bout de quelques semaines, elle était en état de nous rendre bien compte des principales vérités. Elle sollicita alors la faveur d'être baptisée avec toute sa famille; et comme nous lui représentâmes que ce ne serait pas sans inconvénients, pour nous comme pour elle et ses enfants, elle se mit à pleurer, nous promettant de régler sa position dès qu'elle le pourrait. Mais pour le moment elle voulait absolument recevoir le baptême avec tous ses enfants. Nous achevâmes donc de les préparer pendant une bonne semaine; et le jour de la Maternité de la C. S<sup>te</sup> Vierge, à l'étonnement général, nous fîmes cinq nouveaux chrétiens Dieu en soit loué!

— Le journal de la C<sup>té</sup>, pour l'année 1884, ne contenant presque rien, il nous est impossible de dire ce qui s'est fait pendant ce temps à Nossi-Bé. C'est chose regrettable, car plus d'un fait intéressant est ainsi tombé dans l'oubli.

En 1885, nous avons eu deux belles cérémonies de 1<sup>re</sup> communion. Ce fut d'abord celle des jeunes garçons de l'école congréganiste, dirigée par le F. Phocas. Pendant plus de huit semaines, les catéchismes avaient été faits, chaque jour, pour les y bien préparer; et le dimanche, fête du S<sup>t</sup> Nom de Jésus,



ils eurent le bonheur de s'approcher de la Table Sainte dans les meilleures dispositions. Les enfants des Sœurs et d'Anpombilave, qui n'avaient pu participer à cette faveur, la désiraient vivement à leur tour. La fête du glorieux St Joseph fut désignée pour cette cérémonie. Les enfants des écoles laïques avaient voulu se joindre à eux. Impossible de dire le bonheur, non-seulement des enfants, mais encore des parents et de toute la population chrétienne: — Quoique ce fut un jour sur semaine, l'administration avait voulu fermer ses bureaux, et l'église fut comble le matin à la messe de 7 heures, chantée avec diacre et sous diacre, ainsi qu'à la rénovation des vœux de baptême, qui eut lieu à 9 h. Dans l'après midi, la foule se transporta à Anpombilave, pour assister, le soir à 4 heures, à la bénédiction de la nouvelle chapelle.

— Tous les ans, nous nous préparons à célébrer avec toute la solennité possible la fête du St Sacrement. L'église est parée de tentures et de guirlandes, et l'autel surtout est orné avec le plus grand soin. Deux reposoirs sont montés en ville, l'un à la maison des Pères, et l'autre en face de l'église. Quoique jusqu'ici il y ait eu assez de liberté pour le culte, la procession ne peut toutefois se faire qu'après avoir accompli certaines formalités: il faut avertir le commandant, s'entendre avec le chef de service de l'Intérieur pour l'itinéraire à suivre, etc. Ces Messieurs se montrent d'ailleurs complaisants et mettent même des prisonniers à notre service, pour nettoyer et balayer tout le parcours.

Aussi, chaque fois que nous avons procession, tout Hell-Ville est sur pied. Les catholiques marchent bien en rang, depuis les petites filles des Sœurs et les garçons de nos écoles, jusqu'aux jeunes gens et aux hommes. Enfin le clergé ferme la marche, du moins la marche régulière, car derrière suit une foule compacte plus ou moins silen-

mais dont le maintien est respectueux.

En 1884, notre Fête. Dieu a été marquée par un triste accident. La veille, au soir, trois jeunes gens, après avoir pris de copieuses libations, jugèrent bon d'aller se rafraîchir à la mer. Cette imprudence coûta la vie à deux d'entre eux : l'aide-médecin de l'hôpital et un jeune américain. — La procession eut lieu quand même, le soir à 4 heures. Au retour, deux cercueils nous attendaient. La journée se termina ainsi ; et ces morts si malheureuses furent l'objet de nombreux commentaires pendant tout le reste de la semaine.

— 4 Depuis deux ans, à l'hôpital, la moyenne des malades est de 40 à 50, tant civils que militaires. Ces derniers forment le plus grand nombre. Depuis la guerre de Madagascar, c'est, en effet, un va-et-vient continu de soldats malades ou en convalescence. Beaucoup, hélas ! succombent, mais, grâce à Dieu, ces braves enfants de la France veulent en général mourir en chrétiens. Le P. Walter, du reste, qui fait les fonctions d'aumônier, passe tous les jours dans les salles, et dès qu'il voit un malade en danger, il aborde tout de suite avec lui la grande question du salut ; et fait jouer les ressorts du sentiment et de la foi pour les amener à la réception des sacrements : ce qui lui réussit presque toujours.

Nous avons perdu dernièrement un jeune homme venu de France pour gérer les biens d'un des principaux sucriers de l'île. Il avait passé cinq ans comme sous-lieutenant d'infanterie de marine au Sénégal ; il avait par conséquent, disait-il, l'habitude du soleil des Tropiques. Mais il dut payer cher les imprudences que cette prétendue habitude lui fit faire. Comme il se rendait, en plein soleil et sans parasol, d'Hell-Ville à Ampombilave, en passant par un village où pas un arbre ne sert d'abri, il fut frappé

d'une insolation, qui lui permit à peine d'arriver chez le Frère Mathurin. Celui-ci le soigna de son mieux et le fit transporter à l'hôpital, mais le mal était sans remède. Le P. Walter, averti de cet accident, alla voir le pauvre jeune homme à plusieurs reprises, mais il n'en put tirer une seule parole, et il dut se contenter de lui donner l'Extrême-onction. Espérons que Dieu aura eu pitié de son âme. Nous lui avons fait un enterrement de seconde classe; et toute l'administration, ainsi qu'un grand nombre d'habitants, ont accompagné le cortège funèbre.

— 5. Le F. Phocas a toujours la direction de l'école d'Hellville, qui compte une cinquantaine d'élèves externes et marche bien. Nous continuons de suivre les programmes tracés par l'administration de la colonie. Une commission d'études y fait, de temps à autre, une apparition; et l'année se termine ordinairement par une distribution de prix, qu'honorent de leur présence M. le Commandant et tout le personnel du service local. L'année dernière, l'assistance était nombreuse: plusieurs navires de guerre étant en rade, tous les officiers vinrent prendre part à la fête et applaudirent beaucoup la pièce qui fut jouée, l'Enfant prodigue.

— Mais notre œuvre principale, en fait d'écoles, est toujours celle de St-Joseph d'Anpombilave, dont le but est de recueillir les enfants abandonnés, ou donnés par leurs parents pour en faire de bons chrétiens et des ouvriers intelligents, pouvant rendre plus tard service au pays. Nous avons en ce moment 38 de ces enfants, de tout âge et de toute couleur. Ils ont, en général, plus de goût pour les travaux manuels que pour l'étude. Nous arrivons cependant à leur enseigner un peu d'écriture, de calcul et de dessin, afin qu'ils puissent au besoin, faire un devis détaillé, et gagner par là la confiance des établissements de la colonie. Ils ont d'ordinaire deux heures de classe le matin et autant le soir.

L'école professionnelle embrasse une série de métiers, pour lesquels nous sommes obligés de louer des forgerons, des ferblantiers, des menuisiers capables de bien montrer leur état aux enfants. Ceux-ci réussissent d'ailleurs assez bien, comme le montrent certains petits travaux qu'ils exécutent en rafia<sup>(1)</sup>

Depuis le mois de février 1885, nous avons eu plusieurs inspections. M. l'Inspecteur-général lui-même, M. Espert, a visité l'école et les ateliers. Sa visite a été courte mais minutieuse. Il a fallu faire fonctionner devant lui tous les métiers, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et il a paru très satisfait. — Le P. Walter a dû lui faire ensuite une vue de l'établissement à envoyer au ministère, afin d'obtenir une subvention pour notre œuvre, que l'on nous fait toujours espérer.

Après l'Inspecteur-général de la colonie, nous est venu le chef de service de l'Intérieur, qui, lui aussi, nous a promis son concours. Enfin, une troisième inspection a eu lieu, celle de la Commission des études. Comme échantillon du savoir faire des enfants, celle-ci a surtout visité et admiré un second grand dortoir, qu'ils ont fait eux-mêmes, sous la direction du F. Mathurin.

Sous le rapport religieux, nous n'avons pas à nous plaindre de nos enfants. Les grands semblent comprendre le bien que nous leur voulons; et tous, à force de patience et de douceur de notre part, finissent par profiter de nos leçons.

Le village chrétien d'Ampombilave est bien établi. Les hommes et les femmes viennent régulièrement à la messe, les dimanches et fêtes, et font baptiser leurs enfants. Mais il existe encore parmi eux un vieux reste de superstition qui ne disparaîtra qu'à la longue, à mesure que leur instruction religieuse se complètera. Ces pauvres gens ont coutume, par exemple, de rejeter un enfant qui naît un mardi. Pour eux, c'est fadi (un jour maudit), et ils croient que s'ils laissaient vivre le petit être, le père ou la mère mourraient.

(1) Bois d'une espèce de cocotier qui se taille facilement.

— Pour en revenir aux enfants, nous les recevons à tout âge, pourvu qu'ils sachent marcher seuls et parler un peu. Le cher F. Mathurin, malgré toutes ses occupations, trouve encore le temps de faire la maman près de ces chers petits. Tout dernièrement, le D<sup>r</sup> Wilson d'Anjouan, qui avait vu le P. Mauger, lors de son passage à cette île, nous a envoyé un petit garçon de 3 ans et demi, avec recommandation de le bien élever, afin d'en faire un bon ouvrier plus tard. C'est aussi le vœu des familles qui nous amènent leurs enfants; car là se borne toute leur ambition.

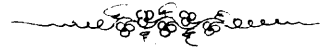
L'an dernier, nous avons eu à St Joseph d'Amponbilave une distribution de prix des plus belles. Musique instrumentale, chant, petite pièce bien exécutée par nos enfants, rien n'a fait défaut.

D'un côté du théâtre, sur une grande table, on voyait des outillages, des constructions en miniature; voire même de petits navires; de l'autre côté, une lapinerie et une petite basse-cour aménagée pour la circonstance, spectacle bien nouveau pour le pays, qui montra à la population ce que notre œuvre était à même de faire pour le présent et pour l'avenir.

De nombreux sucriers, qui avaient voulu témoigner par leur présence du plaisir qu'ils éprouvaient à voir nos enfants formés au travail, donnèrent, pour la plupart, des prix en espèces sonnantes, qui à un menuisier, qui à un ferblantier, etc. Tous ces dons ont été recueillis et inscrits au nom des enfants, qui seront heureux, à leur sortie de chez nous, de trouver cette petite masse. Elle leur permettra, en effet, au jour où ils voudront s'établir, d'avoir quelque peu d'argent pour poser en quelque sorte le fondement de leur jeune ménage.

Jusqu'ici, c'est la Mission qui a entretenu cette belle œuvre. Mais maintenant que les installations sont ache-  
vées,

elle pourra se suffire à elle-même, du moins pour les dépenses ordinaires. Quant aux extraordinaires, les frais s'en recouvreront lorsque nos jeunes apprentis exécuteront des travaux qui seront de quelque rapport à la Mission.



## Ct<sup>é</sup> de Mayotte.

Janv. 1884 - juin 1886.

1. Personnel. Mort du P. Scheuermann et arrivée du P. Guilmin. —
2. Epreuves diverses école supprimée, église renversée, difficultés avec l'Administration, etc. — 3. Maladie du P. Guilmin. Son séjour à Bourbon. —
4. Enquête sur le Commandant. — 5. Ministère. Com<sup>m</sup> pascuales, baptêmes.

Bull. de la Ct<sup>é</sup> — 1. Le P. Scheuermann avait succédé au Père Guilloux, en 1882, dans la direction de la Ct<sup>é</sup> de Mayotte. A la fin de l'année suivante, le Commandant Ferriez, qui a laissé dans la colonie de tristes souvenirs, avait demandé au ministère et obtenu son rappel en France: on lui reprochait trop de zèle. Le P. Guilmin, désigné pour le remplacer, quitta la Maison-Mère le 12 février 1884 et arriva le 18 mars à Mayotte. Mais il n'y trouva plus le P. Scheuermann: le bon Père était mort le 29 déc. 1883, accablé de fièvre, de nui et de chagrin, causés en grande partie par les tracasseries de l'administration. Ce cher Père n'a été malade que cinq jours. Il a été assisté dans ces derniers moments par le P. Houdé, et est mort dans des sentiments de piété réellement édifiants, après avoir fait généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Son corps repose à Mamoutzou, sur le cimetière des Pères, à côté des Pères jésuites Cornillon et Barlet. C'est le premier membre de la Cong<sup>g</sup> que nous ayons perdu dans l'île de Mayotte.

— 2. Quelques jours après la mort du P. Scheuermann, parut un décret du Commandant Ferriez qui supprimait l'école et l'ouvroir des jeunes filles entretenus par la

S<sup>te</sup> Enfance M. Ferriez annonçait qu'il les supprimait sur la demande du P. Houdé, et parce que ce Père, étant seul, ne pouvait plus se charger du maintien de cette œuvre. La vraie raison était qu'il voulait se venger d'un vertueux refus que lui avait opposé une élève des Sœurs de St Joseph.

Le motif allégué étant donc faux, le P. Houdé écrivit une lettre officielle pour protester. On n'en tint aucun compte. Les gardes de police se rendirent à l'école et emmenèrent au dépôt (ou à la geôle; car c'est la même chose), les enfants de quinze ans et au-dessus pour les faire s'engager; les plus jeunes furent reconduits, d'étape en étape, chez leurs parents ou chez leurs tuteurs.

— L'église de Ozaoudzi est propriété du gouvernement, et doit être entretenue par l'administration. Or, à son arrivée dans le pays, le P. Guilmin trouva cette église dans un état déplorable, à tel point qu'il en était réduit, pendant la célébration de la sainte Messe, à s'abriter, à l'autel, sous un parapluie. L'administration se décida pourtant à refaire en paille la couverture, comme elle était par le passé. Mais la charpente étant pourrie, elle s'affaissa et lézarda les murs qui n'étaient faits qu'avec de mauvaise argile. Quelques centaines de francs auraient suffi pour relever l'édifice; mais cette dépense n'avait pas été prévue au budget; et il fut par suite résolu qu'on ne ferait pas présentement ces travaux, et qu'en attendant les offices seraient célébrés dans un bâtiment voisin, servant de dortoir aux petites filles de l'école des Sœurs de St Joseph. C'est en effet, ce qui a eu lieu jusqu'à ce jour.

— Le presbytère était dans un délabrement non moins grand que l'église. Cette fois, une somme avait été prévue au budget pour le réparer, mais elle fut dépensée pour d'autres travaux; et le Père se vit réduit, pendant les grandes pluies, à ne savoir plus où trouver un endroit

pour se mettre à l'abri. C'est là un petit échantillon de la vie apostolique.

— Peu après son arrivée dans la colonie, le P. Guilmin comprit, comme ses prédécesseurs, que la Mission n'ayant pas d'école, on aurait beau y travailler beaucoup, on n'obtiendrait toujours qu'un résultat bien restreint et peu solide. Il vit donc, à ce sujet, les membres du conseil de la colonie, et s'entendit avec eux pour recommencer l'école de la Ste Enfance. La demande qu'il présenta au Conseil colonial, fut, en effet, agréée par tous les membres présents, même par le Commandant Ferriez, qui ne voulut point sans doute paraître être d'un avis contraire à celui de tous les autres. Un décret autorisa, en conséquence, la réouverture de l'école dans les conditions exposées dans la lettre de demande, c. à d. que l'on pourrait recevoir les enfants qui se présenteraient, sans être obligé de solliciter chaque fois l'autorisation du Commandant. Par le passé, en effet, pour admettre un enfant, il fallait un arrêté du Commandant, et encore ne pouvait-on recevoir que des indigènes dans jamais dépasser le nombre de 25 au plus.

Le P. Guilmin obtint, en outre, qu'on ne serait plus contraint, à l'avenir, de livrer à l'administration les enfants au-dessus de 15 ans pour les faire s'engager, mais qu'on pourrait les garder dans limite d'âge; et que si le gouvernement nous envoyait de petits esclaves libérés ou des orphelins, il ne pourrait pas les retirer avant leur majorité.

Le but que nous nous proposons étant de former ces enfants au travail, il leur fallait pour maîtres de bons ouvriers et non des professeurs brevetés; puis, pour leur apprendre à travailler la terre et leur procurer ainsi un moyen d'existence, nous avions besoin d'une concession de terrain dans le voisinage de notre propriété. Tout fut approuvé par le conseil, mais le Commandant s'opposa à ce que le terrain nous fut donné.



Cette œuvre néanmoins, complètement libre désormais, compte une vingtaine d'enfants, tous animés d'un bon esprit. Les plus grands ne manquent jamais de s'approcher des sacrements les jours de fête, quelques-uns communient même tous les quinze jours.

L'enseignement que nous leur donnons consiste à leur apprendre à lire, à écrire, et à faire les quatre opérations. Les grands ont deux heures de classe par jour. Le reste du temps, sous la surveillance du catéchiste Jean-Marie, à la fois menuisier, tourneur, charpentier, tonnelier, et professeur de musique, ils travaillent dans les ateliers à faire des meubles ou autres travaux. L'année dernière, ils ont fait, pour l'église de Ozaoudzi, une armoire qui, même en France, pourrait passer pour belle. Elle est en bois de rose du pays, et ne vaudrait pas moins de 800 £. Actuellement ils sont occupés à refaire leur dortoir. Et, pour le dire en passant, les bons Pères Jésuites nous ont laissé une œuvre bien difficile sous tous les rapports; les constructions, en particulier, qui n'étaient que provisoires, tombent en ruines; leur entretien est très coûteux et à recommencer chaque année.

Les petits enfants, qui sont le plus grand nombre à notre école, ont un peu plus de classe; et pendant leur temps libre, ils sont occupés aux travaux des champs, à planter du riz, des cannes, du manioc, des patates, de la vanille, etc. Nous avons fait, en 1884, deux tonneaux de sucre, et un peu plus en 1885.

— 3. Vers la fin d'octobre 1884, le P. Guilmin put enfin obtenir qu'on recouvrit le presbytère. Les couvreurs arrivèrent et le Père voulut monter pour leur indiquer ce qu'il y avait à faire; mais, en descendant l'escalier, une planche pourrie lui manqua sous les pieds, et il se fit bien mal en tombant. Le médecin en chef, appelé, le fit aller à l'hôpital. Depuis longtemps il le pressait d'y entrer, car il le

trouvait très épuisé par la fièvre. Il aurait même voulu le faire rentrer en France, peut-être à l'instigation du Commandant. Il fut donc convenu qu'il prendrait un congé, et le Père partit vers la fin de novembre pour la Réunion, où il passa trois mois, recevant la plus cordiale hospitalité de la part de nos Pères de la Providence et de St Bernard. Il quitta Bourbon le 2 mars 1885. En s'y rendant il avait couru un bien grand danger. L'Argo, sur lequel il était monté, alla s'échouer sur les roches de St Augustin, au N. O. de Madagascar; mais le navire et les passagers furent sauvés par St Joseph. (V. Messager de St Joseph, mois d'août 1885.)

— 4 Dès que le P. Guilmin eut quitté Mayotte, le Commandant donna ordre au P. Houdé de quitter Mamoutzou et de venir se fixer à Ozaoudzi. Comme on l'a vu dans notre dernier Bulletin, l'îlot de Ozaoudzi, siège du gouvernement, renferme aussi les casernes, l'hôpital, les logements des employés et enfin l'église et la cure qui appartiennent à l'Etat.

Mayotte ou la Grande-Terre est séparée de l'îlot de Ozaoudzi par une distance d'environ un mille et demi. Mamoutzou en est le chef-lieu, il est placé en face de Ozaoudzi. Ses relations entre les deux îles se font par des canots. Il y en a deux en permanence, l'un pour les voyageurs, et l'autre pour le service de l'eau, car Ozaoudzi n'a point d'eau. Quand la mer est bonne, le trajet s'accomplit en quinze minutes, mais quand elle est mauvaise, on met deux ou trois heures, et parfois l'on court de grands dangers.

C'est dans une vallée voisine de Mamoutzou qu'est la propriété de la Mission, qui mesure 6 hectares et demi; et c'est, sur ce terrain que se trouve l'école dont nous parlons plus haut, ainsi qu'une chapelle paroissiale et d'autres bâtiments, appartenant à la Mission. Ozaoudzi et Mayotte forment donc deux circonscriptions religieuses, ayant à leur tête, la première le P. Guilmin et la seconde le P. Houdé.

Si ce dernier avait obéi à l'ordre du Commandant qui lui enjoignait de venir se fixer à Dzaoudzi, celui-ci aurait de nouveau fermé l'école, sous prétexte qu'il n'y avait personne pour la diriger. Mais le bon Père se tenait sur ses gardes, et il répondit au Commandant : 1<sup>o</sup> que le Ministre l'avait agréé et nommé pour faire le s<sup>t</sup> ministère à Mayotte et non à Dzaoudzi ; 2<sup>o</sup> que, restant seul prêtre dans la colonie, il ferait tout son possible pour satisfaire aux exigences du s<sup>t</sup> ministère à Dzaoudzi aussi bien qu'à Mayotte ; mais que le nombre de chrétiens étant plus considérable à Mayotte qu'à Dzaoudzi, il devait, pour la facilité du s<sup>t</sup> ministère, avoir sa résidence à Mayotte. Le Commandant vexé, demanda son rappel au Ministère.

Mais, sur ces entrefaites, le P. Guilmin rentrait fort heureusement à Mayotte, et sur le même navire arrivait aussi M. Espent, inspecteur des services administratifs et financiers, envoyé par le Ministre pour faire l'inspection de la colonie, et examiner, en particulier, nombre de faits graves dont était publiquement accusé le Commandant Ferriez. L'enquête ne fut pas favorable à ce dernier. Aussi, à partir de ce jour, nous laissa-t-il parfaitement tranquilles. Peu après, il fut relevé de ses fonctions et quitta la colonie le 22 août 1885. Depuis il a même été cassé de son grade.

Tous les bâtiments situés sur notre propriété de Mamoutzou étaient à nous, avons-nous dit, Il fallait toutefois en excepter l'école bâtie en bois et couverte en paille, vu qu'elle a été autrefois vendue à l'Etat par les Pères Jésuites. Or, dernièrement, nous avons été mis en demeure de la racheter. Les experts du gouvernement l'avaient estimée 3.500 f. M. Gerville-Réache, frère du député de ce nom, et qui a succédé au Commandant Ferriez, nous aurait laissé cet immeuble pour rien ; mais le chef de service de l'Intérieur a détournée dans les archives une lettre

ministérielle qui ordonnait de le vendre ou de l'enlever. Par suite nous avons dû en faire l'acquisition, par acte du 3 mai 1886.

Mais, outre que nous en avons été quittes pour la modique somme de 300 £., à quelque chose malheur nous a été bon. Jusqu'ici, en effet, nous n'avions aucune pièce authentique constatant nos droits de possession sur la propriété de Mamoutjou. Les Pères jésuites, il est vrai, ont affirmé avoir laissé à cet égard, des papiers en bonne et due forme au Père Guilloux; mais ces papiers n'ont pu être retrouvés. Or, dans l'acte de vente ci-dessus, le gouvernement nous reconnaît possesseurs de Mamoutjou. Cette acquisition est donc, en somme, une bonne affaire pour nous.

— 5. Le village chrétien fondé par les Pères jésuites se trouve sur un terrain du domaine de l'Etat, à côté de celui de la Mission. C'est ce qu'on appelle le Camp-chrétien. Mais, hélas! cette œuvre a eu à lutter contre tant de difficultés qu'elle n'a pas donné tous les fruits qu'on était en droit d'en attendre.

Ces pauvres gens ont eu même à souffrir bien souvent des vexations. Ainsi, en 1883, on permit à tout le monde de planter du riz sur les terres de l'Etat, excepté aux chrétiens. Il était même question de les disperser complètement. Puis, les mahométans, en si grand nombre à Mayotte, étaient libres de s'établir au milieu d'eux. Un grand nombre de ménages ont été placés sur les établissements, sucriers. Vivant au milieu des infidèles et ne voyant autour d'eux que le mauvais exemple, ils ont fini, hélas! par abandonner peu à peu les pratiques de la religion. Quelques-uns seulement continuent à faire leur devoir pas cal et à venir de temps à autre à la Meesse; ce qui ne surprendra nullement ceux qui connaissent le peu de moralité qui règne dans les établissements sucriers.

Le St. ministère ne donne pas non plus de grandes consolations

au prêtre missionnaire à Mayotte. Les neuf dixièmes de la population sont arabes, et les chrétiens un peu dispersés dans toute l'île, se ressentent naturellement beaucoup du contact des infidèles. La population blanche diminue chaque jour, mais elle serait encore moins nombreuse qu'on n'y perdrait rien au point de vue de la moralité. Et puis le rhum de Mayotte est si bon et à si bon marché! Cette malheureuse liqueur engendre bien des misères dans les familles. On trouve aussi de nombreux fumeurs de banqui, ou de chanvre indien, surtout parmi les Makois, la seule population auprès de laquelle le missionnaire pourrait avoir accès, si elle se trouvait dans d'autres conditions.

— Nous avons environ une vingtaine de baptêmes par an. Ceux d'adultes sont assez rares. En 1883 cependant, nous en avons administré neuf : c'étaient d'anciens enfants de la Mission. Dans la même année, le P. Houde a aussi baptisé trois adultes malades, dont deux sont morts bientôt après. En 1885, le P. Supérieur a eu le bonheur aussi de baptiser in extremis un pauvre makois, qui priera sans doute pour ses compatriotes.

— En 1884, nous avons eu à Mamoutzou treize premières communions. Depuis ce temps, il n'y en a pas eu, mais trois de nos enfants s'y préparent en ce moment.

— Quant aux communions pascales, le P. Supérieur en a eu à Ozaoutzi 22 en 1884; l'année suivante, 20; et cette année, 25. Le P. Houde en a eu à peu près le même nombre à Mamoutzou. Mais chose triste à dire, de tous ces Messieurs de l'administration, pas un seul ne met les pieds à l'église, si ce n'est à l'occasion d'un enterrement; et il en est de même pour les propriétaires sucriers de Mamoutzou.

Nous allons prochainement annoncer et faire notre jubilé. Humainement parlant, nous n'en espérons pas grand résultat pour le bien des âmes; mais le bon Dieu est tout

puissant; il peut toucher les cœurs les plus endurcis. De notre côté, nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir

Protectorat des Comores. — Le dernier Bulletin de Mayotte renfermait une relation de voyage<sup>(1)</sup> fait aux Comores par le P. Mauger, pour aller visiter les chrétiens de ces îles qui, on se rappelle, voulurent presque tous profiter de son passage pour se réconcilier avec Dieu.

Voici, maintenant, que la divine Providence semble préparer les voies pour améliorer la situation religieuse de ces pays. En effet, une lettre du P. Guilmin au C. R. Père nous apporte, à ce sujet, les détails suivants :

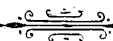
« La France, dit-il, n'a pas encore le protectorat de la Grande Comore. Après l'expédition du Sabowedomais, notre Commandant, M. Gerville-Réache, s'était contenté de demander au Sultan Saïd-Aly, l'engagement de ne se mettre sous le protectorat d'aucune autre puissance que la France. Mais il n'y avait pas de protectorat proprement dit. Sans doute, on avait craint de se trouver dans la nécessité d'avoir à faire la guerre à six ou sept petits sultans qui ne reconnaissent presque pas la suzeraineté du sultan principal. Toutefois la situation est devenue meilleure pour nous.

Le sultan d'Anjouan menaçait de faire la guerre à Saïd-Aly, et assurément il se serait par là rendu maître de la Grande-Comore; car il a une armée assez bien disciplinée, plus de soldats et plus d'armes que tous les sultans des Comores ensemble, et, en outre, de l'argent, ce qui leur manque. M. Gerville-Réache partit donc, au commencement du mois d'avril, 1885, à bord du Chœal, pour s'interposer entre le sultan d'Anjouan et celui de la Grande-Comore. Ce en quoi il fut bien servi par un ensemble de circonstances

(1) Cette relation a été publiée avec plus de détails dans les Missions Catholiques.  
(12<sup>o</sup> du 16 mai 1884 et suivants.)

dont il sut habilement tirer parti pour amener le sultan d'Anjouan, Abdalha, à signer un acte par lequel il mettait son pays sous le protectorat de la France.

D'Anjouan, le chacal s'est rendu à Mohéli, où deux sultans se disputaient le trône. Pour y rétablir la paix, M. Gerville a déposé l'un d'eux, qu'il a même amené à Mayotte, et affermi l'autre dans la possession de ses droits, mais celui-ci a dû auparavant reconnaître notre suprématie et se mettre sous le protectorat de la France. Or, à la nouvelle de ces événements, tous les petits sultans de la Grande Comore vont trembler; et il est probable que d'ici à peu de temps, M. Gerville-Réache fera un voyage à la Grande Comore, ce qui aura sans doute pour résultat de faire placer ce pays tout entier sous notre protectorat.  
(Lett. du 2 mai 1886.)



+

## Nécrologie.

Depuis le dernier Bulletin, nous avons eu la douleur de perdre à Mezières le F. Claudien Benoit. Voici comment le R. P. Libermann apprenait son décès au C. R. Père:

«... J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer. Le F. Claudien est mort cette nuit (18 juin), vers 1 heure et demie, après un jour de maladie. L'avant-veille, il était venu se plaindre d'un mal de gorge, qui ne présentait rien de particulier; cependant, comme nous avions quelques cas de fièvre scarlatine, je le fis se coucher. Le lendemain, je lui trouvai de la fièvre, mais rien ne semblait encore anormal, lorsque vendredi matin, l'infirmier m'appela auprès de lui, et je constatai un état adynamique extraordinaire. Le Frère, du reste, ne se plaignait de rien; il ne se sentait que faible,

et le mal de gorge avait à peu près disparu.

Après sérieux examen, la cause de son mal me parut être une transposition de l'affection primitive sur les méninges, laquelle devait occasionner infailliblement la mort. Je le disposai donc aussitôt à recevoir les derniers sacrements. Sa confession ne fut pas longue, car ce Frère avait toujours été d'une admirable innocence. Il accepta en souriant les dernières onctions, et fit avec amour le sacrifice de sa vie au bon Dieu. Malgré tout ce que nous fîmes pour conjurer le dévouement fatal et prévu, le cher Frère s'éteignit, après quelques convulsions finales, vers 1 h. 1/2 du matin. Les P.P. Muller et Hassler avaient pu lui donner encore une dernière absolution et réciter, avant qu'il ne rendit sa belle âme à Dieu, les litanies de la S<sup>te</sup> Vierge et les prières des agonisants. »  
(Lett. du 18 juin 86.)

Ce bon Frère avait 9 ans de C<sup>h</sup>té et 6 ans et 10 mois de profession.

---

### Visite du Cardinal Patriarche de Lisbonne.

Comme on a pu le voir par les journaux<sup>(1)</sup>, nous avons eu l'honneur d'avoir à la Maison-Mère, le dimanche de la Trinité, le Cardinal Netto, patriarche de Lisbonne. Son Eminence revenait de Rome, où Elle était allée recevoir le chapeau cardinalice. Arrivé à Paris le vendredi 18 juin, l'Eminentissime Prélat vint le jour même voir notre T. R. Père Général. Celui-ci, accompagné du P. Eigenmann, alors de passage à la Maison-Mère, s'empressa de lui rendre sa visite dès le lendemain. Il conduisit même Son Eminence à l'église du Sacré-Cœur à Montmartre et ensuite chez les Sœurs de St Joseph, où le Patriarche fut heureux de voir et d'encourager les novices portugaises.

(1) Le Monde, n.° du 22 juin.



L'éminent prélat voulut bien offrir lui-même de venir officier le lendemain dans notre chapelle. On prépara donc tout rapidement pour l'office pontifical, et l'on fit venir, comme pour la Pentecôte, des scolastiques de Chevilly, pour le chant et les cérémonies. Il va sans dire que les scolastiques portugais étaient du nombre.

Après le chant des vêpres, Son Eminence, accompagnée du C. R. Père, alla faire visite au Cardinal Archevêque de Paris. Celui-ci fut heureux de recevoir sa visite, et il s'entretint avec lui de la façon la plus cordiale. Le Card. Patriarche se rendit ensuite à l'église N. Dame qu'il visita avec beaucoup d'intérêt. Il repartit le soir même pour Lourdes dans l'intention d'y passer la Fête-Dieu et de rentrer ensuite à Lisbonne.

Mgr Netto, avant sa nomination à l'archevêché de Lisbonne, était évêque d'Angola, en Afrique; et c'est là qu'il fut en rapport avec nos Pères du Congo et de Huilla. On sait qu'il a même confié à ces derniers, la direction de son séminaire de prêtres destinés à la colonie d'Angola. Il a toujours témoigné aussi beaucoup d'estime et d'affection à nos Pères du Portugal, et cette visite, nous en avons la confiance, ne fera que resserrer les liens de bienveillance et d'affection qui l'unissent à la Cong<sup>e</sup>.

---

### Nouvelles récentes.

Nouvelle maison à Orly. — L'accroissement progressif du nombre de nos aspirants rendait absolument insuffisants les bâtiments du St-Cœur de Marie. Après avoir examiné divers projets, le Conseil a cru qu'au lieu de bâtir à Chevilly, il valait mieux, pour éviter une trop grande accumulation de personnel, chercher aux environs une autre maison. Or, il se présentait à vendre à Grignon, dans la commune d'Orly, près de Choisy-le-roi, et à trois quarts d'heure de Chevilly, une

propriété très convenable, de 2 hectares environ, avec bâtiments, et à un prix très modéré. Le Conseil a donc décidé, dans sa séance du 8 juin, d'en faire l'acquisition. On doit y transporter, au mois d'octobre, le noviciat des clercs, dont le logement à Chevilly deviendra ainsi disponible pour une section de scolastiques.

Maison Mère. — Sur l'invitation de Mgr l'Arch. de Rouen, Mgr Duboin est allé, le 5 juin, donner la confirmation dans cette ville; et le dimanche de la Pentecôte il a officié pontificalement à Mesnières. Quelques jours après, quoique atteint d'un accès de fièvre, il est parti pour Laval, où il allait aussi administrer la confirmation et conférer les 5<sup>es</sup> ordres.

— Mgr Richl devait faire l'ordination de la Trinité au St-Cœur de Marie; mais son état de santé ne lui a pas permis de faire cette cérémonie. Ses ordinands du séminaire et du scolasticat sont allés participer à l'ordination faite à St-Lazare par Mgr de Briey, évêque de Meaux.

Guinée. — Le P. Bichet a été contraint par la maladie de descendre de Madéville au Gabon, où il est arrivé le 19 mai. Il a été provisoirement envoyé par Mgr Le Berre à Donghila, où l'on espère qu'il pourra se remettre.

Congo français. — Comme on a pu le voir par les journaux, Mgr Carrié a été préconisé au Consistoire du 8 juin, sous le titre d'Evêque de Dorylée.

---

Avis. — Prière d'expédier sans retard les demandes et informations à envoyer pour le renouvellement des vœux.

---

Maison-Mère, le 2<sup>o</sup> juin 1886.

---



N° 199.

Juil. 1886.

# BULLETIN



Inde française.

Clé de N. D. des Anges à Pondichéry.

Fév. 1884 Juil. 1886.

1. Aperçu général sur l'état religieux de Pondichéry. — 2. Orphelinats et œuvres diverses — 3. Gouverneurs M. M. Richaud et Manis. — 4. Visite du gouverneur de Madras. — 5. Personnel. — 6. Question de la suppression de la Préfecture.

Bull. de la Clé. — Nous continuons toujours à faire de notre mieux pour conserver et développer la foi et les habitudes chrétiennes dans ce pays, autrefois si tranquille, maintenant si agité par divers partis politiques. L'indifférence religieuse, avec toutes les tendances antichrétiennes qui en découlent, nous est apportée surtout par nos fonctionnaires européens. Toutefois, nous n'avons pas, grâce à Dieu, à déplorer de grands scandales.

Il n'y a pas ici de loges maçonniques, et par conséquent pas de francs-maçons parmi les gens du pays. Il y a bien deux ou trois Européens qui font partie de la secte, mais ils n'en parlent pas, et n'osent faire parade de leur enrôlement. Nous n'avons pas d'enterrement civil. Dans ces derniers temps, il y a eu deux mariages civils, mais il s'agissait de

protestants étrangers, épousant des filles catholiques de Pondichéry. Ils auraient bien voulu avoir le mariage religieux ; mais comme la partie protestante ne voulait pas prendre les engagements prescrits par l'Eglise en pareille occurrence, ils ont dû se contenter d'aller à la mairie. Ces mariages ont excité l'indignation générale et, à part quelques fonctionnaires, personne n'y a assisté. Pour un de ces mariages, tout a finalement tourné à la plus grande gloire de Dieu : la mariée, étant tombée gravement malade, a demandé elle-même à quitter son mari et à être transportée chez sa tante ; là elle s'est vivement repentie du scandale qu'elle avait donné et a fait une mort très chrétienne.

Nous exerçons ici le s<sup>t</sup> ministère avec une grande liberté. Toute la population et l'administration elle-même, nous prêtent leur concours pour nos processions publiques de la Fête Dieu et de l'octave et pour celle du s<sup>t</sup> Cœur de Marie, notre fête patronale. La musique militaire nous est toujours accordée pour nos processions ; et à toutes les fêtes où il y a chant avec orchestre, elle nous fournit les musiciens nécessaires pour compléter l'orchestre.

— 2 Nous avons un orphelinat adjacent à la préfecture. L'administration nous cède le bâtiment pour cet orphelinat et nous donne un secours trimestriel assez important, sans pour cela exercer le moindre contrôle sur la direction des orphelins. Nous avons toujours une quarantaine d'orphelins en moyenne. Tous sont jeunes et fréquentent l'école, pendant qu'ils sont chez nous. Au sortir de l'orphelinat, ils sont admis dans les bureaux de l'administration, ou bien ils s'engagent comme cipayes, ou bien encore ils sont reçus à la filature, grande industrie de Pondichéry, qui occupe 3000 ouvriers.

À la paroisse existent : l'Œuvre des mères chrétiennes, l'Apostolat de la prière, la Garde d'honneur, la Communion

réparatrice et la Confrérie du Sacré-Cœur. Nous avons, en outre, une sorte de Société de St-Vincent de Paul, appelée la Petite Société des Pauvres, la Société des dames de la Providence, pour faire élever des enfants pauvres; la Propagation de la Foi, la Ste Enfance, le Denier de St-Pierre.

Les Sœurs de St-Joseph dirigent un pensionnat, une école primaire, une maison de charité et un ouvrage. Toutes ces œuvres sont secourues par l'Administration et un comité de bienfaisance, dont le maire de la ville est le président. Aucune ingérence laïque n'a lieu dans ces œuvres, et l'on y trouve bon esprit et grande piété. L'hôpital colonial dont nous avons le service spirituel, est également tenu par les Sœurs de St-Joseph.

— 3. En novembre 1884, M. Richaud a succédé, dans le gouvernement de l'Inde, à M. Drouhet, dont il a été longuement parlé dans notre Bulletin précédent. Il ne fit pas son entrée solennelle à l'Eglise comme les autres gouverneurs, et il n'est jamais venu non plus aux offices divins. Il ne s'est pas cependant montré hostile; il a toujours parlé respectueusement de la religion et nous a été favorable dans tout ce qui regarde la paroisse et le collège. Il vient d'être remplacé par M. Manès, Directeur de l'Intérieur de la Réunion. M. Richaud a quitté Pondichéry le 29 avril 1886. Son successeur n'est pas encore arrivé en ce moment.

— 4. Le Gouverneur de Madras a passé à Pondichéry, il y a quelques mois. Il est venu avec toute sa suite visiter notre église qu'il a trouvée magnifique, et, quoique protestant, il s'est mis à genoux et a prié longtemps, donnant ainsi une bonne leçon à notre Gouverneur et à ses aides-de-camp. Il a visité également notre orphelinat et a exprimé une grande satisfaction de tout ce qu'il a vu. Avant de quitter Pondichéry il nous a fait remettre 300 roupies pour les pauvres.

— 5 Longtemps le cher P. Kientzler a lutté contre les fatigues du climat; mais enfin il a été obligé de céder devant la maladie et devant la décision du médecin. Il nous a quittés au mois de juillet 1884, emportant les regrets de tous les membres de nos deux C<sup>tés</sup> et de toute la ville de Pondichéry où il était très estimé et très aimé. Le P. Kientzler a été remplacé dans la C<sup>té</sup> de la Préfecture par le P. Dissard, arrivé ici le 21 oct. 1884.

— 6. En 1884, M. de Lanessan, rapporteur du budget des colonies, proposa devant la commission la suppression des traitements alloués au clergé de la Préfecture; mais l'administration combattit cette mesure; et la majorité de la commission même fut d'avis « qu'il importait de réserver l'ensemble de la question du budget colonial des cultes pour la discussion relative au maintien du concordat » (Rapport du budget. service colonial, p. 65)

On s'est borné à retrancher les frais de transport, qui s'élevaient dans chaque paroisse à 960 \$., et les frais de tournée pastorale du Préfet apostolique. Mais le Conseil général a rétabli tous les frais de transport et les a fait inscrire au budget de la colonie. Quant aux frais de tournée du Préfet apostolique, on a décidé de lui payer ses frais de voyage et de séjour toutes les fois qu'il aurait à se déplacer.

### C<sup>té</sup> de l'Immaculée Conception.

Fév. 1884 - Juil. 1886.

1. Nombre d'élèves. — 2. Résultats obtenus. Anciens élèves. Succès au baccalauréat. — 3. Relations avec l'administration. — 4. Distrib. des prix. — 5. Fêtes. — 6. Question de laïcisation. — 7. Personnel.

— 1 Dans ces dernières années, le nombre de nos élèves s'est toujours maintenu à peu près au même chiffre de 185. En 1885 cependant, nous avons eu une baisse assez considérable à cause de la création d'une école primaire supérieure, dont la direction

a été confiée à de jeunes instituteurs brevetés, venus de France.

À notre arrivée ici, nous avons senti la nécessité d'établir des cours spéciaux de français, tant pour écarter des classes supérieures les élèves faibles que pour ouvrir une voie aux jeunes gens qui ne voulaient pas apprendre le latin, et que l'on pourrait même pousser jusqu'au brevet d'instituteur. Or, après la création de cette école primaire supérieure, ces cours, qui étaient pour nous une surcharge, devinrent inutiles. Aussi, sur l'invitation du Directeur de l'Intérieur, nous sommes nous empressés de refuser l'admission de nouveaux élèves. Une trentaine d'enfants nous ont même quittés pour entrer à la nouvelle école ; où ils brillent maintenant au premier rang. Notre chiffre est donc descendu de 185 à 150, à l'avantage de tout le monde.

— 2. Quoique nous ne soyons ici que depuis quelques années, nous avons déjà d'anciens élèves qui remplissent beaucoup de postes honorables. Plusieurs de nos brevetés tiennent des écoles, à la ville et à la campagne ; deux de nos bacheliers sont professeurs à l'école supérieure ; en outre, le jeune Nemours de Rosario, dont le père nous a toujours été tout dévoué, fait la classe de 7<sup>ème</sup> au collège ; plusieurs autres sont employés dans les bureaux de l'administration ; un autre, qui appartient à une famille influente de la ville, avait été mis par le parti conservateur à la tête d'un journal que les revirements de la politique ont fait sombrer ; enfin quelques autres ont fait leur droit et sont déjà magistrats. M. Martine, médecin au Sénégal, est également un de nos anciens élèves.

— Depuis trois ans, nos succès au baccalauréat ont été péniblement obtenus, tant à cause de la surcharge des programmes, que de la sévérité déraisonnable du jury. L'année dernière cependant, les huit élèves présentés (3 pour la 1<sup>ère</sup> série, 5 pour la seconde) ont été admis, soit immédiatement, soit après un

premier échec. Toutefois, pour l'un des jeunes candidats, le gouverneur a dû intervenir lui-même, pour briser le mauvais vouloir de deux examinateurs.

Nous aurons peut-être plus de chance encore à l'avenir, au moins du côté du jury ; car M. le Gouverneur l'a renouvelé complètement, en écartant les membres, obstinés dans leur refus systématique, et qui étaient encore de la création de M. Drouhet. Ceci montre déjà quelles ont été nos relations avec M. Richaud.

— 3. Ces relations, en effet, ont été aussi bonnes qu'elles peuvent l'être dans les temps que nous traversons. Nous attendions avec une certaine appréhension l'arrivée de ce gouverneur, que nous savions être franc-maçon ; or, M. Richaud, ancien élève des Maristes, et qui même, un instant, a été sur le point d'embrasser la carrière sacerdotale et apostolique (il ne s'en cache pas), apprécie à sa juste valeur l'enseignement sacerdotal et le dévouement des missionnaires. « Jamais, disait-il un jour au Commandant militaire, qui nous a rapporté ce mot, jamais des laïques ne feraient ce que font les Pères. » Et comme des malveillants, qui veulent imiter les radicaux de France, attaquent souvent nos doctrines, nos actes et jusqu'aux moindres mesures disciplinaires que nous avons mises en vigueur : « Laissez faire, nous disait le gouverneur, cela ne m'empêchera pas de vous donner publiquement des témoignages de notre satisfaction. » C'est d'ailleurs ce qu'il a fait dans le compte-rendu officiel de sa première visite au collège, en répondant habilement aux attaques de nos adversaires, du journal anticlérical *Le progrès*.

Voici comment s'exprimait à ce sujet le *Moniteur officiel de l'Inde française* du 21 nov. 1884 :

« Le Gouverneur, M. Richaud, a visité avec un intérêt tout particulier le collège colonial et constaté par lui-même



qu'on y suit les méthodes et programmes universitaires tels qu'ils ont été publiés dans le *Moniteur officiel* des 5, 8, 12 et 15 septembre 1882.

« Le chef de la colonie a donné au Principal et aux professeurs l'assurance que tant que la direction de leur établissement ne dévierait pas de la voie qu'elle suit aujourd'hui, l'appui moral et financier qui leur est accordé ne leur serait pas défectueux.

« Entre l'administration républicaine qui désirerait voir l'enseignement secondaire confié à des membres laïques de l'université, je ne vous le cache pas, a dit le gouverneur, et votre établissement, qui, je me plais à le reconnaître, rend de très grands services aux pères de familles dont vous instruisez les enfants, il y a une union de raison. Tant que cette union durera, vous pouvez être assurés qu'entre vous et le personnel de mon administration les rapports seront toujours empreints de la plus grande courtoisie et de la plus haute bienveillance, comme il convient à des gens qui peuvent différer de principes mais qui se rendent de mutuels services. »

— 4 M. le Gouverneur manifesta ses sentiments d'une manière encore plus explicite à la distribution des prix, qu'il présida l'année suivante (1885). Mais, tout d'abord, un mot de celle de 1884

« Cette belle fête scolaire, disait le *Moniteur officiel*, a eu lieu le 30 juillet, sous la présidence de M. le Directeur de l'Intérieur, remplaçant le Gouverneur, entouré de M. Gaudi, de M. le maire de la ville, des autres fonctionnaires de la colonie, des membres du clergé, et au milieu d'une nombreuse et brillante assistance. Le P. Roserot a charmé tout le monde en prononçant le discours de circonstance, consacré à l'éloge de la langue française. »

En 1885, la présence de M. Richaud rehaussa l'éclat de cette fête. Cette fois, le discours fut prononcé par le P.

Vœgtli; il avait choisi pour sujet: le caractère. Le Gouverneur lui répondit par les paroles suivantes:

« Vous venez de nous faire entendre, Monsieur le Professeur, un mâle langage.

« Vous nous avez fait passer en revue les différents systèmes philosophiques qui ont tour à tour régné sur le monde; vous avez réfuté avec talent ceux qui dans l'antiquité asservissaient l'homme moral.

« Arrivé aux temps actuels, vous avez repoussé avec énergie les maximes du Positivisme et du Pessimisme, et vous avez exposé une philosophie vraiment humaine qui se fonde sur la raison et la conscience; aboutit à la notion de Dieu, au sentiment de l'immortalité de l'âme et conséquemment de la responsabilité.

« Vous êtes en cela d'accord avec l'Université de France qui s'honore de n'avoir jamais donné qu'un enseignement spiritualiste.

« Nous avons été ému par les traits d'héroïsme et de patriotisme que vous avez cités dans votre beau discours, et nous ne saurions trop admirer tous ces grands caractères qui ont donné de tels exemples d'abnégation et de dévouement.

« Vous avez cependant commis un oubli que je veux réparer.

« Vous avez passé sous silence, sans doute parce qu'il s'agissait des vôtres, le dévouement de ces missionnaires qui abandonnent la patrie pour aller dans toutes les colonies se consacrer à l'instruction de la jeunesse. C'est un devoir pour moi de vous exprimer ici publiquement toute la reconnaissance que nous éprouvons pour les maîtres dévoués et compétents qui forment les jeunes gens de ce pays.

« Quant à vous, mes enfants, rappelez-vous toujours les grands principes que l'on vous enseigne dans ce collège. Cherchez à imiter ces grands exemples qu'on vient de citer devant vous, et efforcez-vous de devenir des hommes de caractère,

— Quelques mots maintenant sur nos fêtes religieuses.

Celle de l'immaculée Conception, qui est notre fête principale, est regardée par les parents des élèves comme la leur propre. Aussi, ce jour-là, à l'exercice du soir, la nef de notre chapelle est-elle occupée entièrement par les dames et les Messieurs de la ville, de sorte que nos élèves sont obligés de se réfugier dans les bas-côtés extérieurs. Tout le monde emporte toujours de la cérémonie cette impression : jamais cela n'a été aussi beau!

— On célèbre aussi dans le pays la fête du 14 juillet; mais en 1884 elle a eu un bien triste dénouement. Pendant le feu d'artifice, que l'on tirait sur la place, une étincelle tomba sur le panel où se trouvaient encore un grand nombre de pièces. Toutes firent aussitôt explosion, et 10 personnes périrent victimes de l'accident; ce qui mit tristement fin à toutes les réjouissances.

— 5. La question de laïcisation s'est posée ici comme ailleurs. Un journal radical de la localité, le *Troguès*, a longtemps mené campagne contre nous. Chaque semaine, il servait à ses lecteurs une lettre pleine de fiel contre les spirituels, comme il nous appelait. Il déclamaient contre les cours d'instruction religieuse et les offices divins, parce qu'ils étaient obligatoires au collège et que l'enseignement du catéchisme y était, disait-il, plus rigoureusement soigné que dans un séminaire. «C'était, selon lui, attenter à la liberté de conscience.» Et la conclusion de tous ces articles était: «arrière les Congréganistes, en avant les professeurs laïques.» (Le *Troguès*, Nos des 2 août et 19 oct. 1884.)

Or, au mois d'août 1884, des élections eurent lieu pour le renouvellement du Conseil général; et M. Drouhet ayant, avant de partir, mis tout en œuvre pour assurer le triomphe des radicaux, ceux-ci l'obtinent, en effet. Ils chantèrent donc victoire et songèrent à nous expulser. Mais le dernier mot n'était pas dit. La majorité, composée des radicaux du pays comptait 15 membres (ils étaient 16 en tout; et la minorité en comptait 13 présents.) ils étaient 14 en tout. Or, voilà qu'après le discours d'ouverture, les 13 se retirèrent et les 15 de la majorité se trouvèrent,

par suite, dans l'impossibilité de siéger. Or après la loi, en effet, il faut qu'ils soient la moitié plus un, c. à d. 16, le conseil se composant de trente membres. Trois convocations successives ont lieu, mais la minorité tient bon et s'abstient de s'y rendre. Le Gouverneur se vit alors dans la nécessité de dissoudre le Conseil général. C'était au mois de décembre, et de nouvelles élections eurent lieu au commencement de janvier 1885

Cette fois, grâce à Dieu, elles donnèrent un résultat tout différent. Les conservateurs, les bons, qui sont nos amis, avaient obtenu une grande majorité : ils étaient 21 contre 9. La victoire leur resta donc, et depuis, comme il se conçoit, on n'a plus songé à faire aucune nouvelle tentative contre le collège.

Le pays, d'ailleurs, à cette même époque, a été éprouvé comme jamais, de mémoire d'homme, il ne l'avait été. Deux inondations terribles, à quinze jours d'intervalle, ont désolé ces contrées. Il y a eu d'immenses dégâts : sous les ponts des chemins de fer et des routes ont été emportés ; on estime à un million et demi les dépenses occasionnées pour réparations.

D'un côté donc, le Conseil général étant bien disposé et tout à fait pour nous, et d'un autre côté les finances de la colonie ayant trouvé leur placement dans les travaux publics, on nous a laissés tranquilles. L'Administration combatta d'ailleurs toujours le changement de professeurs par des raisons locales, et parce qu'il n'y a pas d'argent pour payer les professeurs laïques.

— 7. Depuis notre dernier Bulletin, il s'est opéré dans notre personnel quelques changements. Les P. P. Veillet et M. Duvernemann nous ont quittés le 20 juillet 1884, et ont été remplacés au mois d'octobre suivant par M. Heitz, grand scolastique et le F. Mellon

Notre Clé se compose donc en ce moment, des P. P. Roserot,

Supérieur, Richaume, Muespach, Marc Vœgtli, Pascal Sacour, Antoine Giron, Schaffner, Sublet, Andrieux et M. Heitz; et des F.F. Marie-Benoît et Mellon. Nous avons, en outre, cinq professeurs étrangers pour l'anglais, le dessin et les basses-classes.

Dans le courant de l'année 1884, nous avons eu la douleur de perdre, à quelques mois d'intervalle, deux de nos confrères. Le premier fut le cher P. Blanzat, dont on connaît déjà la mort tragique. Voici, en quelques mots, comment arriva cet accident.

Les P.P. Vœgtli, Sublet et Blanzat allèrent, le jeudi soir, 14 mai 1884, prendre un bain de mer dans un endroit où les Pères avaient l'habitude de se baigner. La mer était très calme ce jour-là. Les P.P. Sublet et Blanzat, prêts avant le P. Vœgtli, entrent dans l'eau les premiers; et comme en apparence, il n'y avait aucun danger, ils s'avancent hardiment, tantôt en marchant, tantôt en nageant. Quand ils s'arrêtent, le P. Sublet a de l'eau jusqu'au haut de la poitrine; mais le P. Blanzat, plus petit, ne sentant déjà plus le fond, se croit perdu et se trouble; il boit de l'eau sans doute et se jette sur le Père Sublet en criant: j'étouffe! Celui-ci le saisit par la main et s'efforce de regagner la plage; mais, malheureusement, un courant établi entre deux eaux dont ils ne s'étaient pas d'abord rendu compte, empêche le P. Sublet d'aller en avant avec son cher fardeau; le Père sent au contraire que le courant l'entraîne au large. Il appelle au secours, et le P. Vœgtli les rejoint à l'instant même. Mais, hélas! C'était trop tard! Cependant ils luttent de leur mieux et ne perdent pas l'espoir de se tirer du danger, quand subitement le pauvre P. Blanzat leur échappe en criant: Mon Dieu! et disparaît sous l'eau. Le P. Vœgtli à la présence d'esprit de lui donner l'absolution, et aussitôt les deux Pères plongent au point de s'exposer eux-mêmes au plus grand danger; mais le pauvre Père avait disparu pour ne plus reparaître vivant.

« Ils s'empressèrent d'aller avertir le capitaine du port, qui, sur-le-champ, donna des ordres pour chercher le corps. Deux heures après, on vit flotter une masse inerte qui se rapprochait du rivage c'était notre infortuné cher Père ! On le transporta immédiatement au collège et le lendemain matin eurent lieu les funérailles, à l'église de la paroisse.

« Sa nouvelle de ce malheur avait parcouru la ville comme un éclair, et de grandes marques de sympathie nous arrivèrent de tous côtés. A l'enterrement assistèrent M<sup>gr</sup> Laouénan et plusieurs de ses missionnaires, les principaux hauts fonctionnaires de la ville et tous les parents des élèves. Inutile d'ajouter que la consternation jetée parmi nous par ce déplorable accident a été bien grande, et qu'il a été pour nous tous une terrible leçon.

Le P. Blanzat était né le 13 sept. 1860 ; il venait de faire sa profession et était depuis six mois à peine au milieu de nous.

Le Myosotis du petit séminaire de Cellule (17 août 1884) lui a consacré une longue et intéressante notice. « Jean Blanzat, dit-il, était un enfant de l'Auvergne et il portait noblement les qualités qui caractérisent sa race. L'énergie, le dévouement, le zèle, la foi, la fidélité, qui sont les traits d'un véritable auvergnat. »

— 8. Quelques mois après, nous étions frappés par un nouveau malheur : la mort venait encore nous enlever notre cher P. Kiernan. Ce décès eut lieu dans la nuit du 4 au 5 décembre, à la suite d'une fièvre bilieuse qui s'était changée en fièvre pernicieuse.

Le P. Kiernan était indisposé depuis quelques semaines, traînant une petite fièvre, qui ne l'empêchait pas cependant de faire ses classes. Mais, le 28 novembre, la fièvre devint plus forte et il y eut des vomissements. Le médecin les combattit énergiquement, et tout semblait aller mieux, quand, dans la nuit du 3 au 4 décembre, un accès pernicieux se déclara. Le Père fut tout-à-coup refroidi et entra dans le délire

On ne put jamais parvenir à le réchauffer convenablement, et son délire continua; mais en l'appelant fortement, on lui faisait reprendre connaissance. De cette manière, il put se confesser, et suivre les prières de l'Extrême-Onction et de l'Indulgence de la bonne Mort. Il entendait parfaitement les exhortations qui lui étaient faites, et il répondit par signe, pour ainsi dire, jusqu'au dernier moment. Il mourut, comme nous l'avons déjà dit, le 4 décembre 1884. Le lendemain, à 8 heures eut lieu l'enterrement, auquel prit part une assistance nombreuse et sympathique; et beaucoup de personnes accompagnèrent notre cher défunt jusqu'au cimetière.

Le P. Kiernan était irlandais et avait fait ses études à Rockwell. C'était un excellent religieux. Il était dans sa 28<sup>ème</sup> année, et avait 12 ans de C<sup>té</sup> et 2 ans et 3 mois de profession.

Cette double perte, nous n'avons pas besoin de le dire, a été une épreuve bien grande pour notre établissement. Mais ces deux jeunes Pères, nous l'espérons, ne sont pas tout-à-fait perdus pour nous, ni pour la Cong<sup>g</sup>, qu'ils aimaient de tout leur cœur. Au ciel, nous en avons la confiance, ils prient pour nous et pour toutes les œuvres de notre cher Institut.

### C<sup>té</sup> de Chandernagor.

Fév. 1884 - Juil. 1886.

1. Nouvelle église. Bénédiction solennelle. Donation d'une grille extérieure. Secours du Conseil municipal. — 2. Ecoles. Garçons. Nombre. Difficultés au point de vue religieux et de l'enseignement. Bien produit. — 3. Ecoles des Filles. Orphelinats. — 4. Visite du Gouvern<sup>r</sup> et autres personnages. — 5. Ministère; baptêmes, com<sup>m</sup> pascales. Don d'un Chem<sup>r</sup> de Croix. Cotisation des catholiq<sup>s</sup> p<sup>r</sup> frais de palanquin. — 6. Personnel.

Extraits de la correspondance. — 1. Le dernier Bulletin annonçait que les travaux de la nouvelle église étaient sur le point d'être terminés. Ils le furent bientôt, en effet.

Cette église, un des plus beaux monuments de Chandernagor,

est située presque sur la rive du fleuve. Le plafond en est voûté, et un dôme élégant surmonte le sanctuaire. Les fenêtres sont ornées de beaux vitraux. Elle est composée d'une nef et de deux bas-côtés, avec des passages pavés en marbre, aussi bien que le sanctuaire, où ils aboutissent. Le long des murs des bas-côtés et en dehors, circulent des galeries ouvertes, faites pour entretenir la fraîcheur pendant les grandes chaleurs. L'église est consacrée au Sacré-Cœur de Jésus, et les autels latéraux avec leurs belles statues, l'un à la S<sup>te</sup> Vierge, l'autre à S<sup>t</sup> Joseph. Ces trois autels sont en marbre blanc, et d'un travail parfaitement exécuté. Le tabernacle du maître-autel est surmonté d'un baldaquin soutenu sur des colonnes et formant un trône pour l'exposition du très S<sup>t</sup> Sacrement. L'image du Sacré-Cœur est représentée en bas-relief sur le marbre du maître-autel.

Ce nouveau sanctuaire, qui a coûté plus de 200,000<sup>f</sup>, a été bâti au moyen d'aumônes recueillies non-seulement parmi les catholiques et les protestants, mais encore parmi les Indous et les musulmans, qui tous ont voulu contribuer à cette bonne œuvre.

C'est Mgr. Goethals, de la Compagnie de Jésus, Archevêque de Calcutta, qui a bien voulu venir en faire la bénédiction. Cette cérémonie eut lieu en grande solennité, le 27 janvier 1884. Le R. P. Corbet, venu tout exprès de Pondichéry y assistait, ainsi que les R. R. P. P. Rodriguez, Marchal, Lafont et Santa-Maria, de la Compagnie de Jésus.

La fête fut aussi belle et aussi complète qu'on pouvait le désirer : à la Messe, sermon par le R. P. Corbet; après la Messe, confirmation par Mgr. Goethals; le soir, salut du S<sup>t</sup> Sacrement par le R. P. Corbet, lequel fut précédé d'un très beau sermon en anglais, par le R. P. Lafont, le prédicateur populaire de Calcutta. Un jeune artiste français, de passage, nous prêta le concours de son talent pour étrenner



notre bel orgue, qui fit le plus bel effet.

Au déjeuner qui suivit la cérémonie du matin, nous avions, outre les Pères ci-dessus désignés, toutes les notabilités du clergé de Calcutta, ainsi que nos principaux amis et bienfaiteurs laïques.

Le P. Corbet écrivait, à ce sujet, quelque temps après, au C. R. Père: « La nouvelle église de Chandernagor est vraiment superbe. La P. Barthet a été vivement félicité; et c'était à bien juste titre; d'avoir mené à si bonne fin cette difficile entreprise. Cette église, malgré quelques défauts de détail, produit un effet magnifique, quand on considère l'ensemble. En général, les visiteurs, tant de Calcutta que de Chandernagor, sont enchantés. (Lett. du 12 fév. 1884.)

« Si nous avons eu bien des ennuis et des déboires pour construire cette église, écrivait de son côté le P. Barthet, nous en sommes bien dédommagés maintenant par le plaisir que nous éprouvons chaque jour en y entrant pour y célébrer le saint sacrifice. »

— Quelque temps après, au mois de juin 1884, un de nos vieux amis, M. J. Freitas, nous fit un don de 600 roupies pour contribuer à la pose de la grille du mur d'enceinte de l'église. C'était à peu près la moitié de la somme qu'elle nous a coûtée. La municipalité d'ailleurs nous alloua, pour sa part, presque en même temps, une somme de 5000<sup>8</sup> pour achever les travaux.

— 2. Notre école est toujours une de nos œuvres principales. En 1884, notre rentrée, qui eut lieu le 20 janvier, se fit avec 450 élèves, et ce nombre s'est toujours augmenté depuis. Nous en avons en ce moment 550. Douze maîtres païens aident nos quatre Frères dans la direction de cette école. Il y a dix classes, dont quelques-unes sont divisées en plusieurs sections, ce qui donne une moyenne de 35 élèves pour chaque maître. Autrefois on pouvait leur enseigner l'his-  
toire

sainte et leur donner quelques notions du christianisme, maintenant ce n'est plus possible

Une autre difficulté pour nous provient de l'objet même de l'enseignement. Le gouvernement ne désire que l'enseignement du français. D'un autre côté, toute la population qui ne trouve ses avantages que dans la connaissance de l'anglais, en obtenant des emplois sur le territoire de nos voisins, ne se soucie que fort peu de l'enseignement du français. Nous avons jusqu'ici cherché à concilier ces deux intérêts par l'enseignement simultané des deux langues ; mais, il faut l'avouer, c'est une tâche difficile. A chaque instant, nous sommes en butte aux récriminations de l'une des deux parties, surtout du gouvernement, souvent représenté à Pondichéry par des personnes mal éclairées sur la situation de Chandernagor, ou mal disposées à notre égard. En juin 1885, un nouveau règlement fut même sanctionné par le gouverneur de Pondichéry, dans lequel l'enseignement de l'anglais était réduit, autant que possible. Toute la population se récria aussitôt, et un grand meeting de 300 personnes eut lieu, dans lequel on décida la rédaction d'une protestation, qui devait être adressée au gouverneur, par l'intermédiaire de notre chef de service, qui avait favorisé ce meeting.

Cette protestation jeta un grand émoi dans l'administration de Pondichéry, qui attribua au P. Barthet tout ce qui avait été fait : c'était lui le coupable aux yeux du gouverneur. A la fin on finit par y voir clair, et par comprendre que les vrais coupables étaient ceux qui avaient changé l'ancien règlement. Le gouverneur fit aussitôt publier dans le *Moniteur* officiel une lettre adressée au chef de service de Chandernagor, dans laquelle il lui disait de rassurer la population et que l'enseignement de l'anglais continuerait à être donné à l'école comme par le passé. De plus, il écrivit au président de la Commission d'instruction publique de

Chandernagor pour lui dire de préparer un nouveau règlement, et celui-ci vint nous prier de l'aider dans ce travail, ce que nous fîmes en rétablissant purement et simplement l'ancien état de choses.

— Il y a déjà de longues années que notre école existe. Au point de vue scolaire, c'est un véritable succès. Au point de vue religieux il n'en a pas été de même jusqu'ici ; car dans l'espace de 23 ans, nous ne sommes pas encore arrivés à baptiser un seul de nos élèves païens. Nous avons acquis cependant une certaine influence morale sur eux, et si un mouvement de conversions commence plus tard dans la population lettrée du Bengale, nous pouvons espérer que nous aurons une belle moisson. Le fait, suivant le nombre

Au mois de mai 1884, une députation de jeunes gens d'assez bonnes familles, habitant le quartier sud de Chandernagor, vint nous trouver pour nous demander d'établir chez eux une école de filles. Nous leur répondîmes que leur demande nous causait la plus vive satisfaction, et que nous ferions tout notre possible pour y donner suite. Mais nous leur fîmes remarquer, en même temps, que si nous arrivions à leur trouver une maîtresse d'école, ce ne pourrait être qu'une catholique. Ils nous assurèrent que cela ne leur faisait rien, et que, lors même que l'éducation des sœurs conduirait leurs élèves à devenir chrétiennes, ils ne s'y opposeraient point. Voilà certainement un langage qu'on n'aurait pas entendu dans la bouche d'un Indien, il y a 20 ou même 10 ans. Notre éducation fait donc le bien, quoique lentement. Notre travail, au milieu des Indiens, a été jusqu'ici comme une œuvre de défrichement ; le moment de récolter viendra, nous l'espérons.

— 3. Outre l'école de garçons, il existe aussi, depuis quatre ans, une école de filles païennes, fréquentée par une soixantaine

de fillettes de 5 à 12 ans, qui est l'époque extrême de leur mariage. Cette œuvre a été une grande innovation dans les usages du pays ; car jusqu'ici la femme bengalie était privée de toute espèce d'éducation. Sa langue bengalie est la seule enseignée à ces enfants. Ce cours leur est fait par un maître païen, car nous n'avons pas encore de femmes chrétiennes capables d'enseigner convenablement cette langue.

Cette école est tenue dans l'établissement des Sœurs de St. Joseph de Cluny, qui donnent elles-mêmes à ces petites filles les leçons d'ouvrage, branche dans laquelle elles réussissent admirablement. Si l'œuvre se développe, elle est appelée, croyons-nous, à jouer un grand rôle dans la conversion du peuple indou ; car tant que nos jeunes païens ne pourront pas trouver des jeunes filles qui partagent leurs idées au point de vue religieux, nous n'obtiendrons guère de conversions, vu surtout les préjugés de caste qui sont encore si fortement enracinés dans la société indienne.

— Nous avons également deux orphelinats. Celui des garçons compte une quinzaine d'enfants ; celui des filles, tenu par les Sœurs de St. Joseph, est un peu plus nombreux.

Les enfants de ces orphelinats fréquentent les écoles dont nous avons parlé ci-dessus, ainsi que les enfants des catholiques de la ville, qui sont au nombre d'une trentaine environ ; mais ils reçoivent en particulier les instructions de catéchisme et d'histoire sainte.

Sans doute, il est bien difficile à nos pauvres orphelins, dans la condition de serviteurs où ils sont placés en sortant de chez nous, de résister au torrent d'immoralité qui déborde dans une ville de 26.000 âmes, presque exclusivement païenne et par conséquent adonnée à tous les vices. C'est là un immense difficulté, avec laquelle nous avons à lutter. Pour la combattre, nous avons conçu le projet d'établir des ateliers, d'abord ici dans notre orphelinat, et de les transférer ensuite en dehors

de la ville, à la campagne, à environ 8 kilomètres de Chandernagor. L'endroit que nous avons en vue s'appelle Goretti; là se trouvait autrefois le château de Duplex. Nous y établirions une école professionnelle et agricole pour nos enfants. Ils seraient ainsi soustraits aux dangers qui les attendent dans la condition de serviteurs dans les familles. Ils pourraient travailler, soit dans les ateliers de la Mission, soit en qualité de journaliers dans la ferme que nous adjoindrions à l'école professionnelle. Après les avoir établis, nous céderions à chaque ménage un coin de terre, à proximité de l'établissement. Nous formerions ainsi petit à petit un village industriel et agricole entièrement chrétien. Les jeunes familles étant constamment, sous l'œil du missionnaire chargé de cette œuvre, ce village deviendrait, avec le temps, un foyer d'évangélisation pour la population païenne de ce pays. Ouvre la divine Providence nous donner les moyens de réaliser bientôt ce projet!

— Nos orphelines, comme nous l'avons déjà dit, étant en plus grand nombre que les garçons, nous en marions quelques-unes à des chrétiens de l'intérieur, dans la Mission du Bengale occidental. On en est généralement très satisfait. Voici, à ce propos, ce que nous écrivait dernièrement un missionnaire jésuite, le R. P. Banckaert: « Je suis en ce moment à Boshunti et j'en repars la semaine prochaine. Je suis arrivé ici le soir assez tard, mais le lendemain déjà, je constatai que Marguerite (la dernière de nos orphelines mariées) était présente à la Messe. J'ai demandé à différentes personnes du village comment elle allait, et tous sans exception m'en ont parlé avec les plus grands éloges. La grande préoccupation de nos gens, quand ils entendent parler d'une fille d'école, c'est de savoir si elle saura battre le riz, lancer le linge, soigner les vaches, préparer le riz et le Kariék, enfin faire la

besogne d'une bonne ménagère. Or, il paraît que Marguerite fait tout cela avec une adresse et une perfection qui ne laissent rien à désirer. Cela prouve évidemment en faveur de votre excellent orphelinat, et doit grandement encourager les bonnes religieuses qui se dévouent à cette belle œuvre. La plupart de nos orphelines mariées sont employées comme catéchistes et maîtresses d'école dans leurs villages respectifs; c'est ainsi que nous contribuons, en les élevant, à aider au succès et à la prospérité des autres Missions.

— 4. En décembre 1885, nous avons eu la visite du Gouverneur. Il y avait 18 ans que Chandernagor n'avait pas été honoré de la présence du chef de la colonie. Aussi fit-ce l'occasion de grandes fêtes.

M. Richaud visita tous les établissements de la dépendance, en commençant par le nôtre. Il en parut très satisfait, bien qu'il n'eût pu voir à peu près que le quart de nos élèves; car c'était pendant le temps des fêtes païennes de la déesse Dowaga, qui est un temps de congé pour l'école. Nous avons été prévenus le jour même, à 7 h. du soir, de l'arrivée du gouverneur, et l'on nous avait dit que le lendemain matin, à 8 h. il serait chez nous. On n'eut donc que le temps de dire à quelques maîtres indigènes et à quelques élèves d'inviter tous ceux qu'ils rencontreraient à se trouver à l'école, le lendemain matin, à 7 h. 1/2. Malgré cela nous pûmes réunir près de 150 élèves, sur les 550 qui fréquentent nos classes.

Le gouverneur, qui avait été mis au courant des choses par le chef de service, parut tout surpris et très satisfait. Mais c'est surtout lorsqu'il visita l'église qu'il témoigna son admiration. Il dit en toute franchise au P. Barthet: « En vérité, vous avez fait ici, à vous seul plus que nous tous », voulant parler de l'administration. Il se montra très bien disposé à tous égards. Il nous

accorda l'autorisation de faire une grande loterie pour achever l'hôpital, qui relève du comité de bienfaisance, dont le P. Barthet est président depuis un certain nombre d'années.

Dans une visite que celui-ci lui fit, spécialement pour l'entretenir de notre orphelinat, il lui exposa son désir de donner à ces enfants une éducation professionnelle. Le gouverneur parut goûter fort cette idée, et lui dit qu'il accueillerait favorablement la demande d'un Frère pour cette œuvre.

— Nous avons été aussi honorés de la visite de leurs Excellences le Vice-Roi de l'Inde et de sa femme, la Comtesse de Dufferin. Leurs altesses royales, le duc et la duchesse de Connaught, et 17 personnes de leur suite, appartenant à l'aristocratie anglaise, arrivèrent, le 19 janvier 1885, à Chandernagor. Notre chef de service, qui les avait invités, se mit en grands frais pour les recevoir de son mieux. Un lunch leur fut servi, auquel prirent part les principaux fonctionnaires de la localité. Le P. Barthet était des invités... J'avais, dit-il, prié M. Clément Thomas, notre chef de service, de vouloir bien m'excuser; mais il insista tellement que je dus m'exécuter. Après le lunch, les illustres visiteurs vinrent voir notre église, qui excita l'admiration de tous et en particulier du vice-roi et du duc, qui m'en ont gracieusement félicité. Le duc, en particulier, a beaucoup admiré notre maître-autel. Tous les deux m'ont demandé divers renseignements sur le nombre de nos chrétiens, sur nos écoles, et ils ont paru prendre un très grand intérêt à tout ce que nous faisons ici. Des catholiques ne se seraient certainement pas mieux montrés. Après avoir visité l'église, ils me remercièrent et me donnèrent une cordiale poignée de main. Puis il remonterent en voiture, pour faire un petit tour en ville, et allèrent se embarquer sur le steamer qui les avait amenés, salués par les acclamations de milliers de personnes que la curiosité avait attirées. (S. J. 85.)

— Le vicaire apostolique du Bengale oriental, M<sup>gr</sup> Balsieper, nous honore toujours de son excellente et cordiale amitié. Il est venu, en décembre 1884, passer une journée avec nous c'était précisément le jour de la fête du P. Supérieur. Il a assisté avec beaucoup de plaisir à une petite pièce ac. accompagnée de chants, que les élèves des Sœurs avaient préparée pour la circonstance. Quelque temps après, vers Noël, il revint pour faire ici sa retraite annuelle. Nous avons eu aussi, pendant deux jours, le provincial des Frères des Ecoles Chrétiennes de l'Indo-Chine.

Une dernière visite à mentionner est celle qu'est venu nous faire, quelques jours avant son départ, M. Clément Thomas, notre chef de service. Il nous a quittés au mois d'avril dernier, au grand regret de toute la population, qui a fait une souscription pour lui offrir un souvenir : c'était un magnifique vase d'argent ciselé, qui lui a été présenté au nom de la population de Chandernagor par les notables de la ville. La souscription avait produit plus de 1000 f., et comme c'était plus que la dépense faite, le reste de la somme, d'après le désir même du Commandant, a été placé en rentes sur l'état, pour que l'intérêt serve chaque année à acheter une médaille en argent, qui sera donnée, au nom de M. Clément Thomas, à l'élève le plus méritant de notre établissement.

Jamais chef de service, jusqu'ici, n'a laissé en partant plus de sympathies. De fait, il a eu le rare talent de ne pas se faire d'ennemis, et de satisfaire tout le monde. Pour nous, nous n'avons jamais eu de rapports aussi agréables avec aucun administrateur qu'avec lui. Nous sommes heureux de le déclarer à nos Pères de Nossi-Bé, où il se rend pour prendre charge de son nouveau commandement.

Il vient d'être remplacé par un des sous-chefs du Ministère de la Marine, M. Farine, qui n'est pas moins bien disposé. C'est le neveu de la R. Mère du Sacré Cœur de



Chancel, Supérieure de la maison des Sœurs de St Joseph de la rue d'Ulm, à Paris.

— 5 La population catholique de la ville est bonne, et aime bien assister à nos cérémonies. En 1884 surtout, nous avons eu une très belle fête de Pâques : c'était la première dans notre nouvelle église, et tout réussit au-delà de nos espérances. Beauté de nos offices, grand concours de peuples (bon nombre de Français de Calcutta étaient venus pour la circonstance) et surtout communions nombreuses ; tout fut de nature à nous dédommager de nos fatigues de la semaine-sainte.

Au mois d'octobre de la même année, nous avons eu le bonheur de pouvoir doter notre église d'un beau chemin de croix : Les enfants des écoles, garçons et filles, furent présent au P. Barthet, pour le jour de sa fête, de 154 roupies<sup>(1)</sup>, ce qui l'a aidé à couvrir les frais de cette nouvelle acquisition ; et d'autres personnes charitables lui fournirent le reste.

Le fait suivant montre aussi le charitable cœur de nos catholiques. En 1885, le gouvernement supprima nos frais de palanquin (960<sup>f</sup> par an). Or, les catholiques ayant appris que le P. Barthet voulait, par suite, vendre cheval et voiture, se cotisèrent pour lui maintenir ces frais. Le Petit Bengali, dans son n<sup>o</sup> du 28 avril 1885, a fait mention de ce fait. Le P. Barthet ne crut pas devoir accepter cette souscription, mais elle nous fit cependant grand plaisir, en nous montrant d'une manière effective l'attachement des catholiques de Chandernagor, pour leurs missionnaires.

— 6. Notre Cl<sup>é</sup> se compose, en ce moment, des P. Barthet et Rabany ; des F. F. Alphonse, Joachim et François-Joseph. Depuis notre dernier Bulletin, il y a donc eu plusieurs changements, le F. Fructueux, arrivé ici le 15 avril 1884, a dû nous quitter le 15 octobre 1885 pour rentrer en France, par suite de maladie. Il en a été de même du F. Honorius, qui

(1) La roupie vaut 2<sup>f</sup>,50.

nous a quittés le 14 juin 1884 le P. Rabany a remplacé, le 1<sup>er</sup> août, le P. Faugère malade et qui dut partir, pour France, quelques jours après.

Après les fêtes de Pâques de cette année, le P. Barthet, se sentant très fatigué, a eu devoir profiter d'un congé de 30 jours qui lui avait été accordé; et sur l'invitation de Mgr Gœthals, il est allé à Kourseong, dans le sanitarium des Pères Jésuites, qui est situé dans les Himalaya; à quinze milles en deça de Daarjeling. Parti de Chandernagor le 6 mai 1886, il y est rentré le 5 juin. Ce changement d'air, qui, pour être bien efficace, aurait dû être plus prolongé, lui a cependant fait beaucoup de bien.

Subsides accordés à nos Missions  
pour 1886 - 1887

Voici les allocations faites, cette année, à nos différentes Missions par les Œuvres de la Propagation de la Foi et de la S<sup>te</sup> Enfance:

Missions	Propag. de la Foi		S <sup>te</sup> Enfance		Total par Mission
	alloc. <sup>no</sup>	Dons	aide. ord.	Extraord.	
Sénégal	42.000	1.402	40.000	5.000	88.402.
Sierra-Léone	35.000	"	12.000	2.000	49.000
Deux-Guinées	40.000	11	25.000	5.000	70.011
Congo	70.000	107	22.000	2.000	92.007
Cimbébasie	28.000	70	12.000	2.000	42.070
Cunène	18.000	"	4.000	4.000	26.000
Zanguebar	46.000	4.477.40	40.000	2.000	94.477.40
Mayotte, Nossi-Bé, S <sup>te</sup> M <sup>ic</sup>	"	"	6.000	3.000	9.000
Chandernagor	"	"	3.000	1.000	4.000
Guyane	5.000	"	"	"	5.000
<b>Totaux</b>	<b>384.000</b>	<b>6.067.40</b>	<b>162.000</b>	<b>28.000</b>	<b>479.960.40</b>

Si ces allocations ne sont pas aussi considérables qu'on l'eût

désiré, on remarquera cependant que nous avons pu obtenir une augmentation assez notable de secours, pour la plupart de ces Missions; et nous devons en être d'autant plus reconnaissans, que les demandes de subsides se multiplient de tous côtés, et que les recettes sont loin de s'accroître en proportion.

On sait que M. l'abbé Demunier a été choisi par le Conseil général de l'œuvre de la St<sup>e</sup> Enfance pour remplacer son regretté Directeur, M<sup>r</sup> du Fougerais. C'est un choix dont nous n'avons qu'à nous féliciter.

## Nécrologie

Monsieur Riehl

décède au St Coeur de Marie le 23 juill. 1866.

On connaît déjà par les lettres de faire part et par les journaux, la perte cruelle faite par la Mission du Sénégal et la Cong<sup>o</sup> tout entière en la personne de M<sup>r</sup> Riehl. Tous nos confrères liront avec un pieux intérêt les détails qu'on nous transmet de Chevilly sur ses derniers instants. Nous les faisons précéder d'une rapide esquisse biographique.

M<sup>r</sup> François-Xavier Riehl était né à Kuttolsheim Bas-Rhin le 5 janvier 1835. En 1854, après sa rhétorique, il entra dans la Cong<sup>o</sup>, où il ne tarda pas à se faire remarquer par ses talents et ses aptitudes pour les études théologiques, aussi fut-il envoyé à Rome pour y prendre ses grades. Reçu docteur au collège Romain en septembre 1859, il revint faire son noviciat à Monsirey, puis, après sa Profession, retourna au séminaire français comme répétiteur.

Au commencement de 1864, il fut rappelé en France, et nommé sous-directeur du noviciat des élèves. L'année

suivante, le 27 août 1865, il eut le bonheur d'émettre ses vœux perpétuels. C'était à la clôture de la première retraite annuelle, faite au S<sup>t</sup> Cœur de Marie.

Enfin, au mois d'octobre 1868, selon ses ardents desirs, il reçut sa destination pour les Missions d'Afrique. Envoyé en Sénégambie, il fut spécialement chargé par Mgr Robès de l'œuvre importante de la formation du clergé indigène à S<sup>t</sup> Joseph de Ngasobil. Il s'y dévoua de tout cœur. Tout en enseignant à ses jeunes clercs noirs la philosophie et la théologie, il travaillait aussi avec zèle à l'évangélisation des villages environnants, et s'appliquait avec ardeur à l'étude des langues du pays. Aussi en peu de temps acquit-il la connaissance parfaite du volof et du sérère. Il a composé en ces langues divers ouvrages très utiles; il avait aussi commencé à apprendre le peul et le bambara, en vue de nouvelles Missions à établir en ces pays.

Nommé plus tard vicaire général de Mgr Duboin, il fut ensuite choisi pour le remplacer, lorsque la maladie contraignit celui-ci à rentrer en France. Sa consécration épiscopale lui fut donnée par Mgr Fava, en même temps qu'à Mgr de Courmont, le 17 déc. 1883.

On était alors heureux de penser que Mgr Riehl, assez jeune encore et plein d'énergie et de vigueur, fournirait une longue et fructueuse carrière. Il se mit à l'œuvre, en effet, avec le plus grand zèle, cherchant à créer de nouveaux postes et portant partout l'émulation et la vie. Mais déjà de nombreuses courses apostoliques avaient bien diminué ses forces, lorsqu'un dernier voyage à la Casamance vint l'arrêter dans ses travaux.

Ainsi qu'on l'a déjà vu au Bulletin, c'est au mois d'avril dernier que, sur les ordres des médecins, il dut rentrer en France. Pendant les premiers temps de son séjour à Chevilly, un mieux sensible semblait s'être déclaré. Il put même

donner la confirmation, à Paris, aux enfants de l'Immaculée Conception, et à Chevilly, aux enfants de la paroisse. On avait donc lieu d'espérer qu'il finirait par se rétablir.

Mais vers la fin de juin, une fatigue persistante et une certaine prostration morale, qu'il ne parvenait à dominer que par sa grande énergie, donnèrent à son sujet de graves inquiétudes. Et en effet, il dut bientôt s'aliter, pour ne plus se relever. Le médecin constata l'existence d'une pleuro-pneumonie. Cette maladie, toujours dangereuse, revêtait pour le cher malade, affaibli déjà par une longue dysenterie, des caractères exceptionnels de gravité.

Quelques jours après, les médecins réunis en consultation, déclarèrent qu'il restait très peu d'espoir. On crut donc prudent de lui administrer les derniers sacrements; il s'y prépara avec le plus grand soin et la plus grande sérénité, se remettant entièrement, pour la vie comme pour la mort, à la s<sup>te</sup> volonté de Dieu. Le C. R. Père, qui était venu le visiter plusieurs fois, vint encore tout exprès de Paris pour lui porter les derniers secours de la religion. C'était le mardi 13 juillet. Avant de lui donner le S<sup>t</sup> Viatique, il lui adressa une courte et pieuse exhortation, tirée des dernières paroles de Notre Seigneur à ses apôtres, et qui émut tous les assistants. Le vénéré malade voulut lui-même, autant que ses forces le lui permirent, adresser quelques paroles d'encouragement et de remerciement aux membres des différentes C<sup>tes</sup> présentes dans sa chambre, les exhortant à une grande fidélité à leur vocation et à l'union à Dieu.

Le frère de Monseigneur, curé d'Ohlungen en Alsace, assistait à cette touchante cérémonie. Il était arrivé la veille au S<sup>t</sup> Cœur de Marie, où le R. Père Barillec était venu le conduire.

Pendant les jours qui suivirent, un mieux relatif s'étant produit dans l'état du malade, le médecin crut devoir en profiter

pour essayer d'un dernier moyen de salut. Il lui fit, sur le côté droit, une ponction qui devait avoir pour but de dégager la poitrine et de débarrasser les plèvres des matières aqueuses qui s'y trouvaient. L'opération, comme on le conçoit, fut pénible et douloureuse; mais le patient ne se départit pas un seul instant de son calme habituel. Au milieu des plus cruelles souffrances, il restait gai, et trouvait même à l'occasion le mot pour rire.

La nature et la quantité effrayante des matières rendues à la suite de cette ponction révélèrent l'existence d'un abcès au foie, qui s'était ouvert dans les poumons<sup>(1)</sup>. Pour le soulagement du malade et le lavage de la plaie interne, on dut, plus tard enfoncer assez profondément des cannules dans les chairs. Cette nouvelle opération, plus pénible encore que la première, le fatigua beaucoup.

Cependant il s'affaiblissait de jour en jour, et dans la soirée du vendredi, 23 juillet, il fut aisé de voir que la fin n'était pas éloignée. Au moment, en effet, où l'on sortait du souper, à 7 h. 1/2, on dut appeler en toute hâte le C. R. Père, qui se trouvait alors dans la C<sup>te</sup>. Monseigneur se mourait. On commença aussitôt les prières des agonisants et le C. R. Père lui conféra l'indulgence plénière *in articulo mortis*. Mais le moment n'était pas encore venu, et ce n'était qu'une crise de suffocation.

Le P. Guth profita du calme qui suivit pour recommander au prélat mourant les intérêts de sa chère Mission de Sénégambie et demander une dernière bénédiction pour tous ses membres: Pères, Frères et Sœurs, ainsi que pour ses œuvres et les chrétiens. Le malade éleva alors péniblement

(1) Il est à remarquer que, il y a trois ans, la sœur aînée de sa grandeur sœur combattait à la même maladie, qui déjà avait emporté son père et l'un de ses oncles, et tous sur le retour de l'âge, dans les premières années de la cinquantaine. Ce qui ferait supposer que la maladie de Monseigneur doit être attribuée, non pas tant au climat de la Sénégambie, qu'à une sorte de prédisposition héréditaire dans la famille.

sa main, qu'une sueur froide commençait déjà à glacer: « Oh!  
 « faites-leur savoir, dit-il, que je les aime tous et que je prie.  
 « rai pour eux auprès du bon Dieu; qu'ils prient aussi pour  
 « moi . . . »

Durant la nuit, le R. P. Supérieur, le F. Infirmer, et deux ou trois novices-prêtres étaient restés à son chevet. Vers les 11 heures, il fut pris d'un second accès de suffocation. Pendant que les novices récitaient la recommandation de l'âme, le R. P. Grizard lui donnait une dernière absolution et le cher malade rendit doucement sa belle âme à Dieu. Il avait gardé sa pleine connaissance jusqu'à la fin. Ses dernières paroles furent: « J'offre ma vie pour l'Eglise et pour les âmes. » Elles résument admirablement la vie du saint évêque que nous pleurons, car s'il a aimé quelque chose, c'est bien l'Eglise et les âmes. Précédemment il avait répété ce qu'il avait déjà dit souvent pendant sa maladie: « qu'il était content de mourir et qu'il ne remercierait jamais assez le bon Dieu de la faveur d'être venu mourir dans la C<sup>te</sup> du S<sup>t</sup> Cœur de Marie. »

Le lendemain matin, les restes du vénérable Prélat furent exposés dans le grand parloir de la C<sup>te</sup> afin de donner toute facilité aux personnes du dehors de venir prier auprès de son corps. Il était revêtu des ornements pontificaux, la mitre blanche sur la tête, et la crosse à sa gauche. Ses traits respiraient ce calme et cette paix avec lesquels il avait rendu le dernier soupir.

Pendant les deux jours que le corps resta exposé, la chambre mortuaire ne désemplissait pas. Parmi les visites à mentionner, il y a surtout celle du successeur de Son Eminence le Cardinal Guibert sur le siège archiepiscopal de Paris. M<sup>gr</sup> Richard avait dit quelques jours auparavant au F. LeTavasseur qu'il se proposait d'aller voir notre cher malade. Le samedi matin, le C. R. Père s'empressa de lui faire apprendre la perte

que nous venions de faire. Le pieux Archevêque de Paris partit aussitôt pour Chevilly. Après avoir prié quelques instants auprès de la dépouille mortelle du vénéré défunt, il voulut bien adresser quelques paroles aux membres des diverses C<sup>tes</sup> réunies sous l'allée du V. Père, en témoignant quelle part il prenait à la perte douloureuse que nous venions de faire.

Dans la soirée du dimanche, on fit l'office des morts dans la chambre mortuaire. Les grands scolastiques chantèrent les Vêpres, puis psalmodièrent les trois nocturnes des défunts, après chacun desquels il y eut une absoute. Les Laudes furent ensuite psalmodiées par les novices.

Les scolastiques et les Frères mirent tous leurs soins à orner la chapelle de la C<sup>te</sup>, où devaient se faire les obsèques. Des tentures noires, semées de larmes et de croix d'argent faisaient le tour de la nef et pendaient le long des colonnettes; et de chaque côté de l'autel se détachaient les armes du prélat. Au milieu du chœur s'élevait un beau et grand catafalque, sur lequel étaient placés sa mitre et son habit de chœur. Au-dessus pendait le lustre, couvert d'un crêpe, et de ce lustre partaient des banderoles noires qui allaient se rattacher aux quatre coins du chœur.

A 10 heures le C. R. Père fit la levée du corps. La Messe fut célébrée pontificalement par M<sup>gr</sup> Duboin. Le P. Planeix faisait l'office de prêtre assistant, et les P. Guth et Neu ceux de diacre et de sous-diacre. Le chant a été exécuté par les scolastiques avec beaucoup d'ensemble et de piété. La plupart des Pères et Frères de la Maison de Paris s'étaient rendus à Chevilly pour la Cérémonie. On y voyait aussi les ecclésiastiques des paroisses environnantes, plusieurs Sœurs de S<sup>t</sup> Joseph de Cluny, des Sœurs Servantes du S<sup>t</sup> Cœur de Marie, de S<sup>t</sup> Vincent de Paul, etc. Les membres du Conseil municipal, et notamment l'ancien maire et l'un des adjoints y assistaient.



également ; et ils furent très sensibles aux paroles de remerciement que leur adressa ensuite le C. R. Père.

Le vénéré défunt a été inhumé au cimetière de la paroisse, près de nos Supérieurs généraux défunts. Ce fut le C. R. Père qui présida la conduite du corps et fit l'enterrement. Le cortège funèbre formait deux longues files et offrait un aspect très imposant. Les scolastiques portaient le cercueil, en se relayant de temps à autre. Les cloches de la paroisse sonnaient le glas funèbre, comme aux enterrements de première classe. En l'absence du frère de M<sup>gr</sup> Riehl, qui n'avait pu venir aux obsèques, c'est l'un de ses cousins, M. l'abbé Adam, vicaire à St Pierre de Chaillot à Paris, qui conduisait le deuil.



M. l'abbé Rapp.

---

Le C. R. Père recommande aux prières de nos C<sup>tes</sup> M. l'abbé Rapp, chanoine de St Denis, mort en cette ville, le 2 juin 1886, dans sa 79<sup>ème</sup> année.

Ce digne et vénérable ecclésiastique, ancien vicaire général de Strasbourg, avait toujours entretenu, depuis comme avant son exil, les meilleures relations avec la Cong<sup>e</sup> ; et il a voulu, même après sa mort, en demeurer le bienfaiteur par la création d'une bourse en faveur d'un scolastique. En reconnaissance de sa pieuse libéralité, le C. R. Père lui avait envoyé, selon ses désirs, un des Frères de Chevilly pour aider à le soigner dans les derniers temps de sa longue maladie. Il a rendu son âme à Dieu dans les sentiments de la foi la plus vive et de la plus douce résignation.

Dans un testament qu'il remit au R. P. Barillec quelques jours avant sa mort, il exprimait le désir, d'être enterré près de nos confrères défunts au cimetière de la paroisse de Chevilly.

On s'est fait un devoir de se conformer à ses intentions. Il repose à côté de nos deux derniers Supérieurs généraux ; et dans quelques années, l'on se propose d'accomplir ses derniers vœux, en transportant ses restes avec les leurs dans notre ossuaire du St. Cœur de Marie.

---

### Mouvement du personnel.

Retours en France. Sont arrivés à la Maison-Mère :

- Le 29 juin, le P. Guth, de la Mission de Sénégambie,
- Le 30 juillet, le P. Nex, de la Mission des Deux-Guinées,
- Le 24 juillet, le P. Vanhæche, Supérieur de la C<sup>té</sup> de St. Pierre Mar. avec le F. Félix de la même C<sup>té</sup>, et le P. Trinault de la Guadeloupe,
- Le 26 juillet, le P. Schwab, Supérieur de la C<sup>té</sup> de Sharpshurg, aux Etats-Unis.

Mutations. — Ont été envoyés :

- Le 27 juillet, le P. Murphy, de la C<sup>té</sup> de Rockwell, au collège du St. Esprit à Pittsburg, où il était depuis longtemps attendu, comme remplaçant du P. Guillaume Power ;
- Le 23 juillet, le F. Minéle, de la C<sup>té</sup> de Cellule à celle de Blackrock, pour y aider le F. Agathon ;
- Le 23 juillet également, le F. Fructueux de la C<sup>té</sup> de St. Ilan à celle de Cellule ;
- Le 20 juillet, le F. Aristobule de la Maison du Grand Quevilly, à celle du St. Cœur de Marie. Il a été remplacé par le Frère Marie-Abel, précédemment à St. Mauront ;
- Le 30 juillet, l'agrégi Pennee, de la C<sup>té</sup> du St. Cœur de Marie, à celle de St. Mauront

— N. B. — Plusieurs de nos confrères ont été émus des dernières dépêches publiées dans les journaux relativement aux Missions du Congo. S. E. le Card. Lavignerie a fait, en effet, de vives réclamations contre le décret d'érection du Vicariat du Congo français ; mais grâce à Dieu, tout est en bonne voie d'arrangement. Le prochain Bulletin donnera des détails à ce sujet.

Maison-Mère, le 31 juillet 1886.



N° 200.

Août 1886.

# BULLETIN



Martinique.

—  
Cité de St-Pierre.

Mars 1884 - Août 1886

1. Personnel. — 2. St ministère. — 3. Paroisse de la Consolation. — 4. Séminaire. Collège. Nombre d'élèves, piété. 1<sup>ère</sup> Communion. Chapelle restaurée : — 5. Succès aux examens. — 6. Distributions des prix. — 7. Lycée. Nombre d'élèves. Frais considérables. — 8. Guerre au clergé. — 9. Situation de la colonie. — 10. Service pour le P. Grasser. — 11. Mort de la Mère Onésime. — 12. Voyage du P. Supérieur à la Dominique. — 13. Mort d'un Frère de la Cong<sup>g</sup>. de Charvagne.

— Bull. de la Cité. — 1. Depuis notre dernier Bulletin, les P P. Tranquilli, Giès et Antoine Kieffer nous ont successivement quittés, le premier, pour aller à la Guyane, et les deux derniers pour être employés en France. Ils ont été remplacés par les P P. Helmer et Cosse. Grâce à Dieu, la santé des membres s'est assez bien maintenue ; et nous n'avons pas eu, durant ces deux années, de décès à déplorer.

— 2. Outre leurs fonctions de professeur ou de surveillant au collège, les Pères remplissent différents ministères au dehors : le P. Audrin est chargé de l'aumônerie des Sœurs de St Joseph,

au pensionnat de la Consolation ; le P. Jaouen de celle de leur externat du Centre ; le P. Le Gallo, de l'hospice des aliénés. On donne aussi des retraites aux C<sup>tes</sup> religieuses. Ainsi en 1884, le P. Supérieur a prêché ces exercices aux religieuses de St-Joseph et à celles de N. D. de la Délivrante, au Morne-Rouge, et en 1885, à Fort-de-France, aux Sœurs de St-Paul de Chartres. Cette même année, le P. Audrin a prêché la retraite aux Sœurs de N. D. de la Délivrante.

Il n'est pas rare non plus que les Pères soient invités à prêcher dans les paroisses de la colonie, notamment pendant la semaine-sainte, pour les premières Communions, les fêtes patronales, etc. Ainsi, en 1885 et 1886, le P. Supérieur a prêché la passion à la Cathédrale et au Fort St-Pierre ; le P. Trono, à la Grande Rivière ; le P. Jaouen, au Morne-Rouge ; le P. Hostier, au Centre ; le P. Picarda, au Diamant, etc, etc. Le P. Supérieur a prêché la 1<sup>ère</sup> Communion au Gros-Morne, à la Trinité, et a donné à la Cathédrale un sermon de charité, et un autre en faveur de l'œuvre de la Propagation de la foi, etc. Les P. Hostier, Jaouen, Picarda, Helmer ont également donné plusieurs sermons de différents côtés. Partout ce ministère semble bien de Dieu.

— 3. Depuis le mois d'avril 1886 nous sommes chargés, en outre, de desservir une des paroisses de St-Pierre, celle de la Consolation. Le P. Kuhn, économe, est chargé du service ordinaire. Cette combinaison permet à Monseigneur de disposer d'un prêtre sur le cadre pour un autre ministère.

La paroisse de la Consolation, qui renferme 2000 âmes environ, est limitrophe du séminaire : Collège ; l'église n'en est distante que de 3 à 400 mètres. Ce service est donc avantageux à plus d'un titre. Il nous procure quelques ressources, en même temps qu'il augmente notre influence pour le bien de la population. En outre, cette paroisse renferme le nouveau pensionnat et la maison principale

des Sœurs de St Joseph, ainsi qu'un ouvroir de jeunes filles dirigé par les Sœurs de St Paul de Chartres. La population nous a accueillis avec bonheur; elle est bonne et s'améliorera encore facilement.

— 3 Le nombre des élèves, par suite des circonstances, a un peu diminué, il est tombé de 200 à 180. Cela est dû en partie à la gêne qui a frappé bon nombre de familles depuis l'énorme baisse des sucres, et aussi à la concurrence du lycée, qui, du reste, ne nous a pas enlevé nos meilleurs élèves. L'établissement est à peu près réduit à ses seules ressources, le Comité organisé en 1881 pour le soutenir, ne lui étant plus que d'un très-faible appui. Cependant avec de l'économie et de la régularité dans les rentrées des pensions, le P. Econome a pu, jus qu'ici, faire convenablement honneur à ses obligations.

L'esprit des élèves est généralement bon, quoique subissant plus ou moins certaines influences malsaines du dehors. Leur piété se manifeste par la fréquentation des sacrements, l'application à la parole de Dieu et la manière édifiante avec laquelle les jeunes enfants se préparent à la première communion. Ces deux dernières années, Mgr. Carméné est venu, comme de coutume, présider lui-même cette pieuse cérémonie et donner la confirmation. En 1886, elle coïncida avec la clôture du jubilé, et cette circonstance lui donna un éclat particulier. Un prêtre de nos amis, M. l'abbé Audrin, neveu du regretté P. Guilloux, avait donné les exercices préparatoires; sa parole entraînant fut bénie de Dieu; aussi le jour de la première communion de 1886, marquera non-seulement dans la vie des élus du jour, mais dans les souvenirs pieux de l'établissement.

Les chers confrères qui ont connu notre chapelle du séminaire collège, ne la reconnaîtraient plus aujourd'hui,

sous les fraîches et élégantes décorations dont elle a été ornée pendant les vacances de 1885. La dépense a été couverte par des dons venus de toutes parts.

— 5. Les études se maintiennent au séminaire-collège à un niveau satisfaisant. Ses succès aux examens du baccalauréat n'ont toutefois pas répondu entièrement à notre attente. En juillet 1884, 3 élèves sur 6 ont été reçus pour la 1<sup>ère</sup> partie, 1 sur 3 pour la seconde; en novembre de la même année, 1, (le seul qui ait été reçu de toute la session) pour les sciences; en juillet 1885, 1 élève sur 10 pour la 1<sup>ère</sup> partie; 2 sur 3 pour la seconde partie; en novembre 1885, 2 élèves sur 10 pour la 1<sup>ère</sup> partie des lettres. Pour ces deux sessions, il se dit publiquement que le jury n'a pas été tout à fait impartial, ce qui ne saurait étonner, puisqu'il est composé de professeurs du lycée ou d'adversaires déclarés du séminaire-collège. Cette année 1886, cependant, sur 4 élèves présentés, 3 ont été admis à l'écrit, mais l'un d'eux a échoué à l'oral.

— 6. Les distributions des prix restent ce qu'elles étaient par le passé, de grandes et sympathiques réunions qui attirent l'élite de la population de St-Pierre et un grand nombre de membres du clergé. Seules, les autorités civiles s'abstiennent d'y paraître depuis trois ans.

La distribution de 1884 a été présidée par Mgr Guilloux, archevêque de Port-au-Prince, qui était venu à la Martinique pour le sacre de Mgr de Mailia, envoyé extraordinaire de N. S. P. le Pape à Haïti. Trois discours ont été prononcés en cette circonstance: le premier par le P. Supérieur. « On peut, dit le journal des Antilles, le considérer comme un discours programme; après avoir rappelé ce qu'a été et ce qu'a fait le séminaire-collège depuis sa fondation, le P. Vanhaecke expose ce qu'il est actuellement et ce qu'il doit être pour faire face aux nouvelles nécessités du moment. » Les deux autres par Mgr Guilloux et Mgr Carnié.

La distribution de 1885 a été présidée par M. gr. Carméné. C'est le P. Picarda qui a prononcé le discours d'usage prenant pour sujet « l'émulation ». Les journaux en ont fait un éloge bien mérité

— 7. Le lycée, grâce aux bourses nombreuses dont il dispose, à la propagande très active qu'il exerce, et que les circonstances favorisent, est arrivé à un nombre considérable d'élèves : ils sont plus de 300 M. Hurard, député de la Martinique, dont le lycée est l'œuvre chère entre toutes, triomphait d'aise et de bonheur à sa dernière tournée électorale. Ses frères et amis cependant, considérant l'épuisement de la colonie, ne sont pas sans quelque crainte pour l'avenir de cet établissement, qui absorbe les plus gros revenus du pays.

— Il s'est produit une division profonde dans les rangs républicains. Les deux députés, M. M. Hurard et Deproge, se sont mutuellement anathématisés aux dernières élections, ils ont été réélus tous deux cependant. Mais le journal Les Colonies, qui a fait tant de mal ici, a disparu dans la bagarre.

— 8. La religion et le clergé subissent ici, et avec aggravation pour ainsi dire, le contre-coup de tout ce qui s'accomplit d'hostile au bien dans la mère-patrie. Les 18 réductions faites dans les rangs du clergé, ne tarderont pas à avoir les conséquences les plus funestes pour l'exercice du St ministère. En attendant, les prêtres mis d'office à la retraite, demeurent à leur poste; Monseigneur n'a pas cru devoir faire de changements jusqu'ici.

On a des raisons de croire que l'initiative de ces mesures est partie de la Martinique; où l'opposition à la religion, doublée de la haine des partis, est plus vive peut-être que partout ailleurs.

— 9. La colonie, en ces dernières années, s'est trouvée dans une situation financière déplorable, par suite de la baisse des sucres, descendus à un prix qui ne couvrait pas même les frais de production; de plus, le travail a été désorganisé.

par la suppression de l'immigration indienne.

D'une autre part, les impôts et charges loin de diminuer augmentent toujours. L'instruction publique à elle seule coûte près de 1.200.000<sup>f</sup>, dont plus de 400.000 pour le lycée. On dirait vraiment que l'administration, représentée par M. Allègre; et surtout par le Conseil général, a pris à tâche de ruiner la colonie autrefois si prospère.

— 10 La mort du regretté P. Grasser a causé à la Martinique une vive émotion. La sympathie et les regrets ont été unanimes. Monseigneur, au nom du diocèse, a fait célébrer un service solennel à la cathédrale. Au pied du catafalque, dressé au milieu de l'avant-choeur tout tendu de noir, figurait une immense et belle couronne, offerte par les anciens élèves du vénéré défunt. Bon nombre de prêtres en surplis occupaient les stalles; les Pères entouraient le catafalque in nigris: l'affluence était considérable. M. Cudennec, vicaire général, a chanté la Messe, assisté de M. les curés Guitaud et Romain, élèves comme lui du R. P. Grasser au grand séminaire; et Monseigneur a ensuite fait l'absoute. Deux autres services ont été célébrés, l'un au Morne-Rouge et l'autre au séminaire-collège.

— 11 La mort de la Révérende Mère Onésime, Supérieure principale des Sœurs de St-Joseph, qui a eu lieu le 24 octobre 1885, a également excité d'unanimes regrets dans la colonie. Elle était âgée de près de 80 ans et en avait passé plus de 60 à la Martinique: Un comité s'est organisé pour lui élever un monument. (V. le Bull. de nov. 1885 p. 919)

— 12 Le P. Supérieur a fait le 18 décembre dernier, un voyage de quelques jours à la Dominique; il accompagnait M<sup>r</sup> Camménil dans sa visite à M<sup>r</sup> Naughton, évêque de Roseau. L'amiral Sacombe, commandant la division de l'Atlantique-Nord, avait gracieusement mis un aviso à vapeur à leur disposition. La réception à la Dominique



de la part de Monseigneur et de la population catholique, a été des plus cordiales. Cette visite du P. Supérieur à l'Evêque et aux Pères de Chavagne, qui desservent cette île, n'a fait que fortifier les liens de bonne confraternité qui existent entre ces zélés missionnaires et nos Pères.

— 13 Une autre circonstance, d'ailleurs, avait déjà contribué à ce résultat. Le 15 novembre, en effet, le F. François, de la Cong<sup>o</sup> des Pères de Chavagne, arrivait à la Martinique pour y quêter en faveur d'une pauvre paroisse, qui avait eu son église complètement détruite par un coup de vent. Il reçoit l'hospitalité au collège. Le premier jour de son arrivée, il est frappé d'une attaque d'apoplexie quasi-foudroyante. Transporté à l'infirmerie, il y reçoit, mais en vain, les soins dévoués du médecin et des sœurs. Cinq jours après, il rendait le dernier soupir entre les bras de trois autres Pères de la même Congrégation venus la veille de France. Ce cher Frère, bien que paralysé de presque tout le corps, a conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment. Il a reçu avec piété les derniers sacrements et a été admirable de foi et de résignation. Il avait 60 ans et en avait passé plus de 30 dans les colonies. Il repose au Morne Rouge, à côté des membres défunts de notre Congrégation.



### Cité de N. D. de la Délivrante.

Mars 1884 - Août 1886.

1. Personnel Pères rayés du cadre. — 2. Œuvres. Ministère. — 3. Clocher restauré, nouvelles cloches, nouvel orgue, réparations au presbytère. — 4. Fêtes, pèlerimages. — 5. Guérison miraculeuse.

Bull de la Cité. — 1. La Cité de N. D. de la Délivrante se compose de quatre membres: le P. Blanpin, Supérieur et curé de la paroisse; les P. Kérambrun et Mary, vicaires, et le F. Marie.

Joseph, sacristain, trésorier de l'église et chargé du matériel de la Ct<sup>e</sup>.

L'an dernier, lors de la réduction du nombre des prêtres dans les colonies, il avait été question de rayer du cadre les trois Pères. Cependant, à la suite de démarches faites par la Maison-Mère, le Ministère a maintenu un Père à titre de desservant. Le P. Blanpin est admis en outre à faire valoir ses droits à la retraite, de sorte qu'il ne restera plus qu'à trouver la subvention du troisième Père; et nous espérons que les revenus de l'église et aussi la générosité des paroissiens y pourvoiront.

— 2. L'œuvre capitale de la paroisse ce sont les catéchismes. Le P. Mary continue de faire ceux des enfants de la 1<sup>ère</sup> Communion, et le P. Kérambrun apprend les prières et les premières vérités chrétiennes aux enfants plus jeunes de 8 à 10 ans.

Les Sœurs de la Délivrande réunissent aussi, chaque dimanche, une trentaine d'adultes, surtout des Congo, pour leur apprendre les prières avec un peu de catéchisme et les disposer à la 1<sup>ère</sup> Communion.

Le P. Blanpin a été, l'année dernière, prêcher la retraite de 1<sup>ère</sup> Communion à Fort-de-France, et le P. Mary a aussi donné plusieurs sermons dans les églises de St-Pierre, entre autres le sermon de la passion au Mouillage en 1884, et à Fort-de-France en 1885. Il a encore été appelé au Gros-Morne, à la Rivière-Salée et ailleurs pour des 1<sup>ères</sup> Communions et fêtes patronales. Cette année, le P. Blanpin a prêché la retraite annuelle des Sœurs de St-Joseph à St-Pierre.

— 3. Une des cérémonies marquantes, dans ces deux dernières années, a été la bénédiction de deux nouvelles cloches. Depuis quelque temps le clocher du Morne Rouge, qui est un petit chef-d'œuvre pour le pays, penchait sensiblement de côté; et menaçait de perdre l'équilibre. Heureusement on l'a consolidé l'année dernière, et il est

maintenant solide sur ses bases en pierre de taille.

Il a été pourvu aussi de deux nouvelles cloches que l'on peut sans crainte sonner à toute volée. Il en possédait autrefois trois, mais relativement petites. M. l'abbé Cudennec, vicaire général et curé de la Cathédrale, tout dévoué à N. O. de la Délivrante, lui a offert une cloche magnifique, en reconnaissance de la faveur qu'elle lui avait obtenue de voir deux belles tours couronner, comme elles le font maintenant, sa chère église cathédrale. On a profité de cette occasion pour échanger la plus grande des anciennes cloches du Morne-Rouge contre une nouvelle en accord avec celle offerte par M. Cudennec; de sorte que le sanctuaire de la St<sup>e</sup> Vierge se trouve avoir maintenant une sonnerie digne d'elle. Les deux nouvelles cloches ont été bénites le 2 mai 1886, au milieu d'une affluence considérable de fidèles, comme en attirent ordinairement les solennités du Morne-Rouge. M. l'abbé Andrain a donné le sermon de circonstance, qui a été très goûté.

— Quelque temps après, notre église a été dotée d'un bel orgue. Voici comment le journal les Antilles, du 24 oct. 1885, l'annonçait :

« Il y a quelque vingt-cinq ans, à partir du jour où le pèlerinage de N. O. de la Délivrante a été desservi par les Révérends Pères du St. Esprit et du St. Cœur de Marie, l'auguste sanctuaire du Morne-Rouge s'est embelli merveilleusement chaque année. Depuis le gracieux et fier clocher qui porte bien haut dans les airs le signe sacré du salut, depuis les riches lambris qui dérobent à la vue la nudité des murailles, depuis les dalles de marbre des parvis du temple, jusqu'aux peintures de ses voûtes, depuis le riche ex voto, où s'épanouit radieuse et consolante la blanche image de notre bonne Mère, jusqu'aux autels avec leurs bronzes précieux et leurs riches ornements, tout a été fait avec le goût le plus exquis par les zélés missionnaires, gardiens de la basilique.

« Mais à ce temple, il manquait une voix, la plus belle, la plus suave comme la plus émouvante de toutes, la voix de l'orgue, qui pût mêler ses chants, ses prières harmonieuses aux chants, aux prières de la foule. Grâce à l'initiative et au zèle du vénéré P. Blanpain, l'église du Morne-Rouge va être dotée du royal instrument.

« Un orgue, de 17 jeux, à deux claviers manuels, à console et à pédale indépendante, vient d'être construit en Lorraine pour le Morne-Rouge. Cet instrument, qui est un grand huit pieds en montre, a été établi d'après les règles de l'art moderne et est un petit chef-d'œuvre. Comme puissance, il est à peu près la moitié du bel orgue de Fort-de-France et en a toutes les ressources mécaniques. »

— Dans ces derniers temps, le presbytère a reçu aussi de très utiles réparations. Le réfectoire, le parloir et les chambres destinées à nos confrères du collège en vacances, ont été peintes ou lambrissées, et tout est maintenant dans un état très convenable.

— 4. La fête de l'Immaculée Conception est la fête patronale du Morne-Rouge. A cette occasion, le P. Supérieur du séminaire-collège a donné le sermon en 1884, et M. Maillard, curé du centre, en 1885. Mgr. Carméné vient toujours officier ce jour-là. Le P. Supérieur et d'autres Pères du collège sont encore venus prêcher à N. D. de la Délivrande dans d'autres circonstances, malgré leurs occupations si multipliées et si fatigantes auprès de leurs élèves.

— L'année dernière, le 12 août, Mgr. Carméné, accompagné de Mgr. Guilloux, archevêque d'Haïti et de Mgr. de Milia, évêque de Tabarca, sacré le dimanche précédent, à St-Pierre même, est venu en pèlerinage à N. D. de la Délivrande. Mgr. Guilloux a bien voulu adresser quelques paroles d'édification aux fidèles venus en foule au son des cloches. Il a ensuite dit la Ste Messe au maître-autel et Mgr. de Milia a dit la sienne à la chapelle du Sacré Cœur.

Leurs Grandeurs sont encore montées au Morne-Rouge.

pour la fête du Sacré Cœur de Marie. Mgr. Carminé a officié pontificalement; et N.N. SS. Guilloux et de Milia assistaient au trône en face de l'officiant. Mgr. Guilloux nous a donné une instruction très pieuse sur le S<sup>t</sup> Cœur de Marie, qu'il nous a montré comme notre exemple et notre refuge. Le soir même les Prélats s'embarquaient l'un pour Haïti, l'autre pour S<sup>t</sup> Domingue.

« Nous ne doutons pas, disait la Défense coloniale du 27 août, que dans le cœur de notre population, quoi qu'on en dise, profondément catholique, le souvenir du séjour fait à la Martinique; par Mgr. de Port-au-Prince et Mgr. de Tabarca, ne vive impérissable et ne porte des fruits excellents, et Dieu n'aura pas permis en vain que trois successeurs de ses apôtres se soient trouvés réunis au milieu de nous »

— Les paroisses environnantes ont rivalisé de zèle en 1885 et 1886, pour les pèlerinages de N. D. de la Délivrante. La paroisse du Fond-S<sup>t</sup> Denis est venue la première, conduite par M. l'abbé Riou, secrétaire de l'évêché et

ensuite sont venues les paroisses du Mouillage, du Fort, du Centre, du Carbet, des Anses-d'Arlet, du Prêcheur, de l'Anjoupa-Bouillon et de la Grande-Anse. Chaque pèlerinage est reçu à la porte de l'église par le P. Blanpin, et conduit ensuite devant la S<sup>te</sup> Vierge, où l'on chante une antienne selon le temps. Ensuite on dit la Messe de communion; une heure après environ, on chante la Grand'Messe, à laquelle il y a toujours sermon sur la S<sup>te</sup> Vierge.

Le Morne-Rouge, à son tour, a voulu faire aussi son pèlerinage; et c'est le sanctuaire de S<sup>t</sup> Joseph, situé à 46 kilomètres de la Délivrante, qui en a été le but. Le 20 mars 1886, à 4<sup>h</sup> du soir, au son de toutes les cloches de l'église, près de cent hommes, sous la conduite du P. Mary, et du F. Marie-Joseph, toujours vaillant, malgré ses 30 ans de Martinique, partaient du Morne-Rouge, en chantant des cantiques et

en récitant le chapelet. Ils devaient, par un chemin de traversé, s'enfoncer dans les bois et arriver à 9 h. du soir au Gros-Morne pour y passer la nuit. — La paroisse tout entière assistait à leur départ, et beaucoup avaient les larmes aux yeux au spectacle de leur piété et de leur courage. La 1<sup>re</sup> étape fut longue et pénible ; car une pluie battante et l'obscurité de la nuit retardaient leur marche. Au Gros-Morne, où l'on était prévenu de leur arrivée, on les reçut en triomphe. Toutes les maisons, jusqu'aux écoles, s'ouvrirent pour les héberger. Le lendemain matin, à 3 heures, ils étaient sur pieds, et à 5 heures, ils apparurent à la population de St-Joseph émerveillée. Inutile de dire que l'hospitalité la plus généreuse leur fut offerte : c'était à qui recevrait un de ces braves pèlerins. Le digne et zélé curé de cette paroisse, était ému jusqu'aux larmes, et son émotion se communiqua à son auditoire, lorsqu'à la messe solennelle, chantée par le P. Blanpin, il dit combien un tel acte consolait, réconfortait et édifiait. « C'était, ajouta-t-il, le plus beau jour de sa vie. »

Après avoir bien prié et chanté, on se reposa toute la journée du 21, et le 22 nos braves pèlerins regagnaient, toujours à pied, le Morne Rouge ; chacun se promettant bien de recommencer l'année suivante un pèlerinage inauguré sous de si heureuses auspices, et qui semblait béni de Dieu et de St-Joseph.

— 5. A la fin de juillet 1886, un père de famille souffrait beaucoup et ne pouvait plus rien avaler à cause d'une arête de poisson qui lui était restée dans la gorge et y avait produit une grande inflammation. Quelques jours après, une Sœur de St-Joseph priant à l'église se sentit pressée d'appliquer une médaille de N. D. de la Délivrante sur la gorge du malade. A peine avait-on fini de lier la médaille avec une serviette autour de son cou, que le malade s'écrie. « Mais

je ne sens plus rien, l'arête est descendue ! » En peu de temps l'inflammation avait aussi disparu, et ce père de famille, plein de reconnaissance envers la *St<sup>e</sup> Vierge*, pouvait bientôt après se remettre au travail.

---

## Guadeloupe.

---

### C<sup>té</sup> de St Pierre à la Basse Terre.

Avril 1884 - Août 1886.

---

1. Personnel. Voyages en France. — 2. Séminaire. Collège. Nombre. Piété. Résultats. — 3. Sympathies pour le collège. Distributio des prix. — 4. Vacances, maison de campagne. — 5. Aumôneries, retraités, ministère. — 6. Rapports avec le clergé et l'autorité relig<sup>te</sup>. — 7. Réduction du cadre. — 8. Lycée. Folles dépenses. Crise sucrière. — 9. Subvention au collège, demande d'augmentation.

Bull de la C<sup>té</sup>. — 1. Le personnel de la C<sup>té</sup> a été modifié dans le cours de ces deux dernières années par les départs du P. Babet, (août 1884), du P. Pernot, (août 1885), de M. Figenwald et du Frère Louis-de-Gonzague, (septembre 1885); et par l'arrivée du Frère Maville, (avril 1884), du P. Cadoret (mai 1884), de M. Bourgoïn, (mai 1885), de M. Laudrin (Nov. 1885), et du P. Fraisse (mars 1886)

Il se compose donc maintenant des P. P. Morin, Supérieur, Cadoret, Trinault, Pillu, Robert, Alaux, Schurer Ant<sup>re</sup>, Girard; et des F. F. Vital, Sulpice, Marie-Moïse, Léon et Maville; et de M. Bourgoïn, scolastique, professeur du cours du commerce.

On sait déjà que le P. Morin, après 5 mois de séjour en France, était de retour en janvier 1884, et que le P. Pillu est rentré aussi vers la fin de mars de la même année. La durée de son voyage a été prolongée par un accident qui arrive rarement aux paquebots. L'hélice du navire s'était brisée au moment où l'on était à une journée des Açores, une chaloupe envoyée à Ponta-Delgado, capitale de l'île San-Miguel, trouva heureusement un remorqueur qui vint

chercher le paquebot desarmé. La population de l'île fit un excellent accueil aux voyageurs, et, durant les trois semaines de leur séjour forcé, le P. Pilla n'eut qu'à se féliciter de ses relations avec le clergé portugais.

Pendant les deux années qui viennent de s'écouler, les santés des membres de la Cité n'ont été éprouvées que par des indispositions passagères et sans gravité. Il faut excepter cependant le F. Louis de Gonzague, qui a dû aller se refaire en France, et le P. Supérieur qui va toujours clopin-clopant.

— 2. Depuis de longues années, le nombre de nos élèves est toujours à peu près le même. environ 40 pensionnaires et 110 externes. A l'ouverture du lycée, nous en avons perdu quelques-uns, auxquels on a donné des bourses coloniales ou municipales. Mais les familles de la Pointe-à-Titre et des autres points de la colonie nous sont restées fidèles, et nous avons même eu, cette année un nombre au-dessus de l'ordinaire.

Un moyen sur lequel M. Canappe, administrateur du diocèse, avait beaucoup compté pour attirer les externes, c'était la création d'une école infantine destinée aux jeunes garçons qui ne possèdent pas encore les premiers éléments du français. Un local avait été disposé à cet effet et une douzaine d'enfants formaient le noyau de la nouvelle classe. Mais diverses circonstances ont empêché ce projet de réussir complètement. Les familles ont une habitude invétérée de confier les jeunes enfants à des maîtresses d'école qui les gardent parfois jusqu'à 10 ans.

Nous avons dû par suite revenir à l'ancienne classe préparatoire, modifiée de manière à permettre aux plus jeunes enfants de venir seulement aux heures de classe.

— Les enfants qui fréquentent le collège ont tous des parents chrétiens qui leur ont donné des habitudes religieuses. Aussi leur piété se traduit-elle par une bonne tenue.



à la chapelle, la *st*e communion aux principales fêtes, l'exécution du chant pendant les offices, enfin par les exercices particuliers aux congrégations de la *St*e Vierge et des Saints Anges.

La discipline, tout en restant paternelle, se maintient et se fortifie autant du moins que le permettent la vivacité et la spontanéité des créoles, prompts à prendre feu, mais dont on vient toujours à bout par la fermeté.

Le travail est particulièrement stimulé par la nécessité dans laquelle se trouvent nos élèves de se préparer une position, en subissant les épreuves du baccalauréat. Un certain nombre de candidats réussissent chaque année à leur premier examen, quelques-uns sont obligés de revenir à la charge, mais ceux qui persévèrent finissent toujours par conquérir le diplôme.

— Les élèves sortis de l'établissement se destinent à des carrières diverses la magistrature, la médecine, l'enregistrement, le service des douanes, l'agriculture, etc. Plusieurs ont passé par l'école polytechnique. Tous conservent un excellent souvenir de la maison qui les a élevés. Malheureusement, c'est le petit nombre qui continue la pratique complète des devoirs religieux. L'âge des passions les en éloigne; mais du moins est-on à peu près certain que les anciens élèves du collège ne seront jamais foncièrement impies, et qu'ils feront tous une mort chrétienne.

— 3. La population de la Basse-Terre, et on peut dire de la colonie tout entière, désire voir l'établissement se maintenir et prospérer. Les partisans même de la laïcisation ont fini par nous laisser tranquilles; le journal républicain dirigé par le Docteur Isaac, frère du Sénateur, nous honore d'un silence presque respectueux. Enfin l'Administration, dont les représentants ont été successivement M. Saugier et M. Coridon comme gouverneurs, M. Coridon et M. Orsini comme Directeurs de l'Intérieur, est restée avec

nous en bons termes. Il y a même eu plusieurs fois des marques non équivoques de bienveillance.

Ainsi nos distributions des prix ont toujours été présidées par le chef de la colonie. Quant aux soirées récréatives qui ont eu lieu, ces deux dernières années, le lundi de Pâques, elles ont attiré, comme toujours, une grande affluence de monde. Ce public d'élite applaudit aux succès dramatiques de nos jeunes gens, au talent artistique du F. Vital, aux exécutions musicales préparées sous la direction de M. Pfiffer. Tout le monde, en ces circonstances, proteste que notre collège doit être maintenu.

— 4. Les vacances, qui avaient lieu précédemment pendant les mois de décembre et de janvier, ont été mises à la même époque qu'en France. Ce changement a pour nous plusieurs avantages. D'abord les membres de la C<sup>té</sup>, autorisés à aller en France, pourront faire ce voyage durant la belle saison et prendre part aux exercices de la retraite générale. Ensuite ceux qui restent pourront aller passer la brûlante période de l'hivernage dans les hauteurs, où nous avons loué une petite maison de campagne. Ce séjour isolé au milieu des plantations de café et de cocou, se trouve à la base de la soufrière. On peut ainsi, sans trop de fatigue, faire des excursions dans les forêts vierges, visiter les cascades que forment les torrents encaissés dans de profondes falaises. Quand on est fort et hardi, on escalade les flancs abruptes du volcan, du haut duquel on jouit d'un spectacle magnifique : s'il fait beau temps ; dans le cas contraire — ce qui est le plus ordinaire — on se contente de jeter un coup d'œil d'effroi sur les profondes crevasses d'où s'échappe une fumée sulfureuse, puis on descend en patâugeant dans la boue du sentier.

— 5. Les Pères continuent à desservir le pensionnat des Sœurs de S<sup>t</sup> Joseph, à la maison de Versailles. Depuis le départ du

P. Babet, le P. Cadoret a été chargé de cette œuvre, qui comprend la confession des Sœurs et des enfants, les catéchismes, les prédications. Une partie de la chapelle est réservée au public et occupée souvent par des personnes de distinction. Pour ce motif, l'administration diocésaine a plusieurs fois voulu interdire la chapelle aux personnes du dehors, mais ce projet n'a pas abouti.

La Supérieure du pensionnat est en même temps la Supérieure principale des Sœurs employées dans la plupart des communes de la colonie en qualité d'institutrice. Ici, du moins, il n'a jamais été sérieusement question de laïciser les écoles primaires des filles, et les vœux formulés par certains conseils municipaux pour la laïcisation des écoles de garçons n'ont pas eu de suite.

On a voulu dernièrement obliger les Sœurs de St-Joseph à recevoir dans leur pensionnat de Versailles les jeunes filles de naissance illégitime; mais, devant la menace exprimée par les parents de retirer leurs enfants, la Supérieure a présenté à l'administration un refus motivé. Certains conseillers généraux ont alors menacé de fonder un lycée de filles. Mais il faudrait avoir de l'argent.

L'aumônerie de l'hospice civil situé à Tillac n'exige pas une assiduité aussi grande et ne prend pas autant de temps que celle de Versailles. Cependant on y dit la messe chaque jour, on fait le catéchisme aux malades qui sont souvent d'une grande ignorance et plusieurs sont des immigrants indiens encore païens, enfin on a presque tous les jours des moribonds à administrer ou des enterrements à faire. Le P. Schurrer, qui en est chargé, ajoute cette besogne à son travail de professeur de cinquième. Le P. Cadoret donne aussi un coup de main secourable à plusieurs professeurs en faisant le cours d'histoire dans leur classe.

Pendant plusieurs années, nous avons eu à desservir l'hôpital militaire; mais le curé de la paroisse du Mont-Carmel, dont

l'église se trouve tout auprès, ne voyait pas d'un bon œil cet état de choses. On lui a donc donné un vicaire et nous avons été déchargés de ce service. Cependant, comme dans le courant de l'année dernière le vicaire malade a dû aller en France, M<sup>r</sup> Laurencin, administrateur du diocèse nous a priés de faire l'intérim, qui a duré quelques mois. A sa prière également, nous sommes allés, pendant un an, dire la Messe du dimanche à l'hôpital militaire du Camp-Jacob. Cette corvée onéreuse a cessé à la récente nomination d'un vicaire dans cette paroisse.

Enfin, nous avons accepté depuis quelque temps de faire la besogne qui incombe à l'aumônier de la prison. Le titulaire est un prêtre impotent auquel on nous a engagés de rendre ce service, qui se compose d'une messe basse le dimanche, et de deux catéchismes pendant la semaine.

— En dehors de ces travaux réguliers, nous prêtons accidentellement notre concours au clergé qui a recours à notre bonne volonté. C'est tantôt une paroisse qui manque de prêtres et où il faut aller faire les offices du dimanche; tantôt un jubilé, une première communion, une fête patronale pour lesquels on nous invite à partager le travail. On ne peut guère accepter ces invitations que pendant les vacances et avec une discrète réserve.

C'est aussi pendant les vacances que se font les retraites des Sœurs de St-Joseph, des Sœurs de St-Paul et des Frères de Plœümel. On nous a chargés complètement, ces deux dernières années, de la retraite des Sœurs de St-Joseph; nous avons eu à prêcher aussi une fois celle des Sœurs de St-Paul de Chartres. Quant aux Frères, qui sont nos proches voisins, nous avons accepté volontiers de les confesser en pareille occasion.

— 6. Le diocèse, toujours privé d'évêque depuis la nomination de M<sup>gr</sup> Blanger à Limoges, a été gouverné successivement par M. Canappe et par M. Laurencin, les deux vicaires généraux de l'ancien évêque. Ses relations de ces deux administrateurs avec la Cité ont toujours été d'une cordiale bienveillance.

On sait que par suite de la suppression du traitement épiscopal de la Guadeloupe, votée par la Chambre, M<sup>r</sup> Oury, d'abord nommé à cet évêché, a été récemment transféré à Fréjus.

Devant le maintien de cette suppression de crédits, le Gouvernement et le S<sup>t</sup> Siège se sont entendus pour nommer jusqu'à nouvel ordre un administrateur, ayant le caractère épiscopal. M<sup>r</sup> l'abbé Canappe a été choisi pour cette fonction par le Ministère; mais l'affaire n'est pas encore terminée.

En attendant, nous avons eu à féliciter M. Sauvencin de sa nomination comme Prélat de la maison de Sa Sainteté. Le nouveau prélat vient de recevoir notification de sa mise à la retraite, mais on le prie de continuer jusqu'à nouvel ordre ses fonctions d'administrateur.

— Nous nous efforçons de conserver avec les membres du clergé et surtout avec nos voisins les bons rapports qui sont recommandés par nos Constitutions. Il nous faut pour cela rendre les services que l'on nous demande, et nous le faisons toutes les fois que nos travaux nous le permettent. Chaque année, le clergé de la Cathédrale nous invite à présider les offices le jour de la Pentecôte, et à cette occasion nous donnons un repas qui réunit tous les membres du clergé que l'éloignement ou la maladie ne retiennent pas chez eux.

Les Frères de l'Orémel, et surtout leur supérieur principal, le F. Lesmond, continuent, comme par le passé, d'entretenir de bonnes relations avec nous.

— 7 Une mesure déplorable, qui n'a pas encore tous ses effets, mais qui blesse profondément les intérêts religieux de la colonie, c'est la réduction à 60 prêtres du cadre du clergé. La Guadeloupe qui renferme plusieurs quartiers malsains et de laquelle dépendent des îles éloignées, souffrira particulièrement. Il aurait fallu plutôt augmenter le nombre actuel qui est réellement insuffisant.

— 8. Il y a à peu près trois ans que fonctionne à la Pointe

à-Pointe le lycée colonial. Cet établissement occupe la place de l'hôpital militaire que l'on a transféré dans un local provisoire assez misérable. La première année, le nombre des élèves s'éleva progressivement jusqu'à 210, mais ce chiffre ne se maintint pas longtemps. A la rentrée dernière et pendant l'année scolaire, il n'y a pas eu en moyenne plus de 125 élèves sur lesquels il faut compter 60 boursiers au moins. Le conseil, attribuant cet insuccès au proviseur, M. Magé, a embarqué d'office ce pauvre fonctionnaire. Peut-être avait-il des torts, mais il ne les avait assurément pas tous. Les familles sérieuses n'ont aucune confiance dans le personnel qui comprend cependant plusieurs hommes de mérite.

Les résultats obtenus paraissent bien minces, quand on les compare aux sacrifices que la colonie s'impose. Il faut au moins 250.000 <sup>f</sup> de subvention coloniale pour équilibrer le budget. Cela se comprend puisque les élèves payants sont en fort petit nombre et que les professeurs touchent des émoluments plantureux.

Voici comment un conseiller-général républicain, M. Germain, appréciait l'œuvre du lycée, dans la séance du 27 novembre 1885 :

« Je suis un ami dévoué du lycée de la Pointe-à-Pointe, mais je ne m'attendais pas au résultat déplorable qu'il a donné jusqu'ici, il périclite journellement, on ne peut plus avoir confiance en son existence ; je ne sais pourquoi

« Le bruit circule à la Pointe-à-Pointe et un peu partout, que cet état de choses est dû à la direction de cet établissement ; qui est mauvaise, déplorable :

« A la Martinique, quand on fonda le lycée, on se trouva dans les mêmes conditions qu'ici, on eut à se plaindre, on n'hésita à changer le personnel. Nous n'avons pas à hésiter à faire comme à la Martinique.

« La vérité est triste à dire ; mais nous n'avons plus à la

cachez, le lycée a commencé avec 220 élèves, il n'en compte plus maintenant que 128.

« On se demande où s'arrêtera cette dégringolade.

« À côté du lycée nous voyons l'école des Frères qui augmente chaque jour et qui reçoit aujourd'hui plus de 300 élèves.

« Ce ne sont pas les éléments qui manquent; les pères de familles voudraient envoyer leurs enfants dans cet établissement, mais ils n'en ont pas le courage; c'est donc dans l'intérieur du lycée que se trouve le vice dont nous nous plaignons. Toute discipline a disparu. C'est un fait incontestable. Plusieurs pères ont dû retirer leurs enfants, parce qu'ils perdaient leur temps dans cette maison et à regret, de même qu'au prix de lourds sacrifices ils ont dû envoyer leurs enfants dans les établissements de la métropole; des familles mêmes qui avaient obtenu des bourses ont préféré ne pas en profiter; d'autres ont demandé le transfert de ces bourses du lycée à l'externat des Frères.

« On a parlé de la création d'un vice-recteur; c'est un commencement peut-être; mais il y a mieux à faire, il faut prendre le mal dans sa racine, et échanger immédiatement le personnel.

« Je ne suis pas de l'avis de M. Célestin Nicolas qui demande la suppression du lycée; avec cette énorme subvention, il peut et doit vivre et prospérer. Il faut avant tout l'améliorer, et certainement nous reverrons avant peu des jours meilleurs pour un établissement que nous avons créé à si grands frais. » (Courrier de la Guadeloupe, 4 déc. 1885.)

On fait des dépenses de plus en plus considérables et cependant la colonie se trouve actuellement dans un embarras financier dont on ne prévoit pas le terme. Presque toutes les recettes prévues au budget sont basées sur la quantité de sucre ou de rhum qui se fabrique annuellement dans l'île. Or, le prix actuel des sucres ne permet pas aux usiniers de rentrer dans leurs frais de culture et de fabrication. Il en

résulte que la culture de la canne est de plus en plus abandonnée. En trois ans elle a diminué de plus de moitié. On essaie de pallier la situation en recourant à des emprunts, mais l'avenir est peu rassurant.

— 9. Il semble que la colonie ne devrait pas hésiter à subventionner le collège diocésain qui assure l'éducation secondaire au chef-lieu et qui a plus d'élèves que le lycée. Mais, quand il s'agit d'un établissement dirigé par des prêtres, on ne saurait avoir de l'impartialité. Nous n'avons cependant pas à nous plaindre, la subvention de 15.000 \$, nécessaire pour assurer l'existence du collège, a été votée ces deux dernières années par une forte majorité. Une demande d'augmentation présentée à l'administration a été transmise au Conseil général et appuyée. Il y a lieu d'espérer que nos légitimes réclamations finiront par obtenir un résultat.

---

### Admissions de novices-clercs à la Profession.

---

Par décision du 19 août, ont été admis à la profession le jour de la fête du St Cœur de Marie les 31 novices suivants:

Quinn Guillaume,	du dioc. de Wexford Irlande,
Le Roux Charles-Auguste,	" Quimper,
Mac-Encany Jacques, (prononcez Mac-Smy),	dioc. de Clogher,
Pütz Hubert-Joseph,	" Cologne,
Neville Jean-Gérald,	" Dublin,
Sutter Marie-Joseph,	" Strasbourg,
Schlaesser Donat,	" "
Ball Jean,	" "
Le Gall Ferdinand-Henri,	" Quimper,
Téger André-Antoine,	" Strasbourg,



Nolan Jacques, (pron. Nolen) du dioc. de Killaloe,	
- Helfer Eugène - Marie,	Strasbourg,
Michon Eugène - François,	Clermont,
Descot Léon - Joseph - Marie,	Vannes,
Reeb Antoine,	Strasbourg,
Genoud Pierre - Louis,	Aunay,
Dumont Adolphe - Joseph - Constant	Amiens,
Gauthier François,	Clermont,
Decremps Célestin,	Caors,
Pannetier Joseph - Etienne,	Clermont,
Sanner Jean - Georges - Charles,	Strasbourg,
Berne Marie - Joseph,	Nancy,
Ferrié Dominique,	Montpellier,
Oedianne Louis,	Autun,
Allaire Olivier, Célestin - François,	Mans,
Figenwald Joseph,	Strasbourg,
- Dardenne Louis - Sylvestre - Cyrille,	Coutances
Michel Pierre - Auguste,	Autun,
Groell, Marie - Auguste - Jules,	Besançon,
Monnier, Pierre - Alexandre - Marie,	Vannes,
Fonseca Miguel dos Anjos,	Porto

Jours de Messe mensuelle — Les jours du mois où les nouveaux Profès doivent dire la sainte Messe aux intentions du C. R. Père sont réglés comme il suit.

Le 1<sup>er</sup>, P. Quinn Guill. — le 2, P. P. Roux, M. Eueany, —  
 le 4, P. P. Pütz, Neville — le 5, P. Sutter — le 8, P. P.  
 Schlaesser, Ball, — le 11, P. P. Le Gall, Féger, Nolan,  
 — le 14, P. Helfer, — le 15, P. P. Michon, Descot — le 16,  
 P. Reeb — le 17, P. P. Genoud, Dumont, — le 18, P. Gauthier,  
 le 19, P. Decremps — le 20, P. P. Pannetier, Sanner — le 21,  
 P. Berne, — le 22, P. P. Ferrié, Oedianne — le 23, P. Allaire,  
 — le 24, P. Figenwald — le 25, P. Dardenne — le 27, P. P.

Michel, Groell — le 30, P.T. Monnier, Fonseca.

Admissions aux vœux perpétuels.

Par décision du 19 août ont été admis aux vœux perpétuels:

Les P.T. Vœgtli Jean de la C<sup>té</sup> de Rambervillers,  
 Mac Cabe, de la C<sup>té</sup> de Mesnières,  
 Sacleux, de la Mission du Zanguebar,  
 Kuhn Basile, de la C<sup>té</sup> de Rambervillers,  
 Kuentz Prosper, de la C<sup>té</sup> de Cellule,  
 Schaller, Supérieur aux Amboellas,  
 Mével, Supérieur de la C<sup>té</sup> de Tounoungou (Zanguebar),  
 Grappe, de la C<sup>té</sup> de Paris,  
 Nobilet, de la C<sup>té</sup> de Rambervillers,  
 Briedel, de la Mission des Deux Guinées,  
 Dangelzer Eugène, de la C<sup>té</sup> de Mesnières,  
 Urion, de la Mission des Deux Guinées,  
 Replumaz, } de la C<sup>té</sup> de Merville,  
 Kieffer Antoine, }  
 Semire, de la C<sup>té</sup> de Blackrock,  
 Bonjean, de la C<sup>té</sup> de St Joseph-du-Lac,  
 Le Souët, de la Mission du Congo,  
 Healy Laurent, de la C<sup>té</sup> Rockwell.

Les F.F. Rogation Crénnet, de la C<sup>té</sup> de St Ilan,  
 Alype Welter, de la C<sup>té</sup> de Cellule.

Admissions aux vœux de cinq ans:

Ont été admis à renouveler leurs vœux pour cinq ans par décision  
 du même jour:

Les P.T. Mallet, de la C<sup>té</sup> de St Ilan,  
 Gaepfert Emile, de la Mission d'Haïti,  
 Cosse, de la C<sup>té</sup> de St Pierre, Martinique,  
 Gardel, de la C<sup>té</sup> de Merville.

Les F.F. Fructueux Debrionde, de la C<sup>te</sup> de Cellule,  
 François d'Assise Le Goic, de la Mission de la Sénégambie,  
 Sylvestre Kattenborn, de la Mission des Deux-Guinées,  
 Anastase Rothan, de la Mission de la Cimbébasie,  
 Tobin Kuntz, de la Mission des Deux-Guinées.

---

### Retraite annuelle des Pères.

---

Les Pères qui, cette année, ont assisté à la retraite annuelle de la Maison-Mère, étaient au nombre de 86. C'étaient, outre M<sup>gr</sup> Duboin et M<sup>gr</sup> Carrie, les R. R. P. P. Collin, Barillec, Delaplace, Liberimann, Burg, Grizard; les P. P. Le Varasseur, Teureux, Buguel, Guyot, Duparquet, Hubert, Le Bozec, Renaud, Hervé, Jouan René, Sundhauser, Müller, Luvétys, Jégou, Lefeuve, Guérin, Limbour, Tellerin, Gœpfert Prosper, Richert, Cogniard, Meillorat, Brunetti Ant., Stoffel Jgn., Lecomte Pierre, Schwab, Bertsch, Mauger, Gerret, Kientzler, Juillard, Hossenlopp, Montel Marien, Frinault, Planeix François, Martin Emile, Dubail, Jartes, Kuentz Aloïse, Heintz, Guyon, Lancel, Guétan, Odier, Vanhaecke, Pallier Edouard, Vœgtli Jean, Neu, Mac-Cabe, Ingweiller, Faugère, Guy-Grand, Sacleux, Vulquin, Chauffour, Ducloux, Kubin Basile, Latappy Jean, Kieffer-Philippe, Guth, Levadoux, Parsus, Kuentz Prosp., Bernard, Grappe, Gardel, Nobilet, Dangelzer Eug., Replumaz, Kieffer Ant., Semire, Bonjean, Healy Laurent, Croagh, Saengst, Le Jacq, Haegy, Fuzier.

Les novices, dont les noms ont été cités plus haut, portèrent à 117 le nombre total des retraitants.

Comme les années précédentes, c'est le T. R. Père qui a fait les instructions. Il a pris pour thème de ses conférences ces paroles de la sainte Ecriture: *Sanctificamini et estote sancti.*

Après nous avoir montré l'obligation spéciale où nous sommes, en qualité de prêtres et de religieux missionnaires, de travailler sans cesse à notre sanctification, il nous a successivement exposé les moyens d'obtenir la sainteté : la lecture assidue de l'Écriture Sainte, et l'oraison si nécessaire à l'homme apostolique pour acquérir cette science de Dieu, dont il a besoin pour lui et pour les âmes ; puis la générosité à accomplir fidèlement et en toutes choses la sainte volonté de Dieu ; la charité que l'Apôtre recommande avant tout comme le lien de la perfection ; la fidélité à la pratique de nos saints engagements religieux, le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; enfin la ferveur.

Dans sa dernière conférence, le C. R. Père a recommandé particulièrement la lecture des écrits de notre Vén. Père « qui pour nous, dit-il, peut tenir lieu de beaucoup d'auteurs spirituels, et a comme le privilège de convenir à tous les états d'âme dans lesquels on peut se trouver. » Il a terminé en exposant, d'après St. Basile, les marques et les heureux effets de la ferveur, dont l'un est d'être toujours dans la joie, toujours agréable à Dieu, au prochain et à soi-même.

À la demande de plusieurs Pères, il a fait espérer que sa conférence sur la St<sup>e</sup> pauvreté, dont elle résume, si bien toutes les obligations, serait publiée plus tard, avec quelques autres avis, sous forme de circulaire.

Le samedi 28 août, les Mères Vêpres du St. Cœur de Marie ont été célébrées pontificalement par Mgr. Duboin, qui officia également à la grand'messe du lendemain. Le soir, à 3 heures, eut lieu la cérémonie de profession. Le C. R. Père prit une dernière fois la parole et, pour résumer les grâces reçues par tous, développa ce texte de la St<sup>e</sup> Écriture : *Cantemus Domino, quoniam magnifice fecit*. Après avoir montré ensuite, combien il est doux de servir le Seigneur,

sans partage, il ajouta quelques réflexions pratiques sur chacun des objets dont il allait faire la tradition aux nouveaux profès : le crucifix, livre si précieux pour le missionnaire et pour les âmes qu'il a à évangéliser ; les Constitutions qui, bien observées dans toutes les positions, font le religieux et le missionnaire parfait ; le manteau qui lui apprend le détachement du monde et l'ampleur de charité qui doit exister dans son cœur et le chapelet déjà reçu à la prise d'habit et qui est une source si précieuse de grâces pour nous et les pauvres âmes que nous sommes chargés de conduire à Notre-Seigneur.

La cérémonie de profession fut suivie de l'émission des vœux perpétuels des Pères Vagthli Jean, MacCabe, Sacloux, Kubr Basile, Kuentz Prosper, Grappe, Nobilet, Dangelzer Eug., Replumaz, Kieffer Antoine, Lemire, Bonjean et Healy Laurent.

Le lendemain, selon l'usage, eurent lieu, à 8 h. 1/2 le service funèbre pour nos défunts, célébré par M<sup>r</sup> Carrié, assisté des P<sup>r</sup>s Gaëtan et Guth, comme diacre et sous-diacre ; puis, à 10 h. le Chapitre des Règles.

Après diner, on se rendit au cimetière de la paroisse où le C. R. Père bénit les croix nouvellement placées sur la tombe de M<sup>r</sup> Riehl et de M. l'abbé Rapp. On récita ensuite en commun un Ode Profundis pour le repos de l'âme de nos chers défunts, reposant dans ce cimetière.

La consécration à l'apostolat des nouveaux profès se fit à 2 h. de l'après midi. Le P. Vanbaecke, supérieur principal de nos C<sup>tés</sup> de la Martinique, avait été invité par le C. R. Père à faire l'allocution de circonstance. Il a parlé de la générosité au service de Dieu, comme moyen le plus efficace pour assurer la persévérance : *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.*

(2. Pet. 1, 10) Son instruction, toute remplie de doctrine et animée d'un zèle ardent était de nature à produire les meilleures impressions.

Cette journée fut clôturée par la bénédiction de la 1<sup>re</sup> pierre de la maison du nouveau noviciat d'Orly. Avant de procéder à cette bénédiction, le C. R. Père adressa aux ouvriers qui travaillent à cette construction, sous la direction du F. Juste, quelques paroles d'encouragement et de piété. Il leur dit qu'il fallait mettre le nom de Dieu à la tête de toute entreprise, et que sans cela on travaillait en vain; puis, que la maison qu'ils allaient édifier allait servir d'asile à de jeunes missionnaires, dont la vie serait tout de sacrifice; et qu'en coopérant ainsi à leur œuvre future, ils attireraient les bénédictions de Dieu sur eux, et leurs familles. Cette petite allocution fut écoutée par ces braves maçons, au nombre d'une vingtaine, avec beaucoup d'intérêt, et plusieurs même soulignaient chaque phrase par des signes d'assentiment. Le P. Limbour avait rédigé séance tenante le procès-verbal de la cérémonie, qui, après avoir été signé par tous les Pères présents, fut scellé dans la pierre.

#### Mouvement du personnel.

Retours en France. Sont arrivés à la Maison-Mère.

Le 16 août, M<sup>gr</sup> Carrie, du Congo;

Le 10 du même mois, le P. Ingueller, de la Mission de la Sénégambie;

Le 27, les P. P. Schurrer Antoine et Girard, de la Guadeloupe;

Le 28, le P. Carey, de la C<sup>té</sup> du S<sup>t</sup> Esprit de Pittsburg. Ce cher Père, qui souffre depuis plusieurs mois de la poitrine, est arrivé au S<sup>t</sup> Cœur de Marie bien fatigué.

Au mois de juill. est revenu également de Pittsburg le P. Jean Haas.

— Au prochain Bulletin, on donnera les placements des nouveaux Profès et les mutations faites nouvellement.

Nécrologie. — Le jour de la fête du S<sup>t</sup> Cœur de Marie, est pieusement décedé à Chevilly, un grand scolastique, M. Kraft, depuis longtemps malade de la poitrine. Le C. R. Père le recommande aux prières de la C<sup>té</sup>.

— Prière aux C<sup>tés</sup> d'Amérique d'envoyer au plus tôt leurs bulletins.

Maison-Mère, le 31 Août 1886.

N<sup>o</sup> 201.

Sept. 1886.

# BULLETIN

## Maison-Mère.

### Admissions de novices-Frères à la profession.

D'après la décision du Conseil, ont été admis à la Profession les 10 novices-Frères dont les noms suivent :

Au noviciat central du St Cœur de Marie, le 8 sept.

Les FF. Emery Kutz,	du dioc. de Strasbourg,
Palmace Mester,	" Paderborn,
Géran Rauscher,	" Strasbourg,
Sidoine Stoeckler	" Fribourg (Bade),
Euphrase Goettelmann,	} " Strasbourg.
Gilbert Wernet,	

Au noviciat de N. D. de Langonnet, le 3 oct.

Les FF. Pascal Stéphan,	} du dioc. de Vannes.
Isaac Hervé,	

Au noviciat de Braga, le 3 oct.

Les FF. Luiz de Gonzaga da Silva,	} du dioc. de Braga.
Adriano da Hora Macieira,	

### Admissions aux vœux de cinquans.

Ont été admis aux vœux de cinquans, le 1<sup>er</sup> septembre :

Les FF. Césaire Le Roy, de la C<sup>te</sup> de N. O. de Langonnet,  
Aimé Vézier, de la Mission de Sénégambie.

### Admissions de Scolastiques.

Ont été admis en qualité de scolastiques:

au petit scolasticat de Merville, le 15 août:

M. M. Bataille Joseph, Pat. de rel. Louis-Marie,  
Seclercq Emile-Lucien, Pat. de rel. St-François-Xavier,  
Olfen François-Guillaume, Pat. de rel. Marie-Joseph,  
Naveau Louis-Pierre, Pat. de rel. Marie-Joseph.

au petit scolasticat de Blackrock, le 10 oct.

M. M. Meister Emile, Pat. de rel.  
Lichtenberger-Xavier, Pat. de rel. St-Joseph,  
Plunkett Christophe, Pat. de rel. St-François-Xavier,  
Blanchot Henri, Pat. de rel. St-Louis-de-Gonzague.

### Admissions de Novices-Frères

Ont été reçus comme Novices-Frères.

au noviciat central du St-Coeur de Marie, le 8 sept.

Les post. Huber Charles, nom de rel. F. Clément,  
Forty Jean-Marce, " F. Edouard,  
Lambert Joseph, " F. Remy,  
Henke Martin-Laurent, " F. Réginald,  
Janson Henri-Lambert, " F. Boniface,  
Gorraz Eugène-Célestin, " F. Félicien,  
Seyler Joseph, " F. Humbert,  
Koeper Antoine, " F. Priscillien,  
Ley Blaise, " F. Marcel,  
Friederich Ignace, " F. Emile.

à Gethsémani, le 19 juillet:

Le Post. Gass Antoine. nom de rel. F. Volusien.

à Braga, le 3 octobre:

Le Post. Vaz João Rodrigues, nom de rel. F. Duarte (Edouard),



## Haïti.

Ctè de S<sup>t</sup> Martial, à Port-au-Prince.

Juin 1884 - août 1886.

1. Départ du P. Caragnat, sup. - P. Lejeune. - 2. Retour en France. P. Weik, au Havre. - 3. Mutations, renfort. - 4. Visite par le P. Grassier. - 5. Mort du P. Pierre Sacombe. - 6. Mort de M<sup>gr</sup> l'Archev. - 7. M<sup>gr</sup> Killion son successeur. - 8. Titre de chanoine donné au P. Supérieur. Paroles de M<sup>gr</sup> Guillaux. - 9. Singerie confiée aux Sœurs de S<sup>t</sup> Joseph. - 10. Marche de l'œuvre. Nombre d'élèves. - 11. Dis. tributions des prix. - 12. Ministère ext. Aumônerie des Sœurs, de l'hôpital, de la prison. - 13. Nos retraites. Vœux. - 14. Rapports avec le Gov<sup>t</sup>. Rélection de Salomon.

Bull. de la Ctè - 1 Depuis la publication de notre dernier Bulletin, quelques changements ont été opérés dans le personnel de la Ctè.

Le P. Caragnat, nommé Supérieur en septembre 1881, après le départ du bon P. Simonet, avait été rudement éprouvé pendant les trois années de son administration. La variole, la fièvre jaune, la guerre civile étaient venues successivement fondre sur Port-au-Prince, entraver l'œuvre du petit séminaire-collège, et, en même temps, rendre bien difficile la gestion des affaires, déjà pénible à cause des dettes qui restaient à payer. Malgré toute son énergie, le nouveau Supérieur fut bientôt à bout de forces. Conduit aux portes du tombeau par la fièvre jaune, il demeura près d'une année bien souffrant. Les Sœurs de S<sup>t</sup> Joseph de Cluny, surtout la Supérieure, la R. Mère Louise, lui prodiguèrent les soins les plus dévoués; mais ces attentions délicates ne lui rendaient ni la santé, ni les forces. Le jour de la distribution des prix, 17 déc., 1884, il ne put faire qu'une courte apparition, et dut se retirer, devant les inquiétudes manifestées par M<sup>gr</sup> l'Archevêque, les principaux assistants et les Pères.

Cette situation préoccupait depuis un certain temps la Maison-Mère; voyant qu'elle se prolongeait, le C. R. Père se décida à rappeler en France le P. Caragnat, et envoya

pour le remplacer le P. Sejeune de la C<sup>te</sup> de Cellule.

Un peu remis à l'arrivée de son successeur, le P. Supérieur put le présenter à l'Archevêque et faire avec lui les doubles visites d'adieu et de bienvenue. C'était l'époque où le clergé se trouvait réuni pour les exercices de la retraite ecclésiastique.

(Janvier 1885)

Le Président fut particulièrement sensible au départ du Père Taragnat. Il voulut lui offrir un dîner d'adieu, et y joignit une allocution de 500 piastres (2665<sup>f</sup>).

— 2. Pendant l'année 1885, les PP. Weik et Bertrand ont eu le bonheur d'aller passer quelque temps à la Maison-Mère. Le P. Charles a obtenu la même faveur en 1886. Sa santé toujours très fatiguée, ne lui a pas encore permis de revenir en Haïti.

Le P. Weik a profité, on le sait, de son voyage en Europe pour essayer d'obtenir de M. de Bismark les autorisations nécessaires à l'établissement de la mission du Caméron (voir le Bulletin de nov 1885.)

Il eut aussi l'occasion d'aller exercer son ministère au Havre. Le gouvernement d'Haïti avait envoyé dans cette ville 15 ouvriers, pour les perfectionner dans les chantiers et ateliers maritimes, durant la construction d'une canonnière destinée à Port-au-Prince. Le Consul général d'Haïti à Paris, M. Simonds, voulut profiter de la présence du P. Weik en Europe, pour encourager ces jeunes Haïtiens qui lui étaient connus.

Le P. Weik se rendit donc au Havre en compagnie de M. le Consul d'Haïti. Dans une première visite aux jeunes ouvriers, il leur annonça qu'il dirait le dimanche suivant la 1<sup>st</sup>e Messe à leur intention.

« Je suis heureux, écrivait-il le lendemain au C. R. Père, de venir vous parler de la manifestation catholique que nos ouvriers noirs d'Haïti ont faite hier à l'église de St<sup>e</sup> Marie. Au nombre de quinze, ils ont assisté à la Messe de 8 heures

que j'ai chantée. On leur avait donné une place d'honneur dans l'église qui était comble. Ces quinze Noirs, proprement vêtus, attiraient l'attention de tout le monde, moins encore par leur figure noire que par la manière vraiment édifiante avec laquelle ils ont assisté au s<sup>t</sup> sacrifice de la messe. Trois d'entre eux ont fait la s<sup>te</sup> Communion. M. l'abbé Mauger, vicaire de S<sup>te</sup> Marie, a bien voulu donner un chapelet à chacun de ces enfants. Tout le monde ne parlait que de la Messe des Noirs... M<sup>gr</sup> l'Archevêque a été enchanté quand je lui ai demandé la juridiction pour les confesser, et il m'a chargé de leur donner de sa part la bénédiction. (Lett. du 30 nov. 1885)

La S<sup>em</sup>aine Religieuse de Rouen, dans son N<sup>o</sup> du 19 déc. 85, a consacré un de ses articles au compte-rendu de cette cérémonie.

Le P. Weik est rentié à Port-au-Prince (nov. 1885) avec une fort belle pompe à vapeur, achetée à l'exposition d'Anvers, pour le compte du gouvernement. Cet engin de sauvetage fait ici l'admiration de tous. Malheureusement ce bon Père est revenu imparfaitement guéri, sa santé continue à donner des inquiétudes.

— 3. A la fin de 1885, le P. Massart a enfin obtenu l'autorisation, qu'il sollicitait depuis plusieurs années, de consacrer son zèle aux Missions d'Afrique. Ça c'est perdu en lui un exemple du dévouement le plus serviable et le plus complet. Dans toute la vérité du terme, ce cher Père a été, ici, pendant six ans, le religieux paratus ad omnia de nos saintes Règles. Outre ses fonctions au petit séminaire, il était l'aumônier zélé de la prison.

En même temps que le P. Massart, était aussi rappelé le P. Martin, fatigué des tracassés d'un long et laborieux économe. Le climat des Vosges lui aura bien vite rendu la vigueur que le soleil d'Haïti lui avait enlevée.

Pour combler les vides laissés par ces départs, la Maison-Mère nous a envoyé le P. Emile Gaespert, arrivé en janvier 1885; en novembre de la même année le P. Sébrier,

M. Sacaque, prêtre des colonies et M. Bénard, scolastique, et enfin le F. Cyriaque en mars 1886.

Nous n'en avons pas moins été dans l'embarras pour suffire à tout. La classe de 6<sup>e</sup> a été faite en 1885 par un de nos anciens élèves; et le P. Supérieur a dû se charger de la seconde en 1886.

— 4. En janvier 1884, le R. P. Grasser est venu de la Martinique faire la visite régulière des Ct<sup>és</sup> d'Haïti.

Il accompagnait M<sup>gr</sup> Carméné et M. l'abbé Cudenne qui se rendaient à Port-au-Prince pour le sacre de M<sup>gr</sup> Hersusan. Il écrivait lui-même au C. R. Père peu après son arrivée en Haïti

« Nous sommes arrivés à Port-au-Prince le 3 janvier au matin. M<sup>gr</sup> Guilloux, ses vicaires généraux, nos Pères, et d'autres prêtres sont venus à bord à notre rencontre. La réception a été enthousiaste. M<sup>gr</sup> Guilloux a été très aimable à mon égard. Au premier repas qui a suivi notre arrivée M<sup>gr</sup> l'Archevêque a porté des toasts à ses hôtes: j'ai eu le mien; qui vous a été adressé. Monseigneur a exprimé publiquement combien vous avez été bon pour lui, et combien il vous remercie d'avoir voulu m'envoyer à l'occasion de la grande solennité du sacre de son auxiliaire.

« J'ai vu assez intimement tous les prêtres d'Haïti, car ils étaient presque tous réunis à Port-au-Prince à l'occasion d'une retraite ecclésiastique qui a précédé la cérémonie du sacre. Nous avons fait une visite au général Salomon, qui a été très gracieux. Le lendemain, le Président m'a envoyé par un de ses aides-de-camp sa carte de visite. » (M. 18 janv. 84)

— L'excellent P. Grasser nous a ainsi consacré les derniers efforts de son zèle sous le soleil des tropiques. Il prêcha la retraite des Pères, vit tout le monde en direction, traita plus d'une question avec Monseigneur, et, finalement, quitta Haïti, laissant à l'archevêché, à la présidence; dans les familles qu'il avait visitées, la meilleure impression.

« Nous ne pensions pas alors, que ces sentiments de sympathique souvenir, devaient, hélas ! sitôt se manifester en regrets, à l'occasion de sa mort

— 6. Un autre décès est venu nous attrister : le P. Sacombe, conduit lentement à la tombe par une maladie de poitrine contractée en France, est mort le 11 février 1886. Le Bulletin de mars, n<sup>o</sup> 195, a donné quelques détails biographiques sur ce cher défunt.

— 7. Peu auparavant, le 24 octobre 1885, le diocèse de Port-au-Prince avait perdu son digne et pieux Archevêque, M<sup>r</sup> Guilloux. Souffrant depuis longtemps d'un eczéma, ce Prélat ne pouvait trouver ici le repos sérieux dont il avait besoin, et il se croyait assez fort, pour supporter longtemps encore cette vie de lutte et de tracas à laquelle il était condamné. C'était une illusion de malade. L'été fut pénible ; le prélat employa les loisirs forcés que lui donnait l'infirmité, à composer une brochure historique et apologétique : Le Concordat d'Haïti et ses résultats. Sa Grandeur y fait ressortir le rôle du clergé et les résultats de son action. Nous y avons une belle page.

Ce fut le chant du cygne. Pendant que la brochure s'imprimait en France, l'auteur vint s'aliter pour ne plus se relever.

Les Pères furent assidus à l'archevêché pendant la maladie. Le P. Supérieur s'y rendait presque chaque jour ; c'est lui qui le premier célébra la messe dans la chambre du malade, et il venait de passer la nuit près de lui, lorsque le prélat rendit l'esprit, au moment où son auxiliaire achevait le st. sacrifice de la messe.

L'exposition du corps à la cathédrale, et surtout la longue procession des obsèques furent l'occasion d'un véritable triomphe pour la religion. Le Président, qui était venu faire une visite solennelle à l'Archevêque, la veille de sa

mort, suivit à pied le convoi, et cela, malgré son grand âge et malgré la fatigue d'un pareil trajet. Ses funérailles furent faites aux frais de l'Etat. C'était un hommage bien mérité.

L'administrateur, M<sup>gr</sup> Kersusan, a présidé, dans notre chapelle, le service solennel célébré, peu après, pour le repos de l'âme du prélat.

— 7. Le successeur attendu par tous, et nommé en effet dans le consistoire du 7 juin, sur la présentation du Gouvernement, est M<sup>gr</sup> Hillion, évêque du Cap depuis 1873.

Ancien supérieur du petit séminaire de St<sup>e</sup> Anne d'Auray, M<sup>gr</sup> Hillion a connu nos Pères à Plœrmel en 1853. Nous n'avons jamais eu qu'à nous louer de sa bienveillance à notre égard. Nous avons toute confiance qu'il voudra bien nous la continuer.

— 8. L'œuvre du petit séminaire est d'ailleurs, sans contre-dit, l'une des plus importantes pour le bien du pays. C'est ce que déclarait M<sup>gr</sup> Guilloux dans une occasion solennelle.

Dès l'arrivée du R. P. Lejeune, il voulut, comme il l'avait fait pour le P. Simonet, le nommer chanoine honoraire de la cathédrale. Dans l'allocution prononcée à la cérémonie d'imposition du camail, le jour de Pâques 1885, le prélat dit ces paroles que nous extrayons du Bulletin religieux d'Haïti:

« Les œuvres d'enseignement et d'éducation, a dit le prélat, ont toujours été l'objet de la sollicitude de l'Eglise... C'est pour cela que j'ai tant aimé, pendant le cours de mon ministère en Haïti, à visiter nos écoles, et que j'ai été si heureux, lorsqu'il m'est arrivé de rencontrer des maîtres vraiment dignes de ce nom... Mais de toutes les maisons d'éducation, mon petit séminaire-collège a été la plus chère à mon cœur. Fondé par mon vénérable prédécesseur, au prix de bien des sacrifices, il m'a été légué dans des circonstances bien difficiles. Dieu m'a donné de le sauver au milieu des périls et des angoisses. Grâce au ciel, depuis vingt ans il est debout et n'a cessé de donner au pays des hommes utiles. Aussi, suis-je plus que jamais résolu de lui

consacrer tous mes soins, et d'encourager les respectables Pères qui le dirigent. Je les ai appelés et ils sont venus partager ma sollicitude à l'égard de cette chère jeunesse objet de mon affection la plus tendre et de tous mes vœux. J'ai résolu de leur donner aujourd'hui, à eux et au pieux Institut qui nous les envoie, une preuve de plus de mon affection et de ma reconnaissance. »

Puis, s'adressant au Père Lejeune. « Mon Révérend Père, a dit Sa Grandeur, le grand apôtre ordonne d'entourer de marques d'estime et de respect les prêtres qui se sont dignement acquittés de leur ministère, qui bene præsumunt presbyteri duplici honore digni habeantur. Eh! bien, je sais que, pendant vingt ans, vous avez travaillé, bien travaillé, en Europe, à l'enseignement de la jeunesse. Ce sont surtout de tels prêtres que St. Paul nous commande d'honorer, maxime qui laborant in verbo et doctrina. Vous êtes venu ici avec la ferme volonté de vous dépenser tout entier pour le bien de mes chers enfants d'Haïti: recevez-en le témoignage de ma reconnaissance, je vous fais chanoine honoraire de l'église métropolitaine et veux immédiatement vous en imposer les insignes. » Aussitôt le R. P. Lejeune s'est approché, et Monseigneur lui a passé le rochet et le camail, qu'en vertu d'un bref du Souverain Pontife il a le droit d'accorder aux prêtres qui ont bien mérité de son diocèse.

A la Messe pontificale qui a suivi, Son Excellence le Président d'Haïti s'était fait représenter par le Conseil de Messieurs les Secrétaires d'Etat et ses aides-de-camp. Le nouveau chanoine a fait une excellente instruction sur la solennité du jour. (Bull. relig. d'Haïti. avril 1885.)

— 9. Notre œuvre marche tout doucement, sans faire du bruit, et sans donner d'ombre. Le petit séminaire-collège occupe, sans conteste, le premier rang parmi les établissements d'instruction secondaire de la République. Malheureusement, bien des obstacles viennent entraver le succès final des études. Le pays traverse une crise financière qui

se traduit par l'augmentation de toutes choses, par des droits exagérés de prime pour l'argent à expédier à l'étranger, et, ou résumé, par une gêne universelle qui nuit au commerce et ruine les particuliers. La récolte de 1885 a été médiocre, en même temps que le café baissait en Europe, par suite de la production active et soignée du Brésil. Par suite, l'argent est devenu rare, et le Gouvernement paie mal.

Cependant nos élèves se sont maintenus à un assez beau chiffre pour ces temps difficiles, 235 en 1885, 240 à 245 en 1886. Mais nous devons-nous attendre à une baisse, si l'état de gêne qui pèse sur le pays se maintient quelque temps. Sur ce nombre, les pensionnaires comptent pour 65. Nous les avons complètement séparés des externes, cette mesure a produit un bon résultat.

Les classes supérieures sont toujours peu fréquentées; En 1885, nous n'avons pas eu de classe de rhétorique faute d'élèves. Au lycée, il n'y a qu'un élève de seconde, et rien au-delà. En ce moment, nous comptons de 8 à 12 élèves dans chacune des premières classes. Cela tient à la gêne des familles, à l'inconstance naturelle des haïtiens et au peu d'importance attachée par le Gouvernement à l'achèvement des études. Les jeunes gens qui sont arrivés en 4<sup>e</sup> en savent assez, pensent-ils, pour occuper n'importe quelle position sociale; aussi, pour la plus petite difficulté, pour un rien, les enfants abandonnent les classes. C'est bien fâcheux, car ils satisfont assez convenablement et s'appliquent assez bien.

— 10. La distribution des prix de 1884 eut lieu le 16 décembre sous la présidence de Mgr, l'Archevêque. Tout se passa fort bien. La pièce de théâtre intitulée Le Retour du proscrit, fut très bien interprétée et fort applaudie. Quelques jours auparavant, le T. Weik, en donnant une représentation de phantas-magorie au pensionnat des Sœurs de St. Joseph, fit une chute grave dans son musée: il tomba sur le dos d'une hauteur de



douze pieds On dut le transporter à l'établissement. Heureusement qu'il n'y avait rien de fracturé, et dans une dizaine de jours il put se remettre.

En 1885, nous ne pûmes avoir de solennité, à cause de la mort de l'Archevêque. La cérémonie eut lieu au musée tout récemment décoré; elle commença par la bénédiction solennelle d'une belle statue de S<sup>t</sup> Joseph, envoyée par le P. Weik, alors en France, et se continua par un discours du P. Supérieur, sur les difficultés de l'éducation complète en Haïti. Monseigneur l'administrateur présidait.

— 11. En dehors du travail régulier au séminaire-collège, nous avons aussi le service de quelques aumôneries. D'abord celui de la C<sup>té</sup> du pensionnat et de l'école des Sœurs de S<sup>t</sup> Joseph. Le nombre des religieuses est de 24, celui de leurs élèves pensionnaires de 110, et des externes de 200. Ces œuvres font beaucoup de bien et les Pères qui en sont chargés sont heureux de s'y dévouer. Au départ du P. Martin, le P. Bertrand fut chargé de la direction des Sœurs; le P. Supérieur s'occupe des enfants des premières classes du pensionnat, et le P. Ritzenhalex des plus petites. Le P. Haaby a le soin de l'externat.

À la fin de l'année dernière. Le R. P. Supérieur a activé l'achèvement de la chapelle du pensionnat, construction interrompue par suite du manque de ressources.

En attendant mieux, nous venons, cette année, de confier aux soins de ces religieuses, avec l'autorisation de la Maison-Mère, notre lingerie et celle du petit séminaire-collège. Ceci est d'une importance majeure dans un pays où l'on peut aisément faire blanchir le linge, mais où l'on ne trouve personne pour le raccommoder. Un parloir transformé en lingerie a donné toute l'organisation provisoire nécessaire. Avant de rentrer en France, où elle allait au mois de mars 1886, pour subir l'opération de la cataracte, la bonne Mère Supérieure, la R. Mère Louise, a tout arrangé à souhait.

— 12. Nous avons aussi le service de l'hôpital militaire. Cette œuvre nous est confiée depuis les premières années. Le Père qui en est chargé peut y faire quelque bien à de pauvres malades. La tenue matérielle de l'œuvre est loin d'être sur un bon pied. On la voudrait confiée à des religieuses. Le plus ordinairement les malades profitent d'un léger mieux pour quitter l'établissement et aller mourir ailleurs. Ceux qui y meurent reçoivent les sacrements. Il y a aussi ça et là quelques premières communions, et au nombre des élus de ces fêtes se trouvent des hommes de 60 à 70 ans et quelque fois plus.

Le P. Sengelin y a déjà commencé sa sixième année comme aumônier. Il y dit la messe et fait une instruction tous les dimanches. Il visite les malades au moins une fois la semaine, et s'y rend plus souvent quand des catéchismes ou des malades en danger réclament sa présence. L'établissement est à peu de distance du séminaire. Le ministère n'y est nullement entravé, et le gouvernement donne la rétribution ordinaire de 18 piastres, 75 ou 100 ₣ par mois.

— Nous avons enfin l'aumônerie de la prison qui comprend deux catégories. Dans un premier local se trouvent enfermés 150 à 200 pauvres diables, dont le corps et l'âme sont dans un état déplorable. Le gouvernement se contente de les priver de leur liberté; mais il ne les nourrit pas. Quelques personnes charitables pourvoient à leur alimentation, qui est toujours fort peu recherchée. Ceux qui ont leur famille dans les environs ou des amis sont nourris par eux. Ceux qui n'ont rien de tout cela meurent de faim, et le cas n'est pas rare. Le P. Musart a sauvé la vie à plus d'un. Le Père instruit une partie de ces pauvres gens. Généralement ceux qui meurent à la prison reçoivent les sacrements.

Dans les autres locaux de la prison se trouvent les détenus d'un rang plus élevé: des généraux, des hommes qui ont de quoi se nourrir. De temps à autre il y a des condamnés à mort;

il faut les préparer à ce rude moment. Parfois le Père est surpris par la rapidité de l'exécution ; mais ce n'est pas l'ordinaire.

Il y a une chapelle assez convenable. Le Père aumônier y dit la messe tous les dimanches. Il y a beaucoup de bien à faire. Pendant six ans, le T. Massart en a été chargé, et Dieu sait tout le bien qu'il y a opéré ! Le T. Scherer lui a succédé ; il en est très heureux. Sa rétribution est comme pour l'hôpital de 100 \$ par mois.

— 13. Nos retraites annuelles se clôturent le 2 Février. Les T. Haaby et Ritzenthaler ont été autorisés à émettre leurs vœux perpétuels en 1885 et 1886 ; et les F. F. Raymond et Frédéric leurs vœux pour cinq ans. Le clergé de la ville vient assister au dîner de clôture.

— 14. Par un vote de l'Assemblée nationale du 30 juin 1886, le Président Salomon a été réélu Président de la République pour une nouvelle période de sept ans, qui commencera le 15 mai 1887, pour finir le 15 mai 1894. A cette occasion, il y eut illumination, feux d'artifices, joie unanime.

Un des considérants de ce décret est ainsi conçu : « Pour consolider la paix et la sécurité publiques, l'intérêt du pays commande de procéder, dès à présent, à l'élection du Président de la République. » (Le journal l'Œil, 30 juin 1886.) Comme on l'a remarqué plus haut, le mandat du Président n'expirait, en effet, que le 15 mai 1887.

Cette réélection du Président est un gage de paix pour le pays, si la Providence le maintient au pouvoir durant cette nouvelle période.

— Madame Salomon, parisienne d'origine, a fait, en 1885, un assez long séjour en France pour raison de santé. Le T. R. Père est allé lui faire visite avec les T. T. Simonet et Grasser, pour la remercier de sa bienveillance pour nos Pères ; elle lui promit tout son appui. Afin de placer son pays sous la protection de N. D. de Lourdes, elle alla déposer, elle-même,

dans son pieux sanctuaire, une magnifique bannière haïtienne. Les Annales de Louvet ont parlé de ce pèlerinage et de ce don.

Avant de quitter Paris, elle écrivit au C. R. Père pour se recommander à ses prières, elle et son mari, et lui demander sa photographie pour le président. Après la réception de cette photographie, apportée par le P. Weik, le général Salomon écrivit au C. R. Père pour lui en exprimer ses vifs remerciements.

### Maison de St Pierre, à Pétionville.

Jun 1884 Août 1884.

1. Etat général. — 2. Relevé annuel du st ministère. — 3. Arrivée et départ du P. Secombe. — 4. M<sup>gr</sup> Guilloux à Pétionville. — 5. Nouvelle église. — 6. Chapelle provisoire en bois. — Bénédiction.

— 1. Les Bulletins qui ont parlé de Pétionville en ces dernières années, ont donné sur cette paroisse tous les renseignements nécessaires, pour faire connaître parfaitement cette œuvre.

Nous ne voulons pas redire que nous avons une population de 15 à 20.000 âmes, disséminées sur une étendue de 12 lieues de cheval sur 7, où se trouvent établies 4 chapelles, pour aider au service de l'église paroissiale.

— 2. Voici le relevé annuel des résultats du ministère pendant les deux dernières années :

Sacraments administrés	1884	1885	Sacram <sup>ts</sup> administrés	1884	1885
Baptêmes	756	947	Visites aux chapelles..	16	12
1 <sup>ères</sup> Communions.	75	112	Confessions ..	8.001	8.106
Mariages.	61	69	Communions.	2.730	8.962
Malades administrés..	70	75	visites aux malades..	95	97
Sépultures.	25	30	Confirmations.	170	"
Comm <sup>ns</sup> pascuales..	2.230	2.200			

Les observateurs remarqueront sans peine une diminution dans le nombre des visites aux chapelles; mais en 1885, le Père François a été retenu au lit une partie de l'année, à cause de la

goutte, et a dû passer le reste de l'année en France, où il est resté.

— 3. En 1885, le P. Pierre Lecomte est venu pour remplir les fonctions de curé; les forces physiques que son apparence laissaient supposer, n'étaient pas en rapport avec la lourde tâche d'un curé en Haïti. Au bout de quelques courses à cheval, il fut obligé de déclarer qu'après être resté 7 à 8 heures en selle, il n'en pouvait plus. Ses palpitations du cœur s'en sont mêlées, et il a dû rentrer en France; de sorte que le P. Runtz est resté seul, pour la troisième fois, vicaire administrateur.

Pendant cette vacance, le petit séminaire a donné le Père Haaby pour le service du samedi et du dimanche.

— 4. Mentionnons aussi, pour être complet, la demeure de l'Archevêque à Pétienville, pendant plusieurs des derniers mois qu'il a passés en ce monde. M<sup>r</sup> Guilloux habitait une maison particulière; où il célébrait la St<sup>e</sup> Messe, mais il venait régulièrement assister aux offices de la paroisse qu'il a constamment édifiée.

— 5. Du ministère on a fait ce qu'on a pu, car l'église menaçait de tomber sur les fidèles, et, de fait, il a fallu l'abandonner complètement à la fin de juin 1886.

Le P. Runtz avait été chargé par le P. François, dont les forces trahissaient le courage, de la construction d'une nouvelle église.

Bâtit, et sans argent, dans un pays où les architectes ne se trouvent pas et où les bons ouvriers sont rares, surtout pour qui n'a guère de fonds, c'était, de l'avis du P. François, tenter l'impossible. Heureusement qu'impossible n'est pas français et qu'on parle français ici. Le P. Runtz a donc fait faire un magnifique plan par un français sans le sou, il a inventé des processions pour faire apporter des pierres qu'il allait déterrer dans la ravine. La Présidente elle-même en a porté. Puis l'ancien président, M. Boironde-Canal, un de ces bons amis, comme on n'en trouve guère; mais comme on

les aime, a donné sans relâche et sans se faire prier, les moyens de transport, quand les processions ne suffisaient plus. Bref, on a pu poser la première pierre en 1884, cinq mois après l'ouverture des travaux.

Son Excellence, le Président, sa Dame, ses ministres, toute la famille du Président, l'armée, se trouvaient là, pour fêter St Pierre. Mgr l'archevêque présidait et officiait. Tout Port-au-Prince s'était transporté à Tétionville. Ce fut vraiment une belle fête. Au dire du vieux colonel Saint-Félix Séveillé, un de ces hommes qui prient encore pour le roi et le dauphin de France, de mémoire d'homme on n'avait jamais vu de fête semblable.

En 1885, le P. Supérieur put célébrer la sainte Messe sur l'emplacement de la nouvelle église, le jour de la fête patronale à la St Pierre, les fondations étant entièrement terminées. Mais en attendant l'achèvement des travaux, il fallait une église provisoire. Avec l'aide de personnes charitables, le P. Runtz parvint à l'édifier.

— 6. La bénédiction de cette chapelle provisoire a eu lieu dernièrement le jour de la fête de St Pierre. Nous donnons le compte-rendu que le Bulletin religieux publie sur cette mémorable solennité. En y verra le véritable tour de force que la nécessité a imposé au P. Runtz; on comprend maintenant, comment il se fait que bien des choses aient été en souffrance pour le St ministère.

— .. Il y a deux ans, dit le Bulletin religieux (sept. 1886), Mgr l'Archevêque posait solennellement la première pierre de l'église de Tétionville. Ce fut une grande fête, M. le Président voulut bien l'honorer de sa présence et il n'y vint pas seul. — Ses vœux se multiplièrent pour la future maison de Dieu, les dons arrivèrent aussi, et, grâce à l'activité sans arrêt du P. Runtz, en une année on vit les fondations achevées. Que d'actes de vertu sont enregistrés, par le bon Dieu, sur ces

pierres enfouies sous-terre, mais que des mains généreuses et chrétiennes ont été chercher dans la ravine, pour les apporter ensuite en procession jusquaupied d'œuvre. Sur l'emplacement désormais sacré du nouvel édifice, une foule pieusement recueillie assistait, l'année dernière, à la sainte Messe célébrée en plein air, en présence de Monseigneur.

« Les travaux continuaient, les pierres s'accumulaient, les desirs se multipliaient; mais, hélas! « un beau plan sans argent est un meuble inutile », et en ces jours les ressources se font rares, l'année est mauvaise, bien des bourses s'ouvrent en vain. Se décourager est une faiblesse dont n'est pas capable le P. Runtz; la vieille église s'effondre, il faut de toute nécessité l'abandonner. Il ne reste plus qu'un mois et demi avant la fête de St-Pierre, « fête du lieu, fête de grand office. »

« C'est dit, il faut une chapelle provisoire. Un ami généreux ouvre sa bourse et effectue un premier versement, d'autres suivent. Celui-ci donne des briques, celui-là des planches, un troisième offre des tôles. Puis arrivent des bienfaiteurs plus modestes; Notre-Seigneur nous avertit que ce sont parfois les cœurs les plus généreux. L'un apporte 10 centimes et l'autre donne deux piastres, quelques-uns vont jusqu'à 10, mais peu dépassent. Le Père prendra des ouvriers à bon marché, il sera architecte, manœuvre, décorateur, et que voyons-nous le matin de la St-Pierre? Tout le monde est émerveillé, Monseigneur d'Kippa ne peut commencer la Messe pontificale qui va inaugurer cette cathédrale de bois, sans exprimer sa satisfaction et sans se plaindre que le bon Père Runtz a fait un provisoire trop beau! Tout est couvert, le sanctuaire est plafonné, la sacristie est entièrement fermée, et tout, jusqu'aux deux petites chapelles latérales, est peint à l'huile. Les bas-côtés seuls restent à fermer, mais la quête de ce jour va y mettre des panneaux. La construction occupe toute la grande nef, ce qui permettra de continuer

les travaux, quand les ressources seront là, sans gêner les fidèles qui assistent aux divins offices.

« Rien ne manque à la fête. Monseigneur nous donne un bel éloge, très pratique de St. Pierre; un nombreux clergé entoure Sa Grandeur, Mgr. Ribault, le R. P. Supérieur du petit séminaire-Collège, M. le curé de St. Joseph, M. le curé de Ste Anne, un des vicaires de la Cathédrale, M. le curé de la Croix-des-Bouquets, M. le curé des Terrettes, et nombre d'autres prêtres assistent à la cérémonie; la musique du petit séminaire accompagne heureusement le chant, et, entremêle ses meilleurs morceaux. A l'entrée du chœur, M<sup>me</sup> la Présidente; près d'elle les parrains et marraines du petit sanctuaire: M. Aubry-Sénateur, M<sup>me</sup> Emile Pierre; — M. Octave Francis, magistrat communal, M<sup>lle</sup> Victoria Brutus. — M. le Général Elyandre, M<sup>lle</sup> Du faure; — M. le Général Abélard, M<sup>me</sup> Ferris; — M. Rouzier, M<sup>lle</sup> Annette Demeurien; — M<sup>r</sup> Chancy, M<sup>lle</sup> Laure Chevalier. — Nombre d'étrangers, et beaucoup de citoyens de Port-au-Prince avaient hasardé la montée pour passer une journée près de St. Pierre

« Un dîner servi avec un goût parfait, réunissait peu après les invités, sous la présidence de Monseigneur M<sup>me</sup> Salomon y assistait Elle représentait M. le Président, que les grands actes de la fin du mois retenaient à la capitale. Bien des vœux furent exprimés, bien des remerciements furent adressés aux bien-faiteurs et au zèle missionnaire. Résumons-les d'un mot: « Que Dieu bénisse l'œuvre, que les hommes aident, que l'infatigable ouvrier termine! » (Bull. rel. d'Haïti, août 1886.)



## Trinidad

### Clé de l'Immaculée Conception, à Port d'Espagne.

Juin 1884 - Sept. 1886

1. Personnel - Santé. — 2. Nombre d'élèves. — 3. Succès aux examens. 4. Fêtes  
Commun. Fêtes religieuses. — 5. Séances musicales. athletic sports. — 6. Relations  
avec les gouverneurs. Leurs visites. — 7. Services rendus au clergé. — 8. Visites  
de Monseigneur Guin et autres prélats, du duc et de la duchesse de Bragança.  
— 9. Association d'anciens élèves.

— 1. Le personnel de la Clé, après avoir subi diverses modifica-  
tions, se compose actuellement des membres suivants: le P. Brown,  
supérieur; les P.P. Power (Guillaume), directeur du Collège; Edouet,  
curé de Diego-Martin; Schmitz, Power (Matthieu), O'Shea, Kubr-  
mann et Allgeyer, professeurs au collège; les F.F. Théodore,  
Auguste, Régis, Patrick et Vincentius, et trois scolastiques:  
M.M. Maher, Goodemann, et O. Ryan.

Depuis notre dernier Bulletin, les membres de notre Clé ont  
joué d'une santé relativement bonne. Quelques-uns cependant  
ont été assez rudement secoués par la fièvre. Les F.F. Régis et  
Auguste ont été même obligés d'aller passer quelque temps  
en Europe; ce dernier s'y trouve encore actuellement, afin  
de se reposer des fatigues d'un travail de 22 ans dans notre  
Communauté. (Le F. Auguste vient de repartir le 7 octobre.)

— 2. Malgré la crise commerciale qui sévit actuellement  
dans les colonies des Indes occidentales, le nombre de nos élèves  
s'est augmenté de beaucoup depuis notre dernier Bulletin. il  
s'est élevé de 155 à 220, chiffre actuel.

Cet accroissement est dû surtout aux bouleversements po-  
litiques de la terre ferme, qui obligent les parents, désireux  
de donner une éducation chrétienne à leurs enfants, de les

faire élever hors du pays. Or, des deux collèges espagnols qui nous faisaient concurrence dans cette ville, l'un a été fermé il y a à peu près dix mois, et l'autre ne continue sa marche que bien péniblement. L'élément espagnol est donc devenu très considérable dans notre collège, et nous avons été obligés de procurer à ces jeunes gens qui nous arrivent sans savoir un mot d'anglais, un professeur tout spécial pour leur enseigner les rudiments de cette langue. C'est M. Niquette, ancien élève du collège, qui se livre avec beaucoup de dévouement à ce travail pénible. Il serait à souhaiter que nous pussions établir un cours commercial, pour ceux qui se destinent au commerce. Actuellement, tous nos élèves sont obligés de suivre les cours universitaires; ce qui ne leur donne pas toujours une éducation assez pratique.

— 3. En 1883, nous avons présenté 90 candidats aux examens de Cambridge. Sur ce nombre 76 ont été reçus; en 1884 sur 104 il y en a eu 89; et en 1885 sur 116, 107.

En outre, ont passé l'examen du baccalauréat: 5 en 1883; 8 en 1884, et 12 en 1885. Ont enfin obtenu le *scholarship*, c'est-à-dire une bourse d'école pour 3 années, consistant dans une somme annuelle de 3750 £. accordée par le gouvernement: 2 en 1883; 3 en 1884 et un en 1885.

— 4. L'éducation de la jeunesse est ordinairement un travail bien pénible et ingrat; mais ici, nous sommes bien consolés par le bon esprit de nos élèves.

Nos premières communions, dans ces trois dernières années, comptaient une trentaine d'enfants. Ces belles et touchantes cérémonies sont habituellement présidées par notre vénérable archevêque; M<sup>gr</sup> Jonin. A cette occasion, ce digne prélat parle toujours du bonheur et des avantages qu'on a d'être élevé par des prêtres et des religieux qui pratiquent eux mêmes les leçons qu'ils donnent.

L'année dernière, nous avons placé dans la cour de récréation.

une belle statue de N. O. des Victoires, portant cette inscription en lettres dorées sur une plaque de marbre : "Pouvoir me custodem.", Cette statue se trouvait auparavant sur l'ancien maître-autel qu'on a été obligé de retirer lors de l'érection du nouvel autel en marbre. Nous l'espérons, cette bonne Mère veillera sur ces chers enfants que son Fils et la bienveillance des parents nous ont confiés.

La grande salle d'étude aussi a été ornée dernièrement d'une très belle statue du Sacré-Cœur de Jésus, cadeau d'une dame très pieuse de la ville, Mme Campbell. On se propose de l'entourer prochainement d'une niche gothique en bois d'acajou. Veuille le Sacré-Cœur de Jésus faire croître encore davantage l'esprit de piété parmi nos enfants!

Nos fêtes religieuses sont beaucoup rehaussées par l'exécution de messes en musique, sous la direction de M. Famieri. Cet excellent maître, tout dévoué à nos intérêts, compose assez souvent, pour nos plus grandes fêtes, des messes spéciales, qu'il fait ensuite exécuter avec un zèle admirable.

— 5. Tous les ans nous réunissons autour de nos enfants un bon nombre de leurs parents et de leurs amis, soit dans des séances théâtrales ou musicales, soit à l'occasion des athlétiques sports.

Ces derniers jeux se font au grand Parc de la Reine, mis à notre disposition par la bienveillance du Conseil municipal. La dernière fois, ils furent particulièrement rehaussés par la présence de Son Excellence M. le Gouverneur, qui voulut bien lui-même présider la distribution des prix.

Les représentations théâtrales sont données tantôt par les élèves actuels, tantôt par les anciens. La musique est exécutée par eux, sous l'habile direction du F. Auguste et de M. Famieri. Ces fêtes sont une occasion pour nos chers élèves de faire jouir leurs parents et amis des fruits de leurs efforts. Elles rompent aussi la monotonie de la vie d'un collège et contribuent

à nous assurer la bienveillance et la confiance des parents.

Mgr l'Archevêque se fait toujours un bonheur, ainsi que M. le Gouverneur, de présider en personne la plupart de ces séances. En outre, les R.R.P.P. Dominicains, les principaux membres du clergé séculier, et les familles les plus distinguées assistent à ces réunions.

— 6. Le gouvernement de la colonie continue à se montrer animé envers nous des meilleures dispositions. Le prédécesseur du Gouverneur actuel, Sir Arthur Havelock, a saisi toutes les occasions de nous témoigner sa haute bienveillance. Peu de temps après son arrivée à la Trinidad, il voulut bien répondre à l'invitation du R.P. Supérieur de venir voir notre établissement. On lui fit une réception officielle. Pendant qu'on le conduisait au trône érigé dans la grande salle de réunion des anciens élèves, nos jeunes musiciens jouaient l'air national « God save the Queen ». Un des enfants lui fit un compliment de circonstance; son Excellence répondit en des termes pleins d'éloges pour les directeurs et d'encouragement pour les élèves, auxquels il accorda un jour de congé.

Tandis que l'orchestre exécutait plusieurs autres airs, M. le Gouverneur visita les salles principales de la maison, et se fit donner des renseignements sur notre méthode d'enseignement. Il fut si vivement intéressé, qu'il vint un peu plus tard voir les enfants à leur travail; après avoir parcouru plusieurs classes et posé lui-même quelques questions, il se retira en exprimant sa plus vive satisfaction. Nous regrettons que le séjour de M. Havelock dans notre colonie l'ait été d'une si courte durée, car il a témoigné partout un intérêt exceptionnel à l'œuvre de l'enseignement.

Son successeur, Sir William Robinson, est venu, lui aussi, visiter le collège; mais quoiqu'il se montre bienveillant à notre égard, il ne semble pas nous porter le même intérêt.

— 7. SouventMgr l'Archevêque nous demande de remplacer,

pour les offices des dimanches et des jours de fêtes M. H. les curés absents ou malades. Ainsi, nous avons eu, il y a deux ans, pendant huit mois, la desserte de la paroisse de New-John; et l'année dernière, pendant trois mois, celle de la paroisse de Maraval. La prédication anglaise dans les autres églises principales de la ville, se fait de même souvent par les Pères du collège. Il n'est pas toujours facile de refuser ces services, quoiqu'ils soient l'occasion d'une certaine gêne pour le personnel restreint d'un collège.

A plusieurs reprises aussi Sa Grandeur nous a offert des paroisses devenues vacantes par le départ des curés, mais le manque de personnel ne nous a pas permis de les accepter.

— 8. Nous sommes toujours dans les meilleures relations avec notre vénérable Archevêque. Il se fait un bonheur de relever par sa présence toutes les solennités du collège.

Nous avons eu également le bonheur de voir parmi nous à plusieurs reprises, M<sup>r</sup>. Butler, évêque de la Guyane anglaise, et M<sup>r</sup>. Rodriguez, évêque de Bolivar; mais l'un et l'autre n'ont passé que quelques heures avec nous.

A ces visites, il faut ajouter celle de deux autres personnages illustres; le Prince Henri de Bourbon et sa femme, la princesse de Braganca, voyageant dans les Indes occidentales sous les noms de Comte et de Comtesse de Bardi. Durant leur séjour à la Trinidad (fév. 1886), le prince et la princesse ont plusieurs fois assisté aux offices dans notre chapelle. Ils sont venus aussi voir le collège.

Tous les élèves les attendaient dans la grande cour de récréation; et au moment de leur arrivée la musique les salua d'un air approprié à la circonstance. Ils visitèrent ensuite avec intérêt notre bel établissement, notamment les grandes salles d'étude, la grande bibliothèque, la salle de réunion des anciens élèves et la chapelle; ils se retirèrent aux sons joyeux de la musique, accordant à nos élèves deux

jours de congé. Rien de plus remarquable que les manières simples de ces personnages illustres, surtout de la princesse, qui, par sa piété sincère et sa tenue modeste, a laissé partout l'impression la plus favorable.

— 9. Nous avons ici une association semblable à celle qui existe à Blackrock et dans presque tous les collèges d'Irlande, sous le nom de Debating society. Elle se compose d'élèves actuels et d'anciens. Les étrangers n'y sont point admis. Elle a pour objet de fournir aux élèves une bibliothèque composée de bons livres, et de leur apprendre aussi à discuter des questions historiques ou scientifiques.

Les anciens élèves viennent seulement le dimanche à 7 h. 1/2 du soir. Outre les ouvrages à leur usage, ils ont quelques bonnes revues, des journaux et des jeux, tels que dominos, échecs, billards, etc. Ils ne se rencontrent avec les élèves actuels qu'une ou deux fois par mois, et c'est le soir où la thèse se discute. Les Pères y assistent et le R. P. Supérieur est président. La salle est fermée à 9 heures.

Voici les questions traitées ces derniers mois :

Février. Quel a été le plus grand poète de Milton ou de Shakespeare ?

Mars. Qui a été le plus grand bienfaiteur de son pays, de Napoléon ou Washington ?

Avril. Quelle est la meilleure forme de gouvernement ?

Ce que nous avons en vue en invitant les anciens élèves, c'est de leur fournir un moyen de passer leurs soirées agréablement et d'une manière profitable ; de les éloigner des mauvaises compagnies, et de les avoir auprès de nous pour les diriger dans la bonne voie.

Cette société d'ailleurs n'impose pas de sacrifices à la Cité. Elle se soutient par les souscriptions des élèves. Ceux qui sont encore dans l'établissement donnent 2 s. par trimestre, et les anciens 25 f. par an. (Lett. 24 juil. 1886.)

## Résidence de Diégo-Martin.

Juin 1884-Sept. 1886.

1. Erection de statues. — 2. Bénédiction d'un calvaire — 3. Nouvel harmonium. — 4. Travaux au presbytère. — 5. Achèvement du clocher. — 6. 1<sup>ères</sup> Communions et confirmations. — 7. Écoles. — Résultats du s<sup>t</sup> ministère et nombre des enfants des écoles.

— 1. La desserte de la paroisse de Diégo-Martin demeure confiée aux soins du P. Poquet. Dans ces dernières années, l'église s'est enrichie de plusieurs belles statues. Notons d'abord celle du Bon Pasteur, en plâtre, d'environ cinq pieds de haut, donnée à l'église. Elle a été placée dans le nouveau clocher, au 1<sup>er</sup> étage, transformé en oratoire. Déjà les fidèles aiment à venir-y prier et y faire brûler des bougies en l'honneur du Bon Pasteur.

La seconde, qui est de même hauteur que la précédente, mais en terre cuite, est celle de S<sup>t</sup> Pierre. Elle a été placée sur un piédestal d'environ 10 pieds de hauteur. Elle se trouve à quelque distance de l'église faisant face au clocher.

La troisième est celle de S<sup>t</sup> Jean l'évangéliste, patron de la paroisse. Également en terre cuite, de même hauteur que la précédente, et décorée, elle est destinée à être placée sur la façade du clocher, après son entier achèvement; provisoirement, elle se trouve sur un piédestal à l'entrée du sanctuaire. Ce dernier墩 a été fait par les diverses confréries de la paroisse. M<sup>gr</sup> l'Archevêque a accordé 40 jours d'indulgence à la récitation d'un Pater et d'un Ave devant chacune de ces statues.

À ces trois premières nous devons en ajouter deux autres, qui nous ont été procurées par la Maison-Mère: ce sont celles du Sacré Cœur et de N. D. du Sacré Cœur. Beaucoup moins grandes que les précédentes - environ 2 pieds  $\frac{1}{2}$  de haut -, mais plus richement décorées, elles sont principalement

destinées à être portées en procession aux fêtes patronales des confréries. Elles ont été bénites par le R. P. Brown. Le cher Frère Théodore a été heureux, en cette circonstance, de venir nous prêter son concours d'artiste, et rehausser notre fête par quelques morceaux d'harmonium très heureusement exécutés.

— 2. Une autre cérémonie des plus touchantes et bien propre à exciter la dévotion des fidèles, a été celle de la bénédiction d'un calvaire faite avec l'autorisation de Mgr. l'Archevêque. Une grande croix en pouy bois très dur du pays a été placée sur le sommet du morne, dit du calvaire, parce que, en ce lieu, se trouvent les stations du chemin de la croix. Cette croix, don généreux d'un de nos paroissiens, mesure 29 pieds de long et a un piédestal de 7 pieds de hauteur.

La bénédiction, précédée de l'exercice du chemin de la croix, a été faite solennellement par le P. Coquet, et le sermon de circonstance prononcé par un P. Dominicain. La joie la plus pure était dans tous les cœurs, et tous faisaient des vœux pour que ce monument sacré restât toujours au milieu de nous.

— 3. Depuis longtemps, on sentait le besoin de faire l'acquisition d'un harmonium pour relever le chant et donner plus d'éclat à nos cérémonies. Une souscription a donc été organisée, à cet effet. Elle a parfaitement réussi, et nous avons pu faire venir de France un bon instrument; quoique d'un prix modéré, il est assez puissant pour remplir la nef de la vaste église. L'inauguration en a été faite avec le concours de plusieurs membres de la Cité de Port d'Espagne, de quelques artistes, et du maître de chapelle du collège. Le sermon a été donné par le R. P. Prieur des Dominicains, toujours prêts à venir rehausser nos cérémonies par leur parole éloquente et sympathique.

— 4. Le presbytère construit en bois dur et en acajou, se



trouvait en assez bon état, mais il lui manquait une galerie ; soit pour lui donner plus de fraîcheur, soit pour le mettre davantage à l'abri du soleil et de la pluie. Or, ce travail a été exécuté sans de trop grands frais ; car la maison possédant quatre anciennes colonnes en fer, on les a mises à contribution pour cette galerie qui mesure 40 pieds de long sur 9 de large.

Les servitudes de la maison, cuisine, remise et écurie, laissaient fort à désirer. On les a également réparées et, aujourd'hui, le tout est dans des conditions de convenance et de solidité très satisfaisantes.

— 5. Une des plus grandes préoccupations du Père a été, sans contredit, l'achèvement du clocher, commencé il y a environ six ans. Le gouvernement était venu à notre aide à diverses reprises, ce qui nous avait permis de terminer les travaux de maçonnerie qui mesurent 46 pieds de hauteur. Mais la flèche n'était pas encore commencée. Cette année, le gouvernement nous ayant accordé un nouveau subside de 750 francs, nous avons organisé une souscription qui a produit une somme à peu près égale ; le reste a été fourni par les banes et les quêtes à l'église.

Malgré cela, nous nous trouverons en déficit quand le travail sera terminé ; car cette flèche coûtera environ 3500<sup>fr</sup>. Sa hauteur totale est de 85 pieds. C'est, sans contredit, l'un des plus beaux clochers de la Trinidad. Nous avons mis ce travail gigantesque pour nous, sous la protection de St Joseph et nous espérons, sous ses heureux auspices, le mener à bonne fin.

— 6. L'état de la paroisse, sous le rapport spirituel, est assez satisfaisant, comme on pourra le voir par le compte rendu ci-après.

Chaque année, il y a deux premières communions, l'une pour les enfants et l'autre pour les grandes personnes. Quoique la presque totalité ait fait sa 1<sup>ère</sup> Communion de

Bonne heure, il se trouve encore cependant quelques personnes âgées qui sont en retard. Dès que leur position est régularisée, le Père se hâte de les préparer à la 1<sup>ère</sup> communion. De toutes celles qui ont été faites depuis trois ans, la dernière a été de beaucoup la plus nombreuse; mais, dans cette circonstance, le P. Coquet a été grandement aidé par le zélé concours du P. Allgeyer, qui a donné une partie des instructions, et s'est chargé de tous les confirmands.

Au jour de la clôture, plusieurs membres de la C<sup>te</sup> sont venus prendre part à notre fête. Le R. P. Supérieur a chanté la grand' Messe, et le P. Schmitz a prêché la rénovation des promesses de baptême. A la grand' Messe, Mgr. l'Archevêque, malgré son grand âge et son état de faiblesse, a bien voulu donner lui-même le sermon, et il a profité de la circonstance pour dire combien il était heureux de l'état de la paroisse et donner force louanges au pasteur et aux fidèles.

— 7. Il reste à dire un mot de l'école tenue par les sœurs de St. Joseph. Le nombre de leurs élèves augmente chaque année; aussi a-t-on été obligé d'ajouter à leur local une grande salle mesurant 24 pieds de long sur 14 de large. Au-dessus, on a fait construire une salle de même dimension pouvant servir de dortoir aux religieuses qui viennent passer leurs vacances à Diégo. Martin. Quant aux résultats au point de vue des études, l'inspecteur exprime chaque année sa vive satisfaction pour les écoles dirigées par les sœurs de St. Joseph.

Résultats du saint ministère.				Elèves de l'Ecole.				
	1883	1884	1885		Enfants inscrits	Présentes aux exam.	Reçus	Subventions
Communs ordin <sup>s</sup>	5423	5756	5808	1883	119	84	55	1527.70
1 <sup>ères</sup> comm <sup>s</sup>	21	24	32	1884	127	99	71	1636.40
Baptêmes	75	83	79	1885	140	111	85	2271.10
Enterrements	36	38	35					
Mariages	9	17	6					



## Nécrologie.

—  
 Le Père Hervé  
 décédé à Paris, le 2 sept. 1886.  
 —

— Depuis notre dernier Bulletin nous avons eu quatre décès à enregistrer.

Le premier est celui du bon P. Hervé. Tous ceux qui ont pris part à la retraite générale ont dû être bien douloureusement surpris par l'annonce de sa mort. Ils l'avaient vu assister, en effet, à tous les exercices, et c'est le jeudi suivant qu'il s'est éteint après quelques heures seulement de maladie.

Voici, sur ce cher défunt, quelques détails biographiques.

Le P. Olivier-Laurent-Louis Hervé est né le 6 déc. 1823 à Corseul (Côtes-du-Nord), d'une honnête famille de cultivateurs, qui a donné trois prêtres à l'Eglise. Il était l'aîné des trois. Après avoir terminé ses études littéraires au petit séminaire diocésain, il entra au séminaire du St-Esprit, dans l'intention de se consacrer au service religieux des colonies, alors assez dépourvues de missionnaires. Ordonné prêtre en 1848, il fut destiné à l'île de la Réunion. L'esclavage venait d'être aboli, et l'on n'ignore pas combien le passage de ces Noirs à la liberté présentait de difficultés. L'abbé Hervé appliqua de préférence son ministère au soin de ces pauvres Noirs, qui lui rendaient bien l'affection qu'il leur témoignait. Aussi est-ce par milliers qu'il obtint parmi eux des baptêmes et des premières communions d'adultes; que d'unions illégitimes il a aussi réhabilitées!

A cette époque, l'île de la Réunion, ou Bourbon, était administrée par un préfet apostolique. Mais en 1851 cette colonie, ainsi que la Guadeloupe et la Martinique, fut

érigée en évêché. Mgr Desprez, aujourd'hui archevêque de Toulouse et Cardinal, en fut nommé le premier évêque. Sa réputation que l'abbé Hervé s'y était acquise par son zèle et sa science, le désignait au nouvel évêque, pour en faire son vicaire général. Dans ce poste, il s'attira bientôt l'estime et l'affection du vénérable prélat, qui les lui a toujours fidèlement conservées. Aussi, à la nouvelle de sa mort, Mgr Desprez écrivait au C. R. Père « Si vous perdez en lui un religieux d'une vertu parfaite, je perds de mon côté un cœur dévoué au bien, et qui m'a aidé dans mon ministère colonial avec une fidélité que je ne saurais assez louer » (Lett. du 6 sept. 1886.)

Lorsque Mgr Desprez fut transféré au siège de Simoges, l'abbé Hervé devint administrateur du diocèse de St Denis; et, à son arrivée, le nouvel évêque, Mgr Maupoint, lui continua le titre de vicaire général.

Mais bientôt, revenu en France en congé, il renonçait à ce titre et à celui de Préfet apostolique de Pondichéry, qui lui était offert, pour se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Voici, d'après la lettre qu'il écrivit au C. R. Père Schwindenhammer, quelle fut l'occasion de cette détermination:

« Depuis mon arrivée en Bretagne, mes parents se sont trouvés fort malades, au point que mon frère a dû recevoir l'Extrême-Onction. J'ai vu que dans les circonstances présentes, ces événements étaient pour moi tout à fait providentiels, et que le moment était venu de faire un sacrifice que le bon Dieu semblait me demander depuis longtemps, et que jusqu'ici ma lâcheté m'avait peut-être empêché d'accomplir. J'ai donc fait vœu d'entrer tout de suite, si ma mère et mon frère guérissaient, dans la Cong<sup>e</sup> du St-Esprit et du St-Cœur de Marie. Aujourd'hui, mes parents sont hors de danger, et il ne me reste plus qu'à accomplir mes engagements, si vous voulez bien me le permettre. » (Lett. du 23 oct. 58.)

Admis au postulat selon ses desirs, il subit les épreuves avec

courage et au mois de mai suivant, il demanda la faveur d'être reçu comme novice, par la lettre suivante :

Monsieur, le 27 mai 1859.

„ Mon Très-Révérénd Père, le désir de me consacrer à Dieu dans la vie religieuse n'a fait que s'accroître en moi, depuis que j'ai eu le bonheur d'entrer dans cette sainte maison ; et la divine Providence m'attache toujours de plus en plus à la Cong<sup>e</sup> du St Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie.

S'estime et l'attrait que j'éprouve pour sa sainte Règle, la ferveur que j'ai remarquée parmi ses membres, les rapports si agréables que j'ai eus autrefois avec plusieurs d'entre eux, le but qu'elle se propose et qui est également celui auquel j'ai travaillé jusqu'ici et que je désire poursuivre le reste de ma vie ; enfin les souvenirs de mon éducation cléricale qui me rendent chère à jamais la Cong<sup>e</sup> du St Esprit et du St Cœur de Marie, ce sont là autant de moyens dont la Providence s'est servie, ce me semble, pour m'attirer, me manifester sa sainte volonté, et me dire que c'est là qu'elle me veut. Je viens donc, mon Très-Révérénd Père, vous prier de m'accorder, si vous le jugez à propos, la faveur d'être admis au nombre des novices . . . .

Il fit profession en 1860, et fut d'abord placé comme professeur et directeur au séminaire du St Esprit, puis envoyé, en cette même qualité, au séminaire français à Rome, que la Cong<sup>e</sup> y avait récemment fondé. Il y resta de 1861 à 1863. Le climat de Rome le fatiguait beaucoup, à cause d'un asthme qu'il avait contracté à Bourbon. Rappelé à Paris, il fut de nouveau employé comme professeur.

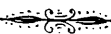
À la mort de Mgr Dorvat, préfet apostolique de la Guyane, il fut choisi pour le remplacer, et il se dévoua avec zèle à cette pénible Mission, de 1868 à 1872. Mais sa santé l'obligea à rentrer en France, et il reprit humblement, au séminaire, ses anciennes fonctions.

Depuis de longues années son asthme l'empêchait de prendre son repos autrement que sur un fauteuil ; ses forces déclinaient insensiblement. A la fin du mois d'Août dernier, il se trouvait très fatigué par les grandes chaleurs. Il suivit néanmoins, comme toujours, les exercices de la retraite générale à Chevilly.

A son retour à Paris, le mardi, il reprit son train de vie ordinaire. La veille même de sa mort, il se leva comme d'habitude à 4 heures, fit son chemin de croix et dit la sainte Messe avant l'oraison ; le reste de la journée, il suivit aussi tous les exercices de la C<sup>te</sup>. Mais le lendemain matin, jeudi, il ne parut pas à l'oraison. Lorsqu'on entra dans sa chambre pour voir la cause de son absence, on le trouva dans son fauteuil la figure bouleversée et la respiration très embarrassée.

Le médecin, aussitôt appelé, déclara son état très grave. On lui proposa donc dans l'après-midi, de lui administrer les derniers sacrements ; il les reçut avec de grands sentiments de foi et de piété. Le C. R. Père lui donna vers 5 heures le sacrement de l'Extrême-Onction, et le malade, après chaque onction, répondit lui-même : amen. La respiration devint ensuite de plus en plus périlleuse et il rendit son âme à son Créateur vers 7 heures du soir.

Ses funérailles ont eu lieu le 4 septembre ; et son corps repose au cimetière de Chevilly.



### Le F. Agapit.

décédé au St-Cœur de Marie le 10 sept. 1886.

En se présentant comme postulant à N. D. de Langonnet, le 11 nov. 1861, Jacques Rengel était âgé de 38 ans. Il offrait, comme titres d'admission, outre les bons témoignages du F. Risch, son compatriote, une parfaite connaissance de son état de vov. donnier, une santé robuste et sept ans de service sous les dra-  
peaux.

Le P. Perrot, craignant qu'il ne lui fût trop difficile de se former aux habitudes de la vie religieuse ; lui offrit de rester en qualité d'agrégé. Le postulant se soumit avec humilité ; mais bientôt son supérieur, frappé de sa rare énergie et de son esprit de discipline, lui permit d'aspirer à entrer dans la Congrégation. Dix mois après, Jacques Rengel prenait le st habit, sous le nom, bien connu depuis, de F. Agapit.

Un mot résume le F. Agapit : il a été l'homme de la discipline et du dévouement jusqu'à la fin. Quoique tout entier à ses fonctions, aucune besogne ne lui paraissait étrangère dès qu'elle se présentait comme utile à la C<sup>té</sup> ou désirée par les supérieurs. Encore novice à Langonnet, il suffit d'un mot du R. P. Collin, son supérieur, pour faire de l'habile cordonnier un chef de propreté infatigable. En le voyant pousser le balai toute la matinée, puis, aux premières heures de l'après-midi, raccommoder lui-même ses ustensiles, en attendant qu'après la classe les petits élèves vinssent se faire peigner et couper les cheveux par lui, on eut dit qu'il n'avait jamais eu d'autre occupation. De même à Chevilly, plus tard, avait-on besoin d'un auxiliaire dévoué pour les travaux des champs ? on allait trouver le F. Agapit : jamais il n'hésitait à mettre de côté l'oline, le marteau, le tire-pied, pour prendre la faux et s'en aller bravement à la moisson.

Après sa profession, en 1864, il avait espéré un moment aller en Mission ; déjà même on l'avait appelé à la Maison-Mère dans ce but. Mais, des mille lieues de mer qu'il avait faites en rêve vers le Zanguebar, comme il aimait à le dire depuis, le bon Dieu ne lui permit de faire que la première : celle de Paris à Chevilly. C'est, en effet, dans cette C<sup>té</sup>, qui venait d'être fondée, que le F. Agapit passa toute entière sa sainte et utile carrière. Aussi l'aimait-il, comme l'enfant aime la maison paternelle.

Il y avait, du reste, à cette affection, des motifs tout particuliers. Pendant la triste période de la guerre franco-allemande,

c'est au F. Agapit qu'échut le périlleux honneur de payer le tribut du sang pour toute la C<sup>té</sup>. Après avoir organisé la compagnie des gardes nationaux de Larue et Chevilly, ce qui lui valut à l'élection le grade de caporal, il se battit bravement contre l'ennemi à Choisy, au Bourget, à Montretout. Le temps qu'il n'était pas de faction, il le passait à la Maison-Mère, où sa présence fut souvent la seule barrière efficace aux habitudes tapageuses des gardes nationaux que nous eûmes à loger. Après l'armistice, quand il fallut évacuer la Maison de Chevilly devant les incursions et les menaces des gens de la commune, le F. Agapit obtint de rester seul à la garde de sa chère C<sup>té</sup>. On trouvera, au Bulletin de 1871, des détails pleins d'intérêt sur cette phase héroïque de sa vie.

Si depuis lors le F. Agapit a joué un rôle plus effacé, il n'en a pas été moins utile à la Cong<sup>g</sup>. Travailleur aussi actif qu'entendu dans son métier, il n'a cessé de fournir de souliers, outre le nombreux personnel de la C<sup>té</sup> de Chevilly, la Maison-Mère et les Missions. Qui n'a pas été chaussé, au moins une fois, par le F. Agapit ? Il connaissait par cœur le pied de la plupart des membres de la Cong<sup>g</sup>, et son œil exercé savait, de loin, distinguer de quelle C<sup>té</sup>, et même de quelle main était sortie la chaussure qu'on portait.

Il est resté à la tâche quand déjà ses forces commençaient à le trahir. Toujours debout à quatre heures et toujours le premier aux exercices, malgré des douleurs d'entrailles qui l'obligeaient parfois de faire, en courant, le tour des allées, il a donné jusqu'au bout l'exemple de l'abnégation religieuse. Ce n'est qu'après avoir lutté pendant huit mois contre les progrès effrayants de la maladie, qu'un ordre du R. P. Supérieur put le décider à s'avouer vaincu et à entrer à l'infirmerie. Il y souffrit encore pendant trois mois et s'éteignit doucement d'épuisement et de consommation le 10 sept., vendredi, dans l'octave de la Nativité de Marie.



Le F. Fructueux,  
 décédé à Cellule le 5 oct. 1886.

Le R. P. Hubert, en ce moment à la Maison-Mère, nous donne sur ce cher-défunt les détails suivants.

Le F. Fructueux est tout à fait un enfant de cellule. Né à Echandely, dans le diocèse de Clermont, des relations de famille en firent des l'enfance un élève du F. Martin. Il entra dans notre orphelinat de St Sauveur à la fin de 1862. Il prit l'habit de novice-Frère le 23 sept. 1867, et fit sa profession au St-Coeur de Marie en sept 1868. Il avait alors d'excellentes notes et les suffrages de tous les Pères et Frères.

Depuis lors il a été, par suite de circonstances diverses, à Cellule, Langogne, Mesnières, Chandernagor, Merville, St-Ilan; et il faut reconnaître que, s'il avait un peu de raideur dans le caractère, il avait les précieuses qualités d'ordre, de propreté, d'excellente tenue, etc. qui lui ont permis de rendre de bons services.

Il est revenu mourir au berceau de sa vie religieuse lorsqu'on croyait qu'il y retrouverait la santé! La terrible infirmité qui nous l'a enlevé (un cancer à l'estomac) non-seulement expliquera les aspérités de caractère que j'ai indiquées plus haut, mais fera plus apprécier les qualités réelles de ce religieux.

Il est mort littéralement de faim le 5 oct. 1886. Voici dans quels termes édifiants le P. Chauffour annonce cette triste nouvelle au C. R. Père :

« Le bon Dieu vient d'appeler à lui le cher F. Fructueux. Il est 5 heures du soir. L'agonie a duré à peine un quart d'heure; et jusqu'aux cinq dernières minutes, le pauvre mourant a eu sa pleine connaissance: il a pu répondre aux paroles qu'on lui adressait, et s'unir aux

pieuses pensées qui lui étaient de secours pour ce dernier combat.

Le F. Fructueux avait reçu mercredi dernier tous les secours de la religion, avait émis ses vœux perpétuels; il était bien résigné et prêt pour le ciel. D'un tempérament naturellement un peu brusque, il était devenu très-doux, patient, et d'un grand calme. Quand il se trouvait livré à lui-même on le voyait parfois réciter des prières touchantes. O mon Jésus, consolez-moi! O mon Jésus, pardonnez-moi! O mon Jésus, fortifiez-moi! etc. Sa voix avait dans sa faiblesse, une énergie suppléant ce que tout le monde a remarqué.

« Ce soir, vers 2 heures, il s'est mis à baisser rapidement. Dieu lui aura fait la grâce de comprendre que tout allait finir, et de se préparer mieux encore, intérieurement, pendant que nous accourions tous, que nous lui rendions la st. absolition, et que nous récitons au pied de son lit, les prières des agonisants. Selon la science humaine le pauvre frère est littéralement mort de faim. Selon notre conviction pleine d'espérance, il est mort en prédestiné.

« Demain matin, nous célébrerons un office solennel pour le repos de son âme, et, le soir, nous le conduirons à son repos.

« Ah! qu'il doit s'applaudir d'avoir vécu en religieux! »

Copie 4<sup>te</sup>

Le P. Carey

décédé au St. Cour de Beau, le 10 oct 1886.

Le P. Carey naquit le 10 juillet 1831 dans le comté de Limerick, d'une pieuse famille qui a donné cinq enfants à la vie religieuse. Le premier, le F. François-Joseph, après une vie édifiante, a été enlevé par une fièvre pernicieuse à Chaudernagor, en 1864, le deuxième est mort à N. D. de Langonnet, étant grand, de la fatigue; deux de ses sœurs se sont consacrées à Dieu dans la Cong<sup>g</sup> des Sœurs de St. Joseph, et l'une

d'elles a déjà reçu la céleste récompense.

Le P. Patrice Carey entra le 10 juillet 1871 au petit-scolasticat de Blackrock. Il s'y fit bientôt remarquer par sa piété, sa régularité et ses succès dans les études littéraires. Aussi ses professeurs aimaient-ils, pendant de longues années après sa sortie, parler encore de ses essais soit en vers soit en prose.

Le premier de ces essais poétiques est un cantique à la Sainte Vierge pour la fête de l'Assomption de 1874. Souvent, dans ses notes, reviennent les expressions et les accents du plus tendre amour pour « sa chère Mère du Ciel. » Ainsi, parmi ses derniers morceaux de poésie, se trouvent une traduction en vers anglais de l'hymne du bréviaire pour les *Sept* vêpres du St Cœur de Marie, refuge des pécheurs; un chant de gloire à St Joseph, modèle d'obéissance dans sa fuite en Egypte; et une traduction en vers anglais du beau poème du P. Etcheverry, destiné à célébrer la *Sept* messe d'un jeune prêtre. Le *Messenger de St Joseph*, de nos Pères de Rockwell, a publié cette traduction dans son N<sup>o</sup> de Février dernier.

Après qu'il eût fini ses classes littéraires, le P. Leman le choisit, tant à cause de sa piété que de son savoir, pour l'envoyer comme professeur au collège de la Trinidad. Là, il passa sept ans, toujours régulier, toujours laborieux montrant un sens pratique et une bonté de cœur bien rares, qui le faisaient aimer et vénérer comme un modèle.

Pendant ces années, il composa divers morceaux, dont les titres montrent qu'elles étaient ses pensées habituelles. Partout s'exhalent les sentiments les plus purs, la piété la plus tendre.

Comme, durant ces années, il avait avec la permission du C. R. Père Général, fait ses études théologiques, il put entrer directement au noviciat du St Cœur de Marie, en septembre 1883. Il y fut bientôt regardé comme un modèle de modestie.

et de régularité ; et il fit profession le 24 août 1884. Quelques jours auparavant, il avait écrit sur ses notes : « Mon Jésus, faites-moi deux grâces l'une de mourir dans la Cong<sup>g</sup>, et l'autre d'y vivre en suivant vos exemples. »

Après sa profession, il reçut son obédience pour Pitts-burgh, où il a professé pendant deux ans le 1<sup>er</sup> cours d'anglais. Tombé malade pendant le courant de cette année 1886, il rentra à Chevilly la veille même de la fête du St Cœur de Marie. Depuis, il a supporté paisiblement sa « vieille maladie de poitrine », comme il l'appelait. Il savait que sa fin approchait, et, dans une de ses dernières lettres écrite à ses parents, il leur dit : « de ne plus penser à son corps, mais de prier pour son âme. »

C'est le vendredi, 8 octobre au soir, que le R. P. Supérieur lui administra l'Extrême Onction en présence des Pères de la C<sup>té</sup> et de quelques scolastiques. Le lendemain matin, il lui donna le St Viatique. Rien cependant ne faisait encore soupçonner que la mort était si proche. Dans la nuit du samedi au dimanche, il garda sa gaieté habituelle, et semblait même plus joyeux. A 4 h. du matin, il demanda quelle fête on célébrait. Entendant que c'était la Maternité de la C. St<sup>e</sup> Vierge : « Quel beau jour pour mourir, s'écria-t-il ! »

A 6 h.  $\frac{1}{4}$ , commença la sainte Messe à la petite chapelle, sur laquelle donnait une fenêtre de sa chambre ce qui lui permettait d'assister ainsi au St Sacrifice. Le R. P. Supérieur lui ayant demandé s'il voulait faire la St<sup>e</sup> Communion, reçoit une réponse affirmative. Il fait donc la sainte communion, et il n'avait pas encore achevé son action de grâces, que le Dieu qui venait de reposer sur son cœur l'appelait à lui pour le faire jouir de l'éternel repos.

Il avait 15 ans de C<sup>té</sup> et 2 ans 1 mois de profession.

## Mouvement du personnel.

— Au dernier moment, le courrier de la Guadeloupe nous apporte l'annonce de la mort du F. Vital Sellen, le prochain bulletin donnera quelques détails sur la mort de ce bon Frère, décédé dans sa 40<sup>ème</sup> année, après 23 ans de C.<sup>té</sup> et 21 ans de profession.



## Mouvement du personnel.

### Retours en France.

Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 22 sept., le P. Alaux, de la Guadeloupe, et le P. Audrin, de la Martinique — Sont revenus également de la Martinique, trois scolastiques, M. M. Duron, Wechter et Criqu, pour faire leur noviciat.

Le 23 sept., le P. Etienne Montel, de St-Louis du Sénégal;

Le 13 oct., le P. Bourzeix, de la C.<sup>té</sup> de Monrovia.

### Nominations.

Ont été nommés :

Comme secrétaire à la Maison-Mère, le P. Hubert, précédemment supérieur à Cellule; le P. Chauffour, 1<sup>er</sup> Assistant de la C.<sup>té</sup>, est chargé de le remplacer en attendant la nomination d'un supérieur;

Comme supérieur à Merville, le P. Kientzler, en remplacement du P. Pellerin, envoyé de nouveau à N. D. de Langonnet;

Comme supérieur principal de la Mission des Ambéllas, en Cimbébasie, et de la Procure de la même Mission à Huilla, le P. Schaller, sous la dépendance du R. P. Duparquet, préfet apostolique, parti pour le Betchouanaland;

Comme supérieur principal des Maisons de Nossi-Bé

et des Comores, le R. P. Guilmin, nommé sur la présentation de la Maison-Mère, préfet apostolique des mêmes îles et de S<sup>t</sup>e Marie de Madagascar, en remplacement du P. Mauger, par décret du 20 juin<sup>(1)</sup>.

(1) Note. — Les Missions catholiques, et plusieurs jouvencaux à leur suite, se sont hâtés d'annoncer cette nouvelle de la nomination du P. Guilmin comme préfet apostolique, en ajoutant que son prédécesseur avait obtenu, vu son grand âge, d'être déchargé de sa lourde fonction. (N<sup>o</sup> du 9 juill. 86) La simplicité même de cette note a dû faire assez comprendre à tous nos confrères que nous n'étions absolument étrangers.

### Placements dans les C<sup>t</sup>és d'Europes.

Ont été effectués dans les diverses maisons d'Europe les placements suivants

à la Maison-Mère: le P. Hubert, comme secrétaire; le P. Planeix (Michel), de la C<sup>t</sup>e de Gorée, retenu en France pour raison de santé, et nommé professeur au séminaire du S<sup>t</sup> Esprit; le P. Genoud, nouveau profès, également professeur au séminaire des colonies

Au S<sup>t</sup> Cœur de Marie: le P. Grappe, précédemment à Paris comme professeur de théologie;

à Langonnet: le P. Tellerin, précédemment Supérieur à Merville, le P. Parsus, de la C<sup>t</sup>e de Cellule; deux scolastiques, M. M. Crémén et Darnal, et les FF. Pascal et Isaac, nouveaux profès;

à S<sup>t</sup> Ilan: le P. Kieffer (Antoine), précédemment à Merville, et le F. Tugdual, précédemment à Langonnet;

à Bordeaux: le F. Romain, de la Maison de Paris;

à Cellule: le P. Jarlis, revenu récemment d'Haïti; le P. Groell, nouveau profès; le F. Honorius, et le F. Lucain, novice;

à Merville: les PP. Dumont et Pannctier, nouveaux profès, et trois scolastiques: M. M. Cabrolier, Marquet et Mériquet;

à Beauvais: le P. Pallier (Edouard) précédemment au S<sup>t</sup> Cœur de Marie, ainsi que le F. Longin;

à Mesnières: le P. Lejacq, précédemment à Langonnet, M. Leroy,

précédemment à Cellule, M. Jordan, scolastique de Blackrock et les F.F. Euphrase et Palmace, nouveaux profès du noviciat de Chevilly;

à Blackrock : les P.P. Leroux et Neville, nouveaux profès; à Rockwell; M. Mac-Bride, novice;

à Braga. les P.P. Quinn, Decremps et Fonséca, nouveaux profès.

### Départs pour les Missions et les Colonies.

Ont reçu leur obédience :

Pour une nouvelle fondation aux îles Comores, faite sur la demande du Ministère de la Marine et des colonies : le P. Houde, de la C<sup>te</sup> de Mayotte, le P. Messenger, les F.F. Magloire, Juscier, et Andéole, et un scolastique, M. Joquet. — Ce scolastique et les Frères se sont embarqués à Marseille le 22 septembre, avec le P. Ball, nouveau profès, destiné à remplacer le P. Houde à Mayotte. Le P. Messenger, arrivé en retard à Marseille, par suite d'un malentendu, vient de s'embarquer le 20 octobre.

Pour la Mission du Zanguebar : les P.P. Dardenne et Helfer, nouveaux profès, ainsi que le F. René, venu de la Sénégambie et le F. Acace, de la C<sup>te</sup> de Merville. Ils se sont embarqués le 26 sept. à Marseille, avec le P. Sacloux retournant dans la même Mission.

Pour la Mission des Deux Guinées : les P.P. Reeb, Ferré, Monnier et le F. Sidoine, nouveaux profès, et les F.F. Albéric et Gustave, de la C<sup>te</sup> de Braga. Les premiers se sont embarqués le 4 oct. à Cherbourg, sur un navire de la maison Wöermann de Hambourg; et les deux derniers, le 6 oct., sur le paquebot portugais de Lisbonne, qui doit les déposer à San-Thomé. Le P. Reeb est spécialement destiné pour la station du B. Pierre-Claver, chez les Adoumas.

Pour la Mission de Sierra-Léone : les P.P. Sutter et Féger, nouveaux profès. Ce dernier, destiné à Moyrona, est parti

de Cherbourg avec les Frères du Gabon. Le premier, destiné au Rio-Tongo, doit s'embarquer à Marseille le 10 novembre.

Pour le Betchouanaland (Mission de la Cimbébasie) le R. P. Duparquet, le P. Mac'Cube, précédemment à Mesnières, le P. Nolan, nouveau profès, le F. Onufre et le F. Vincent, détaché de la Mission du Zanguebar. Tous se sont embarqués pour le Cap à Southampton le 7 octobre.

Pour la procure de la Cimbébasie, à Huilla: le P. Montel (Marien), de la C. 'é de Langonnet, et le F. Basile, de la C. 'é de Braga. Ils doivent partir le 25 oct. sur un transport du gouvernement portugais, qui leur accorde généreusement le passage gratuit et l'exemption des frais de douane pour leurs bagages.

Pour la Mission portugaise du Cunène: le P. Gauthier, nouveau profès; et deux Frères de Braga, les FF. Domingos et Luiz. Ils partent également de Lisbonne le 25 octobre. — Le P. Galeron, chargé jusqu'ici de la procure de la Cimbébasie à Huilla, est rattaché à la Mission du Cunène et doit être remplacé par le P. Montel.

Pour la Mission du Congo: le P. Stoffel Ignace, revenu l'an dernier du Gabon; le P. Guyon, et un nouveau profès, le P. Allaire, ainsi qu'un Frère portugais de Braga, le F. Adriano. Ce dernier doit partir avec les Pères et Frères destinés à Huilla et les autres avec M. Curie au mois de novembre.

Pour la Mission de la Sénégambie: le P. Alaux, revenu récemment de la Guadeloupe, et trois nouveaux profès, les PP. Le Biban, Le Gall, Le Masson et le F. Zenon, revenu du Zanguebar. Ils doivent se rendre à leur destination dans le courant de novembre.

Pour la Guadeloupe: le P. Dédianne, nouveau profès, et un Frère de Langonnet, le F. Almaque, partis le 26 sept. Les PP. Schurrer et Girard y sont retournés le 10 octobre.

Pour la Martinique: le P. Didier, revenu il y a quelques mois de Bourbon, et trois nouveaux profès: les PP. Michon;



Berne et Michel. Ils sont également partis le 26 septembre.  
 - Le P. Vanhaecke, qui était revenu en France était parti le 10 du même mois

Pour la Trinidad. Le P. Putz, nouveau profès, parti le 26 sept. de Bordeaux. Le 7 octobre s'est également embarqué pour cette colonie le F. Auguste, revenu il y a quelques semaines.

Pour les Etats-Unis: le P. Murphy, précédemment à Rockwell, le P. Laengst à qui sa santé ne permettait pas de retourner à Sierra-Léone, et deux nouveaux profès, les P.P. Mac-Enary et Schloesser. Ce dernier est spécialement destiné à l'Arkansas. Le P. Murphy s'est embarqué pour Pittsburg à la fin du mois d'août, et les autres dans le mois de sept., ainsi que le P. Schwab, revenu précédemment en France.

Pour Bélem de Para: les P.P. Sanner et Descot, nouveaux profès; ils se sont embarqués au Havre le 9 octobre.

Pour Haïti enfin, les P.P. Jaouen et Picarda (Louis). Le premier est destiné à remplacer le P. Secomte à Pétionville et le second au séminaire-collège. Celui-ci est arrivé à Port-au-Prince le 31 août.

---

### Nouvelles de la Maison-Mère.

Sacre de Mgr. Carrière. Ce sacre doit avoir lieu dans la chapelle de la Maison-Mère le dimanche 24 octobre. Mgr. Richard a bien voulu accepter de donner la consécration épiscopale au nouvel élu; il doit avoir pour assistants Mgr. de Bricy, évêque de Meaux, et Mgr. Duboin.

Voyage du C. R. Père en Belgique Sur l'invitation qui lui a été adressée de Rome, le C. R. Père s'est rendu à Bruxelles pour y traiter des intérêts de nos établissements de mission dans le Congo belge. Parti le 6 octobre, il est rentré le 16 à la

Maison-Mère. — Mgr Carrière était lui-même allé en Belgique pour le même motif, au commencement de septembre.

St Joseph du Sac. Le 21 septembre a eu lieu la bénédiction de la chapelle de cet orphelinat, construite d'après les plans et devis du F. Ignace. Le C. R. Père y assistait avec M<sup>r</sup> Duboin.

Sénégal. — Un méchant journal de St-Louis, Le Réveil, avait publié contre les Sœurs de St-Joseph des lignes outrageantes. Sur leur plainte, il avait été condamné, au mois d'août, à 1500 \$ de dommages-intérêts et à 200 \$ d'amende. Par un jugement du 17 sept., la Cour d'appel vient d'élever la peine à 6000 \$ de dommages-intérêts, 500 \$ d'amende et aux dépens, plus 15 jours de prison pour l'auteur de l'article.

— Le P. Picarda est allé dans le St-fleuve, afin d'explorer le pays et de se procurer des enfants Bambaras. Il est monté jusqu'à Médine; il vient de rentrer à St-Louis. (12 sept. - oct. 1886.)

Guadeloupe. Le lycée de la Pointe-à-Pitre paraît près de sa fin. Le Conseil général, dans sa session extraordinaire de juin-jullet, a voté sa suppression, à moins que la métropole ne consentît à lui allouer une subvention de 250.000 \$.

— Maison du St-Cœur de Marie. Voici, pour la rentrée à la date du 7 octobre, l'état numérique du personnel de cette C<sup>te</sup>:

Novices-clercs 59 présents, 3 en maison, 3 attendus;

Scolastiques 173 présents, 40 en maison, 6 attendus;

Novices-Frères 86 présents, 6 en maison.

Aussi n'y a-t-il plus un coin de vide dans toute la maison.

La rentrée du séminaire l'est aussi assez bonne.

Nota. — Le Bulletin de la Guyane n'étant pas encore arrivé, on l'a remis pour cette fois après ceux de la Trinidad et d'Haïti, donnés dans le présent numéro.

Maison-Mère, le 20 octobre 1886.

N<sup>o</sup> 202.

Oct. 1886.

# BULLETIN



Maison-Mère.

Sacre de M<sup>gr</sup> Carrie,  
vicaire apostolique du Congo français.

Comme nous l'avions annoncé, le sacre de M<sup>gr</sup> Carrie a eu lieu le dimanche 24 octobre, jour où nous faisons la fête de S<sup>t</sup> Raphaël, dans la chapelle de la Maison-Mère. Commencée à 8 heures, la cérémonie s'est terminée vers 11 h. Quatre-vingts grands scolastiques et quarante novices du S<sup>t</sup> Cœur de Marie étaient venus prêter leur concours pour le chant et les cérémonies.

Le vénérable archevêque de Paris, prélat consécrateur, était assisté de M<sup>gr</sup> de Briey, évêque de Meaux, et de M<sup>gr</sup> Duboin. Les P. Stoffel et Neu faisaient l'office de diacre et de sous-diacre, et le P. Gaëtan celui de prêtre assistant.

Cette cérémonie, toujours si imposante par elle-même, avait attiré un concours extraordinaire de fidèles, désireux de voir le premier évêque du Congo français. Elle s'est d'ailleurs accomplie avec une précision et une piété qui ont édifié tous les assistants.

Au dîner qui suivit, ont pris part, outre les prélats mentionnés plus haut, les deux vice-amiraux Ribourc

et Conrad, qui ont connu Mgr Carré au Congo; M. le Supérieur des Missions-Étrangères; un des Assistants de la Congr. de St Lazare, M. Forestier, représentant le Supérieur général; M. l'abbé Tèretti et M. l'abbé de Bonniot, chanoines de Notre-Dame; le Directeur général de l'œuvre de la Ste Enfance, M. l'abbé Deminuid, avec les principaux membres de l'œuvre de la Propagation de la Foi, qui assistent habituellement à nos fêtes.

Vers la fin du repas, le C. R. Père, se levant a remercié, en ces termes, Mgr l'Archevêque

« Monseigneur, à la mort de l'éminent et saint Cardinal, qui gouvernait ce vaste diocèse de Paris, nous avons partagé le deuil universel; mais bientôt, avec le clergé et les fidèles, nous avons béni Dieu qui, dans son infinie bonté, lui avait préparé pour successeur, en le lui associant depuis longues années, un autre lui-même. Le pasteur a changé de nom, mais il est toujours orné des mêmes mérites et des mêmes vertus

« Permettez-moi, Monseigneur, de vous dire combien nous sommes heureux, touchés et reconnaissants de la grande bienveillance que vous n'avez cessé de témoigner à notre Congrégation; combien nous sommes reconnaissants à Votre Grandeur, en particulier, d'avoir daigné, malgré ses incessants travaux et ses immenses fatigues, venir consacrer le premier évêque du Congo français. Il ne manquera pas d'apprendre à l'Église naissante de cette partie de l'Afrique à unir, dans un même sentiment de reconnaissance et de vénération, le nom de l'archevêque de Paris et celui de Léon XIII. Je m'unis, Monseigneur, au nouvel élu et à Mgr Dubois, qui se glorifie d'avoir reçu de vos mains l'onction épiscopale; pour vous dire: ad multos annos! Oui, Monseigneur, que Dieu vous donne de gouverner longtemps le diocèse de Paris! »

Monseigneur Richard a répondu à peu près en ces termes  
 « Je vous remercie beaucoup, mon C. R. Père, des bonnes paroles que vous venez de m'adresser. Je dois dire néanmoins que votre affection pour moi vous fait tomber dans l'illusion relativement aux qualités que vous m'attribuez. Il y a loin de moi au bon Cardinal, dont la mort est encore un deuil pour l'Eglise de Paris. Tout le monde sait avec quel courage, quelle prudence et quelle sagesse il a administré le diocèse. Sa conduite a vraiment été admirable. . . Oui, il y aura toujours entre lui et moi une distance qui ne sera jamais franchie.

« Je m'efforcerais néanmoins de marcher sur ses traces. C'est d'ailleurs la recommandation que m'a faite le Souverain Pontife, lui-même, dans une lettre qu'il a bien voulu m'écrire, il m'appelle *admirus disciplina eius*. Tous le voyez, je ne suis qu'un petit écolier du grand et regretté défunt.

« Et puis, pourquoi parler plus longtemps de ma personne ? Ses honneurs de cette journée appartiennent au nouveau venu dans l'épiscopat. Ses paroles qu'il a adressées au prélat consécrateur : *ad multos annos!* le regardent surtout lui-même. Aussi espérons-nous qu'il gouvernera longtemps l'église dont il devient le premier évêque

« Comme fondateur d'une église, le bon Dieu a dû lui donner des grâces toutes spéciales. C'est, en effet, la pensée d'un saint Père, dont nous avons souvent l'occasion de lire les homélies dans le bréviaire. Oui, St Grégoire nous dit que les faveurs spirituelles octroyées aux peuples appelés à entrer dans le giron de l'église, sont dues aux évêques qui, les premiers, ont prêché la foi dans leur pays.

« Pour moi, s'il ne m'est pas donné d'aller annoncer l'Evangile dans les contrées infidèles, ce m'est du moins une grande consolation de compter deux fils qui ont ce bonheur, et de m'être ainsi assuré une petite part dans leurs travaux

apostoliques . Ce sont d'ailleurs les deux seuls enfants dans l'épiscopat que le bon Dieu m'ait donnés, et ils appartiennent tous deux à la Congrégation du S<sup>t</sup> Cœur de Marie .

« C'est en particulier un grand honneur pour moi d'avoir donné la consécration épiscopale au premier évêque du Congo français . Et je me réjouis de voir ainsi la France demeurer fidèle à ses traditions . Ses traditions de la France ! Ses deux vaillants amiraux qui honorent de leur présence cette fête de famille savent mieux que personne que la vraie civilisation ne s'implante dans un pays qu'avec la religion . . .

« Je le répète donc encore , je suis heureux et fier d'avoir imposé les mains au premier apôtre du Congo ; et je vous invite tous , Messieurs , à vous unir à moi pour demander à Dieu , en sa faveur , de longues années . Ad multos annos ! »

A 2 h.  $\frac{1}{2}$  , le nouvel élu chanta les vêpres et à 6 h.  $\frac{1}{4}$  donna le salut

Plusieurs journaux ont donné le compte-rendu de la cérémonie , entre autres l'Univers , le Monde , le Gaulois , le Figaro , etc. ( n.º du 25 oct. ) La Semaine religieuse du diocèse , dans son numéro du 30 oct. , en a aussi longuement parlé et dans les termes les plus élogieux !

---

## Guyane Française.

Clé du C. S. Rédempteur à Cayenne.

Mar 1884 — Nov. 1886.

1. Personnel. Mutations. — 2. Question du préfet apostolique. Nominations du P. Guyodo. — 3. Départ des Pères sollicité par le Conseil général. — 4. Pétitions en leur faveur. — 5. Vrais motifs de ces attaques. — 6. La fièvre jaune interviert. — 7. Victimes aux îles du salut. Sœurs et laïques. — 8. Ravages à Cayenne. — Le P. Le Deller atteint. — 9. Entraves au soin spirituel des malades. — 10. Ecoles. Succès des Frères et Sœurs. Collège laïc. — 11. Budget comparé des écoles laïques et

congréganistes. Mauvais livres de prix. — 12. Catéchismes de Néce Comm. — 13. Réunions de jeunesse. — 14. Confréries. Eiers. Ordre. Sc. Et. Scias. — 15. L'annoncier supprimé au pénitencier de Cayenne. — 16. Ministère hors de Cayenne. Voyages des P. P. Guyodo et Brunetti.

— 1. Depuis notre dernier Bulletin, il y a eu quelques changements dans le personnel de la C<sup>té</sup>: celui d'abord du P. Buguel. Obligé de partir une première fois en congé de convalescence, il était revenu le 28 mai 1883, assez bien remis; mais 10 mois après, de l'avis des médecins, il dut repartir sans espoir de retour, le climat de la Guyane étant jugé absolument contraire à sa santé. Quelques mois auparavant, le 18 juin 1884, le F. Longin nous avait également quittés pour le même motif.

En retour, il nous est venu deux Pères de la Martinique: le P. Tranquilli, le 15 oct. 1884, et le P. Laurent, le 15 nov. de la même année. Notre C<sup>té</sup> se trouvait ainsi composée: du R. P. Guyodo, préfet apostolique, Supérieur principal et local; des P. P. Brunetti, Le Belley, Delpuech, Le Beller, Tranquilli, Laurent, Lillard, Holder et du F. Méliteur.

En décembre 1884, trois prêtres séculiers sont aussi partis pour France; mais ce n'est qu'après avoir joui pendant un an de leur congé qu'ils se sont décidés à donner leur démission; de sorte que leurs remplaçants, trois jeunes prêtres du séminaire du S<sup>t</sup> Esprit, n'ont pu arriver que vers la fin de 1885.

— 2. On a vu par notre dernier Bulletin, qu'après la nomination du T. R. Père comme Supérieur Général, le Gouvernement avait présenté, pour occuper la charge de préfet apostolique de la Guyane, M. l'abbé Beauvredon, ancien vicaire général de Mgr Soulé. Ce choix n'ayant pas été agréé à Rome, le Sous-Secrétaire d'Etat des colonies, M. Félix Faure, déclara que l'on accepterait le candidat proposé par la Cong<sup>g</sup>, à la condition qu'elle serait disposée à renoncer pour l'avenir

au droit de présentation aux fonctions de préfet apostolique. (Lett. du 10 oct. 1884)

Le Cardinal Préfet de la S. C. de la Propagande, auquel le C. R. Père en référa, répondit que le S<sup>t</sup> Siège ne pouvait accorder au Gouvernement le droit de nomination des préfets apostoliques, qui n'étaient que ses propres représentants, comme l'indique leur nom même; et que notre Congrégation n'avait elle-même aucun droit à céder à cet égard, le Supérieur-général ayant seulement la mission de s'entendre avec le Gouvernement pour que la nomination tombât sur une personne qui lui fut agréable. Son Eminence ajoutait que le désir du S<sup>t</sup> Siège était de voir à la tête de la préfecture un membre de notre institut, puisque le clergé de la Mission était en grande partie de notre Cong<sup>g</sup>, et les autres prêtres formés par elle. (Lett. du 18 déc. 1884.)

À la suite de cette lettre, communiquée par le C. R. Père au Ministère, le Gouvernement décida que le titre de préfet apostolique serait civilement supprimé jusqu'à nouvel ordre, et qu'il ne reconnaîtrait à la tête du clergé qu'un Supérieur ecclésiastique. Voici la lettre adressée à ce sujet au C. R. Père par le sous-Secrétaire d'Etat M. Félix Faure :

Paris, le 10 mars 1885.

« Monsieur le Supérieur Général,

« Comme suite à l'échange de correspondances auquel a donné lieu le mode de nomination des Préfets apostoliques et en particulier de celui de la Guyane, j'ai l'honneur de vous informer que la Préfecture apostolique de cette colonie doit être considérée comme supprimée jusqu'à nouvel ordre.

« Le desservant de Cayenne remplira les fonctions de Supérieur ecclésiastique, il recevra en cette qualité une indemnité de 1500 f. pour frais de bureau et de tournée.

« J'écris dans ce sens au Gouverneur de la Guyane.

« Recevez  
signé. Félix Faure.



C'était là sans doute une mesure regrettable en elle-même; mais elle offrait du moins l'avantage de mettre fin à des compétitions sans cesse renaissantes. En réalité, ce n'était même que la reconnaissance officielle de la situation existant depuis le départ de la colonie du C. R. Père Général, puisque le desservant de Cayenne, reconnu par le Gouvernement comme Supérieur ecclésiastique, n'était autre que le R. P. Guyodo, auquel il avait laissé ses pouvoirs, à titre de vice-préfet. Aussi, le St Siège voulut-il, à la demande de la Maison-Mère, accorder au R. P. Guyodo, par décret du 26 avril 1885, le titre et les pouvoirs de préfet apostolique.

— 3. Les choses en étaient là quand, par le courrier de mars, dernier, arrive comme un coup de foudre, la nouvelle que le Ministère a décidé, pour la Guyane, le remplacement des Pères par des prêtres séculiers. Cette nouvelle n'était que trop fondée. Le mois précédent, le nouveau sous-Secrétaire d'Etat des Colonies avait écrit au C. R. Père la lettre suivante :

„ Paris, le 6 février 1886.

„ Monsieur le Supérieur,

„ Pour faire droit à un vœu exprimé par le conseil général de la Guyane, j'ai l'honneur de vous prier de me mettre à même de remplacer le plus tôt possible par des prêtres séculiers les membres de votre Cong<sup>o</sup> qui font partie du clergé de la colonie.

„ M. M. les abbés Brunetti et Le Belley, qui m'ont été particulièrement signalés, doivent être immédiatement rappelés et je compte notifier leur radiation du cadre au gouverneur par le prochain courrier.

„ Je vous serai obligé, par suite, de me proposer d'urgence pour les remplacer deux prêtres séculiers choisis parmi les boursiers du séminaire récemment ordonnés, de telle sorte, que ces ecclésiastiques puissent suivre leur destination par le paquebot du 21 de ce mois.

„ Recevez, . . .

signé: A. de la Porte.

En décembre 1884, la majorité du Conseil général avait, en effet, exprimé le vœu qu'on fit ce changement dans le personnel ecclésiastique de la colonie, et depuis on était plusieurs fois revenu à la charge auprès du ministère<sup>(1)</sup>

L'administration cherchait en même temps à gagner le clergé séculier; ainsi on s'était mis de tous côtés à réparer les presbytères, les églises, à donner des subventions. L'allocation supplémentaire de 1000 f. accordée au clergé de la Guyane ayant été supprimée au budget des cultes de la métropole, le Conseil la leur rendit, en votant sur le budget local la somme nécessaire à cet effet. Mais ce vote ne visait que les desservants des quartiers, et en core avait-on ajouté, à ceux qui résident dans leur quartier, le Conseil se réservant de se servir de cette restriction pour priver de cette subvention nos deux Pères qui desservent Rémire et Mathoury

Mais ce qui a surtout montré le mauvais vouloir de ces Messieurs à notre égard, c'est d'avoir exclu de leur vote, et d'une manière positive, le curé de Cayenne. Il en est résulté ce fait singulier que le R. F. Guyodo, qui a 34 ans de séjour à la Guyane, et qui est en même temps préfet apostolique et curé du chef-lieu, n'a que 3000 f. d'appointements, tandis que les desservants de quartier en ont 4000. Tous les honnêtes gens furent attristés de ce vote, qui n'a d'ailleurs pas porté bonheur à ceux qui l'ont émis, car déjà plusieurs d'entre eux, et en particulier le Président, ne font plus partie du conseil général.

(1) Il ya déjà plusieurs années que l'on demandait au Ministère le remplacement de nos Pères par des prêtres séculiers. On avait jusqu'ici répondu avec raison de la direction des Colonies. « Avez-vous quelques accusations à apporter contre l'un de ces Pères ? Exposez-les, on verra. Mais si vous n'avez à leur reprocher que d'être de la Cong<sup>g</sup> du St Esprit, c'est un grief que nous n'admettons pas. Leur Congrégation est légalement approuvée ; et pour nous, d'ailleurs, nous ne connaissons que des prêtres également inscrits au cadre, sans distinction de religieux ou de séculiers.

— 4. Les prêtres séculiers ont eux-mêmes protesté contre la manière d'agir de Messieurs les conseillers. Ayant eu l'occasion d'en voir plusieurs, ils ne craignirent pas, tout en les remerciant du vote qui leur restituait les 1000 £. d'allocation, de leur exprimer tout leur regret de l'exception faite à l'égard de leur chef ecclésiastique. Et ils ne s'en sont pas tenus là. Ils ont ensuite adressé une pétition au Ministère pour demander notre maintien à la Guyane.

Ajoutons qu'ils continuent à faire cause commune avec nous et à nous rester religieusement unis, comme on a pu le voir à la dernière retraite qui a eu lieu du 8 au 14 sept. 1886. Un seul faisait défaut, et encore avait-il fait prévenir qu'il ne pourrait y assister, pour cause de maladie. En effet, il est arrivé quelques jours après à Cayenne pour entrer à l'hôpital. C'est M. l'abbé Revel, de Kaw. Cette retraite s'est faite sous la direction du R. P. Guyodo, qui donnait trois instructions par jour, et de plus une conférence sur les statuts. Elle s'est terminée par la rénovation des promesses cléricales. « Je crois, dit le R. P. Guyodo dans une lettre du 2 oct., qu'elle aura produit d'heureux effets. »

La partie saine de la population a également tenu à pétitionner en notre faveur, et pour le même sujet. C'est M. Hérad, conseiller général, tout dévoué pour nous, qui s'est mis à la tête du mouvement. Ces pétitions viennent d'être renvoyées au Gouverneur, avec prière d'y joindre son avis. Il sera, croyons-nous, favorable au maintien des Pères dans la colonie.

— 5. Le vrai motif qui a porté une partie du conseil général à demander notre départ, c'est que la Franc-Maçonnerie, qui guide tout en ce moment, veut, ici comme en France, se débarrasser des religieux d'abord, sauf à persécuter plus tard le clergé séculier.

Ensuite la partie malsaine de la population trouve que, par nos associations pieuses, nos réunions de confrérie, nos autres œuvres et notre ministère, nous exerçons une trop grande influence sur la jeunesse et sur les familles. Et enfin ce que l'on n'ose pas dire publiquement, mais qu'on avoue franchement dans des conversations particulières - c'est que nous sommes un obstacle à leurs coupables plaisirs, en soutenant la persévérance des jeunes personnes. Au fond tout est là.

C'est ce que le Président du Conseil général a déclaré, lorsque, à la distribution des prix du collège laïc, il s'est écrié : « Nos ennemis, ce sont les Pères ! » Cette parole, qui souleva l'indignation de l'assistance, fut supprimée dans le compte-rendu du journal officiel ; mais elle n'en est pas moins l'expression de ce que pense la loge maçonnique.

— 6. Au moment même où le Ministère décrétait le départ prochain de tous nos Pères, et le remplacement immédiat de deux d'entre nous, arrivait à Paris la nouvelle que la fièvre jaune sévissait à la Guyane ; et aussitôt l'envoi de tous les fonctionnaires fut, pour ce motif, suspendu. Force fut donc de surseoir aux mesures projetées contre nous.

En même temps, le gouverneur par intérim, M. Sougnon, qui nous était on ne peut plus hostile, fut remplacé par M. le Cardinal, dont les dispositions à notre égard sont plus bienveillantes, et qui cherche même, autant que les circonstances le lui permettent, à nous maintenir dans le pays.

— 7. Le terrible fléau de la fièvre jaune, dont Dieu s'est servi pour entraver les mauvais desseins du Conseil général et de la loge maçonnique, a éclaté vers la fin de février 1885, aux îles du Salut, éloignées de Cayenne de 27 milles, et où se trouve un pénitencier. C'est dans ce pénitencier que la maladie a fait sa première apparition, et là encore Dieu a parlé. Il l'a envoyée juste au moment où, sur l'ordre de M. Armand, directeur des pénitenciers,

on allait diminuer le nombre des Sœurs, pour les remplacer dans certains services par des laïques. Cela devait coûter 25.000 f. de plus, mais qu'importe !

Cependant cet ordre n'a reçu encore aucune exécution. On a jugé prudent de laisser à leur poste, pendant l'épidémie, nos admirables sœurs qui, grâce à Dieu, l'ont traversée sans qu'aucune d'elles en ait été victime.

Pour M. Armand, le directeur des pénitenciers, après avoir refusé à des subordonnés un congé pour France, disant qu'ils ne pouvaient pas quitter leur poste au moment du danger, lui-même s'empressa de partir par le plus prochain courrier (15 mars 1885). Aussi ses subordonnés se hâtèrent-ils de suivre son exemple et de s'embarquer par le paquebot suivant du 15 avril. Et on est encore à les attendre, eux ou leurs successeurs !

Aux Îles-du-Salut, à peu près tout le monde a été atteint de la fièvre, et une quarantaine ont succombé.

— 8. Aussitôt que la maladie se fut déclarée en ces îles, une quarantaine sévère fut établie entre elles et le reste de la Guyane. Chaque bateau qui s'y rendait pour y porter des vivres, était accompagné d'un gendarme chargé de veiller à ce que l'on exécutât strictement toutes les prescriptions concernant la quarantaine. Tout alla bien pendant six mois; mais comme pour confondre les hommes qui se confient uniquement dans leur science et leurs précautions, au moment où l'on croyait l'épidémie disparue, Dieu permit qu'elle apparût tout à coup dans la ville de Cayenne, apportée par le gendarme même chargé de surveiller la quarantaine aux îles.

Une fois à Cayenne, elle sévit avec fureur, sur les soldats d'abord, dont plus des trois quarts furent atteints; puis sur les transportés européens et arabes; plusieurs personnes de la ville furent également frappées. Le nombre

des victimes à Cayenne s'est élevé à plus de 100. Mais la famille la plus éprouvée a été celle du gouverneur, M. le Cardinal. Arrivé seulement le 15 novembre, il se voyait enlever, dès le 2 décembre, un premier enfant, et bientôt trois autres succombaient coup sur coup. En cinq semaines, il avait donc perdu quatre enfants sur cinq qu'il avait amenés avec lui dans la Guyane.

Les Frères de Floërmel ont également été atteints et deux ont succombé.

Pour nous, nous n'avons pas eu, grâce à Dieu, de mort à déplorer, soit parmi les membres de la cong<sup>e</sup>, soit parmi le clergé séculier. Cependant trois jeunes prêtres étaient arrivés au fort de l'épidémie; mais le R. P. Guyodo avait eu soin de les envoyer aussitôt dans les quartiers éloignés de Cayenne, et ils purent ainsi échapper au danger.

L'un de nous, et celui qui paraissait avoir le moins à craindre, a dû toutefois payer son tribut à la maladie: c'est le P. Le Belleg. Après plusieurs visites faites aux soldats que l'on avait, par mesure de précaution, dispersés à quelque distance de Cayenne dans trois ou quatre cantonnements, il fut pris tout à coup pendant la nuit d'un fort accès de fièvre, accompagné de violents maux d'estomac. Le R. P. Guyodo ayant aussitôt reconnu les symptômes de la maladie, le traita énergiquement avec les remèdes employés par les gens du pays: frictions, médecines, etc, et, le lendemain, quand le docteur arriva, la fièvre était déjà enrayée. Pendant deux jours, il nous a cependant donné de sérieuses inquiétudes; mais, grâce à Dieu et à N. D. de Lourdes, invoquée par le cher malade, il put, après 12 jours, dire de nouveau la sainte Messe et reprendre bientôt après ses fonctions.

Au commencement de juillet (1885) l'épidémie avait entièrement disparu, et la libre pratique fut rétablie le 2 de ce mois.

Dès qu'on eût appris à Paris la cessation du fléau, on décida l'envoi des fonctionnaires dont on avait ajourné le départ. Les deux jeunes prêtres destinés à remplacer deux de nos Pères, partirent de France le 10 sept., et arrivèrent ici au commencement d'octobre : ce sont M. A. Gacou et Tourneux. L'un d'eux va être envoyé aux Iles-du-Salut.

De son côté, le P. Brunetti quittait Cayenne le 30 sept. pour embarquer sur l'Orme et se rendre en France. Mais, d'accord avec le gouverneur, nous avons gardé le P. Le Belley, pour l'envoyer faire une tournée dans le terrain contesté. On espère qu'en attendant les esprits s'apaiseront et que les choses en resteront là.

— 9. Durant l'épidémie, les Sœurs et l'aumônier ont eu beaucoup à se plaindre, à l'hôpital militaire, des mauvais procédés du médecin prévot, ainsi que des infirmiers, qui étaient des transportés arabes. Par suite de leur mauvais vouloir, le service religieux a été en grande souffrance. Pendant que les médecins et les infirmiers circulaient librement en ville et recevaient même dans l'intérieur de l'hôpital de misérables créatures, on ne permettait qu'à grand peine, sous prétexte de quarantaine, au Supérieur des Frères de Floërmel et au R. P. Guyodo, d'aller voir les Frères malades. Un gendarme, qui sollicitait la visite du R. P. Guyodo, disant qu'il avait quelque chose à lui communiquer, est mort sans avoir pu recevoir cette consolation.

À Kourou encore, sous prétexte d'une quarantaine dérisoire, qui n'était sérieusement observée que lorsqu'il s'agissait d'empêcher le service religieux, on a laissé mourir plusieurs soldats et transportés sans qu'aucun prêtre ait pu les visiter.

En général, les malades, les simples soldats surtout, acceptaient avec reconnaissance notre saint ministère. Il y a eu cependant quelques tristes exceptions, parmi les sous-officiers en particulier.

Les principales victimes du fléau, outre celles déjà nommées, ont été, aux Iles-du-Salut, deux médecins; à Cayenne deux capitaines, dont l'un adjudant-major faisant l'office de commandant des troupes, le commandant du bateau-avisol'Oyapock et son second, l'administrateur-en chef d'une compagnie de bateaux, qui venait de s'établir pour desservir les différents quartiers de la Guyane; enfin, un jeune professeur du collège-laïc, mort quelques semaines après son arrivée.

— 10. Malgré la loge et les desirs des libres-penseurs, les écoles communales, à Cayenne, sont restées entre les mains des Frères et des Sœurs. Ce n'a toutefois pas été sans difficultés. Les Supérieurs ont été mis dans l'alternative ou de retirer de l'enseignement les sujets ne remplissant pas les conditions exigées par les nouvelles lois, jusque-là non mises en vigueur, ou de leur faire prendre au plus tôt leur brevet. Les Frères et les religieuses se sont donc exécutés et ont très bien réussi. A l'un de ces examens, toutes les Sœurs et les élèves de leur pensionnat qui se sont présentées, ont même brillé. M. Sougnon, gouverneur par intérim, mécontent de ce succès, ordonna de réviser les compositions, ce qui eut lieu. Mais on fut obligé de reconnaître que les notes données étaient réellement méritées. Aussi, peu après, à l'occasion de la distribution des prix du pensionnat, M. le Directeur de l'Intérieur qui la présidait, ne craignit pas de faire publiquement l'éloge des Sœurs en ces termes:

« Je suis heureux, dit-il, de l'occasion qui m'est offerte de prendre la parole pour féliciter sincèrement les maîtresses et les élèves de cette maison

« Tout dernièrement huit dames de St-Joseph se présentaient aux examens du brevet, les huit aspirantes ont été admises avec les plus grands éloges de la commission du jury. Le certificat qui leur a été délivré, tout en les confirmant dans leurs droits d'institutrices publiques, a constaté une fois de plus leur mérite et justifié la confiance des familles.



« Oui, je le répète, je suis heureux de reconnaître publiquement le dévouement de ces dames à remplir la tâche qu'elles ont acceptée, et la tendre sollicitude qu'elles déploient à l'égard de leurs élèves... » (Moniteur de la Guyane 12 sept. 1885.)

— L'école communale des Frères compte plus de 500 enfants, tandis que le prétendu collège laïc, qui n'a de collège que le nom, après avoir ouvert ses classes avec 120 enfants ramassés avec peine, les a terminées avec une cinquantaine environ. Cette année, il y a eu deux latinistes, et parmi les 120 collégiens étaient compris de 30 à 40 bambins, confiés à deux institutrices faisant partie du corps enseignant de l'établissement.

Pour les Sœurs, elles ont dans leur pensionnat 280 enfants, et dans l'école communale près de 400. Outre ces deux écoles, elles tiennent encore l'ouvroir Ste-Anne, qui compte 34 jeunes filles internes.

Dans différents quartiers, il y a également des écoles communales; et si l'on excepte celle de Macouria, tenue par une institutrice laïque, et où, pour cette raison même, on a eu de la peine à réunir 8 à 10 enfants, toutes les autres sont encore entre les mains des Congréganistes. Le nombre des enfants qui fréquentent ces écoles, est de 367; chiffre officiel.

D'après cela, on le voit, la population tient encore à la religion; et l'on aura beau faire, la confiance sera toujours pour les Congréganistes. Ses partisans du collège laïc le savent mieux que personne; aussi, pour engager les parents à mettre leurs enfants au collège, ont-ils dit partout et bien haut, qu'on y ferait apprendre le catéchisme, et qu'il y aurait un aumônier. En effet, le gouverneur a moralement contraint le R. P. Guyodo de nommer un Père pour y remplir cette fonction. Elle a été confiée au P. Tranquilli, qui dessert également l'hospice du camp St-Denis. Et pour rétribuer cette double charge, on a jugé

à propos de lui accorder, non pas un traitement, mais une indemnité de 1200<sup>f</sup>. pour l'hospice et de 600<sup>f</sup>. pour le collège.

— 11. Pour terminer cet article des écoles, voici une statistique qui en dira plus que toutes les paroles.

Le budget total de l'instruction publique à la Guyane est de 183.167<sup>f</sup>.

Les écoles Congréganistes sont au nombre de 14 et donnent l'instruction à près de 1600 enfants

Les écoles laïques, qui sont au nombre de deux, comptent 120 enfants au commencement de l'année et 60 seulement à la fin.

Or, pour les premières on dépense 90.000, et pour les secondes 80.000

— Le fait suivant montrera également les efforts tentés pour pervertir la jeunesse, et l'influence réelle que nous avons encore, malgré tout, sur les enfants et les familles.

Depuis deux ans, le maire de Cayenne, M. Houry, au lieu de charger comme les années précédentes les Frères et les Sœurs de faire venir eux-mêmes les livres de prix offerts par la municipalité, a voulu se réserver ce soin. Ce qui a eu plusieurs effets regrettables : d'abord les livres distribués étaient moins nombreux ; puis, ce qui est plus regrettable encore, ces livres, pris à la librairie générale de vulgarisation, étaient, pour la plupart, très mauvais.

Nous étant aperçus, après la distribution, du poison qu'ils renfermaient, nous en avertîmes les enfants, les priant de nous les rapporter, afin que nous pussions les examiner et leur indiquer ceux qu'ils pouvaient garder. Grâce à Dieu, tous s'exécutèrent volontiers, d'accord même avec leurs parents. Les professeurs du collège avaient d'ailleurs eux-mêmes déclaré qu'ils ne leur serait pas permis de donner de pareils livres à leurs élèves, vu que les règlements de l'université s'y opposaient.

Cette année, les prix, sans être bons, ne laissent pas autant à désirer, de sorte que nous n'avons pas été obligés de renouveler l'exécution de l'année précédente.

— 12. Afin de combattre plus efficacement tous ces efforts de perversion, nous mettons tous nos soins à ce que les enfants apprennent mieux leur catéchisme. Pour ceux qui fréquentent les écoles des Frères et des Sœurs, la chose est facile. Mais, à Cayenne, il y a toute une catégorie d'enfants qui ne vont pas en classe, et, parmi eux, combien ne font pas leur 1<sup>ère</sup> communion! Aussi deviennent-ils bien vite, hélas! les tristes victimes de l'immoralité.

C'est donc au salut de ces pauvres abandonnés que nous nous efforçons de travailler tout particulièrement depuis deux ans. A cet effet, nous avons établi des catéchismes, qui se font chaque jour de 1 h. à 2 h. pour les petites filles, et de 6 à 7 h. pour les petits garçons. Après chaque catéchisme nous leur distribuons des jetons de présence qu'ils doivent porter chez leurs parents. Par ce moyen, on les empêche de vagabonder dans les rues, et l'on coupe court aux prétextes de beaucoup de maîtres ou maîtresses qui mettaient en avant cet inconvénient pour excuser leur négligence.

Ces catéchismes sont un surcroît de travail assez pénible pour nous; car ces pauvres enfants, dont plusieurs ont 13 et 14 ans, nous arrivent presque sauvages et ne sachant pas même faire le signe de la croix. A force de patience, on arrive pourtant à leur apprendre le suffisant. Cette année, les fruits que nous avons recueillis auprès d'eux ont été la 1<sup>ère</sup> communion de 25 petits garçons et de 19 petites filles. Des 200 premiers communicants que nous avons chaque année, ces pauvres enfants sont ceux que nous offrons à Notre Seigneur avec le plus de joie et de consolation.

— 13. Après leur première communion, ces enfants sont enrôlés en différentes réunions de persévérance, qui sont d'un

grand secours pour les maintenir contre l'entraînement des passions et surtout contre les séductions. Les jeunes filles qui font partie de ces associations sont au nombre de 500 environ.

Les deux réunions pour les garçons et les jeunes gens, commencées seulement en 1882, comptent 250 enfants, et ont déjà produit d'excellents résultats.

Depuis longtemps nous gémissions sur le triste état de ces jeunes gens. Jusqu'à leur sortie de l'école, ils étaient bons et bien disposés à remplir leurs devoirs religieux; mais, une fois entrés en apprentissage ou dans les bureaux, ils perdaient tous ces sentiments et ne fréquentaient plus l'église. La réunion du dimanche soir a été établie spécialement pour eux. Or, sur les 120 qui en font partie, 40 ont déjà quitté les écoles et travaillent en ville. Nous espérons donc peu à peu remédier au mal.

— La condition des jeunes gens des quartiers qui venaient à Cayenne pour apprendre un métier était encore plus malheureuse, car on ne les connaissait pas, et les personnes chez qui ils restaient n'en prenaient aucun soin. Nous avons établi pour eux une maison, qui est un pendant de l'ouvroir des filles, ouvert, il y a quelques années, par les Sœurs de S<sup>t</sup> Joseph, et qui donne aujourd'hui de si précieux résultats.

L'œuvre a été commencée le 25 janvier 1886, jour de la conversion de S<sup>t</sup> Paul.. Elle réunit actuellement 14 enfants. Un engagement contracté avec leurs parents les oblige à nous donner 20 \$ par mois, en espèces ou en nature (Cassave, couac); mais on ne peut guère compter sur leurs promesses, et tous les frais à peu près sont à notre charge.

Nous plaçons ces enfants chez les patrons et nous surveillons leur apprentissage. Quand ils commencent à gagner quelque chose, la moitié est consacrée à leur entretien, et l'autre est réservée pour fournir à l'enfant un petit pécule au sortir de l'établissement. Jusqu'à présent, nous n'avons eu qu'à nous féliciter de nos enfants.

— 14. Les autres réunions établies pour les grandes personnes continuent également à donner de bons fruits. Celle du St-Rosaire, qui est la plus nombreuse, compte environ 380 membres.

Afin de répondre aux intentions du Souverain Pontife, nous avons aussi cherché à donner un nouvel élan au Tiers-Ordre de St-François. Bientôt, nous l'espérons, il sera établi dans toutes les paroisses pour les femmes. A Cayenne, leur nombre s'élève déjà à plus de 60. Pour les hommes, c'est moins facile. Nous avons commencé à Cayenne cependant, et déjà nous comptons une dizaine d'hommes, tant profès que novices et postulants.

Au mois d'avril 1885, quelques semaines après l'établissement de cette confrérie, arrivait l'Orne, commandé par le capitaine Scias, qui est non-seulement bon chrétien, mais encore enfant de St-François. Aussi vint-il nous voir, non comme Commandant, mais, disait-il, comme confrère.

Après le repas, auquel il voulut bien prendre part, il se rendit au parloir où se trouvaient réunis les associés du Tiers-Ordre. Il s'entretint familièrement avec eux comme un frère. Son langage, qui respirait la foi et la simplicité chrétienne, alla droit au cœur de ces bons hommes. Cette entrevue a certainement contribué à les affermir dans leur dessein de vivre et de mourir enfants de St-François.

— 15. Notre dernier Bulletin portait que, par un décret du 7 août 1882, on avait supprimé au Maroc un aumônier sur trois. Cayenne, à son tour, a eu l'aumônerie de son pénitencier supprimée. C'est par le courrier de janvier 1885 que cette dépêche officielle est arrivée; et c'est M. Armand, directeur de l'administration pénitentiaire et radical forcé, qui a provoqué cette mesure. Le prétexte était que le personnel composant ce pénitencier étant presque totalement arabe, un aumônier devenait complètement inutile. Pour donner une apparence de vérité à cette assertion, on avait pris à tâche en effet, de disperser un peu partout les catholiques,

Depuis, 500 nouveaux transportés y sont arrivés, et parmi eux une centaine de catholiques. C'est peut-être la raison qui a porté le Ministère à nous accorder une indemnité de 1200 f. pour que l'un de nous fût chargé d'assurer le service religieux de cet établissement ; mais, sur cette somme, on doit prélever de quoi subvenir aux frais de culte.

Si du moins le prêtre avait toute liberté d'y faire le bien ! Mais, hélas ! à chaque instant il est en butte à toutes sortes de tracasseries ; et les transportés eux-mêmes, s'ils se montrent tant soit peu chrétiens, ont à souffrir de la part des surveillants. Dans de pareilles conditions, comment faire le bien auprès de ces pauvres malheureux !

— 17. Outre Cayenne et les œuvres qui y sont établies, nous avons à desservir deux petites paroisses, distantes d'environ 12 kilomètres. Le P. Holder est chargé de celle de Rémire et le P. Laurent de celle de Mathoury.

Quant au P. Delpuech, il a parfaitement justifié, pendant ces dernières années, son titre de missionnaire ambulante. Il est resté tour à tour à l'Oyapock, à Montsiméry et aux Îles du Salut, afin d'y remplacer des prêtres en convalescence.

Le R. P. Guyodo, de son côté, a déjà visité deux fois tous les quartiers, afin d'y conférer le sacrement de confirmation. Il a même fait une absence de trois mois, qui nous a paru bien longue, pour aller parcourir le terrain contesté. Les Annales apostoliques de juillet 1886 ont reproduit le rapport qu'il avait adressé au T. R. Père au sujet de ce voyage.

Le P. Brunetti, lui aussi, vient de faire une longue absence de 7 mois. Il s'est rendu dans le haut du fleuve Maroni, pour visiter les différentes peuplades qui habitent ces parages.

Par suite de ces voyages et des réductions du Ministère dans notre personnel, nous avons dû nous multiplier pour

faire face au travail. Mais Dieu a soutenu nos forces et nos santés. Nous n'avons donc qu'à lui adresser nos actions de grâces et continuer à prier pour l'avenir de notre Mission et de nos œuvres.

---

### Clé de St. Laurent du Maroni.

---

1. Nouveau système de colonisation. — 2. Hôpital. Conversions. Morts édifiantes. — 3. Ecoles. Visites des concessionnaires. — 4. Visites reçues. Nouvelle église.

---

— 1. St. Laurent, comme on le sait, est l'établissement pénitentiaire le plus important de la Guyane. Fondé en 1858, à 250 kilomètres de Cayenne, sous la sage et intelligente direction de M. Mélinon, il avait donné d'abord les plus belles espérances. C'est là que, après divers essais tentés à la Comté, à St. Georges de l'Oyapock et à la Montagne d'argent, on voulait fonder le nouveau système de colonisation dit des concessionnaires.

Ce système consistait à accorder à tout transporté ayant terminé sa peine, une maison, une certaine superficie de terrain, des instruments de culture et des vivres pendant deux ans, avec autorisation de se marier. Dans ce but, on avait dirigé sur la Guyane plusieurs convois de femmes condamnées, choisies dans les maisons centrales de la métropole. Mais les résultats n'ont pas répondu, hélas ! aux espérances qu'on avait conçues.

« Voilà 27 ans, écrivait le P. Brunetti au retour d'une excursion chez les Bonis, que j'ai assisté, à St. Laurent, aux deux premiers mariages entre concessionnaires. Ils ont été suivis de beaucoup d'autres. Et que résulte-t-il actuellement de tout cela ? La plupart des concessions sont abandonnées ; et de toutes ces unions sont issus quelques dizaines d'enfants chétifs,

malingres, et dont le plus grand nombre sont morts avant l'âge de quinze ans.»

— 2. Parmi nos œuvres, vient en premier lieu la desserte de l'hôpital. Ce sont toujours les Sœurs de St-Paul de Chartres qui en sont chargées, et elles s'acquittent de leur pénible mission avec le plus grand dévouement. Grâce au concours qu'elles nous prêtent pour le saint ministère auprès des transportés malades, nous continuons à faire parmi eux de consolantes conversions. Il en est une qui a été particulièrement touchante.

Dans le dernier convoi d'hommes, arrivé en 1883, se trouvait un ancien sergent major, condamné à Alger pour escroquerie. Sa santé étant profondément altérée par suite d'excès de toutes sortes, il fut, à son arrivée, immédiatement dirigé sur l'hôpital pour y subir un traitement. Ce pauvre jeune homme parlait avec attendrissement des beaux jours qu'il avait passés au petit séminaire de Troyes. Toutefois, il ne voulait pas entendre parler de confession. Nous le visitions fréquemment et lui apportions de temps à autre quelques petites douceurs. Peu à peu il se sentit ébranlé, et enfin il se résolut à faire, selon son expression, la pénible opération. Ce fut le P. Friederich qui reçut ses aveux. A partir de ce jour, Berthin Hubert fut un modèle. Il communiait souvent et avec une visible ferveur. Un grand bonheur pour lui était de servir la messe. — La maladie de poitrine qui le muait sourdement ne tarda pas à se changer en phthisie galopante, et l'emporta six mois après, le 20 octobre 1884. Le chapelet ne cessa de rouler entre ses doigts jusqu'à ce qu'ils fussent glacés par le froid de la mort. Ses derniers mots furent pour demander pardon au bon Dieu, à ses parents, à sa pauvre mère surtout. Dans la salle où il rendit le dernier soupir, on ne cessait de répéter : « Oh ! quelle belle mort ! »

Une autre mort, qui a produit aussi une bien grande



sensation, a été celle du lieutenant de vaisseau Daniel, commandant de l'avisio l'Oyapock. Ses dernières paroles étaient toutes imprégnées de cette foi robuste, que nos braves marins savent conserver dans leurs cœurs. Pour recevoir le St. Viatique, malgré son état de faiblesse extrême, il se faisait tenir assis sur son lit. Comme le P. Supérieur l'exhortait à mettre sa confiance en Marie: « Oh! la Sainte Vierge, s'écrie-t-il, je l'ai toujours aimée! », et sa voix s'éteignit, mais son regard exprimait encore toute la vivacité de sa foi.

— 3. L'œuvre des écoles est confiée aux Sœurs de St. Joseph; elles tiennent aussi un petit ouvroir, formé de jeunes filles qui ne suivent plus les classes, ou de celles qui ont été réintégrées pour inconduite. On a essayé d'établir pour les filles des écoles une congrégation de la St. Vierge. Elle fonctionne depuis le 13 déc. 1885, et compte 9 membres en ce moment; mais le bien est difficile à réaliser chez ces pauvres enfants.

— Quant à l'œuvre des femmes condamnées, elle ne peut plus guère entrer en ligne de compte. C'est à peine s'il en reste une dizaine.

La visites des concessionnaires peut être rangée au nombre des œuvres du St. ministère. Chaque semaine, une voiture est mise, dans ce but, à la disposition des aumôniers; mais il ne reste plus que quelques ménages, et le sentiment religieux va s'amoindrisant parmi eux. N'ayant plus ce puissant appui de la foi, ils voient s'ajouter à leurs maux les misères morales, qui montent comme un torrent, et menacent de tout détruire.

— 4. Il nous reste à mentionner quelques faits particuliers. C'est d'abord le séjour du capitaine des troupes, M. Berthoin, jeune officier de 26 ans, qui nous a beaucoup édifiés. Il est resté au milieu de nous depuis le 25 décembre 1883 jusqu'au 19 avril 1885. Pendant ce temps, il n'a jamais manqué d'assister à la sainte Messe le dimanche, et sa tenue; à l'église était parfaite. A Pâques, on le vit communier en grande tenue, au

milieu d'une nombreuse assistance; le jour de l'Assomption il s'approcha de nouveau de la 5<sup>e</sup> Table.

Peu de temps avant le capitaine Berthin, un grand chrétien arrivait . inopinément parmi nous e'était le capitaine Seias, qui amenait un convoi de 200 transportés. Sans autre préambule, il s'était fait tout de suite indiquer le presbytère. Il était descendu, disait-il, pour assister à la Messe et communier; ce qu'il fit, en effet, comme un religieux des plus fervents. En visitant le village avec le P. Supérieur, il disait aux concessionnaires é'ablis, que le moyen de chasser les fourmis qui ravageaient leurs récoltes, e'était « de vivre en bons chrétiens,

Ce sont de tels exemples qu'il faudrait à nos pénitenciers, où l'esprit frondeur et irréligieux fait chaque jour de nouveaux ravages

— 5, Mentionnons enfin une cérémonie bien consolante pour nous : c'est la pose de la première pierre d'une nouvelle église à St. Laurent. La cérémonie a eu lieu le 22 juin, 1885. En ce moment les fondations émergent de terre; mais quand l'église sera-t-elle achevée? ..

La fin de l'année 1885 et toute l'année 1886 ont été signalées par les ravages de la fièvre jaune. Les coups se multipliaient rapides dans nos pénitenciers, et les victimes ont été nombreuses.



### Ctè de St. Joseph de Mana.

avril 1884 - Oct 1886

1 Missions données par le P. Brunetti et le R. P. Guyodo — 2 Installation des Frères de Samemais. — 3. P. Krcemer admis à la retraite et nommé ensuite conseiller municipal. — 4 Nègres boschs Voyage du P. Brunetti chez cette peuplade

À défaut de Bulletin, nous nous bornons à donner, sur cette Ctè, les quelques détails suivants, que nous extrayons de la correspondance

— 1. Le 15 sept. 1883, arrivait à Mana le P. Brunetti, chargé par

le R. P. Guyodo de donner des missions et des retraites.

Le vendredi, 21 sept., il commença celle des Sœurs de St. Joseph, qu'il termina le 27 au soir.

Le vendredi 28, il montait avec le P. Kraemer à la léproserie de l'Accarouany, d'où il revint le lundi 1<sup>er</sup> octobre. Ce même jour, il ouvrit celle des diverses confréries de Mana: membres du Tiers-Ordre, du Sacré-Coeur, du St. Rosaire et des Enfants de Marie. Cette retraite consistait en une instruction le matin après la messe de huit heures, et une autre le soir avant le salut. Elle se termina le dimanche suivant 7 oct., fête du St. Rosaire, par la réception de huit enfants de Marie, de cinq membres du rosaire, puis une vêtue et une profession dans le Tiers-Ordre. — Trois membres avaient déjà été reçus au mois de juin précédent dans la confrérie du Sacré-Coeur. — Le dimanche 7 oct., en annonçant, pour le lendemain, l'ouverture des écoles, il s'étendit, dans son dernier sermon, sur les bienfaits de l'éducation chrétienne. Il repartit le 8 oct. pour aller remplir la même mission au Maroni. (Lett. du 27 mars 84.)

Au commencement de janvier 1885, le R. P. Guyodo a fait aussi un court séjour à Mana pour y donner la Confirmation et prêcher les exercices de la retraite aux Sœurs et aux Enfants de Marie simultanément.

Il donna également le baptême à quatre jeunes nègres boschs. Nous en avions déjà baptisé un autre au mois de décembre précédent. Le lendemain, jour de la 1<sup>re</sup> communion, ce pauvre enfant eut le bonheur d'y prendre part. C'était le fils du capitaine Abraham. Ses trois fils sont maintenant baptisés. Deux autres nègres Boschs ont bientôt après reçu la même faveur. (Lett. du 3 juin 1885.)

— 2 Depuis quelques années, Mana possède des Frères. Ce fut le 15 sept. 1883, que le F. Marcellin, provincial des Frères de Lamenais à la Guyane, vint installer les deux premiers: les F. F. Isidore et Fulbert. Le local, qui leur était destiné,

n'étant pas encore en état de les recevoir, nous eûmes le plaisir de les avoir pour-hôtes jusqu'au 25 sept., jour où ils s'installèrent chez eux. (Lett. du 27 mai 1884)

À défaut de nouvelles circonstanciées sur la marche de la Cité, nous donnons ces lignes du P. Guyodo: « Je n'ai qu'à remercier Dieu, dit-il, de ce qu'il daigne répandre ses grâces sur les petites Cités de Mana et de Maroni. La règle y est bien observée et l'union n'y laisse rien à désirer. »

— 3. Le P. Krienner a été admis à la retraite en juillet 1885; il a pu ainsi céder sa place sur le cadre au P. Buisson, qui n'y était pas encore inscrit. (P. Brunetti, 17 août 1885)

Nous venons d'apprendre qu'il a été élu conseiller municipal de Mana; et il sera maire s'il le veut. C'est même pour cela, croyons-nous, qu'on l'a nommé. (Lett. du 2 oct. 1886.)

— 4. Quant au ministère auprès des infidèles, voici quelques renseignements qui ne manquent pas d'intérêt.

Il y a en ce moment à Mana, dit le R. P. Guyodo, de 100 à 150 nègres boschos. Ils sont employés comme canotiers pour les placers; ils ont un chantier pour l'exploitation des bois, et, presque tous les deux ou trois mois, ils remontent chez eux pour revenir bientôt après à Mana. Ce trafic qui il y a eu va et vient continué entre le Haut du Maroni, St Laurent et Mana. Il serait, par suite, facile de faire des voyages chez ces peuples, qui ne sont plus hostiles, et on pourrait espérer leur faire beaucoup de bien. (Lett. du 17 sept. 1884.)

Le gouvernement désirerait concentrer ces nègres boschos vers Mana, et il compte beaucoup sur notre concours pour cela; mais ils ont jusqu'à présent repoussé les propositions qu'on leur a faites. (Lett. du 25 mars 1884.)

Au commencement de 1886, le P. Brunetti a fait un voyage dans le Haut Maroni chez cette tribu. Il est parti pour Mana vers la fin de janvier 1886. Là il a donné les exercices de la retraite aux Sœurs de St Joseph. Puis il s'est

rendu au haut du fleuve et en revenant il s'est arrêté aux Communautés. Il apporte avec lui la relation de ce voyage. (lett. du 17 oct. 1886.)

En nous transmettant le Bulletin ci-dessus du Maroni, le R. P. Guyodo nous annonce l'envoi de plus amples détails par le P. Brunatti, ainsi qu'un rapport sur son excursion dans le Haut-Maroni. Nous regrettons de ne les avoir pas encore reçus.



## Nécrologie.

Le Frère Vital.

décédé à la Guadeloupe en octobre 1886.

En terminant notre dernier Bulletin, nous avons dû nous borner à annoncer le décès du F. Vital. Voici maintenant quelques détails sur la vie et les derniers moments de ce cher Frère.

Le Frère Vital (Auguste Sellenn) est né le 9 janvier 1847, à Compiègne, diocèse de Beauvais. Venu avec ses parents à Paris, la Providence le conduisit au Patronage de S<sup>te</sup> Mélanie, dirigé par nos Pères. Là le jeune apprenti mouleur se distingua par sa régularité, sa piété et sa bonne conduite, gages de sa vocation à un genre de vie plus parfait. Bientôt, en effet, quoi qu'il eût pu, comme ouvrier, se faire une certaine position dans le monde, il désira le quitter pour se consacrer à Dieu.

Il entra donc le 1<sup>er</sup> avril 1863, comme postulant-Frère à Notre-Dame de Sangonnet, où il fut reçu en qualité de novice le 29 sept. de la même année. Au mois de novembre 1864, on jugea à propos de l'envoyer à l'île Bourbon, à la C<sup>te</sup> de la Providence où, par son savoir faire en divers genres de travaux, il pouvait se rendre très utile. Il y acheva son noviciat, et y émit ses premiers vœux entre les mains de M<sup>gr</sup> Dubois, alors Supérieur des C<sup>tes</sup> de Bourbon, le 15

octobre 1865, fête de Ste Thérèse. A l'expiration de ses vœux de trois ans, il les renouvela pour cinq ans, le 23 mai 1869, dans la chapelle de l'Îlet à Guillaume.

Deux ans après, il fut envoyé à Maurice, au collège St-Louis, dont la Cong<sup>g</sup> venait d'être chargée, sur le désir des bons catholiques et de Mgr l'Evêque de Port-Louis. Pendant son séjour à Maurice, il exécuta à l'église de la Sainte Croix divers travaux de décoration et de peinture. Il fit aussi, pour celle du Cassis, alors en construction, plusieurs dessins; il s'y employait, disait-il, de grand cœur, parce que c'était pour le bon Dieu.

Cependant sa santé commençant à laisser à désirer, on le fit revenir en France à la fin de 1881. Il y trouva sa famille qui n'avait pu se faire à son entrée en religion, plus indisposée que jamais contre lui. Ce qui ne l'empêcha pas, cependant, d'émettre ses vœux perpétuels, le 19 mars 1882, au St-Cœur de Marie (Chevilly) entre les mains du T. R. Père. Et, pour se lier plus fortement encore, il demanda et obtint d'ajouter à ses vœux celui de stabilité.

Ce bon Frère n'était pas cependant au bout de ses épreuves. Son père se trouvait très avancé en âge, et son frère qui le soutenait dans ses vieux jours, avait éprouvé, disait-il, des revers de fortune, qui le réduisaient lui-même à réclamer des secours. Les parents du F. Vital revinrent donc à la charge, avec des instances plus pressantes encore, pour obtenir sa rentrée dans le monde. Il sembla, en effet, que leur position était telle, qu'il ne pouvait guère se dispenser d'aller se dévouer pour eux. On demanda donc pour lui, à Rome, la dispense de ses vœux pour le temps où il serait obligé de rester hors de la C<sup>té</sup>, avec la faculté de rentrer dès qu'il serait libre. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir du piège qui lui avait été tendu.

Bientôt, en effet, ses parents lui parlèrent de mariage;

ce qui ne l'aurait guère mis à même de les secourir. Aussi s'empressa-t-il, au bout de quelques mois, de demander à rentrer, malgré tout, au sein de la vie religieuse. Voyant ses bonnes dispositions, on fut heureux de le recevoir, en faisant même quelques sacrifices pour venir en aide à son vieux père.

Alors, pour se soustraire entièrement aux sollicitations de sa famille, il demanda d'être employé dans une Cité d'outre-mer. Il fut envoyé à la Guadeloupe. Là il fut chargé des cours de dessins et s'acquit bientôt une grande réputation dans l'établissement et au dehors.

Dans le commencement du mois d'août dernier, ce bon Frère fut pris d'une fièvre bilieuse, qui ne tarda pas à donner des inquiétudes. On jugea bientôt nécessaire de l'envoyer à l'hôpital militaire du Camp-Jacob, et par précaution, on lui administra l'extrême onction, avant de l'y transporter. Ses alternatives de mieux et de plus mal se sont prolongées jusqu'à vers le 17 octobre. Enfin, lorsque lui-même se croyait en pleine convalescence, une complication se déclara et amena le dénouement fatal.

« Son agonie, dit le P. Morin, a été courte, je n'ai pu arriver à temps pour recueillir son dernier soupir, mais le curé de la paroisse lui avait donné une dernière absolution. Le Frère avait renouvelé ses vœux entre les mains du P. Robert

« Ses funérailles ont eu lieu à l'hôpital. Le commandant d'infanterie de marine, le commandant d'artillerie, le Commissaire aux revues, et le médecin principal tenaient les coins du poêle. La foule était nombreuse et sympathique. Quelques paroles prononcées sur la tombe par le commissaire, homme de foi et de piété, ont provoqué les sanglots de l'assistance. » (Lett. du 10 oct. 1886.)



Le Frère Raymond,  
décédé à Port-au-Prince le 24 oct. 1886.

---

Le Courrier d'Haïti nous apporte à l'instant la douloureuse nouvelle de la mort du F. Raymond.

« Le 12 octobre, dit le T. Séjourné, je vous écrivais que la fièvre pernicieuse venait d'enlever très rapidement un jeune vicaire de la cathédrale, M. l'abbé Kersuzan, frère du nouvel évêque du Cap. Le F. Raymond fut extrêmement frappé de cette mort soudaine, qu'il attribuait à tort à la fièvre jaune. Son imagination en était comme obsédée.

« Le dimanche suivant, c'est-à-dire huit jours après, il fut pris d'une forte fièvre bilieuse. Conjurée à temps par une médication énergique, elle céda, et le jeudi, le Dr Aubry déclara le danger écarté. Mais une légère imprudence, une exposition à l'humidité un peu fraîche, fut l'occasion d'un accès pernicieux. Le samedi dans la journée, sans ombre de fièvre, le malade commence à délirer; à 8 heures, la fièvre se déclare. Le médecin vient le voir à 8 h.  $\frac{1}{4}$  et revient ensuite plusieurs fois pendant la nuit ainsi que le lendemain; mais malgré tous ses soins, 10 gr. de quinquina et 2 gr. de quinine, le cher malade expirait à 5 heures, le dimanche 24 oct., fête de St Raphaël.

« La veille au soir il s'était confessé, et le jour même de sa mort, il reçut, en pleine connaissance et en présence de toute la C<sup>té</sup>, le St Tristique et l'extrême onction. A 3 h., nous nous réunîmes tous près de lui pour les dernières prières; à 5 h., nouvelle réunion, pendant laquelle il remit son âme au bon Dieu.

« Les obsèques eurent lieu le lendemain à 7 h. Il y eut, au collège, messe chantée à 6 h.; puis le corps fut transporté à la cathédrale. On y célébra ce même jour un



service très solennel pour Mgr. Guilloux. Après l'absoute célébrée pour le prélat, Mgr. le Délégué apostolique donna une nouvelle absoute pour le Frère défunt; le clergé, les Frères de Ploërmel, les Sœurs et nombre de personnes lui firent cortège jusqu'à sa tombe, creusée près de celle du P. Sacombe.

« C'est, ajoute le P. Lejeune, une grande perte pour la C.é. Le F. Raymond était jeune, extrêmement robuste, très adroit pour les ouvrages manuels et capable de rendre de grands services. Tout le monde en ville appréciait son habileté; ainsi que son affabilité. »

Le F. Raymond (jaecker Aloys) était né le 25 novembre 1854 à Gommersdorff, diocèse de Strasbourg, d'une bonne famille de cultivateurs. Chaudement recommandé par le curé de sa paroisse, il fut admis à Chevilly comme postulant Frère le 15 fév. 1875.

Après sa profession en septembre 1877, il fut envoyé à St-Flan, où il remplit divers emplois jusqu'en février 1883. A cette époque, il reçut son obédience pour Haïti. Autorisé à aller auparavant en Alsace pour faire ses adieux à ses parents déjà avancés en âge, il profita de ce voyage pour attirer dans la Cong. son jeune frère, maintenant le F. Harold.

A son départ pour Haïti, le 21 fév. 1883, il écrivait de St-Nazaire au C. R. Père: « Je vous demande bien pardon de toutes les peines que j'ai pu vous causer pendant mon séjour à St-Flan. Je me vois forcé de dire que tout le monde y a été bien indulgent pour mes nombreux défauts. Enfin, une nouvelle vie va commencer pour moi et dans laquelle j'espère réparer le passé. priez pour moi, mon C. R. Père, pour que je supporte tout avec la résignation d'un bon religieux. Je suis prêt à tous les sacrifices. Que le bon Dieu veuille bien m'accorder la grâce de lui être fidèle jusqu'à la fin. » (20 fév. 83.)

Les détails que le P. Lejeune nous donne sur ses derniers moments, nous font espérer que sa prière aura été exaucée.

## Mouvement du personnel.

Retours en France. Est rentrée le 2 nov. à la Maison-Mère le P. Talloe. Parti de Huilla le 27 juin, il a été retenu quelque temps à Mossamedès pour y remplacer le curé absent et en est reparti le 8 septembre.

Placements en France. Ont été envoyés :

Le 26 oct., à St Man, le P. Figenwald, nouveau profès,

Le 21 oct. à l'orphelinat de Douvaine, le F. Désiré, de la M.-Mère, puis le 2 nov. le nov. Frère Nestor, en remplacement du F. nov. Odilon, rappelé au noviciat;

Le 2 nov., à Mesnières, le nov. F. Noël, du noviciat de Chevilly.

Départs d'outremer Se sont embarqués.

Le 10 sept., à St Nazaire, pour rentrer à la Guadeloupe, le Père Trinault (omis au dernier Bulletin);

Le 26 oct. à Bordeaux, le F. Felix, retournant à la Martinique, avec un élève du séminaire, ch. St Onge, envoyé sur sa demande à la Trinidad;

Le 5 nov., à Bordeaux également, les P. P. Guérin et Ingweiler et le F. François d'Assise, retournant en Sénégambie; et avec eux, le P. Le Gall, nouveau profès, et un nov. prêtre, M. Le Masson;

Le 15 nov., à Marseille, pour Sierra-Léone, le P. Sutter. Avec lui est parti le F. Zenon, précédemment au Languebar et envoyé au Sénégal.

## Nouvelles de la Maison-Mère et des Clés

Mgr Carré. Le lendemain de son sacre, le 25 oct., Mgr Carré est allé passer quelques jours dans le dioc. de Lyon, son pays natal. Il a visité avec le P. Simonet, le petit séminaire de St Jodard et le grand séminaire. De Lyon, il s'est rendu pour quelques jours à Rome afin de solliciter les bénédictions du St Père sur sa Mission.

St-Cœur de Marie. Mgr Dubou a fait une ordination à Chevilly le dimanche 30 oct. Elle comptait 17 prêtres, 8 diacones et 2 sous-diacones.

Guinée. Le dernier courrier du Gabon nous apporte la nouvelle d'un bien fâcheux accident arrivé au P. Davezac, dans le Haut-Ogoué. Une capsule de dynamite qu'il préparait pour prendre du poisson, afin d'avoir des vivres, lui a éclaté entre les doigts. Heureusement que la main droite a moins souffert. (Séll du P. Dahin, 28 sept. 1886.)

Maison-Mère, le 15 nov. 1886.

N<sup>o</sup> 203.

Nov. 1886

# BULLETIN

## Maison-Mère.

Fondation d'une nouvelle C<sup>te</sup> à Porto, en Portugal.

(Déc. des 8 juin et 8 sept. 1886.)

La pensée de la fondation d'une œuvre d'éducation à Porto préoccupait depuis assez longtemps nos Pères de Braga. Porto, en effet, est, on le sait, la seconde ville du Portugal. Les familles vraiment chrétiennes y sont encore nombreuses; et, depuis de longues années, elles exprimaient leur vif désir de voir s'établir en cette cité un collège catholique.

Cette fondation avait, en outre, pour l'avenir même de notre établissement de Braga, une importance capitale; car presque le tiers des élèves internes de cette maison viennent de Porto. Une œuvre rivale créée en cette ville par un autre institut, aurait donc pu causer à notre collège de Braga une concurrence fâcheuse. De plus, Porto n'ayant pas d'école vraiment catholique, les élèves que nos Pères ont de cette ville, n'arrivent qu'après avoir fréquenté dans leur enfance des écoles plus ou moins mal dirigées, surtout au point de vue religieux. Leur éducation se trouve ainsi manquée ou viciée dès le principe; et le bien beaucoup plus difficile à faire parmi eux. Rien donc de plus

important, pour préparer et assurer de bons et nombreux élèves à notre établissement de Braga, qu'une maison à Porto.

Nos Pères du Portugal, après avoir examiné l'affaire, avec soin, étaient d'avis d'entreprendre cette fondation pour l'année scolaire 1886-87, tout en commençant petitement et modestement. Le P. Eigenmann pressentit à ce sujet son Em. le Cardinal de Porto, dans une visite qu'il lui fit au mois d'avril dernier. L'éminent prélat, que le C. R. Père Général avait visité lui-même l'an dernier, dans son voyage en Portugal avec le R. P. Barillec, dit au P. Supérieur de Braga qu'il verrait avec plaisir cette fondation et l'assura de sa bienveillante protection.

L'inspecteur général des études, bon catholique et ami de nos Pères, s'y montrait aussi très favorable; et il y avait bien à craindre qu'il n'en fût pas de même de son successeur, s'il venait à être changé.

Le P. Eigenmann exposa ces considérations à la Maison Mère dans le voyage qu'il y fit au mois de juin dernier; et le Conseil général fut d'avis, à l'unanimité, de commencer l'œuvre projetée. (Déc. du 8 juin 1886.)

Le 11 septembre, le P. Eigenmann a loué provisoirement dans ce but une maison pouvant contenir 50 élèves. Elle est située sur la rive gauche du Douro, à Villa Nova de Gaya, qui ne forme en quelque sorte qu'une seule ville avec Porto, et tout près du pont qui les relie l'une et l'autre. Plus tard, sans doute, si le bon Dieu bénit l'œuvre, on la transportera dans Porto même.

C'est le dimanche 7 novembre, jour octave de la Toussaint, que l'établissement a été ouvert. Pour ne pas exciter les ombrages du parti libéral, on lui a donné le titre de Collège de S<sup>te</sup> Marie, que portait un petit collège ecclésiastique, commencé il y a 30 ans, et qui s'est fermé pour nous céder la place. Le nouvel établissement n'apparaît ainsi

extérieurement que comme la continuation de la même œuvre.

Sur la proposition du P. Eigenmann, qui demeure Supérieur local de Braga, en même temps que Supérieur principal de nos maisons du Portugal, le C. R. Père a nommé comme Supérieur de la nouvelle Cité de St. Marie de Porto, le P. Hossenlopp. Elle se compose de trois Pères et de trois Frères : les P. P. Hossenlopp, Santos et Decremps et les F. F. Marie-Marc, Adriano, (provisoirement) et le nov. Fr. Estevan.

Par décision du même jour, le C. R. Père a nommé maître des novices Frères à Braga, le P. Rooney, en remplacement du P. Hossenlopp.

— Le Bulletin du mois de mai disait quelques mots d'une autre fondation plus considérable qui nous était offerte dans le diocèse d'Evora. Mais la Comtesse de Sarmiento, qui nous la proposait, ayant échangé substantiellement ses conditions premières, la Maison Mère n'a pas cru devoir accepter.

---

#### Suppression de la maison de Gethsémani. (Déc. des 18 juin et 2 nov.)

Le Bulletin de juillet 1885 (p. 725) annonçait la fondation d'une maison dans l'Ariège, sous le titre de Cité de Gethsémani. Des difficultés n'ont pas tardé à s'élever avec le fondateur. Enfin après une année d'essai, cette œuvre ne réalisant pas les espérances que l'on avait conçues, le Conseil général en a décidé l'abandon dans sa réunion du 18 août 1886. Le P. Decressol et les Frères qui restaient avec lui ont quitté Gethsémani dans les premiers jours de novembre.

Le 8 du même mois, le C. R. Père a écrit à Mgr. l'évêque de Pamiers pour lui annoncer la décision que l'on avait dû prendre. Sa Grandeur a répondu par la lettre suivante, qui témoigne de toute sa bienveillance à notre égard.

„ Pamiers, le 13 novembre 1886.

Mon très-Révérend Père, j'avais accueilli votre Cong<sup>re</sup>

avec grande joie dans mon diocèse, espérant à juste titre que, si elle pouvait s'y établir, tout en y trouvant un point d'appui pour ses grandes œuvres, elle y ferait un grand bien. Mais je ne vous avais pas caché mes appréhensions, dont je ne connaissais pas encore tout le bien fondé. C'est avec la plus grande peine qu'après avoir vu souffrir l'œuvre de Gethsémani, j'ai donné ma bénédiction d'adieu au R. P. Decressol et à ses deux derniers Frères. Puisque la Providence n'a pas permis que mon diocèse fut doté d'une maison de votre ordre, je vous demande néanmoins, Mon Révérend Père, de ne pas nous oublier, comme aussi je continuerai de prier pour vous et pour toutes vos œuvres que je bénis

« Veuillez agréer etc... »

+ Pierre Eugène, Ev. de Pamiers.,



### Admissions aux vœux.

Ont été admis par décision du 30 novembre 1886

aux vœux perpétuels :

Les P. P. Burg Aloyse, de la Mission de l'île Maurice,  
 Tisserand, de la Mission de Sénégambie,  
 Dahin, de la Mission des Deux Guinées,  
 Sand, de la Mission du Congo,  
 Parissier, de la C<sup>te</sup> du Carmel du Para.

Les F. F. Othmar Schedler, } de la Mission des Deux-Guinées,  
 Martinus Rothman, }  
 Samuel Correia, de la C<sup>te</sup> du Carmel au Para.

Aux vœux de cinq ans :

Le F. Phébus Bouvier, de la C<sup>te</sup> de St-Pierre et Miquelon.

### Admissions de novices et scolastiques.

Ont été admis à l'oblation :

au noviciat des clercs, le 26 oct.

M. M. Le Serre Armand, pat. de rel. St Sébastien,  
Deplanche Alcide, pat. de rel. François-Marie-Joseph.

au petit scolasticat de Mesnières, le 10<sup>r</sup> nov.

M. M. Grunenwald Michel, Pat. de rel. St Pierre et Paul,  
Kieffer Paul, Pat. de rel. Marie et St Louis de Gonzague,  
Schmodey Antoine, Pat. de rel. St François-Xavier,  
Muller-Emile, Patron de rel. St Louis de Gonzague  
Wolff Charles, Pat. de rel. St Augustin,  
Vogler Charles, Pat. de rel. St François de Sales,  
Burgsthaler Joseph, Pat. de rel. St Louis de Gonzague,  
Fleury Charles, Pat. de rel. St Louis de Gonzague.

au petit scolasticat de Braga, pour le 25 déc.

M. M. André Lourenço, Pat. de rel. Marie-Joseph,  
dos Santos Saraiva Raphaël, Pat. de rel. St Joseph.

comme nov.-Frère à Rockwell, le 8 déc.

Se post. Guilan Guillaume - nom de religion, F. Nicolas.

## Etats - Unis

Exp. à M.

### Clé du St Esprit à Pittsburg.

août 1884 - nov 1886

1 Nouveau collège, bénédiction. — 2. Installation. Chauffage au gaz naturel. — 3 Nombre d'élèves Distributions des prix. — 4 Personnel de la Clé. — 5. Noces d'argent du P. Strub. — 6. Scolasticat. résultats consolants. — 7. Noviciat des Frères. — 8. Rapports avec le clergé. Le P. Strub au Concile de Baltimore — 9 Ministère parvisses et aumôneries. — 10. Don d'une maison de campagne.

Bull de la Clé. — 1. Notre dernier Bulletin annonçait que nous étions occupés à construire un nouveau collège dans lequel nous avions hâte de nous installer. Ce transfert a eu lieu pendant les vacances de Pâques 1885. La bénédiction,

fixée d'abord au dimanche même de Pâques, puis successive-  
ment ajournée à cause du mauvais temps, fut enfin remise  
au 1<sup>er</sup> dimanche du mois de mai.

Cette cérémonie a été vraiment magnifique. Toutes les  
sociétés catholiques de la ville et des environs voulurent, à  
cette occasion, donner à notre œuvre, un témoignage public  
de leur sympathie; elles formaient une procession telle que  
Pittsburg n'en avait pas encore vu d'aussi belle.

M<sup>gr</sup> Zuigg, notre évêque diocésain, étant malade, l'évê-  
que auxiliaire, M<sup>gr</sup> Thelan, devait présider la fête et pro-  
noncer le discours de circonstance; mais, à son grand regret,  
il en fut lui-même empêché; au dernier moment, par un gros  
rhume, et nous dûmes nous adresser à un autre prédicateur.  
Le R. P. Tollard, un des prêtres les plus vénérables du diocèse,  
accepta l'invitation et fit un long et beau discours en anglais,  
qui fut suivi d'un autre en allemand, prononcé par le R. Père  
Bernard, passioniste.

Les R. P. Passionnistes nous ont toujours montré le plus  
grand intérêt, depuis que nous sommes dans le pays, et nous  
ont surtout beaucoup aidés pour la construction du collège.  
Dans toutes les occasions solennelles, ils nous invitent aussi à  
aller exercer le saint ministère dans leur paroisse; service  
que nous leur rendons volontiers. Tout récemment encore, le Père  
Williams a dû donner le sermon de circonstance à l'occasion de  
la bénédiction solennelle de cinq nouvelles cloches destinées  
à leur nouvelle église, qui vient d'être consacrée.

— 2. Le nouveau bâtiment du collège, beaucoup plus  
grand que l'ancien, est aussi bien mieux approprié à l'œuvre.  
Il a six étages: le premier est en pierre de taille et les  
autres en briques. Il mesure 50 mètres de long sur 22 de  
large. La moitié du bâtiment est affectée aux classes et peut  
recevoir 500 élèves; l'autre moitié, entièrement séparée du  
collège, est occupée par la Cité.



Toute la maison est chauffée à la vapeur, et la vapeur elle-même est produite au moyen de chaudières installées en dehors de la maison et chauffées au gaz naturel. Au bout de vingt minutes, elles répandent la chaleur à tous les étages et dans tous les coins de la maison; et, au moyen de régulateurs, on peut augmenter ou diminuer cette température dans chaque appartement, de manière à n'en être point incommodé.

— Il sera peut être intéressant de dire quelques mots de ce gaz nouveau qui, dans ces deux dernières années, a produit une si grande révolution dans l'industrie de Pittsburgh et des environs. — Il se trouve sous terre à 1000 mètres environ de profondeur. La première source qui l'a produit a été découverte à 10 kilom. de la ville, il y a quelques années. On l'introduisit à Pittsburgh au moyen de tuyaux en fer, et l'on trouva que c'était un excellent combustible pour la fabrication du verre et du fer. Depuis, on a découvert un grand nombre d'autres sources, et il s'en trouve tous les jours de nouvelles, de sorte que ce gaz est maintenant en usage à peu près dans toutes les fabriques et dans toutes les branches d'industrie. On l'introduit même dans les cheminées, dans les fours, les fourneaux de cuisines, où, au lieu de bois ou de charbon, on met quelques briques blanches qu'on chauffe avec le gaz. C'est ce que nous faisons nous-mêmes avec avantage dans notre cuisine. Il revient à meilleur marché que tous les autres combustibles, et il est surtout préférable sous le rapport de la propreté et de la commodité. Veut-on du feu, on ouvre le robinet, on approche une allumette, et l'on obtient instantanément la chaleur voulue.

Ce gaz naturel n'a pas seulement causé une révolution dans l'industrie, il a opéré encore un grand changement dans l'atmosphère de la ville. Autrefois, Pittsburgh était la moky-city, par excellence. Le soleil pouvait à peine et rarement percer la couche épaisse de fumée dont elle était constamment

enveloppée. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Insensiblement, cette ville sale et obscure se métamorphose en une cité magnifique. Le site d'ailleurs en est de toute beauté. Elle semble donc appelée à un grand avenir, si les sources de gaz naturel ne tarissent point — ce qui nous donne de plus à espérer pour le succès de notre œuvre.

— 3. La rentrée des classes, en septembre 1885 a été meilleure que jamais. Dès le commencement, nous comptions 175 élèves, et ce nombre est allé s'augmentant jusqu'à Pâques, pour diminuer ensuite jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Nous continuons à faire nos distributions de prix dans une grande halle de la ville, qui nous est louée à bon marché; cela nous épargne beaucoup de tracassés, en diminuant nos dépenses.

— 4. Aux vacances de ces dernières années, divers changements ont eu lieu dans le personnel de la Cité. Le P. Guill<sup>m</sup> Tower et le P. Mac Cabe nous ont quittés en 1885; nous avons reçu en retour le P. Mac Dermott et le P. Wilkins, lequel après quelque temps de séjour en Europe pour raison de santé, nous est revenu au mois d'août 1885. C'est lui qui a remplacé le P. Tower comme Directeur du collège en attendant l'arrivée du P. Murphy.

Peu après, au mois d'octobre 1885, le P. Michel Dangelzer nous faisait ses adieux pour aller commencer la nouvelle œuvre de Détroit, qui a été inaugurée le dimanche du St. Rosaire. Le bon P. Carey, malade depuis plusieurs mois, nous a quittés bien fatigué, pour se rendre à Boston chez son frère, où il désirait aller quelques semaines, puis, en Irlande, et de là à la Maison-Mère<sup>(1)</sup>.

Au mois de juillet dernier, le P. Roth, qui était sorti de la Cong<sup>g</sup>: en 1876, et qui depuis cette époque avait sollicité sa réadmis-

(1) On sait qu'il y est mort pieusement, le 8 oct. dernier. (Voir sa Notice, N<sup>o</sup> 201 du Bull. g<sup>g</sup>l.)

sion avec instances, nous est arrivé, au mois de juin dernier du diocèse de Cincinnati. Il fait ici, avec autorisation de la Maison-Mère, l'année de probation qui, d'après les constitutions, doit précéder le renouvellement de ses vœux. Il nous aide beaucoup pour le ministère.

Le P. Jaworski, après avoir passé quelque temps à Détroit, est rentré aussi au milieu de nous; il se dévoue particulièrement au soin religieux des Polonais du diocèse. Le P. Jean Haas, de la C<sup>te</sup> de Marienstatt est venu, au mois de février-1886, nous prêter secours pour les classes; mais en juillet il est rentré en Europe, pour tâcher de s'y guérir d'un mal de gorge dont il souffre depuis plusieurs années. - Enfin, le P. John Murphy, qu'on attendait déjà l'année dernière, nous est arrivé au mois d'août, de la C<sup>te</sup> de Rockwell, pour prendre la direction du collège. Il a été suivi deux mois après d'un nouveau profès, le P. Mac Eneany, que le C. R. Père, a bien voulu nous envoyer.

La C<sup>te</sup> se compose donc actuellement des membres suivants: le R. P. Strub, Supérieur provincial et local; les P. P. John Murphy, Willms, Jaworski, Roth, Guina, Schmidt, Phelan, Mac-Dermott, John Griffin, Gross, Helber et Mac Eneany.

Il y a, en outre, les P. P. Génès, Jacob, Engelbert, Arnold, Marcus, Fabien et Titus.

— 5. Au mois d'août 1885, s'accomplissait la 25<sup>ème</sup> année de la Profession religieuse de notre Révérend et cher-Père Provincial. Les Pères de la C<sup>te</sup> résolurent, à son insu, d'organiser, à cette occasion, une petite fête de famille: L'Evêque coadjuteur, Mgr Phelan, et bon nombre de prêtres voulurent bien y prendre part. Dans la matinée, tous les membres de la C<sup>te</sup>, Pères et Frères, se rendirent ensemble chez le R. P. Supérieur, et lui exprimèrent par la bouche du P. Schwab leurs sentiments d'affection et de dévouement. Celui-ci, après avoir rappelé, en quelques mots bien sentis, la carrière du R. P. Strub, d'abord comme missionnaire en Afrique, où il émit ses premiers vœux, puis comme

Supérieur de Marienstatt, en Allemagne, et enfin aux Etats-Unis, l'assura du concours généreux de tous les membres de la Province, dans la direction si pénible et si difficile de nos œuvres d'Amérique. Vivement touché et consolé de ces témoignages de respect et d'affection, le R. P. Supérieur exprima sa reconnaissance d'une voix très émue, en se recommandant aux prières de tous.

Au dîner, Mgr. Phelan lui porta un toast, qui fut suivi de plusieurs autres. Le R. P. Provincial, confus de tous ces honneurs, répondit qu'il les acceptait, non pour sa personne, mais comme un précieux témoignage de bienveillance pour le collège, ainsi que pour la Cong<sup>g</sup>, au nom de laquelle il dirigeait cette œuvre.

— 6. Après sept années d'existence, notre scolasticat compte déjà sept de ses enfants à Chevilly, où ils suivent en ce moment les cours de théologie. Trois autres, qui ont terminé leurs études classiques, sont employés ici comme professeurs. Ceux qui suivent les cours du collège sont au nombre de 20, dont neuf titulaires.

La ville de Pittsburgh, en cela peu semblable aux villes manufacturières d'Europe, fournit de nombreuses vocations, tant pour le sacerdoce que pour la vie religieuse. C'est pour cette raison que les Bénédictins et les Passionistes ont eu soin d'établir leur noviciat près de cette source féconde de zèle et de charité apostoliques. Les résultats obtenus par les religieuses ne sont pas moins consolants. Ainsi, les Sœurs de la Miséricorde, établies dans le diocèse depuis 25 ans seulement, ont déjà eu, pour leur part, plus de 500 vocations, quoi qu'il y ait six autres congrégations religieuses.

Pour ce qui nous concerne, la seule paroisse de Sharpsburg, dirigée par nos Pères, a déjà fourni à la Cong<sup>g</sup> six aspirants clercs et deux Frères profès, sans compter quatre prêtres séculiers qui remplissent avec zèle les devoirs de pasteurs dans le diocèse :

On peut donc espérer que notre Cong<sup>o</sup> une fois connue — et ce n'est qu'aujourd'hui que son nom se fait un peu connaître — recueillera sa part de cette riche moisson.

Les résultats déjà obtenus sont, du reste, bien consolants. Voici comment le directeur du scolasticat, le P. Phélan, résume sa situation actuelle, dans une Note du 4 oct. 1886.

« Nous avons à présent, dit-il, vingt scolastiques, dont neuf titulaires, tous animés, grâce à Dieu, de bonnes dispositions. Parmi eux, il y a six allemands, un anglais, un Français, deux Polonais, un Irlandais et huit Américains. Malgré cette diversité de nationalités, il règne entre tous un grand esprit d'union et de charité. La règle est bien observée, et les progrès dans les études ne sont pas moins satisfaisants.

Depuis notre dernier Bulletin, il y a eu trois prises d'habit : la 1<sup>re</sup> le 8 déc. 1884 ; la 2<sup>e</sup>, le 8 déc. 1885 ; et la 3<sup>e</sup>, le 29 août dernier. Les deux premières ne comptaient que deux aspirants chacune ; à la troisième, il y en avait quatre. Nous sommes heureux d'ajouter que des seize scolastiques qui ont reçu le Saint habit dans notre C<sup>té</sup>, pas un seul, grâce à Dieu, n'a été jusqu'ici infidèle à ses engagements... »

— Au nombre de nos postulants se trouve un jeune homme de 22 ans, du nom de Currell, qui a été professeur dans plusieurs instituts du Gouvernement. Il était dans une école normale, quand il vint frapper à notre porte pour se faire religieux missionnaire. Il n'était point baptisé et n'appartenait à aucune secte religieuse. Poussé par la grâce, il insista d'abord dans une assez longue correspondance pour être reçu postulant, puis il vint se présenter lui-même.

Le P. Roth l'instruisit des mystères de notre sainte religion, ce qui d'ailleurs ne fut pas difficile, car ce jeune homme avait déjà beaucoup lu et étudié, et le 2 oct., à la fête des Saints Anges gardiens, il lui conféra le Saint baptême, en présence de toute la C<sup>té</sup>, sous les noms de Marie-Ambroise, donnés en

l'honneur du C. R. Père. Le lendemain, fête du St. Rosaire, le pieux néophyte, fit avec bonheur sa première Communion. Comme il a fait toutes ses études jusqu'en philosophie, il est employé comme professeur au collège, tout en suivant la règle des scolastiques. Nous espérons qu'il pourra sous peu recevoir le St. habit religieux.

— 7 Quoiqu'en général les Américains s'astreignent plus difficilement à la vie humble et laborieuse de Frères coadjuteurs, bon nombre d'aspirants sont déjà venus frapper à la porte du noviciat des Frères depuis sa translation à Pittsburg.

Nous avons, en ce moment, 7 novices titulaires et 4 postulants, la plupart allemands, ou américains nés de parents allemands. Tous sont pleins de bonne volonté et bien fervents; et il y a lieu d'espérer, maintenant que nous sommes mieux installés, que ces œuvres du Scolasticat et du noviciat des Frères se développeront de plus en plus.

— 8. La bienveillance de l'autorité ecclésiastique est pour nous un grand appui.

Depuis la mort de Mgr. Domenee, le diocèse a passé par bien des épreuves. Mgr. Cuyg, son successeur, paralysé depuis cinq ans, s'est retiré à Altona, où il avait été curé avant de devenir évêque. Il ne peut célébrer aucun office, ni même dire la sainte Messe. Les évêques des diocèses limitrophes venaient le remplacer de temps en temps pour administrer le sacrement de confirmation. Enfin, au mois de juillet 1885, Rome lui a donné un coadjuteur, dans la personne de Mgr. Phelan, son vicaire général. Il paraît porter un grand intérêt au collège.

— On sait qu'un Concile général des Etats-Unis s'est tenu à Baltimore du 7 nov au 9 déc 1884. Il se composait de tous les archevêques et évêques, ainsi que de tous les provinciaux d'ordres religieux du pays. Le R. P. Strub y a donc été appelé en cette qualité. Pendant son séjour à Baltimore, il a eu l'avantage de demeurer chez les Pères Rédemptoristes et de jouir ainsi

de la vie de communauté chez ces bons religieux. Deux évêques, avec leurs théologiens M<sup>gr</sup>. Bademacher, évêque de Nashville, et M<sup>gr</sup>. Vertin, évêque de Marquette, y logeaient également.

« On a fait dans ce Concile, dit le P. Strub, un travail sérieux. Un des principaux fruits a été l'établissement d'une grande université; pour laquelle une dame a immédiatement fait don de 2 millions de francs. La question de l'évangélisation des Noirs aux Etats-Unis y a pareillement été agitée, ainsi que celle des Œuvres si belles de la Propagation de la Foi et de la S<sup>te</sup> Enfance. Ses résolutions de ce Concile ont été récemment approuvées par le S<sup>t</sup> Siège. » (Selt des 7<sup>nov.</sup> et 12<sup>dic.</sup> 1884)

— 9. En dehors des fonctions qu'ils ont au collège, tous les Pères ont à remplir quelque ministère extérieur. Aussi presque tous sont-ils obligés de s'absenter le dimanche; car outre les prédications qu'on nous demande accidentellement, nous avons un service régulier assez chargé. En voici le tableau :

Aumônerie du Bon Pasteur. — 34 sœurs et 150 Madeleines. — Le P. Dangelzer en était chargé avant son départ pour Détroit; il a été remplacé par le P. Williams

Cure de Glenfield. — paroisse de 400 fidèles. — P. Gross, curé. On lira plus loin le récit des travaux de ce Père.

Vicariat de Troy-Hill, paroisse de 2000 catholiques pratiquants, dont le curé est M. l'abbé Hollenger. — P. Schmitt, vicaire.

Vicariat de S<sup>te</sup> Marie de la Miséricorde, à Pittsburgh, paroisse de 2500 âmes. — P. Quinn, vicaire

Aumônerie de la colonie pénitentiaire du Gouvernement, où se trouvent 100 enfants catholiques. — le P. Carcy était leur aumônier.

Aumônerie de la pénitencerie générale, où sont renfermés tous les condamnés aux travaux forcés, et dont 250 environ sont catholiques. — le P. Tower était leur aumônier.

De plus, les Pères du Collège prêtent de temps en temps leur concours au P. Schwab. Enfin les deux chiffres suivants donneront une idée des travaux de tous. Dans une seule année, le P. Tower a prêché 60 fois dans une église paroissiale, et il n'y a pas entendu moins de 3000 confessions.

Le bien réalisé par ces prédications et ces confessions est connu de Dieu seul. Mais ce saint ministère, tout en nous fournissant l'occasion d'exercer le zèle apostolique, nous procure aussi de précieux secours pour nos œuvres, et surtout pour l'entretien du scolasticat.

— 10. Ce qui augmente lourdement nos charges, c'est un impôt écrasant de 8000 f. qui nous est réclamé par la ville pour notre part de contributions annuelles. Nous avons payé la moitié pour 1885, mais en refusant de payer le reste. Nous avons essayé tous les moyens possibles pour obtenir, sinon une exemption complète, au moins une réduction assez considérable; tous nos efforts ont été inutiles jusqu'ici, et la ville nous a même cités en justice pour obtenir le paiement intégral.

Nous avons cru devoir protester, en introduisant une défense légale, qui ne sera portée devant le tribunal que dans sept ou huit mois. Espérons que dans notre prochain bulletin, nous pourrions donner de bonnes nouvelles à ce sujet.

— Un don gracieux est venu nous dédommager de ces lourds impôts. Au mois de juin de l'année dernière, une bonne dame nous a offert une jolie petite ferme à trois lieues de distance de Pittsburgh, et près d'une ligne de chemin de fer. Ce sont trois hectares de terre, avec maison et chapelle en bois, où un vieux prêtre s'était retiré quelques années avant de mourir. — La seule condition est que nous disions 200 Messes à l'intention de la donatrice, et que nous lui payions, de plus une rente viagère de 350 f. par an. Cette personne est âgée d'environ 65 ans et malade.



Déjà l'an dernier, nos scolastiques ont passé leurs vacances dans cette maison de campagne, avec le P. Phelan, leur directeur. L'air pur qu'on y respire a beaucoup contribué à fortifier leur santé.

Comme l'ancienne maison était trop étroite, nous en avons construit une autre en bois également, pouvant abriter au moins une trentaine de scolastiques. Elle comprend une salle d'étude, une chapelle, un dortoir et quatre chambres pour Pères ou Frères. Les Frères et les scolastiques ont fait l'office de maçons et de charpentiers, de sorte que la dépense a été relativement peu élevée. — Nous aurons donc désormais un pied-à-terre convenable pour les vacances.

---

### Station de Glenfield.      Cré. — "

---

1. Etat de la paroisse. — 2. Nouveaux presbytère et cimetière: bénédiction. —  
3. Quête.

— 1. Il y a sept ans que Mgr. l'Evêque de Pittsburg nous a confié la desserte de la paroisse de Glenfield. Le P. Heizmann en a été chargé de 1879 à 1883; le P. Ott pendant la première moitié de l'année 1883; et depuis cette époque, c'est le P. Gross qui la dessert, tout en remplissant ses fonctions de professeur au collège.

Le village de Glenfield est situé à 12 milles anglais en aval de Pittsburg, sur les bords de l'Ohio, ou belle rivière des Indiens. Ce n'est pas sans raison qu'elle porte ce nom; car le pays qu'elle arrose est très pittoresque et de la plus ravissante beauté.

A une demi-lieue de la rivière et à dix minutes de notre maison de campagne, se trouve la modeste église de Glenfield, construite, il y a 3/4 ans, par des fermiers émigrés de l'Allemagne. La paroisse se compose de 40 familles allemandes et de quelques familles irlandaises ou américaines.

Les prônes s'y font, par conséquent, en allemand et en anglais.

A l'exception de quelques rares indifférents, tout le monde assiste bien régulièrement aux offices, et cela, malgré une distance assez considérable pour un grand nombre. La fréquentation des sacrements est aussi bien consolante.

Une preuve non équivoque des sentiments religieux de ces braves gens, ce sont les sacrifices pécuniaires qu'ils s'imposent, car ici, chaque paroisse est obligée de pourvoir, au moyen de ses propres ressources, à l'entretien du prêtre, de l'église et de l'école.

— 2. Jusqu'en 1883, le prêtre, lorsqu'il venait pour le service du samedi et du dimanche, logeait chez une bonne famille de la paroisse. Mais cela ne pouvait toujours durer. Nous avons donc acheté, vers la fin de cette même année, au prix de 1100 dollars (5500 \$) un terrain avec une belle petite maison attenante, tout à côté de l'église. La maison sert maintenant de presbytère et une partie du terrain de jardin; l'autre partie, d'après la coutume du pays, a été divisée en lots à vendre aux familles, comme lieux de sépulture.

La bénédiction solennelle de ce nouveau cimetière a été faite le jour de la Toussaint 1884, par le P. Gross, délégué à cet effet par Mgr l'Evêque. Le P. Zielembach, supérieur de nos maisons de l'Arkansas, alors de passage à Pittsburgh, donna le sermon de circonstance.

Le toit de l'église a été aussi complètement renouvelé, l'année passée; l'extérieur et l'intérieur ont été repeints et mis à neuf. Le modeste sanctuaire de N. D. de l'Assomption, à Glenfield, sera même bientôt embelli de vitraux de couleur, dont on vient de nous faire présent.

— 3. Pour tâcher de couvrir ces dépenses, et surtout pour faire la connaissance de ses paroissiens, dispersés sur une étendue de six milles de diamètre, le P. Gross a fait, au mois de novembre 1885, une visite de maison en maison, qui

a rapporté 150 dollars (750 $\text{s}$ .) Une petite loterie organisée l'année passée, a donné un bénéfice net de 250 dollars (1200 $\text{s}$ .); et une autre, qui s'organise, en ce moment, promet de produire davantage. Les recettes ordinaires en offrandes sont de 650 dollars (3300 $\text{s}$ .), par an.

Comme on le voit, cette petite paroisse de fermiers ne laisse pas de se montrer généreuse; aussi, espérons-nous pouvoir, dans quelques années, élever à Dieu un temple plus digne de sa Majesté.

---

### Clé de Ste Marie de Sharpsburg.

Juill. 1884 - Déc. 1886.

---

1. Personnel. 'Vingt' 2 confreres. — 2. Ministère: défauts dominants. Skating. Rinks et Pies. Nies. — 3. Confréries. Mois de Marie et de St Joseph. — 4. Missions. — 5. Tour bâtie. Nouv. cloches. Bénédiction. Bannières. Statues. — 6. Achat d'une propriété pour presbytère, etc. — 7. Aumônerie du Took House et du Work House.

---

Bull. de la Clé. — 1 Le personnel de notre Clé se compose du P. Schwab, Supérieur, curé de la paroisse, du P. Meyer Théophile, vicaire, et du P. Heizmann, chargé jusqu'ici de la desserte de Millvale. Le F. Arnold, retenu au collège par le R. Père Provincial, après la retraite qui a précédé la fête du St Cœur de Marie (1886); a été remplacé par le F. Gaudens, qui, aidé d'un orphelin, est chargé maintenant du matériel de la Clé.

— Dans le courant des deux dernières années, nous avons eu la satisfaction de posséder plusieurs autres confreres. Ainsi le P. Boscch, lors de son arrivée et de son départ pour France a passé ici quelques jours. Le P. Zielenbach ensuite, y a séjourné pendant 6 mois, dans l'espoir d'y remettre sa santé; qui nécessita finalement un voyage en Europe. Le P. Otten nous a également visités après la mission qu'il a prêchée à St Louis avec les P P. Schwab et Zielenbach. Le P. Laengst,

envoyé tout récemment aux États-Unis, est jusqu'ici demeuré avec nous. Enfin c'est tantôt l'un tantôt l'autre des Pères du Collège qui viennent nous apporter leur concours, et jouir, en même temps, de l'air de la campagne.

— 2. Notre œuvre consiste uniquement dans la direction des paroisses de *St<sup>e</sup> Marie, Sharpsburg* ; et de *St<sup>e</sup> Anne (Millvale)*.

Le nombre des familles, qui semblait diminuer, à cause de la cessation de l'ouvrage dans les usines pendant près de deux ans, s'est considérablement accru, dans ces derniers temps, avec la reprise des travaux. Notre paroisse est présentement composée de plus de 300 familles et compte près de 2000 âmes.

La plupart de ces familles sont vraiment bonnes, surtout parmi les fermiers. Un défaut contre lequel nous avons malheureusement à lutter, particulièrement chez la classe ouvrière, c'est l'ivrognerie. La paie, dans les usines et verreries, se fait tous les quinze jours, d'ordinaire le samedi. Et il n'est pas rare, alors, de voir de ces pauvres gens, au lieu de songer à l'entretien de leurs familles, aller dissiper au cabaret le fruit de quinze jours de labeurs ; d'où des querelles et des privations souvent bien dures dans les ménages. Parmi les jeunes gens, hélas ! les passions ne laissent pas non plus de faire bien des ravages, comme il n'est que trop ordinaire partout où il y a des fabriques.

Ce sont là les vices dominants que nous avons à combattre. Le contact journalier que nos catholiques ont avec les protestants les porte aussi souvent à l'oubli de leurs devoirs. Grâce à Dieu cependant, nous avons éprouvé, en maintes circonstances, de douces consolations. Bien des pères de famille sont rentrés en eux-mêmes, et ont par là amené la paix et le bien-être dans leurs ménages, où régnaient auparavant la discorde et la misère.

Citons encore deux maux qui affligent le pays, en général, et qui ne sont pas non plus étrangers à notre paroisse, à

savoir: les Skating-Rinks et les Pies-Nies. Par les premiers on entend de grandes salles, dont le plancher est bien uni, et sur lequel patinent garçons et jeunes filles réunis. Ce genre d'amusement, invention vraiment diabolique, pour perdre la jeunesse, a commencé il y a deux ans. Tout d'abord, il n'y avait que des gens honorables à y prendre part; mais maintenant l'on n'y voit plus qu'une jeunesse ébriée, et ces jeux sont devenus de véritables lieux de corruption.

Les Pies-Nies ne sont autre chose que de grandes promenades, auxquelles prennent part des personnes mariées, mais qui sont plus spécialement organisées pour la jeunesse des deux sexes. Un rendez-vous est fixé; on s'y assemble, on chante, on s'amuse inter pocula jusqu'à une heure bien avancée de la nuit, puis l'on se sépare; Dieu sait dans quel état.

— 3. Comme on le voit, grands sont les dangers que court la jeunesse. Pour les conjurer de notre mieux, nous avons établi diverses associations pieuses.

Après l'apostolat de la prière, vient en premier lieu la confrérie de la St<sup>e</sup> Famille comprenant diverses catégories hommes, femmes et jeunes gens, dont chacune a, tous les mois, sa conférence. Elles comptent ensemble un millier de membres, sous la direction du P. Schwab.

La confrérie du Sacré Cœur de Jésus a aussi un bon nombre d'associés, dont quinze au moins font, chaque vendredi, la communion réparatrice.

Celle du Rosaire vivant ne compte pas moins de 400 membres.

L'association de prières pour le soulagement des âmes du purgatoire se fait également le 4<sup>ème</sup> dimanche de chaque mois. Au lieu des vêpres, on récite des prières pour les fidèles trépassés. Cette réunion est suivie chaque fois de celle du Tiers-Ordre de St François, récemment établie par le P. Schwab, et dont les membres sont déjà une trentaine.

Ce même dimanche, 4<sup>ème</sup> du mois, se réunissent pareillement les associés de l'archiconfrérie du St-Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, soit pour prier soit pour entendre une instruction sur les vertus de la St<sup>e</sup> Vierge.

Enfin le P. Schwab vient d'ériger une dernière confrérie, celle des Enfants de Marie, pour les garçons et les filles, qui, après leur 1<sup>ère</sup> communion, fréquentent le catéchisme de persévérance; ce catéchisme est de deux années.

— Nous célébrons aussi d'une manière toute particulière les mois de Marie et de St-Joseph. Pendant le premier, il y a, chaque jour, lecture de quelque sujet pieux, suivie de la récitation des litanies de la St<sup>e</sup> Vierge; et les dimanche, lundi, mercredi, vendredi et samedi, bénédiction du T. S. Sacrement.

Durant le mois de St-Joseph, chaque matin, après la Messe, on récite les litanies de ce grand saint, et quelques autres prières en son honneur.

Inutile d'ajouter que nous célébrons aussi de la manière la plus solennelle, outre les grandes fêtes de l'Eglise, les Quarante-Heures; la 1<sup>ère</sup> communion et la Confirmation des enfants, la solennité du St-Cœur de Marie et surtout celle du T. S. Sacrement. Et, dans ces circonstances, nos chers confrères du collège nous prêtent d'ordinaire leur concours, tant pour les cérémonies que pour les prédications.

— 4. On peut voir par-là que le travail ne nous fait pas défaut. Néanmoins, nous venons encore en aide aux prêtres des paroisses voisines, spécialement pendant le temps du carême. Le P. Schwab s'est même absenté, cette année, pendant trois semaines, pour aller donner une mission à St-Louis, avec les PP. Otten et Zielenbach.

— Cela nous amène à parler de celle qui a été prêchée du 8 au 17 novembre de l'année dernière, dans notre paroisse; par les PP. Rédemptoristes. Elle a produit de très heureux fruits. Plusieurs pécheurs sont revenus à Dieu, et près de 1600 com-

munions ont été distribuées

Voilà pour le spirituel, autant qu'on peut en dire dans un rapide aperçu. Quelques mots maintenant de l'administration temporelle de la paroisse.

— 5. La question de la bâtisse d'une tour, dont l'église était dépourvue, avait déjà été agitée il y a deux ans. Mais comment faire pour couvrir les dépenses, évaluées à 6000 dollars, soit 30000<sup>f</sup>. Une loterie fut organisée et produisit un bénéfice net de 2000 dollars (10.000<sup>f</sup>.); puis, le T. Seiwab entreprit une quête à domicile, dont le montant fut de 10.000<sup>f</sup>. Dès lors, on se mit à l'œuvre activement, en juin 1885. Et trois mois après, les travaux touchaient à leur fin. Maintenant la tour de la German-catholic church ne le cède en rien à aucune des environs. Elle est recouverte d'ardoises noires, bleues et rouges, qui, par un beau soleil, projettent au loin les plus beaux reflets; et la grande croix dorée qui la surmonte, semble nous dire, comme jadis à Constantin, que désormais la victoire nous est assurée. In hoc signo vinces!

— Le clocher achevé, il restait à le munir de cloches. Les marguilliers en avait déjà remis l'acquisition à plus tard, quand l'un d'entre eux, un brave alsacien, toujours prêt lorsqu'il s'agit d'une bonne œuvre, s'écrie: «Si moi je donne la plus grosse, si un autre fournit la plus petite». Encouragé par cet exemple, un second marguillier promet celle-ci. Ses collègues se cotisent alors pour les frais de la 3<sup>ème</sup>; et enfin quatre jeunes gens donnaient plus tard la 4<sup>ème</sup>. Elles nous sont arrivées de Cincinnati le 22 nov. 1885, et le lendemain 23, on en a fait la bénédiction.

Cette cérémonie, à laquelle assistaient plusieurs prêtres étrangers, a donné lieu à une grande fête. Après un sermon donné en allemand, par le T. Zielenbach, il y eut procession, et au milieu de la procession, il y eut un second sermon en anglais prêché en plein air par le T. Pover.

L'auditoire, composé de nombreux protestants de diverses sectes, mêlés aux catholiques; était immense; et tout le monde écoutait avec la plus vive attention. Le P. Schwab procéda ensuite à la bénédiction des cloches, assisté des PP. Dangelzer et Quinn et de deux prêtres, enfants de la paroisse: M. M. Bullian et Schramm. Ajoutons que la cérémonie fut rehaussée par une belle musique instrumentale, se mêlant harmonieusement aux voix des cloches, données à grande volée, et formant elles-mêmes l'accord parfait do, mi, sol, do. Pour perpétuer le souvenir des généreux donateurs, le P. Schwab rédigea un procès-verbal, sur lequel il inscrivit leurs noms, et qu'il fit déposer dans l'intérieur de la croix qui surmonte la tour. En voici le texte:

Anno Domini 1884 haec turris erecta fuit Leone XIII; Summo Pontifice, Joanne Cuijg. Episcopo Pittsburgensi et Rev Patre J. W. Schwab, C. S. S. F., Rectore Ecclesiae ad S<sup>am</sup> Mariam.

Quatuor Campanas quae in turri sonant: — a) N<sup>o</sup> I. 350 libras ponderantem et cui nomen Josephus, Maria Clara donavit Josephus Cuyg. — b) N<sup>o</sup> II. 1575 libras ponderantem et cui nomen Franciscus, Petrus Joannes, Nicolaus et Clemens donaverunt: 1<sup>o</sup> Patres S<sup>ci</sup> Spiritus et Im<sup>ti</sup> Cordis Mariae \$ 100 = 500 \$; 2<sup>o</sup> Petrus Theiss \$ 100 = 500 \$; 3<sup>o</sup> Johannes Koerberdem \$ 100 = 500 \$; 4<sup>o</sup> Clemens Glaesner \$ 50 = 250 \$; 5<sup>o</sup> Nicolaus Schneider \$ 50 = 250 \$; 6<sup>o</sup> Casparus Fuchs \$ 50 = 250 \$.

— c) N<sup>o</sup> III. 850 libras ponderantem cui nomen Michael donavit Michael Lemard

— d) N<sup>o</sup> IV. 375 libras ponderantem donaverunt juvenes et virgines ex Congregatione ad S<sup>am</sup> Mariam, speciatim dederunt. (suivent les noms de 4 jeunes gens dont chacun a donné \$ 25 = 125 \$).

Ut turris externe variis coloribus crucem Salvatoris et nomen Jesu representantibus ornaretur curaverunt. (suivent les noms de 9 femmes qui ont donné chacune \$ 25 = 125 francs).

Crux summa deaurata ex liberalitate familiae Joseph et Barbarae Weidmann, \$ 50 = 250 \$) — Campanulas quae altari inserviunt donavit Henricus Bender \$ 40 = 200 \$.

Omnipotenti Deo honor et gloria

Ex ecclesia ad S<sup>am</sup> Mariam — Sharsburg, Pa. die 23 nov. 1884.

J. W. Schwab, C. S. S. F. C. M.,  
Rector.



— Notre église s'est encore enrichie d'une bannière venue de Paris et représentant St Louis de Gonzague. Elle est destinée aux jeunes gens faisant partie de l'association de la Ste Famille; elle a été bénite dans l'après-midi de la fête de Noël, (1885).

Deux grandes et belles statues du Sacré Cœur de Jésus et du St Cœur de Marie; achetées à Buffalo, ont pris place également, dans le courant de l'année dernière, aux deux côtés du maître-autel. Elles sont dues à la générosité d'un de nos pieux paroissiens.

— 6. Mentionnons enfin une importante acquisition. Tout près de notre presbytère se trouvait une grande et belle propriété, la propriété Wagner, ayant une maison spacieuse en briques. Les paroissiens en résolurent l'achat, presque à l'unanimité, au prix de 10.000 dollars (50.000 \$). La maison que nous occupons depuis le mercredi de la semaine sainte, 1886, a deux étages avec une bonne cave voûtée et des mansardes. Devant nous, le point de vue est admirable. On aperçoit la petite ville de Sharpsburg, les usines, le fleuve Allegheny, le chemin de fer; et par derrière est un magnifique vignoble.

Nous avons acquis, en outre, au nom de la Cong<sup>g</sup>, pour y établir plus tard quelque œuvre pour nous, une autre propriété avoisinant celle de la paroisse, au prix de 5500 dollars (27.500 \$).

L'achat ci-dessus, ainsi que la bâtisse de la tour, avaient considérablement augmenté la dette de la paroisse. Pour la diminuer, le P. Schwab organisa une loterie qui rapporta 4000 dollars (20.000 \$). Il fit ensuite une quête à domicile, qui donna 1173 dollars (5865 \$). En outre, deux soupers, pour lesquels les jeunes gens de la paroisse avaient tout apporté produisirent un bénéfice net de 2500 \$. Enfin, dans le mois de décembre de l'année dernière, on a fait une nouvelle quête à domicile dont le montant s'est élevé à 3.500 \$; et maintenant

le P. Schwab est en train d'organiser une nouvelle loterie, dans le but de payer la dette contractée par l'achat de notre nouvelle propriété.

— 7 Outre le service de la paroisse de Sharpsburg, nous avons, on le sait, l'aumônerie du Poor-House, ou maison des pauvres, et celle du Work-House, ou maison de détention. Le bien ne cesse de se faire dans ces deux établissements, malgré le mauvais vouloir des directeurs, protestants fanatiques. — Dans celui de Poor-House, on va tous les quinze jours dire la St<sup>e</sup> Messe, depuis que le P. Muller a obtenu qu'il y eût un autel; et le P. MacDermott va y prêcher tous les deux ou trois mois.

Mais à peine cet autel était-il établi dans le temple protestant, que la fureur de nos adversaires se déclara hautement. Aux uns, la grille qui l'entourait paraissait de trop; pour d'autres, c'était la statue de la S<sup>te</sup> Vierge qui les offusquait. Une dame protestante alla même jusqu'à manifester son étonnement de ce que l'on pouvait prêcher en présence de la statue de la Virgin Mary. Les journaux s'emparèrent de cette question. Peu après, le P. Schwab recevait une lettre du secrétaire du comité du Poor-House, l'invitant à se rendre à une réunion qui avait pour but de discuter la question. On y vota l'enlèvement de la belle grille; qui avait coûté 150 \$; il fut de plus décidé que l'autel devrait être recouvert d'un grand rideau allant de haut en bas, et que quatre roulettes seraient fixées aux quatre coins pour permettre de le transporter facilement, dans le cas où l'on voudrait jouer une pièce de théâtre dans l'oratoire. Toutes ces décisions ont été ponctuellement exécutées, et maintenant on nous laisse exercer en paix notre saint ministère. Grâce à Dieu, le bien se continue; car ces bons vieux du Poor-House ayant tout le temps de réfléchir sur leur passé, reviennent petit à petit à des sentiments chrétiens.

Ce sont les Pères du collège qui nous viennent en aide pour

entendre les confessions des détenus du Work-House, au temps de l'Avant et de Pâques. Si seulement on pouvait dire la S<sup>te</sup> Messe dans cet établissement, comme au Poor-House, c'est là surtout qu'il y aurait du bien à faire !

### Maison de Millvale.

1. Etat de la paroisse. Population. Ecole. — 2. Missions. — 3. Séparation en deux paroisses — 4. Vice. &c. — Personnel

— 1. Millvale est une petite ville située à 3 kilom. (ouest) de Sharpsburg, et sur la rive droite du fleuve Allegheny, qui la sépare de Pittsburgh. Sa population a augmenté rapidement depuis quatre ans. Le nombre des catholiques s'y élève déjà à 1500. Les trois quarts sont allemands; les autres sont irlandais. Il n'y a encore qu'une petite église en bois, construite il y a onze ans par un prêtre irlandais de Pittsburgh.

Les allemands ont bâti une école en briques, sur laquelle, l'année passée, ils ont élevé un nouvel étage. Les enfants qui fréquentent cette école sont allemands ou anglais et au nombre de 230. Trois religieuses leur font la classe.

— 2. L'année dernière, les Pères Rédemptoristes ont prêché une mission de quinze jours, qui a produit de très grands fruits. Après cette mission, tous les enfants qui fréquentaient l'école libre sont entrés dans la nôtre.

Nous avons tous les ans une 1<sup>re</sup> Communion de 50 à 60 enfants, et tous les deux ans la confirmation. Nos confréries du S<sup>t</sup> Cœur de Marie, de S<sup>t</sup> Joseph, et des mères chrétiennes sont toujours sur un bon pied et font beaucoup de bien.

Au mois de novembre dernier, le P. Heizmann a dû se rendre avec le P. Schloesser, dans l'Arkansas, pour y remplacer le P. Zielenbach, occupé avec les PP. Schwab et Otten à prêcher une nouvelle mission à S<sup>t</sup> Louis. Il a été lui-même

remplacé pendant ce temps par le P. Laengst, arrivé à Pittsburg au commencement d'octobre

— 3. Depuis quelque temps déjà se posait la question de séparation de la paroisse en deux parties. L'une pour les allemands et l'autre pour les irlandais.

Jusqu'ici, en effet, l'usage des deux langues est nécessaire pour l'exercice du saint ministère, ce qui est aussi ennuyeux pour les fidèles que pénible pour le prêtre. Si l'on fait les instructions en anglais, les allemands sont mécontents et ils s'ennuient ou s'endorment. Réciproquement, les irlandais font de même, lorsqu'on parle en allemand.

De plus, la seule église actuelle ayant été construite par les irlandais et se trouvant trop petite pour tous, ceux-ci voient avec peine les allemands y venir, et ils le leur font sentir très souvent. De là de continuelles difficultés entre les uns et les autres.

C'est ce qui a porté les Allemands à bâtir une église spéciale pour eux. L'Evêque, après bien des difficultés, a fini par se rendre, au mois d'août dernier, à leurs pressantes sollicitations.

Depuis un certain temps déjà, ils avaient acheté dans ce but, au prix de 16500 £ tout le terrain qui environne l'école. Dans l'été de cette année, ils ont fait faire un plan pour l'église et se sont mis eux-mêmes à creuser les fondations. Les travaux vont être repris prochainement.

— 4. Jusqu'ici, le P. Herzmann avait été chargé de cette paroisse, qu'il desservait de la C<sup>te</sup> de Sharpsburg, où il demeurait habituellement. Mais la population s'étant considérablement accrue, et les allemands devant avoir leur église à eux, ainsi que les irlandais, il y avait nécessité de consacrer deux Pères à cette œuvre; et il convenait par suite qu'ils demeurassent à Millvale, pour ne pas avoir à faire chaque jour et plusieurs fois par jour, un trajet encore assez considérable.

En conséquence, d'après l'avis du R. P. Strub et du conseil provincial, réuni pour délibérer spécialement à ce sujet le 18 nov. 1886, le C. R. Père vient de décider, le 5 décembre, l'érection d'une vice. C<sup>te</sup> de deux Pères à Millvale pour desservir cette paroisse.

Le P. Heizmann se trouvant fatigué, le P. Willms a été chargé de cette œuvre avec le P. Quinn. L'un et l'autre étaient jusqu'ici employés au collège. Le premier doit s'occuper des allemands et le second des irlandais.

Les écoles seront aussi spéciales, et la paix, on l'espère, régnera désormais dans la population. Ouvre la divine Providence tirer de ces nouvelles dispositions le bien des âmes!

---

### C<sup>te</sup> de Marienkall, Arkansas.

Juil. 1884 - Déc. 1886.

—

( )

1. Œuvre de la colonie. Epreuves. — 2. Personnel. Changements. Maladies — 3. Fermage des terres et du moulin. — 4. Ministère. Œuvres et confréries. — 5. Visites des malades — 6. Statistique religieuse: — 7. Ecole tenue par les Sœurs de St Joseph. — 8. Missions données dans la ville de St Louis par plusieurs Pères.

—

Bull. de la C<sup>te</sup>. — 1. Le dernier Bulletin de l'Arkansas annonçait que notre œuvre de colonisation avait subi de forts échecs, par suite de plusieurs sécheresses successives et que le succès en devenait par là même assez douteux. On fondait cependant quelque espoir sur l'essai de nouvelles plantes et cultures, qui semblaient plus adaptées au pays et au climat. Qu'en est-il advenu? Hélas! les cultures essayées ont été presque complètement infructueuses, et nous voilà de nouveau au point de départ de 1879; de sorte que les fermiers n'arrivent encore aujourd'hui que bien péniblement à recueillir ce qui leur est nécessaire pour vivre. Les sécheresses se sont répétées; et, cette année même, qui pourtant s'annonçait assez bonne, un tiers du

coton et une partie du blé ont été ruinés par ce fléau. Il semble donc établi désormais que la colonie est une œuvre à peu près manquée.

Du reste, plus on étudie le passé, et plus on voit que, si le pays convient à la race noire, qui peut exploiter les riches vallées, il est tout à fait défavorable aux blancs, parce que l'air malsain de ces vallées les oblige de travailler et de demeurer sur les hauteurs. Et si encore ils y jouissaient d'une bonne santé! Mais là aussi les fièvres des pays chauds les poursuivent. En été, par exemple, dans la plupart des endroits, il serait difficile de trouver une famille où il n'y ait un ou plusieurs malades. Souvent même il ne reste personne d'assez valide pour soigner les autres.

Aussi, dans les environs de notre Ct<sup>e</sup> de produit-il un nouveau mouvement qui tend à faire émigrer les colons vers d'autres États, où le climat leur sera plus favorable. Inutile de vouloir l'arrêter, car ces pauvres gens ne peuvent faire autrement.

Par contre, le pays va très bien à la race noire, qui y envoie chaque jour de nouveaux immigrants. Dans le canton que nous habitons, ils sont, suivant toute probabilité, plus nombreux que les blancs. Malheureusement, ils appartiennent à diverses sectes protestantes; et quoiqu'ils soient mieux disposés à l'égard de la religion catholique que les hérétiques de race blanche, le bien est difficile à faire parmi eux. Pour s'en occuper avec quelque espoir de succès, il faudrait avoir des ressources qui permettent d'élever des églises et de tenir des écoles gratuites.

— 2 Le personnel de notre Ct<sup>e</sup> a été bien diminué depuis notre dernier bulletin. Pendant l'été de 1884, le noviciat des Frères fut transféré à Pittsburg, d'après l'avis du Conseil de la province, approuvé par la Maison-Mère. Après le départ des novices et de plusieurs Frères profès, il ne nous est resté que les F. F. Ammon, Burchard et Cérence.

L'orphelinat fut aussi supprimé, la même année, et les enfants placés dans des familles catholiques des environs. Deux d'entre eux, donnant des signes de vocation religieuse, furent envoyés au petit sécolasticat de Pittsburg. Un seul nous est resté.

À la fin de 1884, le P. Bosek, dont la santé était ruinée par le travail et le climat, fut obligé de quitter l'Arkansas. Le P. Zielenbach, revenu peu auparavant de la Maison-Mère, fut de nouveau envoyé à Marienstatt, pour y reprendre ses anciennes fonctions. Il est donc Supérieur et Économiste de la C<sup>te</sup>, tout en desservant les stations de Marienstatt et de Morillon. Le P. Otten dessert, de son côté, celles de St Vincent, Atkins et Wæren. Le P. Jean Haas nous a quittés en février 1886, pour aller prêter secours aux Pères de Pittsburg.

— Le fléau des fièvres ne nous a pas plus épargnés que les colons. L'année 1885 surtout a été vraiment désastreuse. Presque simultanément, les P. Zielenbach et Haas, ainsi que les F. F. Cérance et Tertullien, en furent saisis, et donnèrent même des craintes sérieuses. La C<sup>te</sup> étant ainsi transformée en hôpital, et les F. F. Ammon et Burckhard ne pouvant pas quitter les travaux de leurs charges, il ne restait personne pour soigner les malades. Dans cette pénible situation, les Sœurs de St Joseph de Morillon nous offrirent généreusement l'hospitalité dans leur C<sup>te</sup>. Les malades y furent donc transportés, et elles ne cessèrent de leur prodiguer des soins dévoués.

Les deux Frères eurent cependant beaucoup de peine à en réchapper, et l'on dut même leur administrer les derniers sacrements: le 20 août au F. Cérance et le 21 au F. Tertullien. L'un et l'autre, pleins de ferveur et d'une entière résignation, voulant offrir à Dieu un holocauste plus parfait, demandèrent instamment la faveur d'émettre leurs vœux perpétuels, ce que le P. Supérieur fut heureux de leur accorder en présumant la permission de la Maison-Mère.

Toutefois la crise passa, et le F. Cérance se remit bientôt

après. Quant au F. Tertullien, sa maladie ayant changé de caractère, on l'envoya à l'hôpital des Frères de St-Alexis à St-Louis, à environ 400 kilom. d'ici. Il se trouva très bien de son séjour dans cet établissement; mais après son retour à la C<sup>té</sup> (29 oct.), la fièvre, puis des crises nerveuses plus violentes que les précédentes se déclarèrent de nouveau, et au mois de février, on dut envoyer le cher malade à Pittsburgh, où il pouvait être placé dans un hôpital, tout en restant à proximité d'une de nos C<sup>tés</sup>. Enfin, après de cruelles souffrances, il s'est remis, grâce à Dieu.

Cette année, malgré les ravages que les fièvres ont fait autour de nous, nous avons été nous-mêmes tous assez bien.

— 3. Comme on le sait déjà, nous possédons ici beaucoup de terres. Depuis la translation du noviciat, nous les avons louées à des fermiers, sauf le jardin et les vignes, en attendant que nous puissions les vendre. La culture de la vigne prospère, et la récolte de cette année a même été abondante. Mais la difficulté sera de trouver un marché où l'on puisse entrer en concurrence avec les vins des autres États; car ici les frais de transport sont excessifs.

Nous avons également loué notre moulin avec ses dépendances, attendu que nous n'avions plus le personnel suffisant pour le faire marcher.

— 4. Le saint ministère à Marienstatt et à Morriton est exercé par le P. Zielenbach, qui, par suite, est obligé de biner tous les dimanches. Les offices s'y font aussi complètement que possible, et l'assistance des fidèles ne laisse presque rien à désirer. — On a continué à développer les œuvres. A la Confrérie du St-Cœur de Marie déjà existante, sont venus s'adjoindre, d'abord le Tiers-Ordre de St-François, puis l'Apôstolat de la prière. Le Tiers-Ordre, établi le lundi de Pâques 1885, compte en ce moment une vingtaine de



titulaires, qui ont fait profession le 2 août 1886; et l'apostolat de la prière, inauguré depuis le dimanche in albis 1886, jour de la 1<sup>re</sup> communion des enfants, promet de bons résultats.

Pour y préparer les cœurs, nous avons commencé, depuis l'année dernière, le 1<sup>er</sup> vendredi et le 1<sup>er</sup> dimanche du mois en l'honneur du Sacré-Cœur. Cette dévotion prenait bien. Voyant cela, le P. Zielenbach résolut d'exécuter le dessein qu'il avait formé depuis longtemps de consacrer la Mission tout entière au Sacré-Cœur. Cette belle solennité eut lieu le jour de l'Épiphanie 1886. Le P. Otten adressa une chaleureuse allocution aux pieux fidèles réunis en grand nombre, et dont la plupart s'étaient approchés de la S<sup>te</sup> Table. Une des premières bénédictions du divin cœur a été de ramener dans la Mission la paix troublée depuis plusieurs mois par quelques malveillants. Le terrain ayant ainsi été bien préparé, l'Apostolat de la prière ne pouvait que trouver un bon accueil, et c'est ce qui a eu lieu, en effet, car il compte déjà 87 affiliés.

Mais il est bien à regretter que notre jeunesse des deux sexes soit obligée, par suite de la gêne de la plupart des familles, d'aller au loin chercher du travail. La ville de Little Rock, où ces jeunes gens et ces jeunes filles se rendent d'ordinaire, est très corrompue. Aussi, quand ils reviennent, s'aperçoit-on qu'ils sont loin d'avoir changé à leur avantage. Pour remédier autant que possible à ce mal, le P. Zielenbach vient d'établir une association spéciale pour eux. Presque tous, garçons et filles, se sont fait inscrire. Ils assistent assez régulièrement à l'instruction mensuelle qui leur est faite, et s'approchent des sacrements au moins tous les deux mois; ce qui est une grande sauvegarde pour eux.

Si la réception des sacrements ne laisse rien à désirer parmi les allemands; il n'en est pas de même, hélas! parmi les français, dont plusieurs ne font même pas leurs Pâques.

Cette année pourtant, la conversion des pécheurs ayant sans cesse été recommandée dans les réunions de la Confrérie du St-Cœur de Marie; nous avons eu la consolation de voir s'approcher de la St<sup>e</sup> Table dix-huit personnes qui s'en tenaient éloignées depuis nombre d'années. Grâces en soient rendues au St et immaculé Cœur de Marie!

— 5. Le ministère le plus pénible ici, c'est la visite des malades. Bien que la population soit peu nombreuse (93 familles, environ 500 âmes), elle est dispersée sur un territoire très étendu, et quelques-unes restent même à 30 et 35 kilom. loin de nous. Ces courses sont donc bien fatigantes. Mais ce qui nous console, c'est l'empressement qu'on met à nous appeler, dès que quelqu'un est sérieusement en danger. Personne, parmi ces braves gens, ne s'effraie, lorsqu'il y a lieu de recevoir les derniers sacrements. Dans les rêveries de leur fièvre, la demande qu'ils répètent le plus souvent, c'est si le prêtre n'arrive pas encore. Aussi n'a-t-on pas de peine à les préparer à la mort. Ils quittent volontiers, disent-ils, cette terre misérable, et, quoique n'étant pas sans redouter les jugements de Dieu, ils espèrent en sa bonté, pensant qu'ils ont fait leur purgatoire en Arkansas.

— 6. Pour compléter ces renseignements sur notre saint ministère, voici une statistique de ces deux dernières années:

	1884	1885	1886 jusqu'au 1 <sup>er</sup> sept.
Baptêmes	31	28	17
Enterrements	19	20	11
Comm <sup>ms</sup> pascales		230	250
Mariages	8	2	5

Le nombre des communions, (celles des Frères et Sœurs non comprises), se monte depuis le 1<sup>er</sup> janvier de cette année à environ 1100. — Premières Communions, depuis deux ans: 24 enfants.

— 7. Notre école est dans un état assez inquiétant. Et

cela tient à ce que les enfants sont obligés, pendant six mois, de travailler aux champs, de sorte qu'ils ne fréquentent régulièrement l'école que pendant cinq mois environ. Pendant ce temps, ils y sont de 50 à 60. En principe, tous ces enfants devraient payer 50 sous par mois; mais beaucoup de parents, vu leur extrême pauvreté, ne peuvent donner cette faible rétribution même. Il sera donc bien difficile aux Sœurs de se maintenir.

Nous avions eu leur venir en aide en faisant déclarer notre école officielle et en leur assurant ainsi une allocation de 1100 à 1200 ₣. Dans ces écoles, on ne peut enseigner la religion; mais comme la nôtre se trouvait placée sous le contrôle d'un comité catholique, on aurait parfaitement pu donner l'instruction religieuse en dehors des classes. Pendant trois mois, les Sœurs sont venues chaque jour de Montréal pour faire la classe dans cette école, qui était tout à côté de notre maison, et à 3 kilom. de leur cité. On allait les chercher et les reconduire en voiture. Néanmoins, par suite des inconvénients de ces trajets quotidiens, elles ont eu devoir y renoncer.

— 8. Avant de terminer, mentionnons la part que les P. P. Zielenbach et Otten ont prise, au mois d'octobre 1885, à une mission qu'ils ont prêchée, de concert avec le Père Schwab, à l'église de S<sup>te</sup> Agathe, dans la ville de S<sup>t</sup> Louis.

Dieu bénit leur ministère au-delà de toute attente. Aussi le curé de S<sup>te</sup> Agathe a-t-il demandé les mêmes Pères pour prêcher dans sa paroisse, au mois d'octobre dernier, une nouvelle mission à l'occasion du jubilé. Elle a duré du 17 au 24 de ce mois, et, grâce à Dieu, elle a produit de nouveaux et abondants fruits de salut.

— Pendant que le P. Zielenbach clôturait cette mission, les P. P. Schwab et Otten en commençaient une autre à l'église de N. D. des Victoires, dans la même ville. C'est là surtout que le bon Dieu s'est plu à manifester sa miséricorde. Les Pères étaient

assiégés au confessionnal toute la journée, et la nuit même jusqu'à 11 heures. Quoique le quartier soit un des plus mal famés de la ville, les hommes se rendaient en masse aux instructions, et le bon curé a eu la consolation de remarquer à la S<sup>te</sup> table nombre de personnes qu'il n'y avait jamais vues.

Les P<sup>rs</sup>. Schwalb et Otten ont donné à l'église St. Augustin de la même ville une troisième mission, qu'ils ont commencée le 6 novembre, et qui a eu les mêmes succès.

Le P. Zielenbach n'avait pu cette fois, se joindre à eux. Il avait été atteint, dans le cours de la mission précédente, d'une violente attaque de fièvre bilieuse, qui a même donné un moment de vives inquiétudes, mais dont il s'est guéri assez vite, grâce aux soins assidus d'un médecin et de religieuses dévoués.

Il est bien regrettable que nous n'ayons pas un personnel plus nombreux, qui puisse être affecté à ces missions, car on nous a demandé avec instances d'en donner d'autres à St. Louis et dans le voisinage: à notre grand regret nous avons été obligés de refuser.

### II Stations de St. Vincent, d'Atkins et de Warren.

1. St. Vincent. - Etat religieux, ministère consolant - 2. Ecole, bons résultats. - Emigration. - 3. Atkins. - Ecole supprimée. - 4. Warren. Difficultés du ministère à cause de la langue.

— 1. La station de St. Vincent est desservie, depuis 1881, par le P. Otten. Le chiffre de la population, au lieu de s'accroître, commence à diminuer, et l'on connaît déjà la cause qui la porte ainsi à émigrer. Si, en effet, au point de vue de la santé, St. Vincent a moins souffert que les autres postes de la colonie, la sécheresse excessive des dernières années a contrebalancé cet avantage. Tous les catholiques y sont extrêmement pauvres, à peine ont-ils de quoi nourrir leurs familles. Et cependant ils ont à soutenir leur prêtre et leur école. C'est surtout ici que doit se montrer

la foi vive et l'amour ardent de ces pauvres gens pour la religion. Il ne leur suffit pas de prier, d'aller à l'église, de satisfaire aux devoirs religieux; il leur faut encore payer de leur bourse. Il y a des familles qui ne donnent pas moins de 150 \$. par an pour l'entretien de l'église et de l'école, somme très élevée pour eux. Cependant ce sont ces sacrifices qui les attachent à leur église.

Pour ce qui est de la fréquentation des sacrements, on ne peut rien désirer de mieux. Toutes les six semaines, il y a communion générale des jeunes gens et des jeunes filles. Les pères et mères de famille s'approchent de la S<sup>te</sup> Table à toutes les fêtes d'obligation, pas un seul qui ne fasse ses Pâques. Toutes les fois qu'il y a service le dimanche - ce qui n'a pu avoir lieu cette année-ci que toutes les trois semaines, à cause des 3 stations que le P. Otten doit concurremment desservir - l'église est remplie de monde. Les autres dimanches, ils s'y réunissent à l'heure ordinaire de l'office; ils y disent le chapelet, l'un d'eux lit l'explication de l'épître et de l'évangile du jour, au milieu du plus grand recueillement, et cela dure ordinairement une heure et demie.

En général, nous n'avons qu'à nous louer des dispositions ferventes de nos catholiques. Ils se distinguent surtout par une grande dévotion à la S<sup>te</sup> Vierge et une confiance inébranlable en sa maternelle protection. En voici une preuve bien éclatante. Comme depuis le départ du P. Haas, il ne restait plus que deux Pères pour desservir toutes les stations, le P. Zielenbach et le P. Otten étaient convenus de supprimer le pèlerinage annuel qu'on faisait de Morriton et d'Atkins à N. D. du Perpétuel Secours de S<sup>t</sup> Vincent. Or, au mois de mai dernier, une grande sécheresse étant venue menacer nos récoltes, voilà nos chrétiens qui d'eux-mêmes supplient le P. Zielenbach de les conduire à S<sup>t</sup> Vincent; et, le 1<sup>er</sup> juin, ils s'y rendent, en effet, plus nombreux que les années précédentes. C'était un beau spectacle, que de

voir ces pauvres gens prier avec un cœur brisé par la crainte d'un nouveau fléau, et, en même temps, rempli d'une confiance sans bornes dans le secours de Marie. Depuis le matin jusqu'au soir, ils ne quitterent point le pauvre sanctuaire. Plusieurs avaient fait le chemin à pieds, c. à d. 12 milles, et un grand nombre à jeun, pour recevoir la s<sup>te</sup> Communion dans la pieuse chapelle. Aussi, le lendemain, Dieu récompensa-t-il leur foi par une pluie abondante.

— 2 L'école qui a été bâtie par les catholiques, eux-mêmes, et qui continue à demander de grands sacrifices pécuniaires, s'est maintenue, grâce à Dieu. Les 50 à 60 enfants qui la fréquentent, sont instruits par une pieuse personne, qui se dévoue depuis trois ans à cette œuvre de zèle. Malheureusement, le travail et la pauvreté ne permettent à ces enfants de fréquenter l'école que pendant cinq ou six mois tout au plus. Le reste du temps, ils sont obligés de travailler dans les plantations de coton. Malgré ces inconvénients, ils font de grands progrès. Nous en avons qui, après deux ans d'école, écrivent et lisent parfaitement l'anglais et l'allemand, et connaissent leur catéchisme d'un bout à l'autre, sans avoir négligé pour cela les autres branches de l'éducation élémentaire.

Il y aurait donc lieu de concevoir de bonnes espérances pour l'avenir, si malheureusement le climat, ainsi que la nature du sol, qui est excessivement pauvre, ne les rendaient vaines. C'est vraiment triste de voir de bonnes familles, après avoir sacrifié leur petite fortune; après avoir travaillé pendant cinq ou six ans pour se créer ici un chez-soi, se trouver forcées de quitter tout et d'aller chercher ailleurs une contrée moins inhospitalière. Que le bon Dieu les fasse arriver à de meilleurs rivages que ceux de l'Arkansas!

— 3. Athins. — Depuis le départ du P. Jean Haas, cette station est revenue au P. Otten. L'école a dû y être supprimée faute de ressources pour la soutenir. Ce poste d'ailleurs, offre moins

d'espérances que les autres, à raison de sa situation malsaine.

— 4. Warren. — Le P. Jaworski, qui desservait cette station complètement polonaise, étant parti pour Orléans, en 1884, le P. Otten a dû aussi le remplacer.

Quant aux consolations qu'il éprouve dans ce ministère, on pourra en juger par les détails suivants : parmi les 80 familles polonaises qui y sont, il n'y a qu'une bonne dame qui soit en état de comprendre l'allemand, et pas un seul qui puisse suivre un sermon anglais. Néanmoins, ils veulent que le prêtre prêche chaque fois en anglais et en allemand, et, pour les satisfaire, voilà le P. Otten obligé de prêcher pendant trois quarts-d'heure sans être compris de cinq personnes dans toute l'église. Néanmoins tous semblent suivre avec la plus grande attention.

La misère est beaucoup plus grande quand il s'agit d'entendre les confessions par interprète. Pour leur donner moyen de se confesser, nous sommes donc forcés de faire venir de temps en temps un Père Franciscain de St. Louis. Pendant huit jours, il entend les confessions, instruit les grands et les petits, et prépare les enfants à la première communion etc. Si la langue polonaise n'était pas aussi difficile, le P. Otten aurait peut-être essayé de l'apprendre. Mais espérons, que le P. Jaworski reviendra lui-même prendre charge de ces pauvres gens, qui, en grand nombre, ne sont venus ici que parce qu'il y était.

---

### Cité de St. Joseph à Conway.

---

1. Eglise reconstruite. — 2. F. Rudolphe, sacristain, etc. —
3. Ministère. Statistique. — 4. Ecole tenue par les Soeurs de St. Joseph. —
5. Conversion d'une protestante. — 5. Population.

— 1. Le dernier Bulletin de notre Cité annonçait l'écroulement de notre église par un coup de vent, arrivé le 14 av. 1884.

La bénédiction du nouveau sanctuaire a été faite le 18 mai <sup>1885</sup> 1884 par M<sup>r</sup> Fitzgerald, évêque de Little Rock, qui profita de la circonstance pour donner la confirmation à nos enfants.

Notre nouvelle église, une des plus grandes de l'Arkansas, s'est embellie peu à peu, soit par les offrandes de nos paroissiens, soit par celles qui nous sont venues d'Allemagne. Ainsi, l'an dernier, nous recevions de Munich 466 dollars, juste le dernier jour du mois de mars. Nous regardâmes cette offrande comme envoyée par St Joseph, pour l'achèvement de son pieux sanctuaire. Cette année, nous avons reçu 43 dollars. Aussi notre église est-elle entièrement achevée maintenant: elle est même voûtée, planchéiée, et fort bien décorée. Les dépenses, qui se sont élevées à plus de 4000 dollars, ont été entièrement couvertes, et nous n'avons pas de dettes.

— 2. Le bon F. Rudolphe est sacristain, cuisinier et chargé du matériel de la C<sup>te</sup>: C'est lui qui nous a procuré les 45 dollars dont nous avons parlé plus haut; il les a recueillis parmi ses anciens amis. Il possède le don spécial d'embellir nos autels par de belles fleurs qu'il confectionne lui-même, et il a vraiment le zèle de la maison du Seigneur.

— 3. Le service divin, s'y fait régulièrement comme dans les bonnes paroisses. Voici un petit tableau des résultats de notre ministère:

	1884	1885	1886
Baptêmes	20	18	14
Enterrements	10	17	10
Mariages	2	2	2

Confessions et Communions des adultes, à peu près 650 par an. Confessions des enfants par an 185; 1<sup>ères</sup> communions, depuis deux ans, 36 enfants; Confirmations, en tout 30.

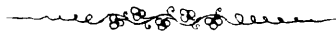
L'école, qui est tenue par deux Sœurs de St Joseph de Cluny, compte à peu près 60 enfants catholiques. Mais ces enfants ne viennent guère régulièrement, à cause de la distance,



des mauvais chemins, etc. Cependant les Sœurs ne reculent devant aucune peine, pour leur donner une éducation chrétienne et leur inspirer des sentiments de piété et d'amour envers notre sainte Religion.

— Une veuve protestante, appartenant à la secte des baptistes, s'est convertie récemment, et est morte, bientôt après, dans les sentiments les plus chrétiens. C'est la Sœur Félix qui a surtout contribué à la ramener à Dieu.

— 4 Notre paroisse compte en ce moment 75 familles, et quelques personnes adultes non mariées; mais ce nombre varie sans cesse, à cause du mouvement d'émigration, provoqué par le climat et le peu de ressources du pays.



## Nécrologie.

Le P. Eugène Sejeune.

Décédé à Port-au-Prince le 13 novembre 1886.

Tous nos confrères ont dû être, comme nous, douloureusement surpris par l'annonce de la mort bien inopinée du P. Sejeune, car le dernier Bulletin renfermait une lettre récente de ce cher Père, qui était loin de nous faire prévoir sa fin prochaine.

Le P. Hubert, qui l'a si longuement et si intimement connu, s'est fait un pieux devoir de répondre à notre désir, en nous fournissant, à son sujet, les quelques notes biographiques suivantes :

Né le 18 novembre à Héron, diocèse de Soissons, Eugène Sejeune fut l'une des premières et des meilleures recrues d'une circulaire du C. R. Père Schwindenhammer, adressée au clergé de France dans le but de faire connaître nos œuvres,

et de recruter des sujets

Il avait été présenté par une religieuse du monastère du Bon Pasteur d'Arles, qui avait été précédemment en rapport avec le R. P. Libermann et le P. Tisserand. « Il appartenait, disait-elle, à une famille très respectable, était doué d'une intelligence rare et plein de bonne volonté. » (Lett. de S<sup>r</sup> Adolphe 1<sup>er</sup> oct 1859.)

Cel, en effet, il nous parut à son arrivée à Gourin, où je professais, à cette époque, la cinquième et la sixième. C'était alors un enfant de 14 ans, à l'air dégagé, à l'œil vif, à l'intelligence prompte, et que sa figure agréable, jointe à la petitesse de sa taille, faisait passer pour plus jeune encore qu'il n'était.

Il savait assez bien le français, mais n'avait pas encore commencé l'étude du grec ni du latin, et ce fut le bon P. Ehenay, si capable et si dévoué, qui mit en peu de temps le nouvel élève à même de suivre la classe de 3<sup>ème</sup>, qu'il professait.

Je ne dirai rien de trop en affirmant que, depuis le jour de son entrée dans la Congrégation jusqu'à sa mort, Eugène Ejeune n'a pas cessé un seul jour de progresser dans la science et la vertu.

Dès que le petit scolasticat de Langonnet est institué, il est du nombre des premiers élus, et y prend le s<sup>t</sup> habit, le 24 déc. 1858. J'ai retrouvé une page délicieuse, écrite de sa main, ce jour là même, et dans laquelle, il consignait le double vœu d'entrer dans la Cong<sup>g</sup> et d'y persévérer à jamais. L'année suivante, il émettait, le 21 juin 1859, ses vœux privés de religion entre les mains du P. Fernot, son supérieur local. Il reçut successivement les saints ordres, aussitôt que son âge le lui permit, et fit profession le 28 août 1864, n'étant encore que sous-diacre.

Professeur de philosophie au grand Scolasticat de Chevilly, il eut le bonheur d'être ordonné diacre aux quatre Temps de Noël, et prêtre le 28 mai 1865.

Au mois de septembre de l'année suivante, il fut envoyé à Cellule pour s'y occuper du petit-scolasticat. En 1867, on eut l'intention de l'attacher au secrétariat de la Maison-Mère, mais sa santé ne s'accommodant pas de la vie sédentaire de bureau, il revint, quelques mois après, reprendre son poste en Auvergne.

Il y a passé 18 ans, employé diversement, mais restant uniformément l'homme de la règle et du dévouement. Comme le dit si bien Mgr l'archevêque de Tort.-au-Prince dans la Circulaire où il annonce sa mort au clergé du diocèse : « c'était une de ces natures qui ne connaissent pas de voile et se montrent toujours à découvert. Caractère ardent, expansif, quelque fois même jusqu'à l'excès, il ne savait rien déguiser. Il se livrait sans réserve, car il supposait dans les autres sa franchise et sa droiture. Intelligence vive, il prenait promptement une résolution et l'exécutait aussitôt. Une pareille ardeur aurait pu l'exposer à plus d'un mécompte... »

Pour moi, j'aurai dit en quelle estime et affection je l'avais quand j'aurai reproduit l'éloge que j'en fis publiquement en décembre 1884, quand l'obéissance l'appela à ce poste d'honneur et de sacrifice où il devait sitôt mourir.

« Je puis bien dire de lui ce son pour sa consolation et votre édification, que durant la longue assistance qu'il m'a donnée pour l'Établissement et le Séminaire, il a semblé surtout avoir à cœur de reproduire en lui Dieu patientissime, Dieu obéissantissime.

« L'Assistant et le Prieur ont grand besoin de ces vertus. Eh bien ! j'aime à le dire hautement, le R. P. Sejeune a été ici avec ce double cachet de la patience en face de tous, de l'obéissance en face du Supérieur, et voilà pourquoi sans doute, Dieu, après l'avoir exercé à ces deux vertus, l'a trouvé propre à conduire lui-même plus complètement les autres. » (Hyortis du 14 fév. 1885)

En effet, un de ses traits caractéristiques comme religieux,

c'était une obéissance aveugle. Il disait nettement sa manière de voir au Supérieur, mais ensuite, il suivait promptement et joyeusement celle qu'on lui traçait, sans plus tenir à la sienne. Sa correspondance avec le C. R. Père, lors de sa nomination comme Supérieur d'Haïti, et sa vie tout entière, le montre ainsi oublieux de lui-même et dévoué à la Cong<sup>e</sup> et à ses œuvres sans aucune réserve.

Il est resté le même jusqu'à la tombe. Voici, en effet, comment son assistant, le P. Lang raconte ses derniers moments, qui m'ont attendri jusqu'aux larmes :

« Le cher Père, dit-il, est tombé malade le mardi, 9 novembre. Il s'était levé à 2 h. du matin, ce jour-là, pour préparer son courrier qui devait partir par le packet de midi. Il y travailla tout le temps jusqu'à l'heure de sa Messe. Dans la matinée, il eut encore à présider une composition de la classe de 3<sup>ème</sup> dans sa chambre. Vers 9 h., rencontrant le P. St-Clair, il l'invita à le remplacer disant qu'il avait besoin de se reposer un peu. Il alla s'étendre sur son lit jusque vers 10 h. Alors, il se rendit à l'archevêché avec le P. Weik et moi, pour assister au dîner d'adieu donné en l'honneur de M. le Délégué et de Mgr Kersuzan, évêque du Cap-Haïtien, qui devaient partir par le packet de ce jour. Il ne put rester jusqu'à la fin du repas, et il retourna au séminaire pour se mettre au lit, disant qu'il avait grand besoin de dormir. Il ne put le faire. Une heure après, il commença à se plaindre d'une violente migraine. On l'entoura de soins, et on appela aussitôt le médecin, qui vint le voir vers 3 h. 1/2. Le docteur ne reconnut dans son état rien de grave. Ce n'était, croyait-il, qu'un violent mal de tête. Sa nuit fut très agitée. Le lendemain matin, mercredi, il se fit apporter de bonne heure la sainte Communion, simplement par dévotion. A 7 h. 1/2, le docteur le vit une 3<sup>ème</sup> fois et ne remarqua rien de nouveau. Mais, pour assurer au malade plus de tranquillité et de soins, on le transporta chez les Sœurs, dans la maison spécialement destinée à l'aumônier.

Dans l'après-midi du jeudi, comme il disait ressentir un peu de fièvre, on fit revenir le médecin. Le P. Supérieur avait vomi dans la matinée. Cette circonstance, jointe à l'état dans lequel le trouva cette fois le docteur, fit reconnaître une fièvre perniciieuse des plus caractérisées. On redoubla donc de vigilance et de soins, et les Pères, ainsi que les Sœurs

se multiplièrent auprès du malade. On commença pour sa conservation les plus ferventes prières, et on les continua jour et nuit jusqu'à sa mort. Les élèves du pensionnat, dont il était le Directeur, se montrèrent admirables: presque toutes résistèrent en prières à la chapelle, le jeudi, jusqu'à minuit. Les Sœurs de S<sup>t</sup> Joseph avaient fait un vœu à la S<sup>te</sup> Vierge pour le sauver. Moi-même j'avais offert ma vie en sacrifice pour la conservation de la sienne et j'avais fait le vœu d'une neuvaine de messes en actions de grâces, s'il se rétablissait. Mais Dieu ne jugea pas à propos de nous le conserver. Le vendredi, 12, vers 3 h. de l'après-midi, une faiblesse qu'il éprouva fit comprendre qu'il touchait au moment suprême. Les membres de la C<sup>te</sup>, appelés en toute hâte, accoururent auprès de lui. En ma qualité de confesseur et d'assistant, je lui proposai de lui administrer les derniers sacrements. N'ayant nullement conscience de la gravité de son état, il me dit qu'on lui avait au nez, si, pour une simple indisposition sans gravité, il consentait à recevoir l'Extrême-Onction. Cependant M<sup>gr</sup> Hillion, qui était aussi accouru à l'annonce du danger, décida le cher malade à recevoir les derniers sacrements; et il voulut les lui administrer lui-même; après lui avoir adressé une bien touchante allocution. Tous les Pères du séminaire, une grande partie du clergé paroissial et un certain nombre de Sœurs étaient présents. Le P. Supérieur suivit pieusement toutes les cérémonies, et répondit lui-même aux prières de la S<sup>te</sup> Eglise.

Dès lors, il ne songea plus qu'à se préparer à la mort, et, malgré sa surprise, il s'y prépara avec une résignation admirable, faisant à plusieurs reprises, et chaque fois qu'on lui en parlait, le sacrifice de sa vie.

Vers 11 h.  $\frac{1}{2}$  du soir il demanda si les Pères du Conseil étaient présents. Sur la réponse affirmative, il témoigna le désir de leur parler. Quelques instants après, les P. Weik, Huntz, Bertrand, S<sup>t</sup> Clair, Picarda et moi nous nous trouvons réunis auprès de lui: « Je ne pensais pas, nous dit-il, que des six Pères du Conseil, je serais le premier à partir. J'ai toujours cherché à faire le plus de bien possible au milieu de vous. Je comptais pouvoir exécuter beaucoup de choses, mais que la sainte volonté de Dieu soit faite! Soyez bien unis entre vous, jusqu'à ce que le T. R. Père désigne un Supérieur. » Tout le monde lui répondit: « Nous vous le promettons. » — Je n'ai

pas besoin, ajouta-t-il, de me recommander à vos prières, car je connais votre bon cœur » Sur-la demande d'un Père, il nous donna sa bénédiction et nous l'embrassâmes tous

Après les Pères, vinrent les Sœurs de St Joseph qui, à leur tour, lui firent leurs adieux et reçurent, les larmes aux yeux, sa dernière bénédiction.

Jusqu'au moment de sa mort, il fut constamment entouré de plusieurs Pères et de quatre ou cinq Sœurs, qui lui suggéraient des sentiments de piété. Une heure avant sa mort, il déclara qu'il n'avait plus la force de répéter avec nous les noms de Jésus, Marie, Joseph, et fit signe qu'il les prononçait dans son cœur. A ce moment, me rappelant sa grande affection pour Mgr. Le Berre et sa prédilection pour la Mission du Gabon, je l'en fis souvenir. Il me serra alors la main avec une émotion inexprimable. Il s'éloigna si doucement, avec une résignation si suave, que nous étions tous dans l'admiration. Notre désir à tous était de pouvoir mourir ainsi, et le P. Weick n'ayant pu s'empêcher de le lui exprimer, il lui répondit par un doux sourire. Jusqu'à son dernier soupir, il ne cessa de baiser son crucifix, qu'il tenait serré de la main droite, pendant que dans la gauche il avait une petite statuette de N. S. de Lourdes. Nous croyons qu'il garda toute sa connaissance jusqu'à la fin.

Il avait toujours demandé à la Ste Vierge, pour laquelle il avait une dévotion bien tendre, de mourir un samedi. Il rendit son âme, ce jour-là même à 2 h 1/2 du matin, en la fête de St Stanislas Kostka.

Les Sœurs auraient bien désiré qu'il fût enterré dans la chapelle de leur couvent, en récompense du zèle qu'il avait déployé pour en achever la construction; mais les Pères et Sa Grandeur, elle-même, furent d'avis qu'il ne pouvait être enterré ailleurs qu'à côté de ses confrères, dans la partie du cimetière commun réservée au clergé.

Mais pour donner autant que possible satisfaction aux sœurs, qui avaient toutes une grande vénération pour lui, nous fîmes célébrer, dans la chapelle du couvent, corpore présente, un service solennel, à 9 h. du matin. Toutes les Sœurs et toutes leurs élèves du pensionnat y firent la sainte Communion. Ses PP. Bertrand et Picarda, malgré les fatigues de la nuit, s'étaient dévoués pour les confesser. Tous les membres de notre Clé et un grand nombre de nos élèves assistèrent à ce service.

La cérémonie des funérailles eut lieu à 4 h. de l'après-midi dans

la chapelle du séminaire-collège. L'assistance était nombreuse et composée de l'élite de la société. Outre le clergé de la capitale, les sœurs de St Joseph avec leurs enfants et les Filles de la Sagesse, on y remarquait Madame la Présidente, le chef de l'Etat-major du Président, représentant son Excellence, plusieurs aides-de-camp, et tous les secrétaires d'Etat non empêchés par des occupations urgentes.

Avant de faire l'absoute, Mgr l'Archevêque fit de notre cher Père Supérieur un éloge funèbre bien éloquent et bien sympathique. Puis les restes mortels furent accompagnés par toute cette belle assistance, jusqu'à leur dernière demeure.

Quelques jours après, le 17 nov., Mgr l'Archevêque adressait à son clergé une lettre circulaire au sujet de cette mort si regrettable pour le bien du diocèse, où après avoir retracé à grands traits la carrière du vénéré défunt, il recommandait à ses prêtres d'offrir pour lui la Ste Messe et invitait leurs paroissiens à y assister. » Lett. du 23 nov. 86.)

Ce cher confrère allait commencer sa 45<sup>ème</sup> année. Depuis 31 ans, il était en Cte, et il y avait plus de 22 ans qu'il travaillait au service de la Cong<sup>e</sup>. Sa mort est une perte pour nous; mais il laisse l'exemple d'une vie toute de piété, de dévouement et de zèle, digne, en un mot, d'un disciple de notre Vénérable Père, qui, sans doute, lui aurait fait bon accueil à son entrée dans l'éternité.

Deux de nos grands scolastiques ont suivi de bien près le Père Sœur dans la tombe.

C'est d'abord M. Pedro Martins de Carvalho, né à Prado canton de Villaverde, en Portugal, le 21 mars 1866, et reçu scolastique à Braga le 6 avril 1883. Il était à Chevilly quand, sur le conseil du médecin, il fut envoyé dans son pays natal à cause de sa santé gravement compromise. Le 5 décembre 1886, il rendait l'esprit dans les sentiments de la foi la plus vive, après avoir reçu des mains du P. Eigenmann tous les sacrements de l'Eglise et avoir émis ses vœux perpétuels.

— Le 15 du même mois, s'éteignait aussi pieusement à Ammer-schuir (Haut-Rhin) M. Jean-Martin Klein, né au même lieu le 20 sept. 1863, c'était le neveu du P. Klein, mort supérieur de notre maison de la Basse-Terre en 1855, ainsi que du F. Edouard mort à Chevilly en 1878; du F. Joseph, et

Le frère du P. Charles Klein décédé, en 1880, à la C<sup>té</sup> de la Trinidad. Il avait reçu le s<sup>t</sup> habit de religion à Cellule le 13 mai 1883. Sa santé qui a toujours été chancelante, l'a forcé à rentrer dans sa famille après sa philosophie, et c'est là qu'il a rendu son âme à Dieu, dans les plus édifiants sentiments et après avoir émis ses vœux.



## Mouvement du personnel

Départs. — Se sont embarqués le 27 novembre à Anvers, pour le Congo, M<sup>r</sup> Carrière accompagné des P<sup>r</sup>s. Ignace Stoffel, Guyon, Gaëtan, Levadoux et Allaire ; et de plus cinq religieuses de S<sup>t</sup> Joseph, dont quatre pour Léango et une pour Landana. Un télégramme, expédié par le Commandant du navire, le Vlaanderen Flandre, annonce leur heureuse arrivée à Dakar le 13 décembre.

Le 24 nov., est reparti pour le Portugal, le P. Paloe destiné à Landana. Il attend à Braga, avec le P. Marien Montel, le départ du transport portugais pour le Congo, départ retardé jusqu'ici de semaine en semaine, depuis le mois d'octobre.

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :  
 Le 25 nov., le P. Cosse, venant de la Martinique,  
 Le 26 „ „ le P. Wenger, venant du Sénégal,  
 Le 29 „ „ le P. Jules Brunetti, venant de la Guyane,  
 Le 6 déc., le P. Roserot, venant de Pondichéry.

Avec le P. Wenger est venu de Dakar à Lisbonne le P. Aloïse Meyer, supérieur de la C<sup>té</sup> de S<sup>t</sup>-Marie de Gambie ; il s'est arrêté pour quelque temps à Braga.

Nominations et placements. — Ainsi qu'on l'a vu plus haut, (p. 1325) le P. Willins, économiste de l'établissement de Pittsburg, a été nommé supérieur de la nouvelle maison de Millvale.

Par décision du 16 décembre, ont été nommés Supérieur de la C<sup>té</sup> de S<sup>t</sup> Martial à Port au Prince ; ainsi que Supérieur

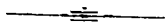


principal de nos maisons d'Haïti, le P. Jaouen, en remplacement du P. Lejeune; et Supérieur de la maison de Pétionville, le P. Runtz.

Par décision du même jour, le P. Jules Brunetti a été nommé Supérieur de la C<sup>té</sup> de Cellule, en remplacement du P. Hubert.

Le P. Guina, qui avait été envoyé à Braga, a été autorisé à retourner en Irlande pour cause de santé. Il s'est rendu à Blackrock le 10 décembre.

Enfin, le 25 novembre, ont été envoyés : à St-Jean, le P. Oreste, et à St-Michel, le P. Eberhard, précédemment à Gethsémani.



### Nouvelles récentes.

Maison-chère. — Sur l'invitation pressante de la Supérieure Générale des Sœurs de l'Immaculée Conception, le C. R. Père est allé à Castres assister à la fête extraordinaire, célébrée par ces religieuses à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de leur institut. Il était accompagné du P. Peureux, spécialement invité avec lui. Mgr. l'Archevêque d'Albi, qui présidait la cérémonie, a officié pontificalement. Le C. R. Père avait été prié de faire le discours de circonstance. Après avoir raconté l'origine et les développements du pieux institut de l'Immaculée Conception, il a parlé des relations de ces religieuses avec notre propre Cong<sup>g</sup> et fait ressortir le bien qu'elles opèrent, par leur concours généreux et dévoué; dans nos Missions d'Afrique, où l'une d'elles a fait à elle seule plus de 1400 baptêmes, et où 35 sœurs ont déjà succombé victimes de leur dévouement. Ses paroles ont produit sur l'assistance une vive émotion. Mgr. Fonteneau a dit lui-même que jamais instruction ne l'avait tant ému.

Le C. R. Père a profité de l'occasion de ce voyage pour visiter le grand et le petit séminaire de Rodez et y parler

de la Congrégation et de ses œuvres, surtout de ses Missions.

— Le dimanche, 12 décembre, a eu lieu, dans la chapelle du Séminaire du St-Esprit une nombreuse ordination faite par M<sup>gr</sup> Duboin, elle comptait 14 prêtres. Monseigneur est parti le 17 déc. pour aller faire une autre ordination à Laval; le 21 il doit en faire une troisième à Limoges.

— Gabon. Le P. Léon Lejeune a failli se noyer dans l'Ogowé à Sambaréné. Il allait à bord d'un vapeur avec un employé de l'Etat, M. Defraise. Leur embarcation a chaviré au milieu du fleuve. Quoique légèrement vêtu, M. Defraise a été entraîné par le courant et a disparu sous les eaux. Le Père, bien qu'embarassé par sa soutane, a pu rattraper un canot, en invoquant les s<sup>ts</sup> noms de Jésus, Marie, Joseph, et a été sauvé comme par miracle. « Ô bonne soutane qui a protégé le Père, s'écrie M<sup>gr</sup> Le Beru, en racontant le fait! » (Lett. du 17 nov. 86.)

— Huilla. — Au mois de septembre, Huilla a été menacé d'une invasion des Hottentots. Une bande de 2 à 3 mille de ces sauvages s'avançaient du Cunène, saccageant le pays sur leur parcours. Tous les habitants effrayés se sauvaient dans les montagnes; le fort portugais ne comptait que 15 soldats. Nos confrères s'étaient retirés avec leurs enfants dans leur principal établissement, celui de St-Joseph, transformé en forteresse; et là ils se préparaient à se défendre de leur mieux. Grâce à Dieu, les Hottentots ne sont pas allés jusqu'à Huilla. (Lett. de sept et oct 86.)

— Avis. — Prière aux supérieurs d'envoyer au plus tôt l'Etat du personnel et des charges de leur C<sup>te</sup>.

— Les Supérieurs des maisons du St-Coeur de Marie, de Langonnet et de St-Blanc sont priés d'envoyer leurs Bulletins pour le commencement de janvier.

Maison-Mère, le 18 décembre 1886.

N<sup>o</sup> 204

Déc. 1886.

# BULLETIN

—  
 États - Unis  
 —

Cité de S<sup>t</sup> Joachim à Détroit.

Oct. 1885 — Déc. 1886  
 —

1. Aperçu historique de la paroisse. — 2. Arrivée de nos Pères. —
3. Troubles excités par l'ancien curé. — 4. Attaque nocturne. Condamnation des coupables. Rentrée des Pères au presbytère. — 5. La cause à Rome. —
6. Bien opéré. Confréries établies. — 7. Nouv. église. — 8. Sa consécration. —
9. Mission. Jubilé. — 10. Encore l'abbé Laporte. Nouv. agitation. — 11. Ecole. Arrivée des Sœurs. — 12. Nouv. presbytère. — 13. Relations avec l'évêque et le clergé. — 14. Personnel.

Bull. de la Cité — 1. La ville de Détroit, qui compte aujourd'hui près de 200.000 âmes et dix-neuf églises paroissiales, doit sa naissance à un Français, Antoine de La Mothe Cadillac (1701). Le P. Valliant S. J. et le F. Constantin del Halle, récollet, accompagnaient ce pionnier de la civilisation. Déjà, dès le siècle précédent, plusieurs autres Français avaient obtenu des indigènes de magnifiques concessions de terrain sur les bords de la rivière du Détroit. Dans la suite, on avait construit le fort de Pontchartrain; et un assez grand nombre de colons étant venus se grouper autour de ce fort, les missionnaires y firent bâtir une église. Les divers gouverneurs du fort de

Pontchartrain, tels que de La Motte Cadillac, de Bourguignon, de la Forêt, Alphonse de Conty, et d'autres gentilshommes français secondèrent de tout leur pouvoir l'œuvre des missionnaires.

La première Messe, dans la nouvelle église, fut dite le jour de la fête de St<sup>e</sup> Anne. De là le nom de St<sup>e</sup> Anne donné à cette église. Détruite par les Indiens et rebâtie en 1723, elle redevint la proie des flammes en 1805.

Pour échapper aux fureurs de la révolution française, un Sulpicien, l'abbé Gabriel Richard se réfugia en Amérique et vint fixer sa résidence à Détroit. C'était un homme remarquable par ses vertus, ses connaissances variées et son tact administratif; aujourd'hui encore sa mémoire est en grande vénération parmi les habitants.

Plusieurs personnes pieuses ayant fait des dons généreux, une église convenable fut reconstruite, et toujours sous le vocable de St<sup>e</sup> Anne. Une corporation civile fut nommée pour en gérer les biens. Dans la suite, il surgit de grandes difficultés entre les autorités ecclésiastiques et les membres de cette corporation. Pour y couper court, M<sup>r</sup> Borgess conçut le projet de faire disparaître cet état de choses.

Près de 1200 familles canadiennes étaient d'ailleurs dispersées aux quatre points cardinaux de la ville. Pour leur offrir le moyen de se rendre à une église française, Sa Grandeur décida la création de deux églises canadiennes françaises, l'une à l'Est de la ville, et l'autre à l'Ouest. Les biens de St<sup>e</sup> Anne furent vendus à un prix convenable, et équitablement répartis entre les deux nouvelles églises.

N'ayant pas de prêtres français, M<sup>r</sup> Borgess en demanda à l'évêque de Montréal. Celui-ci lui céda M. l'abbé Maxime Laporte, qui fut admis dans le diocèse en 1874, pour 10 ans. M<sup>r</sup> Borgess comptait se servir de lui pour l'exécution de son projet. En conséquence, une chapelle provisoire, servant de succursale à St<sup>e</sup> Anne, fut construite à l'Est de la ville. Elle était insuffisante

pour les Canadiens habitant de ce côté. Aussi, pour une raison ou pour une autre, plusieurs familles abandonnèrent elles le curé et sa chapelle, où il faisait d'ailleurs assez peu régulièrement les offices. L'école, de son côté, était insignifiante. De là, parmi la jeunesse, une grande ignorance et une grande négligence, sous tous les rapports.

D'autres accusations graves étaient répandues contre l'abbé Laporte. Pour sauvegarder sa réputation, qui paraissait compromise, à la fin des dix années, il demanda à Monseigneur de rester une année de plus à son poste, parce que, disait-il, s'il était obligé de quitter en ce moment, tout le monde croirait à sa culpabilité. Sa Grandeur se rendit à ses vœux, mais à la condition qu'à la fin de l'année il devrait retourner dans son diocèse de Montréal.

— 2. Pour réparer donc en quelque sorte la fâcheuse administration de la paroisse pendant de longues années, le Prélat prit la résolution de la confier à une Congrégation religieuse et entra, à cet effet, en négociations avec le P. Steub, au mois d'octobre 1884.

Pendant ce temps, l'abbé Laporte fit venir de Montréal son jeune frère, Stanislas, qui venait d'être ordonné prêtre. Il était malade et demandait à rester avec son frère à Détroit pour se reposer. Monseigneur lui donna, par suite, juridiction, pour aider, en attendant, son frère dans le ministère. Ce jeune abbé, plein de talent et d'ardeur, s'acquit bientôt de vives sympathies. Mais cela n'empêcha pas sa Grandeur de poursuivre son projet de confier la paroisse aux membres de la Cong<sup>g</sup>. — Le C. R. Père en autorisa l'acceptation, d'après l'avis du Conseil provincial, par une décision du 23 octobre 1885, qui fut sanctionnée par le conseil général, dans sa réunion du 5 janvier 1886. (V. le Bul. n<sup>o</sup> 193. p. 957.)

Le P. Dangelzer avait été désigné pour commencer l'œuvre. Les abbés Laporte durent quitter le presbytère, le samedi

matin 3 octobre, et le soir du même jour le R. P. Provincial arriva avec le Père pour l'installer.

— 3 Cependant, vers 3 heures, deux Messieurs vinrent nous avertir qu'on avait préparé une émeute pour le lendemain, dimanche, et qu'on voulait nous empêcher d'entrer à l'église et d'y dire la sainte Messe. Le lendemain, en effet, comme nous traversions la rue pour nous rendre à l'église, on vint nous insulter, disant qu'on ne voulait pas absolument de prêtres étrangers. Pour les apaiser, nous leur fîmes comprendre que nous n'étions pas des belges, comme on le leur avait fait croire; mais des français, etc. Et finalement les mécontents s'en allèrent, tandis que les autres nous suivirent à l'église.

À l'heure de la grand'Messe, les révoltés revinrent à la charge pour empêcher les autres d'y assister. On craignit même un moment, qu'ils n'en vinsent à des actes de violence, mais grâce à des pourparlers calmes et fermes, nous pûmes néanmoins achever l'office, sans être trop molestés.

Cette émeute était évidemment un coup monté. Les deux abbés Saporle s'étaient éloignés de la ville pendant la journée; pour se donner l'air de n'y point participer; mais, le lendemain, apprenant qu'elle avait avorté, ils revinrent en ville; où ils visitèrent les familles et fomentèrent l'esprit de mécontentement et de révolte. Le jeune abbé Saporle se mit à la tête du mouvement; et une pétition portant 500 signatures d'hommes, de femmes et même d'enfants fut adressée à Monseigneur.

La maîtresse d'école, dès le premier jour, nous avait-elle aussi, refusé ses services. Sur nos vives instances, elle nous déclara qu'elle eût aimé nous obliger, mais qu'elle ne pouvait pas, étant contrainte de suivre le mot d'ordre donné par nos prédécesseurs. Il était donc évident pour nous qu'on voulait nous isoler et nous rendre la

position impossible.

Le 7 octobre, le jeune Laporte organisa dans l'école, placée au-dessous de l'église, une réunion sous prétexte de faire ses adieux ; mais on vit bientôt que tel n'était pas son but, car il termina en déclarant aux assistants qu'il allait rester avec eux pour conduire et diriger le mouvement contre l'évêque et contre nous. « L'évêque, disait-il aux paroissiens, déteste et hait les Français ; il est injuste à votre égard, en vous donnant des prêtres étrangers ; vous ne devez pas vous soumettre à eux. » Il leur fit même promettre de ne plus jamais mettre les pieds à l'église, tant que l'évêque maintiendrait ces prêtres étrangers.

— 4. Le 10 octobre, nouvelle réunion et nouvelle harangue du jeune Laporte, dans le but d'exciter les gens contre nous. Il y réussit si bien que, dans la nuit du 13 octobre, quelques membres de la paroisse se laissèrent entraîner à un acte de violence vraiment déplorable.

C'était à 8 h.  $\frac{1}{2}$  du soir. Le F. Emilien se trouvait seul à la cuisine, le P. Dangelzer était dans sa chambre au 1<sup>er</sup> étage. Voilà que la porte de la cuisine s'ouvre tout à coup, et quatre hommes masqués paraissent sur le seuil. Deux d'entre eux entrent en braquant leur revolver sur le Frère ; lui enjoignent, sous peine de mort, de ne faire aucun bruit, et le forcent à les accompagner en silence dans la chambre du Père. Ils dirigent sur celui-ci leurs revolvers, menaçant de le tuer s'il bouge ou crie au secours. Son premier mouvement est de se défendre. Mais le Frère le conjure de céder à la force pour éviter une catastrophe.

Les malfaiteurs lui signifient alors de quitter immédiatement la maison avec le Frère ; et ils forcent ce dernier à les aider à emballer habits, livres et autres effets. Un des hommes masqués, pendant ce temps, surveillait le P. Dangelzer.

en tenant un revolver devant sa figure. Quand tout fut prêt, on fit descendre le Père et le Frère dans la rue où une voiture attendait. Dès qu'ils furent montés, on donna ordre au cocher de les conduire où ils voudraient. Le Père se fit conduire dans la maison d'un bon catholique français, demeurant dans le voisinage, et le Frère, avec la voiture chargée d'effets, se rendit au couvent polonais.

La police, avertie immédiatement, arrêta plusieurs individus qui paraissaient compromis, entre autres le domestique des abbés Laporte; et le fils de la maîtresse d'école. Le 12 novembre, ils furent condamnés à trois mois de prison, ainsi que l'un des individus masqués.

Le R. P. Provincial avait quitté Détroit le 12 oct. pour rentrer à Pittsburg, et ce même jour, Mgr. Burgess s'était rendu à New-York, afin d'assister aux funérailles du Cardinal Mac Closkey. Averti de cette affaire par télégramme, sa première pensée fut d'excommunier les coupables, de fermer l'église, et de jeter l'interdit sur toute la paroisse. Il ne devait rentrer à Détroit que le lundi, 17. Le R. P. Strub, prévenu aussi par télégramme, partit aussitôt et arriva à Détroit le samedi matin, 17 oct. Il eut immédiatement une conférence avec le vicaire général, le P. Dangelzer et un autre prêtre influent de la ville, et il fut décidé qu'il valait mieux reprendre tout aussitôt possession de l'église et du presbytère, et faire les offices le lendemain, dimanche, comme d'habitude; ce qui fut exécuté. Monseigneur, à son retour, le lundi, en fut très content, car il fut ainsi dispensé d'en venir à une mesure extrême, qui aurait eu probablement des suites fâcheuses pour plusieurs années.

— 5. Le jeune abbé Laporte fit encore plusieurs harangues en plein air, jusqu'à la fin d'octobre, époque où il fut rappelé à Montréal par son évêque. Et avant de



partir, il organisa le parti de la résistance, en faisant nommer un président et un secrétaire chargés de diriger le parti, de convoquer des réunions, afin d'entretenir le mouvement. Il quëta aussi l'argent nécessaire pour le voyage de son frère Maxime Laporte, à Rome, où il devait en appeler contre l'évêque et contre nous

Ce dernier quitta, en effet, Détroit le 7 novembre pour se rendre à Halifax et de là s'embarquer pour Rome. On pourra deviner l'accueil qui devait être fait à sa cause, et le degré de confiance qu'il y avait sans doute lui-même, lorsque l'on saura que, sans parler des accusations graves portées contre lui, il n'a tenu, pendant les onze années de son administration, aucun registre, ni de baptêmes, ni de mariages, ni de décès, ni aucun livre de comptes. Avant de partir, il avait cependant conseillé aux paroissiens d'être fermes dans leur résistance, leur disant qu'il était sûr de sa justification à Rome, et avant trois mois de son retour dans la paroisse.

Ses espérances, heureusement, ne furent pas réalisées. Le Cardinal Préfet de la Propagande, mis au courant de la situation par M<sup>r</sup>: Burgess et par un rapport de nos Pères, remit entièrement l'affaire au jugement de sa Grandeur, en déclarant qu'il appartenait à l'évêque de préposer aux paroisses et aux missions de son diocèse les prêtres les plus aptes dans le Seigneur. (Lett. à M<sup>r</sup>: Burgess, 23 nov. 1885.)

En même temps qu'ils pétitionnaient à Rome, les abbés Laporte cherchaient à nous ennuyer de toute façon, pour nous forcer à quitter la place.

Les journaux, comme on le pense bien, s'étaient aussi emparés de cette affaire; les uns approuvant cette résistance, d'autres, et c'étaient les plus sérieux, la blâmant sévèrement. La décision de Rome rendit enfin peu à peu le calme et la paix.

— 6. Après le départ des prêtres Saporte, quelques familles commencèrent à se rapprocher, et les offices furent mieux fréquentés. Peu à peu les gens sont revenus au bercail. Dans plusieurs circonstances, ils se sont même montrés très-généreux, en voyant qu'un service régulier était désormais assuré à la paroisse; et pendant le temps pascal, nous avons eu beaucoup de communions.

— Dès le commencement, nous avons vu l'importance et la nécessité d'établir des confréries pour réunir davantage des éléments si divers, et faire plus de bien aux différentes catégories. Nous sommes d'ailleurs environnés de missionnaires d'autres Congrégations religieuses, tels que Jésuites et Franciscains, qui recrutent les membres de leurs confréries dans toutes les paroisses. Nous n'avons pas perdu de temps; et aussitôt après la démolition de la vieille église de St<sup>e</sup> Anne, nous avons obtenu de Monseigneur l'autorisation de transférer chez nous l'ancienne société du St<sup>e</sup> Sacrement, établie pour honorer Notre-Seigneur, et l'escorter processionnellement les 1<sup>ers</sup> dimanches de chaque mois autour de l'église. Comme elle ne comptait plus que sept membres, nous nous sommes efforcés de lui donner un nouvel élan, et actuellement ils sont déjà au nombre de trente.

Cette société est pour les hommes. Pour les femmes, nous avons établi la société de St<sup>e</sup> Anne. Elles se réunissent tous les mois et s'occupent de l'ornementation de l'église, des fleurs, des garnitures d'autel, etc. Tous les mois, ces sociétés ont une réunion, où nous faisons une conférence adaptée aux besoins spirituels de ses associés. Nous avons l'intention de former des sociétés pour les jeunes gens et les jeunes filles, et de les agréger à quelque Confrérie de Rome, afin de leur assurer les mêmes privilèges et les mêmes indulgences.

Outre ces confréries, il y a encore des sociétés semi-

religieuses et semi-laïques, telles que les sociétés de St. Michel, de bienfaisance mutuelle, de St. Jean - Baptiste, etc. Elles se réunissent dans notre école, et nous leur adressons chaque fois quelques paroles, en qualité de chapelains.

— 7. La nouvelle église de St. Joachim, commencée en 1884, se construisit rapidement. Dès le 12 mai 1885, en effet, les travaux étaient assez avancés pour permettre d'y faire à l'intérieur la bénédiction d'une nouvelle cloche de 3.500 livres. Au commencement de juin, elle était entièrement achevée. Elle est en briques et en style roman. Elle a 138 pieds de long sur 80 de large et 68 de haut; 920 personnes peuvent y être convenablement assises dans les bancs.

L'autel, en bois de chêne rouge, est un chef d'oeuvre; il a 45 pieds de haut sur 18 de large. Au dessus du tabernacle, dans une niche superbement sculptée, se trouve le groupe du crucifiement, de grandeur naturelle. Dans deux petites niches latérales, St<sup>e</sup> Anne et St. Joachim. Les deux anges adorateurs sont de toute beauté. Des personnes généreuses ont contribué à l'acquisition de ces magnifiques statues.

Enfin l'église est pourvue de beaux vitraux. Celui qui se trouve au-dessus de la porte principale, porte les armes de la Cong<sup>e</sup> avec la devise: *Cor unum et anima una*. C'est celui qui a été le mieux réussi et qu'on admire le plus.

Les objets qui nous sont venus de l'ancienne St<sup>e</sup> Anne, après sa démolition, tels que chemin de croix, peintures, orgues, petits autels, ont été restaurés et remis à neuf. De sorte que notre église est en ce moment bien décorée. Toutes les dépenses ont été faites par la Corporation, ou au moyen de quêtes particulières. Presque toutes les églises du diocèse sont grevées de dettes; celle de St. Joachim seule n'en a pas.

— 8. La consécration de cette église a eu lieu le jour de

la Pentecôte, 13 juin 1886. C'est la première qui ait été faite par l'évêque de Détroit. La veille, le R. P. Provincial et deux autres Pères étaient venus de Pittsburgh. Plusieurs sociétés de bienfaisance mutuelle de la ville avaient été invitées. A 5 heures, le curé et les marguilliers, en voiture, et les chevaliers de St. Michel, en uniforme, allèrent à la rencontre de Sa Grandeur. Le parcours était d'environ 2 milles. La cérémonie commença à 7 heures.

Le R. P. Provincial, sur la gracieuse invitation de Monseigneur, chanta la grand'messe. Le prélat y assistait au trône. Les dames de la société de St<sup>e</sup> Anne avaient tout préparé avec goût. La messe en musique fut fort bien exécutée sous la direction d'un artiste Canadien. Le sermon de circonstance fut donné par un prêtre hollandais, M. l'abbé Soffers, ancien curé de St<sup>e</sup> Anne.

A la fin de la Messe, Monseigneur adressa quelques paroles en anglais et fixa les limites des deux paroisses Canadiennes-françaises. L'Est pour St. Joachim et l'Ouest pour St<sup>e</sup> Anne. Cette dernière a été confiée aux Pères Basilicns. Il y a trois Pères français sachant l'anglais. Ils s'y sont installés le 15 juillet 1886. Cette paroisse est moins forte que la nôtre: elle ne compte que de 300 à 350 familles, tandis que nous en avons de 500 à 550.

Après la Messe, les sociétés se mirent en procession pour conduire Sa Grandeur au presbytère, à cinq minutes de l'église. Ce défilé se fit au milieu d'une foule immense, et pas le moindre désordre à déplorer. Le lendemain, on commença à fixer les banes, et, à partir du dimanche suivant, les offices se firent dans cette église.

— 9 Pour donner à nos paroissiens l'occasion de faire leur jubilé; et réchauffer un peu leur dévotion, nous avons invité deux Pères Oblats de Marie de Montréal à venir nous donner une Mission. Elle a duré 10 jours et s'est ouverte le

12 septembre. Le St. Esprit les a visiblement assistés, car pendant les dix jours, l'église était comble, matin et soir; et, malgré des bancs supplémentaires, il n'y avait pas encore assez de place. 1800 personnes se sont approchées des sacrements. Parmi elles, il y avait un grand nombre d'arrières.

Les paroissiens se sont montrés très généreux: toutes les dépenses ont été payées par les collectes faites à l'église.

— 10. Ces deux missionnaires étaient d'une C<sup>té</sup> où se trouve un frère des deux abbés Laporte. Ils étaient donc au courant de toutes nos difficultés. Bien plus, en se rendant à Détroit, ils avaient même voyagé en compagnie de l'abbé Laporte, qui s'y rendait aussi, dans le but de susciter de nouvelles chicanes à l'évêque et à nous.

Pendant tout le temps de la Mission, il n'a point bougé: il avait promis cela; paraît-il, aux Très Oblats. Mais dès qu'elle a été terminée, il a tout remis en mouvement. Il a organisé des réunions, prononcé des discours sur la conduite de l'évêque dans le partage des biens de l'ancienne église de St<sup>e</sup> Anne, et cherché à faire accroire à ces pauvres gens ignorants qu'il nous avait donné la propriété de l'église et de la paroisse, etc. Il concluait que pour obvier à tout cela, il fallait pétitionner à Rome et à Cincinnati et demander des prêtres canadiens. Ces pétitions furent failes, en effet, et signées par un grand nombre de femmes et d'enfants. Comme cela devenait un vrai scandale, et que les bons paroissiens exprimaient au P. Supérieur leur étonnement de ce qu'il n'en parlait pas du haut de la chaire, il fit, avec l'agrément d'ailleurs de sa Grandeur elle-même, quelques observations sévères sur cette conduite de certaines gens qui se permettent de critiquer l'autorité ecclésiastique. Ces paroles furent entendues et comprises. De là des récriminations. Un journal franc-maçon et peu lu, le Sandwich, inséra un article écrit par

un des rebelles. On nous envoya même une députation, pour nous demander des explications. Elle ne fut point reçue, et nous nous sommes toujours renfermés dans une grande prudence et une grande fermeté. Pour nous, tout en est resté là.

Mais l'abbé Laporte a commencé un procès devant la cour ecclésiastique de Cincinnati contre Mgr. Burgess, par rapport à la division des biens de la paroisse Ste Anne, et de son propre déplacement, ou plutôt de son renvoi du diocèse. Comment se terminera cette affaire? Nous ne le savons pas encore; mais Sa Grandeur ne veut plus entendre parler de prêtres Canadiens dans son diocèse.

— 11. Dès notre arrivée, nous nous sommes préoccupés de l'école. Elle fut d'abord confiée à une jeune institutrice de Windsor (Canada), et ouverte le 4 novembre 1885. Huit jours après, il y avait déjà une soixantaine d'enfants.

Au mois d'octobre dernier, le bâtiment qui avait provisoirement servi d'église et d'école en même temps, étant devenu vacant, nous nous trouvions pouvoir disposer en plus de deux grandes salles avec une autre plus petite. Nous avons alors songé à la confier à des religieuses. Après bien des démarches, la Congrégation des Sœurs du St Nom de Jésus et de Marie de Montréal, finit par accepter cette œuvre, à des conditions même avantageuses pour nous.

Dès l'ouverture, il y eut trois sœurs, l'une pour le service de la maison, et les deux autres pour les classes. De plus, on laissa la jeune maîtresse d'école qui avait fort bien fait l'année dernière, et que les enfants aiment beaucoup. Dès les premiers jours, nous avons eu 200 enfants, et le nombre va en augmentant. L'avenir de la paroisse se trouve dans cette jeunesse. Espérons que nous parviendrons à former une excellente paroisse de 650 à 700 familles.

Comme, par suite de la translation du presbytère

sur la rue Lafayette, notre ancienne maison devenait vacante, il y avait un local tout trouvé pour les Sœurs. Elles s'y sont donc installées, et forment ainsi une petite C<sup>te</sup> à part.

— 12. Au commencement d'octobre, nous avons, en effet, changé de local. La Corporation de S<sup>te</sup> Anne avait voté une somme de 50,000<sup>f</sup> pour la construction d'un nouveau presbytère à côté de l'église S<sup>t</sup> Joachim. Il devait être construit sur un petit terrain contigu, le seul alors qui fut libre. Mais, dans ce cas, il eut été impossible d'agrandir l'église, déjà trop étroite. Le P. Dangelzer fit part à Monseigneur de ces difficultés, et, avec son autorisation, on se mit en train d'acheter une autre propriété. Il y en avait une très convenable, rue Lafayette N<sup>o</sup> 478, derrière l'église, dont elle n'est séparée que par un passage. Après bien des démarches et des fatigues, il put l'obtenir à un prix relativement très modérée (62,500<sup>f</sup>). Comme pour toutes les propriétés ecclésiastiques, le contrat fut passé au nom de l'évêque, Mgr. Borgess.

Sur ce terrain il y a quatre maisons, dont deux en briques et deux en bois. Nous occupons l'une des maisons en briques; les autres sont louées. Elle est plus spacieuse et plus commode que l'ancienne. Tout y est installé régulièrement: clôture, parlour, salle d'exercices, réfectoire etc. (Lett. du P. Dangelzer 23 nov. 86.)

— 13. Comme ensemble, notre situation présente est donc assez satisfaisante, surtout si nous nous reportons au passé. Nos relations avec l'évêque sont toujours excellentes, et il en est de même avec les autres prêtres, tant séculiers que réguliers. Presque toutes les paroisses importantes sont confiées à des religieux: Jésuites, Franciscains, Capucins, Rédemptoristes et Basilien.

— 14. Au mois de novembre 1885, le P. Cotonica fut envoyé pour aider dans le service de la paroisse le P. Dangelzer. Le P. Roth y est aussi allé dernièrement de Pittsburgh. Le F. Emilion, auquel avait été confié d'abord le service matériel

de la Ct<sup>é</sup>, a été remplacé au mois de juin 1886 par un novice venu de Pittsburg.

## Ct<sup>é</sup> de N. O. du Carmel à Para (Brésil)

Nov. 1885 - Déc. 1886.

1. Arrivée, réception. — 2. La ville de Para. Commerce. Population. — 3. Climat salubrité. Le bery. bery. — 4. Situation religieuse. — 5. Établissement du Carmo. Eglise. Séminaire. — 6. Installation de la Ct<sup>é</sup>, dortoirs, salle de bains — 7. Collège. Elèves. Etudes. — Confréries. — 8. La Ex. mendade. — 9. Ministère, fêtes religieuses. — 10. Visites de Monseigneur.

Bull de la Ct<sup>é</sup>. — 1. Le Bulletin général du mois d'avril 1885 (p. 61<sup>re</sup>), annonçait la fondation de la nouvelle Ct<sup>é</sup> de N. O. du Carmel. Dans les premiers jours du mois de novembre de la même année, s'embarquait, partie au Havre et partie à Lisbonne, sur le vapeur anglais le Paracense, la jeune colonie chargée de planter, la première, l'étendard de la Cong<sup>g</sup> sur la terre du Brésil. Le 3 novembre, au soir, nous nous arrêtions à l'embouchure de l'Amazona, et le 1<sup>er</sup> décembre, à 10 heures, nous entrions dans le port de Belém.

Sa Grandeur Mg<sup>r</sup> de Macédo, pour lors en villégiature à sa maison de la Providence, avait chargé un laïc pieux et dévoué de venir nous prendre à bord. Nous fûmes directement conduits au petit séminaire, où nous ne trouvâmes qu'un ecclésiastique, économe de la maison, le Padre Jeronymo. Il nous promena longtemps dans les corridors et les dortoirs de la maison, nous montra les chambres, à peu près vides, et enfin nous dit froidement: Installez-vous.

Sa Grandeur, avertie de notre arrivée, se hâta de rentrer en ville, et, à 6 h du soir, elle nous faisait, au palais épiscopal, la réception la plus cordiale et la plus bienveillante.

Le jour même de notre arrivée, nous reçûmes aussi la



visite de quelques chanoines, qui paraissaient très heureux de nous voir chargés du petit séminaire; où depuis longtemps, disaient-ils, le besoin d'une Congrégation religieuse se faisait vivement sentir. Le lendemain, les journaux de la ville nous signalaient au public, en termes, du reste, assez indifférents.

Comme il arrive dans toute fondation nouvelle, nous avons d'abord dû passer par quelques petites épreuves. Notre premier repas au petit séminaire fut commandé à un hôtel de la ville; et, pendant quelques jours, nous avons vécu d'emprunts faits à la bourse de notre premier domestique, peu riche, mais moins pauvre que la caisse du séminaire.

— 2. La ville de Belém, ou Para, est située sur la Guajará, vaste baie formée par la réunion du Goama et du Capim.

Son aspect, au dire des Italiens, aurait quelque analogie avec celui de Venise. Comme la reine de l'Adriatique, en effet, sa plage est tellement basse, qu'elle a toujours les pieds dans l'eau. A marée haute, les canaux intérieurs se remplissent; et pour peu qu'on voulût élargir ces canaux, les creuser, on en ferait des allées et des rues navigables.

Le port est plein d'animation et de vie. Cette cité, dont on cherche l'emplacement sur la carte, quand on entend prononcer son nom en Europe, est aujourd'hui en relations régulières et fréquentes avec New-York, Liverpool, Hambourg, Le Havre, Porto et Lisbonne. Le port de Para est la tête de ligne, le point de départ, le chantier de réparations de cette multitude de gros bateaux à vapeur qui remontent par l'Amazone, jusqu'à la Bolivie et au Pérou.

La ville est assez commerçante; on y voit de beaux magasins, et elle est desservie par un admirable réseau de tramways, qui parcourt toutes les rues et conduit à presque tous les coins de la cité.

Sa population est d'environ 60.000 habitants. Les Métis ou

Çapas en forment plus des deux tiers ; le reste, de couleur douteuse, ne peut guère se dire population blanche qu'à titre de souvenir ou par-comparaison. C'est le portugais qui forme, à lui seul, tout l'élément étranger, ou à peu près. Il remplit ici toutes les fonctions qui ne sont pas fonctions d'administration brésilienne ; et presque tout le haut et petit commerce est entre ses mains.

— 3. Malgré la proximité de la ligne équatoriale, la chaleur moyenne à Tara n'est que de 24° à 25° le jour ; la nuit, le thermomètre descend jusqu'à 15° et plus bas encore. Nous devons cette chaleur tempérée à l'Amazone et à ses nombreux et gigantesques affluents, qui produisent des vapeurs abondantes. Nous avons de la pluie à peu près tous les soirs : quand il a passé deux, trois ou quatre jours sans pleuvoir, tout le monde s'en étonne et tout le monde s'en plaint.

Le sol est d'une merveilleuse fertilité. Elles sont indescriptibles, ces forêts vierges qui sont à nos portes avec leurs grandes lianes, leurs arbres géants aux feuilles d'or et d'argent, au tronc enlacé de parasites chargés de fleurs. Non, rien de beau, de grandiose comme elles, elles sont incomparables !

Que faut-il penser de la salubrité de Tara ? Nous n'avons pas la fièvre jaune de Cayenne et du Sénégal. Mais nous avons un autre fléau, celui-là endémique et moitié épidémique, le Bery-bery, affection contre laquelle on ne connaît encore qu'un remède un peu efficace : la fuite empressée, l'expatriation. Dans le courant de ces derniers mois, une bonne partie de nos élèves de la section des grands a dû quitter la maison pour se soigner de cette maladie.

Parmi nous, le P. Desnier en a été atteint. Il venait de passer par une crise de rhumatisme, qui l'avait fait beaucoup souffrir, lorsque ses jambes ayant enflé, on reconnut en lui les symptômes de ce mal. Sitôt qu'il fut capable de supporter un petit voyage, on le fit transporter à la

Providence, maison de campagne de Monseigneur, que celui-ci a toujours mise à notre disposition avec une extrême bienveillance. Grâce à ce changement d'air, au bout de huit jours, le bery-bery avait disparu. — Nous avons tous dû payer plus ou moins notre tribut à notre nouvelle patrie; mais Dieu merci, nous achevons l'année sans qu'aucun de nous ait été mis hors de combat.

— 4. Cette terre de Para a vu passer des Franciscains, des Carmes, des Pères de N. D. de la Merci, lesquels y ont bâti des couvents et des églises. Leurs œuvres ont fleuri jusqu'au ministère Pombal, si funeste, comme on sait, aux institutions religieuses dans tous les pays portugais. Mais, hélas! tout cela s'en est allé en ruines.

Il y a 25 ans, quand Mgr de Macédo, nouvel évêque, entra au Para, il y trouvait un grand séminaire vide, un clergé réduit et peu édifiant, des églises devenues des lieux de réunion pour la Franc-maçonnerie. La confession avait son tarif, la communion s'achetait aussi une fois l'an, et l'eau bénite tenait lieu de tous les sacrements.

Il est facile, après cela, de s'imaginer à quel degré d'ignorance a pu descendre un peuple chrétien, dirigé ainsi pendant un siècle. Aujourd'hui, la situation religieuse, quoique meilleure, est cependant encore bien triste. Ainsi, pas un Brésilien sur dix qui, parvenu à l'âge mûr, ne soit membre d'une loge maçonnique; des milliers d'enfants grandissent sans aucun principe d'éducation chrétienne, faute de prêtres qui puissent s'occuper d'eux; dans tous, jeunes gens, vieillards, femmes et enfants, une ignorance qui fait vraiment peine à voir: telle est la condition de la gent libre et propriétaire. Les Noirs libérés, si il n'y a presque plus d'esclaves au Brésil) ne sont pas moins à plaindre que leurs anciens maîtres, à ce point de vue de l'éducation chrétienne. Sept ou huit Franciscains italiens courent dans les forêts du Haut-Amazone à la recherche des

Indiens qui habitent ces humides solitudes et que les plus brillantes promesses ne peuvent arracher à leur vie nomade et à leurs sombres retraites.

300.000 habitants éparpillés en petites aldeés ou villages de 100 à 150 âmes, et passant les deux tiers de l'année loin de leur principale habitation, toujours en course après la bourrache (ou caoutchouc), sur les fleuves, les rivières: voilà tout le Para et l'Amazonie, qu'on peut appeler un désert d'hommes.

— 5. On sait que notre Cité de Para est placée sous le vocable de Notre-Dame du Carmel. C'est le nom même donné à l'établissement dont nous avons pris la direction, et celui de l'église qui y est attenante. Par Carmo, on entend, à Para, cette église et le vieux couvent de Carmes déchaussés, transformé, il y a 10 ans, en petit séminaire.

Il y a une trentaine d'années que ces religieuses ont abandonné Para et leurs établissements pour se retirer à Rio. Toutefois, il y a une quinzaine d'années, on voyait encore au Carmo un vieux Frère, appelé Alexis, commis à la garde du monastère délaissé.

Monsieur fit l'acquisition<sup>(1)</sup> de cet immeuble quelques années après le départ de ce dernier Frère. Tout l'onéreux du contrat passé avec les Carmes de Rio consiste à solenniser chaque année, d'une façon toute particulière, et avec autant de pompe qu'il est possible, la fête patronale de N. D. du Carmel, chose rendue facile par la grande dévotion du vieux quartier paraense à la Vierge du Carmo.

— Le couvent n'a de valeur monumentale que dans son église. Elle est vraiment belle, élevée, majestueuse, avec deux tours et une sonnerie remarquable, l'aspect qu'elle présente, au bord du fleuve, est presque grandiose. S'intérieur répond de

(1) Sa Grandeur n'a le vieux monastère qu'à titre de bail, le gouvernement s'en réserve la propriété. (ép. de M. P. Supérieur).

tous points à l'extérieur: elle a la forme d'une croix latine; malheureusement, la partie supérieure de cette croix, qui forme le sanctuaire; n'est qu'une construction provisoire; basse, sombre, rompant on ne peut plus malheureusement le style et le plan d'architecture du reste de l'édifice. La nef n'a point de bas-côtés, mais dans le mur latéral, à l'entre-colonnes, ont été établis des autels d'assez grande dimension avec couronnement et fond en bois peint sculpté; sans compter l'autel majeur et deux chapelles. l'une donnant sur le sanctuaire et l'autre sur le portique de l'église. Nous avons en tout huit autels pour la célébration de la Messe.

La nef possède encore une vaste tribune. On ne trouve pas dans ce sanctuaire l'ornementation chargée, propre à tous les édifices religieux des anciens monastères portugais. Seul le sanctuaire et la partie qui fait fond à l'autel majeur, ont ce caractère. Le reste est du plus pur style roman, avec double arcs de voûte en granit et une parcimonie de décors qui n'enlève rien à l'imposante majesté du temple.

— 6. Nous avons choisi la chapelle donnant sur le sanctuaire et dédiée à St-Louis de Gonzague pour y faire nos exercices de piété du matin, bien que le St-Sacrement ne soit pas conservé dans cette chapelle. Ce qui nous a décidés à cela, c'est la présence dans l'église, chaque matin, d'un certain nombre de personnes étrangères, prêtres ou laïques. L'examen particulier et la visite du St-Sacrement se font à l'église, soigneusement fermée de 8 h. du matin à 4 heures 1/2 du lendemain.

Le Carmo possède aussi un établissement de bains. La marée y monte deux fois par jour, et les crocodiles, qui pullulent dans le fleuve, ont le bon esprit de ne pas venir jusque-là. Mais on y a pêché parfois de gros serpents d'eau, entre autres une giboye qui mesurait 5 mètres et était grosse comme un petit arbre. Vu l'incommodité de ce voisinage, à notre arrivée,

nous avons tout de suite songé à une installation de douches plus propre et plus à portée. Elles fonctionnent quand la pluie et le P. Économe veulent bien mettre l'eau dans le bassin, mais la pluie est encore la plus généreuse. Voilà en gros tout le Carmo. L'église seule a quelque valeur, le reste est une ruine : et on y est bien à l'étroit. Il faudrait aujourd'hui des sommes énormes pour faire l'achat des propriétés particulières qui nous limitent, nous étreignent, nous bouchent la vue et le passage. Une belle occasion s'est, paraît-il, offerte il y a 7 ou 8 ans, et on l'a manquée.

— En dehors de son église, le Carmo est, en effet, la construction la plus triste qui se puisse imaginer : c'est un labyrinthe de pièces indescriptibles. Nous avons cependant à peu près la place qu'il nous faut : 3 dortoirs assez spacieux et pouvant recevoir, les trois réunis, de 130 à 140 élèves ; une grande salle pour les séances. Le P. Berthon y a installé, à lui seul, un théâtre permanent. L'étude et le réfectoire laissent moins à désirer que les classes, assez spacieuses, mais dispersées un peu dans tous les coins de la maison. La cour de récréation des enfants est étroite et mal nivelée ; les hangars consistent en une sorte de méchante galerie, étayée en planches déjà bien fatiguées, et où il est plus facile de se casser les jambes que de se promener à l'aise ou de se tenir à l'abri, ce qui n'est pas un petit inconvénient pour une maison d'éducation comme la nôtre. Toute l'année, nous avons eu à en déplorer les suites fâcheuses pour la discipline, la santé etc.

— 7. Sa rentrée des classes avait été fixée aux premiers jours de janvier, 1886. On nous avait néanmoins préalablement avertis que nous ne pourrions ouvrir les cours avant le milieu ou la fin du mois, et cela faute d'élèves. Les rentrées de séminaire ou de collège, au Tana, durent deux mois ou mieux la moitié de l'année. Le premier jour au soir, nous avions dix élèves ; à la fin de février, nous étions à peu près au complet. Le maximum que nous ayons atteint est de 130 élèves.

A l'heure présente (un mois et demi avant les grandes vacances d'octobre) nous sommes retombés à 70. La maladie a fait passablement de vides. Toute notre section des grands est en villégiature. Un bon nombre ont quitté avec le véry-véry contracté dans la maison. Nous allons assister aujourd'hui aux funérailles d'un de ces pauvres enfants, enlevé rapidement par cette maladie.

— Toute l'année nous avons suivi l'ancien programme de la maison, tant pour la discipline que pour les études. Le règlement est celui même de nos petits séminaires de France. Quant à l'enseignement, il est divisé en deux grandes sections: l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire. L'enseignement primaire est divisé en trois cours; l'enseignement secondaire comprend: l'étude du portugais, du latin et du français, avec les mathématiques, l'histoire et la philosophie, comme enseignement obligatoire — de l'anglais et de l'allemand comme enseignement facultatif. Cette seconde section est aussi divisée en trois cours ou trois années.

L'enseignement primaire a un professeur pour chaque cours; l'enseignement secondaire a un professeur spécial pour chaque matière. Nous avons trouvé ce système établi et nous l'avons conservé: c'est d'ailleurs celui de Braga. Tout le monde sait qu'il a des avantages au point de vue de l'enseignement lui-même, et d'immenses inconvénients quant à la partie disciplinaire, à cause du changement de professeurs, qui a lieu trois ou quatre fois par jour.

On jugera d'ailleurs facilement du niveau des études au séminaire et au Brésil, quand on saura qu'au bout de la 3<sup>ème</sup> année de latin, et même souvent de la 2<sup>ème</sup> année, nos élèves vont se présenter devant une commission qui les approuve comme on dit ici, leur délivre une sorte de diplôme de capacité, lequel leur ouvre la porte des établissements

d'enseignement supérieur, comme sont les écoles de droit, de médecine, etc. Des élèves de 5<sup>ème</sup> sont donc admis à s'asseoir sur les bancs de l'école de droit et à étudier les hauts principes de la législation, et trois ans après, ils s'en reviennent infailliblement munis de leur diplôme de magistrats et de médecins. Aussi, à chaque coin de rue, coudoie-t-on des barbards et des docteurs, qui meurent de faim, car leur grand nombre fait leur grande misère.

Il n'est pas en notre pouvoir de relever ce niveau des études, ni de modifier le programme de cet enseignement secondaire, le tout dépendant de l'Université.

— L'esprit général des enfants est celui d'une bonne maison d'éducation. Le caractère sacerdotal de leurs maîtres a sur eux beaucoup de prestige. Avec certaines dispositions à la piété, nous avons trouvé en eux tous une ignorance étonnante des choses les plus élémentaires. Bon nombre de ces pauvres enfants, en effet, arrivent ici de l'intérieur, n'ayant jamais vu de prêtres. Baptisés au passage de quelque missionnaire dont ils ne connaissent même pas le nom, ils n'ont jamais rien appris en fait de catéchisme ou de prières c'est une véritable jeunesse païenne d'Afrique que ces grands jeunes gens de l'intérieur du Para, qui entrent au séminaire pour la première fois, et heureuse ceux qui peuvent y venir.

Quelque chose qui est particulier à nos enfants et qui tient sans doute du sang et du milieu social où ils se trouvent c'est l'esprit d'association. Ils sont très portés à la confédération, à la demande, à la petite société, qui a son règlement, son président, ses membres choisis, ses statuts et ses réunions. Il a fallu céder un peu à cette inclination. Nous avons ainsi vu se établir, toujours avec l'autorisation de qui de droit, bien entendu, différentes sociétés classiques, littéraires, et jusqu'à une association, non pas protectrice, mais bien destructrice des animaux et d'intitulant: *Sociedade*



nos Diables . société des insectes , mieux aurait-il valu dire des insecticides . Une autre s'est donné comme mission de balayer la cour . sociedade da limpeza . société de la propreté . Avec le temps , on parviendra peut-être à tourner cet esprit , ces penchans congréganistes vers des objets et des choses d'un ordre plus relevé :

Notre vie en commun , nos exercices religieux à heures fixes , notre vie religieuse en un mot , fait sur ces enfans beaucoup d'impression . Tous s'accordent à reconnaître que vraiment la vie des Pères religieux est plus parfaite que celle des autres Pères . Peut-être de l'admiration en viendront-ils à l'imitation . Quelques-uns ont déjà manifesté le désir d'être un jour religieux . Nous espérons rencontrer parmi eux quelques éléments qui nous permettront de former le noyau d'un petit séminaire proprement dit .

— 8. L'Ermandade , ou Tiers-Ordre de la Pénitence , que nous avons mentionné plus haut , est une espèce de confrérie franc-maçonnique , qui a suscité jadis à Monseigneur de grandes difficultés . Cette Ermandade , sur laquelle a pesé pendant 3 ou 4 ans l'interdit épiscopal , occupe une des chapelles attenantes à notre église , on ne sait trop à quel titre :

Cette chapelle ne s'ouvre qu'une ou deux fois l'an : en carême , et le vendredi de la semaine sainte . L'Ermandade possède , dans une des salles qui font corps de bâtiment avec leur chapelle , la représentation en grandeur naturelle et complète de tous les instruments et de tous les saints personnages de la passion . C'est à cette exposition que les Frères de la Confrérie viennent en foule ; c'est également le jour des riches aumônes destinées à entretenir la société . Le vendredi saint , après la vénération de ces mêmes objets dans la chapelle des tertiaires , on porte le tout en procession . Cette année , le mauvais temps s'opposant à cette manifestation , toute la dévotion des Frères se concentra alors dans la

chapelle, où l'on alluma force bougies, et où retentit pendant près d'une heure le bruit assourdissant d'une musique militaire.

Redoutant quelques scènes de désordre et de scandale, nous avions soigneusement fermé la porte de notre église, qui établit communication avec le sanctuaire; à moitié maçonnique; mais sitôt que la foule de l'Armandade se fut aperçue que notre propre office était commencé, la porte fermée fut ouverte; tout ce monde pénétra chez nous et se répandit dans la nef de l'église comme un flot, mais un flot devenu bientôt paisible et presque religieux. S<sup>t</sup>' attitude que ces braves gens gardèrent jusqu'à la fin, fut vraiment digne. Nous n'avons pu nous empêcher de voir-là comme un change donné au diable par le S<sup>t</sup>' Cœur de Marie, refuge des pécheurs, dont les voix de nos enfants répétaient l'invocation.

Il n'y a que le S<sup>t</sup>' Cœur de Marie, en effet, qui puisse ramener au vrai culte, à la vraie piété, ces pauvres gens ignorants et superstitieux, n'ayant plus qu'une foi morte, qu'un squelette de religion; car pour eux, une inclination devant une statue, un baiser à cette même statue, une amône, et surtout une procession aux flambeaux, voilà à peu près leur religion. Quant à la Messe; à la S<sup>t</sup>' Table, au tribunal de la pénitence, on ne les y voit jamais.

— 9. Ne suffisant qu'à grand peine au service du Coarao, nous n'avons pu jusqu'ici accepter d'œuvres accessoires. Notre ministère se borne ainsi à notre établissement. Toutes les fois cependant qu'il nous a été possible de rendre service aux chanoines curés des diverses paroisses de la ville, nous l'avons fait avec empressement.

Au temps de Pâques, sur la demande qu'en avait faite M<sup>e</sup> le curé de la cathédrale, le P. Berthou a été envoyé à une fazenda, grande ferme, située à 40 lieues en amont de Para, sur les bords du fleuve Guama. Il a trouvé là 3

à 400 personnes, pour la plupart anciens esclaves libérés. Une bonne partie se sont confessés; tous les enfants nés dans le courant de l'année ont été baptisés; un certain nombre de mariages ont été faits et le Père est rentré un peu fatigué, mais enchanté de sa première excursion apostolique. Il n'a eu qu'à se louer de l'affabilité et des attentions délicates avec lesquelles le propriétaire de la Fazenda l'a reçu et traité durant les 3 ou 4 jours qu'il a passés en ce lieu.

Au commencement et au milieu de l'année, deux retraites ont été prêchées aux enfants du pensionnat et de l'orphelinat des Sœurs Dorothéennes de la ville — la première par le P. Taxissier et la deuxième par le P. Bourbonnais. Ces mêmes religieuses, au départ du prêtre séculier leur aumônier, ont fait des démarches et des instances pour obtenir qu'un de nos Pères fût chargé du soin religieux de leur établissement et de leur C<sup>te</sup>. En raison des surcharges de notre propre maison, on a dû refuser les offres qui ont été faites.

— Le Carmo est église paroissiale, mais nous ne sommes pas chargés du ministère en dehors de l'église; par ce côté, elle est reliée à la paroisse de la cathédrale et c'est le titulaire de cette dernière qui en est chargé. C'est bien de la besogne pour un seul prêtre, car, à elle seule, elle s'étend de 10 à 15 lieues en dehors de la ville. C'est le Père Antoine Bourbonnais, connu ici sous le nom de Padre Antonio, qui se voit chargé à peu près de tout le ministère des confessions dans notre église.

Monseigneur a déjà manifesté à diverses reprises le dessein de nous envoyer pendant les grandes vacances faire de l'apostolat dans les parties les plus abandonnées de son immense diocèse :

Ce serait le moment, en effet, de monter sur le Christo-phore <sup>(1)</sup>, si le Christophore, hélas! était passé de grande

(1) Bateau que Monseigneur se proposait de faire construire pour évangéliser les vastes contrées arrosées par l'Amazone et ses affluents.

et belle idée à réalité. Il est bien à craindre qu'il ne sorte jamais des chantiers de la Soire où il a été commandé et puis contremandé.

— 10. Noël est la première grande fête que nous ayons eu à solenniser au Lapa seuls encore au séminaire; et plusieurs déjà sous les étreintes de la fièvre, notre Messe de minuit eut un peu l'air d'une messe de requiem. Le P. Supérieur dit une messe basse, pendant que le P. Veillot se tenait à la grande tribune pour donner, avec le Minuit chrétien, une petite couleur de joie et de renaissance.

Nos fêtes de Pâques, de la Pentecôte ont été des plus simples; mais nous avons eu une belle cérémonie de Nôtre Communion. Préparée et célébrée avec une solennité spéciale, c'était chose à peu près inconnue à Lapa. Malgré cela, nous n'avons pas hésité à l'établir chez nous. Les enfants s'y sont préparés avec beaucoup de piété. C'est M. l'abbé Muzédo, neveu et secrétaire de Monseigneur, qui a célébré la messe de communion et donné les différentes instructions du matin et du soir. Les parents, conviés à cette cérémonie, se sont fait un plaisir de répondre à cette invitation et en ont paru grandement touchés et satisfaits.

— La fête de N. D. du Carmel, qui est notre fête principale est, entre toutes, celle qui attire le plus la population brésilienne. Une neuvaine de saluts précède le jour de la solennité. Tous les prédicateurs en renom passent successivement dans la chaire pour chanter les gloires de Marie, la Vierge du Carmel. La foule, qui se presse chaque soir dans la nef de l'église; est des plus pieuses et des plus recueillies, et reste bien longtemps encore après la bénédiction, récitant le rosaire et diverses prières à la St<sup>e</sup> Vierge. En ne peut, sans se sentir ému, touché jusqu'aux larmes, être témoin de cette foi simple, naïve; pleine de démonstrations, conformes aux usages du pays.

La fête se couronne par une belle procession, où chacun se dispute l'honneur de porter la statue vénérée, pendant que

la jeunesse turbulente fait partir force pétards, et que les bonnes vieilles jettent des regards de tendresse sur la Vierge, en priant tout haut et de toutes leurs forces, comme des personnes qui ont peur de n'en pas dire assez.

— 11. Monseigneur se montre toujours plein de bienveillance pour nous. Chaque fois que nous lui faisons une invitation, il s'empresse d'y répondre. Malheureusement, dans le courant de l'année, il se trouvait absent à l'époque de nos plus grandes solennités. Nous l'avons eu cependant une première fois pour l'ouverture de la retraite des enfants; il voulut lui-même faire cette ouverture par une petite instruction, et le salut du St. Sacrement. Monseigneur est venu une seconde fois pour célébrer dans notre sanctuaire une messe d'actions de grâces.

Au commencement du mois d'août (1886) devait avoir lieu le 25<sup>ème</sup> anniversaire de son épiscopat. A cette occasion, le séminaire fit l'achat à Paris d'une étole précieuse, d'une facture très soignée; le reste du clergé s'était cotisé pour faire venir une belle crose; les religieuses une mitre. Tout cela devait être offert à Sa Grandeur dans une soirée en même temps littéraire et dramatique. Mais au jour marqué, Monseigneur se trouvait encore en tournée pastorale. A la place du prélat, on mit son portrait et l'on exécuta, autant que les circonstances le permettaient, le programme de la soirée. On fit force musique, puis le drame de la Malédiction, préparé au prix de tant de soins et tant de fatigues par le T. Berthon, mena la séance assez avant dans la nuit. La foule se retira contente et n'emportant qu'un regret, partagé, du reste, par tous, c'était de n'avoir pas eu au milieu d'elle le Pontife vénéré en l'honneur duquel toute cette fête avait été organisée.

# Iles St Pierre et Miquelon.

—  
Cité de St Pierre.

Janv. 1884 - Dec 1886.

1. Marques du Conseil g<sup>l</sup> Projet de laïcisation du collège & Elèves. Distrib. de prix. — 3. Ministère. Jubilé. — 4. Société de secours mutuels. — 5. Personnel. Santé: Voyage

Bull de la Cité — 1. Notre petite colonie, à l'exemple de ses sœurs plus grandes, aspire, elle aussi, à la laïcisation. Dans la séance du 16 septembre 1885, un conseiller général, M. Clément, a fait la double proposition de nous remplacer, au collège, par des laïques, et, comme vicaires à la paroisse, par des prêtres séculiers. Cette dernière proposition seulement obtint la majorité des voix, car pour la première, on recula devant la difficulté de nous trouver des remplaçants.

Ce vote, néanmoins, mécontenta fort la population, qui fit bientôt une double protestation en faveur de notre maintien dans la colonie: la première, signée de tous nos anciens élèves, fut présentée au P. Supérieur, comme vœux et souhaits de bonne année; la deuxième, plus efficace, fut faite par la grande majorité des électeurs.

Un autre preuve plus touchante encore de l'attachement qu'on nous porte ici, c'est que, à la première nouvelle du projet de notre départ, on parla de se cotiser, et un des notables commerçants promettait même une somme assez importante. De plus, on voulut faire violence au ciel: prières, neuvaines en commun à l'église, communions, vœux et promesses de sommes relativement considérables, en faveur des élèves de St Joseph, tout fut mis en œuvre.

Tant de supplications devaient être exaucées. En effet, malgré les attaques dont nous venons de parler, rien, jusqu'ici, n'a été changé dans notre position. Suivant le vœu du conseil général, le Ministère avait demandé au C. R. Père,

par lettre du 25 mars 1886, le remplacement du P. Oster, comme vicaire de St. Pierre, par M. l'abbé Guillo, que son oncle, curé de Miquelon, avait fait venir auprès de lui. Mais le supérieur ecclésiastique, M. Le Tournoux, ne crut pas pouvoir accepter ce jeune prêtre, qui quitta bientôt de lui-même la colonie.

Quant au collège, il y a eu du mieux. Le conseil général, dans la dernière séance de novembre 1886, vient même de nous voter deux nouvelles bourses. Il est vrai qu'il a eu à subir quelques épreuves : un de ses membres s'est vu obligé de s'asseoir sur le banc des repris de justice comme fraudeur ; en outre, une élection d'octobre dernier introduisait au milieu d'eux M. Salomon Eugène, l'un de nos anciens élèves, le promoteur de la première protestation. Il avait obtenu 373 voix contre 136, accordées à son antagoniste, l'ennemi acharné de notre œuvre, et l'instigateur de tout le mal qu'on a voulu nous faire.

— Le nombre de nos élèves se maintient toujours entre 65 et 70. Ils sont, en général, animés de bonnes dispositions et bien appliqués à l'étude. Aussi les différentes commissions d'examen qui se sont succédées de 1884 à 1886, n'ont-elles eu que des éloges à nous adresser sur leurs progrès.

Pour nos distributions de prix, à part celle de 1884, qui eut toute la solennité que nous donnons habituellement à ces fêtes, nous nous sommes abstenus de toute démonstration de ce genre pour les années 1885 et 1886, vu les attaques dont nous étions l'objet, et l'absence successive du P. Supérieur et du P. Fréconon.

— 3 Nos relations avec le supérieur ecclésiastique, M. l'abbé Le Tournoux, sont toujours excellentes. Lors de l'émission du vœu du Conseil général demandant notre remplacement, il envoya une énergique protestation au Ministère pour demander le maintien des Pères.

Sur ces entrefaites, arriva le 25<sup>ème</sup> anniversaire de sa

prêtrise : c'était le 20 d'éc. 1886. Une souscription, due à l'initiative du P. Supérieur, permit de lui offrir de riches ornements et un magnifique calice doré, avec sa chapelle, du travail le plus fini. Un des émaux du calice représente St René, patron de M. l'abbé. Le Tournoux; et, sous le pied, se trouvent gravés des vers latins dus au talent bien connu du P. Simbour.<sup>(1)</sup>

Le repas de la fête, offert par M. le Supérieur ecclésiastique, eut lieu au collège. Là, en présence de M. le Commandant et de ses principaux officiers, M. Le Tournoux remercia le P. Supérieur, l'organisateur de la fête, et fit un grand éloge du concours que lui prêtaient les Pères dans le St ministère. « Grâce à votre présence dans la colonie, dit-il, en terminant, je puis me flatter d'avoir une paroisse modèle. »

Nous continuons donc le St ministère comme par le passé. Ses retraites pascales sont toujours bien suivies. Le nombre des communions, durant le temps de Pâques, s'élève à 1800 environ.

— 4. — L'Apostolat de la Prière est dû une grande partie du bien opéré et développé, durant ces deux dernières années, dans la paroisse. Cette oeuvre fournit beaucoup de communions, tous les premiers dimanches du mois. Les membres du 3<sup>ème</sup> degré, au nombre de 150, portent ostensiblement une croix-médaille, comme insigne distinctif; et aux processions, ils aiment à faire paraître leur splendide bannière. (voir le Messager du Coeur de Jésus, N<sup>o</sup> de Juill. 1885.)

La fête de St Joseph devient aussi de plus en plus la fête populaire parmi nous. Dans l'assistance nombreuse qui y prit part en 1885, on remarquait 200 ouvriers, qui occupaient en corps toute une nef de l'église. Ils avaient offert un pain bénit à l'occasion de cette fête du patron des ouvriers.

(1) Le Messager de St Joseph, dans son N<sup>o</sup> de septembre 1886, a publié un compte-rendu détaillé de cette cérémonie.



Le P. Tréconon, qui avait provoqué cette manifestation, s'entendit avec M. le curé, et avec des hommes de bonne volonté, pour former une société de secours mutuels, sous le patronage de St Joseph. M. le Commandant lui-même, accueillit favorablement ce projet et travailla aux nouveaux statuts. Après toutes les formalités et autorisations requises, nous inaugurons solennellement cette nouvelle société, le jour de la fête du grand St Joseph (1886). M. le Commandant y assistait. Nos ouvriers se sont encore retrouvés aux pieds de leur auguste Patron, au jour-anniversaire de son couronnement, à St Pierre.

Nous avons, en outre, à desservir l'hôpital militaire, c'est le P. Cadoret J<sup>h</sup>, qui, depuis son arrivée parmi nous, remplit ce ministère. Le même Père a prêché les exercices du jubilé à Miquelon. Chaque année, du reste, l'un ou l'autre des Pères se rend, au temps de Pâques, à Miquelon et à l'île aux Chiens pour donner quelques instructions et Notre-Seigneur bénit visiblement leurs travaux.

Depuis six ou sept ans, les retraites des Frères de Floir-mel et des Sœurs de St Joseph, nous ont été entièrement dévolues, et depuis 1884, ce sont les P. Oster, Tréconon et Folie qui ont rempli cet important ministère.

— Le personnel de notre C<sup>te</sup> se compose actuellement du P. Oster, supérieur, et des P. Tréconon, Cadoret, Folie, et des FF. Pius et Phébus. Le P. Folie nous est arrivé au mois d'octobre 1884.

— En 1885, le P. Supérieur, qui n'avait quitté le pays depuis 11 ans, obtint de l'administration un congé pour France. Il nous quitta au mois de juin pour nous revenir au mois d'octobre suivant. Il profita de son séjour à Paris pour faire imprimer un petit ouvrage qu'il avait composé, intitulé: Vie de M<sup>lle</sup> Marie. Elisabeth Brey, pieusement décédée à St Pierre. Cette biographie, qui a reçu de Mgr Germain, évêque de Coutances, l'approbation la plus flatteuse, a été partout très favorablement accueillie.

Dans le courant de l'été 1886, notre petite colonie a été éprouvée par la variole : nous avons compté 18 décès. Le P. Cadoret, lui-même, subit quelques légères atteintes de la maladie, par suite de ses visites auprès des malades de l'hôpital. Le P. Tréconon, dont la santé laissait beaucoup à désirer, dut se rendre, vers la même époque, à la Martinique, pour assister à la mort de sa sœur, dernier membre de sa famille, et pour régler ses affaires temporelles. S'étant un peu remis dans sa paroisse natale, il put y prêcher les exercices du jubilé. Il nous est revenu au mois de novembre, après un heureux voyage. Pendant son absence, le cher F. Pius nous a donné les plus grandes inquiétudes. Une forte fièvre typhoïde nous fit craindre pour ses jours, mais, grâce à Dieu, après deux mois de maladie, il s'est remis peu à peu, et maintenant il fait la classe.

Nous terminons ces lignes (16 déc. 1886) au moment où nous préparons les exercices du jubilé. Nous donnerons des instructions aux hommes et aux femmes séparément. Puise le Seigneur bénir nos efforts auprès des âmes et nous donner de contribuer, pour notre petite part, aux intérêts généraux de la sainte Eglise.



## Nécrologie.

Le P. Aloyse Meyer  
 décédé à Braya le 2 janv 1887.

Le P. Aloyse Meyer est né à Andlau-au-Vat (Bos-Rhin) le 9 octobre 1843, d'une famille de cultivateurs aisés, où la vie chrétienne était traditionnelle. Après avoir fréquenté l'école du village et commencé ses humanités sous la conduite d'un

ecclésiastique de l'endroit, il passa au petit séminaire de Strasbourg où il fit sa 4<sup>e</sup> et sa 3<sup>e</sup>.

Toutant ensuite, à l'exemple de plusieurs de ses condisciples, devenir religieux missionnaire de la Cong<sup>e</sup> que M. l'abbé Mihe, son directeur, lui avait fait connaître; il sollicita son admission et fut envoyé à N. D. de Langonnet, où il fit sa seconde (nov. 1860), puis à Cellule; où il acheva le cours de ses humanités.

Le grand scolasticat, était alors à Paris. Il y entra (19 oct. 1862), avec de bonnes notes pour sa conduite et l'application au travail, afin d'y faire ses cours de philosophie et de théologie qu'il termina à la fin de l'année 1866. Le 12 mars 1864, il recut la tonsure des mains de Mgr. Maupoint, évêque de Saint Denis (Réunion), et le 1<sup>er</sup> avril 1865 les ordres mineurs. Il fut ensuite promu successivement au sous-diaconat (24 fév. 1866), et au diaconat (26 mai); et le 16 sept. suivant il entra au noviciat, où il se fit particulièrement remarquer par sa piété, sa régularité et son estime pour la vie religieuse: « Très renoncé et bien soumis, écrivait Mgr. Kiehl, alors employé au noviciat, il se laisse conduire facilement malgré ses scrupules, et est d'une grande charité pour ses confrères. »

Au moyen d'une dispense d'âge obtenue de Rome, car il avait alors à peine 23 ans, M. Meyer recut la prêtrise (sept. 1866). Et à la fin de son année de noviciat, en la fête du St. Cœur de Marie (25 août 1867), il fit sa profession et émit ses premiers vœux entre les mains du T. R. Père Schwindenhammer, Supérieur Général.

Le jeune profès, qui était venu dans la Cong<sup>e</sup>, à cause surtout de sa Mission des Noirs, fut alors envoyé en Afrique, où il fut d'abord attaché à St. Joseph de Ngazobil par Mgr. Kobis. Le vrai missionnaire se fit voir dès lors en lui par l'ardeur qu'il déploya à apprendre la langue Wolofe.

Et quand il put le comprendre et le parler convenablement, il demanda à M<sup>seigneur</sup> la permission d'aller annoncer l'Evangile dans les villages païens du voisinage ; mais avec une telle instance et de si beaux sentiments de zèle apostolique que Sa Grandeur crut devoir communiquer sa lettre au C. R. Père, en ajoutant: *Utinam omnes missionarii sic saperent!* « Oh! que je serais heureux, écrivait lui-même le zèle missionnaire, si le bon Dieu me jugeait digne d'un ministère si beau et si consolant auprès des âmes si abandonnées, qui me sont mille fois plus chères que ma vie! »  
(Lett. du 30 août 1868.)

Pendant près de vingt années, le P. Meyer fut, en effet, employé auprès des Noirs de la Sénégambie. Ses deux principaux théâtres de son zèle ont été Gorée et St<sup>e</sup> Marie de Gambie. Il resta à Gorée jusqu'en 1879. Dans un voyage en France, en 1873, il fit, sur la petite chrétienté de Gorée, le bien qui s'y faisait et l'influence exercée sur la côte par les chrétiens de cette île, un remarquable rapport, publié au Bulletin (Tom. 9. p. 712.)

En 1879, on eut besoin en Gambie d'un missionnaire sachant le volof, pour remplacer le P. Speisser, obligé de rentrer en France. M<sup>gr</sup> Duboin jeta les yeux sur le P. Meyer, qui fut nommé supérieur de cette Mission et l'est resté jusqu'à sa mort. Toujours il a déployé un zèle patient et modeste, non moins que dévoué et persévérant.

Une profonde anémie l'avait obligé, en 1884, de rentrer en France, il y resta cinq mois; mais il repartit sans être complètement guéri. Aussi, ne tarda-t-il pas à être de nouveau bien fatigué, et, vers la fin de novembre dernier, le médecin jugea indispensable un retour en France. Mais pour ne pas le faire passer trop brusquement du chaud au froid, surtout à cette époque de l'année, il fut décidé qu'il

s'arrêterait au Portugal, pour aller passer l'hiver à Braga. Arrivé dans cette Cité, il écrivait le 9 décembre au C. R. Père: « Inutile de vous dire que j'ai été bien reçu par tous les confrères de cette maison; qui sont pleins de charité pour moi; le R. P. Eigenmann surtout m'a fait un accueil tout paternel. On est ici aux petits soins pour moi: aussi ma santé se remet-elle sensiblement. J'espère même qu'avant la fin de l'hiver je serai tout transformé et changé en un homme nouveau. Cette fois-ci, je ramasserai, je pense, des forces pour pouvoir passer de longues années encore en Afrique... » (Lett. du 3 déc. 1886)

Hélas! le bon Père se faisait illusion sur son état, et moins d'un mois après, nous devions apprendre la nouvelle de sa mort. Voici en quels termes le P. Eigenmann l'annonçait au C. R. Père: « Le bon P. Meyer nous a quittés, à 4 heures, hier soir 2 janvier. Sa profonde anémie, jointe à une maladie de foie et d'intestins, ne lui a pas laissé assez de force pour résister à la congestion pulmonaire dont il nous a apporté le germe du lazaret de Lisbonne. Nous ne pensions pas cependant qu'il succomberait si vite, car il a été à peine cinq ou six jours alité. Je lui ai administré les derniers sacrements en présence des Pères et des Frères de la Cité, après avoir reçu à plusieurs reprises sa confession; et lui ai fait renouveler ses vœux perpétuels de religion, après lui avoir appliqué l'indulgence in articulo mortis. Il a fait généreusement le sacrifice de sa vie à l'intention des pauvres Noirs, et s'est soumis de bon cœur à la sainte volonté de Notre Seigneur. Jusqu'à une demi-heure avant d'expirer, il a conservé toute sa connaissance. Il n'était nullement troublé, et s'étonnait lui-même de sa tranquillité. »  
« Il me semble, disait-il que je ne crains pas de mourir. »

Il y a donc tout lieu de croire qu'après avoir consacré sa vie entièrement au service des âmes et avoir fait

une mort si édifiante, il repose maintenant dans le sein de Dieu. Demain, 4 janvier, aura lieu son enterrement dans notre cimetière » (lett. du 3 janv. 1887.)

Le P. Meyer avait 26 ans de. C<sup>te</sup> et 19 ans, 4 mois de profession

Le P. Théophile Martin

décédé le 16 décembre 1886, à Ste Marie du Gabon.

Le P. Théophile Martin était un enfant de la Bretagne, qui a déjà fourni à notre Institut tant et de si bonnes vocations. Né, le 14 mars 1854, à Crédin (Morbihan), il reçut du vicaire de sa paroisse les premières notions de latin, et fit au collège de Plœnnel la 7<sup>ème</sup> et la 6<sup>ème</sup>, puis la 5<sup>ème</sup> à Ste Anne. Ayant connu la Cong<sup>e</sup> par le F. Mathurin, il entra, le 20 février 1872, à l'établissement de N. O. de Langonnet, où il termina ses études littéraires et fit sa philosophie ainsi que sa 1<sup>ère</sup> année de théologie.

En 1876, il fut envoyé à Cellule, où il resta deux ans, et ensuite à Mesnières, où il resta une année.

Entré au Noviciat, en septembre 1879, il fit profession en 1880, et fut destiné à la mission du Gabon, à laquelle il fut heureux de se dévouer, malgré sa faible santé.

En 1882, une maladie de poitrine l'obligea à revenir en France. Une saison à Caunterets l'ayant un peu rétabli, il repartit pour le Gabon d'où il écrivait le 12 mars 1883 « Dieu soit loué ! Me voilà de retour dans ma chère Mission. Maintenant je mourrai heureux et content, dès que le bon Dieu le voudra. Je me remets entre ses mains, qu'il dispose de moi selon son bon plaisir. »

Il fut envoyé à St Joseph des Bengas, où il s'est dépensé autant que le lui permettait son affection de poitrine qui

le minait de plus en plus. Au commencement de novembre dernier, Monseigneur le rappela à Ste Marie du Gabon pour lui faire donner les soins que réclamait son état. Le Père Martin, écrivait le P. Buléon, a établi ses quartiers dans les infirmeries de Ste Marie. Le cher Père s'éteint peu à peu, niant toujours, souffrant beaucoup, ne se plaignant jamais. (Lett. du 25 nov. 1886.)

Il avait lui-même le pressentiment de sa fin prochaine, comme le montre la lettre suivante, écrite le 15 oct. 1886 au C. R. Père. « C'est probablement pour la dernière fois que je vous écris. Ma maladie s'aggrave sensiblement, les forces m'abandonnent et la toux m'épuise. Bientôt il faudra me rendre à la sentence du médecin et me résigner à mourir. A la volonté de Dieu ! Lors de mon dernier séjour à la Maison chère, je ne demandai à la Ste Vierge et aux âmes du purgatoire que deux ou trois années encore de Gabon. Or, voilà quatre ans que je suis de retour. Je n'ai donc pas à me plaindre, mais à leur rendre des actions de grâces spéciales... Je prévois que la mort ne tardera pas à me visiter, mais je meurs heureux et content, en remerciant Dieu de m'avoir fait la grâce de m'appeler à être missionnaire des Noirs au Gabon, et de me faire persévérer jusqu'à la fin. Je n'ai qu'un regret c'est de n'avoir pas mieux profité de cette insigne faveur, et de cette précieuse mais redoutable vocation. »

Ce cher confrère a persévéré jusqu'à la fin dans ses bons sentiments. Voici comment Mgr. Le Berre fait part de ses derniers moments : « J'ai à vous annoncer, mon C. R. Père, l'affligeante nouvelle de la mort du bon Père Martin, décédé ce matin 16 décembre, par suite de sa vieille affection de poitrine. Sa mort a été bien édifiante. Il a reçu tous les derniers sacrements. C'est ici, à Ste Marie, qu'il a rendu sa belle âme à Dieu, après avoir émis

avec bonheur ses vœux perpétuels.

— Le décès du P. Martin nous avait été annoncé, à la Maison-Mère, le 21 décembre, par un télégramme envoyé de Libreville, et nous avions eu tout d'abord qu'il était mort ce même jour; mais d'après la dernière lettre de M<sup>gr</sup> Le Berre arrivée le 12 janvier, ce décès remonte au jeudi 10.

— Le courrier qui arrive à l'instant de la Martinique nous apporte la douloureuse nouvelle de la mort de l'un des scolastiques employés au séminaire-college, M. Xavier Gast. Il a succombé le samedi 4 déc. 1886, à la suite d'une affection de poitrine dont il souffrait depuis longtemps. « La fin de sa vie, dit le P. Van-haecke, a été un exercice continué de patience, de foi, d'amour du bon Dieu. Il nous a tous grandement touchés et édifiés. » (lett. du 30 déc. 86.) — Il était dans sa 24<sup>e</sup> année et avait 8 ans et 2 mois de vie de C<sup>te</sup>.

### Mouvement du personnel.

Retour du personnel destiné aux Comores. Le Bulletin N<sup>o</sup> 201 annonçait le départ de six de nos confrères, 2 Pères, 3 Frères et un scolastique destinés aux Comores. C'est le Ministère de la Marine et des Colonies qui nous les avait lui-même demandés pour la fondation d'écoles dans ces îles, récemment soumises au protectorat français. Le T. R. Père ne crut pas pouvoir refuser, ces îles se trouvant rattachées à la préfecture de Mayotte et Nosy Bé.

Mais le Commandant de Mayotte, M. Gerville Réache, craignit que l'envoi d'instituteurs religieux aux Comores n'excitât une révolte parmi la population mahométane; et, sans attendre la réponse du Ministère, auquel il avait expédié à ce sujet une dépêche télégraphique, par le consul de



Zanzibar, il crut devoir profiter de l'occasion du passage du transport Le *Taxu* pour rapatrier les nouveaux arrivés.

Le P. Guilmin obtint cependant de garder le P. Ball et le F. Andéole ; le P. Messenger, M. Jougnet et les FF. Magloire et Jussein partirent de Mayotte le 23 novembre et arrivèrent à Coulon le 23 décembre.

— Placements et mutations. — Le P. Messenger et le Frère Magloire viennent de recevoir leur destination pour la Sénégambie ; ainsi que le F. Nétère, revenu, il y a quelques semaines de Langonnet à la Maison-Mère. Ils doivent s'embarquer à Bordeaux le 20 janvier.

— Le dernier Bulletin annonçait le retour en France du P. Roserot. Il avait été appelé de Pondichéry pour être envoyé au Séminaire français, où l'on avait grand besoin de renfort. Il est aussitôt parti pour Rome.

Le P. Marc Voegtli le remplace comme Directeur du collège colonial de Pondichéry, jusqu'à la fin de l'année scolaire. La Préfecture de Pondichéry se trouvant supprimée, tous nos Pères doivent quitter l'Inde française à cette époque.

— Le P. Philippe Kieffer, qui était professeur au grand scolasticat, a été provisoirement envoyé pour raison de santé, le 29 déc. à St Joseph-du-Sac.

— Le P. Wenger, revenu dernièrement du Sénégal, a reçu son obédience pour Haïti ; il est parti le 11 janvier. — Le F. Marie-Moïse qui était à la Guadeloupe, a aussi été envoyé en Haïti au mois de déc.

— Les Pères et Frères destinés à Huïlla, qui attendaient leur départ en Portugal depuis la fin de septembre, ont pu enfin, grâce au zèle actif et généreux de M. Pedrozo, obtenir passage sur le paquebot portugais du 6 janvier. Ils sont au nombre de 7, trois Pères et quatre Frères. Avec eux, se sont embarquées 5 sœurs de St Joseph et 3 sœurs Franciscaines. « Depuis un siècle, j'écrivait M. Pedrozo, nos plages n'avaient vu une expédition apostolique si nombreuse. » (lett. au P. Barillet 2 janv. 86.)

Nouvelles de la Maison-Mère et des C<sup>tes</sup>.

Maison-Mère. Le C. R. Père est allé lui-même installer le nouveau Supérieur de Cellule, le P. Jules Brunetti. Le 20 déc., il s'est rendu avec lui à Clermont, pour le présenter à Monseigneur, qui leur a fait l'accueil le plus bienveillant. Le lendemain, Sa Grandeur lui a causé une agréable surprise, en allant lui rendre la visite à Cellule. Le C. R. Père est rentré le surlendemain, après avoir vu tous les membres de la C<sup>te</sup> en direction.

Guinée. Le 1<sup>er</sup> déc., le P. Bichet est parti du Gabon avec le P. Keab et le F. Sidoine pour la station des Adoumas dans le Haut-Ogowé. Le P. Davoye, qui avait eu la main gauche fracassée par l'explosion d'une capsule de dynamite, s'est peu à peu remis; mais il a perdu la première phalange du pouce et de l'index. (Lett. de Mg. Le Berre, 16 déc. 86.)

Betchouanaland. Après mûr examen, le P. Duparquet a choisi comme centre de sa nouvelle Mission, la ville de Mafeking, résidence du Gouverneur et quartier général des troupes. C'est le jeudi 2 déc. qu'il est arrivé dans cette ville avec les Pères et Frères qui l'accompagnaient. Le dimanche suivant, la Mission a été inaugurée par la célébration de la Messe pour les Européens catholiques de la localité. (Lett. du 5 déc. 86.)

— Zanguebar Mg. de Courtmont vient de faire, avec le P. Le Roy, un long et important voyage dans l'Usuguru et l'Usagara, afin d'y rechercher l'emplacement le plus convenable pour une nouvelle station. Après bien de longues marches et contre-marches, pendant deux mois, ils ont enfin découvert un site magnifique, dans la vallée de La Longe, à deux heures de Kondoa. La nouvelle station est dédiée à St. Benoît. (21 mars 86.)

Avis. Nous terminons par ce Mg. le tome 13<sup>e</sup> du Bulletin, qui compte déjà, comme on le voit, 1386 pages. Très peu, on recevra la table des matières de ce volume. On fera bien de le faire relier aussitôt après.

Le nombre toujours croissant de nos C<sup>tes</sup> obligeant de tirer le Bulletin à un plus grand nombre d'exemplaires, le C. R. Père a décidé qu'il serait désormais imprimé. C'est une amélioration que tous nos confrères, nous n'en doutons pas, verront avec plaisir.

— Pour faciliter le travail de la rédaction, nous prions de n'écrire les Bulletins des C<sup>tes</sup> que sur un côté de chaque feuille et d'y laisser toujours une certaine marge. On peut, du reste, les envoyer comme papiers d'affaires, à peu de frais.

— Les Supérieurs des maisons de France sont priés d'expédier sans retard les Bulletins de leurs C<sup>tes</sup>.

Maison-Mère, le 18 janvier 1887.

## Table des matières

## Tome XIII

Numéros contenus dans ce volume.

N <sup>o</sup> 167 - Septembre 1883	p. 1	N <sup>o</sup> 186 - Juin 1885	p. 681
168 - Octobre	19	187 - Juillet	725
169 - Novembre	43	188 - Août	765
170 - Décembre	71	189 - Septembre	797
171 - Janvier 1884	103	190 - Octobre	847
172 - Février	131	191 - Novembre	885
173 - Mars	163	192 - Décembre	921
174 - Avril	197	193 - Janvier 1886	957
175 - Mai	225	194 - Février	987
176 - Juin	261	195 - Mars	1019
177 - Juillet	293	196 - Avril	1055
178 - Août	353	197 - Mai	1095
179 - Novembre	393	198 - Juin	1135
180 - Décembre	429	199 - Juillet	1163
181 - Janvier 1885	469	200 - Août	1195
182 - Février	509	201 - Septembre	1223
183 - Mars	557	202 - Octobre	1267
184 - Avril	617	203 - Novembre	1399
185 - Mai	649	204 - Décembre	1527

## Partie Générale.

## Actes administratifs

Actes relatifs à la Congrégation en général.

Lettre du St Père, exprimant sa grande bienveillance pour la Cong. et le Sém. -  
naire français (10 août 1885)

(1) Cette Table s. trouve en trois langues: Partie générale (Actes administratifs nouvelles Actes  
Maison-Mère, avis); Revue des Etés; Personnel (Pères Supérieurs, Aspirants, Necrologie)

Pouvoirs accordés par le S <sup>t</sup> Siège au C. R. Père, avec faculté de les communiquer aux membres (12 août 1883, pour 7 ans)	4
Indult accordant aux prêtres de la Cong <sup>o</sup> la faculté de donner, à la fin des missions et retraites prêchées par eux la bénédiction papale et d'ériger des croix de mission, en y attachant des indulgences - 18 août 1886) - Ob- servations à ce sujet.	1095

### Actes relatifs aux Provinces et C<sup>l</sup>és

Erection du Vicariat apost. du Zanguebar - Lettre de demande du C. R. Père - Bref d'érection (23 nov 1883)	1163
La desserte de S <sup>te</sup> Marie de Madagascar, confiée par la S. C. de la Propag <sup>e</sup> aux soins de l'Institut (31 janv 1884)	323
Acceptation de la direction du petit séminaire de S <sup>te</sup> Marie de Belém au Para, Brésil. (6 février 1885) - Lettres de Myr de Macedo et du Card. Préfet de la Propagande.	617
Acceptation de la fondation de Jethsémani, à Carol-De-Boulou, Anicé... (26 août 1885)	725
Acceptation de la direction des orphelins de S <sup>t</sup> Joseph du Lac et de S <sup>t</sup> Fran- cois de Sales, H <sup>te</sup> -Savoie, 25 mars 1885	765
Fondation de la C <sup>l</sup> é de S <sup>t</sup> Joachim à Détroit, Etats-Unis (1 <sup>er</sup> nov. 1885)	957
Erection du Congo français en vicariat (nov 1886)	1094, 1133
Nouvelle maison à Orly pour le noviciat des Cleres (8 juin 1886)	1161
Fondation de la C <sup>l</sup> é de S <sup>te</sup> Marie de Villa nova de Guaya, à Porto Portugal (5 sept. 1886)	1299
Suppression de la maison de Jethsémani (nov 1886)	1301

### Nouvelles de la Maison-Mère.

Le Vble Père. - Nouvelle édition de ses lettres préparée	333
Fête du 2 février - en 1884	134
Le C. R. Père - Sa fête	131, 554, 987
Voyages - En Portugal avec le R. P. Barillet. 506; - Retour, 554; A Lyon et en Savoie 555, 953; - A Rouen, 721. - Au Mans, au sacre de Agr Orly, 763, - A Bruxelles, pour les affaires du Congo, 1265; - A Castres, etc, avec le P. Teureux, 1343. - A Cellule	1386
Présidence d'une réunion de S <sup>t</sup> François-Xavier, à Montrouge.	983

Mgr Dubois. — Ordinations, . . . . .	70, 428, 648, 796, 918, 1058, 1298, 1345
Visites à Langonnet, 721, à Beauvais . . . . .	796
Confirmations. à Laval, 260, 648, 1162 à Langres 292 à Rouen. 1162	
Fêtes et cérémonies religieuses — La Pentecôte . . . . .	261, 729, 1135
Socier de M <sup>rs</sup> Riché et de Courmont. 11; — Sacre de Mgr Barrie, 1265, 1267	
Son voyage à Lyon et à Rome . . . . .	1298
Translation des restes de nos confères à l'ossuaire de Chevilly, . . . . .	841
L'Archiconfrérie du St Esprit dans la chapelle de la Maison-Mère . . . . .	1136
Retraites et prédications. — Retraites annuelles de la Maison-Mère, . . . . .	13, 353, 834, 1219
Retraites en des Clés religieuses, . . . . .	17, 40, 470
Prédications pour l'Épiphanie à N. D. des Victoires: P François . . . . .	506
R. P. Barillet, . . . . .	989
Visites à la Maison-Mère. — M <sup>rs</sup> Delannoy, év. d'Ar.	
Hillion, Ev. du Cap Haïtien, Java, Ev. de Grenoble . . . . .	391
Mgr Coldefy, Ev. de Bourbon — Ordination, . . . . .	467
Mgr Walsh, Arch. de Dublin, . . . . .	842
Mgr de Rende Nonce apost. à Paris, . . . . .	918
Mgr Netto, Card. Patriarche de Lisbonne . . . . .	1160
M. Canappe, vicaire général de la Guadeloupe . . . . .	723
Le Ministre des relat <sup>rs</sup> étrangères d'Haïti, . . . . .	680
Le D <sup>r</sup> Bayel, lieut <sup>t</sup> gouverneur du Sénégal, . . . . .	391
Allocations à nos Missions . . . . .	p. 261, 427, 729, 918, 1186
Projets d'œuvres — Projet de Mission au Cameroun. Démarches des P <sup>rs</sup> Weik et Stoffel à Berlin pour obtenir l'autorisation nécessaire, avec celle de fonder une maison en Allemagne. (juin et oct. 1885) . . . . .	888
La question portée au Reichstag (juin 1886) . . . . .	984
Projet de fondation en Portugal, près d'Evora. (mai 1886) . . . . .	1133
Abandon de ce projet (sept 1886) . . . . .	1301
Etat du personnel de la Cong <sup>g</sup> . . . . .	557, 589, 615
Malades à la Maison-Mère — P <sup>rs</sup> Caubé, Grassot, Simonet. . . . .	724
P <sup>rs</sup> François et Frizard. . . . .	905
R. P. Collin . . . . .	881, 884, 918, 1053, 1094
P. Lossedat, 984, P <sup>rs</sup> Burg et Juyot 1053. — M <sup>rs</sup> Riché . . . . .	1162
Sœurs de St Joseph. — Election de la R <sup>ve</sup> M. Basile, Supérieure G <sup>le</sup> . . . . .	467
Publications diverses. — L'Echo des Missions d'Afrique. Son utilité. 19, 196	

Sa transformation, à la demande de l'Œuvre de la Prop <sup>o</sup> de la for.	885
Le Drama Andalousa par le P. Le Roy	224
A Travers le Zaoubar, par le même	292
Vie de la Mère Javouhey, par le R. P. Delaplace	1132
Vie de M <sup>lle</sup> . Marie Elisabeth Bry, par le P. Oster	881, 1377

### Avis et recommandations.

Bulletins des C <sup>tés</sup> — Les envoyer exactement	392
Y donner des détails sur chaque œuvre : nombre d'enfants, les sacre- ments administrés, résultats des examens	920
Surtout des faits précis, avec noms, chiffres, dates	1134
Écrire sur un seul côté de la feuille, avec marge, et les envoyer comme papiers d'affaires	1386
Comptes rendus — Formules pour les noviciats et scol <sup>o</sup>	392
Correspondances. — Les numéroter, en garder le relevé, distinguer les points traités dater et paginer les feuilles, détacher, écrire à part les choses confidentielles (voir p. 28, Avis, 115)	556
Décès. — En donner avis sans délai, avec les détails voulus par lettre à part.	764
État du personnel. — Feuilles à remplir et envoyer exactement	392
A écrire sur les formules envoyées. Ajouter nombre des enfants, etc	920
Informations. — A faire pour toute décision positive	556
Musie de Chevilly. — Objets à y envoyer des Missions	764
Rentrée des collèges de France. — A fixer après 1 <sup>o</sup> dim. d'octobre	764
Vœux. — Demandes, Informations, Actes à envoyer à temps et sans délai	1162 680, 724, 764, 1162

### Revue des C<sup>tés</sup>

#### Maisons de France — 1882 — 1884.

Clé du St. Cœur de Marie. — Fêtes Rosaire — Ordin <sup>o</sup> par le Nance — Ministère — Brasserie Seire, etc.	365
État numérique des aspirants	1266
Noviciat des élèves — Mort de M. Kelle Prof <sup>o</sup> — Nombre. — Ordin <sup>o</sup> . — Transfert à l'anc. orphelinat — Statues. M <sup>lle</sup> Tère N. O. de Sourd, S <sup>c</sup> Coeur	370

Grand Scolasticat. - Personnel. - Installation. - Clôture. - Galerie  
 couverte, nouveau bâtiment. Chapelle. - Ordre, retraites - Etudes.  
 Examens baccalauréat. - Vacances à Mesnières - Décès de M. M.  
 Juvet, Demay, Kientz, et Bolz 374  
 Bille rentrée de 1885 882

Noviciat des Frères. - Effectif. Petit-Postulat. - Sous Direct.  
 Retraites. - Décès. Nov. Namace Faulhaber. - F. Dulrice 380  
 Retraite et Prof<sup>de</sup> de la St Joseph 1886 1053

Séminaire du St Esprit. - Personnel. - Nouveaux auteurs classiques  
 Règlement du séminaire. - Elèves. Nombre. - Ordre. - Adoration  
 perpétuelle. - Aménagement à l'anc orphelin, cours, statuts. - Ministère ext<sup>er</sup>  
 Soeurs de St Joseph, de la Réparation, Benedictines. - Patronage 382  
 Réductions au cadre du clergé col<sup>é</sup> et des élév. du séminaire. 883

N. D. de Langonnet. - Scolasticat. Nombre. - Mort édifiante de 2  
 scol. : M. M. Le Page et Jour. Mlle Clara, - Visite de T. R. Tère.  
 - Constructions au collège. Nombre. Etudes. - Fêtes. Distrib. des  
 prix. - Soies Com<sup>es</sup>. - Visite de Mgr. - Novit. des Frères. Petit-Post.,  
 retraites. - Ministère. - Oeuvre de Gouvin ramenée à Langonnet. -  
 Fête de St Maurice 393

St Michel. - Personnel. - Colons en moins. Orphelins. - Bien  
 operé. - Retraites pascales. - Discipline. Musique. etc. - Patronage des  
 enfants sortis. - Recrues. - Visites. L'Inspect<sup>g</sup> gal de L'Agrie. Le sous-  
 Préfet de Pontivy. - Inspect<sup>er</sup> des prisons. - Visite du T. R. P. et de  
 Mgr. Bécet. - L'Inspect<sup>er</sup> prim. - Certificats d'études. - Subventions.  
 Fabrique de conserves alimentaires. 402

St Jean. - Personnel. Mutations P. Kuentz Sup. - Retraite des  
 Frères. - Décès. 2 Pères, 3 Frères. M. Salmon agr<sup>s</sup>. - 1<sup>re</sup> visite du  
 T. R. P. - Effectif colons orphelins. - Soies Com<sup>es</sup>. Retraites. Visites  
 du Card. Arch. de Rouen. - Décès de Mgr David. Agr. Bouche. - Visite  
 du nouv. Ev. Confirm. - Inspecteurs. - Le Préfet. - Secours. - Jardin  
 Vaquerie 407

St de Bordeaux. - Ministère ordi. - Ministère ext<sup>er</sup>. - Visites  
 du T. R. P. - Tentures à la chapelle. - Rapports avec l'Evêché. 424  
 St de Cellule. - Petit séri. Nombre. - Scol<sup>er</sup>. Nombre. - Préfète.  
 Novit. des Frères Orphelin. - Ecole com<sup>le</sup>. - Accident au T. Martin. -  
 Maladies. - Decit du T. R. P. Levasseur. - Visite du T. R. Emont

- P. P. Baillée et Guizard Mgr Boyer Confirm. - Secours de l'évêché. -  
 Distrib. des prix - Pèlerinage à Paray - Dévotion au S<sup>t</sup> Coeur, à  
 l'Enf<sup>t</sup> Jésus. - Constructions 429  
 C<sup>té</sup> de Sanguogne. - P. Guilmin, Supr. - Elèves Nombre. Esprit, -  
 sère Com. - Pèlerinage à N. D. de Pradelles. - Mort. de S<sup>r</sup> Honque. -  
 Distrib. des prix de 1882. - Abandon décidé. - Année 1882, 1883. Minist.  
 extér. - Instances pour nous garder - Départ. - Lett. de l'év. de  
 Meud. - Adresse du Conseil municipal - Réponse du C. R. Père. 439  
 C<sup>té</sup> de Beauvais Personnel - Maladie du P. Limbour. -  
 Décès: P. P. Louvain, Morice, Caveau spécial. - Œuvres Cercles  
 cath. laissé. - Prison. Retraite aux sœurs de la Maison centrale de  
 Clermont. - Ministère Retraites Archic. de S<sup>t</sup> Joseph. Extension.  
 Le Messager, Edition angl. L'Almanach. - Numérotic des Frères  
 Ecole normale enlevée aux Fr. et aux S<sup>rs</sup>. - Œuvre des chères.  
 Extension. Résultats. Reconstitution. - Chapelle construite. Bénéd.  
 Nouv bâtiment p<sup>r</sup> l'œuvre. Coût. Bénéd. - Orons aux Missions.  
 Visites. Nouv. Evêque 445  
 C<sup>té</sup> de Mexville - Mutations. P. Pellerin, Supr. Elèves  
 Nombre. Bon esprit. Piété Statue de S<sup>t</sup> Joseph. - Retraites. -  
 Scolast<sup>t</sup> Nombre. Vacances. - Etudes, succès. - Ministère. Mgr  
 Duquesnay - Le C. R. Père. - Fêtes - Musique. Promenades  
 Distrib. des prix. - Reliques de S<sup>t</sup> Euphémien. - Décès: M. M.  
 Debaene, Desmet et Mme Elisabeth Loridan, nos bienfaiteurs. -  
 M. Kintz, scol. - F. Jean. 455  
 C<sup>té</sup> de Mesnières - Maison des sœurs. - Bâtim<sup>t</sup> des ateliers, etc. -  
 Prairie achetée. - Travaux divers. Bénéfices. - Boutonnière supprimée.  
 Visite du C. R. P. - Le Card de Bonnechose. - Mgr Thomas. - Fêtes, Gr<sup>s</sup>  
 scol<sup>s</sup>. - Mgr de Courmont. - M. Dubloé. - Fêtes 2 fév. - Fêtes Com<sup>s</sup> Conv.  
 d'un employé. - Offices. Cerimonial et ébaut de la Congr. - Fête du  
 P. Supr. Distrib. des prix. - Œuvres. Collège. Scolast<sup>t</sup>. Pension<sup>t</sup> prim<sup>re</sup>.  
 Orph<sup>t</sup>. Piété des enfants. Retraites. - Progrès des études. - Inspections  
 Enquête administrative. Heureux résultats 472  
 C<sup>té</sup> du Grand-Quevilly - Origine et but de l'œuvre. Débuts  
 2 maisons. Direction laïque. L'œuvre enfin acceptée par nous. -  
 Crise réception. - Changem<sup>t</sup> remarquable dans les enfants. - Bien-  
 faiseurs. - Association. - Sœurs de S<sup>t</sup> Joseph. - Install<sup>t</sup> première. Nouv.  
 bâtiment transféré de S<sup>t</sup> Non. - Assemblée des bienfaiteurs. - Eloge



de la Cong <sup>g</sup> - Autorité. Œuvre rivale - Le C. R. P. - Agr Thomas - Enfants. Nombre, piété.	488
Clé de Rambervillers. - Elèves. Bon esprit - Retraite, - Succès aux examens. - Distrib. des prix. - 1 <sup>er</sup> Com. Confrim. - Fête de St Nicolas Fête-Dieu Fête du S. Sup <sup>r</sup> - Orgue inau- gué. - Travaux. - Personnel. - Ministère	497

## Maisons de Rome, du Portugal et d'Irlande

1882-1885

Clé de Rome. - Rentée des élèves p. 130. 391 - Bienveillance de Léon XIII, des Cardinaux, etc. - Le C. R. Père. - Piété; bon esprit, succès, nombre des élèves. - Retraites. Ordre. - Rapports avec les évêques franc <sup>s</sup> . - Eccl <sup>s</sup> 74 <sup>es</sup> de distinction reçus au séminaire. Nouvelles acquisitions et reconstruction du séminaire.	509
Clé de Blackrook. - Succès aux divers concours. Personnel. - Collège. - Cours universitaires. - Scolasticat. - Visites de prélats. - Le C. R. Père. - Retraites et 1 <sup>re</sup> mission	520
Clé de Rockwell. - Personnel. - Le C. R. Père. - Éloge du coll. par Agr. Clarke. - Succès aux examens. - Visite de Michel Duvill Evêques, etc. - Mort d'un élève. - Épidémie. - Ministère. - Message de St Joseph	529
Clé de Braga - Lois sur l'enseignement. Succès aux examens publics. Article élogieux de la Palavra. Collège. Nombre internes, externes. Scolasticat: nombre obligations. - Novat des Frères. Nombre envois en Mission. - Passage de Agr. Dubou et de 99 Pères. Personnel. Vacances. - Fêtes Récept <sup>n</sup> du nouv. arch. de Braga. Centenaire du Dom. Jésus. Pièce de théâtre. - 1 <sup>er</sup> Com. P <sup>o</sup> lté. - Associat <sup>ns</sup> pieuses. Ministère. - Visite du C. R. Père. Braga. Branna. Lisbonne.	537

## Mission de Sénégambie - 1882-1885

Clé de St Louis. - Départ de Agr. Dubou. - Réception de M. Riehl. 2 <sup>e</sup> Visite. - Relations ext <sup>rs</sup> . - M. Tallon pour l'année du prédicant nou- Taylor. - M. Servais. - Mort d'Ép. n. 12. - M. Souquet son successeur. - Bonnes élections. Les musulmans et les gens
--

- sans Dieu. Conseil gén - Vote d'une église à Rufisque. - Bourses d'élèv.  
 Ecole sup. laïque. Insuccès. - Appel des Frères de Plœrmel. Conseil  
 munic. - Processions. - Dons. - Travaux à l'église. - Rue Durct. Trans-  
 lation des restes du prélat. - Numé des soldats - Camps - Hôpital. Ex-  
 péditions. - Ministère parois. - Obstacles. Mahométisme. Protestantisme.  
 Francs-maçons. - Cercle cath. - Conférences - Taques - Statue du Sé-Cœur.  
 Vol à l'église. - Dispensaire Bien opéré. Ouvroir, tenu par Sœur  
 St. Adrien. Sa mort. Regrets. - Personnel de la C<sup>te</sup> - Départ du R. P. Le  
 Penneec. P. Licarda, sup. - Retraite. - Voie ferrée de St. Louis à Ngal,  
 inaugurée par Mgr. Riehl - Cable télégraphique. - Projet de mission  
 du H<sup>t</sup> Fleuve. Le Tierno, roi du Dimar. 623
- Mission du H<sup>t</sup> Fleuve ajournée. p. 882. - Croix à l'île de Sor. 919
- Mgr Riehl, malade à Gorée. 1054. - Condamnation du journal Le Revue. -  
 P. Licarda à Médine. 1266
- C<sup>te</sup> de Gorée. - Personnel. - La paroisse, ministère. Fièvre  
 jaune. - Hôpital, bien opéré. - Sœurs Con. Bapt. d'adultes. 642
- C<sup>te</sup> de Dakar. - La ville de Dakar - voie ferrée bénite - Port  
 Popul<sup>r</sup>. - Ministère - Blancs, Noirs, Wolofs, Sébous. - Nouv. hôpital  
 milit. Sœurs - Ambulance du chem. de fer. Italiens. - Ecoles. Frères de  
 Plœrmel. Sœurs de l'Im<sup>ie</sup> Concep. - Arrivée de Mgr Riehl. Confirm.  
 Retraite des Pères. - Eglise. Bel autel en marbre. Autels latéraux.  
 S<sup>te</sup> Vierge et St. Jos. - Mort et obseques de l'amiral Grivel. 649
- Consécral. de l'église de Dakar par Mgr Riehl. 763
- C<sup>te</sup> de Rufisque. - Eglise bâtie avec les 40.000. du Conseil gén.  
 Inauguration - Nouv. maison des Pères. Personnel. Ecole laïque. Ecole  
 et dispensaire des Sœurs. 661
- C<sup>te</sup> de St. Josephs. - Récept. de Mgr Riehl - Oeuv. des enfants, ra-  
 chats. - Séminaire. Ecole. - Ministère ext. - Le catéchiste Jean-Marie à  
 Ndianda (50 bapt., p. 553) - Visite de Mgr. Baptêmes - Fêtes. Noël. Fête.  
 Dieu. - Cultures. La poungière. Famine. Belle récolte. due à St. Jos.  
 Constructions. - Eglise agrandie. - Eloge de l'établ<sup>t</sup> par le député du  
 Sénégal. - Visite du lieut. gouver<sup>r</sup> H. Bayol. - Personnel. Décès. - Fil télé. 665.
- Visite du Command<sup>t</sup> de la station navale et du maire de St. Louis. 1133
- C<sup>te</sup> de Joal. - Etat actuel de Joal - Popul. commerce. Télégra  
 phie. Offices. Baptêmes. Chiffre croissant. Mariages. Ecoles.  
 Nombre d'enfants - Nouv. local - Enigrié du Sine. - Mahométans.

- Marabouts pourchassés. Pétitions des habitants contre eux . . . . . 681
- Station de Fadhoulé. — Personnel. — Visite de Mgr. Riehl. Bien opéré. — Eglise bâtie. — Visite de M. Bayol. — Catechistes. — Excursions du P. Diouf et Sainoise au Saloum. — Rapport du P. Sainoise. . . . . 687
- Eté de Gambie. — Bathurst. Popul. — Cath. offices. — Ministère. — Ecole, garçons, filles. — Les Sœurs de l'Immac. remplacées par celles de St Joseph. — Protestants. — Ecole des Akous, fruits. — Enfants Noirs du Saloum. — Mandragos. — Conversions. — Ouv. des malades. — Nouv. cloche. — Conséc. au St-Eu. — Visite de Mgr. Riehl. — Nouv. gouvern. M. Quinn. — Legs à la Mission. — M. From. — Sanitarium de Bakav. — Evangélisation. — Excursions apost. . . . . 697
- Station à Carabane. — Personnel. — Emplacement à choisir. — Excursions à la pointe St Georges, à Diougouth au cap Roxo . . . . . 709
- Eté de Sédion. — Mort du P. Mc. Inond. — Chapelle réparée. — Départ des Sœurs. — Fille dévorée par un caïman. — Ministère des Diolés. — Lettre de Mgr. Riehl sur son excursion en Casamance . . . . . 712

### Mission de Sierra-Léone

Nov. 1882 — Jul. 1885

- Eté de Freetown. — Personnel. — Ministère. — Fruits, difficultés. — Catéchismes, Conversions. — Préjugés protestants. — Affluence aux offices. — Confirm. par le P. Blanchet. — Nouvelle église. — Pose de la 1<sup>re</sup> pierre. — Ouvr. des enfants. — Ecoles. — Loterie. — Mariage. — Epidémie de fièvre jaune. — Sanitarium. — Suite de l'évêq. anglican. — Dévouement des Pères. — Retraite. — Station de Murray. — Ouvr. — Conversions, baptêmes. . . . . 730
- Eté du Rio-Pongo. — Soulèvement des noirs apaisé par le P. Lutz. . . . . 762
- Ecole. Nombre d'enfants, nourriture, classe, travail. — Cultures. Jeter construite. — Les enfants au sortir de la Mission. — Besoin d'une école de filles. — Offices. — Affluence des noirs. — Noël. — Confirm. par le P. Blanchet. — Ministère ext. — Conversions. — Tableau des sacrements conférés. — Soins aux malades. — Renom des missions. — P. Kaimbault et Lutz en France. — guiris. — Visite du D<sup>r</sup> Buiel, lieutenant-gouv. du Sénégal. — D. des chefs d'autres noirs. — Fondation de Singha. — Description. — Maison, chapelle. — M. F. Mc. Eugène. — Concours du roi Ben Cally. — Esport pour l'avant. — Cirimthia. — Chapelle construite par un protestant, chef du village . . . . . 777
- Eté de Mouravia. — Vocable. — Personnel. — Eprouves du début.

Mort du F. M<sup>re</sup> Colman. - Triste état moral religieux du pays. - Maison louée, puis achetée. Difficultés du juge. - Bien commencé. - Rapports avec le Président, la popul., les protestants. - Ecole. Besoin d'une école de filles. - Ministère et chapelle bénite à Krotown, ville des Croumen. 750

## Mission des Deux-Guinées.

1883 - 1885

Cté de Ste Marie du Gabon - L'amiral allemand Knorr, au Gabon. 763  
Etat-gal et progrès de la Mission. - Etablissements actuels. - Demandes de Pères partout. - Apostolat des anciens élèves. 767

Personnel, fonctions. - Santé. - Visites de Pères espagnols de Fernando-Po. - M. de Braza et ses compagnons. - Visiteurs étrangers. - Enfants. Envelien. - Tabouins. - Coopération au bien de la Mission. - Fêlé-Dieu. Bénéd<sup>o</sup> de la croix. - Pères Com. et confirn. - Offices. - Essai. mort-né d'une musique laïque. - Ecoles. Arrêts Masson. Commiss<sup>o</sup> scolaire. - Apprentis. Mé-nuisiers, etc. - Cultures. Palmiers. Cocotiers. - Hôpital. Bien opéré. - Ministère ext. - Baptêmes, enterrements. 770

Maison de Libreville. - Eglise achevée, 391. - Sa bénéd<sup>o</sup>. - Le Ct<sup>e</sup> Cornut. Gentille. - Mort de M. Borics, chef de la division navale. - Ecole, due au même Command<sup>t</sup>. - Classes du jour et du soir. - Calomnies contre la Mission et le roi Félix. - Ministère. - Résultats. - Conversions. 785

Cté de Donghila. - Personnel. Poste franc<sup>o</sup>. - Installation. Chap. neuve bénite par M<sup>gr</sup>. - Œuvre des enfants. - Ministère. 793

Cté de St Joseph des Bengas. - Mort chrétienne du noir qui frappa le P. Toussot. - Question du maintien de la station. - Ses avantages. - Essai de cultures par des commerçants. - Expédition du Com<sup>t</sup> Felix avec le Père Martin. - Excursions apost. - Baptêmes. - Accident du P. Neu. - Œuvre des enfants. - Conversions. 797

Cté de San. Bénéd<sup>o</sup>. - Fondation par le P. Delorme. 428  
Vocable. - Personnel. - Excursion préparatoire. - Installation. Site. Terrain. Palmiers. Cases bâties. - Craintes et opposition des protestants. - Mœurs. - Désir de sœurs p<sup>r</sup> élever les filles. - Avenir de la Mission. 805

Cté du Bas. Ogowé. - Personnel. - Mutations. - Constructions. Chapelle. - Offices. - Préjugés des Noirs. - Malades cachés. - Tabouins. Factoreries. - Poste militaire. - Ministres protestants. - Œuvre des enfants. Nombre. - Pères Com. - Baptêmes. - Excursions apost.

Baptêmes. Les Tulus, récit du P. Picarda 813

Visite de M<sup>gr</sup> Le Berre, 919. — P. Léon Lejeune faillit se noyer 1346

Clé du Mt. Ogoué. — Explor<sup>ns</sup> des P.P. Davezac et Bichet, avec M. de Brazza (v. p. 102). — Arrêt chez les Adoumas. Sébat d'un terrain. Retour en France — Préparatifs. — Secours de 10000 f. — Retour aux Adoumas: Extraits de lettres 822

Constructions. Bonnes disposi. des noirs. — Chapelle, 829 P. Bichet malade 1162. — Renfort. — Accident au P. Davezac 1386

Clé d'Onitsoa, au Nigei. — Fondation 1054-17<sup>me</sup> vict. F. Jean Gatto. 1049

### Mission du Congo.

1883-1885

Clé de Landaina. — Personnel. — Santes. — Œuvre des enfants. — Epidémie de 1883. — Les Ngangas — P. Carrie en France. Epidé. de 1884. Veni au St. Coeur. — Le fleau repareu. Préservation. — Lutuistes. — Nov. Fr. Enfants de St. Joseph, de St. Isidore. — Nombre. — Mouvement vers la Mission. — Soins des malades. — Médailles. — Baptêmes. Fêtes. — Confr. Fêtes: Noël. — Stablt. des Sœurs de St. Joseph. — Décorat<sup>n</sup> du Pape à M. M. Lucan et Beraud. — Imprimerie. — Ouvrages. — Construct<sup>n</sup>. — Travaux certain. — Litige terminé. — Officiers franç<sup>s</sup>. — Les Portugais. — P. Carrie sauvé d'un naufrage 847

Clé du Loango. — Installation. — Epreuves. — Personnel. — Divisions au début. — Chapelle. — Ecole. — Enfants. — Noirs. — Bonnes disposit. des Noirs. — Chapelle renversée par un ouragan, relevée plus belle. 869

Clé de St. Antoine. — Mission menacée par les noirs 721

Personnel. — Santes. — Sécheresses. — Menaces des Noirs. — Fantômes innocents. — Projet de transfert à Banane. — Tranquillité rétablie. — Murailien de St. Antoine avec pied-à-terre à Banane. — Visite du P. Carrie au Gouvern. portugais de Louanda. 899

Clé de Mbona. — Personnel. — Santes. — Site. — Climat. — Progrès. — Subj. offerts. — 1<sup>er</sup> voyage à Neki. — Le Né. Houédi. — 2<sup>e</sup> voyage. — Réunion des chefs p<sup>r</sup> garder le Père. — Disposit. des noirs. — Kikadi du roi Bondokilo. — Massacres à cette occasion. — Sécheresse. — Mort d'un enfant. — Les Belges. — Sœurs de M. de Brazza p<sup>r</sup> un hôpital. — Voyage dans le but à Neki 904

Clé de Linzolo. — Voyage du P. Lugonard en 1884 (p. 102). — Fondation oratoire de M. de Brazza. — Séjours. — Voyage 1883. — Épistole

a Stanley-Pool. Choix de Linzolo. — 1 <sup>ères</sup> cases. — Retour des porteurs. Protection de St Joseph. — Achat de terrain. — Le P. Augouard à Lisbonne et en France (1884). — Dons reçus. — Retour. — Renfort. — Personnel. — Bâtisses. — Chapelle. — Travaux. — Noirs. — Anthropophagie. — Mœurs. — Sorciers. — Epreuves. — Confiance gagnée peu à peu. — Œuvre des enfants. — Soin des malades. — Explorateurs. — Services rendus. — Pères d'Alger.	921.
Cité du Kassai. — Voyage de Linzolo à l'Equateur. — Station du Kassai. — Bolobo. — Loukoléka. — Poste de l'Alima. — Equateurville. — Protestants, — Terrain. — Retour à Landana	945

### Mission du Cunène.

1883 - 1885.

Cité de Huilla. — Nouvelles de la Mission, 42. — 5 <sup>tes</sup> de St Joseph parties p <sup>r</sup> Huilla, 763. — Séminaire. collège. — Départ de Agr Netto p <sup>r</sup> Lisbonne. — Constr <sup>o</sup> du séminaire. Cours. jardins. — Id. collège. — Etudes. Examens. — Travaux. — Ministère. — Enfants. — Paroisse. — Visites. Le Gouvern <sup>o</sup> . — Explorateurs. — Langue indigène. — P. Antunès et la Société de Géographie. — Construct <sup>o</sup> . — Observatoire. — Le P. Antunès à Kumbé. — Résultats. — Marche des œuvres. — Sœurs de St Joseph. — Population. — Bien opéré.	959
Les Hottentots menacent Huilla ..	1346
Maison de Quitembo. — But, emplacem <sup>t</sup> . — Plan. — Bâtisses. — Chapelle inaugurée. — Cultures. — Ministère. — Colons d'Kumpata, etc. — P. Campana à Capangombé	969.
Maison du St Cœur de Marie. — But et œuvres. — Cultures. — Bien fait. — Ferme bâtie. — Le Mouninou. — Enfants. — Baptêmes et Commun <sup>t</sup> . — Projet de séminaire de la Cimbébasie.	973
Cité de Kumbé. — Débuts. — P. Charles. — Chapelle inaugurée à Noël. — Catechismes. — P. Duparquet. — Site avantageux. — Personnel aux Amboellas. — Guerre à Kumbé.	978
Assaut du fort par les Noirs 1013 — Défaite des Portugais.	1054

### Mission de la Cimbébasie

1884 - 1886.

Voyages: de Huilla aux Amboellas par le P. Duparquet; de Kumbé à l'Oukouanyama, par le P. Hogan.	991
P. Duparquet en Europe.	1054

- Eté de l'Oukouanyama. - Installation - Ecole - Nambadi et les Portugais. - Convention - Baptêmes. - Difficultés avec les Noirs. - Mort de Nambadi. - Massacre du P. Delpuech et du F. Lucius; - Pillage de la Mission. . . . . 996.  
 Eté des Amboïllas. - Installation. - Heureux débuts. - Morts des P. Hogan et Lynch. - Nouv. personnel. - P. Schaller à Kiccombé. Travaux. - Etat actuel . . . . . 1004  
 Betchouanaland. - Centre de la Mission fixé à Mafeking, 2 déc. 1886. . . . . 1386

### Ile Maurice

1883 1886.

- Eté de la Cathédrale. - Personnel. - Ministère. Prison. Hôpital. Catéchisme. Congr<sup>s</sup>. - Ecoles. - Œuvre des Noirs. Carême. Santé. 1019  
 Eté de St<sup>e</sup> Croix. - Etat du pays. Fièvres. - P. Laval. Anniversaire. - Projet Statue. - Guérisons extraord. - Personnel. - Terre Rouge. - Reformatory. . . . . 1024  
 Eté du St<sup>e</sup> Sacrement. - P. Beaud. - Mort, funérailles. - La St<sup>e</sup> sup. primée et celle de Rodrigues. . . . . 1038  
 Eté du Grand-Port. - Personnel. - Ministère. Chapelles de quartiers. N. D. de Mahébourg. - Cimetière. - Conseil de fabrique. - Ecoles. . . . . 1030  
 Eté de la Savane. - Etat du quartier. - Eglise et chapelles bâties. - Résultats constatés par Mgr. - Personnel. . . . . 1035

### Ile de la Réunion

1883 1886

- Eté de St<sup>e</sup> Jacques. - Personnel. - sémin. - collège réouvert (p. 70) Père Odier - prof. puis vicaire. - Cadre diminué. - Surcroît de travail . . . . . 1041  
 Eté de la Providence. - Etat actuel. - Personnel. - Tertulaires. Nouv. hôpital. - Ministère. - Annuaire des Filles de Marie et des S<sup>rs</sup> de St<sup>e</sup> Joseph. 1044  
 Ministère à St<sup>e</sup> Etienne du Brûlé. - Bien opéré. - Baptêmes. Mariages. - P. Pincau à l'hôpital. . . . . 1048  
 Eté de St<sup>e</sup> Bernard. - Paroisse. - Léproserie. - Ecoles . . . . . 1047

### Mission du Tanguebar.

1880 1886.

- Eté de Tangibar. - 1880-83. - P. Conceição. - Mort. regrets. - Ministère

Goanais. Besoin d'église : - Temple - Mort du D<sup>r</sup> Steere - Œuvre des enf<sup>s</sup>.  
 Examens - N<sup>re</sup> Com. - Agrég. - Fr. - Les miss<sup>res</sup> accusés de faire la traite -  
 Esclaves reçus des Anglais - Traite en secret par les Arabes - Hôpital.  
 Mort de S<sup>r</sup> S<sup>r</sup> Pierre - Ateliers à Bagamoyo - Don et lett. du Pape au  
 Sultan - Id. du G<sup>nt</sup> franc<sup>s</sup> - Leur remise - Lett. du P. Baur au S. Père.  
 Consul franç<sup>s</sup>, M. Sedouix - Eloge des miss<sup>res</sup> - Navires franç<sup>s</sup> - Mort du  
 Consul belge, obsèques - Procure des Pères d'Alger - Déc<sup>or</sup> à Mgr Savig. 19  
 1883-86 - Personnel - Mgr de Courmont : Rapp. avec le Sultan, les  
 Consuls (M. Serpa Pinto, cons. portug. 39<sup>2</sup>) - Visite du prélat de Mozambique  
 (p. 956) - Européens : catholiques, protestants - Œuvres : orphelinais, for-  
 mat<sup>ns</sup> de maîtres d'écoles - Popul<sup>r</sup> cath. de la Mission - Projet d'une église.  
 Filles de Marie, Hôpital - Dispensaire de Gulioni. La Mission dédiée au  
 S<sup>c</sup> - Coeur (1885).

1058

Ct<sup>e</sup> de Bagamoyo - 1880-83 - P. Horner - Revue rétrospective.  
 Eprouves. P. Le Roy en France - Village chrét. Nombre. Organisé.  
 Orph<sup>s</sup> - Soie d'enf<sup>s</sup> - Ministère. Convert<sup>ns</sup>. Aide zélé. Baptêmes.  
 Terrain p<sup>r</sup> hospice en ville - Voyageurs - Pères Algériens - Plan de miss<sup>r</sup>.  
 Colonie chrét. dans l'intér<sup>t</sup>

43

- 1883-86 - Personnel - Mgr de Courmont - Retraites. Ministère.  
 Orph<sup>s</sup> - Hôpitaux - Evangelis<sup>ms</sup> - Baptêmes - Voyage de Mgr, etc (392-1388)  
 Visites reçues - Décès : FF. Marcellin et Eucher.

1073

Ct<sup>e</sup> de Mhonda - 1880-83 - P. Machon à Zanzibar - Attaque des noirs.  
 Mort du F. J<sup>r</sup> Pierre - Id. du roi de Mhonda - Incendie - P. Baur - Chapelle  
 bâlie - Enfants - Dispos<sup>ns</sup> des noirs - Variole : Bien opéré.

74

1883-86 - Personnel - Mgr de Courmont - Familles chrét. Baptêmes.  
 Influence des miss<sup>res</sup> - Famine. Secours donnés - Superstitions. Préjugés

1102

Ct<sup>e</sup> de Mandera - 1881-83 - Voyage - Accueil du roi K'ingarou -  
 Le pays - Installations - Eprouves. Mort du P. Ströbler - Personnel actuel.  
 Visiteurs - Popul<sup>r</sup> - Dispos<sup>ns</sup> - Les sorciers - Comète - Enf<sup>s</sup> massacrés.

83

1883-86 - Orage. p. 648 - Ministère - Dispositions des noirs. Personnel.

1098

Ct<sup>e</sup> de Mrogoro - 1882-85 - Fondation - Difficultés - Install. Cédicace.  
 Jeunes chrétiens - Le pays

95

1883-86 - Site excellent - Incendie - Mgr de Courmont - Mort du F. Thomas  
 Mission relevée - Chrétiens - Les noirs - Sorciers - Personnel - Visites.

1108

Ct<sup>e</sup> de Koungou - 1884-86 - Choix du lieu - Focable - Personnel.  
 Site - Bon terrain - Climat - Mort du P. Daull - Maison - Chapelle.



Mœurs. Fête de Noël. S<sup>e</sup> Cœur - Esclave racheté, baptême - Les. Hapth. 1116  
 Clé de Koundou 1885-86. - Station acquise. - Mgr de Courmont. Mort  
 du P. Roux. - Personnel. - Explorateurs. - Avenir. . . . . 1130

Mission de Nossi Bé et de Mayotte.

1881 - 1886

Clé de Nossi-Bé-1881-84. Historique - Œuvre des enf<sup>s</sup>. Intérêt.  
 de St Joseph. Externat. Filles - Ministère - Villages - Visites chrétiennes.  
 Fête-Dieu. 1<sup>re</sup> Com. - Expos. colon. - Nouv. maison - Eglise - Biblioth. publ.  
 Personnel - Voyage - Am<sup>l</sup> Pierre - Nouv. Com<sup>t</sup>. M. Lc. Maître. . . . . 103  
 1884-86 - Personnel - Etat de la Mission. - Mariages - Baptêmes.  
 Catechismes. 1<sup>res</sup> Com. - Fêtes - Hôpital - Ecoles d'Hell-ville et d'Amponi 1141.  
 Clé de Mayotte - 1881-84 - Description. - Popul<sup>r</sup>. - Etat religieux.  
 Ozaoudzi - Eglise, cure - Mamouyou - Village chrét. - Ecoles - Mort  
 du P. Guilloux - Œuvres, difficultés, projets. - Am<sup>l</sup> Pierre - M. Auger. 115  
 1884-86. - Mort du Scheuermann - Arrivée du P. Guilmou - Eprouves  
 nombreuses. - Enquête sur le Command<sup>t</sup>. - Ministère. Com. pascales.  
 Baptêmes, p. 1150. - Protectorat des Comores. . . . . 1158

Inde française

1881 - 1886.

Collège de Pondichéry-1881-84 - Nombre d'élèves - Catégories. 1<sup>res</sup>  
 Com. - Fête patronale - Baptême - Com. pascales. - Etudes - Examens.  
 Distrib. des prix. - Rapp. avec l'Adm<sup>e</sup>. M. Drouhet, gou<sup>v</sup>. Personnel.  
 Santé - Vacances - Ministère - Retraite - Ord<sup>n</sup> de serl. . . . . 135  
 1884-86. - Elèves - Résultats. - Succès au baccalauréat. - S<sup>l</sup> Administrat<sup>r</sup>.  
 Distrib. des prix. - Fêtes - Laïcisation - Personnel. . . . . 1166  
 Clé de N. O. des Anges-1881-84. - Personnel - Maladie du P. Corbet -  
 Services p<sup>r</sup> nos P<sup>r</sup>. Généraux. - Ministère - Offices. Fête-Dieu - Sacre de  
 Mgr Gandy - Rapports avec la Mission. . . . . 145  
 1884-86. - Etat rel<sup>x</sup> de Pondichéry - Œuvres. - Gouv<sup>rs</sup> M. Richaudeau et  
 Manès. - Visite du Gouv<sup>r</sup> de Madras. - Personnel. - Suppression de la Préf<sup>r</sup>. 1163  
 Clé de Chandernagor-1881-1884. - Bâtisse des S<sup>rs</sup> éroulée - P. Bar-  
 thet à Darjeling - Ecole, garçons. Succès. Id. des filles. - Résultat. - Hôpital.  
 Hôpital - Nouv. église. - Loteries, etc. - Ministère. 1<sup>res</sup> Com. Baptêmes.  
 Convers<sup>s</sup> - Rapports. - Visites. - S<sup>l</sup> Administrat<sup>r</sup>. . . . . 149

1884-86. - Nouv. église bénite, p. 225. - Conseil municip. - Ecoles, garçons. Bien produit. - Ecoles des filles. - Orphel<sup>ts</sup>. - Visite du Gouvern. - Ministère. - Chemin de Croix. - Frais de palanquin. - Personnel. 1175

### Maximique - 1881-1886.

C<sup>te</sup> de St Pierre - 1881-84. - Sém. - collège et lycée. - Comité du sém. coll. Le lycée suspendu. - Nos élèves. Piété. - Distrib. des prix. - Vacances. - Exposit<sup>ts</sup>. - P. Duss. - Rapp. avec l'adm<sup>on</sup>. - Gouvern<sup>o</sup> - V. Rect<sup>r</sup>. - Local du lycée. - Envie du nôtre. - Lett. de Mgr. - Frères Sœurs expulsées. - Couvent des S<sup>tes</sup> enlevé. - Ministère. - Départ du P. Grasser, remplacé par le P. Vanhaecke. 165

1884-86. - Personnel. - Ministère. - Par<sup>o</sup> de la Consolation. - Sém. Coll. Elèves. Piété. 1<sup>re</sup> Com. - Chapelle. - Examens. - Distr. des prix. - Lycée. Elèves - Frais. - Guerre au clergé. - Etat du pays. - Service p<sup>r</sup> le Père Grasser. - Mort de la M. Onésime. - P. Sup. à la Dominique. - Mort d'un Frère de Chavagnes. 1195

C<sup>te</sup> de la Délivrande - 1881-84. - Ministère. - Coolis. - T. - Ordre. - Ecol. laïcisées. - S<sup>tes</sup> de la Délivrande. - Pension<sup>ts</sup>. - Serv. fun. - Pèlerinages. - Grotte de Lourdes. - St Michel. - Calvaire. 188.

1884-86. - Pères rayés du cadre. - Ministère. - clocher. - Nouv. cloches. Orgues. - Presbytère. - Fêtes. - Guérison miraculeuse. 1201

### Guadeloupe - 1881-1886.

1881-84. - M. Laugier, gouvern. - Visite au collège. - Lycée. - Personnel. Gros traitement. - Inaug<sup>ts</sup>. - Discours antirel. - Etat précaire du Coll. diocésain. - Subvention, p. 130, 556. - Espoir. - Elèves. Succès. - Distr. des prix. - 1<sup>re</sup> Com. - Fête de St Pierre. - Personnel. - Mort du P. Tambour. - P. Morin, Sup. - Question de laïcisation des écoles prim. 1197

1884-86. - Personnel. - Sém. coll. - Nombre. - Piété. - Sympathies. - Distr. des prix. - Vacances. - Aumôniers. - Ministère. - Rapports. - Cadre réduit. - Lycée. - Folles dépenses. - Crise sucrière. - Subvention, p. 1207. - Lycée en débrasse. 1266.

### Trinidad. 1881-1886.

C<sup>te</sup> de Port-d'Espagne 1881-84. - Elèves. - Examens. - Bon esprit. - 1<sup>re</sup> Com. - Fêtes. - Autel offert par les anc. élèves. - Relat<sup>ts</sup> avec le Gouvern<sup>t</sup>, le clergé. - Ministère. - Services fun. - Visites. - Personnel. - Santes. - Fièvre jaune. - Bâtim<sup>t</sup> p<sup>r</sup> l'ext<sup>t</sup>. 207.

- 1884-86 - Personnel - Elèves. Examens. 1ères Com. - Fêtes - Relations  
 le Gouv<sup>t</sup>. - Visites - Services au clergé. - Mgr Jonin, le duc et la duchesse  
 de Bragança. - Assoc<sup>on</sup> d'anc. élèves 1241
- Diego. Martin. - 1881-84. - Eglise - clocher, chaire, statues etc. -  
 Presbytère, écoles, succès. - jubilé. - 1ères com., confirm. - Confréries. -  
 Population. Climat. 217
- 1884-86. - Statues. Calvaire. - Nouv. harmonium. - Presbytère. -  
 Clocher-achevé. - 1ères Com. et confirm. - Ecoles, etc. 1247

### Guyane française

Ct<sup>é</sup> de Cayenne - 1881-84 - Départ du R. P. Emonet. - P. Guyodo,  
 V. Préfet. - Externat provis. - Collège laïc - Hôpital civil. - Ecoles prim.  
 Distrib. des prix chez les sœurs. - Presbytères ravis et rendus. - Rapports  
 avec l'adm<sup>n</sup>. - Méchante presse. - Œuvres. - Confréries. - 1ers. Ordre.  
 Ministère. - Retraite d'hommes. - jubilé. - Fêtes. 1ères Com. Fête-dieu  
 Eglise. Nouv. cloches. - Retraite eccl. - Serv. du R. P. Lev. - Décès du  
 P. Ledhui. - Santé. - Personnel 225

1884-86. - Personnel. - P. Guyodo, Pref. ap. - Griets contre nos Pères.  
 Pétition pour eux. - Fièvre jaune, p. 186 - Victimes. Sœurs et laïques. -  
 Straves au soin des malades. - Ecoles cong<sup>tes</sup>. - Succès. - Coll. laïc. - Budget  
 comparé des 2 écoles. - Réunions, etc. - Le Ct. Seias. - Penitenciers - de  
 Cayenne. - Ministère ext. - Voyages des PP. Guyodo. et Brunetti 1270

Ct<sup>é</sup> de Mana - 1881-84 - Visites des Pr<sup>es</sup>ets ap. - jubilé. - P. Bru-  
 netti. - Retraites. - Ecoles. - St<sup>e</sup> Enfance. - Paroisse. - Œuvres. - Le Gouv<sup>t</sup>. 242

1884-86 - Missions. - Frères. Ecoles. - P. Krenner admis à la retraite  
 Conseiller municipal. - Nègres Boschés. - Voyage du P. Brunetti 1296

Ct<sup>é</sup> du Maroni - 1881-84 - Penitenciers. - Nouv. direct. - Ecoles laïques. -  
 Ministère. - jubilé. - Hôpital. - Village indien de Bastien. - Habitat. Bar,  
 etc. P. Brunetti. 247

1884-86 - Nouv. système de colon<sup>on</sup>. - Hôpital. Conversions. - Ecoles.  
 Visites reçues. - Nouv. église. 1287

Terrain contesté - 1881-84. - Etat. - Projet d'un médecin français. -  
 Excursion du P. Le Beller. 254

### Haïti

Ct<sup>é</sup> de Port au Prince - 1881-84. - Départ du P. Simonet, P. Caragnat,

- Supr. - Variole au sém. - Fièvre jaune. - P. Taragnat sauvé. - Guerre civile. - Asile à 2000 personnes. - Renom du sém. - Francs-maçons. - Lycées. - Distr. des prix. - 1<sup>eres</sup> com. - Fête de St. Martial. - Sacre de Mgr. Hersuzan. - Ministère. - Etat relig. du pays. - Mgr. attaqué. - Cathédrale projetée. - Le Gouv<sup>t</sup> et le sém., projet de chapelle. - Prince de Prusse. - Musée et observatoire. - Astronomes français. - Incendies. Services rendus. 265
- 1884-86. - P. Lejeune, Supr. - P. Taragnat et Weisk en France. - Mutations. - Renfort. - Visite du P. Grasser. - Mort du P. Pierre Lacombe. - M. de Mgr. Guilloux. - Mgr. Hillion. - P. Lejeune, chanoine. - Singerie aux S<sup>ts</sup> de St. Joseph. - Marche de l'œuvre. - Distr. des prix. - Ministère Numériques. - Le Gouv<sup>t</sup>. - Réélection de Salomon. 1225
- Clé de Pétronville. 1881-84. - Nouv. chapelles, benéd<sup>ts</sup>. - Fête patron<sup>le</sup>. - Visites. - Pères. - Mgr. - Fièvre jaune. - Services fun. - Ministère. - La paroisse. - Sacrements. 281
- 1884-86. - Etat gén. - Relevé annuel du ministère. - P. Lecomte. - Mgr. Guilloux. - Nouv. église. - Chapelle provis. en bois. Bénédiction. 1236

### Des St. Pierre et Miquelon.

- 1881-84. - Personnel. Collège. Cabinet de physique. - Distr. des prix. - S'adm<sup>rs</sup>. - Mgr. Tower, év de St. Jean. - Ministère. - Mœurs. - Fêtes. - Honneur du P. Puyen. 293
- 1884-86. - Cons. gén. - Projet de laïcité. - Elèves. - Ministère. - Personnel. 1374

### Etats - Unis

- Clé de Sharpsburg. 1881-84. - Personnel. - Le pays. - Paroisse. - Bien opéré. - Jubilé de 1881. - Temps paschal. - Fête. Dieu. - Confréries. - Eglise restaurée, etc. - Melvale. - Jubilé. - Tour-House et Work-House. 300
- 1884-86. - Personnel. - Ministère. - Difficultés. - Confréries. - Missions. - Tour bâtie. - Nouv. cloches. - Presbytère, etc. - Tour-House et Work-House. 1315
- Clé de Pittsburg. 1881-84. - Sautés. - Personnel. - Scol<sup>rs</sup>. - Décès. - Oblat<sup>s</sup>. - Collège. - Etudes. - Grades. - Distr. des prix. - Ministère. - Prison. - Mission des Noirs. - Nouv. terrain p<sup>r</sup> le collège. - Beau site. - Maison trans. portée. - Déblais. - Briqueterie. - G<sup>r</sup> bâtiment p<sup>r</sup> collège. - Pose la 1<sup>ere</sup> pierre. - Discours de Mgr. Capel. 306.
- 1884-86. - Nouv. collège benit. - Install<sup>on</sup>. - Gaz naturel. - Elèves. - Distr. des prix. - Personnel. - Noce d'argent du P. Strub. - Scolast<sup>s</sup> Novic<sup>ts</sup>

de Frères. - Rapp avec le clergé. - P. Strub au Concile de Baltimore. -	
Ministère. Paroisse. Aumôneries. - Maison de campagne.	1303
Station de Glenfield. - Etat relig. - Nouv. presbytère.	1313
Maison de Milwaukee - 1886. - Etat relig. - Populat. - Ecole. 2 parois. v. et.	1323
Ct <sup>é</sup> de Marienstadt. 1881-84. - Eprouvés. - Tricres publi. - Essais de cultures. - Ct <sup>é</sup> du Chem. de fer. - Exemption d'impôts. - Install. - Orphelin.	
Bien. - Nouv. de Fr. - Personnel. - Ministère. - Jubilé. - Etat relig. - Fêtes.	
Conféries. - Conversions. - Ecoles des sœurs. Ecole et œuvre des noirs. - Stat.	
Stations d'Elkins et de St. Vincent. - N. O. du Perpét. secours	327
1884-86. - Eprouvés. - Personnel. - Fermage de terres. - Ministère.	
Œuvres. - Soins des malades. - Ecole des sœurs. - Missions à St. Louis.	1325
Maison de Conway - 1881-84. - Nouv. église, bâtie par Mgr. - Minis-	
tière. Ecoles	323
1884-86. - Eglise neuve. - Dons. - Ecole des sœurs. - Couvers. - Popul.	1335
Ct <sup>é</sup> de Detroit - 1885-86. - Historique de la paroisse. - Arrivée des	
Pères. - Troubles par l'ancien curé. - Attaque de nuit. Coupables con-	
damnés. - Rentrée des Pères à la cure. - La cause à Rome. - Bien	
opéré. - Conféries. - Nouv. église. - Consacrée. - Mission. - Jubilé.	
Nouv. troubles. - Ecoles des sœurs. - Nouv. presbyt. - Rapp avec l'évêq.	
et le clergé. - Personnel	1347
Ct <sup>é</sup> de Parac. - 1885-86. - Arrivée des Pères. - Para. - Commerce.	
Populat. - Climat. - Le bery. - bery. - Etat relig. - Le Carme. Eglise.	
Séminaire. Install. Collège. Elèves. Conféries. - Tréventade. - Ministère.	
Fêtes. - Visites de Mgr.	1360.

## Personnel - Pères.

### Admissions aux vœux.

Vœux perp. - P. Vulquin, Diouf 7; Rooney, Wrafft 163; Levadoux, Prono 263; Brünnet, O'Coole, Amann, Guth, Rainbault, Griffin Jean, Bernard, Thuet, Pallier, Kieffer Philippe, Hussler, Schmitz 357; Laaby 469; Kérnel, Campana, Philon 620; Plancix Fois, Reignat, Decressol, Fogarthy, Kempf, Wendling, Jean J. M<sup>r</sup>. Aliver, Mercky, Salavin, Heim. Montel jacq. 761; McDermott, Sène, Kunemann, Gommenginger Aug, Jalabert, Ritzenthaler, Sacombe Pierre, Meyer, Cadoret J<sup>b</sup> 833, Bourzeix, Quinn Jean, 1139; Voegtly Jean, Mc-Cabe, Sacloux, Kubon Basile, Kuentz Prosper, Schaller, Hovel, Grappe, Nobilet, Breidel, Dangelzer Eug, Urien, Replemazy, Kieffer Ant., Sémire. Bonjean, Le Louet, Healy Saurt 1218, Burg, Esserani,

Dahin Sand, Larissier.

131

Vieux de Sand. — P. L. Latappy Jean Verdier, Cisserand 7; Palley, Houde, Rabany, 263; M. Dermott, Gouriou Kuentz Drosch, Kallier. Guyon, Girard, Pardus 358; Jaouen 469; Chauly Talher-Blaise, Coloméa, Seballer, Alaux 7, Kuntzen, Heutel Harion, Hyland, Healy, Power-Math, O'Shea 833; Mengelle 9; Gross 1139; Mallet, Jaepsert Emile, Cosse Gardel. 1218

Professeurs 1883. Larissier. Mevel. Grappe, Gardel, Nobilet, Bricidel, Dangelzer Eug. Cosse, Bourzeix Urien, Replumaz, Gross Loui Kieffer fut, Lemire; Bonjean, Gros-Mat, Le Louet, Blanzgat, Healy, Le cloack 1884. P. Bichel 358, Messager, Remon, Croagh, Palse, Poyer-Poulet, Fine Gleeson, Hebin, Lee Mira Schmitt Aug. Kuhnmann, de Wandert, Saengot, Bunge, Dahin Folie, Helmer, Troxle, Dissard, Colomb-Gris, Bouraueil Sand, Jamault Leiray, Frauley, Carey, Secunte En, Doernemann, Rou 359; 1885. Fuchs, Lejeune Leon 621; Tul, Desmier, Terence, Bourbonnais, Chiclic, Allgeyer, Hammeiser, Schmitt Georges Haegy, Horné, Callowart, Trau Kornmann Génie, Bonnefoux, Buisson, Lutz Emile, Galeron, Pace, Feille Bruyère, Sylvand, Berthou, Poulard, Scherrer Secunte Raoul, Déchesne 831, Fuzier—876, 1886. Guma Guet, Le Roux, Jac Sueany, Lutz, Neville Suttler, Schlessen, Bull Le Gall Feyer, Nolan, Hebl, Heichon Descot, Hebl Geneud Dumont, Gauthier, Decremps, Fannehor, Dimes, Berne Ferré, Deduane, Allaire, Egenwald, Dardenne, Hebel, Excell, homie Fonsée. 1216

1616

Jours de messe mensuelle. — Profés de 1883, p. 9 — de 1884, p. 360 — de 1885, p. 621 et 876; — de 1886, p. 1217.

## Placements et mutations.

Placements des nouveaux Profés. — de 1883, p. 11 — de 1884, p. 363 — de 1885, p. 621 et 876 — de 1886, p. 1212.

Nominal de Sup<sup>rs</sup>, Direct<sup>rs</sup>, Profés. — P. P. Peltier, Dunoyer, Epinette 11, Vanbaecke 129; Grassier, Al Kuentz Grés, Fassler, Guget, 363, Hebl, 88 Jontz, Carapial, Dunoyer-Jégon, Chastlier, Hebl, Krimbault, 877 Hebl Dangelzer 458, E. Lejeune, Pierre Secunte 366, Hebl, Kientzler, Schler-Guilmin 1261, Williams, Guoyer, Kuntz Brunell. 134

Mutations Départs d'autre ver. P. L. Le Bozee, Jouan Cognard, J. Hoegth, Kuncmann, W. Emynghoum Epinette, Epinette, E. Secunte, Laut Dessaint, E. Jaepsert, Chauly, Ducloux Stoll, Lorber, Bourzeix Epinette Vanbaecke, Boseb, E. Gross, Ch. Meyer, Keraubron 12, Cisserand

Anquilli, 18; Broidel, Urien, Giron, Le Souil, Buquel, Le Penne, Mercky, 41;  
 Kiehl, Renault, Morin, 129; Mgr. de Courmont, Le Roy, Rolle, Guilmin,  
 Puelle, 162; Charles Win., 195; F. Cadoret, 260, Daull, 350, Ed. Tallier, Verdier,  
 Chauby, Dubail, Ussel, Rumbach, Fr. Kuontz, Bangratz, Guy, Grand, Muller,  
 Heintz, & Natappy, Renaud, J. Voegtle, 364, Williams, Journou, Schaller, Babel,  
 Vanquille, Laurent, P. Lecorné, Em. Gaeppert, Mich. Dangelzer, 365; Bichsel,  
 Dabur, H. Dangelzer, He'bir, Carey, & Picarda, Cave, Helner, Kubmann,  
 Wera, Laengst, Frawley, Schaller; Lecorné, Paloe, Rooney, Schurrer, Colomb-  
 is, Dissard, Wenger, Journou, Folie, Lejaeg, Rivu, Zielenbach, Babel, 389,  
 Guyon, Doernemann, Davezac, Troxler, Auguuard, Sand, 390; Buquel, Pas-  
 cal, Remont, Kunemann, Messager, Poyer, Poulot, 427; Meyer, Haas,  
 Gleeson, E. Lejune, P. Lecorné, Fr. Gaeppert, 466; Thuet, 556; Caragnat,  
 Hauger, J. Montel, 648; A. Kieffer, Guyon, 679; Decressol, Grasser,  
 723, 762; Guyon, Grappe, Th. Kieffer, Croagh, Faugère, St. Montel, Colonia,  
 78; Thomas, Dessaint, Verdier, Boseh, McEabe, Lerno, A. Kieffer, Heintz,  
 Moniean, Messager, 879; Ussel, J. Nitz, F. Kieffer, Guillet, Talle, J. Montel,  
 Mc Dermott, 880, Zower, Parisier, Bertrand, Oster 881; François, Sebleweck, Colonia 917;  
 Hauger, 953, J. Haas, Laengst, 983, Massart, Martin, Fraisse, 1018; Murphy, 1194, Planeix,  
 Genoud, Grappe, Tellerin, Parsus, A. Kieffer, Charles, Ed. Tallier, Lejaeg, 1262; Dupar-  
 quet, H. Montel, Ig. Stoffel, Guyon, Haux, Didier, & Picarda, 1263, Paloe, 1344;  
 Messager, Paul, 1388 . . . . . 1385

Retour en France: Voir à la fin de chaque N° du Bulletin pour les Pères et les Frères

## Personnel - Frères.

### Admissions aux vœux

Vœux perpét. - FF. Eberhard, Damarin, Melard, Marie-Alexis, Diodore,  
 Thomas d'Aguin, Agricole, Anaclel, 7; Urbain, 163; Wolfgang, Sigismund, 263;  
 Ammon, Victorien, Malo, Ladislas, Léandre, Dunstan, Nicéphore, Dalmas, 357,  
 Mathurin, 469, Savinien, Patrick, 620; Anicet, Aristobule, Siévain, 761,  
 Andecin, Kilien, Gregorius, Burchard, 833; Théophane, José, 876, Maurice,  
 Jean-de-Kutba, Amaranthe, Rodrigue, 1055; Rogation, Alype, 1218;  
 Othmar, Martinus, Samuel, 1302

Vœux de 5 ans. - FF. Thierry, Didyme, Danuen, Maternus, Cyria-  
 que, Désiré, Evode, Saturnin, Congal, Ausonne, Wendelin, Myron,  
 Corbinien, Josaphat, Phocas, 163; Mic-Dominique, 263; Jérôme,  
 Corentin, Victor, Prudent, Astère, Elisée, Nicaise, Mel, Joutan,

Achille; Alexis, Ubald, Dioscore, Lucius, Théonas, Léon, Fabius, 3  
 Aloysius, Paulinus, 469; M<sup>ie</sup> Jérôme, Ju. de Matha, 620; Bruno, M<sup>ie</sup>  
 Théophane, Vivien, Anastase, Lénon, 762; Christophe, Raymond  
 Frédéric, M<sup>ie</sup> Aloyse, Vincentius, 833; Basilio, Eucher, 876; Palémon  
 Antonius, 958, Pierre; Aquilin, 1055; Fructueux, F<sup>ois</sup> d'Assise; Sylvest  
 Anastase, Tothbin, 1219, Césaire, Aimé, 1224; Thébus 13

A la Profess<sup>on</sup> 1883-84 FF. Sylvestre, Tothbin, Procope, Aimé, Térance,  
 Thébus, Vénérand, Cassius, Salvius, Arbogast, Mellon, Maville, Bru  
 René, Ronan, Bonnet, Tertullien, 163; Omer, Tobie, 263, Philomèni  
 Aleime, Helvert, Martinus, Hermias, Oulbae, Marol, Basilide, Tsai  
 Benjamin, Ange, 36

1885-FF. Meinrad, Hermas, Riquier, Elvide, Théogone; Maclou, M  
 Marc, Baruch, Alphonsus, Rigobert; Nétère, Yves, Albert, Dominge  
 Titus, 621; M<sup>ie</sup> Gontran, Gustave, Alpinien, Cite, Faron, Xeu, Bea  
 Jacques, Chrysogone, Jean-Gotto, Ciry, Céré, Palémon, 832; Antonis, 8

1886-Semeu, Illide, Clair, Aubry, Symphorien, André, Andiole, 1055; Guénae  
 Almaque, Egidio, Callisto, 1056; Albius, Albert, 1139; Emery, Paln  
 Gérant, Sidoine, Euphrase, Gilbert, Pascal, Tsau, Luz-de-Gonzaga  
 Adriaño 123

### Placements et mutations.

Nouv. Profes. - Nouv pp. M, 195, 364, 389, 621, 879 & 880, 1052, 1262

Mutations. - FF Lothaire, Sennan, Wendelin, Jusicien, Alexis . . .  
 Othmar, Sylvestre, Tothbin, Joaquin, Ardouin, 41; José, 162, Amara  
 Eutrope, Fructueux, 195; Procope, 222; Acace, Josaphat, 260; Cassin  
 Fidèle, 292; Gaclan, M<sup>ie</sup> Stanislas, 350; M<sup>ie</sup> Jérôme, Thomas, Congali  
 Nicaise, Damien, Longin, Eutrope, Mellon, Vincentius, 364; M<sup>ie</sup> Colm  
 389; Longin, Thomas d'Ag., Victorica, 427; Longin, Oclave 556; Alvaris  
 Thomas, Eberhard, 796, Romain, Lothaire, 878; Marica Nicaise, B.  
 sile 879; Nérée; Samuel, Antonio, 880; Alberic, Ange-Louis de Gonza  
 917, M<sup>ie</sup> Gontran, Alberic, 953, Samuel, M<sup>ie</sup> Eugène, 983; Fructueux  
 Wendelin, 1018; Cyriaque, Bonnet, Jules-Joseph, Arbogast 1052; Mar  
 Aloyse, 1385; Bertin, Symphorien, 1093; Brandin, Aime, André, 1094; A  
 nièle, Fructueux, Aristobule; M<sup>ie</sup> Abel, 1194, Eugual, Romain, Honoru  
 Longin, 1262; Lénon, 1298; Oreste, Eberhard, 1345. Magloire, Nétère . . . 13

### Admissions de novices et scolastiques.

Au noviciat des clercs 164, 469, 622, 834, 1139, 131



Au Grand Sécolastique	p. p. 164, 361, 469, 622, 728, 1056, 1139
A N. O. de Langonnet	40, 264, 361, 728, 898, 1056, 1139
A Cellule	164, 264, 622, 728, 959, 1140
A Mesnières	264, 470, 899, 1303
A Herville	264, 728, 959, 1224
A Blackrock	164, 264, 470, 622, 1057, 1224
A Rockwell	470, 959, 1140
A Braga	362, 1140, 1303
A Pittsburg	164, 362, 899, 1140

Admissions de Novices-Frères.

Au St-Cœur-de-Marie	9, 165, 362, 622, 834, 876, 1057, 1224
A N. O. de Langonnet	165, 362, 762, 899, 1058, 1140
A Cellule	165, 623, 728, 1140
A Blackrock	362 - Rockwell. 10, 1303
A Braga	362, 623, 876, 1140, 1224
Aux États-Unis	165, 876, 959

Nécrologe.

Tableau des membres décédés de janv. 1884 à mars 1885

615

Voir les tableaux nécrologiques suivants à la fin des États du pers. publiés à part du Bulletin.

Décès relatés dans le cours de ce tome

Pères

P. P. Le Cléach 17 - Suillaud 102 - Sehenemann 195 - Sommier 289 - Blanzat, Coyle 290 - Mart. Gross, Le Souann 349 - Moricet 351 - Ridet, Salles 388 - Doernemann 465 - Kiernan 505 - Le Pennec 516 - Claus 616 - Kéruel 646 - Beaud, Aug. Schmitt 647 - Taubé 761 - Goettner 795 - Daull, Hogan, Synch, Louis Delpuech, 845 - Grasser 846 - Gouriou 875 - Girod, Riou 884 - Dèchesne 883, 916 - Gravière 1015 - Carré 1017 - Pierre Lacombe 1050 - Pineau 1089 - Mgr Riehl 1187 - Hervé 1251 - Carey 1258 - Eug. Lejeune 1337 - M. Meyer 1378 - Th. Martin 1382

Frères.

F. F. Jean-Pierre 75 - Maxence 221 - Patrice 349 - Théonas 505 - Marie Amand 647 - Marie-Bernard 648 - Marie-Collin 760 - Casimir 795 - Marcellin 846 - Lucius, Thomas-d'Aquin 875 - Albert 916 - Maclou 955 - Eucher 982 - Jean-Gotté 1029 - Georges 1051 - Florentin 1091 - Lysimaque 1092 - Claudien 1159 - Agapit 1254 - Tructueux 1257 - Vital 1293 - Raymond 1296.

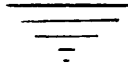
## Novices et scolastiques.

M. H. Demay, Bolz 162 - Keffé 370 - Anriol 379 - Le Page, Four 395 - Kintz 464 -  
 Le Gallo 679 - Adrien Grès 916 - Kraft 1222 - Pedro Martins de Car  
 valho 1343 - Martin Klein 1343 - Xavier Gust 1384.

Nov. Frères. Marius 195 - Numace 349 - M. Salmon, âgé 411.

## Etrangers.

R. M. Marie de Jésus 290 - l'abbé Mathieu 350 - M<sup>lle</sup> Clara 395 -  
 S<sup>te</sup> Monique 439 - l'abbé Debaene, l'abbé Desmedt 464 - M<sup>me</sup>  
 Elisabeth Lorian 465 - S<sup>te</sup> St. Adrien 637 - Am<sup>l</sup> Grivel 649 - M. Guin,  
 697 - Agr. Guillon, arch. de Port. au Prince, R. M. Onésime 919 -  
 Agr. du Tournois 1013 - l'abbé Rapp 1193.



N. B. On fera bien de faire relier ou brocher le tome VIII dès la réception  
 de cette table des matières.





après la société du S<sup>t</sup> Cœur de Marie, fondée par notre Vén. Père pour travailler à cette grande et belle œuvre. Plusieurs de ses premiers et principaux membres lui ont même été donnés par N. D. des Victoires le P. Eugène Cissierand, sous-directeur-général de l'Archiconfrérie, devenu ensuite préfet apostolique d'Haïti, puis de la Guinée, le P. Ignace Schwindenhammer, appelé à lui succéder comme sous-directeur, et plus tard à remplacer le Vén. Père à la tête de la Cong<sup>g</sup>; le premier vicaire apostolique de la Congrégation, Mgr Truffet, qui reçut en ce sanctuaire la grâce de la vocation et la consécration épiscopale. C'est aussi de l'Archiconfrérie que nous avons obtenu en partage les Missions d'Afrique, car ce fut sur l'avis de M. Desgenettes, dont il était venu demander les prières, que le fondateur de ces Missions, Mgr Barron, alla solliciter à la Neuville le concours de la Cong<sup>g</sup>; et c'est enfin à la miséricordieuse intercession du S<sup>t</sup> et immaculé Cœur de Marie, sollicitée par les prières de l'Archiconfrérie, que doivent être attribués le développement heureux de ces Missions et tout le bien qui s'y opère. *opus tuum nos, ô Maria!*

Mais s'il se fait beaucoup de bien dans cette pauvre Afrique; il en reste encore beaucoup plus à faire. A ce sujet, le prédicateur a exposé dans un second point, en se servant du canevas préparé par le P. Stoffel, les difficultés humainement insurmontables de ces Missions. climat terrible et souvent insalubre; obstacles provenant du fanatisme, des superstitions, de la corruption des mœurs; et avec tous ces maux, le plaie toujours saignante de l'esclavage etc. il a terminé en exhortant les associés à redoubler de zèle et de cœur dans leurs prières auprès du S<sup>t</sup> et Immaculé Cœur de Marie pour la conversion de l'Afrique: *opus tuum nos, ô Maria, vivifica illud.*